

## L'ESSOR ET L'ÉCHEC

### DE LA POLITIQUE BOER DE L'ALLEMAGNE

(1890-1898)

---

[Cette étude est extraite textuellement d'un ouvrage intitulé *Vorkriegsimperialisumus*, rédigé en Allemagne entre 1925 et 1933, mais qui n'a pu paraître par suite de mesures politiques prises contre l'auteur et le manuscrit. Une édition allemande très abrégée a été récemment publiée à Paris (éditions Météore).

Le chapitre que voici suit immédiatement l'exposé des rapports anglo-allemands sous Bismarck et sous Caprivi.]

#### I

En Cecil Rhodes, l'impérialisme allemand qui s'élevait, mais dès le début incertain de lui-même, trouvait devant lui un homme plus dénué de scrupules que ne fut jamais un *conquistador* et dur comme les diamants de la terre bleue, dans laquelle il cherchait ses trésors, et qu'il savait fouir avec tant d'adresse que la terre pleine de richesses des voisins venait tomber dans son puits de mine. Ce n'était pas seulement de paroles que cet *imperator* foudroyait ses adversaires. Dans une gigantesque bataille financière, le maître de la De Beers avait enlevé au rusé Barnato la grande mine de Kimberley<sup>1</sup> et établi ainsi les fondements de sa puissance. De façon aimable et charmeuse, comme lorsqu'il invita, la bataille terminée, Barnato, le Juif, au féodal Kimberley-Club, où le marchand d'or n'était pas admis, il s'insinuait dans les cœurs des habitants du Cap ; il arriva à être député au Parlement du Cap, puis bientôt premier ministre, et domina le Parlement par sa richesse, fruit des champs d'or de l'Afrique du Sud, qu'il accapara au milieu des grands booms sur l'or qui eurent lieu au Transvaal à la fin des années 80. Ce deuxième grand domaine du Witwatersrand formait la base financière de l'expansion ultérieure, qui, conçue en elle-même sous l'angle écono-

1. Cf. Basil Williams, *Cecil Rhodes*. Londres, 1921, p. 102.

mique, servait en même temps au contrôle politique de la base de départ économique. Entre le Damaraland et le Namaqualand à l'ouest — où, à son grand regret, les Allemands prirent soudain pied sans qu'il pût l'empêcher — et les Républiques boers à l'est, le conquérant dévorait un couloir ; sa statue en bronze, qui brille dans l'air clair du Cap, montre, avec l'inscription *Gentlemen, there is your hinterland*, la direction du nord, la région que le désir le plus profond de Rhodes était d'organiser en un cercle autour des États boers, et comme *hinterland* aussi de l'océan Indien.

Dans la lutte pour cet objet, aucun moyen ne lui répugnait. Il traita comme fit Fernand Cortez de Montezuma le souverain indigène Lo Benguela, qui, comme roi des Matabélés, avait en face de lui la dignité du prince mexicain. Mais des risques de ce gigantesque vol de terrain il chargea les rues de Londres, devenues avides ; il fit monter de une à huit livres sterling<sup>1</sup> les actions de la *Chartered Company*<sup>2</sup>, à la tête de laquelle l'aristocratie anglaise et même le prince de Galles multipliaient leur fortune ; il finança les droits miniers en Rhodésie, dans ce pays rafflé, au moyen d'un *Mining Trust* spécial ; les chemins de fer atteignaient bientôt une longueur de 2,300 milles.

Si Rhodes donnait cette extension inouïe aux entreprises qu'il agglomérât en grand capitaliste, qui dépassait de beaucoup en envergure son époque — aussi bien sa propriété du Groote-Schuur, dont le « nouveau réalisme » se rattachait au style colonial du Cap hollandais, s'enfonçait insolemment comme un coin dans le genre contourné de l'époque — c'est qu'il entendait être le maître non seulement de l'appareil de production des mines d'or au Transvaal, mais aussi des droits de transport des houilles et du matériel minier qu'on y amenait et des droits de douane qui les frappaient. La maîtrise nécessaire de l'exploitation minière impliquait en fin de compte aussi celle de l'industrie-clé sur laquelle reposait toute l'exploitation minière : la domination de la dynamite. Mais, dans ces conditions, l'existence de Rhodes dépendait essentiellement de la politique économique des États boers<sup>3</sup>.

Le Transvaal, le plus grand de ces États, avait, dès le début des années 80, cherché à rendre sa politique économique indépendante de la colonie du Cap et à utiliser ses relations économiques avec les Pays-Bas, intensifiées par suite de la crise économique générale, pour faire

1. Cours de Bourse d'après Carl Peters, *Afrikanische Köpfe*. Berlin, 1915, p. 115.

2. Sur la fondation de la *Chartered Company*, voir Williams, p. 135 et suiv.

3. Les Boers sont les paysans de souche hollandaise, qui acquéraient depuis 1880 une importance croissante et démesurée, à la suite des découvertes d'or.



établir une ligne directe de vapeurs avec l'Europe et fonder une banque coloniale. Mais cette tentative avait échoué<sup>1</sup>.

Le voyage du président Krüger en Europe, en 1884, avait eu, entre autres, pour objet d'obtenir un emprunt destiné à la construction d'une voie ferrée directe de la capitale, Pretoria, à la côte orientale d'Afrique, avec pour terminus Lorenzo-Marquez dans la baie de Delagoa. C'était un des projets favorisés des Boers, qui eût assuré également une meilleure liaison avec l'Europe, mais qui se heurtait *a priori* à un obstacle : les derniers quatre-vingt-dix kilomètres de rail et le port envisagé à Lorenzo-Marquez étaient en territoire portugais<sup>2</sup>. La construction du chemin de fer dépendait donc toujours de l'exécution de cette dernière section, de la politique de tarifs qui y serait suivie et, enfin, des conditions de la propriété dans une ville maritime portugaise. Comme, de plus, toutes ces difficultés s'augmentèrent encore du fait que le chemin de fer portugais avait été concédé, le 14 décembre 1883, à un étranger, l'Américain Mac Murdo, le gouvernement du Transvaal se vit forcé de subordonner son consentement à la construction de la ligne entière à une condition préliminaire, la fixation d'un régime satisfaisant sur la section portugaise<sup>3</sup>. Un consortium hollandais s'occupa du financement de la section boer ; mais, à l'époque, avant la découverte des champs aurifères, il ne rencontra pas aux Pays-Bas un intérêt suffisant, de sorte que, pour émettre deux emprunts, l'un de deux millions de florins et l'autre de cinq, il s'adressa à la *Berliner Handelsgesellschaft*, à la banque berlinoise Warschauer et C<sup>ie</sup> et à une maison française<sup>4</sup>. Si, du

1. Cf. Ph. E. Botha, *Die staatskundige ontwikkeling van Suidafrikanese Republiek Transvaal onder Krüger en Leyds, 1844-1899* (Le développement politique de la République Sud-africaine du Transvaal sous Krüger et Leyds). Amsterdam, 1926, p. 134. — Pour sa thèse de doctorat, *Die Rolle der Burenrepubliken in der Auswärtigen-und Kolonialpolitik des Deutschen Reichs von 1883-1900*, M. J. A. Wüd, un originaire de l'Afrique du Sud, élève de M. Oncken, n'a disposé de documents allemands inédits sur la question du Transvaal que pour la période bismarckienne, de sorte que son travail ne contient pas beaucoup de neuf sur la véritable période critique des années 90, et en particulier sur la collaboration secrète germano-boer ; en outre, son point de vue boer l'empêche de rechercher trop profondément ces relations secrètes, et, comme d'habitude, les questions économiques importantes sous cet angle sont un peu trop rejetées à l'arrière-plan. Ce que ce travail contient sur la politique boer de Bismarck est exact et intéressant. Bismarck a volontiers utilisé par moments l'expansion allemande vers l'Afrique du Sud, de même que tous les autres intérêts coloniaux, comme épouvantail contre les Anglais, mais les a toujours laissés tomber dès qu'ils contrariaient sa politique mondiale.

2. Le projet du chemin de fer de Delagoa apparaît dès le début des années 70. En 1872, le président Burgers cherchait à financer le chemin de fer en Angleterre ; ce projet échoua cependant par suite de l'occupation des États boers par Sir Theophilus Shepstone.

3. Botha, p. 154.

4. Botha, p. 153.

côté boer, le travail de financement et de construction aboutit peu à peu, bien que lentement, les choses allèrent moins facilement sur le territoire portugais ; le gouvernement portugais y prit finalement lui-même le travail en mains, parce que son concessionnaire américain avançait trop lentement. Mais ce personnage et son ayant droit, une société anglo-américaine<sup>1</sup>, apparemment suscitée par l'Angleterre, protestèrent auprès de leurs gouvernements. Le Portugal était donc perpétuellement exposé au danger de la sentence à rendre en cette affaire par un tribunal arbitral réuni à Berne pour en connaître, et par laquelle l'État portugais, aux finances délabrées, pouvait du jour au lendemain être mis dans la situation la plus difficile.

Ce danger était d'autant plus menaçant que les puissants intérêts britanniques qui étaient derrière Cecil Rhodes cherchaient à bloquer tout le projet boer du chemin de fer en se servant de Lorenzo-Marquez comme verrou ou en mettant la main sur la section portugaise de la ligne.

En fait, l'achèvement de cette liaison la plus courte entre l'Océan, d'une part ; Pretoria, capitale des Boers, et les mines d'or voisines de Johannesburg (le Witwaters Rand), de l'autre, devait nécessairement non seulement attirer vers l'est tout le trafic des marchandises, mais en même temps ôter sa valeur à la ligne du Cap vers le Vaal, sur la section terminale de laquelle, dans la région aurifère, les Boers auraient pu à leur gré hausser les tarifs pour favoriser la ligne de Delagoa. Mais si Rhodes possédait la zone côtière de Lorenzo-Marquez, il pouvait non seulement retourner l'arme et faire à son tour ses conditions aux Boers, mais encore leur imposer en même temps une modification de leur politique douanière, onéreuse pour ses champs aurifères de l'Afrique du Nord, dont en même temps le monopole boer de la dynamite renchérissait la production.

L'histoire ne peut pas admettre purement et simplement l'image fautive que, sous l'influence de la guerre du Transvaal, on se faisait alors des adversaires de Rhodes dans cette lutte, les Boers, et particulièrement de leurs chefs, celle d'un peuple pauvre victime d'une agression. Ce ne fut pas seulement le désir de maintenir leur nationalité, ce furent aussi de très puissants intérêts économiques qui les poussèrent en avant contre les Anglais et les *Uitlanders*. La répartition de revenus aussi appréciables que ceux que fournissait directement toute la politique

1. Cf. *British Documents on the origins of the War* (cités désormais *B. D.*), t. I, appendice, de J. A. C. Tilley, 5, 1, 1905.

douanière, tarifaire et économique suivie à l'égard des exploitations aurifères<sup>1</sup> aurait suffi naturellement, vu la disproportion entre l'élément boer et les étrangers, à enrichir de très petits groupes, même si l'on n'avait pas à constater, en outre, que les dirigeants du parti boer, le brave « Oncle » Krüger et le secrétaire d'État Leyds en tête, ne distinguaient pas toujours autant qu'il aurait fallu entre les fonds privés et les deniers publics<sup>2</sup>.

D'un autre côté, la lutte de Rhodes contre les Boers profitant à la colonie du Cap non seulement en ce que les hommes politiques dirigeants du Parlement du Cap, et en particulier du parti impérialiste, participaient à ses entreprises sous une forme encore moins voilée que ceux de la mère patrie, mais encore en tant que l'établissement de la relation par Delagoa, outre qu'elle dépréciait les chemins de fer du Cap, risquait de faire perdre à la colonie toutes les recettes douanières du district aurifère. Dans cette question des douanes et des tarifs, Rhodes, avec la majorité de la colonie du Cap, lutta contre les Boers comme un lion, sans arriver à faire passer ses propositions<sup>3</sup>. Non seulement il ne parvint pas à entraver le sûr progrès de la ligne de Delagoa, mais il ne réussit même pas à empêcher qu'une deuxième ligne venant de Durban dans le Natal n'atteignit, avec les mêmes effets que la ligne de Delagoa, la région aurifère de Johannesburg.

Les Boers étaient, d'ailleurs, d'autant moins disposés à sacrifier volontairement leur forte position économique et à abandonner la politique douanière et tarifaire de la colonie qu'ils étaient désormais soutenus par l'Allemagne.

## II

Le *Reich* était représenté à Pretoria par le consul von Herff, impérialiste de grand style, qui, dès 1891, peu après la chute de Bismarck,

1. Voir les revenus tirés du chemin de fer de Delagoa par la République dans Botha, p. 164.

2. Dans la question du chemin de fer de Delagoa, le gouvernement décida en 1897, sur la proposition de M. Leyds, de racheter progressivement les actions, « sans en faire une question politique » (Botha, p. 163), ce qui offrait l'avantage d'une spéculation de grand style. Plus tard, pendant la guerre du Transvaal, de gros paquets d'actions du chemin de fer furent jetés sur le marché, comme venant de Krüger, sans que l'on sût s'il s'agissait d'une propriété de l'État ou d'une propriété privée du président. On sait que les Anglais lui ont même fréquemment reproché plus tard d'avoir organisé ses fameux voyages en Europe en vue de s'approprier le Trésor de l'État boer. Ce reproche est fondé, comme le montrent d'autres chapitres de notre ouvrage. Voir entre autres *Kölnische Zeitung* (citée désormais *K. Z.*), 2 octobre 1899, 29 octobre 1901 et 28 octobre 1902.

3. Sur les conférences douanières, voir Botha, p. 177 ; sur les négociations, sur les tarifs, voir p. 181.

avait conçu le projet d'utiliser la crise de spéculation forcenée suscitée par les premières découvertes de mines d'or pour fonder une société commerciale allemande de l'Afrique du Sud ; celle-ci, en liaison étroite avec la ligne de navigation à vapeur Allemagne-Afrique orientale de Wörmann, aurait eu à diriger systématiquement, depuis Delagoa Bay et Durban, tout le commerce de l'Afrique du Sud, et, en suivant les nouvelles routes commerciales à travers le Betchouanaland et le Matabeleland, à tendre la main à la *Deutsch-ostafrikanische Gesellschaft*, et même, si possible, à essayer d'établir une liaison avec la zone d'influence allemande du Sud-Ouest africain<sup>1</sup>. Ce n'étaient point des plans construits dans le vide ; dès 1890, Herff pouvait signaler le projet d'une grande société commerciale hollandaise de l'Afrique du Sud, où devaient entrer, du côté allemand, la *Berliner Handelsgesellschaft* et la maison *Robert Warschauer*<sup>2</sup>. Il déclarait, d'ailleurs, que le plus important était de libérer le commerce allemand tant de la tutelle hollandaise que du capital anglais.

En Allemagne, dans l'ère de Caprivi, ces plans furent accueillis avec scepticisme, car, à les exécuter, on serait sans aucun doute entré immédiatement en conflit avec Cecil Rhodes. Quand Herff proposa pour la société commerciale qu'il envisageait un capital de cent millions de marks, les Affaires étrangères lui objectèrent l'impossibilité de soumettre aux villes hanséatiques, ne fût-ce que confidentiellement, de pareils chiffres comme extraits d'un rapport consulaire ; sans risquer de se compromettre<sup>3</sup>. Mais la participation à des entreprises de transports vers les mines d'or n'épuisait pas les intérêts allemands ; au contraire, ces tentatives économiques s'expliquent bien plutôt par le désir de faire servir au profit de l'industrie allemande et de la finance allemande la part de propriété de l'Allemagne dans les mines d'or elles-mêmes, qui, très importante, dépassait de beaucoup, semble-t-il, celle de l'Angleterre<sup>4</sup>. Les grandes sociétés minières entretenaient à Berlin de nom-

1. Rapport de Herff, 29 septembre 1890, archives des Affaires étrangères à Berlin.

2. Rapport de Herff du 16 novembre 1890, archives des Affaires étrangères, Berlin.

3. Von Mühlberg à Herff, 2 février 1891, archives des Affaires étrangères, Berlin.

4. Suivant le rapport annuel de Herff pour 1894, la situation de l'Allemagne dans les mines d'or du Witwatersrand avait fait de nouveaux progrès ; on pouvait affirmer que la majorité des sociétés minières avaient été fondées par des Allemands. Cela ressortissait du fait que, non seulement la plupart des sociétés d'exploitation aurifères étaient composées d'Allemands, mais encore, que le plus grand nombre des maisons financières de Johannesburg étaient d'origine allemande. Cependant, le capital allemand était souvent contraint de se servir du marché financier de Londres, parce que les lois allemandes sur le timbre et la Bourse empêchaient un commerce public des valeurs aurifères.

breux bureaux, tout Berlin spéculait sur les mines d'or, de sorte qu'on peut admettre sans difficulté que les personnages influents du gouvernement et des Affaires étrangères, parmi lesquels, en particulier, Holsstein a été démasqué depuis comme spéculateur habituel, tiraient également profit de ces agissements.

Mais l'industrie allemande comptait sur les transports et les fournitures. Herff pouvait déjà annoncer que la *Deutsch-ostafrikanische Dampferlinie* s'était mise d'accord avec les administrations des chemins de fer allemands et la direction de la Compagnie des chemins de fer de l'Afrique du Sud néerlandaise sur des tarifs de bout en bout des principales gares allemandes à Lorenzo-Marquez<sup>1</sup>. Les possibilités ainsi créées étaient d'ailleurs d'autant plus importantes que l'industrie allemande du fer et de l'acier, déjà comprimée par le *Kohlensyndikat* formé en 1893, également sous l'action de la crise, cherchait à compenser la baisse des prix du marché mondial par des chiffres d'exportation croissants<sup>2</sup>.

Les exportations d'armes, de canons et de munitions formaient un élément d'exportation particulièrement important, qui d'habitude se liait à l'expansion militaire. Un agent des Boers, le capitaine allemand Schiel, qui avait été recommandé en octobre 1893 aux Affaires étrangères par le consul général pour le Transvaal (lequel était, fait caractéristique, un des dirigeants de la *Berliner Handelsgesellschaft*) et qui devait passer des commandes d'armes pour les Boers, fut amicalement accueilli à Berlin<sup>3</sup>. L'intérêt que l'industrie allemande des armements commençait à prendre au Transvaal fut renforcé par la bataille victorieuse que mena à cette époque l'industrie « anglaise » et « allemande » de la dynamite contre le monopole de la dynamite française au Trans-

1. Selon la *Südafrikanische Zeitung* du 12 janvier 1895, les lignes de navigation allemande envisageaient à cette occasion de payer au chemin de fer du Transvaal le plein tarif, mais d'offrir à leurs clients des conditions spéciales pour le fret ; de là ressort clairement le sens sociologique de la subvention accordée à la Société de navigation Est africaine.

2. Voir l'intéressant article de K. Z. du 12 novembre 1895, *La construction navale allemande et les laminaires allemands*, d'après lequel on avait, en 1894-1895, importé de l'étranger une quantité de fer et d'acier bruts plus de deux fois plus grande qu'antérieurement, à quoi il fallait parer, entre autres, par une nouvelle politique de tarifs qui permit à la Ruhr de fournir les chantiers navals allemands. Les livraisons pour l'Afrique du Sud profitèrent surtout à la *Köln-Deutscher Waggonfabrik* et au *Bochumer Verein für Gussstahlfabrikation*, qui déclara plus tard que ces commandes l'avaient aidé à surmonter la crise.

3. Avis des autorités militaires sur une lettre de recommandation de M. Winterfeld, de la *Berliner Handelsgesellschaft*, du 13 octobre 1893. Archives des Affaires étrangères, Berlin. A. Schiel, dans *23 Jahre Sturm und Sonnenschein in Südafrika*, ne mentionne cette mission que très brièvement, p. 284.

vaal ; cette dernière était représentée avec la plus grande habileté par un agent allemand, cousin du puissant financier Beit, qui était lié à Rhodes<sup>1</sup>. Dans des affaires de cet ordre — et ce sont toujours les plus importantes de l'ère capitaliste — la nationalité est d'ailleurs chose tout à fait accessoire. Pendant toute la période suivante, le groupe anglais de la dynamite travailla contre les intérêts surtout « anglais »<sup>2</sup>, ce qui s'explique tout simplement par le fait que derrière lui tout comme derrière le groupe allemand il y avait le trust Nobel, qui — ce qui n'a rien d'étonnant, étant donné les rapports étroits de l'industrie allemande des armements avec les capitaux de la dynamite — était en premier lieu soutenu par l'Allemagne et, depuis 1894, par un travail méthodique de corruption, avait su obtenir des milieux dirigeants de Pretoria le monopole de la fourniture au Transvaal<sup>3</sup>.

Tous ces intérêts engagèrent finalement le gouvernement allemand à faire une politique très énergique en Afrique du Sud, à la vérité contre son dessein primitif d'une politique des « mains libres », on pourrait même dire contre sa propre conviction<sup>4</sup>. Il apparut à cette occasion particulièrement urgent d'empêcher le rachat de la ligne portugaise ou des installations des quais de Lorenzo-Marquez par Cecil Rhodes ; problème d'autant plus difficile à résoudre que les Rothschild de Paris, cosouverains du premier marché financier du monde, avaient opposé un refus aux demandes d'argent du gouvernement du Transvaal, car ils finançaient déjà Cecil Rhodes<sup>5</sup>, qu'ils avaient aidé à gagner sa grande bataille contre Barnato<sup>6</sup>. Dans ces conditions, le danger d'un échec financier et politique des États boers dans leur lutte contre la puissance de capital de leurs adversaires augmentait d'heure en heure avec le progrès de la construction du chemin de fer. Pour arrêter par des moyens politiques cette évolution menaçante, Herfford demanda à son

1. Williams, p. 171. La défaite du groupe de la dynamite allié à Beit et par son intermédiaire à Cecil Rhodes est d'une extrême importance. Par la victoire du groupe adverse, le contrôle d'une grande industrie-clé échappait aux milieux intéressés aux mines d'or.

2. Ce qui, d'ailleurs, doit aussi être entendu *cum grano salis*. Dans une autre partie de notre ouvrage, nous prouvons que ce groupe de dynamite, nonobstant ses intérêts « pro-boers », coopérait en même temps avec l'impérialisme anglais.

3. Voir le rapport de la Commission anglaise d'enquête sur les affaires de dynamite, reproduit, en extrait, dans *K. Z.*, 29 octobre 1901.

4. En particulier, le rejet de l'idée d'un accord politique avec l'Angleterre, que l'Autriche-Hongrie avait alors recommandé très énergiquement à plusieurs reprises, eut lieu sans aucun doute en très grande partie sous l'action de ces questions Sud africaines, qui furent tout à fait décisives.

5. Botha, p. 235 et suiv.

6. Williams, p. 100 et 235.



gouvernement d'envoyer un navire de guerre pour la cérémonie d'inauguration du chemin de fer<sup>1</sup>. Mais, avant même qu'on en fût arrivé là, l'Allemagne se résolut à un acte politique important. Le 10 juillet 1894, le ministre d'Allemagne à Lisbonne fut chargé de protester énergiquement contre la vente éventuelle à des sociétés étrangères des droits du Portugal sur le chemin de fer de Delagoa ou sur le port de Lorenzo-Marquez. La réalisation d'une telle éventualité, disait la note que devait remettre le ministre, ne signifierait pas seulement l'exclusion de l'Allemagne du libre commerce avec le Transvaal (commerce pour lequel le gouvernement du *Reich* avait déjà fait des sacrifices sous forme des subventions aux lignes de navigation), elle aurait également comme conséquence naturelle d'enlever au chemin de fer de Pretoria son trafic et, par suite, de faire perdre les capitaux allemands qui y étaient investis<sup>2</sup>.

Les poussées en avant de Rhodes firent paraître opportun au gouvernement allemand de mettre le Transvaal dans la confiance. Le 15 septembre 1894, Herff donna connaissance au secrétaire d'État et au président de la République de la démarche allemande à Lisbonne, et il apprit à cette occasion que le Transvaal avait de son côté fait à Lisbonne un pas en avant sur le terrain financier pour opposer une parade aux offres financières anglaises<sup>3</sup>.

Dans ces conditions, Rhodes se heurta à une résistance lorsqu'en octobre, par une attaque brusquée, il chercha de nouveau à faire attribuer, par un accord avec les Boers, la moitié des transports du Transvaal aux chemins de fer du Cap.

En Allemagne, on suivait cette lutte avec la plus grande attention. L'empereur prenait un intérêt particulier à la question de Delagoa ; il déclara à plusieurs reprises que l'Allemagne ne pouvait pas tolérer que l'Angleterre s'établît là et devait, par conséquent, s'entendre avec les Boers du Transvaal, qu'il avait donc déjà envoyé des navires de guerre à Delagoa pour intimider les Anglais. Le gouvernement allemand négocia

1. Rapport de Herff à Caprivi, 11 juin 1894, archives des Affaires étrangères, Berlin. Les cérémonies d'inauguration durent ensuite être retardées de près d'une année en raison de la lenteur des progrès de la construction de la ligne.

2. Cette note, proposée par le ministre à Lisbonne et acceptée par les Affaires étrangères, est reproduite intégralement dans Wolfgang Hallgarten, *Vorkriegs imperialismus*. Paris, 1935, p. 326 et suiv.

3. Pour les détails, voir le rapport de Herff du 15 septembre 1894, reproduit dans Hallgarten, p. 330 et suiv. Krüger, quelques jours après, résuma en ces termes son impression : il avait cru jusqu'alors que l'Allemagne baissait la tête devant l'Angleterre, mais il voyait maintenant qu'elle la relevait, et il commençait pour cette raison à éprouver de nouveau de l'affection pour l'Allemagne.

ciait en même temps à Berlin avec l'envoyé des Boers, auquel on promettait de soutenir de toutes les façons son gouvernement dans toute cette question et éventuellement de faire intervenir la finance allemande au Portugal, si le Transvaal assumait les garanties nécessaires<sup>1</sup>. Vis-à-vis de l'ambassadeur d'Angleterre, certes, les hommes d'État

1. Cf. *B. D.*, I (Appendice), mémoire de Tilley du 5 janvier 1935, et *B. D.*, I, p. 343, mémoire d'E. Crowe du 1<sup>er</sup> janvier 1907, et également, en particulier, la dépêche de Marschall à Herff du 3 décembre 1894. — En présence des documents reproduits par Hallgarten, *o. c.*, et dont les Anglais avaient eu pour partie connaissance, on ne peut comprendre comment, dans son article sur la dépêche à Krüger (*Europäische Gespräche*, 1924, p. 201 et suiv.), Frédéric Thimme est arrivé à cette conclusion, sur laquelle il insiste à plusieurs reprises : « Tout ce qui a été allégué du côté anglais, dès 1895 et depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, pour justifier le soupçon que le gouvernement allemand aurait été vivement enclin, lors de l'aggravation des rapports entre le Transvaal et l'Angleterre, à entretenir le gouvernement boer dans la croyance qu'il pouvait compter sur un appui allemand, est extrêmement fragile... Il n'existe aucun fait en ce sens. Les hommes d'État allemands ont fait connaître en sous-main au gouvernement anglais, en toute loyauté et en toute clarté, la position prise dès le début dans la question du Transvaal : n'admettre en aucun cas une atteinte à l'indépendance de la République Sud africaine, telle qu'elle était déterminée par le traité fondamental de 1884, et n'accepter aucune modification du *statu quo*, qui eût gravement lésé les intérêts commerciaux allemands. Mais il n'y a eu ni affirmation publique de cette position de l'Allemagne, de quoi le gouvernement boer aurait pu tirer un appui moral, ni communication secrète à ce gouvernement par les agents de l'Allemagne à l'étranger. C'est le 30 décembre [1895] seulement, jour de l'invasion du Transvaal par la troupe de Jameson, qu'a été notifiée à Pretoria la position de l'Allemagne » (*M. Wüd*, p. 75 et suiv., reproduit pieusement ces affirmations de Thimme dans sa polémique contre le *Times* du 9 décembre, causée — nous le prouvons dans un chapitre précédent — par les intérêts financiers de celui-ci et par sa liaison avec le banquier Bleichröder). J'attribue cette erreur manifeste au manque usuel d'expérience sociologique, qui permet souvent aux chercheurs de ne déceler des rapports économiques que lorsque ceux-ci entrent directement dans le cercle d'action des diplomates dirigeants et qu'il n'est par suite plus possible de les méconnaître. Mais, si un document ne se trouve pas dans la rubrique purement politique et à la place qu'il faut, on ferme bruyamment le répertoire et on abuse l'univers et soi-même par de pénibles explications. Pour le manque d'expérience sociologique chez Thimme, comparer aussi la réalité, en ce qui concerne l'évolution de Kardoff en faveur du protectionnisme, avec l'exposé de Thimme dans *Kardoff, Briefe an Bismarck* (*Deutsche Revue*, novembre 1916) : « La lecture approfondie de Carey et plus encore sans doute l'observation attentive et réaliste de l'ampleur toujours croissante de la crise économique qui s'aggravait amenèrent un bouleversement complet de sa conception. Aussitôt qu'il fut parvenu à de nouvelles notions, il s'attacha, avec une incomparable résolution, à les aider à triompher également dans l'opinion publique. » — D'un autre côté, je suis à mon tour gêné dans le présent travail, par la masse proprement infinie des documents, pour étudier comme il convient les différentes considérations politiques qui interviennent à chaque moment particulier ; je ne prétends donc pas entrer en concurrence avec l'histoire politique, qui a à diriger ses recherches suivant le schéma : « Caprivi voulut — Eckardstein pensa — Bismarck dit — Hohenlohe parla — Hatzfeldt rendit compte. » — Cette sphère, si fort qu'on en exagère souvent l'importance, je reconnais qu'elle existe en soi, de sorte que, puisque l'espace m'oblige à me limiter, je voudrais me défendre ici aussi contre le reproche éventuel de l'ignorer. Aussi bien n'y a-t-il, du moins à mon avis, entre la conception régnante et la mienne, que cette différence que j'accrois plus fortement la dépendance où tout jugement politique et diplomatique se trouve des positions sociologiques de chaque moment.

allemands se gardaient de dévoiler ce jeu secret, et ils raillaient les préoccupations qui s'étaient manifestées généralement en Angleterre après un toast hardi du président Krüger à l'anniversaire de la naissance de l'empereur<sup>1</sup> ; mais, en fait, ils suivaient de près l'intrigue, fort appliqués à entraver et à contrecarrer la politique de Rhodes et ses continuels efforts pour former un parti boer antiallemand et anti-français ; à cet effet, ils envisagèrent finalement de faire de l'ouverture du chemin de fer de Delagoa une manifestation très nette de l'amitié germano-boer<sup>2</sup>. Grâce à une soigneuse préparation par la presse officielle allemande, cet événement devint une fête retentissante ; Krüger vint lui-même dans le premier train jusqu'à la côte, visita un des navires allemands dans la baie et échangea avec l'empereur d'Allemagne des dépêches significatives<sup>3</sup>.

1. *Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette* (documents diplomatiques allemands), citée désormais *G. P.*, Nr 1877. Note de Marschall, du 1<sup>er</sup> février 1895.

2. *Nordeutsche Allgemeine Zeitung* du 25 mai 1895 : « Cela fera une bonne impression en Afrique et confirmera aussi bien le Transvaal que l'État libre d'Orange dans la conviction qu'ils peuvent continuer à compter sur le soutien de l'Allemagne dans leur lutte pour le maintien de leur indépendance ; pour les Portugais aussi, l'apparition de deux vaisseaux de guerre allemands aura de l'importance. »

3. Les documents suivants peuvent servir à l'histoire de cette « première » dépêche à Krüger : Herff à Affaires étrangères, Pretoria, 10 juillet 1895 : « Président Krüger visitera S. M. S. *Condor* mardi matin 16 juillet et sera particulièrement sensible salut. Comme *Condor* ne peut saluer, demande obtenir du commandement supérieur autorisation salut. — Télégramme de salutation de Sa Majesté au président fera ici impression excellente après ton condescendant discours d'hier du *High Commissioner* [Sir Hercules Robinson] et comme démonstration pacifique contre Angleterre renforcera notre position en Afrique du Sud. — Herff. » Ce télégramme fut retélégraphié sous la forme suivante à l'empereur alors en croisière dans les pays du Nord : Secrétaire d'État adjoint von Rothenhan à ministre plénipotentiaire von Kiderlen : « Notre consul à Pretoria a télégraphié hier ce qui suit [suit le télégramme précédent]. En ce qui concerne autorisation salut, amirauté a fait ce qu'on désirait. Si Sa Majesté accepte la suite de la proposition, ce que je désirerais conseiller, texte suivant pourrait être proposé pour télégramme au président : « J'éprouve une satisfaction particulière, Monsieur le Président, à « vous envoyer mon salut à bord de mon vaisseau *Condor* aux jours où vous célébrez l'établissement de la liaison directe par chemin de fer entre la capitale de votre pays et la mer ; je « vous félicite, vous et l'État libre Sud-africain, à l'heureux développement duquel ma sympathie est acquise, pour le succès de cet achèvement du chemin de fer et j'espère que la « nouvelle ligne, riche d'avenir, se montrera pour votre pays aussi une voie profitable à la « continuation du développement du commerce et qu'elle pourra également servir à nouer « d'étroites relations commerciales avec l'Allemagne. » — Rothenhan. » L'empereur se déclara d'accord avec cette rédaction de la dépêche par un télégramme du 13 juillet 1895, sur quoi le télégramme fut envoyé le 15 juillet au *Condor* pour le président Krüger. L'impression produite fut considérable ; un télégramme de Herff du 17 juillet lui attribue comme effet d'avoir fait échouer pour le moment l'idée que défendait le haut commissaire anglais, l'union de l'Afrique du Sud sous la direction de l'Angleterre. Krüger remercia l'empereur le 16 juillet sous une forme très chaleureuse, en rappelant en particulier la collaboration de l'industrie allemande à la construction du chemin de fer.

Les Boers festoyèrent pendant plusieurs jours aux dépens des fonds publics mis à contribution sans scrupules<sup>1</sup>, cependant qu'au club allemand de Pretoria le compagnon de Carl Peters, le pangermaniste comte Joachim von Pfeil, alors consul à Lorenzo-Marquez, et von Herff se faisaient fêter par les Allemands de Pretoria comme les représentants de l'école de Bismarck, et, tout à fait dans l'esprit de Peters, mentionnaient dans leurs toasts la nécessité d'une politique européenne continentale en général et de l'activité de la ligne Est africaine de Woermann en particulier, au grand déplaisir des Anglais, au nom desquels le haut commissaire au Cap marqua dans ses discours un vif mécontentement<sup>2</sup>.

Avec l'achèvement de la ligne de Delagoa, Rhodes voyait ses adversaires arrivés au but. Cela lui était d'autant plus pénible que le projet de concession d'un port allemand à Delagoa prenait corps, avec une participation allemande de premier ordre<sup>3</sup>. Dans ces conditions, il mit tout en œuvre pour arriver à un accord avec Pretoria dans la question désormais tout à fait brûlante des tarifs. Mais, le 4 novembre, une conférence sur ces questions se sépara sans résultat<sup>4</sup>.

*(Suivent dans l'original des remarques sur les débuts de la politique navale allemande.)*

### III

Comment le facteur dirigeant de la politique extérieure — l'office des Affaires étrangères — considérerait-il alors tous ces problèmes, en particulier les rapports avec l'Angleterre? En quel sens, à partir de quelle base sociologique intervenait-il? D'une façon générale, que voulait-il?

L'attitude de la Wilhelmstrasse à l'égard de l'empire britannique était au fond d'une nature double, politique et commerciale. Politique : on avait besoin du poids de la Grande-Bretagne, d'autant plus besoin à mesure que les relations avec la Russie et la France se tendaient. Commerciale : abstraction faite des relations économiques directes par le

1. La fête coûta 60,000 marks, dont certains personnages hollandais eurent le principal profit. Botha, p. 331.

2. Rapport de Herff du 20 juillet 1895.

3. Rapport de Pfeil du 22 août 1895 sur un entretien avec un agent qui représentait la maison Siemens-Halske, la *Deutsche Bank*, la *Berliner Handelsgesellschaft* et la maison Jacob S. H. Stern de Francfort. Il s'agit de la concession d'un sieur Eiffe de Hambourg, qui joua un grand rôle dans les négociations ultérieures en vue d'une indemnité.

4. Botha, p. 184.

monde, et en particulier en Afrique du Sud, il y avait toutes sortes de comptes à mettre en équilibre entre les deux pays.

Du point de vue politique, l'Allemagne avait incontestablement fait un pas vers le rapprochement avec l'Angleterre en ne renouvelant pas le traité de contre-assurance et en signant l'accord sur Helgoland ; mais elle avait tout aussi peu que sous Bismarck l'envie d'aller encore plus loin, et en particulier de soutenir une avance anglaise vers les Dardanelles. Les frottements persistants entre l'Angleterre et la Russie sur le front d'Asie faisaient apparaître la première, vers la fin du siècle, comme ayant tellement besoin d'aide que la limitation artificielle de la politique allemande alors à ses débuts par la conclusion d'une alliance formelle anglo-allemande paraissait pour le moins superflue, et même nuisible si l'on considérait le mécontentement qu'elle pourrait éventuellement provoquer en Russie. C'est le point où se rencontrent ce que j'ai appelé plus haut les intérêts d'affaires et l'intérêt de la sécurité politique de l'Allemagne. Pendant de longues années, la renonciation à une alliance formelle avec l'Angleterre se justifiait aussi bien d'un point de vue que de l'autre. Mais lorsque, plus tard, ces deux formes d'intérêts entrèrent en conflit l'une avec l'autre, lorsque la *Weltpolitik* commençante fit naître le danger que l'Angleterre ne passât dans le camp des adversaires et que, par suite, la garantie que l'on avait jusque-là pour la sécurité politique de l'Allemagne ne pût se réduire, ce fut finalement la *Weltpolitik*, cet ensemble de forces sociologiques très considérables, qui l'emporta. Certes, la politique extérieure de l'Allemagne était pacifique ou plutôt pacifiquement réaliste. Mais elle ne l'était pourtant que dans le cas, dans la mesure et pour le temps où cette attitude ne contrecarrait pas les intérêts dominants qu'elle avait à prendre en considération. Des motifs sociologiques, la considération de la difficulté qu'il y aurait à rendre une alliance avec l'Angleterre séduisante pour le Reichstag et pour une opinion publique intéressée à la politique coloniale et mondiale, avaient contribué en sous-main à faire rejeter, en 1893-1894, la tentative autrichienne de transformer, après les événements de Toulon, le flirt germano-anglais en mariage<sup>1</sup> ; ces mêmes facteurs avaient, tout à fait de même, facilité également aux politiques allemands, l'année précédente, le rejet des singulières tentatives d'entente de Lord Salisbury, et ils se poussaient d'autant plus au premier plan que se posaient plus fortement des questions extra-euro-

1. Voir le remarquable travail de V. W. Herrmann, *Dreibund Zweibund, England 1890-1895*. Stuttgart, 1929. Dans le cadre de cet exposé sociologique, je ne puis entrer ici dans les détails politiques.

péennes, dans lesquelles les intérêts des cartels et du capital des monopoles entraient en jeu.

Ce n'est pas, il est vrai, que la *Flottenpolitik*, ce dernier épanouissement et le plus important de l'impérialisme d'avant-guerre, ait été accueillie avec enthousiasme par les Affaires étrangères ; dans la crainte de voir cette politique ramener l'idée du coup d'État et par là la politique de Bismarck, l'autorité responsable du *Reich* rejetait encore pour le moment les projets de ce genre, comme on le verra bientôt. Mais il en était un peu autrement pour les intérêts généraux qui étaient en jeu au Transvaal, en Afrique orientale, au Togo, dans le Pacifique, etc. L'empire d'Allemagne, enfant de l'ère capitaliste, et avec lui ses autorités, se voyait forcé maintenant de favoriser aussi les monopoles, le capitalisme des cartels et ses expropriations ; opposer un refus aux fabriques de machines ou aux concerns de la dynamite, qui réclamaient protection, ou refuser à la ligne de navigation Woermann l'appui de politique mondiale qu'elle demandait, et cela pour se conformer au schématisme de la politique extérieure, était chose purement inconcevable. Même si la diplomatie professionnelle, alliée de la façon la plus étroite au capitalisme des *concerns* par les idées, les relations sociales<sup>1</sup>, les mariages<sup>2</sup>, ses dépôts en banque<sup>3</sup>, avait voulu dès ce moment freiner cette évolution comme elle le fit plus tard, lorsqu'elle intervint aux côtés du haut commerce, de la haute finance et des armateurs contre le ministère de la Marine et l'industrie lourde, ces intéressés, qui aidèrent plus tard par leur action sur l'empereur à décider cette guerre, avaient déjà alors l'oreille du monarque, sans même parler de l'adhésion du *Reichstag*, où le capitalisme d'exportation élargissait depuis longtemps sa place.

L'évolution forcée de l'impérialisme allemand, qui ne tenait pas

1. On peut prendre comme exemple le salon de l'amie maternelle de Holstein, M<sup>me</sup> de Lebbin, où fréquentaient, avec de hauts fonctionnaires comme le comte de Caprivi, des financiers comme Schwabach, von Krause, Ravené, etc.

2. La liaison entre la diplomatie et l'industrie était systématiquement favorisée en haut lieu. Rappelons seulement l'alliance de Krupp avec von Bohlen Körner, qui fut par la suite pendant de nombreuses années directeur des affaires commerciales au ministère des Affaires étrangères, était le beau-père de l'industriel von Borsig ; l'influence personnelle des familles von Stumm, Haniel, vom Rath, Lucius, etc., est suffisamment connue.

3. A côté des sciences auxiliaires habituelles de l'histoire, paléographie, chronologie, numismatique, il en manque malheureusement une très importante, la « contographie ». Ce que nous savons des rapports de cette nature et ce que contiennent les lettres de Holstein sur ses affaires de Bourse n'est que résultat du hasard et fragmentaire. Pour les personnalités de cette période, ces rapports sont chose qui va de soi ; mais quant à la sociologie, elle doit se dire : *Das Selbstverständliche hier wird's Ereignis.*



compte des frontières, entraîna donc aussi le ministère des Affaires étrangères et força ainsi l'Allemagne à soumettre à un nouvel examen, en se plaçant à des points de vue toujours nouveaux, voire à rejeter les schémas traditionnels de la sécurité extérieure de l'empire d'Allemagne.

*Le choc des intérêts des Boers, excités par l'Allemagne, avec le capital financier qui était derrière Cecil Rhodes, incite finalement le « dictateur du Cap » à une attaque ouverte. Le 31 décembre 1895, son ami, le docteur Jameson, à la tête d'une troupe armée, pénètre dans le Transvaal. Forte indignation en Allemagne ; bien que le raid Jameson soit arrêté immédiatement, on considère à Berlin qu'une action politique est indiquée ; le 3 janvier 1896 est publié, comme résultat des délibérations de l'empereur avec la Wilhelmstrasse, le célèbre « télégramme à Krüger », qui est un avertissement de l'impérialisme allemand à l'impérialisme anglais. La tension anglo-allemande d'alors atteint son point culminant et même le dépasse presque déjà ; bientôt après commence une détente sensible, dont voici les causes profondes.*

Peu après la dépêche à Krüger, les Boers avaient déjà déçu l'empereur, pour n'avoir pas passé à l'industrie allemande une partie de leurs commandes d'armement. « Nous sommes les fabricants de canons de l'univers », leur avait déclaré avec éclat Sa Majesté<sup>1</sup>. On ne peut prendre à la légère de pareilles déclarations ; l'enchevêtrement des intérêts entre le gouvernement impérial et l'industrie des armements a des deux côtés des causes sociologiques profondes.

Pour la maison Krupp, que nous voyons dès le début liée à l'empire des Hohenzollern, la protection impériale représente la garantie de commandes indispensables à l'intérieur et une pression sur l'étranger, dont la maison ne pouvait se passer pour son existence et pour l'entretien d'un appareil de production suffisant pour le cas de guerre, et aussi la pression exercée sur « en bas », la garantie contre les revendications socialistes générales de la classe ouvrière. La création de la flotte de guerre permettait à la maison Krupp de développer des branches d'industrie que l'on avait auparavant laissées aux Anglais<sup>2</sup>. En retour,

1. Les indications de Botha (p. 65 et suiv.), suivant lesquelles le début des mauvaises dispositions de l'empereur contre les Boers doit être attribué aux commandes boers d'armements en France, c'est-à-dire au Creusot, sont confirmées par la constatation documentaire de la forte concurrence franco-allemande des industries d'armements.

2. Le passage de Krupp à la construction de cuirassés et à l'exploitation de chantiers navals à lui, se fait dans les années 90 ; auparavant, les navires allemands recevaient leur matériel d'Angleterre. L'Allemagne joue donc en un certain sens, en ce domaine, le rôle d'un territoire

pour la marine, la maison Krupp et l'industrie des armements ne représentaient pas seulement la base technique de son existence ; elles contribuaient largement aussi à lui donner la possibilité d'obtenir du Parlement ce qu'elles voulaient. La propagande pour la flotte dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle équivalait pour la maison Krupp à la possibilité réalisée de l'agrandissement de ses établissements<sup>1</sup>.

Enfin, au sommet, le monarque trouvait dans l'existence de l'industrie des armements et d'une maison monopolisatrice de l'énorme importance de Krupp un soutien de l'absolutisme qui, ayant absolument besoin de celui-ci, méritait du point de vue social une pleine confiance, et dont, d'autre part, la puissance et l'argent servaient à garantir l'existence de l'appareil militaire, maritime et administratif de l'État, dont, pour des raisons tant sociales qu'économiques, les principaux soutiens passaient souvent d'une de ces sphères dans l'autre. Le chef du cabinet civil de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup><sup>2</sup>, comme l'ancien chef de la chancellerie du Reich<sup>3</sup> étaient, sous l'angle purement sociologique, aussi bien attirés dans les intérêts directs de Krupp que plus tard le chancelier von Bülow<sup>4</sup> et son ministre des Finances von Rheinbaben<sup>5</sup>. Les postes aux nominations militaires les plus importants pour les questions d'armements dépendaient aussi souvent directement ou indirectement de Krupp<sup>6</sup>.

Dans ces conditions, il est difficile de réduire les relations notoirement étroites de la maison Krupp avec la famille des Hohenzollern à une simple opération financière, comme ont cherché à le faire, à l'occasion, les journaux à sensation modernes<sup>7</sup>. Si le fait de cette participa-

jusque-là « non capitalisé à fond », qui se dresse contre la mère patrie. Pour plus de détails, voir Eckart Kehr Tournier, *Schlachtflottenbau und Parteipolitik 1894-1901*. Berlin, 1930. Cet ouvrage, dont l'auteur est mort à trente ans en 1933, est une des plus belles œuvres historiques produites dans l'Allemagne contemporaine.

1. Ces détails sont exposés dans une autre partie de notre ouvrage.

2. Une des deux filles de Frédéric Alfred Krupp épousa M. von Wilmowski, fils du chef du cabinet civil de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup>.

3. Nous rencontrons un frère du fameux chef de la chancellerie impériale, von Rottenburg, comme représentant de la maison Krupp au Maroc. Ce fut lui qui provoqua, en 1905, le débarquement de Guillaume II à Tanger. Voir Hallgarten, p. 186 et suiv.

4. Un des frères cadets de Bülow était employé chez Krupp.

5. On trouvera des indications plus précises sur les rapports entre Rheinbaben et Krupp dans l'ouvrage à sensation, mais bien informé, de R. Martin, *Deutsche Machthaber (Dirigeants allemands)*, article Rheinbaben.

6. Un frère du général Wandl, qui plus tard, en 1913, défendit les grands projets militaires au Reichstag, était au service de Krupp comme directeur.

7. [Écrit en 1932. A l'heure actuelle, les journaux allemands ont raison de se taire sur ce point délicat.]

tion peut être prouvé depuis les années 60 et a été constaté même par un arrêt de justice pour l'époque de Guillaume II, et bien que, par bien des canaux secrets (que l'on songe seulement au banquier de la cour, Louis Delbrück, qui était presque le seul membre du conseil d'administration de la Société Krupp qui n'appartint pas à la famille Krupp), la circulation d'argent sur ce circuit ait dû être plus importante qu'il n'a été avoué officiellement<sup>1</sup>, il ne s'agit cependant, si l'on regarde les choses de plus haut et d'un point de vue sociologique, pas tant d'une participation à un consortium que de ce que nous appelons ici une solidarité sociale d'intérêts, une coopération d'intérêts sociaux autochtones, phénomène, il est vrai, qui, par nature, a souvent suscité et suscite une confusion d'affaires financières. Mais la protection dont l'industrie des armements avait absolument besoin formait de son côté la base de cet esprit néo-byzantin, si caractéristique de la période de Guillaume II.

Mais si, dans le cas des Boers, l'industrie française faisait brèche dans le monopole de la maison Krupp, il restait encore à l'industrie allemande des armements un bon morceau. Car même si, comme toujours en pareil cas, le canon que l'on voulait voir triompher (en l'occurrence le 75 du Creusot) l'avait emporté dans les essais exécutés sous la direction du général boer Joubert, huguenot et francophile, les représentants de Krupp (que les Affaires étrangères avaient, contre le mécontentement impérial apparemment excité contre eux depuis Essen, pris sous leur protection en vantant continuellement leur activité et, enfin, en envoyant même un rapport consulaire au conseiller intime Krupp à l'hôtel Bristol) réussissaient pourtant à ramasser pour plus de 450,000 livres sterling de commandes pour l'industrie allemande des armes, de sorte que la fabrique Ludwig Löwe, financée par la *Diskontogesellschaft* de Hanseemann, en reçut pour 159,000 livres, Krupp lui-même pour 400,000 livres, tandis que le Creusot n'en avait que pour 105,000 livres, sans compter que le Transvaal mettait à la disposition d'un groupe financier allemand 250,000 livres sterling pour la construction de fortifications en Afrique du Sud. Le consul d'Allemagne à Pretoria s'efforçait de soutenir autant qu'il le pouvait les membres germanophiles du Conseil exécutif et aussi de continuer à obtenir des commandes pour l'Allemagne, fonction d'autant plus importante qu'à l'occasion intervenait dans la vente de batteries au

1. La participation de l'empereur a été indiquée par son avocat au procès comme étant de 50,000 marks seulement (archives de la maison Ullstein).

Transvaal une personnalité si haut placée qu'on préférerait ne pas mentionner son nom dans un rapport ordinaire, et que ce fut plus tard seulement, et en chiffre, qu'on indiqua qu'il s'agissait du ministre des Postes de Prusse, von Podbielski<sup>1</sup>, qui a joué encore plus tard un rôle suspect dans les scandales coloniaux. Au total, toutes ces affaires ont donc pris en général un tour si favorable qu'il faut chercher l'explication de l'indifférence grandissante de l'empereur à l'égard des Boers, outre les considérations nationales et l'attention croissante portée à l'Asie orientale, moins dans les difficultés initiales de cette question que dans sa sympathie malade et nerveuse pour les Anglais, qui reparessait continuellement et qui, dans de pareils cas, permettait aux Affaires étrangères de l'incliner peu à peu du côté anglais. Les tendances anglophiles qui existaient toujours à l'état latent dans ce ministère, même dans la période des frottements les plus aigus avec l'Angleterre, et qui étaient sociologiquement imposées et par les intérêts continentaux de l'aristocratie prussienne et par la forte action personnelle et matérielle du capital financier et commercial, furent encore renforcées en 1897 par une évolution qui éloigna des Boers les intérêts dominants allemands au Transvaal. Le grand *boom* sur l'or, qui avait amené les frottements existants jusque-là au Transvaal, s'effondra subitement. L'industrie des mines subit un krach. L'État du Transvaal, sous la pression des propriétaires de mines, institua une commission d'enquête sur la détresse des mines, au courant des travaux de laquelle le consul d'Allemagne tint les Affaires étrangères.

Comme toujours en pareil cas, on n'incrimina pas les lois naturelles de l'économie, à savoir, dans ce cas particulier, la hausse inouïe de toutes les valeurs minières par la spéculation, sous le voile de laquelle le capital réel des mines avait pu, comme d'habitude, passer aux mains des directeurs et des fondateurs ; mais on chercha un bouc émissaire, et ce fut l'État, accusé d'avoir trop fortement chargé les mines de taxes et de monopoles — en particulier le monopole Nobel de la dynamite. Comme dans toutes les questions de cet ordre, aucun des deux partis n'avait complètement raison ; la discussion théorique était conditionnée par leur position dans une question de force, où le perdant devait payer les frais de la crise.

Le consul d'Allemagne, qui avait, en 1894, obtenu de haute lutte

1. Rapports de Herff des 28 mars et 3 mai 1897. Jusqu'au 3 mai, l'Allemagne avait livré pour le Transvaal pour 550,000 livres sterling de matériel de guerre et la France pour 78,750 livres sterling seulement.

pour les intérêts allemands du trust Nobel de la dynamite une situation dominante à l'intérieur du Transvaal, tient maintenant ferme sur le monopole de ce trust et les autres monopoles concédés par le gouvernement du Transvaal, et par suite entre en lutte avec les intérêts allemands des valeurs aurifères, à la tête desquels un directeur de la *Deutsche Bank*, en sa qualité simultanée de gérant de la maison Adolphe Görtz (ainsi nommée du nom d'un parent de Georges von Siemens, directeur de la *Deutsche Bank* et cousin du célèbre Werner Siemens), donnait l'assaut à la politique que défendait le consul<sup>1</sup>. La plus grande partie des grandes banques allemandes font donc maintenant volte-face et se tournent contre les Boers, elles combattent le trust Nobel et s'en prennent en même temps aux tarifs élevés du chemin de fer de Delagoa, autre source d'augmentation des frais de production de l'industrie minière : voilà donc le consortium allemand pour les valeurs du Transvaal, qui a financé ce chemin de fer, entraîné dans un conflit entre les valeurs aurifères qu'il possède et ses intérêts dans le chemin de fer<sup>2</sup>. Dans les requêtes de la *Deutsche Bank* et les rapports du consul Herff aux Affaires étrangères, capital bancaire et bloc des explosifs mènent un duel ardent et rude, le consul reprochait à la haute finance des procédés de bonneteurs et affirmait que la *Deutsche Bank* agissait contre les intérêts allemands, qui, dans l'état des choses, concordaient avec les désirs des milieux du bloc de la dynamite et du gouvernement boer.

Dans cette lutte, la *Deutsche Bank* avait à ses côtés, outre la plupart des autres grandes banques et tous les porteurs allemands de valeurs aurifères, les intérêts dominants de l'industrie allemande en Afrique du Sud, dont l'exportation était liée à la vie, à la mort, aux fournitures de machines à l'industrie aurifère<sup>3</sup>. Vers la fin de 1897, *Kölnische Zeitung* et *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* commencèrent à marcher contre les Boers, de sorte que le consul d'Allemagne se trouva peu à peu complètement isolé avec les milieux de la dynamite, qui étaient exaspérés, et annonça, fort excité, aux Affaires étrangères qu'il avait à défendre son poste aussi bien contre Görtz que contre Cecil Rhodes<sup>4</sup>. Naturelle-

1. Steinthal, directeur de la *Deutsche Bank*, à Affaires étrangères, 11 juillet 1897, archives des Affaires étrangères, Berlin.

2. Les déclarations tièdes et indécises du célèbre banquier Fürstenberg sur la question du Transvaal sont encore aujourd'hui symptomatiques à ce sujet. Karl Fürstenberg, *Lebensgeschichte eines deutschen Bankiers*. Berlin, 1931, p. 198 et 386.

3. *K. Z.* et *Nationalzeitung*, 20 novembre 1897 ; *K. Z.*, 15 avril 1898 et 26 mai 1898, etc.

4. Herff à Affaires étrangères, 29 novembre 1897, archives des Affaires étrangères.

ment, dans ces conditions, les maisons dirigeantes de la haute finance, avec la *Deutsche Bank* à leur tête, se fermèrent aux demandes d'argent du Transvaal<sup>1</sup>, ce dont Holstein sut plus tard tirer un avantage tactique, en présentant la chose comme un mérite du gouvernement allemand à l'égard de l'Angleterre.

La *Kölnische Zeitung* peignait maintenant à ses lecteurs sous des couleurs dramatiques la détresse en Afrique du Sud. Les affaires, écrivait-elle, marchaient pitoyablement et ne nourrissaient qu'exceptionnellement leur homme, les mines étaient fermées, les ouvriers s'en allaient, les Allemands perdaient leur fortune, et le gouvernement, immobile sur ses monopoles, ne faisait rien contre la détresse. La presse boursière officieuse commençait à s'intéresser à ces malheureux *Uitlanders*, aux agents durement tracassés du pauvre Cecil Rhodes et des autres propriétaires de mines, tandis que les pangermanistes cherchaient à combattre la légende de la misère de l'industrie aurifère en montrant que le capital nominal de toutes les sociétés aurifères au Transvaal avait atteint en décembre 1897 le chiffre de 1,964,000,000 marks, dont les fondateurs n'avaient pas reçu moins de 761,117,940, c'est-à-dire environ les deux cinquièmes, somme qu'il fallait maintenant faire rendre aux dividendes<sup>2</sup>.

*Les tendances de l'ère capitaliste sont antinomiques : en même temps que s'accomplit entre l'Allemagne et l'Angleterre le rapprochement déjà indiqué se poursuit la politique navale allemande, qui trouve un objet de propagande durable dans l'agitation populaire au sujet de la question boer et conduit en 1898 à l'adoption de la première loi navale, début de la grande tension ultérieure avec l'Angleterre. Cependant, les symptômes de détente notés en dernier lieu persistent provisoirement dans la politique extérieure de l'Allemagne.*

Malgré tout, et en dépit du choc, à la même époque, de l'impérialisme allemand avec les intérêts anglo-américains dans le Pacifique, malgré même la menace aiguë de guerre née des incidents de Manille<sup>3</sup>,

1. Du même, 8 juillet 1894, archives des Affaires étrangères.

2. Voir Pétition de la ligue pangermaniste au chancelier d'empire, du 14 novembre 1896, d'après les *Alldeutsche Blätter*, 1898.

3. Sur l'exposé de ces questions, sur lesquelles le petit ouvrage de H. Leusser, *Ein Jahrzehnt deutsch-amerikanischer Politik, 1897-1904* (Munich, 1928), contient des indications préliminaires, nous n'avons à dessein rien voulu dire ici, nous l'avons déjà indiqué, dans l'attente du livre annoncé d'Alfred Vagts. Entre temps, ce livre a été publié ; c'est un ouvrage de la plus grande portée, intitulé : *Deutschland und die Vereinigten Staaten in der Weltpolitik*. Londres, 1935.



il continuait à exister un ensemble d'intérêts allemands vitaux qui rendaient nécessaire sinon une véritable alliance, du moins une entente avec l'Angleterre.

En 1897, le Transvaal avait échoué dans ses tentatives pour parer, par une offre financière à Lisbonne, au danger menaçant qu'une décision défavorable éventuelle du tribunal d'arbitrage de Berne dans la question du chemin de fer de Delagoa<sup>1</sup> ne forçât les Portugais à hypothéquer leur domaine colonial, ce qui aurait finalement mis entre les mains de la haute finance internationale intéressée aux champs aurifères cette position pour laquelle on combattait ardemment et dont la non-possession était considérée comme la source de tous les ennuis financiers, Delagoa, clef du Transvaal. Mais, après l'échec du Transvaal<sup>2</sup>, Cecil Rhodes était maintenant sur le point d'arriver au but, au moyen d'offres financières faites à Lisbonne<sup>3</sup>. La haute finance internationale, et particulièrement l'allemande, semble, depuis le renversement de la politique boer, avoir également étudié les possibilités d'assainir, par une aide financière au Portugal, les valeurs portugaises dépréciées alors en sa possession, ce qui impliquait par ailleurs le règlement de la question de Delagoa. On pouvait ainsi faire coup double : le rétablissement des finances portugaises comme le règlement de la question de Delagoa étaient également dans l'intérêt du capital financier international<sup>4</sup>. Parmi les groupes allemands qui semblent avoir fait pression dans ce sens, on trouvait au premier rang la *Darmstädter Bank*, à laquelle, assure-t-on, l'empereur d'Allemagne était intéressé<sup>5</sup>.

1. Voir plus haut, p. 508.

2. Botha, p. 241.

3. *Ibid.*, p. 243 et suiv.

4. Il ressort clairement aujourd'hui de Bülow : *Denkwürdigkeiten*, I, p. 274, que l'intervention allemande dans la question de Delagoa vint non de considérations politiques, mais d'intérêts financiers. Malheureusement, les documents qui doivent exister là-dessus dans les archives des Affaires étrangères et qui concernent les tractations financières avec le Portugal ne figurent pas dans la grande publication de documents, non plus que de nombreux autres qui éclaireraient les dessous économiques de la politique. Que d'assez longues négociations financières aient dû précéder les démarches allemandes dont font foi des pièces, cela ressort de *Grosse Politik*, 3808, Hatzfeld à Affaires étrangères (15 juin 1898), où Salisbury suppose chez Hatzfeld le désir d'un emprunt allemand à accorder au Portugal, désir qui ne peut reposer que sur des bases concrètes, mais inconnues de nous. Cf. *G. P.*, 3817, du même au même, 21 juin 1898. « Nous aurions manifestement le désir de venir en aide au Portugal... » Il est extrêmement caractéristique que la pression financière sur le Portugal ne se soit exercée qu'avant l'accord anglo-allemand, tandis qu'ensuite, lorsque la finance internationale n'y fut plus intéressée, l'Angleterre a dû trouver des moyens pour soulager par des voies souterraines la détresse financière du Portugal, en utilisant apparemment des gages privés (peut-être la Société portugaise des tabacs).

5. Voir l'étonnante remarque de Bertie (dans *B. D.*, I, p. 81, memorandum du 10 septembre

Seule l'existence de ces intérêts concrets explique dans une large mesure le fait que les Allemands aient consenti avec une rapidité inattendue à sacrifier toute leur politique boer antérieure et les Boers eux-mêmes. Le résultat des négociations sur cette question, menées rapidement et sans frottements, fut la conclusion d'un accord anglo-allemand, qui donnait à ces deux pays le monopole de l'émission d'un éventuel emprunt portugais, et, s'il se faisait, attribuait comme gage aux Allemands la partie portugaise de Timor, la partie méridionale de l'Angola portugais et, dans le Mozambique, la région au nord du Zambèze, et aux Anglais un lot équivalent, avec Delagoa. Un protocole secret déclarait, entre autres, que les territoires ainsi désignés étaient abandonnés au partenaire comme sphère d'influence exclusive. Par cette disposition particulière<sup>1</sup>, l'Allemagne obtenait — tout à fait comme l'Angleterre dans la région de la baie de Delagoa — le droit d'acquiescer dans les régions qui lui étaient attribuées des concessions et de l'influence, ce qui n'avait manifestement de valeur que si le gouvernement portugais, qui dépendait sous beaucoup de rapports du gouvernement anglais, faisait des concessions volontaires. Comme on ne pouvait s'attendre à celles-ci, l'Allemagne s'efforça d'imposer en quelque sorte un emprunt aux Portugais, grâce à quoi, selon les stipulations de l'accord anglo-allemand, elle devrait recevoir automatiquement ce que le Portugal lui aurait difficilement accordé de plein gré. Le gouvernement anglais assistait avec une joie féroce aux vains efforts des diplomates allemands pour arriver à cet emprunt portugais à Londres et à Lisbonne, dans l'intérêt de la finance allemande et de la colonisation allemande. « J'attendais cela », notait avec cynisme le Premier anglais en marge d'un rapport sur les démarches allemandes dans la question de l'emprunt<sup>2</sup>. « Les Allemands ne se contentent pas d'attendre les événements qui doivent leur procurer leur part de territoire portugais, mais ils voudraient accélérer la marche du destin. Je ne crois pas qu'il soit possible de faire une pareille suggestion, aussi longtemps que nous ne saurons rien sur les conditions financières que l'Allemagne est disposée à accorder ; elles seront dans le genre de Shylock<sup>3</sup>. »

1898), suivant laquelle l'Angleterre n'aurait aucun intérêt à fournir un capital pour satisfaire les revendications des possesseurs étrangers d'obligations, tandis que la *Darmstädter Bank*, dont l'empereur d'Allemagne possédait des actions, en aurait un grand.

1. Voir les textes dans *B. D.*, annexe 2, n° 83, § 2.

2. Voir *B. D.*, n° 94. Balfour à Lascelles, 1<sup>er</sup> septembre 1898, note marginale de Salisbury.

3. On ne peut se défendre de l'impression que, dans cette question, l'Angleterre a agi vis-à-vis de l'Allemagne à la façon de l'homme qui en invite un autre en ces termes : « Viens dîner

Le résultat de ce règlement local de la colonisation allemande active était donc fort maigre pour les milieux allemands intéressés non anglophiles. Les vainqueurs n'étaient ni l'impérialisme allemand, ni les Boers ses alliés, mais la haute finance internationale, le capital bancaire, et cette impression était encore renforcée par le fait que la *Diskontogesellschaft*, visiblement d'accord avec le capital financier anglais dans la sphère d'intérêt anglaise, s'installait dans la baie du Tigre<sup>1</sup>.

Pour apprécier l'importance profonde du traité sur Delagoa, qui, malgré les conventions des contractants, ne resta pas caché à l'opinion publique, il suffit d'observer l'attitude de la Bourse, qui accueillit la nouvelle de la conclusion d'un accord par un *boom* violent sur les valeurs aurifères<sup>2</sup>. D'abord déconcertés, puis accablés et finalement irrités, les pangermanistes et les autres amis allemands des Boers constatèrent le brusque changement de direction de Berlin. Depuis des années, on avait observé avec méfiance les efforts faits par les Anglais pour mettre la main sur Delagoa comme sur la clé du Transvaal<sup>3</sup>. Maintenant, c'en était fait, et l'Allemagne y avait aidé. A la réunion de la ligue pangermaniste, M. Reisman, journaliste de grande réputation et directeur de la *Rheinisch-Westfälische Zeitung*, journal de l'industrie lourde, en préconisant une politique expansionniste et *völkisch*, sut joindre l'utile à l'agréable. Il attaqua sans ménagements le « cours » suivi à Berlin. La chose fut nommée de son vrai nom, et de fait l'ac-

chez moi quand tu peux », et qui crie de la fenêtre au visiteur qui trouve la maison fermée : « Je t'ai invité à venir dîner quand tu peux, mais tu ne peux pas ! »

1. Suivant *K. Z.* du 10 septembre 1898, la *South-West African Company*, contrôlée par la *Diskontogesellschaft*, avait conclu quelques semaines auparavant un accord avec la *South Africa Company*, qui avait de grands domaines dans les possessions portugaises de l'Afrique occidentale. Sur les aspirations à la baie du Tigre, voir également *K. Z.* du 6 juin 1900. L'embranchement de la baie du Tigre, qui devait relier à la mer les gisements de cuivre d'Otavi, fut l'objet d'attaques, comme non allemand, au conseil allemand des colonies, mais plus encore à la *Kolonialgesellschaft*, et dut finalement céder la place à la ligne d'Otavi vers l'Est africain, après que le résultat de la guerre du Transvaal eut fait échouer l'idée primitive de la *Diskontogesellschaft* d'ouvrir le Transvaal au commerce par le nord-ouest, et de le souder ainsi aux intérêts allemands (voir à ce sujet *K. Z.* du 21 juillet 1901, ainsi que la lettre du représentant de la ligne Woermann, caractéristique pour cette situation, dans Hohenlohe, *Denkwürdigkeiten*, III, p. 496). La *Diskontogesellschaft* entra à cette époque en coopération avec Rhodes, ce qui est la première explication de cette offensive vers la baie du Tigre, qui n'était possible qu'avec la collaboration anglaise, ainsi que les efforts que fit également plus tard Cecil Rhodes pour Samoa.

2. *K. Z.* du 16 octobre 1898, information de Johannesburg. Voir aussi une autre information, dans la *K. Z.* du 3 novembre 1898, suivant laquelle la situation s'était complètement transformée à Johannesburg. Cette évolution est attribuée à la politique allemande.

3. Voir le rapport de M. Reismann-Grote au congrès de la Ligue pangermaniste (8-10 juillet 1897).

cord anglo-allemand était un manque de parole tout net envers les Boers. Dans leur lutte contre l'orientation anglophile des milieux les plus hauts, les pangermanistes se transformèrent en démocrates. Le professeur Hasse tourna en dérision la manière des Affaires étrangères de faire des mystères ; Albrecht Wirth, l'écrivain et le propagandiste en faveur de la flotte, caractérisa la nouvelle politique de la *Kölnische Zeitung*, qui, visiblement inspirée, ne trouvait plus assez d'insultes à lancer aux Boers. L'état d'esprit général, qui trouvait à Munich un terrain favorable, se tournait contre les sociétés des mines d'or, contre l'anglicisation du Mozambique et contre l'abandon de Lorenzo-Marquez à l'Angleterre. Les nationaux-libéraux de l'Allemagne du Sud firent écho à ce congrès. Du camp du féodalisme, dont les successeurs agrariens, animés de l'esprit moderne d'entreprise, y étaient désormais moins accessibles, l'idée romantique que le *Volkstum* allemand, partout où il prospérait et il se trouvait, avait droit à protection et égards, à soins et attention, se réfugiait dans celui du national-libéralisme, c'est-à-dire de la classe moyenne éveillée au sentiment de sa force et de sa dignité. Les valeurs du *Volkstum* attiraient maint historien ; au congrès pangermaniste, entre autres, l'historien Édouard Heyck, et Walter Goetz était aussi des amis des Boers<sup>1</sup>. Dans l'Empire, les pangermanistes trouvaient l'appui de la *Deutsche Zeitung*, l'organe antisémite de la bourgeoisie, des *Leipziger Neueste Nachrichten*, du journal colonial *Der Export* et du *Reichsbote* ; la classe moyenne antisémite, le national-libéralisme de l'Allemagne du Sud et l'industrie de la Basse-Allemagne s'unissaient peu à peu en un vaste front qui, pour l'amour des Boers, se dressait contre l'orientation anglophile du gouvernement d'Empire. En dehors des actionnaires allemands et internationaux des mines d'or, l'accord sur Delagoa ne semblait profiter à personne ; l'emprunt portugais, que l'on avait voulu utiliser comme levier de la politique coloniale pangermaniste, échut par la suite à la France pendant la guerre du Transvaal<sup>2</sup>. Rarement, avant la guerre mondiale, la finance internationale est entrée si violemment en collision avec les autres groupes de la population allemande qu'à l'occasion de l'accord de Delagoa. Internationalisme et capitalisme, pangermanisme et haute finance se faisaient la guerre dans la presse. C'est précisément la critique de cet

1. Voir sur le congrès de la Ligue pangermaniste *Alldeutsche Blätter*, 1908, p. 189 et suiv.

2. *K. Z.* du 31 mai 1900 : de Porto : le ministre des Finances est mis en état, par le capital français (en tout cas par celui de Rothschild), de tenir compte de la sentence d'arbitrage longtemps attendue et de payer les 15,314,000 francs qui incombent au Portugal. La Société portugaise des tabacs a obtenu un emprunt de 23 1/2 millions pour le Portugal.

accord et l'histoire de la guerre du Transvaal, qui le suivit, qui conduisirent les pangermanistes à affirmer avec de plus en plus de force l'antisémitisme foncier de leur conception. Les affaires financières internationales, qui avaient donné naissance à l'accord sur Delagoa, étaient principalement en mains juives. Avant et pendant la guerre du Transvaal, un antisémitisme critique attaqua les trafiquants d'or de l'Afrique du Sud.

Mais ce n'était pas seulement dans la question boer, c'était d'une façon tout à fait générale que les intérêts de la haute finance s'opposaient en ennemis ou en adversaires aux autres, tant à l'agriculture qu'à la classe moyenne, à l'industrie et à l'armée. En opposition à tous ces facteurs, la haute finance avait, pour des raisons multiples, besoin de coopération internationale. L'Allemagne était intéressée à des valeurs étrangères. Le capitalisme allemand savait tirer profit des impérialismes étrangers et prendre part aux émissions de valeurs exotiques, écouler à l'intérieur du pays, avec des profits élevés, les titres étrangers et s'assurer les commissions de banque. Les capitaux commerciaux n'avaient pas moins besoin de bonnes relations internationales que la Bourse, qui négociait les valeurs des industries de navigation ou d'exportation.

Les intérêts de l'industrie à l'égard de l'étranger étaient également de nature très diverse. Les cartels, qui profitaient de leur côté, aux frais de la communauté, des armements de l'armée et de la flotte, et qui ne pouvaient se passer de l'agitation nationaliste, avaient besoin, pour leur exportation à tout prix, de marchés étrangers et d'une évolution pacifique. L'agitation militariste ne conduisait donc à un conflit que là où ces intérêts aux débouchés se croisaient de façon à rendre incompatibles la domination d'un des pays avec celle d'un autre<sup>1</sup>.

Wolfgang HALLGARTEN.

---

1. Suit un exposé sur l'Allemagne et les affaires de l'Extrême-Orient.

## MÉLANGES

---

### GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN

#### LA QUESTION DE SA SINCÉRITÉ

---

La quatrième croisade, entreprise dans l'intention d'arracher Jérusalem à la domination de l'Infidèle, aboutit en fait à la prise de Constantinople et à la fondation d'un empire latin d'Orient. Comment les choses en arrivèrent-elles là?

Geoffroy de Villehardouin nous a raconté cette histoire.

A l'en croire, ce n'est pas de propos délibéré que les croisés renoncèrent à leur projet initial. Ils étaient partis pour la Terre-Sainte. La nécessité les mena d'abord devant Zara, dont ils s'emparèrent pour le compte des Vénitiens. Une occasion — l'arrivée d'un jeune prince byzantin qui leur proposait de traiter avec lui pour atteindre plus sûrement leur but — les mena ensuite à Constantinople, où, à bout de souffle et après bien des luttes, ils furent contraints de s'arrêter. Ce qui, dans leur pensée, devait n'être qu'une étape devint, sans qu'ils l'eussent voulu, le terme de leur expédition.

Sans doute le vieux chroniqueur ne présente-t-il pas les faits de cette manière abstraite. Il conte, sans plus, et toutes ses explications consistent en son récit même, qui est une relation des plus simples, d'apparence presque naïve. Son exposé n'a d'aucune façon l'aspect d'une thèse, d'un système d'idées. Mais il n'en implique pas moins une certaine attitude d'esprit, une certaine interprétation de l'enchaînement des faits. Au fond du livre de Villehardouin se trouve une pensée, ignorante ou dédaigneuse des formules philosophiques, engagée dans la narration et se confondant avec elle, mais vivante, mais active. Et cette pensée peut, je crois, se définir comme je l'ai définie.

Or, depuis un siècle environ, depuis la publication de l'ouvrage consacré par Friedrich von Hurter à Innocent III<sup>1</sup>, l'étude des causes qui ont fait

1. *Geschichte Papst Innocenz des Dritten und seiner Zeitgenossen*. Hambourg, 4 vol. in-8°, 1834-1842. Ouvrage traduit en français : 1° par A. de Saint-Chéron et J.-B. Haiber, sous le titre : *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains*. Paris, 3 vol. in-8°, 1838 ; 2° par Jager et Th. Vial, sous le titre : *Histoire du pape Innocent III et de son siècle*. Paris, 2 vol. in-8°, 1840.



dévier la croisade de 1202 a été reprise en d'assez nombreux travaux ; et la plupart de ces travaux ont tendu à dénoncer, dans la genèse des événements, l'influence de volontés parfaitement conscientes et pleinement réfléchies. Les croisés, paraît-il, auraient été entraînés hors de leur route, non point par la force des circonstances, mais par des hommes intéressés, par d'habiles politiques, qui les auraient fait travailler à leur profit. Louis de Mas-Latrie<sup>1</sup>, G. M. Thomas<sup>2</sup>, Karl Hopf<sup>3</sup>, Ludwig Streit<sup>4</sup> ont accusé, comme responsables de tout ce qui arriva, le doge et les Vénitiens ; le comte Riant<sup>5</sup> a accusé Philippe de Souabe, dont les desseins ambitieux auraient été favorisés par Boniface de Montferrat.

Les conclusions de ces divers historiens ne se sont pas toujours rencontrées : elles se sont souvent heurtées entre elles, les unes tendant à ruiner les autres. Le comte Riant a jugé la thèse de Mas-Latrie insuffisamment explicative. Ni Thomas, ni Hopf<sup>6</sup>, ni Streit n'ont été convaincus par les arguments du comte Riant, lequel, ayant pris à son tour connaissance de leurs opinions, n'en est pas moins resté attaché résolument à la sienne.

Mais, d'opinion divergente sur l'importance respective de chacune des influences particulières qu'ils signalaient, tous ces érudits se sont trouvés d'accord pour penser que l'explication des événements en question résidait dans les combinaisons politiques de quelques intrigants qu'il s'agissait de démasquer, et le comte Riant, dans un effort de conciliation finale qui s'étendait jusqu'aux hypothèses à naître, écrivait en 1878<sup>7</sup> : « Venise, à cause des nécessités de son commerce, Philippe de Souabe, par politique traditionnelle, Boniface, en raison des prétentions des Montferrat en Orient, le clergé latin (sinon Innocent III personnellement), leurré de l'espérance illusoire d'une union entre les deux Églises, peut-être enfin Philippe-Auguste, dont le rôle demanderait à être étudié de plus près, doivent garder chacun leur place distincte dans ce grand conflit d'ambitions — la thèse de l'accident étant, bien entendu, mise hors de cause. »

1. *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*. Paris, 3 vol. in-4°, 1852-1861, t. I, p. 161 ss.

2. *Der Doge Henrico Dandolo und der Lateinerzug gegen Konstantinopel* (*Allgemeine Zeitung*, Beil. 356, 22 déc. 1875).

3. *Geschichte Griechenlands* (*Ersch-und Grüber'sche Encyclopaedie*, première section, t. XXXV). Leipzig, 1867, p. 188.

4. *Venedig und die Wanderung des vierten Kreuzzuges gegen Konstantinopel*. Anklam, 1877.

5. *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat : examen des causes qui modifièrent, au détriment de l'empire grec, le plan primitif de la quatrième croisade* (*Revue des questions historiques*, t. XVII, 1875, p. 321-374, et t. XVIII, 1875, p. 5-75). Cf., du même auteur, *Le changement de direction de la quatrième croisade d'après quelques travaux récents* (*Ibid.*, t. XXIII, 1878, p. 71-114).

6. *Bonifaz von Montferrat und der Troubadour Rambaut von Vaqueiras* (dissertation posthume publiée par L. Streit). Berlin, 1877.

7. *Revue des questions historiques*, t. XXIII, p. 111.

La « thèse de l'accident », c'est celle qui repose sur le témoignage de Villehardouin : elle était donc condamnée. Malgré la critique de Natalis de Wailly<sup>1</sup> et de Gabriel Hanotaux<sup>2</sup>, qui mettait en difficulté la thèse de la responsabilité vénitienne, malgré le livre si judicieux de Jules Tessier<sup>3</sup>, qui ne croyait point que les croisés eussent été les dupes, ni surtout les complices, d'intrigues allemandes ou vénitiennes, il est resté, dans l'opinion courante, une défiance plus ou moins marquée à l'égard de Villehardouin. Alors que pourtant les faits refusaient leur appui à tant de constructions imaginées pour diminuer l'autorité de son récit, c'est lui qui est resté en mauvaise posture, presque personne n'osant plus faire état de ses indications qu'avec réserve et circonspection. Bien mieux, à mesure qu'étaient ramenées à leur juste valeur les affirmations bruyantes et aventureuses des novateurs (car, en somme, les singuliers procédés de travail de Karl Hopf sont connus et aucune réfutation n'a détruit l'effet ni de l'article de Gabriel Hanotaux, ni du livre de Jules Tessier), c'est avec une recrudescence de sévérité que Villehardouin a été jugé depuis une quarantaine d'années. Mas-Latrie ne lui reprochait que l'insuffisance de son information et de sa pénétration, assurant qu'il n'avait vu que le côté public des négociations et qu'il n'avait ni su ni pu pénétrer les buts secrets auxquels visait la République de Venise. Plus hardiment, Riant lui reprochait sa partialité, de s'être tu intentionnellement sur certains points, d'avoir « enveloppé de réticences habiles les faits qui le gênaient ». Mais c'est plus tard, en 1888, qu'Antonin Debidour<sup>4</sup>, sans verser au débat aucune pièce nouvelle, a prononcé contre Villehardouin le réquisitoire le plus rude, l'accusant d'avoir dissimulé l'odieux d'une expédition dirigée contre Constantinople, terre de civilisation, et dénonçant chez lui, personnellement, l'esprit de profit. Depuis, de nombreux historiens ou historiens de la littérature, surtout parmi les Français, se sont montrés fort durs à l'égard de notre chroniqueur et ont porté sur sa véracité des appréciations rigoureuses, mal compensées par les mérites que, d'ailleurs, ils lui reconnaissaient<sup>5</sup>.

1. *Revue des questions historiques*, t. XVIII, 1875, p. 577. Cf. Julien Havet, dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1875, t. II, p. 191, et Mas-Latrie, dans la *Revue des questions historiques*, t. XIX, 1876, p. 300.

2. *Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202 ?* (*Revue historique*, t. IV, 1877, p. 73-102). Article réimprimé dans le recueil du même auteur intitulé : *Dans les chemins de l'histoire*. Paris, 1924, t. I.

3. *Quatrième croisade. La diversion sur Zara et Constantinople*. Paris, 1884.

4. *Les chroniqueurs* (Collection des classiques populaires), 1<sup>re</sup> série. Une illustration fantaisiste et tendancieuse accentue, dans le livre, le caractère défavorable de l'étude.

5. Voir, notamment, les *Extraits des chroniqueurs français*, publiés par G. Paris et A. Jeanroy. Paris, 1891, p. 6 ss.; l'édition de Villehardouin par É. Bouchet. Paris, 1891, t. II, p. 289 ss.; l'*Histoire de la littérature française* de G. Lanson. Paris, 1894, p. 62 ss.; la notice de Ch.-V. Langlois, parue dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, t. II, p. 284 ss.; et, dans ces derniers temps, les articles

Je ne me propose pas de reprendre ici dans toute son ampleur la question de l'autorité historique de Villehardouin. Mais je voudrais montrer que sur trois points, qui sont les principaux, sa bonne foi n'a été mise en doute que pour des raisons insuffisantes. Des soupçons ne sont pas des preuves. Beaucoup de faits qui lui ont été opposés ne sont que des faits imaginaires, que ses censeurs ont eu tort de prendre pour des réalités.

# I. — L'AFFAIRE DE ZARA

## 1. Les origines de l'accord franco-vénitien au sujet de Zara.

Quittant Venise, les croisés de 1202, au lieu de voguer directement vers la Terre-Sainte, commencèrent par prendre la ville de Zara pour le compte des Vénitiens. Pourquoi?

L'explication de Villehardouin est celle-ci. Pour passer en Orient, les croisés avaient demandé une flotte aux Vénitiens. Le traité de *nolis* qu'ils conclurent avec eux en avril 1201<sup>1</sup> avait fixé le prix du transport à 85,000 marcs. Or, en 1202, ils ne vinrent pas à Venise, où ils devaient s'embarquer, en aussi grand nombre qu'il avait été convenu. Malgré tous leurs efforts, ceux qui y vinrent se trouvèrent dans l'impossibilité de payer une somme de 34,000 marcs qui eût été nécessaire pour parfaire la somme de 85,000 marcs dont ils étaient débiteurs. C'est alors que le doge, fort du droit des Vénitiens, dont la créance était inscrite dans un titre régulier et qui, pour leur part, avaient exactement rempli leurs obligations, proposa aux croisés une transaction : il leur accorderait un moratoire et l'on mettrait à la voile, sous cette condition qu'ils aideraient les Vénitiens à régler, au besoin par la force, certains intérêts de la République sur les côtes orientales de l'Adriatique, notamment à Zara, qui lui avait été enlevée par le roi de Hongrie. Les croisés acceptèrent<sup>2</sup>.

Cette explication est-elle valable? Qu'en était-il au juste de la dette des croisés et de leurs effectifs? Y avait-il là de quoi les conduire à l'accord qu'ils conclurent?

a) *La dette*. — Les 85,000 marcs inscrits au traité d'avril 1201 étaient payables à échéances trimestrielles, dont la dernière était fixée à la fin du mois d'avril 1202. Nous ignorons si les versements furent régulièrement effectués aux échéances des 31 juillet et 31 octobre 1201 et du 31 janvier

de M. A. Pauphilet, dont il sera question plus loin. — En faveur de Villehardouin, un seul essai de réhabilitation : celui de M. J. Bédier, dans l'*Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de J. Bédier et P. Hazard. Paris, 1924, t. II, p. 78 ss.

1. Texte dans Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. XII, col. 323, et dans Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig* (*Fontes rerum austriacarum*, 2<sup>te</sup> Abt., XII. Band, 1856), p. 362.

2. Villehardouin, §§ 47-63.

1202. Mais ce qui est certain, c'est qu'au 30 avril 1202, date de la dernière échéance, où le règlement de la dette devait s'achever par un versement supérieur à chacun des précédents et se montant à 50,000 marcs, les croisés étaient encore loin de s'être acquittés, soit que le dernier versement eût été incomplet, soit qu'ils n'en eussent pas fourni le premier marc, soit même qu'ils fussent déjà en retard pour les échéances antérieures. On ne saurait préciser ce qu'ils devaient encore lorsque, vers le mois de juillet 1202, ils se trouvèrent rassemblés à Venise. Deux collectes successives se firent alors parmi eux, dont parle Villehardouin (§§ 58-61), et aussi Robert de Clari (chap. 11-12). A la suite de la première, où furent sollicités tous les membres de l'expédition, on ne se trouva, dit Villehardouin (§ 58), « ni à la moitié ni au bout ». A la moitié de quoi? Au bout de quoi? De ce qui restait encore dû après les premiers versements? De la somme totale de 85,000 marcs prévue au traité? On l'ignore. Au dire de Robert de Clari, il s'agissait de trouver encore 50,000 marcs : mais les chiffres de Robert sont trop souvent fantaisistes pour être retenus. Du produit de la seconde collecte, faite seulement parmi les principaux de l'armée, Villehardouin ne dit rien : selon Robert, ce produit se serait élevé à 14,000 marcs<sup>1</sup>. Le fait assuré est que, même après les deux collectes, les croisés restèrent débiteurs des Vénitiens pour une somme considérable : 34,000 marcs selon Villehardouin, 36,000 selon Clari.

b) *Les effectifs*. — Un second fait non moins certain est que les croisés se trouvèrent à Venise en beaucoup plus petit nombre qu'on n'avait espéré. On attendait, conformément au traité, 4,500 chevaliers, 9,000 écuyers, 20,000 hommes à pied. Mais beaucoup ne vinrent pas. Selon Robert de Clari (chap. 11), il arriva 1,000 chevaliers au lieu de 4,000 et 50 ou 60,000 hommes à pied au lieu de 100,000. Si ces chiffres sont inexacts, Clari est du moins d'accord avec Villehardouin pour constater l'importance des défections. Villehardouin, ici, a noté les choses avec quelque détail. Un très fort parti de Flamands, raconte-t-il, s'embarqua en Flandre même (§ 48) ; d'autres croisés, originaires de Bourgogne, du Forez et de Provence, « esquivrèrent le passage de Venise » et, « redoutant le péril qu'il y avait là », préférèrent se rendre au port de Marseille (§ 50) ; le comte de Blois lui-même, arrivé à Pavie, fut sur le point de tourner vers Brindisi et beaucoup de chevaliers de France et de Champagne, abandonnant la route de Venise, allèrent chercher passage en Pouille (§ 54).

Le « péril de Venise », c'était peut-être le projet convenu dès 1201 de débarquer en Égypte, au Caire<sup>2</sup>, en pleine terre ennemie, par un coup auda-

1. L'Anonyme d'Halberstadt (texte dans Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, p. 11) écrit : « ... cum peregrini omnes Venecias convenissent, aestimatis omnibus bonis suis in argento facto et infecto, cunctaque suppellectile sua, de pecunia Venetis danda nec etiam medietatem persolvere potuerunt ». Son expression rencontre sur un point celle de Villehardouin, mais elle est également difficile à interpréter.

2. Villehardouin, § 30.

cieux, au lieu d'aller bonnement prendre terre en Syrie, à Saint-Jean-d'Acre, port déjà tenu par des chrétiens. C'était peut-être aussi la situation difficile où se trouvaient les croisés déjà arrivés au point d'embarquement. Les Vénitiens, qui les avaient parqués dans l'île Saint-Nicolas, leur tenaient, dit Villehardouin (§ 56), « marché abondant de vivres ». Mais ce marché était onéreux, s'il est vrai, comme on lit dans la *Devastatio Constantinopolitana*<sup>1</sup>, que le setier de blé coûtait 50 sous. Plusieurs auteurs<sup>2</sup> assurent que les croisés étaient traités en prisonniers. Leurs créanciers, en les retenant dans l'île, semblent avoir exercé sur eux une sorte de contrainte par corps. Robert de Clari (chap. 10), sans dire d'ailleurs qu'ils aient souffert, raconte qu'après la première collecte faite parmi eux et dont le produit avait été tout à fait insuffisant, le doge les menaça de leur couper les vivres : ce que d'ailleurs il ne fit point, car il continua à leur faire porter « à boire et à manger » autant qu'il leur fallait. En tout cas, cette situation n'était propre à rassurer ni ceux qui étaient déjà là, ni ceux qui, avant d'être informés de ce qui se passait, s'apprétaient à y venir. Selon la *Devastatio*, beaucoup rentrèrent chez eux ; beaucoup gagnèrent l'Apulie pour passer par d'autres ports ; de ceux qui restèrent à Venise, beaucoup moururent, « à tel point que les vivants suffisaient à peine à ensevelir les morts » : le légat du pape, Pierre de Capoue, arrivé le 22 juillet, dut s'occuper d'évacuer les malades, les pauvres, les femmes, tous les faibles. Ce récit peut sembler contradictoire, puisque des « prisonniers », comme les appelle l'auteur, retenus dans une île, pouvaient difficilement s'évader en masse ; mais, à travers une expression maladroite, sans doute faut-il comprendre que la misère des croisés à Venise aurait plutôt détourné ceux qui se rendaient à ce port que chassé ceux qui s'y trouvaient déjà. Gunther de Pairis<sup>3</sup> (chap. 6) confirme cette interprétation : sans parler d'ailleurs de l'argent dû par les croisés, et accusant seulement les exigences des Vénitiens, il constate que l'armée fut privée du concours des moins fortunés et de celui des Allemands et de beaucoup d'autres qui, découragés, retournèrent dans leur pays.

Il n'est pas possible d'évaluer le nombre de ceux qui, finalement, se trouvèrent à Venise. Les 34,000 marcs qui manquèrent au bout du compte représentaient, observe Natalis de Wailly<sup>4</sup>, « la cotisation de 13,000 hommes, si l'on réserve une part proportionnelle pour les chevaux<sup>5</sup> ». Les croisés, conclut-il, n'auraient donc été à Venise qu'au nombre de 20,000, au lieu de 33,000. Mais ce calcul n'est pas juste. La majeure partie des versements

1. *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XVI.

2. *Devastatio* ; Anonyme d'Halberstadt ; Anonyme de Soissons.

3. *Historia Constantinopolitana*, publ. par Riant (*Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, p. 57 ss.).

4. Dans son édition de Villehardouin, *Éclaircissements*, p. 455.

5. La somme de 85,000 inscrite au traité avait été établie, en effet, sur la base de 4 marcs par cheval et 2 marcs par homme.

effectués antérieurement au mois d'avril 1202 l'avaient été sur un fonds commun, dont le principal semble avoir été fourni par un legs de Thibaut III de Champagne. A Venise, au moment de la première collecte, beaucoup se déroberent<sup>1</sup>. La seconde collecte ne représenta la contribution que des hauts barons. En sorte que, les uns ayant payé plus qu'ils ne devaient et les autres moins, la somme de 41,000 marcs déjà versée ne saurait correspondre à un nombre défini de présents, non plus que le reliquat de 34,000 marcs à un nombre défini d'absents.

Par ailleurs, aucun témoignage ne fournit la moindre base d'estimation. Robert de Clari a bien parlé de 1,000 chevaliers et de 50 ou 60,000 sergents, mais contre la vraisemblance. Villehardouin (§ 56) écrit que les Vénitiens avaient préparé des vaisseaux pour trois fois autant d'hommes qu'il y en avait : ce n'est pas la preuve qu'ils n'aient été que 11,000, au lieu de 33,000 prévus au traité. Il note ailleurs (§ 229) que le nombre de ceux qui passèrent directement en Syrie était supérieur à celui des troupes qui étaient devant Constantinople en mars 1204 : mais de nombreuses défections s'étaient produites à Zara. Il compte enfin (§ 251) que Constantinople fut enlevée au mois d'avril de la même année par 20,000 hommes d'armes : mais dans ce nombre figuraient, indépendamment des croisés, les Vénitiens et ceux des Latins de Constantinople qui s'étaient adjoints à eux après l'incendie d'août 1103.

On ne saurait donc dire en quel nombre les croisés se trouvèrent assemblés à Venise. Mais il est certain que beaucoup manquèrent à l'appel.

c) *L'accord.* — S'ils étaient venus plus nombreux, auraient-ils pu s'acquitter de leur dette? C'est l'opinion de Villehardouin. Quand les croisés de Venise apprirent que Louis de Blois s'apprêtait à tourner de Pavie vers l'Italie du Sud, « ils s'inquiétèrent », dit-il, « très fort, parce qu'ils ne pourraient pas tenir leurs engagements ni payer l'argent qu'ils devaient aux Vénitiens » (§ 51). Plus loin, parlant des défaillances : « Ah ! quel dommage », s'écrie-t-il, « que ceux qui étaient allés à d'autres ports ne fussent pas venus là [à Venise] » (§ 57) ! Et sa pensée s'éclaire par les paroles qu'il prête à certains barons : « Les Vénitiens nous ont très bien tenu leurs conventions ; mais nous ne sommes pas assez de gens pour qu'en payant nos passages nous puissions tenir les nôtres, et c'est par la faute de ceux qui allèrent aux autres ports » (§ 59). Encore eût-il fallu, à la vérité, qu'étant venus, ces gens eussent été solvables et qu'étant solvables, ils eussent consenti à payer. Sur ce point, l'idée de Villehardouin peut être discutée.

En tout cas, l'argent manqua ; les Vénitiens ne furent pas payés selon les conventions, et les croisés restèrent leurs débiteurs pour une somme de 34,000 marcs : exactement les quatre dixièmes de la somme prévue au contrat de 1201.

1. Villehardouin, § 58.



Or, c'est parce que l'argent manqua que le doge imagina et proposa, comme compensation, l'opération contre Zara : Robert de Clari (chap. 12) et l'Anonyme d'Halberstadt (p. 11-12) confirment ici le témoignage de Villehardouin. La cause première de cette affaire fut donc le manquement des croisés à leurs engagements financiers. Qu'on apprécie comme on voudra le genre de solution apporté par le doge : il n'en reste pas moins que, d'une part, l'idée d'une préméditation des Vénitiens est des moins probables, puisque la défaillance des croisés était du domaine de l'imprévisible, et que, d'autre part, pour les chefs de l'expédition, il fallait ou bien en passer par les conditions du doge ou bien renoncer à la croisade.

L'explication fournie par Villehardouin repose sur des faits certains. Elle est plausible ; elle est également fournie par d'autres auteurs, et il est malaisé de lui en substituer une autre qui contienne autant de vraisemblance.

## 2. Le pape avait-il, en 1201, soupçonné les Vénitiens de duplicité ?

Le pacte conclu par les Français et les Vénitiens en avril 1201 fut, dit Villehardouin (§ 31), approuvé « bien volontiers » par le pape. Est-il des raisons d'en douter ?

L'envoi de messagers à Rome pour solliciter l'approbation pontificale était prévu au traité, et l'auteur des *Gesta Innocentii tertii* (chap. 83)<sup>1</sup> atteste qu'on en envoya en effet. Mais, selon le même auteur, le pape n'aurait pas confirmé l'accord sans réserves : pressentant des dangers futurs, il aurait mis comme condition à sa ratification que les croisés « ne s'attaqueraient pas à des chrétiens, à moins que ceux-ci ne leur barrassent à tort la route ou que le cas de force majeure ne les obligeât à faire autrement, de quoi le légat pontifical serait juge ». Les Vénitiens, ajoute le texte, n'acceptèrent pas cette réserve et l'on peut, dit-il, conjecturer de ce que fut alors leur intention d'après ce qui se passa dans la suite<sup>2</sup>.

Les termes de la restriction, tels que les donne l'auteur des *Gesta*, sont ceux-là même dont le pape s'est effectivement servi à un moment donné : on les retrouve dans plusieurs des lettres où il les a rappelés<sup>3</sup>. Mais il s'agit de

1. Migne, *Patrologie latine*, t. 214, p. XVIII ss.

2. « Ipse [papa] vero, quod futurorum erat praesagiens, cauti respondit [nuntiis] quod conventiones illas ita duceret confirmandas ut videlicet ipsi christianos non laederent, nisi forsitan iter eorum illi nequiter impedirent, aut alia causa justa vel necessaria forsitan occurreret, propter quam aliud agere non possent, apostolicae sedis legati consilio accedenti. Veneti autem confirmationem sub hoc tempore recipere noluerunt : unde pro certo conicitur qualis fuerit eorum intentio, per effectum operis postea declarata. »

3. Je citerai les lettres d'Innocent d'après les numéros qu'elles portent dans la *Patrologie* de Migne, t. 214-216, malgré les innombrables fautes de l'édition. Voici les numéros sous lesquels figurent dans les *Regesta* de Potthast celles dont j'ai fait état : I, 336 (= Potthast, n° 347) ; I, 343 (= P. 359) ; I, 539 (= P. 450) ; — V, 15 (= P. 1643) ; V, 27 (= P. 1668) ; V, 122 (= P. 1763) ; V, 161 (= P. 1848) ; V, 162 (= P. 1849) ; — VI, 8 (= P. 1845) ; VI, 48

savoir à quelle date le pape énonça pour la première fois son interdiction et si ce fut bien, comme on lit dans les *Gesta*, dès la conclusion du pacte de 1201.

Les récits des *Gesta* sont généralement une bonne source d'information parce qu'ils reposent surtout, pour la partie qui nous intéresse, sur les données de la correspondance pontificale. Mais ils ne méritent pas une confiance aveugle et il convient de réserver les éléments qui ont pu y être introduits soit par erreur, soit par faute de mémoire, soit même sous l'influence d'une certaine disposition apologétique<sup>1</sup>.

Dans le cas présent, on notera d'abord qu'il n'a pas été conservé de document romain se référant au pacte *de nolis* de 1201. D'autre part, d'après les *Gesta* même, la réponse du pape aux messagers, quand ils vinrent lui soumettre l'accord, aurait été une réponse verbale : le sens de cette réponse, l'auteur des *Gesta* ne l'a peut-être qu'induit ultérieurement, au moment où il écrivait, d'après des lettres pontificales postérieures à l'événement et (à dessein ou non) abusivement interprétées.

L'instinct divinatoire qu'il prête au pape en cette circonstance aurait été, en effet, miraculeux : rien, dans l'acte de 1201, n'était de nature à éveiller la défiance à l'égard des Vénitiens. Il est vrai qu'en 1198, à peine élu, Innocent III, renouvelant les mandements d'un prédécesseur, avait interdit tout commerce en Orient avec les Infidèles, et cette mesure atteignait les Vénitiens. Mais, sur représentations déferentes de ces derniers, il leur avait, par lettre du 3 décembre de la même année, accordé de négocier en Égypte, pourvu qu'il ne s'agit point de trafic d'armes, et, dans la même lettre, il leur exprimait son espoir de les voir collaborer à la délivrance de Jérusalem<sup>2</sup>. Plus heureux de leur côté que de celui des Génois et des Pisans<sup>3</sup>, il les avait vu accueillir de bon cœur le légat Soffredus, venu, dès avant le 14 août 1198,

(= P. 1888); VI, 101 (= P. 1948); VI, 102 (= P. 1947); VI, 129 (= P. 1987); VI, 209 (= P. 2093); VI, 229 (= P. 2122); VI, 230 (= P. 2123); VI, 231 (= P. 2124); VI, 232 (= P. 2125); — VII, 18 (= P. 2136); VII, 153 (= P. 2321); VII, 154 (= P. 2324); — VIII, 70 (= P. 2512); VIII, 71 (= P. 2513); VIII, 125 (= P. 2571); VIII, 133 (= P. 2573). — Les lettres écrites au pape par les croisés (VI, 99 et 211), par Boniface (VI, 100), par Alexis (VI, 210), par Baudouin (VII, 152) et par Henri (VIII, 131), ne figurent pas dans Potthast.

Les lettres auxquelles je fais allusion dans le présent passage sont les lettres V, 161; VI, 232; VII, 18, et VIII, 133.

1. Le travail d'Elkan, *Die Gesta Innocentii III im Verhältniss zu den Regesten desselben Papstes*, Diss. d'Heidelberg, 1876, n'est pas très pénétrant. Il serait souhaitable que l'étude du texte fût reprise de très près. Certainement les *Gesta* ont été composés à l'éloge d'Innocent III et l'idée n'est pas à exclure qu'ils représentent une apologie inspirée par le pape lui-même. Pour l'histoire de la quatrième croisade, on remarquera que les éléments de l'œuvre qui n'ont pas été tirés de la correspondance pontificale ont souvent un caractère tendancieux. On remarquera également que plusieurs lettres importantes du pape ont été omises et que ce sont précisément celles où celui-ci avait pris sa part de responsabilité dans l'affaire de Constantinople (par ex., VI, 48; VI, 102; VI, 153; VI, 154; VII, 63; VIII, 70; VIII, 71).

2. Lettre I, 539.

3. Lettre I, 343, du 30 août 1198. Cf. *Gesta*, chap. 46.

leur prêcher la croisade<sup>1</sup>, et tel avait été le succès que, selon l'auteur des *Gesta* (chap. 46), le doge et beaucoup d'autres Vénitiens se seraient alors croisés : de quoi l'on peut douter, en supposant une confusion de l'écrivain entre les faits de 1198 et ceux de 1202, mais par une erreur (ou une anticipation) qui implique que la démarche de 1198 avait laissé dans les mémoires une impression favorable. En tout cas, une lettre pontificale du 8 mai 1201, adressée au clergé vénitien<sup>2</sup>, montre la grande satisfaction du pape en ce qui concernait le doge et les Vénitiens, « ses fils bien-aimés ».

Il y a plus, et l'hypothèse que l'auteur des *Gesta* aurait rapporté à l'année 1201 une interdiction pontificale de 1202 devient une certitude quand on examine les faits attestés par d'autres textes.

En 1202, les croisés étant rassemblés à Venise, le pape y envoya le cardinal-légat Pierre de Capoue, qui arriva le 22 juillet<sup>3</sup>. On était alors en pleines difficultés. Le doge ayant offert aux croisés démunis d'argent et financièrement défaillants l'accord transactionnel d'une action préliminaire sur les côtes de l'Adriatique, Pierre de Capoue ne se montra pas hostile au projet. A l'évêque Conrad, arrivé à Venise le 15 août, et qui le consultait, il répondit que le pape était d'avis de passer sur les inconvénients de l'accord plutôt que de renoncer à la croisade, et il lui conseilla de rester : tel est du moins le récit de l'Anonyme d'Halberstadt<sup>4</sup>. A l'abbé Martin, qui s'inquiétait à l'idée de voir attaquer des chrétiens et qui demandait à être relevé de son vœu de pèlerin, il opposa un refus formel, disant qu'il fallait avant tout achever le pèlerinage : il lui confia, au nom du pape, la direction des Allemands de l'armée et il lui enjoignit, à lui ainsi qu'aux autres religieux, de suivre les alliés en toute circonstance, avec le souci d'empêcher, d'ailleurs, autant que possible, l'effusion du sang chrétien : tel est du moins le récit de Gunther de Pairis<sup>5</sup>. Deux auteurs indépendants attribuent donc à Pierre de Capoue la même attitude. Si, antérieurement à cette date (juillet-août 1202), le pape avait déjà prévu une action possible contre des chrétiens, et s'il l'avait interdite dès 1201, comment imaginer que son légat eût passé outre ?

### 3. L'interdiction pontificale de 1202.

Villehardouin n'a point parlé, à propos de l'accord franco-vénitien concernant Zara, d'une opposition du pape qui s'est manifestée à Venise même, avant le départ des croisés. Il n'a fait mention de l'intervention pontificale qu'au moment où l'armée venait d'arriver sous les murs de Zara, et de la

1. Lettre I, 336.

2. Publiée dans les *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 388.

3. *Devastatio Constantinopolitana*.

4. P. 12. On sait que l'auteur tenait son information de l'évêque Conrad lui-même.

5. Chap. 6. Le livre de Gunther a pour sujet central le pèlerinage de l'abbé Martin.

manière suivante. Les Zaréens, raconte-t-il (§§ 80-83), voyant la flotte vénitienne dans leur port, s'étaient d'abord montrés disposés à traiter; mais, encouragés par certains croisés, qui les assuraient qu'on n'oserait pas les attaquer, puisqu'ils étaient chrétiens, ils s'étaient ravisés. Devant leur résistance, les chefs de l'armée avaient dû se préparer à l'emploi de la force. Et c'est alors que, dans le conseil tenu par eux pour en délibérer, l'abbé des Vaux-de-Cernay se leva et leur dit : « Seigneurs, je vous défends, de par le pape de Rome, d'attaquer cette cité; car elle est cité de chrétiens, et vous êtes pèlerins. »

Quelle avait donc été, en cette affaire, l'attitude du pape?

Quand il fut informé, par des envoyés français et vénitiens<sup>1</sup>, des tractations engagées à Venise pendant l'été de 1202, le pape signifia d'abord, par l'organe de son légat, une interdiction que celui-ci communiqua verbalement à un certain nombre de croisés<sup>2</sup>. Et c'est peut-être ainsi qu'il faut expliquer le passage des *Gesta* (chap. 85), où il est dit que Boniface reçut « de vive voix » l'interdiction du pape d'attaquer Zara.

Le message transmis par Pierre de Capoue portait défense de rien entreprendre contre des chrétiens, sauf le cas de force majeure, dont le légat serait juge : et cela sous peine d'excommunication et de retrait des indulgences promises<sup>3</sup>. Il déplut aux Vénitiens, qui avaient arrêté leur plan relatif à Zara et qui n'acceptèrent point le contrôle du légat à l'armée : Pierre de Capoue quitta Venise<sup>4</sup>.

Alors, confirmant par écrit<sup>5</sup> les instructions verbales de son légat, le pape adressa aux croisés une lettre qui réitérait ses injonctions et ses menaces de sanctions et qui, probablement<sup>6</sup>, leur fut remise par l'abbé de Locedio.

La teneur de cette lettre, qui ne nous est point parvenue, nous est connue par le rappel qu'en a fait le pape dans des lettres postérieures<sup>7</sup>, où l'on voit qu'elle répétait l'interdiction verbale signifiée par Pierre de Capoue sous la forme où je l'ai résumée et, vraisemblablement, sans viser le cas de Zara en particulier : car, si ces précisions avaient existé, le pape n'eût pas manqué, pour fortifier sa thèse, de les alléguer dans ses lettres VI, 232, et VII, 18<sup>8</sup>, aussi bien que l'interdiction générale relative aux chrétiens.

1. Lettre VII, 18. Ces envoyés venaient surtout l'entretenir, semble-t-il (voir lettre V, 122), du projet d'accord avec Alexis le Jeune.

2. Lettre V, 161.

3. C'est ce qui résulte des lettres V, 161 et VII, 18.

4. Lettre VII, 18. Dans sa lettre V, 122, adressée le 16 novembre 1202 à l'empereur de Constantinople Alexis III, le pape a donné une autre explication de ce départ, mais pour les besoins d'une cause particulière. Traitant avec un étranger, il a préféré présenter un retour forcé, presque une expulsion (lettre VII, 18), comme un retour naturel et volontaire.

5. Lettres V, 161, et VII, 18.

6. *Gesta Innocentii III*, chap. 85.

7. Par exemple, les lettres VI, 232 et VII, 18.

8. La mention faite dans ces lettres du roi de Hongrie et du duc André comme croisés n'im-

La lettre d'interdiction du pape ne fut pas connue de l'armée avant le départ de Venise (1<sup>er</sup> octobre 1202). Elle ne parvint aux croisés ou ne leur fut révélée que lorsqu'ils s'apprêtaient à assiéger Zara : c'est ce qu'indique assez vaguement l'Anonyme d'Halberstadt<sup>1</sup> ; c'est ce que disent plus explicitement Robert de Clari<sup>2</sup> et Pierre des Vaux-de-Cernay<sup>3</sup>, et c'est de quoi Villehardouin veut parler quand il mentionne l'intervention de l'abbé Guy des Vaux-de-Cernay.

Ainsi, l'interdiction du pape de rien entreprendre contre des chrétiens, sauf le cas de force majeure, fut sans effet à Venise, et c'est pourquoi Villehardouin a pu légitimement n'en point parler à ce moment-là. Elle ne fut connue que devant Zara : c'est alors pour la première fois que la marche des événements en fut affectée, et Villehardouin l'a noté. Il n'a pas insisté sur sa signification, les considérations qui l'avaient motivée, la façon dont elle fut accueillie : il eût pu le faire sans y rien perdre. S'il avait voulu plaider, il lui eût été facile d'alléguer le désir probable du pape de conserver le contrôle de l'expédition sans exclure formellement l'éventualité de certaines combinaisons, d'invoquer le cas de force majeure prévu dans son interdiction même, et aussi la position prise initialement par son propre légat. Il a préféré s'en tenir à constater le zèle intempestif de certains croisés qui avaient poussé les Zariens à la résistance et qui avaient ainsi rendu nécessaire le recours à la force. Quelle preuve qu'il ait eu tort ?

#### 4. *L'absolution pontificale.*

Zara fut assiégée et prise. Les Vénitiens et les croisés y passèrent l'hiver. Ils y étaient installés quand, dit Villehardouin, « les barons parlèrent ensemble et dirent qu'ils enverraient à Rome au pape, parce qu'il leur savait mauvais gré de la prise de Zara » (§ 105). Leurs messagers dirent au pape : « Les barons vous crient merci pour la prise de Zara ; car ils firent comme gens qui mieux ne pouvaient faire par la faute de ceux qui étaient allés aux autres ports et parce qu'autrement ils ne pouvaient tenir l'armée ensemble. Et, sur ce, ils vous mandent, comme à leur bon père, que vous leur fassiez votre commandement qu'ils sont prêts à suivre » (§ 106). Et, toujours selon notre auteur, le pape leur aurait répondu « qu'il savait bien que, s'il leur avait fallu commettre ce grand méfait, c'avait été par la faute des autres ;

plique rien quant à une disposition qui les aurait concernés dans un acte antérieur. L'assertion contraire des *Gesta* (chap. 85) provient d'une fausse interprétation de ces textes.

1. P. 12 : « ... licet quaedam litterae apostolicae ibidem apparuerint, quae sub excommunicationis interminatione id fieri vetuissent ».

2. Chap. 14. D'après lui, la lettre aurait été obtenue du pape par les Zariens, afin d'assurer leur protection.

3. D'après le témoignage de son oncle, l'abbé Guy, qu'il a inséré dans son *Historia Albigensis* (édit. P. Guébin et E. Lyon, publiée pour la Société de l'Histoire de France, t. I, p. 108-109).

et il en eut grand pitié. Et alors il manda aux barons qu'il leur donnait le salut et les absolvait comme ses fils et leur recommandait avec prière qu'ils tinssent l'armée ensemble ; car il savait bien que sans cette armée le service de Dieu ne se pouvait faire. Et il donna plein pouvoir à Névelon, l'évêque de Soissons, et à maître Jean de Noyon de lier et de délier les pèlerins jusqu'à ce que le cardinal vint à l'armée » (§ 107).

Que sait-on par ailleurs de ces événements ?

Aussitôt que le pape eut appris la prise de Zara, il écrivit aux croisés : il leur rappelait qu'ils avaient sapé les murailles de la ville, que le sang avait coulé, bien que les Zaréens eussent offert de recourir à l'arbitrage du pape et qu'ils eussent placé sur leurs remparts des images de la croix ; — il leur rappelait que le roi de Hongrie Henri et son frère le duc André s'étaient croisés<sup>1</sup> ; — il leur rappelait, enfin, l'interdiction qu'il leur avait signifiée d'abord verbalement par son légat Pierre de Capoue, puis par lettre écrite. Notant que les églises avaient été pillées, les édifices détruits, le butin partagé entre Français et Vénitiens, il les sommait de ne pas pousser plus loin la destruction et de rendre au roi de Hongrie ce qui lui avait été enlevé<sup>2</sup>.

1. Plus tard, le 27 mars 1204, dans sa lettre VII, 18, le pape fera le même reproche au doge, l'accusant, en outre, d'avoir méconnu l'immunité particulière qu'une lettre de garantie pontificale avait conférée à ces deux princes. Le doge répondit accessoirement dans l'une de ses lettres (VII, 202) que ceux-ci avaient pris la croix sans intention de se mettre effectivement en route. Il aurait pu ajouter qu'il lui était impossible en 1202 de connaître la lettre de garantie en question, puisqu'elle ne fut écrite que le 28 février 1203 : c'est la lettre VI, 8.

2. Lettre V, 161. Les sept lettres dont il va être fait état — V, 161 ; V, 162 ; VI, 48 ; VI, 99 (lettre des croisés) ; VI, 100 (lettre de Boniface) ; VI, 101 ; VI, 102 — ne figurent pas dans la correspondance d'Innocent III selon l'ordre chronologique véritable. L'ordre est amélioré dans les *Gesta*, où il est successivement question des lettres V, 161 ; V, 162 ; VI, 99 ; VI, 100 ; VI, 101 ; VI, 102. Mais l'ordre exact est : V, 161 ; V, 162 ; VI, 102 ; VI, 99 ; VI, 100 ; [peut-être VI, 48] ; VI, 101. Jules Tessier, *ouvr. cité*, p. 275 ss., s'en est aperçu.

Des dates absolues, il est difficile de décider. Deux lettres seulement sont formellement datées : la lettre VI, 48 (du 22 avril 1203), et la lettre VI, 99 (d'avril 1203). Les autres ne peuvent se situer que par induction et très approximativement. La lettre V, 161, est postérieure à la prise de Zara (24 novembre 1202) et antérieure à l'ambassade des croisés qui quitta Zara pour Rome en décembre 1202. Les lettres V, 162, et VI, 102, furent rapportées à Zara par cette ambassade, sans doute en janvier 1203. Les lettres VI, 99, et VI, 100, qui y répondent, sont d'avril 1203. La lettre VI, 101, qui répond à ces dernières, ne put atteindre les croisés avant leur départ de Zara (20 avril 1203).

Selon Gunther de Pairis (chap. 7 et 9), c'est l'abbé Martin, membre de l'ambassade des croisés, qui aurait été chargé de remettre à ceux-ci la réponse du pape (c'est-à-dire la lettre V, 162). Mais, venu à Bénévent, il aurait confié la lettre à ses collègues pour être portée à Zara. Lui-même se serait embarqué pour Acre à Sipont le 4 avril 1203, en compagnie du légat Pierre de Capoue, qu'il avait rencontré à Bénévent. — Ce récit est plein d'in vraisemblances : 1° Bénévent n'était pas sur la route du retour de Rome à Zara ; 2° Le chef de l'ambassade, auquel le pape confia sa réponse, n'était pas l'abbé Martin, mais l'évêque de Soissons (lettres V, 162, et VI, 232. Cf. *Gesta*, chap. 87) ; 3° Comment Pierre de Capoue se serait-il trouvé en route pour Acre avant même que fût arrivée à Zara une lettre (la lettre V, 162) qui le chargeait de mission auprès des croisés ? 4° Comment, s'il s'était embarqué le 4 avril, aurait-il pu surveiller,



Au reçu de cette lettre, les croisés, émus, se firent d'abord donner l'absolution par les évêques de l'armée<sup>1</sup>. Puis ils adressèrent une ambassade au pape pour solliciter son pardon<sup>2</sup>.

A leur démarche, le pape répondit<sup>3</sup> qu'il leur accordait l'absolution, mais aux conditions suivantes : 1° qu'on rendrait aux Zaréens les biens dont on les avait dépossédés ; 2° que, l'absolution donnée par les évêques étant nulle, puisque seul le pape avait autorité pour lier et délier, le légat Pierre de Capoue recueillerait ou ferait recueillir par personne qualifiée, auprès de ceux qui ne l'avaient pas encore prêté, le serment, d'après formule imposée, de respecter les mandements du Saint-Siège ; 3° que, par lettres patentes, comtes et barons se reconnaîtraient, eux et leurs successeurs, soumis à l'autorité pontificale.

D'un autre côté, par un acte qui n'a pas été conservé, mais que mentionnent trois lettres<sup>4</sup>, le pape excommunait les Vénitiens, à moins qu'ils ne reconnussent eux aussi leur tort, qu'ils le réparassent, qu'ils se soumissent à l'autorité du Saint-Siège et qu'ils s'engageassent à ne plus attaquer de terre chrétienne<sup>5</sup>.

Enfin, indépendamment de la mission confiée au légat Pierre de Capoue, le pape donnait à l'évêque de Soissons Névelon, membre de l'ambassade des croisés, certaines instructions verbales complémentaires qu'il devait rapporter à l'armée<sup>6</sup>.

Les raisons et le sens de ces instructions se laissent facilement apercevoir. Jean de Noyon, lui aussi membre de l'ambassade des croisés, avait signalé au pape le danger de dislocation que ferait courir à l'armée la menace d'excommunication adressée aux Vénitiens<sup>7</sup>. Le pape n'en maintint pas moins cette menace<sup>8</sup> ; mais il s'appliqua à en corriger les inconvénients. De là ses

comme il le fit (lettre VI, 48, du 22 avril), les effets du message pontifical à l'armée? — Gunther, selon son habitude, a voulu ici amplifier le rôle de l'abbé Martin et s'est égaré. Jules Tessier pense qu'il s'est trompé sur les dates ; mais de toute façon son récit demeure intelligible. Je suppose que Gunther a commis une confusion sur la personne du légat, qui n'aurait pas été Pierre de Capoue, mais Soffredus. Soffredus précéda Pierre en Syrie (*Gesta*, chap. 88). Il avait été désigné par le pape pour ce voyage probablement dès le mois de mai 1202 (lettre V, 27) : il ne partit qu'en 1203, puisque, selon les *Gesta*, il arriva en Syrie tout juste pour assister aux derniers instants du patriarche Monachus (mort en 1203 : voir *Oriens christianus*, t. III, col. 1252). D'autre part, la question de la succession de Monachus ne se posa pas avant un moment avancé de l'année (lettre VI, 129, du 16 août 1203). La lettre VI, 209, du 23 janvier 1204, confirme que Pierre de Capoue n'arriva qu'après Soffredus.

1. Lettres V, 162 et VI, 232 ; cf. *Gesta*, chap. 87.

2. Villehardouin, § 105 ; lettres V, 162 et VI, 232.

3. Par la lettre V, 162 (cf. *Gesta*, chap. 87).

4. Lettres VI, 99 ; VI, 100 ; VI, 101.

5. Lettres VI, 48 et VI, 102.

6. Lettre V, 162.

7. Lettre VI, 99.

8. *Ibid.*

instructions à l'évêque de Soissons, auxquelles paraît correspondre la lettre VI, 102, lettre sans bulle et de caractère confidentiel<sup>1</sup>, où il énonçait certaines règles à observer par les croisés dans leur attitude à l'égard des Vénitiens : ne pas perdre le bénéfice des sommes d'argent déjà versées ; utiliser les vaisseaux vénitiens ; ne rompre avec les Vénitiens qu'après arrivée à destination ; en attendant, agir avec prudence et, au cas où les Vénitiens voudraient disloquer l'armée, savoir, provisoirement, « dissimuler et supporter beaucoup de choses<sup>2</sup> ».

Ayant reçu sa lettre, rapportée de Rome par leurs envoyés, et aussi une lettre que Pierre de Capoue leur avait adressée par courrier particulier, les croisés prêtèrent entre les mains des personnes désignées par le légat les serments auxquels était attaché le bénéfice d'absolution. Ils rédigerent et signèrent les lettres patentes exigées d'eux, où ils juraient, conformément à la formule imposée<sup>3</sup>, « qu'ils se soumettaient, eux et leurs successeurs, à l'autorité du siège apostolique<sup>4</sup> ».

Toutefois, dans cette même lettre<sup>5</sup>, accompagnée d'une lettre de Boniface écrite dans le même sens<sup>6</sup>, ils sollicitaient du pape, malgré son refus antérieur à Jean de Noyon, l'autorisation de ne pas notifier immédiatement aux Vénitiens la lettre qui les menaçait d'excommunication. Boniface alléguait à ce propos les termes mêmes de la lettre pontificale VI, 102, qui recommandait la prudence et, au besoin, la dissimulation pour éviter la dislocation de l'armée.

De son côté, Pierre de Capoue, dans une lettre dont la teneur ne nous est connue que par la réponse qu'elle reçut<sup>7</sup>, écrivait au pape pour lui exprimer sa crainte que les Vénitiens refusassent les conditions mises à leur absolution — qu'ils ne le reconnussent point comme légat — et que les croisés ne fussent résolus à se rendre en Grèce pour rétablir Alexis.

La lettre de Pierre de Capoue arriva à Rome avant les lettres de résipiscence des croisés<sup>8</sup>. Dans sa réponse<sup>9</sup>, le pape enjoignit au légat de se montrer intransigeant à l'égard des Vénitiens et, quant aux Français, de faire selon ce que Dieu daignerait lui inspirer<sup>10</sup>. Quand, un peu plus tard, lui par-

1. Elle est antérieure à la lettre de résipiscence des croisés (VI, 99), puisque, d'après le début, le pape ignorait encore l'accueil fait par l'armée à ses conditions d'absolution.

2. « Provideatis autem prudenter et caute ut, si forte Veneti voluerint occasiones aliquas invenire quod exercitus dissolvatur, multa pro tempore dissimulare ac tolerare curetis, donec ad locum perveneritis destinatum, ubi, opportunitate accepta, eorum, ut expedit, malitiam comprimatis. »

3. Par la lettre V, 162.

4. Lettre VI, 99 ; cf. *Gesta*, chap. 87.

5. VI, 99.

6. Lettre VI, 100.

7. Qui est la lettre VI, 48.

8. Lettres VI, 99 et VI, 100.

9. Lettre VI, 48, du 22 avril 1203.

10. « Cum Francis autem, si sequi voluerint perfidiam Venetorum, secure procedas, et super

vinrent les lettres de soumission des croisés, il recommanda de ne point attaquer les Grecs sans raison et réitéra son ordre de notifier sa sentence d'excommunication aux Vénitiens<sup>1</sup>.

Les différences, réelles ou apparentes, qu'on relève entre ces informations et le témoignage de Villehardouin portent sur quatre points :

1<sup>o</sup> Selon Villehardouin, le pape aurait reconnu devant les messagers des croisés que le « grand méfait » de ces derniers avait eu pour cause la faute d'autrui. Les mandements pontificaux ne font pas mention de ce jugement : peut-être le pape ne désira-t-il pas se prononcer sur la question en une déclaration écrite. En tout cas, au moment où les chefs de l'armée firent, à Venise, un suprême effort pour payer ce qu'ils devaient, ils auraient, dit Villehardouin (§ 59), obéi à cette idée que « mieux valait pour les croisés employer là tous leurs biens que de perdre ce qu'ils avaient déjà dépensé et faillir à leurs conventions : car, si l'armée ne partait pas, la conquête d'outremer était manquée ». Or, c'est bien cette façon de penser qui se retrouve dans la lettre<sup>2</sup> où le pape recommandait aux croisés de ne pas laisser perdre le bénéfice des sommes déjà payées aux Vénitiens<sup>3</sup> et d'ôter à ceux-ci toute occasion de disloquer l'armée<sup>4</sup>, afin que le secours porté à la Terre-Sainte y pût parvenir. Qu'était-ce là, sinon l'acceptation des raisons dont s'étaient inspirés les croisés et la reconnaissance du cas de force majeure où ils s'étaient trouvés? Gunther de Pairis (chap. 7), qui tenait son information de l'abbé Martin, présent à Rome au moment de l'ambassade des croisés, a prêté au pape en cette circonstance une attitude qui s'accorde avec ce qu'en dit Villehardouin : « Ille vero, cum favore quam necessitas exigebat, tum nostri exercitus humili supplicatione, tum etiam nuntiorum gratia et auctoritate permotus, habita secum deliberatione, petita indulgentiae benignus assensit... »

2<sup>o</sup> Villehardouin n'a point parlé des conditions mises par le pape à son absolution. Mais, du moment que les croisés s'y soumirent, avait-il à entrer dans les détails et à tenir compte d'autre chose que du résultat final?

3<sup>o</sup> Villehardouin écrit que le pape donna pouvoir à Névelon et à Jean de Noyon de lier et délier les pèlerins en attendant l'arrivée du cardinal-légat à l'armée. Cette affirmation semble d'abord contredite par le refus du pape de reconnaître l'absolution donnée primitivement aux croisés par leurs évêques. Mais ce peut n'être là qu'une apparence. En effet, ce refus visait une absolution antérieure à l'ambassade des croisés à Rome. Quand le pape

absolutione baronum, si forte successores vel haeredes suos noluerint obligare, provide facias quod tibi Deus dignabitur inspirare. »

1. Lettre VI, 101.

2. VI, 102.

3. « Cum enim a vobis maiorem nauli receperint quantitatem, nec ad eam possint restituendam induci aut etiam coarctari, etc... »

4. Voir ci-dessus, p. 544, note 2.

eut accordé son absolution sous condition, il stipula que les engagements exigés des croisés et auxquels était attachée cette absolution seraient recueillis par le légat Pierre de Capoue ou par personne autorisée que celui-ci aurait désignée<sup>1</sup>. Or, l'on sait que Pierre de Capoue agit, en effet, par délégués<sup>2</sup>, et ces délégués ont pu être Névelon et Jean de Noyon.

4<sup>o</sup> Villehardouin n'a point parlé des difficultés particulières qui s'élevèrent entre le pape et les Vénitiens. Mais était-il de son sujet d'en parler?

En résumé, le pape, selon Villehardouin, admettant en faveur des croisés les circonstances atténuantes, leur aurait recommandé, en même temps qu'il les absolvait, de « tenir l'armée ensemble ». Si Villehardouin n'est pas entré dans les détails, son affirmation s'accorde du moins pour l'essentiel avec les faits connus par ailleurs, est conforme à l'esprit de la lettre pontificale VI, 102, et correspond à l'interprétation des mêmes événements fournie par l'Anonyme d'Halberstadt (p. 13) et par Gunther de Pairis (chap. 7).

## II. — LES CAUSES ET LES CIRCONSTANCES DE LA MARCHÉ SUR CONSTANTINOPLE

Par quelles raisons les croisés, contrairement à leur plan primitif, furent-ils amenés à Constantinople? Quelle fut, en cette circonstance, l'attitude de la papauté? Quelle fut l'attitude du commun de l'armée?

Sur les causes de la diversion, la réponse de Villehardouin est la suivante<sup>3</sup>. L'empereur Isaac II de Constantinople, détrôné par son frère Alexis (qui fut Alexis III), avait été mis en prison, ainsi que son fils Alexis. Cet Alexis, un tout jeune homme, réussit à s'enfuir. Il passa en Italie, se proposant de rejoindre en Allemagne son beau-frère le roi Philippe de Souabe. Arrivé à Vérone, il apprit la présence des croisés à Venise. Sur les conseils de son entourage, il leur fit demander aide pour la restauration de ses droits et de ceux de son père, leur promettant de les aider ensuite, à son tour, pour la conquête de la Terre-Sainte. Ces propositions, précisées et appuyées ultérieurement par Philippe de Souabe, furent acceptées définitivement quand l'armée était à Zara. Ainsi, selon le chroniqueur, le projet de passer par Constantinople fut, en son origine, un effet du hasard : le hasard de l'arrivée du jeune Alexis en Italie.

Cette explication par l'« accident » a été généralement rejetée depuis qu'elle a été combattue par le comte Riant. M. Albert Pauphilet, le dernier en date de ses adversaires, renchérissant sur les critiques de Riant, l'a qualifiée de « thèse audacieuse et dont la véritable histoire a démontré la faus-

1. Lettre V, 162.

2. Voir lettre VI, 99 : « sicut ab illis accepimus, quibus fuit absolutionis vestrae officium delegatum... ».

3. §§ 70-73 et 91-99.

seté », une thèse « que le maréchal de Champagne, qui savait à quoi s'en tenir, a réussi à rendre vraisemblable <sup>1</sup> ». La vérité serait, dit-on, qu'il y eut préméditation : car, avant même que les croisés fussent rassemblés à Venise, dès la fin de l'année 1201, il aurait été question à Haguenau, entre Philippe de Souabe, Boniface de Montferrat et le jeune Alexis, d'employer l'armée en formation au rétablissement du jeune prince en Orient.

La réalité de ces négociations d'Haguenau, dénoncées par Riant, semble, depuis, n'avoir fait de doute pour personne <sup>2</sup>. Voyons pourtant ce qu'en enseigne la « véritable histoire ».

#### 1. Des négociations ont-elles été engagées antérieurement au mois d'août 1202 ?

La démarche d'Alexis à Venise aurait été, d'après Villehardouin, une surprise pour les croisés et nul d'entre eux, au moment où elle se produisit, c'est-à-dire vers le mois d'août 1202, ne s'y serait attendu.

A preuve du contraire, la critique a allégué le passage des *Gesta Innocentii tertii* que voici (chap. 83) :

« Boniface [après son élection comme chef de la croisade] rentra de France en passant par l'Allemagne, où, disait-on, il avait discuté avec Philippe de Souabe, qui se parait du titre de roi, du projet de faire ramener le fugitif Alexis à Constantinople par l'armée chrétienne, afin de s'assurer la possession de la Romanie. Le marquis, ayant rendu visite au souverain pontife, tourna autour de la question <sup>3</sup>; mais, voyant que son interlocuteur n'était pas disposé à le suivre <sup>4</sup>, il régla avec lui les affaires concernant la croisade et rentra dans ses États. »

Que quelque chose se soit passé entre Boniface et Philippe de Souabe au sujet d'Alexis (à Haguenau, suppose-t-on), c'est ce que confirmerait le témoignage de Robert de Clari (chap. 17), d'après lequel Boniface aurait déclaré devant les croisés, à Zara [vers janvier 1203, 1202 a. s.], qu'il s'était trouvé à la Noël de l'année précédente [25 décembre 1201] auprès du roi Philippe et qu'il y avait rencontré le jeune Alexis <sup>5</sup>.

Et que Boniface soit bien venu trouver le pape à Rome à son retour de

1. *Romania*, t. LVII, 1937, p. 292.

2. M. Joseph Bédier, lui-même, dans sa défense de Villehardouin, s'est cru tenu de considérer le fait comme acquis.

3. « coepit agere a remotis ».

4. « ipsius animum ad hoc non esse directum ».

5. C'est parce qu'en décembre 1201 Philippe résida à Haguenau (voir E. Winkelmann, *Philipp von Schwaben*, p. 243, note 2; cf. Boehmer, *Regesta imperii*, t. V, p. 22) que Riant a situé dans cette ville les entretiens entre Philippe, Boniface et Alexis. Ce n'est qu'une hypothèse, et pourtant les « entretiens d'Haguenau » ont pris figure de fait incontesté. L'analyse qu'en a faite le comte Riant (*Revue des questions historiques*, t. XVII, p. 349-351) est un modèle de construction en l'air.

France et d'Allemagne, probablement dans la première quinzaine de mars 1202, c'est ce que prouve une lettre du pape au roi Philippe-Auguste, où il est fait mention de cette visite<sup>1</sup>.

Forts de ces textes, nos historiens ont tenu pour certain que, dès le mois de décembre 1201, Philippe de Souabe, Boniface de Montferrat et le jeune Alexis s'étaient mis d'accord et que, dès le mois de mars 1202, Boniface s'était ouvert au pape de leurs intentions communes.

Mais les choses ne sont pas aussi simples qu'on l'a cru. D'abord, la lettre d'Innocent III du 26 mars 1202 n'apporte confirmation que du voyage de Boniface à Rome, et nullement d'une conversation où le marquis aurait tenté de parler des choses de Constantinople. D'autre part, le témoignage de Robert de Clari n'est pas d'un homme bien informé : il est faux que ce soit une déclaration de Boniface faite pendant le séjour à Zara qui ait déterminé l'envoi de messagers en Allemagne, et l'ambassade était déjà partie de Venise quelque quatre mois auparavant. Enfin, le récit de l'auteur des *Gesta*, comme celui de Robert de Clari, ne saurait être retenu qu'à condition qu'il ne se heurte pas à une impossibilité manifeste. Supposons que le jeune Alexis ne se soit pas encore trouvé en Occident pendant l'hiver de 1201-1202 : c'est le comte Riant lui-même qui l'a écrit<sup>2</sup>, le fait que « les négociations de Haguenau auraient déjà eu pour objet le changement d'itinéraire des croisés deviendrait alors beaucoup moins certain », et le témoignage des *Gesta Innocentii tertii* perdrait singulièrement de son autorité.

\* \* \*

A quelle date le jeune Alexis est-il donc arrivé en Occident ?

Les textes que nous aurons ici à considérer sont : les *Annales de Cologne*, l'*Histoire* de Nicéas Choniates, et la lettre V, 122, du pape. Ce sont les seuls qui fournissent les éléments, vrais ou faux (c'est à examiner), d'une réponse précise, sinon exacte.

1<sup>o</sup> A l'année 1201, les *Annales de Cologne*<sup>3</sup> racontent comment le cardinal-légat Guido de Préneste vint à Cologne, vers la fête des apôtres Pierre et Paul (29 juin), excommunia Philippe de Souabe et ses partisans, convoqua les évêques d'Allemagne et leur ordonna, au nom du pape, d'obéir à Othon. A ces renseignements, elles ajoutent que Sifrid se présenta alors à Guido, fut consacré par lui comme prêtre et évêque et se rendit à Rome, où il fut confirmé par le pape et reçut le pallium de ses mains. Puis elles poursuivent :

*Per idem tempus, Alexius, patre suo ejecto et incarcerato, de Graecia fugiens,*

1. Lettre du 26 mars 1202 (Potthast, n° 1649).

2. *Revue des questions historiques*, t. XXIII, 1878, p. 87.

3. *Annales Colonienses maximi* (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XVII, p. 729-847).



venit in Alemanniam ad Phylippum regem, sororium suum, et ibi per aliquod tempus demoratur et honorifice tractatur.

*Eodem anno* Baldwinus, comes Flandriae, cum multo apparatu Jherosolimam tendit...

Suit, en deux rédactions de longueur inégale, mais également fantaisistes et mélangées d'erreurs grossières, une histoire de la quatrième croisade jusqu'à la prise de Zara et à l'absolution donnée aux croisés par le pape à la suite de cet événement.

Ainsi, semble-t-il, le jeune Alexis serait arrivé en Allemagne en 1201 (ancien style), postérieurement à la date du 29 juin, c'est-à-dire entre le 29 juin 1201 et le 14 avril 1202 (nouveau style).

Mais quelle autorité reconnaître à un texte où, d'abord, les faits sont présentés en bloc, sans distinction suffisante entre les moments? L'assemblée des évêques d'Allemagne à Cologne est du 3 juillet 1201<sup>1</sup>. La consécration de Sifrid par Guido comme archevêque de Mayence est du 30 septembre 1201<sup>2</sup>. La remise du pallium à Sifrid par le pape est du 21 mars 1202<sup>3</sup>. Que signifie donc le *Per idem tempus* des *Annales*? Est-ce vers juillet 1201, est-ce vers mars 1202 qu'Alexis serait arrivé en Allemagne?

Il y a plus. C'est en la même année 1201 (*eodem anno*) que les *Annales* placent le départ de Baudouin de Flandres pour la croisade, et c'est à cette même année qu'elles rapportent l'histoire de l'expédition jusqu'à l'absolution octroyée par le pape aux croisés pour la prise de Zara, c'est-à-dire jusqu'à la fin d'une série d'événements qui ont occupé toute l'année 1202 et dont le dernier se situe dans les premiers mois de l'année 1203. L'indication des *Annales* concernant l'arrivée d'Alexis en Allemagne ne peut donc être détachée du contexte et considérée en elle-même : elle doit être mise en relation à la fois avec ce qui précède et avec ce qui suit, et l'on constate qu'elle s'insère, sans qu'on puisse dire en quel point chronologique précis, dans une série de faits qui vont de juillet 1201 à janvier ou mars 1203. Le témoignage d'un pareil texte est nul.

2<sup>o</sup> Interrogeons Nicéas, haut fonctionnaire de la cour byzantine, bien placé pour connaître le temps et les circonstances d'un événement tel que la fuite du jeune Alexis. Il nous a raconté cette évasion. C'est, dit-il, au moment où Alexis III, son oncle, s'appropriait à réprimer la rébellion de Camyze que le prince, emmené dans cette expédition, et venu de Damocrania<sup>4</sup> à Atyre<sup>5</sup>, s'échappa sur une nef pisane<sup>6</sup>. Il s'agit donc de savoir à quelle date eut lieu l'expédition d'Alexis III contre Camyze.

1. Winkelmann, *ouvr. cit.*, p. 219 ss.

2. *Annales Sancti Gerionis Coloniensis* (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XVI, p. 734). Cf. Winkelmann, p. 225 et 226, note 2.

3. Lettre V, 15. Cf. Winkelmann, p. 226.

4. Entre Selivri et Atyre.

5. Aujourd'hui, Boïou Tchekmedié.

6. P. 711, l. 9 ss.

Le récit de Nicéas, au cours de son Histoire, se développe selon l'ordre des temps avec une exactitude chronologique que l'on peut constater toutes les fois qu'existe un moyen de contrôle. Les dates y sont pourtant rares : c'est au lecteur de reconnaître dans une suite d'événements le moment où l'on est arrivé. Considérons donc le contenu de l'ouvrage dans la partie qui précède celle qui nous occupe. En voici le résumé :

ANNÉE DE CONSTANTINOPLE 6708 (= 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1199-31 AOUT 1200)

- I. Les Petzenègues ravagent la Macédoine (p. 673, l. 8 ss.).  
*A l'approche du carême*, Alexis III remarie ses deux filles (673, 17 ss.).  
 Révolte de Jean-Alexis, secondé des Bulgares et des Valaques (675, 18 ss.).  
 Camyze est fait prisonnier par Jean-Alexis et ses alliés (677, 20 ss.).  
 Dispute au sujet de l'eucharistie (681, 13 ss.).  
 L'empereur se débarrasse du rebelle (685, 12 ss.).  
 En son absence, Euphrosyne réprime une révolte (687, 7 ss.).  
*Quelque temps après*, Caicosroès, après avoir perdu Konia et s'être d'abord réfugié auprès de Léon d'Arménie, arrive à Constantinople et y reste (688, 20 ss.).

ANNÉE DE CONSTANTINOPLE 6709 (= 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1200-31 AOUT 1201)

- II. *L'année suivante*, les Valaques ravagent la Thrace (691, 14 ss.).  
*La même année*, guerre entre Valaques et Russes (692, 12 ss.).  
 Aventure du banquier Calomode (692, 20 ss.).  
*Peu de temps après*, sédition provoquée par Jean Lagos (694, 12 ss.).  
*Ensuite*, complot de Jean Comnène le Gros (697, 1 ss.).  
 L'empereur favorise les pirateries de Constantin Francopoule et tente de faire assassiner Rokn Eddin (697, 7 ss.).  
 Michel l'Ange se révolte et s'allie à Rokn Eddin (700, 21 ss.).

ANNÉE DE CONSTANTINOPLE 6710 (= 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1201-31 AOUT 1202)

- III. *En novembre*, l'empereur va combattre Michel en Orient (701, 14 ss.).  
 1<sup>er</sup> mars : tremblement de terre à Chalcédoine (702, 17 ss.).  
 Aventures d'Eudoxie (703, 19 ss.).  
 12-14 avril : siège et prise de Varna par Joannis le Valaque (706, 1).  
 Camyze, *longtemps prisonnier*, emprunte à Chryse le prix de sa rançon et prie l'empereur de rembourser Chryse. Refus de l'empereur. Révolte de Camyze (707, 3 ss.).  
*En même temps*, révolte de Jean Spydorinace (708, 6).  
 L'empereur réduit les rebelles (708, 17 ss.).  
 Alexis, fils d'Isaac II, qui avait été remis en liberté et que l'empereur emmenait contre Camyze, s'échappe, s'embarque sur un bateau pisan et gagne la Sicile (710, 12 ss.).  
 Alexis se présente aux croisés comme ils allaient faire voile (714, 22 ss.).

ANNÉES DE CONSTANTINOPLE 6711 ET SUIVANTES  
 (= 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1202 ET TEMPS SUIVANTS)

- IV. Prise de Zara par les croisés (715, 22 ss.).  
 Suite de l'histoire de l'expédition des croisés jusqu'à la prise de Constantinople en 1204.

J'ai indiqué par anticipation comment ces événements devaient être répartis par année. Voici la justification de ces divisions :

a) Les indications mêmes du texte prouvent que, dans la partie I, il s'agit d'événements qui vont de l'approche d'un printemps (carême) jusqu'à la fin de cette année, c'est-à-dire, selon la façon de compter des Grecs, jusqu'à la fin d'août (la partie II commence, en effet, par l'indication : « l'année suivante »).

Le numéro de cette année n'est pas désigné par l'auteur. Mais l'un des événements dont il parle est connu par ailleurs. L'historiographe Aboulfaradj<sup>1</sup> nous apprend que Rocenaldin (Rokn Eddin) enleva à son frère Moezaldin la ville de Malatia au mois heziram de l'année grecque 1511 (juin 1200) ; qu'il s'empara ensuite d'Erzeroum, puis de Konia, qu'il prit à son frère Ciesru (Caicosroes), et que Ciesru, s'étant réfugié auprès de Malec Tahir, seigneur d'Alep, et n'y ayant point trouvé l'appui espéré, se rendit à Constantinople, où il resta.

Il résulte de là que l'arrivée de Caicosroès à Constantinople fut postérieure au mois de juin 1200 et que l'année dont il s'agit dans la partie I de mon analyse de Nicéas est, au plus tôt, l'année 6708 de l'ère de Constantinople.

b) Avec la partie II de l'analyse, on passe, comme il est indiqué dans le texte, à une nouvelle année, qui doit être, d'après ce qui a été dit de la partie I, l'année 6709. On a confirmation de cette date par la mention du complot de Jean Comnène le Gros, qui, d'après la chronique de Salimbene<sup>2</sup>, se produisit en l'année 1201 (ancien style) de notre ère.

c) La partie III de l'analyse commence à l'endroit où le texte porte la mention « en novembre ». Il est évident qu'il s'agit là d'une année nouvelle. En effet, le complot de Jean le Gros dont il est question dans la partie II, et qui y est suivi de plusieurs autres événements, est de l'année 1201 (ancien style) ; on peut même préciser que, l'année 1201 ancien style ayant commencé le 25 mars de l'année 1201 nouveau style, le complot de Jean le Gros

1. *Gregorii Abulfaradjii Chronicon syriacum*, publ. par P. J. Bruns et G. G. Kirsch. Leipzig, 1879, traduction latine, p. 444.

2. « Anno Domini M<sup>o</sup>CC<sup>o</sup>I cives Constantinopolitani, habentes Alexium tyrannum exosum, quemdam Johannem improvide coronarunt. Sed ab eisdem in palatio destitutus est. Unde et, nocte proxima, ab Alexii guaranguis [il s'agit des Warangues] occisus est. In quo conflictu puer Isachii filius e carcere liberatur » (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XXXII, p. 23). A noter, en outre, que l'auteur mentionne, en cette même année 1201, la libération du jeune Alexis. Mais non pas sa fuite. La libération précéda la fuite d'une certaine durée de temps. C'est ce qu'on peut voir d'après Nicéas (p. 711, l. 6) : « εἶτα καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ [d'Isaac] Ἀλέξιον τῆς εἰρκτῆς ἀνεικῶς ἐλευθερον ἀφῆκε στρέφεσθαι. Ἐν δὲ τῷ μέλλειν κατὰ τοῦ πρωτοστράτορος ἐξέλαινα καταλύσας εἰς Δαμοκράνειαν συνεκδημον καὶ τοῦτον ἐπήγατο. » Et aussi d'après la Chronique de Novogorod.

se produisit postérieurement au 25 mars 1201<sup>1</sup> : quand Nicétas vient ensuite à parler du mois de novembre, c'est qu'il passe à une nouvelle année grecque, à l'année 6710, qui a commencé le 1<sup>er</sup> septembre 1201 et a fini le 31 août 1202. C'est donc bien dans ce dernier intervalle (1<sup>er</sup> septembre 1201-31 août 1202) que se place la série des événements qui occupent la partie III.

S'il en fallait une preuve de plus, on noterait qu'au récit de la fuite d'Alexis fait immédiatement suite, chez Nicétas, le récit de l'expédition des croisés (1202), qu'aucune mention d'autres événements ne se trouve dans l'intervalle, et qu'il n'y a par conséquent pas lieu d'intercaler une année entre la fuite d'Alexis et le moment où il est question du départ de Venise.

La conclusion s'impose : Alexis le Jeune s'est enfui de Grèce postérieurement à l'expédition d'Alexis III contre Michel l'Ange (novembre 1201), — postérieurement au tremblement de terre de Chalcédoine (mars 1202), — postérieurement à la prise de Varna par Joannis le Valaque (14 avril 1202), — postérieurement à l'expédition d'Alexis III contre Camyze, elle-même postérieure à tous les événements précédents.

3<sup>o</sup> A la suite de l'évasion du jeune Alexis, et comme les croisés avaient été saisis de la proposition de le ramener à Constantinople, l'empereur Alexis III écrivit au pape pour le prier d'empêcher cette intervention. Le pape lui répondit le 16 novembre 1202. La lettre du pape<sup>2</sup> nous fournit un résumé des événements qui s'étaient écoulés depuis l'arrivée du jeune Alexis en Italie : Alexis avait été d'abord reçu par le pape en audience solennelle (ce que confirment d'autres lettres)<sup>3</sup> ; — immédiatement après (*concitus*), il s'était rendu auprès de Philippe de Souabe ; — et, sans aucun retard (*sine qualibet dilatione*), les deux beaux-frères, Alexis et Philippe, s'étant mis d'accord, avaient envoyé des messagers aux chefs croisés, leur demandant de défendre les droits de l'exilé, lequel, en retour, les dédommagerait, les aiderait en Terre-Sainte et se conformerait à tous les commandements du pape ; — enfin, les croisés, une fois ces propositions reçues, avaient demandé ses instructions au pape par l'intermédiaire de Pierre de Capoue.

Puisque Pierre de Capoue n'arriva à Venise que le 22 juillet 1202<sup>4</sup> — que c'est seulement à partir de cette date que les croisés purent disposer de lui pour consulter le pape — et que, comme l'indique la lettre du pape, les événements, depuis la visite du jeune Alexis à Rome jusqu'au moment où les croisés reçurent ses propositions, s'étaient succédé avec rapidité, il n'est pas

1. Ceci d'après le texte même de Nicétas. La confirmation de ce qui est ici avancé au sujet du moment de l'année 1201 où éclata la conspiration de Jean le Gros se trouve dans un texte publié par Aug. Heisenberg (*Nikolaos Mesarites, Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, Programme de Würzburg, 1907) : on y trouve précisément indiquée la date du 31 juillet.

2. V, 122.

3. VI, 210 ; VI, 229 ; etc.

4. *Devastatio Constantinopolitana*.

douteux qu'en août 1202 le prince ne se trouvait que depuis peu de temps en Occident.

Par quoi est confirmé le témoignage de Nicétas.

\* \* \*

L'arrivée tardive d'Alexis en Occident est une circonstance qui ruine les affirmations de l'auteur des *Gesta Innocentii tertii* et de Robert de Clari.

On pourrait ajouter, quant aux entretiens de Rome entre le pape et Boniface, une raison qui rend suspect, sur ce point également, le témoignage des mêmes *Gesta*. En 1205, Boniface de Montferrat, justifiant dans une lettre au pape l'action des croisés contre Constantinople, écrivait que, s'il avait pris en mains la cause du jeune Alexis, c'était d'accord avec le légat Pierre de Capoue. Est-il croyable que le marquis eût avancé cet argument si le pape avait pu lui donner réplique en lui rappelant l'entrevue de mars 1202, où déjà le projet aurait fait matière de conversation et aurait été désapprouvé? On peut admettre l'impudence, moins facilement l'imprudence<sup>1</sup>.

Mais, s'il y a eu erreur de la part de l'auteur des *Gesta* et de la part de Robert de Clari, cette erreur veut être expliquée. Elle semble avoir résulté de ce qu'après coup Boniface fut soupçonné d'avoir désiré et favorisé la diversion sur Constantinople. Dans cette affaire, l'attitude du marquis devait provoquer d'autant plus de défiance qu'on le savait en relations politiques et familiales avec Philippe de Souabe, beau-frère du fugitif. De là le bruit (bruit recueilli comme tel par l'auteur des *Gesta* : *dicebatur*, « disait-on ») qu'il avait partie liée avec le roi. Robert de Clari appartenait au parti des Flamands, qui n'étaient guère favorables à Boniface. L'auteur des *Gesta* était probablement un fonctionnaire de la curie romaine (il avait accès aux archives et pratiquait, en écrivant, le *cursus* en usage parmi les notaires apostoliques) : il pouvait savoir que le pape n'avait pas accordé grande confiance à Boniface, ce fils de gibelin, cet ami, ce parent de Philippe de Souabe, et qu'à partir de l'affaire de Zara son mécontentement à son égard avait eu plusieurs fois l'occasion de se manifester. Composant à plusieurs années de distance des événements, il a pu conserver des impressions justes en elles-mêmes, mais qui, dans son commentaire de la correspondance apostolique, ne s'accompagnaient pas nécessairement d'un souvenir rigoureusement exact des dates. Dans ses chapitres 82 à 84, il a traité des préparatifs de la croisade avec l'intention de faire ressortir la part qu'y prit le pape, et c'est sans s'astreindre à un ordre strictement chronologique qu'il parle : 1° (chap. 82) de l'attitude d'Innocent III à l'égard d'Alexis III (d'après la lettre V, 162, du 16 novembre 1202); — 2° (chap. 83) de l'accord franco-vénitien d'avril

1. A moins qu'on ne veuille tenir l'évasion d'Alexis pour l'œuvre de Philippe et de Boniface : ce qui serait le sujet d'un nouveau roman.

1201 (et, à ce propos, de réserves formulées par le pape), puis de l'élection de Boniface comme chef de la croisade (et, à ce propos, d'intrigues du marquis en Allemagne et à Rome) : le tout sans référence à aucun texte ; — 3<sup>e</sup> (chap. 84) des instructions du pape au clergé de France (d'après une lettre qui a dû être écrite entre mars et août de l'année 1200)<sup>1</sup>. Indépendamment de ce flottement dans la chronologie, le chapitre 83 appelle des réserves particulières. On a déjà vu<sup>2</sup> que l'auteur s'est très probablement trompé sur le moment et l'occasion des objections du pape dont il parle. En ce qui concerne Boniface, il se peut que le marquis, faisant rapport au pape en mars 1202, lui ait parlé non seulement des affaires de France<sup>3</sup>, mais aussi des affaires d'Allemagne, des préoccupations de Philippe de Souabe et, entre autres choses, du sort d'Isaac II et du jeune Alexis, avec lesquels Irène était en correspondance<sup>4</sup>. L'accord qui s'établit ensuite entre Alexis, Philippe et les croisés a pu faire naître le soupçon que, dès mars 1202, Boniface avait quelque dessein en tête. C'est sous l'influence de ce soupçon, né à la cour pontificale, que l'auteur des *Gesta* a pu interpréter l'attitude du marquis au cours de son audience par le pape. Mais il n'est pas prouvé que cette attitude ait été celle qu'il indique.

Si donc Villehardouin n'a rien dit de pourparlers antérieurs au mois d'août 1202 et qui auraient eu trait à une action contre Constantinople, on peut légitimement penser que c'est parce qu'il n'y avait rien à dire.

## 2. *Le rôle de Philippe de Souabe, des Vénitiens, de Boniface de Montferrat et des autres chefs dans la déviation de la croisade.*

Pourquoi, dans ces conditions, les croisés répondirent-ils d'emblée au message d'Alexis par un autre message, qui s'adressait, comme l'indique Villehardouin (§ 72), non seulement à Alexis, mais aussi à Philippe, « roi d'Allemagne » ? Le chroniqueur n'en dit rien : que signifie son silence ?

\* \* \*

Sans parler des intérêts généraux que les Allemands possédaient à Byzance, chacun savait dans l'armée que Philippe était le beau-frère d'Alexis. Certains même devaient se rappeler en quelles circonstances il avait pris femme : c'était lorsque, veuve de Roger, fils de Tancrède, Irène, fille d'Isaac II, lui avait été imposée par son frère l'empereur Henri VI, au temps où celui-ci, vers 1191-1195, songeait à faire de la Sicile une base militaire

1. Dans les *Regesta* de Potthast (qui la situe en avril ou mai), cette lettre porte le n° 1045.

2. Ci-dessus, p. 539 (11).

3. Potthast, n° 1649.

4. Nicétas, p. 710, l. 21 ss.



pour la conquête de la Grèce<sup>1</sup>. Ce mariage lui créait des titres à intervenir en Orient et, d'après Othon de Saint-Blaise<sup>2</sup>, dont le témoignage peut paraître suspect, mais fait du moins apparaître selon la vérité certaines prétentions allemandes<sup>3</sup>, Isaac II, déchu, aurait (vers 1196?) reconnu Philippe et sa femme Irène comme héritiers de l'empire dont il avait été dépossédé, pensant provoquer ainsi une intervention de l'empereur Henri VI. Les rapports épistolaires qu'au dire de Nicéas<sup>4</sup> Irène continua à entretenir avec Isaac et Alexis pendant leur captivité pouvaient procéder de l'ambition politique aussi bien que de l'affection familiale. En 1203, quand il formula certaines promesses destinées à se concilier la bienveillance du Saint-Siège<sup>5</sup>, l'on vit Philippe prévoir le cas où lui-même, ou bien son beau-frère<sup>6</sup>, serait appelé au trône d'Orient. Et sa déception éclata, après le 20 mai 1206, quand Henri, frère de Baudouin, élu à son tour empereur de Constantinople, lui fit demander (peut-être pour trancher ses prétentions en leur principe) la main de sa fille : « Il a donc cru », répondit-il aigrement, « il a donc cru, cet étranger, cet empereur de nom, qu'il obtiendrait pour femme ma fille, née, par son père et par sa mère, de sang impérial et à qui appartiennent, par droit de naissance, les deux empires d'Orient et d'Occident? » Après quoi, d'ailleurs, il inclina à composer, pourvu qu'Henri le reconnût comme empereur romain<sup>7</sup>.

Mais, en août 1202, la situation de Philippe, excommunié depuis l'année précédente, était trop critique en Allemagne même pour qu'il songeât à de lointaines conquêtes. Sans doute l'Anonyme d'Halberstadt<sup>8</sup> lui attribue-t-il l'initiative du projet concernant le jeune Alexis ; sans doute Gunther de Pairis<sup>9</sup> le montre-t-il s'évertuant auprès des croisés, alors à Zara, pour les gagner à ce projet. Mais ces témoignages d'origine allemande, en des œuvres

1. Lettre d'Innocent III du 16 novembre 1202 (V, 122). Cf. *Gesta Innocentii tertii*, chap. 18.

2. *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XX, p. 328 : « idem caecus imperator, desperatis rebus, ipsum Philippum cum filia heredem regni a fratre ablati adoptaverat et, ut hoc consequeretur, spem augusti assidue sperabat ».

3. Othon était Allemand. Il mourut en 1223, et sa chronique s'arrête à l'année 1209. Il s'agit de savoir s'il ne fait pas ici mention de droits que Philippe n'aurait allégués qu'après la prise de Constantinople.

4. P. 710, l. 21 ss.

5. *Promissa Philippi* (Migne, *Patrologie latine*, t. CCXVII, col. 296). Sur la date de ce document, voir Winkelmann, *ouvr. cité*, p. 297, note 3, qui le situe avec vraisemblance en mai 1203. La lettre 90 du *Registrum de negotio imperii* (Potthast, n° 1992), qui paraît être du 9 septembre 1203, y fait probablement allusion. D'autre part, l'acte doit être antérieur à la restauration d'Alexis le Jeune, qui n'y est présentée que comme une possibilité.

6. Le texte publié par Raynaud porte : « Si Deus regnum Graecorum mihi vel leviro meo subdiderit. » Les autres éditions, au lieu de *leviro*, portent *libero*, qui est certainement une erreur.

7. Anonyme de Laon, édit. Cartellieri.

8. P. 13 s.

9. Chap. 8 et 9.

qui exaltent systématiquement le rôle des Allemands, ne doivent être recueillis qu'avec la plus prudente réserve<sup>1</sup>. Et, d'ailleurs, ils ne laissent soupçonner l'existence d'aucune intention ancienne.

La vérité paraît être que, sollicités par le jeune Alexis, les croisés jugèrent bon, en envoyant des messagers à Philippe (dont Alexis s'était peut-être recommandé), de s'assurer de son agrément : non pour lui promettre davantage que la restauration d'Isaac et d'Alexis, mais pour ne pas s'exposer à une protestation éventuelle de sa part. Surtout, il leur fallait un garant de leur accord avec Alexis. Car Alexis, que Villehardouin appelle un « valet », Innocent III un « adolescent » et Robert de Clari un « enfant », était fort jeune. Est-il vrai qu'il était né avant l'accession de son père à l'empire (1<sup>er</sup> février 1184)? C'est ce que prétendait Alexis III<sup>2</sup>, ayant intérêt à montrer qu'il n'était pas « porphyrogénète ». En 1202, il aurait donc eu dix-huit ans au moins. Cependant, on lit dans l'*Historia ducum veneticorum*<sup>3</sup> qu'il n'en avait que douze. En tout cas, qu'il fût un enfant ou un adolescent, des précautions s'imposaient avant qu'on traitât avec lui.

\* \* \*

En ce qui concerne les Vénitiens, le choix primitif de l'Égypte comme terre de débarquement<sup>4</sup> et le fait que l'expédition dévia ultérieurement ont donné naissance à l'idée qu'ils auraient trahi les croisés au profit du soudan Malek-Adel. L'accusation, venue d'abord du chroniqueur Ernoul, est des plus suspectes. Elle a trouvé des échos parmi certains auteurs anciens<sup>5</sup>, et l'existence de six pièces, contenues dans le *Livre des pactes de la République vénitienne*<sup>6</sup>, l'a accréditée auprès de plusieurs érudits modernes. M. Gabriel Hanotaux<sup>7</sup> a prouvé que ces pièces n'ont pas la signification qui leur a été attribuée, qu'elles ne sont pas valables pour l'année 1202 et se rapportent

1. On en peut dire autant de ceux de Burcard de Biberach et de la Chronique du Mons Serenus d'Ursberg (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XXIII, p. 369) : « legatione... accepta a sorore et Philippo praefatus [Alexis] rediit in Graeciam » ; — de la Chronique du Mons Serenus (Lauterberg, aujourd'hui Petersberg, en Saxe, *Monum. Germ. hist., SS.*, t. XXIII, p. 130) : « Constantinopolis a peregrinis sancti sepulchri et Venetianis ordinatione regis Philippi propter socerum ipsius regem a Graecis expulsum obsessa et capta est » ; — des Annales de Stade (*Monum. Germ. hist., SS.*, t. XVI, p. 354) : « Teutonici, capta Constantinopoli, regem sibi comitem Flandriae Baldwinum constituerunt. » Etc.

2. Voir lettre V, 122.

3. *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XIV, p. 93.

4. Villehardouin, § 30 ; Gunther de Pairis, chap. 6 ; etc.

5. Notamment, l'auteur du *Balduinus Constantinopolitanus* (Tafel et Thomas, p. 296). Ces auteurs ont puisé leur information dans une tradition défavorable aux croisés de 1202 (à ceux du moins qui étaient passés par Venise) et qui avait pris son origine dans le milieu où vivait Ernoul.

6. Texte dans Tafel et Thomas, t. II, p. 284 ss.

7. Voir ci-dessus, p. 532, note 2.

à des événements sensiblement postérieurs. La réponse du comte Riant à son article<sup>1</sup> n'a pas infirmé son argumentation, sinon sur quelques points secondaires.

L'accusation de trahison n'est donc pas à retenir. Toutefois, les Vénitiens avaient de gros intérêts à Constantinople, intérêts plus d'une fois menacés et qui, depuis un demi-siècle, les avait mis à plusieurs reprises en conflit, même sanglant, avec les Grecs<sup>2</sup>. C'est pourquoi l'on peut être tenté d'ajouter foi au témoignage de Gunther de Pairis, quand il écrit<sup>3</sup> que les Vénitiens poussèrent spécialement à l'adoption du projet de ramener Alexis dans son pays, en partie à cause des promesses d'argent du jeune prince, en partie à cause de la puissance navale de Byzance, qui les gênait. — Par ailleurs, si sujets à caution que soient souvent ses dires, et bien qu'il ait ignoré la démarche d'Alexis à Venise, Robert de Clari<sup>4</sup> reflète sans doute une opinion accréditée dans l'armée quand il note que l'idée d'aller se ravitailler en Grèce avait été suggérée par le doge. — Enfin, Nicéas<sup>5</sup> a lourdement chargé ce même doge, écrivant : « Le plus grand mal venait d'Henri Dandolo, qui, bien qu'aveugle et très vieux, ne cessait de faire pièce aux Romains<sup>6</sup>. Il était également fourbe et orgueilleux, ayant la vanité de s'appeler le Sage des Sages. Quand il se remémorait les violences subies par les Vénitiens sous le règne des deux Anges, et même auparavant, sous ceux d'Andronique et de Manuel, il ressentait un tel désir de vengeance qu'il eût mieux aimé mourir que ne pas le satisfaire. » Et c'est pourquoi il se serait allié aux Français.

\* \* \*

Boniface, de son côté, était appelé par tradition de famille à considérer Constantinople d'un regard intéressé. L'un de ses frères, Renier de Montferat, avait épousé en 1179 la « porphyrogénète » Marie, fille de l'empereur Manuel ; et, si l'on en croit Robert de Torigny<sup>7</sup>, celle-ci lui avait apporté en dot le royaume de Salonique. Un autre de ses frères, Conrad de Montferat, vers 1185, avait épousé une sœur de l'empereur Isaac II. De beaux destins pouvaient l'attendre lui-même de ce côté-là. Il ne paraît pas douteux que, dès Venise, il ait été partisan d'accueillir la requête d'Alexis, qu'il ait poussé à l'envoi de messagers auprès de Philippe et qu'à partir de cet instant il ait

1. *Revue des questions historiques*, t. XXIII, 1878, p. 89 ss.

2. Sur l'histoire du commerce et de la politique de Venise à Constantinople, voir Louis Halphen, *L'essor de l'Europe* (collection *Peuples et civilisations*, t. VI), p. 262-265, et la note bibliographique de la page 262.

3. Chap. 11.

4. Chap. 17.

5. P. 713, l. 13 ss.

6. C'est-à-dire aux Byzantins.

7. *Chronique*, à l'année 1180 (édit. L. Delisle, dans la collection de la Société de l'Histoire de France, t. II, p. 87).

pu se considérer comme lié : à Zara, il s'engagea à fond dans la défense du projet<sup>1</sup>.

Mais n'agit-il alors que par ambition personnelle? Céda-t-il, comme le prétend Robert de Clari<sup>2</sup>, à une rancune jadis conçue contre l'empereur Manuel, qui avait usé de procédés perfides à l'usage de Conrad de Montferrat?

Tandis qu'on piétinait à Venise, aux prises avec de graves difficultés matérielles qui n'avaient pas été prévues, la démarche d'Alexis avait pu lui apparaître, à lui, chef de l'expédition, et aux autres, comme une véritable chance. A Zara, où les difficultés s'étaient accrues, il était naturel que les chefs de l'armée s'attachassent encore plus étroitement aux espérances apportées par le concours du prince byzantin. Boniface, dans une lettre au pape de l'année 1205<sup>3</sup>, s'est défendu d'avoir jamais obéi à des mobiles égoïstes. Il a allégué, pour se justifier, la pénurie de vivres où l'on était à Zara (ce qui est confirmé par divers auteurs), et il a ajouté qu'au reste aller à Constantinople avait paru aux croisés « faire de nécessité vertu », puisqu'en y allant ils servaient l'autorité du Saint-Siège tout en maintenant leur intention de secourir la Terre-Sainte. En fait, ceux-là ne déraisonnaient pas qui, selon Villehardouin<sup>4</sup>, soutenaient que la solution du problème d'outre-mer était en Égypte ou (depuis l'occasion offerte par Alexis) en Grèce. Gunther de Pairis<sup>5</sup> l'a ainsi considéré. Et Innocent III devait reconnaître un peu plus tard la justesse de cette vue<sup>6</sup>. Il n'est pas étonnant que le légat Pierre de Capoue, comme l'allègue Boniface, ait approuvé le projet de passer par Constantinople<sup>7</sup>, et cette approbation lave les croisés du reproche de n'avoir pensé qu'à leurs profits<sup>8</sup>.

Si Villehardouin n'a rien dit de ces influences complexes, de ces raisons

1. Villehardouin, § 98 ; Robert de Clari, chap. 32 et 39. Le chapitre 83 des *Gesta Innocentii tertii* semble se rapporter à ce moment-là.

2. Chap. 39.

3. Voir la lettre du pape, VIII, 133, où elle est analysée.

4. § 96.

5. Chap. 11.

6. Lettre VIII, 63. Voir ci-après, p. 563, note 5.

7. Cette approbation a pu être donnée dès Venise. Il est plus probable, cependant, que Boniface, à en juger par la place de la remarque dans la suite de ses raisons, ait songé aux négociations de Zara. A ce moment-là, le pape avait manifesté son opposition au projet envisagé, mais en des termes tels (voir ci-après, p. 562) que le légat avait pu se croire autorisé à certains accommodements : par quoi il déplut peut-être au pape (voir la lettre VIII, 133), mais non sans excuse.

8. A noter ici une fantaisie de chroniqueur (parmi d'autres). Andrea Dandolo (Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. XII, col. 321) prétend que les Français se seraient montrés particulièrement favorables à Alexis parce qu'une fille du roi de France Louis VII avait épousé une fille de l'empereur Manuel (il s'agit d'Agnès, successivement femme d'Alexis, d'Andronique et de Varnas). Rien n'est moins vraisemblable, puisque les Français de l'Ile-de-France se signalèrent par leur hostilité au projet et firent défection en masse.

multiples et d'origine diverse, qui concoururent au succès des propositions du jeune Alexis, qui a-t-il voulu ménager? A-t-il voulu ménager quelqu'un? A-t-il songé qu'il pût y avoir quelque part un suspect, des suspects? Pour pouvoir mettre la responsabilité de la diversion sur Constantinople au compte de Philippe de Souabe, ou bien du doge, ou bien de Boniface, il eût fallu d'abord qu'ils n'eussent pas poussé tous les trois également à l'adoption du projet de passer par la Grèce. Et pour les mettre en accusation, soit l'un ou l'autre d'entre eux, soit tous les trois à la fois, il eût encore fallu que le projet n'eût pas apparu à tous les chefs de l'expédition comme un moyen de faire aboutir heureusement la croisade.

### 3. *Le pape et la conquête de Constantinople.*

A tous, et même au pape.

Jusqu'à quel point, en effet, le pape s'opposa-t-il à la marche sur Constantinople? Villehardouin, qui a noté la résistance de certains croisés, appuyés par certains abbés, n'a point parlé de défense formulée par le pape lui-même. A-t-il eu tort?

La requête d'Alexis adressée de Vérone aux croisés ne fit pas aussitôt grand bruit. Le pape en eut connaissance par Pierre de Capoue quand celui-ci, vers la fin d'août ou le début de septembre, rentra à Rome<sup>1</sup>; mais il n'y a point d'indice qu'il soit alors intervenu.

L'empereur Alexis III, averti de ce qui pouvait se préparer, en écrivit au pape<sup>2</sup> : il le pria d'empêcher une attaque des croisés contre les Grecs, qui étaient des chrétiens; il lui remontrait que le jeune Alexis n'était pas « porphyrogénète » et n'avait donc aucun droit à Constantinople, et il lui faisait remarquer que l'intérêt du Saint-Siège n'était pas de servir, en la personne d'Alexis, les ambitions de Philippe de Souabe, ennemi de la papauté.

La réponse du pape<sup>3</sup> à cette lettre mérite la plus grande attention. Non sans malice, le pape y exposait d'abord l'histoire de la démarche du jeune Alexis auprès du Saint-Siège, de son entente avec Philippe et de ses offres aux croisés. Puis il racontait comment les croisés s'étaient informés des dispositions de Rome à ce sujet. Il disait :

Les chefs croisés, en ayant délibéré [des propositions d'Alexis], répondirent aux messagers [d'Alexis] que, ne pouvant ni ne devant rien faire, en une occasion aussi délicate, sans Notre ordre et Notre approbation, ils se proposaient de Nous consulter... et ils invitèrent Notre cher fils Pierre [de Capoue], cardinal-prêtre de Saint-Marcel, qui devait les accompagner dans leur navigation, à revenir auprès de

1. Voir la lettre V, 122.

2. Le contenu de cette lettre n'est connu que par le résumé qu'en a fait le pape dans sa réponse.

3. C'est la lettre V, 122, du 16 novembre 1202.

Nous pour Nous demander notre volonté à ce sujet<sup>1</sup>. Le cardinal, s'étant présenté à Nous, s'est appliqué à nous rendre compte en détail de toutes choses<sup>2</sup>. Et quand vos messagers seront venus Nous trouver, Nous délibérerons sur la question avec Nos frères et Nous prendrons une décision qui pourra justement vous satisfaire. Cependant, beaucoup seraient d'avis que Nous devrions accueillir une requête de cette sorte [celle d'Alexis], du moment que l'Église grecque est si peu disposée à l'obéissance au siège apostolique<sup>3</sup>.

Après quoi, passant à Philippe de Souabe, dont l'empereur Alexis avait agité l'épouvantail, le pape répliquait que ce Philippe avait été maté, et, retournant contre son correspondant les arguments dont celui-ci s'était servi, il ajoutait qu'ayant barré la route de Constantinople au dangereux ennemi qu'avait été jadis pour l'empire byzantin l'empereur d'Allemagne Henri VI, il pouvait bien prétendre à de la reconnaissance. C'est pourquoi, concluait-il, il attendait d'Alexis III, pour les questions pendantes entre Rome et Constantinople depuis le temps de Manuel, un règlement définitif et l'envoi d'une très prompte réponse à sa lettre.

Ainsi la lettre ne contenait aucun engagement. De son attitude générale à l'égard de Philippe de Souabe, qu'il présentait comme une marque de bienveillance à l'égard d'Alexis III, le pape tirait argument pour demander, en retour, un acte de soumission au Saint-Siège. Il faisait valoir que Philippe, empereur, eût été un danger surtout pour Constantinople. Et, pour que le péril passé laissât une inquiétude profitable dans l'esprit de son correspondant, il se gardait, d'une part, de sous-estimer la puissance encore conservée par Philippe et, d'autre part, de rien découvrir des décisions finales qu'il prendrait au sujet de la requête présentée aux croisés par le jeune Alexis. Il n'entrait pas dans l'intention du pape de dissiper la menace dont l'empereur de Constantinople se préoccupait.

Les croisés se trouvant à Zara, les messagers porteurs des propositions définitives d'Alexis le Jeune et de Philippe de Souabe y arrivèrent le 1<sup>er</sup> jan-

1. En réalité, Pierre quitta Venise parce que sa situation y était devenue impossible (lettre VII, 18 ; *Gesta*, chap. 85) : mais ce n'était pas vérité bonne à dire à l'empereur Alexis.

2. Je mets ici un point, alors que les éditions du texte ne portent qu'un point et virgule. La forte coupe que j'adopte est justifiée par le rythme des derniers mots (*proponere diligenter*), conforme à la règle du *cursus* pratiqué à cette époque dans les lettres pontificales.

3. Il importe de donner le texte latin de ces deux dernières phrases : « Et cum nuntii tui ad Nostram accesserint praesentiam, super his cum fratribus Nostris habebimus tractatum et illud statuemus quod tibi merito poterit complacere. Quanquam plures assererent quod hujusmodi postulationi benignum deberemus praestare favorem, pro eo quod Graecorum ecclesia sit apostolicae sedi minus obediens et devota. »

Ce passage a été généralement mal compris. Les derniers historiens qui l'ont utilisé ont cru qu'il s'agissait des messagers d'Alexis IV déjà reçus par le pape pour entendre les décisions déjà prises par celui-ci et son conseil. C'est pourquoi ils ont corrigé arbitrairement *habebimus* en *habuimus* et *statuemus* en *statuimus*, sans prendre garde d'ailleurs qu'il fallait par conséquent corriger aussi *accesserint* en *accessissent*. En réalité, il faut conserver *accesserint*, *habebimus* et *statuemus*, qui donnent à la lettre sa véritable signification — et son piquant.



vier 1203<sup>1</sup>. Une discussion s'éleva, que rapporte Villehardouin, au sujet de l'accueil à faire à ces propositions : derrière les paroles de ceux qui les combattirent, on devine l'influence de la lettre pontificale publiée avant le siège de Zara et qui interdisait de s'attaquer à des chrétiens. Gunther de Pairis (chap. 8) ajoute aux indications de Villehardouin en racontant que les opposants ne croyaient pas possible de rétablir le jeune Alexis dans ses droits sans effusion de sang et jugeaient insensé qu'une petite troupe de pèlerins abandonnât l'objectif immédiat de la croisade pour attaquer, sans retraite possible en cas d'échec, à ses risques et au profit d'autrui, une cité formidable.

Finalement, la convention avec Alexis fut conclue. La nouvelle de l'affaire parvint à Rome, tandis que s'y trouvaient les messagers envoyés à Zara par les croisés pour solliciter leur absolution après la prise de la ville. Selon Gunther de Pairis (chap. 8), le pape s' alarma : il craignait qu'en cette aventure l'armée fût détruite et que la croisade fût arrêtée. Aussi bien que ses prédécesseurs, il détestait Constantinople, ville hérétique et rebelle, qui avait naguère supplicié un cardinal en mission : il eût souhaité, s'il avait été possible, « qu'elle fût prise de force par les catholiques ». Mais il ne pensait pas qu'on pût réussir contre cette ville qui, disait-il, possédait, rien que pour la pêche, plus de navires qu'il y en avait dans toute la flotte des croisés : aussi prescrivait-il qu'on se rendit directement au Caire. Toutefois, il autorisait les croisés à se procurer sur les côtes de Romanie, sans les payer, mais avec modération, les vivres qui leur seraient nécessaires pour six mois. Et, ces recommandations faites, il n'en resta pas moins assez inquiet au sujet de ce qui en adviendrait.

Ce récit de Gunther est confirmé par les lettres d'Innocent III lui-même, où se retrouvent à la fois des commandements formels et une disposition manifeste à composer.

Dans sa lettre d'absolution conditionnelle pour la prise de Zara<sup>2</sup>, il renouvèle son interdiction aux croisés d'agir contre des chrétiens, sauf le cas de force majeure. Puis, ayant reçu leur soumission, il écrit à Boniface et aux comtes<sup>3</sup>, leur défendant spécialement, cette fois, d'occuper et de dévaster la Grèce, quel que fût le tort de l'empereur byzantin à l'égard du Saint-Siège.

Mais il laissait la porte ouverte aux accommodements. La lettre solennelle qu'il avait exigée des croisés<sup>4</sup> n'était que la reconnaissance de principe de son autorité. S'il interdisait aux croisés de s'attaquer à des chrétiens, il se bornait à déclarer que, dans le cas contraire, « il ne pouvait leur promettre son pardon », qu'il les invitait par conséquent à ne pas transgresser ses ins-

1. Villehardouin, § 91 et suiv., et *Devastatio*.

2. V, 162.

3. VI, 101.

4. VI, 99.

tructions « à la légère », et il répétait que son légat serait juge du cas de force majeure<sup>1</sup>. S'il interdisait aux croisés d'occuper et de dévaster la Grèce, il leur reconnaissait cependant le droit de s'y approvisionner gratuitement dans le cas où l'empereur, prié par lui, refuserait de les ravitailler<sup>2</sup>.

D'ailleurs, au légat Pierre de Capoue, qui lui avait demandé des instructions pour les trois hypothèses où les Vénitiens repousseraient les conditions de l'absolution pontificale pour la prise de Zara, où ils refuseraient de reconnaître son autorité de légat et où l'expédition prendrait par la Grèce, le pape répondit le 27 avril 1203<sup>3</sup> en ne recommandant l'intransigeance qu'à l'égard des Vénitiens : quant aux Français, « s'ils voulaient suivre la perfidie des Vénitiens » il s'en remettait à l'habileté du légat et, s'ils ne signaient pas la formule imposée en vue de leur absolution, il lui laissait le soin de faire « selon ce que Dieu daignerait lui inspirer ». Mais, de la marche par la Grèce, pas le moindre mot.

Les croisés entrèrent dans Constantinople le 18 juillet 1203. Il ne faut pas juger de l'attitude adoptée alors par le pape d'après des phrases isolées ou des tronçons de phrases, mais d'après l'esprit même de ses lettres<sup>4</sup>.

En apprenant la nouvelle, que d'ailleurs les croisés ne lui avaient pas encore notifiée officiellement, il écrivit aux évêques Névelon et Garnier<sup>5</sup>. Leur rappelant ce que les croisés avaient fait contre son gré depuis Venise, il leur exprimait sa crainte qu'ils se fussent exposés de nouveau à une sentence d'excommunication ; car il semblait, disait-il, à beaucoup qu'ils ne fussent pas exempts du reproche de parjure (« il craignait », « il semblait à beaucoup » : notables atténuations). C'est pourquoi il invitait les croisés à solliciter leur absolution auprès des légats (Pierre de Capoue et Soffredus, alors en Syrie). Mais il recommandait que les Grecs n'en sussent rien, « de peur d'éteindre l'étincelle de dévotion allumée dans le cœur de l'empereur [Alexis IV] ».

A la lettre écrite le 25 août 1203 par Alexis IV pour lui annoncer son avènement et protester de son dévouement<sup>6</sup>, ainsi qu'à celle des croisés qui l'accompagnait et narrait de son côté la prise de Constantinople<sup>7</sup>, le pape répondit par trois lettres : l'une à Alexis<sup>8</sup>, l'autre aux croisés<sup>9</sup>, la troisième aux évêques de l'armée<sup>10</sup>. A Alexis, il demandait de prouver la sincérité de

1. Lettres V, 162, et VI, 101.

2. Lettre VI, 102.

3. Lettre VI, 48.

4. Sur les dates respectives des lettres VI, 229, VI, 230, VI, 231, VI, 232, dont il va être question, voir Tessier, *ouvr. cité*, p. 287 et suiv., qui a eu raison de les classer selon l'ordre chronologique 232, 229, 230, 231.

5. Lettre VI, 232.

6. VI, 240.

7. VI, 211.

8. VI, 229.

9. VI, 230.

10. VI, 231.

ses promesses concernant le rattachement de l'Église grecque à Rome. Aux croisés, il demandait de prouver qu'ils étaient bien allés à Constantinople pour le profit de l'Église, non pour le leur, d'obtenir en conséquence que l'empereur exprimât son serment d'obéissance au siège apostolique par lettres patentes et, enfin, de pousser la croisade jusqu'à son terme. Aux évêques, il demandait d'exiger de l'empereur un serment solennel sur certains points relatifs aux rapports de l'Église d'Orient avec l'Église d'Occident : faute de quoi il les tiendrait pour coupables d'une nouvelle transgression de ses ordres.

Qu'est-ce à dire sinon qu'il songeait moins à blâmer la conduite des croisés en elle-même qu'à tirer de la conquête les avantages qu'en pouvait attendre l'Église romaine ?

A partir de 1204, le pape laissa paraître une véritable satisfaction. Le 16 mai, Baudouin de Flandres avait été couronné empereur : l'Église romaine triomphait. Le nouveau souverain lui ayant notifié l'événement<sup>1</sup>, le pape lui répondit le 9 octobre 1204<sup>2</sup> par des félicitations et prescrivit à tous les clercs et laïques de l'armée de l'assister « pour défendre et conserver l'empire de Constantinople, dont les ressources faciliteraient la libération de la Terre-Sainte ». Par une lettre à peu près contemporaine<sup>3</sup>, il notifia au clergé de l'armée sa joyeuse approbation, en lui recommandant d'assurer l'obéissance non seulement des croisés, mais de tous les Grecs à l'égard du Saint-Siège. En 1205, comme Boniface de Montferrat lui avait offert (sincèrement ou non, qui le sait ?) d'abandonner profits et honneurs pour le salut de son âme, le pape lui enjoignit de travailler plutôt au maintien de l'empire acquis par les croisés et de préparer ainsi le salut de la Terre-Sainte<sup>4</sup>. La même année, probablement en mai<sup>5</sup>, il adressa enfin aux clercs et laïques de l'armée un message qui contenait les déclarations et instructions que voici :

Si Dieu avait prévenu nos prières et si, avant la chute de la Terre d'Orient, il avait fait passer l'empire de Constantinople des mains des Grecs à celles des Latins, comme il l'a fait maintenant, peut-être la chrétienté n'aurait-elle pas à pleurer aujourd'hui la désolation de la province de Jérusalem. Puisque, par le changement miraculeux survenu dans la possession de cet empire, Dieu a daigné vous ouvrir la voie pour la conquête de la Terre-Sainte, et que la conservation de l'un sera, pour ainsi dire, la restauration de l'autre, nous vous conseillons à tous, nous vous prions et nous vous ordonnons pour la rémission de vos péchés de consolider cet empire dans la dévotion au siège apostolique, de le confirmer en notre comman-

1. Lettre VII, 152.

2. Lettre VII, 153.

3. VII, 154.

4. Lettre VIII, 133.

5. Lettre VIII, 63. Le texte en manque dans le recueil des lettres d'Innocent III. Elle a été retrouvée par Léopold Delisle et publiée par lui dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXXIX, 1873, p. 408.

dement et en celui des Latins et, à cette fin, de prolonger d'une année votre séjour en Romanie<sup>1</sup>.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'aux yeux de beaucoup de ses contemporains Innocent III ait passé pour un partisan de l'occupation de Constantinople. Selon Aubry de Trois-Fontaines<sup>2</sup>, il aurait accueilli le projet avec faveur. D'après la *Chronique de Novogorod*<sup>3</sup>, il aurait expressément autorisé les Français à restaurer Alexis sous la seule condition qu'ils poursuivraient ensuite vers la Terre-Sainte et qu'ils ne ravageraient pas la Grèce. Et même, d'après les *Annales de Cologne*<sup>4</sup>, c'est en considérant le tour nouveau qu'allait prendre l'expédition en allant à Constantinople qu'il aurait incliné à l'indulgence pour l'affaire de Zara.

En conclusion, Villehardouin pouvait se dispenser de parler de l'attitude du pape à l'égard de l'affaire de Constantinople et sans désir de rien cacher. Cette attitude, d'abord hésitante, pouvait difficilement passer pour hostile : la suite le prouva, quand le pape, abandonnant sa réserve initiale, applaudit au succès.

#### 4. Le sentiment religieux dans l'armée.

Villehardouin a marqué en plusieurs endroits<sup>5</sup> l'opposition que rencontra dans l'armée d'abord le projet de prendre Zara, puis le projet d'aller à Constantinople. Deux fois seulement<sup>6</sup>, il a attribué cette opposition à des préoccupations religieuses, à savoir le scrupule de s'attaquer à des chrétiens. Est-ce à tort ou à raison qu'il a fait intervenir également la crainte, la lassitude, le désir d'en finir au plus vite avec l'expédition ? On peut en discuter. Mais le point qui fait présentement question est celui de sa sincérité : a-t-il volontairement diminué l'importance du problème de conscience qui pouvait se poser au commun de l'armée ? En a-t-il dissimulé à dessein certaines manifestations ?

Qu'il ait évité de parler, comme il semble bien que ce soit le cas, de tout ce qui touchait à la politique pontificale, ce n'est pas la preuve d'une arrière-

1. Voir aussi les lettres VIII, 70, et VIII, 71, adressées respectivement au clergé de France et aux maîtres et étudiants de l'Université de Paris, où le pape célébrait le succès des croisés et appelait à Constantinople les hommes de savoir et de religion pour la confirmation intellectuelle et morale de la conquête des hommes d'armes. A ceux du siècle il ne craignait pas de faire valoir la richesse du pays où il les conviait à se rendre.

2. A l'année 1202 (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XXIII). Consulté par les croisés, qui lui envoyaient des messagers au sujet des propositions d'Alexis, « hos benigne concessit et benevoluit et transgressionem illam, qua pro Venetis urbem Jazeram contra regem Hungariae ceperant, indulsit ».

3. P. 93.

4. *Monum. Germ. hist., Script.*, t. XVII, p. 810 : « quapropter a papa excommunicantur, sed postea interventu Alexii filii Kyrsacis imperatoris Graeciae solvuntur ».

5. §§ 63, 81-85, 95-99, 113-117.

6. §§ 81 et 95.

pensée : il n'était pas un historien ecclésiastique. Il n'a fait mention des initiatives de la papauté que dans la mesure où la marche de l'expédition s'en trouva favorisée ou contrariée<sup>1</sup>.

Mais, s'il avait véritablement dissimulé le malaise religieux dont l'armée aurait parfois souffert à l'idée qu'elle était sortie de la droite voie et qu'elle avait manqué au service de Dieu, il serait difficilement excusable. Or, c'est là-dessus qu'il a été sévèrement repris.

Parlant de l'assaut donné à Constantinople le 9 avril 1204, de l'échec qu'y essuyèrent les croisés (« mais par noz pechiez furent li pelerin resorti de l'assaut<sup>2</sup> ») et du découragement qui s'en suivit, il s'est exprimé en ces termes :

§ 239. Alors ceux de l'armée et le doge de Venise tinrent le soir un parlement et s'assemblèrent en une église de l'autre côté [du côté où ils logeaient, à Péra]. Là il y eut maint conseil donné et reçu ; et ceux de l'armée étaient bien troublés du méchef qu'ils avaient eu ce jour-là. Et il y en eut assez qui conseillèrent qu'on allât de l'autre côté de la ville, du côté où elle n'était pas fortifiée. Et les Vénitiens, qui connaissaient mieux la mer, dirent que, s'ils y allaient, le courant de l'eau les emmènerait en aval du Bras ; et ils ne pourraient arrêter leurs vaisseaux. Et sachez qu'il y en avait qui eussent bien voulu que le courant emmenât les vaisseaux en aval du Bras, ou bien le vent, peu leur importait où, pourvu qu'ils partissent du pays et se missent en route. Et ce n'était pas merveille, car ils étaient en grand péril.

§ 240. On y parla assez avant et arrière ; mais le résultat du conseil fut tel : qu'ils rajusteraient leur affaire le lendemain, qui était samedi, et le dimanche toute la journée, et que le lundi ils iraient à l'assaut<sup>3</sup>...

Des mêmes événements, Robert de Clari a fourni la version que voici<sup>4</sup> :

Quand les pèlerins virent cela [l'échec du 9 avril], ils furent très frappés et très affectés et ils revinrent de l'autre côté du port à leurs cantonnements. Quand les barons furent revenus et qu'ils furent descendus des neufs, ils s'assemblèrent et furent fort décontenancés et dirent que c'était par péché qu'ils ne pouvaient rien réussir ni mettre la cité à mal : si bien que les évêques et le clergé de l'armée parlèrent ensemble et décidèrent que la bataille était légitime (« droiturière ») et qu'on

1. Donc, dans son livre, rien des relations du pape ni avec le roi de Hongrie, ni avec Alexis III, ni avec le roi de Bulgarie ; rien des rapports adressés au pape par Baudouin ; rien des clauses de la convention franco-vénitienne de mars 1204, relatives aux choses religieuses. En revanche, il y est fait mention de l'initiative du pape en faveur de la croisade (§§ 1-2), de son approbation du traité de *nolis* (§ 31), de l'opposition exprimée en son nom devant Zara (§§ 81-85), des conditions de son absolution pour l'affaire de Zara (§§ 105-107), de l'appel au pape adressé par Henri I<sup>er</sup> pour demander du secours (§ 388). Quant au rôle du clergé présent à l'armée, voir les §§ 93-95, 116, 154, 224, 225, 235, 260 et, en particulier, les §§ 368, 377 et 427 concernant Pierre de Capoue.

2. § 238.

3. Par souci d'objectivité, je n'ai pas traduit moi-même : j'ai reproduit la traduction de Natalis de Wailly.

4. Chap. 72-73.

devait bien les combattre ; car ceux de la cité avaient été anciennement en l'obédience de la loi de Rome et maintenant n'y étaient plus, disant que la loi de Rome ne valait rien et que tous ceux qui y croyaient étaient des chiens. Et les évêques dirent que pour cette raison on les devait bien combattre et que ce n'était pas péché, mais grande aumône.

Donc on publia dans l'armée que tous vinssent au sermon, les Vénitiens et les autres, le dimanche au matin ; et ils firent ainsi. Donc les évêques prêchèrent dans l'armée, l'évêque de Soissons, l'évêque de Troyes, l'évêque d'Halberstadt, maître Jean Faicete et l'abbé de Loos, et ils montrèrent aux pèlerins que la bataille était légitime (« droiturière »), car les Grecs étaient des traîtres et des meurtriers, et ils étaient pires que des Juifs. Et les évêques dirent qu'ils absolveaient de par Dieu et de par le pape tous ceux qui les combattraient ; et les évêques demandèrent aux pèlerins de se bien confesser et de bien communier, tous, et de ne pas craindre de combattre les Grecs, car ils étaient ennemis de Dieu. Et l'on commanda de rechercher et de retirer toutes les folles femmes de l'armée et de les envoyer bien loin de l'armée ; et on fit ceci qu'on les mit toutes en une nef et qu'on les envoya bien loin de l'armée.

M. Albert Pauphilet, comparant ces deux textes, a écrit<sup>1</sup> :

La narration de Robert, outre qu'elle est riche et pittoresque, jette, comme involontairement, une lumière imprévue sur l'état des esprits dans l'armée. On y voit qu'aussitôt après leur échec les croisés l'attribuent à une cause religieuse, le « péché », puisqu'évêques et clercs s'assemblent en hâte, et décident de commencer immédiatement une campagne parmi les pèlerins pour les convaincre que la guerre contre les Grecs est « droiturière », que ce sont des rebelles à la loi de Rome et qu'il faut les assaillir comme ennemis de Dieu. Un peu avant, il y avait eu assemblée des barons.

Qu'est-ce à dire ? Ces croisés n'étaient donc pas si certains de la légitimité de leur entreprise ? Et les dissentiments de Zara et de Corfou n'étaient donc pas tout à fait apaisés ? Tant que les choses allaient bien, les espérances de gloire et de profit faisaient aisément taire les scrupules ; mais au premier revers la question religieuse reparaisait, dans toute sa force redoutable. C'est une chose très significative que cette substitution du clergé au commandement, à la suite d'une opération manquée, cet effort de « propagande » par le sermon (« Adont cria on par l'ost que tot venissent au sarmon, et Venicien et un et autre... »), et cette absolution offerte « de par l'apostoile » à tous ceux qui attaqueraient. L'excommunication lancée par Innocent III — « l'apostoile » — contre ceux qui attaqueraient une terre chrétienne n'était donc pas oubliée. En présence de ce mouvement d'opinion, purement religieux, le commandement qui se sent débordé fait aussitôt appel au clergé, dont c'est l'affaire.

On comprend bien, dès lors, que les « hauts hommes » de l'armée aient gardé le silence sur cette partie de l'épisode. La célèbre lettre de Baudouin au pape relate les faits militaires avec une concise et suffisante exactitude (*Patrol. lat.*, CCXV, 450) ; rien n'y manque d'essentiel, ni les détails de manœuvre, ni les pertes en

1. Robert de Clari et Villehardouin (*Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy*, Paris, 1928, gr. in-8°, p. 561).



hommes et en machines de guerre, ni même les moqueries de l'adversaire (*ut inimicis nostris in opprobrium verteremur*, phrase que commente bien le récit de Robert au § LXXI). Mais la suite, cette soudaine panique religieuse qui menace de tout emporter, tient dans deux épithètes fort générales : *conturbati ergo plurimum et conterriti*<sup>1</sup>. Pas un mot, et pour cause, de l'action du clergé, ni de l'étrange liberté qu'il prit, en cette extrémité, de parler au nom du pape pour faire faire aux croisés cela justement que le pape leur avait interdit.

La rédaction de Villehardouin est un modèle de réticence et de fausse exactitude. Nul mensonge, et même, pour qui sait, tout est indiqué. La remarque sur le « pechié » y est, mais de façon à avoir l'air d'une idée générale : « Mais *par noz pechiez* furent li pelerin resorti de l'asaut. » Un mot aussi sur les moqueries des Grecs, simple allusion sans couleur : « et mult en furent li Grieu resbaudi ». Quant aux suites, aux conseils, aux désaccords, au danger même d'une dispersion de l'armée, tout est noté, mais en quelques phrases synthétiques et prudentes, qui ne laissent pas soupçonner la gravité, ni surtout la vraie cause de l'émotion. Par contre, Villehardouin insiste sur la discussion purement militaire, sur les moyens techniques proposés pour reprendre l'opération. Il réussit ce tour d'adresse de tout rappeler à un lecteur qui saurait d'avance, et de ne rien révéler de dangereux à celui qui ne serait pas informé. Qu'on relise maintenant ce paragraphe [n° 239] en apparence si anodin, et on sera frappé de ce qu'il cache d'astuce...

Ce jugement vaut en proportion de l'exactitude des faits sur lesquels il prétend s'appuyer, et les faits quels sont-ils ?

Chez Villehardouin, dit M. Pauphilet, « pas un mot de l'action du clergé ». Pas un mot, en effet, dans le passage qui nous occupe. Mais qu'on remonte un peu plus haut dans le texte, aux §§ 224 et 225. Là (on était encore en février ou mars), Villehardouin expose parfaitement qu'à la nouvelle de l'assassinat d'Alexis IV par Murzuphle, qui ruinait les dernières espérances des croisés, les barons, les évêques et tout le clergé de l'armée tinrent une assemblée. « Le clergé », dit le chroniqueur, « fut unanime à considérer — et ceux qui tenaient pouvoir du pape le montrèrent aux barons et aux pèlerins — que celui qui faisait un tel meurtre [à savoir Murzuphle] n'avait pas droit à tenir terre ; que tous ceux qui y consentaient [à savoir les Grecs] étaient complices du meurtre, et que d'ailleurs ils s'étaient soustraits à l'obédience de Rome. » Après quoi, le même clergé déclara que la guerre était « droite et juste », ajoutant : « Si vous avez bonne intention de conquérir la terre et de la mettre en l'obédience de Rome, vous aurez l'indulgence que le pape vous a octroyée, tous ceux qui y mourront confessés. » Ainsi, la question de la légitimité de l'attaque, l'arrêt rendu par le clergé, les motifs de sa décision, la promesse d'indulgences au nom du pape, tout est bel et bien là. Et il apparaît clairement, à l'identité des idées et de l'expression, qu'il s'agit de ce même jugement rendu par le clergé dont Robert de Clari a parlé en son cha-

1. Je note dès à présent que la phrase se continue par les mots *sed demum in Domino roborati*..., où se trouve une allusion au sentiment religieux.

pitre 72. La seule différence est une différence de date, Villehardouin plaçant l'assemblée après la nouvelle du meurtre d'Alexis IV, c'est-à-dire en février ou mars, Robert de Clari la plaçant après l'échec du 9 avril. Or, auquel des deux se fier? A Clari, qui brouille si souvent l'ordre des événements, ou à Villehardouin, dont la chronologie est la plupart du temps irréprochable? De plus, dans le récit de Clari, la mention du meurtre d'Alexis ne semble-t-elle pas ramener vers un moment où le crime était tout récent? Enfin, dans une lettre du doge au pape, écrite peu de temps après la prise de Constantinople, ne lit-on pas que la décision de conquérir la ville avait été prise, en mars, en conseil commun des laïques et du clergé<sup>1</sup>? Par quoi se trouve confirmée l'indication de Villehardouin en ce qui concerne la date de l'assemblée.

Certes, il doit être vrai — car il s'agit d'un de ces faits publics, au sujet desquels Robert de Clari possédait une information directe — que le dimanche 11 avril, au sermon, le clergé rappela qu'on avait le droit pour soi. N'empêche que la délibération dont Robert parle en son chapitre 72 doit être reportée à une date antérieure et que la question qu'elle avait pour objet n'a pas été posée par l'événement du 9 avril. La signification du texte s'en trouve déjà très modifiée.

Il y a plus. Robert de Clari a-t-il vraiment voulu dire que les croisés aient douté de la légitimité de leur entreprise en songeant particulièrement à l'interdiction pontificale de s'attaquer à des chrétiens? Pouvaient-ils croire que le pape désapprouvât leur action du côté de Constantinople après les lettres qu'il leur avait écrites en août 1203? « Et disent que ch'estoit par pechié qu'il riens ne pooient faire ne forfaire a le chité » : ainsi s'exprime Robert. *Par pechié* : « une cause religieuse, le pechié », écrit M. Pauphilet ; et l'article « le » dont se sert ici le commentateur donnerait, selon lui, à la pensée de l'auteur une orientation particulière et précise : le péché d'avoir attaqué Constantinople. Mais l'interprétation est abusive : l'expression « par pechié » de Robert de Clari ne répond, tout comme le « par noz pechiez » de Villehardouin, qu'à une « idée générale », à savoir que les croisés croyaient n'avoir pas mérité le succès. C'était, en effet, la conviction de tous les hommes de cette époque que toute réussite était le signe de la faveur de Dieu, de même que tout échec était celui de sa défaveur, encourue par l'indignité<sup>2</sup>. A propos de ceux qui, au lieu de rallier Venise, s'en allèrent en Syrie par d'autres ports, Villehardouin a écrit que Dieu leur refusa le succès « por lor pechiez » (§ 229) : il n'a pas voulu dire « pour leur faute de n'avoir pas suivi les autres », mais « parce que Dieu ne les jugea pas dignes de réussir ». Formule courante. Annonçant au pape le désastre d'Andrinople (14 avril 1205), Henri de

1. VII, 202 : « communicato consilio omnium clericorum et laicorum exercitus ».

2. Voir, par exemple, dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital (III, 14), comment l'auteur explique « par leurs péchés » les lourdes pertes subies le 14 octobre 1066 par les Normands, aussi bien que par les Anglais.

Flandres lui écrivait<sup>1</sup> : « *eventus nostros, ex tunc prioribus multum dissimiles, imo, peccatis nostris exigentibus, nimis miserabiles vobis... dignum duxi propalare* ». Et encore : « *Inaestimabilem vero jacturam... ex inconsulta nostrorum audacia et peccatorum nostrorum meritis credimus contigisse* ». Et dans une autre lettre, après sa désignation comme régent de l'empire<sup>2</sup> : « *vobis innotuit qualiter, peccatis nostris exigentibus, dominus noster imperator... captus fuerit* ». Soutiendra-t-on qu'Henri ait ici confessé le tort des croisés d'avoir attaqué Constantinople? Qu'il ait voulu faire amende honorable sur ce point? Comment, en ce cas, aurait-il eu le front de demander des secours au pape pour la confirmation d'une conquête illégitime? Et pourquoi se serait-il réconforté, comme il le faisait, de cette espérance : « *parvo tempore mutatur fortuna, et Dominus respiciet suos, et statim reddet optata gaudia desolatis... Nam adversitas quae bonis viris obicitur, non indicium reprobationis, sed probatio virtutis est* ». Informé des malheurs que lui annonçait Henri, le pape écrivit à Philippe-Auguste pour lui demander des secours. Il lui disait<sup>3</sup> : « *Licet enim pro ipsa [Terra Sancta] sit a multis multipliciter laboratum, ad illum tamen necessitatis articulum, peccatis exigentibus, jam devenit, ut, nisi ei quanto citius succurratur, omnis omnino spes pereat...* » Le pape, en s'exprimant ainsi, songeait-il à une faute particulière, à un péché particulier? Ne laissait-il pas percer dans la même lettre sa crainte que Constantinople retombât aux mains des Grecs?

Ainsi, c'est à tort qu'on mettrait dans le texte de Robert de Clari ce qui ne s'y trouve point. Oui, après l'échec du 9 avril, les croisés ont bien pu se considérer comme indignes de la victoire. Mais ils avaient plus d'un sujet de repentir : plus d'un excès, plus d'une violence, plus d'un manquement à la pureté qu'ils avaient jurée comme pèlerins. La phrase finale de Robert de Clari n'est pas négligeable, où il est dit que, pour leur sauvegarde et la libération de leurs consciences, le clergé ordonna l'expulsion des « folles femmes » présentes à l'armée<sup>4</sup>.

Villehardouin a-t-il donc dissimulé? Si ce qu'il a écrit s'accorde avec ce qu'on lit dans la lettre de Baudouin, est-ce le signe d'un accord entre les

1. Lettre VIII, 131.

2. *Gesta Innocentii tertii*, chap. 106.

3. Lettre VIII, 125.

4. Ce n'était pas là une raison d'insuccès inventée pour la circonstance. L'idée que le péché de chair pouvait amener la défaite était très répandue. Voir, par exemple, le Pseudo-Turpin, chap. 21, où l'auteur explique la mort de beaucoup de chrétiens à Roncevaux par le fait qu'ils avaient approché des femmes avant la bataille.

Quant au fait même de l'intervention du clergé en un moment critique, il n'est pas besoin d'en chercher de subtiles raisons. Il suffisait que le moral eût besoin d'être relevé. Voir, par exemple, au § 427 de l'*Histoire* même de Villehardouin, comment le cardinal-légat Pierre de Capoue intervint par sa prédication pour ranimer le courage défaillant des troupes contre Johannis le Blaqué, alors qu'aucune considération religieuse ne pouvait les troubler, mais seulement la grandeur du péril.

« hauts hommes », qui auraient décidé entre eux ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait taire? Soupçonne qui voudra; mais ce soupçon, ce n'est ni le texte de Villehardouin, ni le texte de Robert de Clari qui le justifieront.

### III. — LES RELATIONS DE GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN AVEC BONIFACE DE MONTFERRAT

Le nom de Boniface de Montferrat apparaît pour la première fois dans le livre de Villehardouin au moment où, Thibaut III de Champagne étant mort, il s'agissait pour les croisés de lui donner un remplaçant comme chef de la croisade. Aurait-il dû apparaître plus tôt? Villehardouin avait-il eu auparavant l'occasion d'entretenir le marquis des choses de l'expédition, de l'y intéresser, ou d'apprendre qu'il y était intéressé?

Selon l'Anonyme d'Halberstadt<sup>1</sup>, Boniface aurait, en février ou mars 1201, accompagné à Venise les commissaires des croisés. A première vue, cette indication semblerait confirmée par le texte d'un traité que nous possédons, passé entre le marquis et le doge aux mêmes conditions et dans les mêmes termes qu'entre les croisés et le même doge, et daté de la même date, c'est-à-dire d'avril 1201<sup>2</sup>. Mais cette date est certainement inexacte. Elle s'explique par le fait que le texte du traité signé par le marquis a été copié sur celui du traité signé par les croisés. La preuve que les deux actes ne sont pas du même moment, c'est que le nom du chancelier qui suit le « datum per manum » n'est pas le même dans les deux cas. Le traité signé par Boniface ne l'a été qu'après son élection au commandement de l'armée : la chose est évidente. Quant à l'affirmation de l'Anonyme d'Halberstadt, elle est isolée, et l'on sait que le témoignage de cet auteur ne prend sa valeur qu'à partir du moment où l'évêque Conrad d'Halberstadt, son informateur, rejoignit les croisés, c'est-à-dire à partir du 15 août 1202.

D'autre part, selon la *Chronique de Morée*<sup>3</sup>, les commissaires des croisés, traversant à leur retour les États du marquis, l'auraient mis au courant de ce qui s'était passé à Venise : « et vinrent par Montferra, et conterent au marquis tout ce qu'il avoient fait et ordiné en Venise ». Il suffit de lire les pages qui, dans la chronique, précèdent cette phrase pour voir à quel point l'auteur est mal informé, non seulement dans le détail, mais même pour les faits les plus importants, et, par exemple, il place l'élection de Boniface comme chef de la croisade avant les négociations des commissaires à Venise : absurdité manifeste, puisqu'il donne Boniface comme le successeur de Thibaud III de Champagne au commandement de l'expédition et que Thibaud ne mourut qu'en mai 1202, alors que le traité franco-vénitien (avril 1202) était déjà

1. P. 11.

2. Texte publié par Tafel et Thomas, *ouvr. cité*, t. I, p. 369.

3. Édit. Jean Longnon (Société de l'Histoire de France), § 18.

signé. Mais, à supposer qu'on veuille retenir quelque chose de la phrase en question, encore ne faut-il pas en fausser le sens. Le comte Riant, l'exploitant, a prétendu que, retour de Venise, Villehardouin s'était « concerté » avec le marquis. Et de quoi donc? Comment imaginer que, son seigneur Thibaud étant encore en vie, Villehardouin aurait pu adresser à Boniface la moindre proposition au sujet du commandement de l'armée ou recueillir de lui, au même propos, la confiance de la moindre ambition?

\* \* \*

C'est sur la proposition de Villehardouin que, Thibaud étant mort, le comte de Bourgogne et le comte de Bar ayant décliné l'offre de lui succéder à la tête de l'expédition, les croisés se tournèrent vers Boniface de Montferrat et l'éurent : Villehardouin nous l'a lui-même appris (§§ 38-42). Les raisons ne manquaient pas pour justifier ce choix. Boniface, il est vrai, n'était pas encore croisé : le récit de Villehardouin le prouve<sup>1</sup>, et c'est sur la fausse interprétation d'un passage des *Gesta Innocentii tertii* que certains ont pu croire le contraire. Mais il était un très haut seigneur. Il était apparenté au roi de France par Gisèle de Bourgogne, sa grand'mère, arrière-grand'mère de Philippe-Auguste. Il était également apparenté au feu comte de Champagne : sa belle-sœur, Isabelle de Jérusalem, avait épousé en secondes noces le comte Henri II, frère et prédécesseur de Thibaud III. D'un autre côté, les Montferrat s'étaient illustrés plus d'une fois outre-mer : Guillaume III, père de Boniface, avait pris part à la deuxième croisade ; le frère aîné de Boniface, Guillaume Longue-Épée, ayant épousé une sœur du roi Baudouin IV de Jérusalem, en avait eu un fils qui, tout enfant, en 1183, avait été reconnu lui-même roi de Jérusalem sous le nom de Baudouin V ; un autre de ses frères, Conrad, avait dominé à Tyr, qu'il avait brillamment défendue contre les Sarrasins, et s'était trouvé, lui aussi, en passe de devenir roi. Est-il donc besoin de soupçonner je ne sais quelle connivence pour expliquer que Villehardouin ait proposé au choix des croisés le nom de Boniface?

\* \* \*

Des déplacements de Boniface et de son activité depuis son élection jusqu'au départ de Venise, Villehardouin n'a rien dit. C'est par d'autres sources que nous savons que le marquis rentra de France en Italie en passant par l'Allemagne, où il vit Philippe de Souabe<sup>2</sup> ; qu'il se rendit ensuite à Rome, où il arriva avant le 26 mars, porteur d'un message de Philippe-Auguste à

1. Voir § 44.

2. *Gesta Innocentii tertii*, chap. 83.

l'adresse du pape<sup>1</sup>; qu'il était encore dans ses États le 22 juillet 1202<sup>2</sup>; qu'il ne rejoignit Venise que le 15 août<sup>3</sup>; qu'il se fit alors confirmer dans son commandement et se fit prêter par les croisés serment d'obéissance pour un an<sup>4</sup>. Mais, dans l'élimination de ces faits étrangers au sujet, ou négligeables, faut-il voir le signe d'une intention suspecte? De la visite de Boniface en Allemagne, puis à Rome, j'ai déjà dit la véritable signification. De la confirmation de Boniface dans son commandement, il eût pu être fait mention: mais Villehardouin en eût-il été gêné? Et n'était-ce pas là une belle occasion pour lui de marquer, contre ceux qui firent plus tard défection, l'obligation par laquelle ils étaient pourtant liés?

Villehardouin a noté (§§ 70 et 91) que Boniface, resté en arrière « pour une affaire », n'était arrivé à Zara que vers le milieu de décembre 1202, c'est-à-dire trois semaines environ après la prise de la ville. L'auteur des *Gesta Innocentii tertii* a présenté ce retard du marquis comme le résultat d'un calcul: le chef de l'expédition aurait tâché de dégager sa responsabilité dans une affaire où il savait qu'il eût encouru la sévérité du pape. Le soupçon de cet écrivain doit retenir l'attention: il est par lui-même un fait. Mais, par rapport aux véritables motifs de Boniface, il n'est rien de plus qu'un soupçon. Même si l'absence de Boniface doit être considérée comme une abstention, il n'est pas impliqué par là que sa précaution politique ait caché de noirs desseins. Villehardouin, pour sa part, connaissait-il les raisons de Boniface? Où en est la preuve? Et, s'il les connaissait, quelle preuve qu'il les ait tues par habileté, puisqu'elles n'étaient pas nécessairement mauvaises?

A partir du moment où Boniface est présent à l'armée, son nom revient fréquemment dans le livre de Villehardouin. Et, certes, le chef fait ici figure d'ambitieux. S'il fut partisan résolu de la convention à passer avec le jeune Alexis, en quoi il eut avec lui les autres grands chefs de l'armée (§§ 98-99); si, en plusieurs circonstances, on le trouve en avant: à Zara pour recevoir Alexis (§ 111), à Corfou pour le prendre sous sa protection (§ 112), à Corfou encore pour ramener des défaillants (§ 115), à Scutari pour recevoir le messager de l'empereur des Grecs (§ 141), sous les murs de Constantinople pour montrer aux habitants le prétendant à l'empire (§ 145), dans le camp, devant Blaquernes, pour recevoir les émissaires d'Isaac II (§ 183), après la capitulation de la ville pour accompagner Alexis dans les provinces (§ 201), on peut l'expliquer par le fait qu'il était le commandant de l'armée. Et il était éga-

1. Ce message est la pièce n° 63 du *Registrum de negotio Romani Imperii*, à laquelle le pape, faisant mention de la visite qu'il avait reçue du marquis, répondit le 26 mars par la lettre n° 64 du même recueil, non datée dans l'édition Baluze, mais datée dans l'édition du *Recueil des historiens de la France*, t. XIX, p. 407, d'après l'indication d'un manuscrit de Londres.

2. Date d'une vente faite par lui à Verceil (Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. XXXIII, p. 263).

3. *Devastatio Constantinopolitana*.

4. *Ibid.*



lement naturel, étant donné sa situation, qu'il fût, en 1204, candidat à l'empire. La marque de l'ambition personnelle est plus nettement apparente dans son mariage avec la veuve d'Isaac II aussitôt après l'élection de Baudouin (§ 262), dans sa revendication du royaume de Salonique et les contestations qui s'en suivirent (§§ 261-287), dans le mariage de sa fille avec l'empereur Henri I<sup>er</sup> (§§ 450, 457-458). Mais, quelle que soit l'importance de ces différents faits, ou moindre ou plus grande, c'est par Villehardouin que nous les connaissons. C'est aussi par Villehardouin que nous savons et l'estime particulière où le marquis tenait le maréchal<sup>1</sup> et les preuves matérielles qu'il lui en donna<sup>2</sup>.

Pour découvrir là des indices de fausseté, il faut un esprit de défiance particulièrement éveillé. Pourtant, il est devenu de mode de répéter que Villehardouin avait partie liée avec Boniface, qu'il lui était inféodé et que la partialité en sa faveur l'avait conduit à déformer la vérité.

Pour preuve de cette déformation, M. Albert Pauphilet<sup>3</sup> allègue l'histoire de l'élection de Baudouin à l'empire et de son couronnement.

Il s'agissait de faire un empereur. Entre de nombreuses candidatures, deux surtout s'imposaient à l'attention : celle de Boniface et celle de Baudouin. Pour éviter, après l'élection, un mécontentement dangereux, de quelque côté qu'il vint, on décida d'assurer des compensations au candidat malheureux. Douze électeurs, qui jurèrent de voter pour le bien commun, délibérèrent en toute indépendance. Ils élurent Baudouin. Boniface fut le premier à s'incliner devant leur choix, et le couronnement du nouvel empereur fut célébré au milieu de la plus grande joie. Tel est le récit de Villehardouin (§§ 256-263). Que lui reprocher, sinon de n'être pas d'un bavard, mais d'un homme qui savait analyser les situations, en dégager le sens et mettre le doigt sur les traits dominants?

Pourtant, M. Pauphilet juge qu'il manque de fidélité et d'objectivité. Ses raisons se tirent d'une comparaison du récit de Villehardouin avec celui de Robert de Clari : examinons-les.

1<sup>o</sup> Selon M. Pauphilet, Villehardouin aurait bien noté la rivalité des deux candidats, « mais sans faire de différence entre les deux, tandis que Robert de Clari signale l'ambition et l'impopularité du marquis ».

Sans doute Robert de Clari nous apprend-il qu'avant de désigner les élec-

1. § 283 : « por ce que il [Villehardouin] ere bien del marchis » ; — § 285 : « Joffrois li marcheschaus, qui mult ere bien de lui [du marquis] » ; — § 286 : « le marchis, de cui il [Villehardouin] ere mult amez ». — C'est par confiance en sa droiture que le marquis consentit à laisser le Dimot en la garde de Villehardouin, en attendant le règlement du conflit qui s'était élevé entre Baudouin et lui (§ 299).

2. Boniface avait offert des terres à Geoffroy de Villehardouin, neveu du maréchal, dans le royaume de Salonique (§ 327). Plus tard (§ 496), le maréchal devint l'homme-lige de Boniface, qui lui avait donné à choisir entre la seigneurie de Mosynopolis et celle de la Serre (mais seulement quand Boniface lui-même fut devenu le vassal de l'empereur Henri I<sup>er</sup>).

3. Sur Robert de Clari (*Romania*, t. LVII, 1931), p. 299 et suiv.

teurs, on prit, à l'initiative du doge, la précaution de faire occuper les palais par une garde neutre. Mais cette mesure, de quelque façon que Clari ait pu l'interpréter, ne visait pas spécialement Boniface, installé au Boucoleon : elle concernait également Henri de Flandres, installé aux Blaquernes, c'est-à-dire l'un des autres candidats qui, comme Louis de Blois, comme Hugues de Saint-Pol (Clari le note expressément), prétendaient faire choisir des électeurs à eux, afin d'être eux-mêmes élus. — D'ailleurs, on n'aperçoit pas que Clari ait voulu marquer l'impopularité du marquis. Certes, lui-même, l'Amiénois, ne l'aimait guère ; mais rien ne donne à penser que Boniface ait été impopulaire, et il faut bien tenir compte du témoignage, désintéressé en l'occasion, de Nicéas (p. 789), selon lequel le principal artisan du succès de Baudouin fut le doge, qui craignait que l'accession d'un Montferrat à l'empire ne rendit sa maison trop puissante en Italie, qui préférait un homme plus maniable, et qui inclinait vers Baudouin, relativement jeune (il avait trente-deux ans), d'une moins grande expérience et attaché à sa personne avec une déférence filiale.

2<sup>o</sup> Villehardouin n'aurait pas dit un mot « des intrigues et des difficultés du choix des électeurs » : il n'aurait fait mention que d'un seul « parlement », où furent nommés les électeurs, alors que Robert de Clari parle d'une quinzaine de réunions antérieures, qui furent toutes infructueuses ; — il n'aurait rien dit non plus du « rôle du clergé », qui, finalement, aurait été chargé, comme l'aurait indiqué Clari, de nommer « les dix », c'est-à-dire les électeurs. Et cela, parce qu'il n'aurait pas voulu « souligner les âpres ambitions du marquis, avec qui il avait de longue date partie liée ».

Rétablissons les faits. D'abord, il n'est pas exact que Villehardouin n'ait parlé que d'un seul « parlement » pour le choix des électeurs : il en a indiqué au moins deux (§ 256), et il apparaît clairement, à son récit, que, dans l'intervalle de la première assemblée (début du § 256) et de la seconde (§ 258), il y eut plus d'une discussion et, comme il dit, « grant discorde ». Jusqu'à quel détail lui aurait-il fallu descendre dans le compte des colloques pour être jugé de bonne foi ? — D'autre part, il n'est pas plus exact que le clergé ait été « chargé de nommer les dix [électeurs] ». Robert de Clari s'est trompé sur le nombre de ces électeurs (qui furent six, et non pas dix, du côté des Français)<sup>1</sup> : inutile de lui imputer gratuitement une erreur de plus. Il explique, en effet (chap. 94), que la question était la désignation des électeurs, parmi lesquels chacun des candidats à l'empire cherchait à introduire ses partisans. Finalement, dit-il, on décida « que le clergés de l'ost, li vesque,

1. Conformément à la convention de mars 1204 (texte dans Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. XII, p. 236), il y eut six électeurs du côté des croisés et six du côté des Vénitiens. On pourrait, pour justifier Clari, songer à accuser l'erreur d'un scribe qui, dans son texte, aurait écrit *dis* au lieu de *sis* ; mais, comme on lit dans le même texte que le total des électeurs français et des électeurs vénitiens était de *vingt* (édit. Lauer, p. 95, l. 4), il n'y a plus à parler d'erreur de scribe : c'est Robert de Clari qui s'est trompé.

li abé, en fussent esliseur ». « Esliseur » ne veut pas dire ici « électeurs des six électeurs », mais « électeurs de l'empereur ». La preuve en est que Clari raconte ensuite comment le doge désigna alors ses dix (six) électeurs, sans plus rien dire des électeurs croisés, et, en effet, d'après l'accord intervenu, ces électeurs croisés étaient tout désignés par leur qualité d'ecclésiastiques : c'étaient Névelon, évêque de Soissons ; Garnier, évêque de Troyes ; Jean de Noyon, évêque élu d'Acre ; Conrad, évêque d'Halberstadt ; Pierre, évêque de Bethléem ; Pierre, abbé de Locedio, dont les noms se trouvent dans la lettre où Baudouin rendit compte au pape de son élection<sup>1</sup>. « Esliseur » signifie donc bien « électeurs de l'empereur », et le mot est encore repris un peu plus loin par Clari dans la même acception<sup>2</sup>. Le clergé n'a joué aucun rôle dans la désignation des « six ». — Au reste, ces six, Villehardouin ne les a pas nommés et il n'a pas mentionné leur qualité d'ecclésiastiques. Était-ce un devoir de probité que de le faire ? En quoi, ne les nommant pas, favorisait-il la cause du marquis ?

3<sup>e</sup> La proclamation de l'évêque Névelon, annonçant l'élection de Baudouin, est rapportée par Villehardouin de la manière suivante (§ 260) :

Seignor, nos somes acordé, la Dieu merci, de faire empereor ; et vos avez tuit juré que celui cui nos esliron a empereor vos lo tendrez por enpereor et, se nus en voloit estre encontre, que vos li seriez aidant. Et nos le nomerons en l'eure que Dieu fu nez : le conte Baudouin de Flandres et de Hennaut.

Par Robert de Clari, de cette autre manière (chap. 95) :

Seigneur, par le quemun assentiment de vous tous fumes nous envoieé a ceste election faire. Nous i avons eslut tel comme nous saviemes a nostre escient qui boins i est et en qui empires est bien employés et qui bien est poissans de tenir loi et gentix hons et haus hons. Nous le vous nommerons : ch'est Bauduins, li cuens de Flandres.

Le texte de la proclamation, tel qu'on le lit chez Villehardouin, contient à la fois plus et moins que celui que rapporte Robert de Clari : plus, puisque Névelon aurait rappelé aux croisés qu'ils étaient tous tenus par le choix du collège électoral ; moins, puisqu'il n'y est pas question des principes qui avaient présidé au choix opéré par les électeurs.

C'est sur ce dernier point que M. Pauphilet a critiqué Villehardouin. « Il était naturel », écrit-il, « que l'évêque justifîât le choix de Boniface par quelques éloges » : donc la proclamation de Névelon devait contenir l'élément qui manque dans Villehardouin. Et M. Pauphilet ajoute : « Il est piquant que Villehardouin ait supprimé ce passage : il n'était pas de ce clan-là. »

Mais le passage en question de la proclamation, qui est dans Clari et qui

1. VII, 152.

2. Edit. Lauer, p. 95, l. 4.

n'est pas dans Villehardouin, n'est pas le moins du monde un « éloge » de Baudouin. Il est tout simplement, comme la première phrase, le rappel des conditions dans lesquelles le collège des douze électeurs avait eu à délibérer. On lit, en effet, dans l'accord de mars 1204 qui prévoyait et réglait le mode de l'élection :

*Debent etiam sex homines eligi pro parte vestra, et sex pro nostra, qui, iuramento astricti, eam personam eligere debent in exercitu, quam credant melius scire et melius posse tenere et melius scire ordinare terram et imperium ad honorem Dei et Sanctae Romanae Ecclesiae et imperii. Et si fuerint in uno concordés, illum debemus imperatorem habere quem ipsi concorditer elegerint.*

La phrase de Robert de Clari relative à la qualité de l'élu répond à la partie du texte latin que j'ai soulignée : elle n'est que la constatation d'une stricte conformité aux serments jurés. Elle était probablement (ou quelque chose d'analogue) dans la proclamation de Névelon : Clari n'aurait pas pu l'inventer. Était-elle de nature à gêner Villehardouin ? On ne voit pas en quoi. S'il ne l'a pas reproduite, c'est sans doute pour faire bref et ne pas se répéter. Car, pour sa part, il avait déjà indiqué précédemment les conditions de l'élection et les termes de la convention de mars : non seulement au § 234, lors de la signature de cette convention :

*six home seroient pris des François et six des Venisiens ; et cil jurerioient sor sains que il esliroient a empeor celui cui il cuideroient que fust plus a profit de la terre,*

mais aussi au § 258, au moment de l'entrée en délibération du collège électoral :

*et furent eslit li doze, six d'une part et six d'autre ; et cil jurerent sor sainz qu'il esliroient, a bien et a bone foi, celui qui plus grant mestier i avroit et qui mieldres seroit a gouverner l'empire.*

Villehardouin a-t-il donc tu intentionnellement quelque chose ? Il est manifeste qu'on se trompe en le prétendant.

Quant à son addition par rapport au texte de Clari, M. Pauphilet en a justement montré la raison d'être : le point qu'elle concerne était, en effet, capital en un moment où la préoccupation dominante était d'empêcher les divisions dans l'armée. Mais l'addition, qui peut s'appeler ainsi par rapport au texte de Clari, ne doit pas être considérée nécessairement comme une addition par rapport au texte de la proclamation de Névelon. En effet, elle correspond à une indication qui se trouvait dans le texte de la convention de mars : « Et, si fuerint in uno concordés, illum debemus imperatorem habere quem ipsi concorditer elegerint. » La condition et la conséquence ici indiquées forment la substance de ce qu'on lit dans Villehardouin.

En fin de compte que lui reprocher ?

4<sup>o</sup> Suite de l'élection de Baudouin. Voici ce qu'en écrit Villehardouin (§ 261) :

Et li criz fu levez de joie el palais ; si l'emportent [l'empereur] del palais, et li marchis Bonifaces de Montferat l'enporte tot avant <sup>1</sup> d'une part enz el mostier et li fait tote l'onor que il pot.

Et Robert de Clari (chap. 95) :

Quant le parole fu oïe, si en furent tout li Franchois molt liés, et teus autres i eut qui furent molt dolent, si comme chil qui devers le marchis se tenoient.

M. Pauphilet, comparant les deux textes, les a analysés et commentés en ces termes : « Robert de Clari note la joie générale des Français et la tristesse du parti du marquis ; Villehardouin ne relate que l'attitude tout à fait loyale et courtoise de Boniface à l'égard de son heureux concurrent. Certes, il n'invente pas cet épisode ; mais quel habile changement de proportions ! »

Il y a différence de point de vue, voilà tout. Clari, mêlé à la foule, se frotte les mains des résultats d'un vote qui répond à ses vœux et note avec satisfaction les réactions de ses voisins. Villehardouin, qui appartient à l'état-major de l'armée, qui s'est toujours préoccupé du maintien de l'unité, si souvent menacée, de cette armée, qui a insisté (§§ 257-258) sur les risques particuliers que cette unité pouvait courir à la suite de l'élection, constate et marque que le danger a été conjuré, que Boniface accepte publiquement l'élection de Boniface. Il voit les faits autrement qu'en curieux : il ne les retient et ne les rapporte qu'en fonction du grand sujet qui l'intéresse et qui est la sauvegarde de l'intérêt commun. Il avait le sens des proportions, mais il n'a pas changé les proportions des choses. Il était homme de tête : son habileté, c'est la sagesse, c'est la raison.

5<sup>o</sup> Fêtes du couronnement de Baudouin. Villehardouin n'en traite qu'en ces quelques lignes (§§ 261 et 263) :

Or poez savoir que mainte riche robe i ot faite por le coronement ; et il orent bien de quoi... Li termes del coronement aprocha ; et fu coronez a grant joie et a grant honor l'empereres Baudoins al mostier Sainte Sophie, en l'an de l'Incarnation Jesu Crist mil deus cens anz et quatre. De la joie ne de la feste ne convient mie a parler, que tant en fissent li baron et li chevalier cum il plus porent ; et li marchis Bonifaces de Monferrat, et li cuens Loeys de Blois et de Chartain l'honorèrent cum lor seignor. Après la grant joie del coronement, en fu menez a grant feste et a grant procession el riche palais de Bochelyon...

Robert de Clari nous a laissé de la même cérémonie une très longue description, où abondent les détails précis concernant les vêtements et toutes les singularités du rite qu'on observa.

1. C'est-à-dire « tout le premier ».

M. Pauphilet résume le témoignage de Villehardouin en ces termes : « Couronnement de l'empereur à Sainte-Sophie, fêtes dont Villehardouin estime qu'il ne convient mie a parler. » Puis, jugeant, M. Pauphilet ajoute : « La description du couronnement est refusée par Villehardouin. Pourquoi? Parce qu'elle est sans intérêt pour la suite des événements? Ou plutôt parce que Villehardouin ne tient pas à mettre trop en vue les dignités, grandeurs et richesses que ces croisés ont récoltées en faisant, au lieu de croisade et malgré tant de défenses, la conquête d'un empire chrétien? Quoi qu'il en soit, Robert de Clari n'a pas de ces arrière-pensées : il trouve que ce fut une belle cérémonie, et qui illustre bien l'étrangeté glorieuse de son aventure; et il la raconte. »

Or, il n'est pas exact que Villehardouin ait « refusé » la description du couronnement. Telle n'est pas la signification de ses paroles. Le groupe de mots « il ne convient mie a parler » ne doit pas être considéré isolément et n'a pas le sens propre et fort d'« il n'y a pas lieu de parler ». Il est à mettre en liaison avec la suite de la phrase, qui en forme le complément inséparable et en fournit l'explication directe. Le tour « de telle chose ne convient mie a parler, que (= car)... », si fréquent en ancien français, est une formule de préterition qui ne sert pas à esquiver les idées ou les choses, mais seulement à les énoncer comme allant d'elles-mêmes. Villehardouin lui-même a écrit, à propos de la mort de Thibaut III de Champagne<sup>1</sup> : « Del duel ne convient mie a parler qui illuec fu faiz, que onques plus granz ne fu faiz por home » ; — et encore, à propos du rétablissement d'Isaac II sur le trône<sup>2</sup> : « De la joie qu'il orent ne convient mie a parler, que onques plus grant joie ne fu faite el monde » ; — et encore, à propos des reliques de Constantinople<sup>3</sup> : « Des saintuaires ne convient mie a parler, que autant en avoit il a ice jor en la vile cum el remanant del monde » ; etc. Dira-t-on que Villehardouin ait « refusé » la description du deuil qui suivit la mort de Thibaud? de la joie qui accompagna la restauration d'Isaac II? du grand nombre des reliques possédées par les Byzantins? Il a expressément indiqué la joie et la fête qui accompagnèrent le couronnement de Baudouin : voilà la vérité.

Villehardouin ne s'est pas étendu sur la cérémonie. C'est qu'en effet son goût ne le portait pas aux descriptions pittoresques, ni son dessein. Le spectacle d'une flotte qui vogue, le spectacle d'une armée rangée en bataille, le spectacle des merveilles de Constantinople, c'est chez Robert de Clari qu'il faut les chercher. De quel droit attribuer une arrière-pensée à Villehardouin s'il n'a considéré la cérémonie du 16 mai que sous son aspect politique? Oui, il observe avec intérêt qu'en cette circonstance Boniface de Montferrat et Louis de Blois honorèrent l'empereur Baudouin comme leur seigneur. Le

1. § 37.

2. § 183.

3. § 192.



fait était, à ses yeux, d'autre conséquence que les curiosités d'un couronnement à la mode grecque. Voulait-il vanter l'attitude de Boniface? Mais alors il s'est montré bien maladroit dans l'utilisation d'événements si favorables : car voyez si Robert de Clari (chap. 96) n'en dit pas plus que lui sur la part prise par Boniface à la cérémonie et sur les preuves de son zèle :

Si comme on le mena devant l'autel [l'empereur], se li porta li cuens Loeïs son gonfanon emperial, et li cuens de Saint Pol li porta s'espee, et li marchis li porta se corone, et doi vesque soustenoient les deus bras le marchis qui le corone portoit...

Villehardouin craignait-il, comme le pense M. Pauphilet, de mettre trop en vue les riches profits des croisés? Mais un homme, alors, devait plus que tout autre se sentir tenu à la discrétion : c'était le grand bénéficiaire de toute cette aventure, c'était l'empereur, c'était Baudouin. Or, qu'on lise la lettre par laquelle Baudouin informa le pape de son avènement : il ne s'est pas privé de lui vanter l'immensité du butin qui avait été conquis sur les Grecs.

*Diripitur equorum innumera multitudo ; auri et argenti, sericorum pretiosarumque vestium, atque gemmarum, et omnium eorum quae ab hominibus inter divitias computantur tam inaestimabilis abundantia reperitur, ut..., etc.*<sup>1</sup>.

Villehardouin était-il invité au silence, comme le croit M. Pauphilet, par « tant de défenses » adressées par le pape aux croisés? Mais qu'on lise les félicitations du pape à Baudouin en réponse à sa lettre<sup>2</sup>!

Non, l'attitude de Villehardouin n'est pas celle qu'on lui a prêtée.

\* \* \*

Il est inutile de justifier Villehardouin pour la façon dont il a raconté les démêlés de Baudouin et de Boniface quelque temps après le couronnement : sur ce point, on l'a laissé en paix. Mais il est bon de rappeler, s'agissant de ses relations personnelles avec Boniface, comment il s'est comporté en la circonstance. On est frappé de voir la large place que tient dans son récit ce moment des affaires (§§ 275-299). C'est qu'il avait senti combien aurait pu être grave pour le succès de l'entreprise commune la division de deux grands chefs. Or, en présence du péril le plus redoutable qu'il appréhendât, lui que rien ne préoccupait comme le souci de « tenir l'armée ensemble », il n'a pas pris parti pour Boniface. Sans doute les responsabilités lui ont-elles semblé partagées : il n'a pas donné raison à Baudouin ; mais il n'a pas accusé Baudouin : il n'a accusé que ses conseillers (§§ 275-278, 294, 296). Au contraire, il n'a pas accusé les conseillers de Boniface : c'est à Boniface lui-même qu'il

1. Lettre VII, 152.

2. Lettre VII, 153.

s'en est pris. Il a reconnu, il a déclaré les torts du marquis (§§ 278, 285). Et pourquoi faudrait-il douter que, pour ramener celui-ci au bon vouloir, il ait bien employé la franche et rude manière qu'il indique dans son récit et qu'il ait courageusement usé de son crédit auprès de lui (§§ 283-286)?

Reste à savoir si, à cette même époque, c'est-à-dire au temps de la discorde qui s'éleva entre Baudouin et Boniface, l'attitude de ce dernier n'aurait pas été répréhensible sur un point particulier dont il n'est pas question dans le récit de Villehardouin.

Nous avons conservé le texte d'une convention passée par Boniface avec les Vénitiens le 12 août 1204, alors qu'il se trouvait devant Andrinople<sup>1</sup> : Boniface, traitant avec Marco Sanudo et Ravano de Vérone, représentants du doge, fit abandon aux Vénitiens de certains de ses droits, moyennant compensation.

Villehardouin n'a pas mentionné cet accord, et on lui a reproché<sup>2</sup> d'avoir ainsi dissimulé une sorte de trahison à l'égard de Baudouin : Boniface, sans rompre le lien de vassalité qui l'attachait à l'empereur, ne s'en serait pas moins arrangé pour tenir Salonique, non plus de l'empereur, mais des Vénitiens.

Mais la convention n'avait point, en réalité, ce caractère perfide. Boniface possédait des droits qu'il tenait : 1° d'une promesse faite par Alexis IV de lui donner l'île de Crète et 100,000 hyperperi ; — 2° de l'octroi d'un fief fait à Guillaume, son père, par l'empereur Manuel ; — 3° de l'accord intervenu entre Baudouin et lui en mai 1204 et selon lequel celui des deux qui ne serait point élu empereur recevrait un dédommagement, désigné depuis comme devant être le royaume de Salonique. — Le 12 août 1204, Boniface abandonna aux Vénitiens ceux de ces droits qu'il tenait d'Alexis IV et, indirectement, de l'empereur Manuel<sup>3</sup> ; mais il ne leur abandonna point Salonique : il leur abandonna seulement les droits que les Saloniciens, appelés à devenir ses sujets, pouvaient posséder hors de leur territoire, soit en Crète, soit en une autre partie de l'empire. — En échange, les Vénitiens s'engageaient à lui verser 1,000 marcs d'argent et à lui céder, dans la partie occidentale de l'empire, une portion de territoire d'un revenu annuel de 10,000 hyperperi, qu'il tiendrait d'eux, mais en pleine indépendance, et sous la condition qu'il

1. Texte dans Tafel et Thomas, t. I, p. 512.

2. Gerland, *Geschichte des lateinischen Kaiserreichs von Konstantinopel*, p. 26-28.

3. On ignore ce que valait au juste la promesse d'Alexis. On ignore également quel était le fief octroyé par Manuel à Guillaume : il ne semble pas que c'ait été Salonique. Salonique avait été peut-être promise à Renier de Montferrat, frère de Boniface, quand il épousa en 1179 la princesse Marie : voir la Chronique de Robert de Torigny (Pertz, t. VI, p. 525). Mais la ville avait été prise le 15 août 1185 par Guillaume, roi de Sicile (Nicétas, p. 385 ss. ; cf. le passage de l'Anonyme de Gaète imprimé par le comte Riant dans ses *Ezuviae*, p. 151). L'empereur Henri VI la considérait comme un fief dont il disposait et qu'il s'estimait en droit de céder pour une somme d'argent (Nicétas, p. 627 ss.). Boniface ne pouvait guère alléguer, après cela, que le fief lui fût dû.

resterait lié par ses liens de vassal d'empire. — En somme, la convention avait pour résultat essentiel la cession de la Crète aux Vénitiens, contre indemnité financière et territoriale, et c'est bien ainsi que l'a entendu le Vénitien André Dandolo dans sa *Chronique*<sup>1</sup>. Si, par ailleurs, Boniface promettait d'aider les Vénitiens à défendre leurs possessions, rien n'était plus naturel entre voisins, et il était stipulé que ce serait toujours dans les limites autorisées par le service de l'empire. — Au reste, il semble bien qu'en l'absence de Baudouin, parti pour Salonique, ceux qu'il avait laissés à Constantinople avaient commencé à préparer le partage des terres conquises prévu par la convention franco-vénitienne de mars 1204. Mais les arrangements particuliers élaborés par certains des intéressés (et que prévoyait ladite convention) n'étaient nullement dirigés contre l'empereur et ne préjugeaient point de l'accord général qui devait être pris ultérieurement.

Pas plus que ces arrangements, l'accord passé entre Boniface et les Vénitiens ne constituait un manquement à la correction. On ne voit pas que Villehardouin ait pu juger de son intérêt ou de celui de Boniface de le passer sous silence. Et, au bout du compte, c'est vainement qu'on cherche dans son livre le signe d'une partialité, déclarée ou secrète, en faveur de Boniface : l'amitié n'est pas le parti pris.

## IV

Les remarques précédentes ne portent que sur trois groupes de questions. Il est encore d'autres points sur lesquels Villehardouin a été critiqué : ils sont secondaires, je les passe.

En m'appliquant à défendre une réputation sévèrement attaquée, je n'ai pas prétendu laver de tout reproche une façon d'écrire l'histoire qui ne répond plus à nos exigences d'esprit. Les aventures des croisés de 1202 sur les bords de l'Adriatique et sur la terre de Grèce ont eu des causes plus complexes que ne l'indique Villehardouin. Tout ne saurait s'expliquer par une dette d'argent et par la venue d'un prince fugitif. Cette dette, cette venue n'ont eu d'effet que parce qu'elles ont agi en milieu favorable. En ce sens, il est bien vrai de dire qu'une « théorie de l'accident », une « théorie des causes fortuites » ne peut être tenue pour suffisante.

Toutefois, l'erreur serait aussi grave de ne pas faire leur place à des causes accidentelles, sans lesquelles les machinations les plus savantes, les roueries les plus astucieuses de la politique seraient restées inopérantes. Toute l'industrie des Henri Dandolo, des Philippe de Souabe, des Boniface de Montferrat se serait dépensée en pure perte si l'occasion ne s'était pas offerte à eux, venue du dehors, étrangère à leur volonté, de travailler sur une matière qui s'y prêtait. Si Villehardouin, qui ne philosophait pas, qui écrivait tout

1. Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. XII, col. 311.

bonnement la relation des événements auxquels il avait assisté, s'en est tenu à la constatation des causes occasionnelles, c'est-à-dire des causes immédiates et directement déterminantes, on peut bien trouver qu'il a vu simple et gros : ce n'est pas la preuve qu'il ait vu faux, et sa simplicité n'a pas été contraire à la vérité. Qui n'aurait mis en cause que les ambitions d'un roi d'Allemagne, d'un doge de Venise et d'un seigneur lombard se serait autrement fourvoyé.

Ceci dit pour le côté intellectuel des choses. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici : le problème est d'ordre moral. Qu'on suppose démontrée la responsabilité, la culpabilité du roi d'Allemagne, du doge de Venise, du marquis de Montferrat et de tous ceux qu'on voudra. La question est celle-ci : Villehardouin a-t-il cru à cette culpabilité? Aurait-il eu conscience d'une faute, celle des autres, la sienne aussi peut-être, qu'il lui aurait paru nécessaire de justifier? Aurait-il tenté, pour cette justification d'une mauvaise cause, de cacher, de dissimuler certaines circonstances gênantes? Bref, aurait-il manqué de sincérité?

Pour en décider, il faut avant tout savoir si, en effet, il a caché quelque chose. On a cherché. On a cru découvrir certains faits dont il est exact qu'il n'a point parlé : vérification faite, ces faits sont imaginaires. On en a allégué d'autres dont on a prétendu qu'il n'avait point parlé : vérification faite, il en a parlé. On en a allégué d'autres encore dont il n'a pas parlé et qui, dit-on, l'auraient embarrassé : vérification faite, on ne voit pas d'où serait venu son embarras.

Edmond FARAL.

---

## BULLETIN HISTORIQUE

---

### L'ASSYRIOLOGIE ET LES ÉTUDES HITTITES

DEPUIS 1928

---

#### ASSYRIOLOGIE

Il y a seulement quelques années, la période qui précède le début de l'histoire en Asie occidentale était totalement inconnue. Les découvertes de la mission française de Tello (l'ancienne Lagash) en Basse-Mésopotamie, autrefois pays de Sumer, constituaient la limite au delà de laquelle un classement précis des monuments sumériens n'était qu'approximatif. Cette incertitude a été considérablement réduite par les fouilles que diverses missions, anglaises, américaines, allemandes et françaises, ont pratiquées durant ces dernières années en Asie occidentale.

S'il est devenu moins malaisé d'établir entre les monuments une chronologie relative, il reste toujours difficile de fixer la chronologie générale pour les périodes qui précèdent le milieu du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. En voici les raisons. La connaissance de quelques observations astronomiques datant de la 1<sup>re</sup> dynastie de Babylone a permis de calculer l'époque de ces événements et de situer cette dynastie vers 2000 avant J.-C. Calculs, d'ailleurs, approximatifs à environ 200 ans près, selon les astronomes qui les ont effectués. L'incertitude de deux siècles dans cette estimation influera par contre-coup sur l'estimation des périodes précédentes, selon qu'on adoptera les dates de l'astronome allemand X. KUGLER<sup>1</sup> (date la plus basse), ou de l'astronome anglais FOTHERINGHAM<sup>2</sup> (date la plus haute).

Une seconde source de difficultés réside dans l'existence de listes dynastiques rédigées bien après les événements par les scribes babyloniens. Ces listes nous assurent d'une seule chose : le lointain passé de la civilisation sumérienne, mais elles mêlent aux dynasties vraiment historiques des dynasties mythiques et nous les présentent comme successives, alors que nombre d'entre elles furent synchrones, si même certaines ne sont pas de

1. F. X. KUGLER, *Von Moses bis Paulus*. Münster, Aschendorff, 1923.

2. S. LANGDON, J. K. FOTHERINGHAM, *The Venus Tablets of Ammizaduga. A solution of Babylonian Chronologie*, etc. Oxford, 1928.

pure fantaisie. La plus complète de ces listes, quant à présent (car chaque document découvert diffère toujours notablement de ceux qu'on connaissait jusqu'alors), est celle qui appartient à la collection Weld-Blundell et qui a été publiée par S. LANGDON<sup>1</sup>. Elle distingue les rois d'avant le déluge (huit rois ayant régné 241,000 ans) et les rois d'après le déluge, dont il faut compter quatorze dynasties avant celle dite d'Agadé, qui constitue, du point de vue historique, une base assez sûre. Il n'y a pas lieu d'insister sur les chiffres (à peu près ceux qui ont été donnés par Bérosee) des rois antédiluviens ; leur exagération les soustrait à toute discussion.

Mais le déluge lui-même ? Les religions orientales de Grèce, d'Assyro-Babylonie, d'Israël ont gardé le souvenir d'un cataclysme ayant détruit l'humanité. M. WOOLLEY, qui fouillait à Our, en Sumer, a retrouvé les traces d'une inondation de grande importance dans les terrains qu'il explorait<sup>2</sup>. M. WATELIN, à Kish, dans l'ancienne Babylonie, a retrouvé des traces analogues<sup>3</sup>. Mais il s'agit, d'après les niveaux relevés, d'événements séparés par plusieurs siècles, ce qui en restreint la portée (et, d'ailleurs, le « déluge » de M. Watelin correspondrait le mieux aux interprétations). Ce sont les traces d'inondations importantes, mais diverses, telles qu'il s'en produit fréquemment en Mésopotamie ; ce ne sont pas celles d'une catastrophe générale, et H. DE MORGAN se demandait<sup>4</sup> s'il ne s'agissait pas, en raison de la persistance du souvenir d'un tel événement, des pluies torrentielles et des inondations qui ont mis fin à la période glaciaire.

Si nous passons aux dynasties d'après le déluge, nous constatons qu'il en est un certain nombre d'aspect fabuleux (Kish, vingt-trois rois pour 24,510 ans ; Erech, douze rois pour 2,310 ans), mais qu'il en est d'autres n'exagérant que de peu les vraisemblances (1<sup>re</sup> d'Our, quatre rois pour 177 ans) pour s'en approcher peu à peu (Mari, six rois pour 136 ans ; Akshak, six rois pour 93 ans).

Les fouilles, d'ailleurs, nous donnent une indication précieuse à cet égard ; bien qu'elles restituent souvent des monuments au nom de rois qu'ignorent les listes, les monuments au nom de rois qu'on y découvre appartiennent à des dynasties historiquement constatées ; tel est le cas d'Annipadda, fils de Mésannipadda de la première dynastie d'Our, dont les inscriptions se retrouvent à Obeid, près d'Our.

Toutes les incertitudes de la chronologie des hautes époques viennent donc des diverses présentations qu'on a faites de ces dynasties postdiluviennes, selon qu'on admet plus ou moins de dynasties se chevauchant, ou même tout à fait synchrones. Ces décalages augmentent ou diminuent

1. S. LANGDON, *Oxford Editions of Cuneiform Texts*. Vol. II. — *The Weld-Blundell Collection*. Vol. II : *Historical inscriptions*. Oxford, 1923.

2. L. WOOLLEY, *Antiquaries Journal*, 1929, p. 327 ; 1930, p. 329.

3. L.-Ch. WATELIN, *Rapport sur les fouilles de Kish : Journal asiatique*, 1929, p. 103.

4. H. DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, t. I (1925), p. 153.



d'après la date plus ou moins haute attribuée à la dynastie d'Agadé. Celle-ci dépend, en effet, de l'adoption des calculs de tel ou tel astronome.

Néanmoins, s'il ne nous est pas possible d'établir une chronologie absolue avec certitude, nous pouvons, à partir du début de l'histoire, restituer la suite des événements pour les premiers siècles du III<sup>e</sup> millénaire.

Les fouilles anglaises de Tell el Obeid nous ont mis en présence de monuments et d'inscriptions de la première dynastie d'Our. Les fouilles françaises de Tello nous ont fait connaître la série de princes de Lagash, depuis le début de l'histoire jusqu'à la période dite d'Agadé. Or, les inscriptions d'Eannatoum, de Lagash, le disent vainqueur de la ville d'Our ; on peut raisonnablement lui attribuer la fin de la première dynastie d'Our.

D'autre part, à Our, au-dessus du cimetière qui contenait les tombes de ses plus anciens rois, M. Woolley a recueilli de petits monuments au nom de princes de la première dynastie. Le cimetière royal précède donc de peu la première dynastie à laquelle mit fin Eannatoum (le troisième prince de la lignée de Lagash).

Avant la première dynastie d'Our, que connaissons-nous ? Synchrones en partie avec le cimetière royal, deux dynasties de 2,310 et de 24,510 ans, par conséquent, de durées impossibles (douze et vingt-trois rois), et nous touchons à la période dite diluvienne.

C'est donc ailleurs qu'il nous faudra chercher des indices. Nous les trouverons dans les fouilles de ces dernières années, qui ont fait reconnaître trois grandes périodes de civilisations préhistoriques, nommées du site où ces civilisations ont paru le plus caractérisées.

Ce sont, en partant du sol vierge :

1<sup>o</sup> La période d'Obeid, remarquable avant tout par une céramique peinte monochrome (fouilles anglaises de M. Woolley), l'apparition du métal vers la fin de la période, l'absence de l'écriture.

2<sup>o</sup> La période d'Ourouk (fouilles allemandes de Warka, l'ancienne Ourouk), pendant laquelle apparaissent l'écriture, les monuments, notamment les sceaux, et dont la céramique, au lieu d'être décorée, est commune, sans peinture, ornée parfois d'incisions.

3<sup>o</sup> La période de Jemdet-Nasr (fouilles de MM. S. Langdon et Watelin, près de Kish), où l'art et l'écriture se perfectionnent et où réapparaît une céramique peinte, mais de plusieurs tons.

Les fouilles pratiquées en Iran ont eu le mérite de montrer l'homogénéité de cette culture primitive. A quelques différences près, dues au dispersion des ateliers, la même civilisation qu'en Mésopotamie s'y retrouve.

Mais il y a lieu de faire intervenir une importante modification dans l'ancienne classification. On découvrit à Suse une céramique très stylisée, qualifiée Style I et accompagnée d'un outillage de cuivre ; à Tépé-Moussian, à Bender-Bouchir, une céramique de même style, mais moins évoluée, accompagnée d'un outillage de pierre ; on la supposa une dérivation de la première

et on la nomma *I bis*. Depuis, les fouilles du Tépé-Giyan près Néhavend ont rencontré dans le même point ces deux céramiques assemblées. On trouva dans la couche la plus profonde le style dit *I bis* (tout à fait apparenté au style d'Obeid) et accompagné d'outillage de silex ; au-dessus, le style dit *I* à Suse, accompagné d'outillage de cuivre<sup>1</sup>.

Donc, le style *I* de Suse n'est que la fin de la période dont le début est représenté par le *I bis* ; les deux sont l'équivalent de la période d'Obeid. Ces résultats admis par E. Pottier, auteur de l'ancienne classification, ont été obtenus dans toutes les autres fouilles iraniennes : à Tépé-Hissar, près de Damghan, à Réi près de Téhéran, à Tépé-Sialk près de Kashan. A Persépolis, M. Herzfeld a rencontré une céramique, peut-être un peu plus ancienne que celle de Suse, mais cependant très évoluée, qui peut être datée du milieu de la période d'Obeid.

On peut, d'ailleurs, dans cette civilisation d'Obeid, distinguer deux régions assez différenciées, celle du Nord, comprenant la Haute-Syrie, l'Assyrie et le plateau iranien, où le décor accorde plus de place aux animaux et où la forme calice à pied est largement représentée ; celle du Sud, correspondant à la Mésopotamie, plus portée vers le décor géométrique et où le calice est absent.

Enfin, la région du Nord admet, le plus souvent, une sous-période, antérieure à l'apparition de la céramique d'Obeid, caractérisée par une céramique couleur cuir, peinte, par exemple, à Tell-Halaf, Arpachiyah, Réi, Kashan ; puis cette céramique disparaît et est remplacée par celle d'Obeid.

Aussitôt après la période de Jemdet-Nasr se place une courte sous-période, caractérisée par deux cimetières de Kish (Y le plus ancien, puis A), dans lesquels la céramique peinte a disparu et où l'on trouve des formes de vases et de monuments (ceci dans le cimetière A), que l'on recueille également dans les tombes royales d'Our.

Tandis que la céramique de la première période, celle d'Obeid, se rencontre à peu près partout en Asie occidentale, de la Méditerranée jusqu'à la bordure est du plateau de l'Iran, les périodes d'Ourouk et de Jemdet-Nasr, moins longues, ont été inégalement réparties sur le même territoire ; en bien des points l'une des deux ou les deux, font défaut, et, dans ce cas, la période d'Obeid semble y avoir persisté bien plus longtemps qu'ailleurs.

A Suse, par exemple, la période d'Ourouk est représentée (et pas partout) par ce qu'on a appelé la « couche intermédiaire » ou « de transition » : deux ou trois fragments représentent Ourouk à Tépé-Giyan. A Tépé-Giyan, la période polychrome de Jemdet-Nasr (qui se rencontre à Tépé-Moussian) n'existe pas. A Suse, elle est remplacée par le style II, qui possède la plupart des caractères de Jemdet-Nasr et en dérive, mais devient très vite monochrome et persiste longtemps sous cet aspect.

1. G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN, *Fouilles du Tépé-Giyan près de Néhavend, 1931 et 1932*. Geuthner, 1935.

Si l'on peut fixer à quelques siècles la durée probable de la période d'Obeid, en raison de l'épaisseur des couches de débris qu'elle a laissées, la rareté relative des deux autres, le peu d'importance de leurs vestiges, le fait qu'entre leurs monuments il y a d'étroites ressemblances, invitent à leur assigner une durée assez brève.

L'Égypte nous fournira un point précieux de comparaison. Les ressemblances relevées entre les monuments de l'Égypte prédynastique et les plus anciens de la Mésopotamie ont conduit égyptologues et orientalistes à reconnaître une communauté d'inspiration au moment où s'élaboraient les deux civilisations. On est maintenant d'accord, en général, pour reconnaître la contemporanéité de la période prédynastique et de celle d'Ourouk, de la période thinite et de celle de Jemdet-Nasr, et pour admettre que cette civilisation sumérienne a été propagée par les Sémites de Canaan. Telle est l'opinion de M. R. DUSSAUD<sup>1</sup> en accord avec celle que j'avais moi-même exprimée<sup>2</sup>; je n'oserais cependant placer la stèle de chasse de Warka plus haut que le xxxiii<sup>e</sup> siècle. Puisque la plupart des égyptologues s'accordent pour mettre l'avènement de Ménès entre 3300 et 3200, nous devons, au moins provisoirement, adopter cette date. En la combinant avec les données chronologiques, dont nous avons exposé l'établissement dans les pages précédentes, nous obtenons ainsi le schéma suivant :

IV <sup>e</sup> millénaire	Périodes Obeid	Our	Lagash
vers 3400	Ourouk IV		
vers 3200	Jemdet-Nasr		
vers 3050	période Kish (Y)		
vers 3000	période Kish (A)	Tombes royales	
vers 2900		1 <sup>re</sup> dynastie d'Our	
vers 2880			Our-Nina Akourgal Eannatoum et successeurs
vers 2725	Dynastie d'Agadé (Sargon l'Ancien).		

Nous obtenons ainsi la succession ininterrompue des dynasties qui relient le cimetière des tombes royales à la monarchie d'Agadé.

Les dates auxquelles nous nous arrêtons et qui sont généralement acceptées ne sont pas admises par certains. C'est ainsi que M. Woolley place le début du cimetière royal vers 3500 (tandis que MM. Christian et Weidner le datent d'environ 2600) et l'avènement de la dynastie d'Agadé de 2600 (alors que MM. Christian et Weidner proposent 2528), en vertu des corrections qu'ils font subir aux listes dynastiques.

1. *Syria*, 1935, fascicule 3 (paru en décembre), p. 320-322.

2. *Revue d'assyriologie*, janvier 1932, p. 36-38. — *Ibid.*, juillet 1935, p. 152-155. — *Revue archéologique*, juin 1935, p. 165, 195 et 197.

Mais, si nous tenons notre équation Thinites = Jemdet-Nasr comme exacte (et de nombreux faits semblent l'établir)<sup>1</sup>, la date de M. Woolley paraît trop haute, celle de MM. Christian et Weidner trop basse.

\* \* \*

Au cours des périodes allant de celle d'Ourouk à celle d'Agadé, l'art sumérien a produit de nombreux monuments ; nous essaierons de grouper les plus importants de ceux qui ne portent aucune date en eux-mêmes, autour de ceux dont la date relative nous est connue : tombes royales, première dynastie d'Our, dynastes de Lagash.

Dès l'abord, une première difficulté surgit. Tandis que nous avons tendance à grouper des œuvres de même style, M. Woolley estime que, par suite du « statisme », c'est-à-dire de l'immobilité de l'art sumérien, on a pu, à des siècles de distance, reproduire identiquement les mêmes œuvres. On a depuis assez longtemps parlé de « l'Orient immuable », pour qu'il ne soit pas besoin d'insister sur la pensée de M. Woolley. De vrai, l'Orient obéit à un conservatisme des usages et des motifs artistiques que l'Occident ne connaît pas ; les changements y sont moins brusques, les modes elles-mêmes sont moins sujettes à révolutions qu'en Occident de nos jours ; mais cette immobilité n'est que relative.

Les fouilles américaines ont retrouvé dans un palais sassanide près de Damghan, en Perse, des plaques de stuc représentant des cerfs et des biches paissant<sup>2</sup>. Ces plaques sont comparables à des ivoires découverts par M. THUREAU-DANGIN, dans le palais assyrien d'Arslan-Tash, en Haute-Syrie<sup>3</sup>. Au premier abord, même pensée, mêmes motifs, alors que plus de mille ans séparent les deux séries de monuments. On s'aperçoit bien vite que les plaques du palais sassanide, très restaurées d'ailleurs, sont d'un tout autre style que les ivoires. Des motifs comme celui de l'aigle léontocéphale liant ses proies, comme le héros combattant les fauves, qu'on croit être Gilgamesh, sorte d'Hercule assyrien, ont été reproduits pendant des siècles par l'art de l'Asie occidentale, identiques quant au fond, mais avec assez de différences dans le style pour qu'on puisse fixer à chacun son époque. En présence de la répétition de motifs ou de thèmes décoratifs, étudions-en le style ; il sera rare que nous n'y trouvions pas de différences, même minimales, qui décèlent des époques diverses. Lorsque ces légères dissemblances n'existent pas, alors les deux monuments sont de même époque, étant bien entendu que, si des motifs peuvent rester stationnaires en Occident, pen-

1. Bibliographie dans G. Contenau, *L'Égypte et l'Asie avant l'Histoire : Manuel d'archéologie orientale*, t. III (1931), p. 1582-1599.

2. E. F. SCHMIDT, *Tepe-Hissar Excavations 1931*, *The Museum Journal*. Philadelphia, 1933, pl. CLXVI.

3. F. THUREAU-DANGIN, *Arslan-Tash*. Geuthner, 1931, pl. XXXVI, nos 61, 62.

dant un quart de siècle, ils peuvent le rester pendant un demi et même trois quarts de siècle en Orient.

\* \* \*

Les premiers monuments apparaissent à la période d'Ourouk ; ce sont des cachets ou des cylindres-sceaux dont on déroulait l'empreinte sur l'argile fraîche ; on obtenait ainsi la marque personnelle du possesseur de l'objet. Ces cylindres ont ceci de déroutant que, premiers en date, ils accusent tout de suite une perfection étonnante dans la représentation des animaux, réels ou fantastiques<sup>1</sup>. Dans les petites scènes qu'ils reproduisent, on remarque déjà certaines conventions qui se retrouveront dans un art plus tardif. Bref, aussi bien dans la sculpture que dans la glyptique, le début est une réussite dont nous ne percevons pas les tâtonnements. Dès cette époque, quelques monuments apparaissent : par exemple, des vases ornés d'animaux en relief, placés tête et corps de profil<sup>2</sup>, une auge votive du British Museum<sup>3</sup>, un fragment de vase du Louvre, où se retrouve, comme sur les cylindres, la curieuse image d'une bergerie<sup>4</sup>, dont les bœufs sont représentés sortant à mi-corps non par la porte, mais des parois du petit édifice ; façon conventionnelle de représenter ce qu'il contient. Notons, parmi les animaux qui font partie du répertoire de cette époque, le bélier à cornes en vrilles divergentes et à barbiche en fanon triangulaire.

Faunes, chiens, animaux à longue queue portent fréquemment cette queue dressée et ramenée vers la tête de l'animal. D'autres fois, l'artiste oppose deux animaux l'un à l'autre, faisant une tresse de leurs queues (ou de leurs cous démesurément allongés). Parmi les ornements habituels, citons les vases à plusieurs goulots, à larges anses ou semblant emballés dans un revêtement protecteur, sans doute le filet, à travers les mailles duquel on passait un lien pour les porter.

Les représentations de constructions ne sont pas rares ; ce sont, outre les bergeries de roseaux, comme on en fait encore en Iraq, des portails symbolisant toute la demeure, et dont les panneaux, encastrés l'un dans l'autre, rappellent l'architecture en bois primitive.

L'homme est représenté soit nu, et de façon assez experte, soit vêtu d'une jupe, d'étoffe lisse, drapée autour du corps ; ses cheveux, maintenus par un ruban passant sur le front, se répandent en masse sur les épaules ; lorsqu'il porte la barbe, elle est en forme de favoris pendants, mais laissant les joues dégagées.

1. A. NÖLDEKE, *Fünfter Vorläufiger Bericht über die von der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft in Uruk unternommenen Ausgrabungen*. Berlin, 1934, pl. 22-29.

2. H. R. HALL, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*. Paris, 1928, pl. I.

3. *British Museum Quarterly*, III (1928-1929), pl. XXII.

4. G. CONTENAU, *Musée du Louvre. Antiquités orientales*. I (1927) : *Sumer, Babylonie, Élam*, pl. 6.

A la période de Jemdet-Nasr, mêmes caractères ; le sculpteur s'essaie à des monuments de plus grandes dimensions, comme le vase en cornet du musée de Bagdad, provenant de Warka<sup>1</sup>. Sur ce vase, en plusieurs registres, une procession de fidèles apportant leurs offrandes, fruits et bétail, se développe devant la déesse de fertilité.

Une stèle de Bagdad<sup>2</sup>, de même époque, représente une chasse au lion. Le petit bas-relief du Louvre, appelé le « personnage aux plumes<sup>3</sup> », les « monuments Blau<sup>4</sup> » du British Museum sont de la période de Jemdet-Nasr.

Celle-ci continue sur bien des points la période d'Ourouk ; la céramique y reste généralement la même, sauf que la céramique polychrome est surajoutée à la céramique sans peinture ; le décor des cylindres-sceaux est parfois presque le même dans les deux sites, et cette rencontre donne l'impression de deux périodes en partie confondues. Lorsqu'un monument n'a pas été trouvé dans une couche nettement différenciée par les objets voisins, il est souvent très difficile de dire s'il s'agit d'un monument de la fin de l'âge d'Ourouk ou du début de celui de Jemdet-Nasr. Le costume suit la mode de l'époque d'Ourouk, jupe en étoffe quadrillée, coiffure et port de barbe identiques. Même façon de représenter la musculature humaine, par masses lisses, renflées en forme de fuseaux.

L'animal demeure plantureux, flottant dans sa peau, pour ainsi dire ; le sculpteur continue à garnir les parois de ses vases de lions, de taureaux en relief, mais, si le corps apparaît de profil, la tête se présente le plus souvent en ronde bosse, de face<sup>5</sup>.

Mais à Jemdet-Nasr, à côté des cylindres dans le style d'Ourouk, si large et généralement si simple, il en est d'autres dont la composition est plus touffue, plus confuse ou d'une moindre exécution.

Le cimetière Y de Kish et son sous-sol recèlent, parmi leurs produits caractéristiques, une céramique décorée d'une façon très particulière. Le dessin s'obtient en effaçant, sur certains points, l'engobe encore humide dont on a revêtu le vase. Or, cette céramique se retrouve à Hafajé, près de Bagdad, dans un niveau où M. Francfort a découvert une série de statues archaïques<sup>6</sup>. Le costume des personnages, robes lisses terminées par un long rang de franges, les visages alternativement glabres ou à longue barbe carrée, les têtes rasées ou à longue chevelure, la façon malhabile de traiter les mains et les pieds, rapprochent ces œuvres de celles du cimetière royal

1. C. ZERVOS, *L'art de la Mésopotamie*. Paris, 1935, p. 62-63.

2. A. NÖLDEKE, *Fünfter Vorläufiger Bericht*, etc., pl. 12-13.

3. *Encyclopédie photographique de l'art. L'art de Mésopotamie ancienne au Musée du Louvre*. Éditions « Tel », 1935, p. 175.

4. L. W. KING, *A History of Sumer and Akkad*. Londres, 1916, p. 62.

5. H. R. HALL, *La sculpture babylonienne*, etc., pl. II, 1 ; III, 1. — G. CONTENAU, *Musée du Louvre, monuments mésopotamiens nouvellement acquis ou peu connus*, Éditions d'art et d'histoire, 1934, nos X et XI, pl. IX, a, X, a.

6. H. FRANKFORT, *Illustrated London News*, 19 mai 1934, p. 761, 774-778 et 802.



et de celles qui ont été trouvées à Our, en dehors des tombes, dont nous reparlerons plus loin.

Certains de ces caractères de décadence, notés dans la glyptique de Jemdet-Nasr, se retrouveront également dans la glyptique du cimetière royal d'Our.

Sur les cylindres-sceaux<sup>1</sup>, plus de files d'animaux d'un si beau réalisme, mais des scènes de sacrifices ou de banquets; le roi ou le dieu, assis derrière une table à offrande, y reçoit l'hommage de serviteurs ou d'adorants. Le costume n'est plus fait de l'étoffe quadrillée en usage au temps de Jemdet-Nasr; c'est déjà l'étoffe appelée par les Grecs Kaunakès, qui imite en tout ou en partie la toison d'animal dont on se couvrait. Les traits des personnages sont rendus par un simple cercle largement ajouré à l'intérieur pour simuler l'œil; il s'y joint, au lieu de nez, un appendice en bec d'oiseau.

A part les cylindres et le panneau appelé « l'Étendard »<sup>2</sup>, fait de morceaux de coquille incrustés sur un fond de lapis-lazuli, qui appartient à une des tombes les plus anciennes et garde les traditions de l'époque d'Ourouk, la représentation de l'homme se raréfie sur les monuments du cimetière royal. Par contre, celle des animaux garde toute sa perfection; il semble même que cette perfection bénéficie de la technique employée et dans laquelle les vieux Sumériens sont passés maîtres, le travail du métal.

Qu'il s'agisse des têtes d'animaux ornant le devant des harpes, des petits sujets servant de passe-guides, l'artiste atteint le plus parfait naturalisme, produit une œuvre forte, malgré les quelques particularités de technique qui nous déconcertent (par exemple, les têtes de taureaux d'or, dont la crinière et la barbe sont de lapis)<sup>3</sup>. La vaisselle, la bijouterie, les armes d'apparat, d'argent ou d'or, sont aussi achevées; c'est un sommet de l'art.

Les tombes royales de Tello n'ont pas été découvertes, qu'elles aient été violées jadis ou soient restées simplement ignorées. Cependant, des trouvailles dues aux clandestins, un poignard de cuivre à poignée faite de deux lions<sup>4</sup>, une bague d'or à incrustations de lapis et de cornaline<sup>5</sup>, tout à fait dans le style des bijoux d'Our, donnent à penser qu'il existait à Tello de riches tombes de même époque.

La richesse du cimetière royal est telle que nous possédons suffisamment d'œuvres d'art de la première partie de son existence (début du III<sup>e</sup> millénaire) pour nous permettre la comparaison avec de multiples monuments, dont certains sont sans origine bien assurée.

Nous en rapprocherons d'abord le cimetière A de Kish, dont la céramique se retrouve dans le cimetière d'Our, et à Suse même, notamment, certaines

1. C. L. WOOLLEY, *Ur Excavations. II: The Royal Cemetery*. Londres, 1934, pl. 193-195.

2. C. L. WOOLLEY, *Ibid.*, pl. 91-93.

3. C. L. WOOLLEY, *Ibid.*, pl. 107.

4. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, t. II (1931), fig. 404.

5. *Ibid.*, fig. 405.

jarres, dont l'anse représente, grossièrement figurée, une idole féminine. Le niveau du temple d'Assur, désigné sous le nom de couche G.-H., et les objets votifs ou cultuels qu'il renferme sont également de la fin de cette période<sup>1</sup>. Par suite, nous pouvons attribuer à la période du cimetière royal archaïque et du cimetière A, de Kish, certains monuments; les coquilles et les nacres découpées et gravées du palais sumérien de Kish (dont les ruines ont été occupées par le cimetière A). Ces plaquettes faisaient partie d'un monument analogue à l'« Étendard »; ce qui nous en est parvenu (scènes de guerre) montre que le sujet était analogue et la technique même en progrès<sup>2</sup>. Bien entendu, les costumes des personnages ont subi quelques modifications de détail; Our est en Basse-Mésopotamie et Kish dans la région de Bagdad.

Rappelons que le site d'Ashara, l'ancienne Tirqa sur la rive droite de l'Euphrate, entre Deir-ez-Zor et Abou-Kemal, a donné à MM. THUREAU-DANGIN et DHORME quelques petits monuments: cylindre, chaîne d'or, épingle de cuivre à tête de lapis, du style des objets similaires recueillis dans les tombes royales les plus anciennes<sup>3</sup>. Dès cette époque (environ 3000 avant notre ère), la culture sumérienne était florissante sur ce point de Haute-Syrie.

Nous pouvons assigner à la fin de l'époque des tombes royales et du cimetière A, ou au début de la première dynastie d'Our, le monument du Louvre, trouvé à Tello, et appelé la Base circulaire<sup>4</sup>, le fragment de plaque en calcaire provenant d'Our, qui représente un char avec son attelage<sup>5</sup>, un autre fragment plus considérable qui complète la scène (banquet et apport de tribut), mais ne provient pas de la même plaque (la matière est l'albâtre), recueilli par M. Frankfort à Hafaje<sup>6</sup>, deux fragments<sup>7</sup> du Louvre de sujet analogue, dont l'un a été trouvé à Suse. Même remarque pour les monuments appelés les « plaques d'Our-Enhil<sup>8</sup> », de Nippour. On y retrouve les mêmes personnages, dans le même costume; tout cela crée une classe homogène, dont les spécimens peuvent être séparés par un certain nombre d'années, mais point par des siècles, en raison des similitudes qu'on y relève.

Même remarque pour les vestiges du temple de Tell-el-Obeid<sup>9</sup>, qui date de la première dynastie d'Our (fondateur Annipadda, fils de Mesannipadda,

1. W. ANDRAE, *Die archaischen Ischtartempel in Assur*. Leipzig, Hinrichs, 1922.

2. S. LANGDON, *Excavations at Kish*, I, 1924, pl. VI, XXXVI-XXXIX.

3. F. THUREAU-DANGIN et DHORME, *Cinq jours de fouilles à Asharah : Syria*, V (1924), p. 265-293.

4. E. DE SARZEC, *Découvertes en Chaldée*. P. 18, pl. I bis et I ter.

5. C. L. WOOLLEY, *The Royal Cemetery*, pl. 181.

6. C. L. WOOLLEY, *Ibid.*, pl. 181.

7. *Encyclopédie photographique de l'art*, p. 177. — G. CONTENAU, *Monuments mésopotamiens*, pl. IX.

8. E. UNGER, *Sumerische und akkadische Kunst*. Breslau, Hirt., 1926, p. 77 et 78.

9. H. R. HALL et C. L. WOOLLEY, *Ur Excavations. I : Al-Ubaid*. Londres, 1927, pl. X XI, XXXI-XXXIII.

chef de la dynastie). Les personnages d'une scène agricole, fixée autrefois en frise sur les murs du temple, sont à rapprocher de ceux de l'« Étendard » ; les animaux, en coquille incrustée, rappellent, en plus stylisés, les animaux de la fin d'Ourouk ou de Jemdet-Nasr. Ces ressemblances et la lente transformation de l'écriture justifient, je crois, cette comparaison et le temps relativement restreint que nous accordons à l'évolution de ces périodes.

C'est au temps de la première dynastie d'Our que nous mettrions encore la masse votive de Mésilim<sup>1</sup>, roi de Kish, qui est au Louvre ; le facies des lions qui l'ornent est celui des mêmes animaux sur les plaques de coquille décorant des jeux trouvés dans les tombes royales ; même procédé d'incrustation d'une pierre pour simuler la langue, sur la masse de Mésilim et sur les têtes de lion de bitume, plaquées de cuivre provenant d'Obeid. Par définition, enfin, contemporanéité des bas-reliefs d'Our-Nanshe (lu autrefois Our-Nina), du Louvre<sup>2</sup> et du musée d'Istamboul, puisque Our-Nanshe se place entre Mésilim et Eannatoum, qui mit fin à la première dynastie d'Our. Le style et l'écriture, d'ailleurs, n'y contredisent pas.

Nous arrivons ainsi à Eannatoum, connu par sa célèbre stèle des Vautours du Louvre<sup>3</sup>, et à ses successeurs, dont les œuvres, à leurs noms, se classent naturellement dans la série. Mais il est quelques monuments anépi-graphes ou non, de provenances diverses, dont il faut déterminer la place. De ce nombre sont les objets de Mari sur l'Euphrate, près de Deir-ez-Zor<sup>4</sup>. Mari, à l'époque historique, fut une ville vraiment akkadienne, mais l'influence sémitique, qui se répand d'Ouest en Est, commence à peine à se faire sentir dans les monuments jusqu'ici découverts et seulement dans l'inscription d'une statue, la plus récente du lot.

Trouvés dans un temple d'Ishtar, ayant fait partie du trésor du temple, ces monuments semblent s'échelonner sur un certain laps de temps. Le plus ancien serait la série de fragments de nacre ayant appartenu à un panneau comme l'« Étendard », mais de facture plus évoluée, d'un métier plus habile et moins archaïque. Le costume des personnages les apparente aux fragments de Kish, ville plus proche de Mari que d'Our. Puis viennent des statuettes d'à peu près l'époque d'Eannatoum ou de ses premiers successeurs, dont la plus récente, au nom d'Ebih-il, serait sans doute voisine d'Entéména. Dans cette statue d'albâtre, le sculpteur semble avoir visé à l'archaïsme ; le personnage, le buste nu, a la partie inférieure du corps drapée dans l'étoffe laineuse dite kaunakès, mais qui ici imite encore visiblement la toison de l'animal qui l'a jadis inspirée. Sa barbe est aérée par de régulières excavations au trépan, comme celle du dieu de la stèle d'Eannatoum et comme le petit buste de Lougal-Kisalsi du musée du Louvre. L'inscrip-

1. G. CONTENAU, *Antiquités orientales*, I, pl. 1.

2. G. CONTENAU, *Antiquités orientales*, I, pl. 3.

3. G. CONTENAU, *Ibid.*, pl. 4 et 5.

4. A. PARROT, *Les fouilles de Mari : Syria*, p. 1-28, 118-140.

tion, enfin, est écrite en pictographie ; elle emploie des signes qui se rencontrent sous Eannatoum et ses successeurs immédiats, sauf un signe (*il*) qui veut être archaïque et sera, d'ailleurs, écrit de façon archaïque jusque sous les Agadéens. L'inscription, étant pictographique, peut se lire soit en sumérien, soit en sémitique ; M. Thureau-Dangin, qui a traduit ces inscriptions, a choisi, à bon droit, semble-t-il, de les lire en sémitique, parce que les noms propres des trois statues inscrites sont sémitiques. Mais, dans deux cas sur trois, la construction de la phrase (omission de la préposition sémitique *ana*) indique une imitation de la syntaxe sumérienne et prouve que l'on commençait à peine, à Mari, à substituer le sémitique au sumérien. Le style des monuments de Mari étant purement sumérien, nous voyons que la pénétration sémitique en Sumer est encore faible à Mari vers 2800, et que c'est par l'introduction du langage sémitique qu'elle se traduit tout d'abord.

Telle est, sommairement esquissée, l'histoire monumentale de la Mésopotamie, pendant les premiers siècles de son existence, telle que semblent nous permettre de le faire les découvertes de ces dernières années.

#### LE DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES HITTITES

La solution de ce problème, qui s'est dérobée pendant tant d'années aux recherches de nombreux déchiffreurs, a fait un pas décisif et le principe peut en être considéré comme acquis<sup>1</sup>. Tandis que les textes hittites écrits en cunéiformes sont maintenant déchiffrés, ceux qui sont écrits en hiéroglyphes résistaient jusqu'à présent. Le fait était d'autant plus regrettable que le nombre des textes de cette écriture était considérable et que les fouilles de Karkémish l'avaient beaucoup accru.

Ces textes se présentent sous forme d'hiéroglyphes, un peu lourds, reproduisant des animaux, l'homme, ou certaines parties de leur corps, et des objets dont quelques-uns sont peu identifiables. L'écriture se lit en commençant par le côté de la ligne vers laquelle la partie antérieure des signes est tournée, puis elle continue d'une ligne à l'autre, comme les sillons dans le labour (écriture boustrophédon). Des signes spéciaux indiquent les idéogrammes, les noms de personnes et séparent les mots. L'écriture étant, comme celle des Mésopotamiens, composée à la fois d'idéogrammes et de syllabes, la grosse difficulté a été d'en faire la discrimination, et le premier travail a consisté à déterminer le nombre d'idéogrammes auquel on peut ramener toutes les variétés que l'on rencontre.

Les premiers efforts sont le fait de l'archéologue anglais Sayce, qui abou-

1. Une excellente étude sur la question est due à M. E. DHORME, *Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites?* Elle a paru dans *Syria*, XIV (1933), p. 341-367. Le lecteur y trouvera tous les renseignements auxquels nous n'avons pu faire place dans notre résumé et la bibliographie complète des travaux récents.

tit à quelques résultats de valeur et appliqua au déchiffrement une méthode correcte, celle de l'emploi d'une inscription bilingue. Le malheur voulut que l'inscription choisie, le sceau de Tarkondémos, à légende écrite en hittite et en cunéiforme, ait vu ses signes cunéiformes mal interprétés. L'inscription initiale qui devait donner la clef du déchiffrement ayant été mal lue, les résultats éloignés devaient s'en ressentir. Néanmoins, Sayce pressentit la valeur de quelques signes, notamment d'idéogrammes, et aboutit à un certain nombre de lectures correctes. Je passe sur les tentatives qui eurent lieu à peu près à même époque, pour arriver à celles de ces dernières années. Elles sont dues à P. Meriggi, I. J. Gelb, Forrer, Bossert et Hrozny ; elles ont abouti à la lecture des signes et en même temps à des considérations sur la langue que ces signes exprimaient. Bien que, sur tous ces points, il n'y ait pas unanimité dans les résultats obtenus, le pourcentage des concordances est tel qu'on peut considérer le problème comme presque résolu ; il n'y a plus qu'à apporter aux lectures des corrections de détail. Nous noterons le secours qu'a fourni pour l'identification des syllabes l'étude des noms propres de villes ou de rois ; une première conséquence de l'établissement de la valeur des syllabes a été de permettre la lecture des noms divins que portent si souvent les bas-reliefs représentant des scènes religieuses. On peut donc attendre beaucoup de ces investigations, et le temps n'est pas éloigné où toute la masse de ces inscriptions de la Haute-Syrie et de l'Anatolie viendra fournir un aliment nouveau à l'histoire de la fin du II<sup>e</sup> et du début du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère.

G. CONTENAU.

Janvier 1936.

## L'HISTOIRE EN HONGRIE, 1867-1935

(Suite<sup>1</sup>)

### L'HISTOIRE EN HONGRIE DURANT L'ÉPOQUE D'APRÈS-GUERRE

(1919-1935)

I. L'ORGANISATION DES SCIENCES HISTORIQUES. — a) *Les principes de la politique scientifique de la Hongrie contemporaine.* — La magnifique organisation scientifique qui, au début de la guerre mondiale, était en Hongrie une réalité vivante déclina rapidement lors de la catastrophe de l'automne de

1. Voir *Rev. histor.*, t. CLXXVII, p. 84.

1918. Parmi les causes immédiates de cette brusque décadence, la plus importante, celle qui ébranla les bases mêmes de l'ancien édifice, fut sans doute la dépréciation considérable de la monnaie hongroise<sup>1</sup>. L'activité des institutions scientifiques qui, avant la guerre, étaient des fondations privées, en fut presque complètement arrêtée. *Történeti Szemle* paraissait, en 1913, sur 640 pages, *Századok* sur 806 et *Magyar Könyvszemle* sur 518; en 1922, ce n'était plus que 196, 306 (ce chiffre pour 1921) et 204 pages<sup>2</sup>. Non moins importantes furent les répercussions de la mutilation du pays. La Hongrie ayant perdu deux Universités, de Pozsony et de Kolozsvár, et de nombreuses villes à population principalement magyare — Kassa, Kolozsvár, Szatmár, Nagyvárad, Szabadka, Marosvásárhely, etc. — les ouvrages scientifiques courants ne se placent plus qu'à 1,000-1,500 exemplaires, contre 2,000-3,000 auparavant<sup>3</sup>. En outre, le régime communiste de 1919 fit la chasse en particulier aux livres d'histoire. Ainsi n'était que trop justifié le douloureux jugement des représentants intellectuels de la nouvelle Hongrie à peine sortie de l'atmosphère brumeuse de révolutions successives : « La civilisation hongroise se trouve dans une situation extrêmement critique<sup>4</sup>. » Mais, du fait du complet changement des circonstances, l'ancienne organisation, déjà ruinée, était en outre démodée. Comme dans la plupart des pays de l'Europe d'après-guerre, le nombre des étudiants s'est sensiblement accru dans les Universités hongroises. La grande Hongrie de 1910, avec 20 millions d'habitants, ne comptait que 13,814 étudiants; la Hongrie mutilée de l'après-guerre, avec 8,688,319 âmes, en avait en 1929 13,880<sup>5</sup>. Une réforme du haut enseignement s'imposait donc. Du fait que le pays avait recouvré son indépendance, mais perdu son armature militaire, une autre série de problèmes se posait. Tout cela explique que la nouvelle Hongrie ait décidé de remettre en question toute son organisation scientifique et de construire, dans l'intérêt d'un plus bel avenir, un nouveau temple en l'honneur de la déesse Minerve.

1. En 1913, le prix de gros du papier « pur chiffon » était de 0,52 couronne par kilogramme; en novembre 1921, de 93 couronnes; en décembre 1922, de 365; ce qui revient à un renchérissement de 700 fois le prix initial. Dans le même temps, les salaires des imprimeurs ont été multipliés par 175. Au cours le plus bas, 1,000 couronnes hongroises valaient 1 franc suisse. A ce moment, la *Grande Histoire générale illustrée* de Marczali se vendait 2,100,000 couronnes. — Cf. *A magyar szellemi élet válsága* (La crise de la vie intellectuelle hongroise). Budapesti Szemle, 1923, t. CXCIV, p. 1.

2. Zoltán MAGYARY, *A magyar tudományos nagyüzem megszervezése* (L'organisation de la grande usine scientifique de la Hongrie). Budapest, Danubia, 1921, p. 22.

3. Paul GULYÁS, *A magyar könyvtermelés egy esztendeje* (Une année d'édition en Hongrie [1928]). Magyar Könyvszemle, 1930, t. XXXVII, p. 90.

4. *A magyar szellemi élet válsága*, loc. cit.; La situation du travail intellectuel en Hongrie. Revue de Hongrie, 15 octobre 1925; Rapport sur la vie intellectuelle en Hongrie présenté à la Commission de Coopération intellectuelle par l'Académie hongroise des Sciences. Budapest, 1923; O. de HALECKI, *Enquête sur la situation du travail intellectuel*, II<sup>e</sup> série. Paris, Institut international de Coopération intellectuelle.

5. Jules KORNIS, *La crise du travail intellectuel*. Revue de Hongrie, 1931, t. XLV, p. 219.



Aucune nation, en dehors de la nation française, n'a peut-être ressenti avec autant d'intensité la liaison de son avenir à sa vie scientifique que la nation hongroise après le grand échec militaire. Pour ses dirigeants des années 20, la parole de Shakespeare *To be or not to be* devint identique à « se cultiver ou mourir », et forma le premier pilier de la nouvelle politique scientifique hongroise<sup>1</sup>.

Ce qu'était auparavant le ministère de la Défense nationale — pour reprendre la parole du comte Klebelsberg — le ministère de l'Instruction publique l'est devenu. Les titulaires de ce portefeuille durant de longues années, le comte Cuno Klebelsberg (1873-1932) et M. Valentin Hóman (1885), tous deux présidents de la Société d'histoire, ont profondément senti la lourde responsabilité qui leur incombait désormais. Ils ont conçu le rôle de leur ministère comme consistant essentiellement à gouverner et non pas à administrer des masses d'affaires de détail. « Le ministère », dit M. Z. Magyar, le premier collaborateur du comte Klebelsberg, « doit avoir l'ambition de diriger la politique scientifique, de faire triompher les intérêts généraux du pays et d'aider l'activité scientifique de la nation à se hausser au niveau qu'exige la concurrence internationale<sup>2</sup>. » Ce souci constant du ministère apparaît aux chiffres : alors que, sur l'exercice de 1913-1914, 11,37 % de son budget étaient utilisés pour des fins universitaires et en 1914-1915 10,44 %, la proportion pour 1921-1922 est de 28,44 % et pour 1922-1923 de 32,86 %<sup>3</sup> ; dans la grande Hongrie, il y avait, en 1913, 839 emplois scientifiques, et dans la Hongrie mutilée, en 1922-1923, 1,187<sup>4</sup>. Comme la France après 1871, la Hongrie s'efforce de reconquérir le rang perdu par une activité plus intense dans tous les domaines de l'esprit et une énergie plus soutenue. C'est à la Hongrie que revient — pour employer l'expression chère à Louis Kossuth — la « supériorité culturelle » dans la nouvelle Europe danubienne. Voilà le second principe de la nouvelle politique scientifique hongroise.

Dans cette nouvelle conception, l'histoire occupe une place pour ainsi dire privilégiée. En effet, suivant les idées du comte KLEBELSBERG, c'est elle qui constitue l'antidote le plus efficace contre un radicalisme aussi brutal que fut celui de 1919. « La société » — déclarait-il — « se défend elle-même, l'ordre

1. Cf. Albert BERZEVICZY, *Nemzeti katasztrófdíink (Nos catastrophes nationales)*. Budapesti Szemle, mai 1920 ; Roland HEGEDŰS, *A magyar éjszaka (La nuit hongroise)*. Budapesti Szemle, juillet-septembre 1920 ; Riedl Frigyes *hagyatéka (Le legs de Frédéric Riedl)*. Minerva, 1922, p. 21, 137 ; Valentin HÓMAN, *A magyar tudományosság jövője (L'avenir de la vie scientifique hongroise)*. Budapesti Szemle, février-mars 1920, p. 130 ; comte Cuno KLEBELSBERG, *Neonacionalizmus (Le néo-nationalisme)*. Budapest, Athenaeum, 1928, 316 p. ; et *Küzdelmek könyve (Le livre des combats)*. Budapest, Athenaeum, 1929, viii-304 p.

2. MAGYAR, *op. cit.*, p. 194 et cf. p. 76.

3. *A magyar szellemi élet válsága*, *loc. cit.*

4. Zoltán MAGYAR, *Organisation de la vie scientifique hongroise*. Revue des Études hongroises, 1924, t. II, p. 276.

qui la constitue, en favorisant les sciences historiques<sup>1</sup>. » « Telle a été ma conviction », disait-il plus tard, « quand je me suis mis, tout de suite après l'écroulement du bolchévisme, à réorganiser la Société d'histoire, dont une des principales tâches consiste justement à cultiver le sens historique dans la nation hongroise<sup>2</sup>. » L'histoire était appelée, surtout dans les temps qui suivirent la catastrophe, à fournir aux âmes blessées et une consolation et une force, tout comme après l'échec de 1849. « Avons-nous l'espoir de récupérer notre patrie? — A cette question, seule l'histoire peut donner réponse<sup>3</sup>. » Telle était l'opinion unanime. Aussi l'organisation de la science historique fut-elle la première à se faire, et, après une interruption de deux ans environ, était-elle, en 1921, de nouveau en pleine activité. Ainsi la faveur accordée aux études historiques est la troisième caractéristique de la nouvelle politique scientifique hongroise.

Et voici la quatrième. Puisque la civilisation démocratique de la nouvelle Hongrie a pour base le savoir scientifique, la liberté des recherches a été inscrite parmi les plus nécessaires. « Ce pilier, cette valeur à la fois idéale et morale », a déclaré M. Hóman, l'actuel ministre de l'Instruction publique, « nous ne pouvons la sacrifier pour aucun mot d'ordre ou système d'idées, si ronflants et plausibles qu'ils soient, ni même pour favoriser certaines tendances politiques ou religieuses, honorables en elles-mêmes, mais étrangères à la science<sup>4</sup>. » Ce point vaut d'autant plus d'être mis en lumière qu'à l'heure actuelle, dans nombre de pays européens, les nouveaux courants politiques ont malheureusement aboli même ce legs inappréciable d'un libéralisme passé de mode et attelé Clio au char de leur impérialisme<sup>5</sup>.

1. *Elnöki megnyitóbeszéd* (Discours présidentiel d'ouverture, 14 mai 1920). *Századok*, 1920, t. LIV, p. 338.

2. *Elnöki megnyitóbeszéd* (Discours présidentiel d'ouverture, 30 novembre 1922). *Századok*, 1922, t. LVI, p. 611.

3. La citation est tirée de François JULIER, *Magyar hadvezérek* (Stratégies hongroises). Budapest, s. d., p. 3. Cf. C. KLEBELSBERG, *Elnöki megnyitóbeszéd* (Discours présidentiel d'ouverture, 27 décembre 1923). *Századok*, 1923, t. LVI, p. 234.

4. *A magyar történetírás új utjai* (Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise). Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1931, p. 50. — Cf. son *A magyar tudományosság jövője*, surtout p. 132. — C'est grâce à l'efficacité de cet esprit que M. F. Eckhart, professeur d'histoire du droit, a dû de ne pas avoir à subir les mêmes ennuis dont l'auteur de *A származott Rákóczi, 1716-1735* (*Rákóczi en exil, 1716-1735*), avait éprouvé en 1913 toute la dureté.

5. Pour la politique scientifique hongroise d'après-guerre, consulter Zoltán MAGYARY, *Die Entstehung einer internationalen Wissenschaftspolitik*. Leipzig, F. Meiner Vlg, 1932, VII-683 p.; Kuno KLEBELSBERG, *Organisationsprobleme auf dem Gebiete der hohen Kultur*. Budapest, Athenaeum, 1930, 67 p.; BRUNO BALASSA, *La réorganisation de l'enseignement public et des recherches scientifiques en Hongrie*. *Revue des Études hongroises*, 1933, t. XI, p. 59. Sur Klebelsberg, Klebelsberg 1873-1932. *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1933, t. XLVIII, p. 88. — La profession de foi ci-après caractérise toute l'activité de ce grand ministre : « S'il est permis à un Hongrois portant un nom à résonance étrangère de différer en quelque chose des autres Hongrois, cette différence ne peut consister que dans le fait qu'il aime, si cela est possible, encore davantage la patrie souffrante. »

b) *Les historiens.* — En examinant « l'Ordre » des historiens hongrois d'après-guerre, on est frappé à première vue d'y constater l'absence des éléments sociaux qui avaient si nettement donné sa couleur à l'historiographie de l'époque du Compromis, les « assimilés » et les « classes historiques ». Le rôle des premiers — la plupart Allemands et Juifs — s'est terminé avec la séparation des allogènes et avec l'échec du bolchévisme. Celui des seconds — nobles et clergé — décroissait depuis fort longtemps, et pour eux 1919 ne fut qu'un acte final. D'après les rapports annuels établis par la Société d'histoire, des personnalités, qui portent des noms historiques ou ont en abondance des moyens matériels et qui auraient l'obligation morale de soutenir la vie intellectuelle hongroise, « se comportent en étranger dédaigneux ». Parmi les abonnés de *Századok*, 1,7 % seulement proviennent de la classe des propriétaires terriens. La retraite du clergé, auparavant si actif sur le terrain de l'histoire, s'explique par sa nouvelle orientation et la diminution de ses ressources matérielles : l'Église hongroise de nos jours s'efforce de concentrer son activité sur le terrain social et de résoudre en particulier le problème de la banlieue de Budapest, devenu aussi aigu que celui de la banlieue parisienne.

Du fait de ces importants déclassements sociaux et de l'extinction progressive de l'ancienne génération, le culte de la science historique en Hongrie passe de plus en plus aux mains de couches sociales à la pensée plus homogène et plus proches de la racine de la nation, surtout les fils de fonctionnaires et d'artisans. Pour faciliter la sélection parmi ces éléments peu fortunés ou, plus précisément, le recrutement des jeunes savants destinés à cultiver les sciences historiques, le comte Klebelsberg a établi un système de bourses approprié. Cette transformation sociale n'est pas restée, nous le verrons, sans répercussion sur l'esprit de notre historiographie.

La statistique des savants effectuant des recherches aux Archives nationales de 1926 à 1933 inclus fournit de ce point de vue social des renseignements intéressants<sup>1</sup>.

Profession	Nombre des lecteurs en l'année de							
	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933
Étudiants en lettres. .	17	15	19	33	38	39	46	53*
Fonctionnaires publics.	33	27	33	29	31	35	30	46
Professeurs de l'enseignement secondaire . . .	19	22	17	14	18	26	18	31

\* L'augmentation rapide du nombre des étudiants est la conséquence des réformes introduites dans les séminaires d'histoire, dont il sera question plus bas.

1. Étienne SZABÓ, *Az Országos Levéltár kutatói az utóbbi nyolc év alatt* (Les chercheurs aux Archives nationales pendant les huit dernières années). *Levéltári Közlemények*, 1933, t. XI, p. 315.

Professeurs à l'Université . . . . .	12	8	4	8	6	11	5	4*
Prêtres . . . . .	3	5	13	4	5	10	11	10
Carrières libérales (médecins, avocats, etc.) . . .	9	2	12	12	20	10	16	20
Autres . . . . .	54	41	57	57	53	69	46	66
Total . . . . .	147	120	155	157	171	200	172	230

c) *Les relations avec l'étranger.* — Le plus grand défaut de la science historique hongroise avant la guerre était, nous l'avons vu, l'insuffisance de relations avec l'étranger. Elles étaient de caractère purement personnel. Quoique la rumeur publique s'emparât, de temps à autre, du nom de certains historiens, l'historiographie hongroise elle-même était fort peu connue à l'étranger. Aussi le travail de réorganisation de l'après-guerre a-t-il reçu dans ce domaine une vive impulsion. Des relations nouvelles se sont établies tour à tour avec l'Autriche et l'Allemagne, alliées de la Hongrie durant la guerre, avec l'Italie, pays ami de la nouvelle Hongrie, et, plus récemment, avec la Pologne ressuscitée.

Dans la ligne d'évolution de la période du Compromis, des institutions de recherches historiques hongroises ont été établies à Vienne, à Rome et à Varsovie, grands foyers intellectuels des peuples germaniques, latins et slaves. L'*Institut historique hongrois de Vienne* — depuis 1932 *Institut hongrois de Recherches historiques comte Cuno Klebelsberg* — fondé, en 1920, par la Société d'histoire, s'est installé en 1923 dans l'ancien palais de la Garde hongroise (Museumstrasse 7), son siège actuel, et est passé, l'année suivante, sous l'administration de l'État. A l'heure actuelle, il dispose de quatorze chambres et d'une bibliothèque de 6,000 volumes. Sa tâche principale est de faciliter l'exploration historique de la période de 1526 à 1918, où la Hongrie et l'Autriche ont fait partie d'une même monarchie. Ses travaux sont publiés soit dans les *Fontes historiae hungaricae aevi recentioris*, éditées par la Société d'histoire, soit dans l'*Annuaire* de l'Institut. Bon an mal an, il compte de quatre à six membres ordinaires (« intérieurs ») et quinze à vingt membres extraordinaires (« extérieurs »), qui n'y séjournent qu'un temps plus réduit<sup>1</sup>.

A côté de cet Institut, dont l'influence a été décisive dans la nouvelle historiographie hongroise, il existe à Vienne un autre poste pour historiens hongrois, qui est confié à deux savants et installé aux Archives d'État. Au cours de la longue communauté politique de l'Autriche et de la Hongrie,

\* La décroissance du nombre des professeurs à l'Université s'explique par le courant vers la *Geistesgeschichte*, qui, au lieu de patientes recherches d'archives, préfère la synthèse.

1. La statistique des membres réguliers de l'Institut a été publiée par Zoltán MACYÁRY, *Organisation des recherches scientifiques en Hongrie. Rapport présenté à la 3<sup>e</sup> réunion des directeurs de l'enseignement supérieur*. Paris, Institut international de Coopération intellectuelle, 1935.

beaucoup de richesses intellectuelles, fruits des efforts communs des deux pays, s'étaient accumulées à Vienne, qu'il était pratiquement impossible de répartir après la séparation des deux États. Conformément donc aux stipulations des traités de paix de Saint-Germain et de Trianon, ils ont résolu cette question à l'amiable, en déclarant ces richesses propriété commune, inaliénables en faveur d'un tiers, et en stipulant qu'elles seraient conservées à Vienne, à la disposition des ressortissants hongrois dans les mêmes conditions qu'à celle des ressortissants autrichiens. La délégation hongroise de Vienne a donc pour tâche d'exercer les droits réservés à l'État hongrois et de faciliter aux savants hongrois l'exploitation méthodique de ces matériaux historiques<sup>1</sup>.

On comprend ainsi que le nombre des personnalités hongroises faisant des recherches aux Archives d'État de Vienne dépasse celui de toutes les autres nations et qu'en vertu d'une convention du 4 mars 1935<sup>2</sup> le gouvernement hongrois ait décidé de créer à l'Université de cette ville une chaire spéciale d'histoire de Hongrie.

L'*Institut historique hongrois de Rome* (Via Giulia 1), qui aurait dû ouvrir ses portes en automne 1914, fut inauguré en 1923. Alors que son frère viennois s'occupe de l'histoire moderne et contemporaine, il se consacre au Moyen-Age et plus particulièrement à l'histoire ecclésiastique. Le nombre annuel de ses membres « intérieurs » égale celui de l'Institut de Vienne, mais celui des membres « extérieurs » est moindre<sup>3</sup>. Il fonctionne à l'heure actuelle en tant que « section historique » de l'Institut hongrois de Rome, fondé en 1929, avec lequel il a en commun une bibliothèque hongroise de 7,000 volumes ; ses publications, elles sont indépendantes. La chaire d'histoire de Hongrie créée à l'Université de Rome a pour titulaire un savant hongrois qui est en rapports étroits avec l'Institut historique. La convention scientifique italo-hongroise conclue le 16 février 1935 a encore resserré ces liens, en établissant entre les deux pays un échange direct de documents d'archives et

1. Pour le détail, consulter la Convention de Venise datée du 27 novembre 1932 et ses procès-verbaux supplémentaires, publiés dans *Hivatalos Közlöny*, 1934, t. XLII, p. 43. — Cf. *Les fonds des archives communes [à l'Autriche et à la Hongrie] de Vienne*, dans *Les négociations de la paix hongroise*. Budapest, ministère des Affaires étrangères, 1921, t. II, p. 253.

2. Voir la loi XIX de 1935 qui insère cette convention dans le Code hongrois. Notons qu'il existe également un *Collegium Hungaricum* à Vienne (fondé en 1924 avec une bibliothèque de 3,000 vol.) représentant le type intermédiaire entre les « instituts de recherches » et les « foyers d'étudiants », avec lequel l'Institut de recherches historiques entretient des rapports amicaux. Pour son organisation, voir Antoine LÁBÁN, *Le Collège hongrois à Vienne. Revue des Études hongroises*, 1928, t. VI, p. 116. La production scientifique hongroise d'après-guerre est rassemblée en Autriche par l'Institut historique et par le Collège hongrois, alors que le meilleur centre de documentation pour l'époque précédente est la Bibliothèque de l'Université de Vienne.

3. Voir Zoltán MAGYARY, *Organisation des recherches scientifiques en Hongrie*, et C. KLEBELSBERG, *La cooperazione intellettuale tra l'Italia e l'Ungheria*. Budapest, Franklin, 1927, 24 p.

en prévoyant la création à l'Université de Bologne d'une seconde chaire italienne d'histoire de Hongrie<sup>1</sup>.

L'*Institut historique hongrois de Varsovie* a un cadre plus modeste. Son développement doit beaucoup à l'activité personnelle du professeur d'histoire de Hongrie de l'Université de Varsovie, M. Adrien Divéky, et à celle du professeur Emeric Lukinich (Budapest), dont les noms sont tout aussi intimement liés au sort de cet Institut que ceux de Fraknoi et d'Árpád Károlyi aux Instituts de Rome et de Vienne. La convention culturelle polono-hongroise du 21 octobre 1935, qui règle en détail la coopération intellectuelle des deux pays, stipule en particulier qu'il faut « favoriser des études historiques sur les rapports entre la Hongrie et la Pologne dans le passé<sup>2</sup> ».

Parmi les chaires hongroises établies à l'étranger, un rôle particulier revient à celle qui fut créée en 1916 à l'Université de Berlin. Avec son *Institut hongrois*, muni d'une grande bibliothèque, avec sa revue trimestrielle *Ungarische Jahrbücher* (1920) et sa série de publications, *Ungarische Bibliothek*, ce puissant foyer intellectuel est le centre de documentation le plus important en Allemagne pour l'Europe danubienne tout entière et, plus particulièrement, la Hongrie et les pays limitrophes. Son activité est renforcée par un *Collège hongrois* indépendant, fondé en 1923<sup>3</sup>.

C'est une étrange ironie du destin que la chaire de langue et de littérature hongroises de l'Université de Paris ait cessé d'exister précisément dans les années où les études de « hungarologie » prennent un nouvel essor à travers toute l'Europe. Le *Centre d'Études hongroises en France* (13, place du Panthéon, Paris), appelé à combler cette lacune, est, depuis 1933, à même de mieux remplir sa tâche, depuis qu'il a à sa disposition un périodique trimestriel, la *Revue des Études hongroises*, fondée à Genève en 1923<sup>4</sup>.

La Hongrie tient à figurer dignement dans les réunions internationales des historiens. Elle fait partie, depuis le début (1926), du *Comité international*

1. Voir la loi XVIII de 1935, qui insère cette convention dans le Code hongrois.

2. Voir la loi XVII de 1935. — Cf. Kuno KLEBELSBERG, *Les fondements de la coopération intellectuelle polono-hongroise*. Budapest, Imprimerie du Pester Lloyd, 1930, 27 p.

3. Cf. L'*Institut hongrois de l'Université de Berlin*. *Revue des Études hongroises*, 1926, t. IV, p. 175, et les rapports annuels de l'Institut publiés dans *Ungarische Jahrbücher*. Voir aussi les deux nécrologies consacrées au directeur-fondateur par G. H. BECKER, *Gragger Róbert, 1867-1926*. *Minerva*, 1927, p. 3, et Jules SZÉKŰ, *Gragger Róbert művelődésünk történetében (Robert Gragger dans l'histoire de notre civilisation)*. *Ibid.*, p. 28.

4. Pour l'activité du Centre, voir Léopold MÜLLER, *A magyar kultúra párisi intézete (L'Institut hongrois de Paris)*. *Debreceni Szemle*, 1933, t. VII, p. 163. Un autre rapport, rédigé en français, sera prochainement publié dans la *Revue des Études hongroises*. — La production historique hongroise d'avant-guerre est rassemblée à la Bibliothèque de l'Université de Paris, celle d'après-guerre au Centre d'études hongroises. — Pour les collèges hongrois à l'étranger et pour l'institution des bourses d'études, voir la loi XIII de 1927. Pour la description artistique de ces collèges, voir *Magyar Művészet*, 1929, t. V. — Sur l'activité des institutions scientifiques hongroises à l'étranger, consulter le rapport annuel établi par le Conseil national des Bourses.



des sciences historiques et prend activement part aux travaux des congrès et des commissions du Comité. Elle est représentée aux différents Instituts internationaux de coopération intellectuelle, de même qu'aux congrès internationaux organisés pour les spécialistes d'histoire. C'est la section IV du ministère de l'Instruction publique (Báthory-utca 12 à Budapest) qui s'occupe spécialement de la participation des historiens hongrois à ces réunions internationales.

Nos périodiques en langues occidentales remplissent une mission particulièrement importante en rendant accessibles aux savants étrangers les résultats de nos recherches scientifiques. Ce sont soit des revues générales, comme *Corvina* (1920), *Rivista di scienze, lettere ed arti*; *Ungarische Jahrbücher* (1920), *Zeitschrift für die kulturellen, sozialen und wirtschaftlichen Fragen Ungarns und seiner Nachbarländer*, et la *Revue des Études hongroises* (1923-1929, 1933), « revue de hungarologie<sup>1</sup> » ; soit des revues spécialisées, comme le *Journal de la Société hongroise de statistique* (1923), qui publie des études de démographie historique ; *Háborus felelősség* (*La responsabilité de la guerre mondiale*, 1928-1931), consacrée à l'histoire contemporaine de l'Europe dano-bienne ; *Acta Juris Hungarici* (1932), qui a également cessé de paraître ; *Kőrösi Csoma-Archivum* (1920), pour les recherches de linguistique orientale de même que la *Revue orientale* (1900), qui s'occupe des études ouralo-altaïques. Tous ces périodiques, qui rendirent de grands services, ne peuvent toutefois pas suffire aux besoins de la science historique. La place qui revient dans nos revues générales à nos études est, en effet, relativement trop restreinte, et les revues spécialisées n'embrassent pas la totalité des études historiques. Malgré la multiplicité des organes, ce problème n'a pu être heureusement résolu que dans ces derniers temps, par la création d'un périodique trimestriel consacré entièrement à l'ensemble des sciences historiques, *Archivum Europae centro-orientalis* (1935).

Une autre méthode pour rendre accessible au monde savant étranger les résultats de la science historique hongroise, celle de faire accompagner les études écrites en hongrois par des extraits en langue occidentale, est suivie par tous les périodiques hongrois subventionnés, notamment *Századok* (*Les siècles*), *Hadtörténelmi Közlemények* (*Bulletin d'histoire militaire*), *Turul* (revue de la Société de généalogie et d'héraldique), *Levéltári Közlemények* (*Bulletin des Archives*). L'Association générale des sociétés et des institutions scientifiques hongroises a fait, plus récemment, le premier essai d'une autre méthode qui consiste à publier annuellement et ensemble les extraits de tous les périodiques hongrois, *Revue des revues littéraires et scientifiques hongroises de l'année 1934*<sup>2</sup>. Cette méthode a paru la plus efficace ; aussi s'est-on em-

1. La *Nouvelle Revue de Hongrie*, auparavant *Revue de Hongrie* (1908), organe de la politique de l'Europe centrale et orientale, publie également des études historiques ; du même genre est *The Hungarian Quarterly* (1936).

2. Supplément à la *Revue des Études hongroises* de 1935, 283 p. Cette publication a paru

pressé de faire des extraits de toutes les publications historiques hongroises parues isolément dans la période d'après-guerre et de les publier successivement dans le *Bulletin du Comité international des sciences historiques*<sup>1</sup>. C'est aux mêmes préoccupations que doivent leur origine les « Bibliothèques hongroises » créées à Berlin (chez W. de Gruyter et C<sup>ie</sup>) et à Paris (« Les Œuvres représentatives ») en liaison avec les Instituts hongrois. Elles se proposent de servir de cadres à de vastes publications d'études.

En comparaison de l'époque précédente, les progrès accomplis dans le domaine de la diffusion des résultats historiques à l'étranger ont donc été immenses. On demeure, cependant, assez loin de l'état idéal, pour avoir entrepris cette œuvre utile un peu tard. Aussi l'historiographie des pays étrangers a-t-elle dû ses renseignements sur la Hongrie, plus qu'il ne le fallait, à des sources étrangères. Les volumes 1926-1930 et 1932 de la *Bibliographie internationale des sciences historiques* l'attestent suffisamment : parmi les ouvrages mentionnés sous la rubrique *Magyarország*, 10 sur 17, 15 sur 92, 17 sur 61, 18 sur 49, 17 sur 107, 27 sur 44 sont d'étrangers ; parmi ceux qui, sous autres rubriques (Europe centrale, Europe orientale, Autriche, etc.), se rapportent à la Hongrie, la proportion est encore plus frappante : 52 sur 68, 39 sur 46, 43 sur 47, 53 sur 58, 68 sur 107, 34 sur 35<sup>2</sup>. C'est une invitation à mieux utiliser et à concentrer nos efforts. Aussi conviendrait-il de créer en Hongrie un « Institut historique pour l'étranger », en liaison avec l'Académie, ou bien dans son sein, qui, outre *Archivum Europae centro-orientalis*, pourrait diriger une « bibliographie raisonnée » où seraient enregistrés, an pour an, tous les résultats acquis, et éditer une « bibliothèque hongroise d'histoire ». C'est le seul moyen de remédier aux inconvénients manifestes d'une dispersion prématurée et d'orienter régulièrement le monde savant étranger.

En sens inverse, il n'est pas moins important pour nos relations avec la science historique étrangère de canaliser vers la Hongrie avec un sens critique suffisamment éveillé les résultats des recherches surtout d'histoire générale, faites dans d'autres pays. En effet, jusqu'à la fondation de *Történeti Szemle* (1912), nous n'avions pas eu d'organe spécial à cet effet et nous avons, même après cette date, porté notre intérêt surtout vers l'Est et vers le Sud-Est (les Balkans), en négligeant pendant toute l'époque du Compromis de suivre méthodiquement le développement de l'histoire en Occident. Après la guerre, c'est seulement vers 1925 que le travail put être repris, pour, à peine recommencé, être à nouveau interrompu, en 1930, par la mort prématurée du directeur de *Történeti Szemle*, le professeur Antoine Áldásy. La situation n'a pas changé depuis<sup>3</sup>. Nos bibliothèques publiques sont insuffisamment pour-

aussi en langue allemande : *Deutsche Auszüge ungarischer wissenschaftlicher Zeitschriften*, I. Halbjahr, 1934.

1. Les extraits de la période 1926-1932 sont en cours d'impression (*Bulletin*, 1936, t. VIII, pt. 1).

2. Cf. mon compte-rendu, *Századok*, 1935, t. LXIX, p. 231.

3. Cf. *Századok*, 1920, t. LIV, p. 386, et 1923, t. LVII, p. 377 ; le premier bulletin de la pro-

vues en matière d'histoire générale<sup>1</sup>, surtout en ce qui concerne les publications des pays limitrophes<sup>2</sup>, et une réforme s'impose de toute urgence.

d) *Les institutions historiques à l'intérieur du pays.* — Dans la vie de la Société d'histoire hongroise, les années 1918-1920 marquent, à plusieurs égards, un tournant décisif. La fortune de la Société, amassée avant la guerre, 1,506,550 couronnes, fut complètement dépréciée. Il ne pouvait donc pas être question de mettre en œuvre les beaux projets que le nouveau président, le comte Klebelsberg, élu en 1917, avait élaborés et qui concernent l'époque de 1686 à 1848. Il fallut même arrêter la publication de *Történelmi Tár* (*Magasin historique*) et *Magyar Történeti Életrajzok* (*Biographies hongroises historiques*), et transformer *Századok*, qui jusque-là paraissait en dix livraisons par an, en une revue trimestrielle. A ce point culminant de la crise, l'activité du comte Klebelsberg, qui mit tout son talent d'organisateur en œuvre pour procurer des ressources, revêtit un caractère providentiel. Sa propagande à l'étranger, notamment dans les Pays-Bas, et à l'intérieur, lui permit de créer, au début des années 1920, trois grandes entreprises nouvelles : *A Magyar Történettudomány Kézikönyve* (*Manuel de la Science historique hongroise*), *Föntes historiae hungaricae aevi recentioris, 1686-1918*, et l'Institut historique hongrois de Vienne et de déclarer fièrement, en 1922, à l'assemblée générale que « la Société d'histoire, consciente de ses forces, attendait avec tranquillité l'avenir<sup>3</sup> ». L'essor économique survenu peu après ne fit que renforcer cet élan. Le nombre des membres s'éleva, vers 1927, à 1,200 et le secrétaire général, M. Emeric Lukinich, constata avec joie que les publications n'étaient pas un stock inutile, mais une lecture recherchée de notre public qui s'intéressait de plus en plus à l'histoire de la nation<sup>4</sup>. On comprend ainsi la douleur profonde que causa la mort du comte Klebelsberg en 1932<sup>5</sup>. L'effroyable dépression qui, dès 1930, succéda au bref essor écono-

duction historique générale de l'étranger (1918-1925) n'a été publié qu'en 1926 (*Történeti Szemle*) et le premier bulletin spécial (recherches sur la responsabilité de la guerre, 1920-1930) date de 1930 (*Történeti Szemle*).

1. Elemér MÁLYOSZ, *Árpádházi boldog Margit* (*La bienheureuse Marguerite de la Maison des Árpád*), dans *Emlékkönyv Károlyi Árpád születése nyolcvanadik fordulójának ünnepére* (*Mélanges offerts à M. Árpád Károlyi à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire*). Budapest, Sárkány-ny., 1933, p. 380, note.

2. Cf. *Századok*, 1933, t. LXVII, p. 14, note ; *Budapesti Szemle*, 1928, avril, p. 130 ; Étienne KNEZSA, *A szláv tudományos élet és a magyarság* (*La vie scientifique slave et les Hongrois*), dans *Jancsó Benedek-Emlékkönyv* (*Mélanges Benoit Jancsó*). Budapest, Jancsó Benedek-Társaság, 1931, p. 340.

3. *Elnöki megnyitóbeszéd* (*Discours présidentiel d'ouverture*, 30 novembre 1922). *Századok*, 1922, t. LVI, p. 625.

4. *Századok*, 1925, t. LIX, p. 435.

5. « Il a fait jaillir pour nous une source dans le désert », disait M. Domanovszky dans ses paroles d'adieu. « Alors que nous croyions que notre Société et notre science ne pourrait pas éviter de dépérir, non seulement il leur a donné une vie nouvelle, mais il les a élevés à un haut degré d'épanouissement. » *Századok*, 1932, t. LXVI, p. 259.

mique mit de nouveau en péril l'édifice de la science historique hongroise. Les signes visibles en furent la nouvelle dépréciation de la monnaie (d'environ 33 %), l'arrêt de la vente des publications et la décroissance rapide du nombre des membres. Ce fut, cette fois, M. Alexandre Domanovszky, le vice-président, qui sauva la vie de la Société en introduisant le système des conférences organisées en province et réussit à faire monter le nombre des membres et à le stabiliser autour de 700<sup>1</sup>. En 1933, la présidence fut prise par M. Valentin Hóman, titulaire, comme naguère le comte Klebelsberg, du portefeuille de l'Instruction publique.

Le *Manuel* de la science historique hongroise, l'une des publications les plus importantes de la Société d'histoire, conçu et dirigé par M. Hóman, débuta en 1923. Destiné, d'une part, à donner une vue d'ensemble des nombreux résultats de détail obtenus depuis 1867, de l'autre, à affranchir de l'influence disproportionnée des publications étrangères analogues, il se divise en deux parties : 1. Introduction à la science historique hongroise (trois volumes : théorie et sources de la science historique, sciences auxiliaires de l'histoire, branches autonomes de l'histoire), et 2. Synthèse de l'histoire hongroise, en deux volumes. A l'heure actuelle, quinze chapitres en ont été publiés, chacun en un fascicule.

Le premier plan de l'édition de *Fontes* remonte à l'époque de la guerre et envisageait la période comprise entre 1686 (expulsion des Turcs de Hongrie) et 1848 (fin de l'Ancien Régime), où s'était formée la Hongrie administrative, juridique, sociale et économique, dont l'esprit présidait à l'époque du Compromis. Après la catastrophe de 1918, qui rendit les archives de Vienne accessibles jusqu'à la date de 1894, ce plan fut étendu jusqu'à 1918. Chaque volume, préparé suivant les méthodes rigoureusement prescrites par la Société d'histoire<sup>2</sup>, contient 700 à 800 pages de textes originaux — la plupart en latin, en allemand et en hongrois — concernant certaines grandes questions, munis d'un appareil critique et philologique complet, et précédés d'une introduction de 100 à 200 pages. La trentaine de volumes publiés à l'heure actuelle concernent principalement la question des nationalités (serbe, slovaque, croate), celle de la langue officielle du pays, l'activité (1825-1860) d'Étienne Széchenyi et celle des archiducs Alexandre-Léopold (1790-1795) et Joseph (1795-1847), palatins de Hongrie<sup>3</sup>. Sur l'initiative de M. Árpád de Károlyi, ancien directeur des Archives d'État de Vienne, la Société d'histoire a établi le projet d'une autre publication, celle des sources

1. Cf. *Századok*, 1932, t. LXVI, p. 126, 247, 493 ; 1933, t. LXVII, p. 121, 124 et surtout 354 et suiv.

2. *Forráskiadási szabályzat* (Règle pour éditer des sources). Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 24 p.

3. Sur les volumes parus avant 1931, on trouve des comptes-rendus dans Emeric LUKINICH, *Les éditions des sources de l'histoire hongroise, 1854-1930*. Budapest, Académie, 1930, p. 98-107. Voir également les comptes-rendus d'Arday, publiés dans la *Revue des Études hongroises*, 1929, t. VII, p. 98.

de la Hongrie turque (1526-1686), renfermées principalement dans les archives de Vienne, de Venise et de Constantinople. De structure identique à celle de la série précédente, ces *Fontes historiae hungaricae aevi turcici* — *Fontes II* — se divisent en « sources diplomatiques » — documents émanés des ambassadeurs impériaux-royaux à Constantinople et des ambassadeurs vénitiens à Vienne et à Constantinople — et en « sources nationales » — documents émanés des autorités et personnalités hongroises. — Elles pourraient utilement compléter les *Turcica* d'Antoine Gévay, qui allaient jusqu'en 1542. Seul en est paru, par les soins de M. LUKINICH, *Auer János Ferdinánd pozsonyi nemes polgárnak hétéronyi fogságban irt naplója, 1664* (*Journal de Jean-Ferdinand Auer, noble bourgeois de Presbourg, écrit pendant sa captivité aux Sept-Tours, 1664*)<sup>1</sup>. L'époque turque de l'histoire hongroise n'est pourtant pas restée en friche grâce à la générosité du prince Paul ESTERHÁZY — descendant du palatin Nicolas, héros de la Hongrie du XVII<sup>e</sup> siècle — qui fait publier dans *Esterházy Miklós nádor iratai* (*Écrits du palatin Nicolas Esterházy*), sous une forme analogue à celle des *Fontes*, des documents de haute importance, contenus dans ses archives privées. Jusqu'à présent deux volumes sont sortis des presses, *Az 1642. évi meghiusult országgyűlés iratai* (*Documents de la diète avortée de 1642*), préparé par M. Étienne HAJNAL<sup>2</sup>, et *Türkische Schriften aus dem Archive des Palatins Nicolaus Esterházy, 1606-1645*, par les soins de M. Louis FEKETE<sup>3</sup>.

*Századok* a suivi, jusqu'en 1931, son ancienne méthode de publier des articles et des comptes-rendus, en plus du relevé régulier d'une soixantaine de périodiques historiques intéressant la Hongrie, de signaler la bibliographie des feuilletons historiques insérés dans les journaux hongrois et de donner des nouvelles de l'activité de la Société d'histoire. Mais, quand *Történeti Szemle* suspendit son activité, quand il parut que *Gazdaságtörténeti Szemle* (*Revue d'histoire économique*) ne pouvait être ressuscitée, et alors que, en même temps, la littérature historique augmentait à vue d'œil, cette méthode se révéla inapplicable : il fallait gagner de la place. On renonça donc à publier les relevés de périodiques et à signaler les articles de journaux (ce dernier service étant devenu inutile à la suite de la restriction du nombre des pages de la presse quotidienne), on raccourcit les comptes-rendus et on n'analysa plus que très brièvement, dans une rubrique spéciale, les études de détail ; par contre, on prête désormais plus d'attention à la production historique des pays limitrophes à la Hongrie. Mais, la place demeurant malgré tout insuffisante, on a décidé, en 1933, de publier, à la fin de chaque année, un « fascicule supplémentaire », consacré à des articles de longue haleine. Dirigée actuellement par MM. Alexandre DOMANOVSKY, Étienne HAJNAL et Elemér MÁLYUSZ, la revue donne environ 700 pages par an.

1. Budapest, 1923, ix-271 p. Comptes-rendus E. LUKINICH, *Les éditions des sources, etc.*, p. 102.

2. Budapest, 1930, xcvi-460 p.

3. Budapest, 1932, lxxi-501 p.

La Société d'histoire, dont l'activité dépasse celle de toutes les autres institutions historiques hongroises, donne le ton à l'historiographie actuelle, tout comme le faisait l'Académie à l'époque du Compromis.

Si l'*Académie hongroise des sciences* n'a pas suivi si activement ses traditions, c'est que, dans les années décisives de 1920-1923, elle n'a pas pu suppléer à la perte de sa fortune aussi heureusement que la Société d'histoire sous la présidence du comte Klebelsberg. Son rôle n'est pourtant pas négligeable, surtout depuis 1923-1924, où le gouvernement, à la requête du ministre de l'Instruction publique, la fit bénéficier d'une subvention importante et prit ses fonctionnaires à sa charge<sup>1</sup>. Depuis lors, l'Académie a ressuscité, tour à tour, presque tous ses périodiques d'avant-guerre, *Hadtörténelmi Közlemények*, *Archaeologiai Értesítő*, *Irodalomtörténeti Közlemények* (*Bulletin de l'histoire littéraire*) et repris ses *Értekezések* (*Études historiques*) et ses *Emlékbeszédek* (*Nécrologies*), importantes pour l'histoire de la science en Hongrie. Elle a également donné d'abondantes éditions de sources, dont les plus remarquables sont *Gróf Tisza István összes munkái* (*Œuvres complètes d'Étienne Tisza*) en quatre volumes<sup>2</sup>, *Gróf Tisza István képviselőházi beszédei* (*Discours d'Étienne Tisza prononcés à la Chambre des députés*) en deux volumes<sup>3</sup> et *A világháború ahogy én láttam* (*La guerre mondiale comme je l'ai vue*) de l'archiduc JOSEPH, en sept volumes<sup>4</sup>. En 1929, le comte François Vigyázó lui a légué une valeur de 25 millions de pengő (111 millions de francs au nominal, 75 au change actuel). Les charges de la succession ont réduit cette somme de moitié et absorbé tout l'argent liquide ; néanmoins, ce capital important fera sous peu sentir son influence dans la vie scientifique hongroise. L'avenir appartient donc à cette institution.

Le *Musée national hongrois*, tout autant que la Société d'histoire et l'Académie, porte le sceau des ministres de l'Instruction publique, le comte Klebelsberg et M. Hóman. Ce « Musée national hongrois » — « Union centrale des Collections publiques hongroises » suivant la dénomination du comte Klebelsberg — comporte, conformément à la loi XIX de 1922, modifiée par la loi VIII de 1934, l'ensemble des grandes collections historiques de la Hongrie. Institution collective, jouissant d'une autonomie complète dans son administration, il comprend cinq directions générales : 1. Les Archives nationales, 2. La Bibliothèque nationale Széchenyi, 3. Le Musée national des Beaux-Arts, 4. Le Musée historique (Musée d'archéologie, Musée historique, Musée des arts décoratifs, Musée ethnographique, Bureau national d'inspec-

1. Voir § 1 de la loi I de 1923, publiée en allemand dans l'appendice de Kuno KLEBELSBERG, *Organisationsprobleme auf dem Gebiete der hohen Kultur*. Budapest, Athenaeum, 1930, 67 p.

2. Budapest, 1923-1927, 707 p., VII-392 p., X-387 p., XXIV-430 p., préface d'Albert BERZEVICZY.

3. Budapest, 1930-1933, XIX-764, XXIV-824 p., par les soins de Joseph BARABÁSI-KUN. — Une partie de la correspondance de Tisza a été éditée en français, *Lettres de guerre 1914-1916*. Paris, les Œuvres représentatives, 1931, XXXI-210 p.

4. Budapest, 1926-1934, XII-708 p., 27 pl. ; VIII-842 p., 47 pl. ; VI-822 p., 30 pl. ; XII-886 p., 44 pl. ; VIII-928 p., 31 pl. ; 708 p., 33 pl. ; 669 p., 57 pl.



tion générale des collections [dont les attributions s'étendent aux collections publiques de la province]]<sup>1</sup>, et 5. Le Musée national d'histoire naturelle. Ses employés, tous fonctionnaires, forment un corps spécial, dont l'effectif était de 144 personnes en 1934 (sans compter les directeurs), tous pourvus au moins du titre de docteur. Comme une loi spéciale assure aux jeunes docteurs qui ont fait des études complémentaires dans des Universités étrangères la primauté dans le concours d'admission, la génération d'après-guerre du Musée national hongrois a un large horizon. Cette sélection méthodique a d'ores et déjà pour conséquence que le Musée national hongrois n'est plus uniquement un dépôt de matériel historique, mais un important institut de recherches, du même rang que la Société d'histoire, l'Académie ou les Universités. C'est le changement de la plus haute portée qui soit survenu dans l'organisation intérieure de la science historique hongroise d'après-guerre<sup>2</sup>.

Parmi les cinq directions générales, deux ont subi des changements notables : les Archives nationales et le Musée historique hongrois<sup>3</sup>. Depuis leur création en 1874, par l'unification de certaines grandes archives de l'administration centrale, le problème capital pour les Archives nationales était celui de locaux convenables. Il a été enfin résolu en 1923, par la construction d'un magnifique palais, qui dispose de tous les avantages des grands bâtiments d'archives de l'Europe. « Il se compose d'une partie centrale, réservée à l'administration, et de deux ailes pour la conservation des archives. Le dépôt des archives est aménagé selon les méthodes les plus modernes : étages bas, rayons métalliques mobiles. Le matériel à conserver est placé dans des dépôts construits en béton armé, au-dessus du niveau du sol, à l'abri de l'humidité et de tout danger pouvant provenir des animaux et des végétaux<sup>4</sup>. »

1. C'est sous la surveillance du Musée historique que fonctionne *Országos Magyar Könyv-forgalmi és Bibliografiai Központ* (Bureau central bibliographique des bibliothèques publiques de Hongrie ; adresse : Ferenciek-tere, Budapest-IV), créé en 1923. Il a pour tâche d'assurer l'échange international des publications officielles et scientifiques de Hongrie, de tenir registre des acquisitions de nos vingt grandes bibliothèques et d'entretenir un service de renseignements bibliographiques. Par la création de ce Bureau, la Hongrie s'est rattachée à la convention internationale de Bruxelles, du 15 mars 1886, et elle arrive à assurer la collaboration harmonique des grandes bibliothèques du pays. Cf. IVAN PASTEINER, *Die ungarische Zentralstelle für Bibliothekswesen. Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 1928, t. XLVI, et *Notice sur le Bureau central bibliographique des bibliothèques publiques de Hongrie*, publiée dans *La coordination internationale des Bibliothèques. Rapports sur les centres nationaux de renseignements*. Paris, Commission internationale de Coopération intellectuelle, 1928, et JULES BISZTRAY, *La Bibliothèque de l'Université de Budapest et le Bureau central bibliographique des bibliothèques publiques de Hongrie*. Paris, 1931.

2. Les nouveaux règlements du Musée national hongrois sont actuellement en préparation, cf. *Hivatalos Közlöny*, 1936, t. XLIV, n° du 15 janvier.

3. Pour l'état actuel des autres directions générales, consulter *Magyar Minerva* (*Minerve hongroise*). Budapest, Országos Könyvforgalmi és Bibliográfiai Központ, 1932, p. 14.

4. B. KOSSÁNYI, dans *Guide international des Archives : Europe*. Paris-Rome, Institut international de Coopération intellectuelle-Biblioteca d'Arte Editrice, [1935], p. 157. Cf. François DÖRY, *Az új Országos Levéltár megépítése* (*La construction des nouvelles Archives nationales*). Századok, 1924, t. LVIII, p. 403, et le compte-rendu de *Archivalische Zeitschrift*, III<sup>e</sup> série, t. VII, p. 251-265.

Le comte Klebelsberg a augmenté de sept membres l'effectif du personnel, et M. V. Hóman a, de son côté, prescrit que les expertises faites par les Archives en matière d'origine noble donneraient lieu à la perception d'un droit<sup>1</sup>. Mais le contrôle général du régime des archives, en particulier des archives laïques<sup>2</sup> et ecclésiastiques<sup>3</sup> de province, reste toujours en souffrance, comme dans la plupart des pays européens, bien que la loi XI de 1929 mette les milieux compétents « en mesure de l'exercer ». Aussi l'examen qui se fait à Budapest, aux Archives nationales, des aspirants au service des archives provinciales, doit-il être perfectionné. Les Archives nationales qui se sont donné en 1923 un périodique, *Levéltári Közlemények* (*Bulletin des Archives*), consacré à la science archivistique, et ont créé une section diplomatique, ont pris rang parmi les plus modernes de l'Europe et sont, après Vienne, le plus important centre de recherches pour le passé des peuples de l'Europe danubienne<sup>4</sup>.

L'évolution d'après-guerre du Musée historique hongrois — avant 1934 « Musée national hongrois » — est caractérisée par une large décentralisation, par la création de nouvelles sections (section archéologique, historique, des périodiques et de musique) et par l'agrandissement du bâtiment central rehaussé d'un étage. Le Musée a bénéficié de deux legs importants, ceux de la plus riche collection de bibliophile et d'une propriété de 19,07 kilomètres carrés. Ce dernier legs, dû à la comtesse Alexandre Apponyi, née comtesse Alexandra Esterházy, est capital pour l'avenir de la science historique hongroise et assure au Musée historique une place privilégiée parmi nos institutions scientifiques<sup>5</sup>.

1. Voir l'ordonnance qui s'y rapporte dans *Hivatalos Közlöny*, 1935, t. XLIII, n° 1.

2. Ce sont : les archives des « lieux accrédités » ou *loca credibilia* (« on désigne en Hongrie sous le nom de « lieux accrédités » les chapitres et les couvents qui, depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle, sur l'avis d'une autorité ou à la demande d'une personne privée, dressaient des actes authentiques des faits juridiques auxquels ils avaient pris part ou qui se déroulaient devant eux » [B. Kossányi]) ; les archives des comitats, des villes libres et des autres villes ; les archives des corporations de métiers, des sociétés, des compagnies et des personnes privées ; les archives et collections constituées auprès de certains musées.

3. Ce sont : les archives de l'Église catholique romaine, de l'Église calviniste et de l'Église évangélique.

4. Voici, de 1926 à 1932, année pour année, le nombre des autorisations de recherches et des bulletins de demande : autorisations, 141, 120, 151, 153, 170, 199, 169 et 228 ; bulletins, 1358, 1111, 1254, 1416, 1505, 1767, 1598, 2235. Étienne SZABÓ, *Az Országos Levéltár kutatói az utóbbi nyolc év alatt* (*Les chercheurs aux Archives nationales pendant les huit dernières années*). *Levéltári Közlemények*, 1933, t. XI, p. 313.

5. Cf. *Jelentés a Magyar Nemzeti Múzeum 1913-1923 évi állapotáról* (*Rapport sur l'activité du Musée national hongrois, 1913-1923*). Budapest, 1926 ; Valentin HÓMAN, *Beszéde főigazgatóvá váló beiktatásakor* (*Discours à son installation comme directeur général*). Budapest, 1923 ; Eugène LECHNER, *A Magyar Nemzeti Múzeum épülete* (*Le bâtiment du Musée national hongrois*). Budapest, 1927 ; *Tíz év szerzeményei, 1918-1928* (*Les acquisitions de dix années, 1918-1928*). Budapest, 1928 ; Valentin HÓMAN, *A Magyar Nemzeti Múzeum öt éve. Jelentés az intézet 1924-1928 évi állapotáról és működéséről* (*Cinq ans de la vie du Musée national hongrois. Rapport sur l'activité de cette institution de 1924 à 1928*). Budapest, 1929, 165 p.

Les Archives d'histoire militaire ont acquis, dans la période de l'après-guerre, une importance particulière. De création récente, elles sont issues, parallèlement au Musée d'histoire militaire<sup>1</sup>, des archives sauvées de la force armée nationale et relevaient, au début, du ministère de la Défense nationale. Constituées en 1922 en institution autonome, elles sont devenues par la suite le centre des recherches sur l'histoire militaire hongroise. Leur œuvre principale, *A világháború 1914-1918 (La guerre mondiale, 1914-1918)*, comptera une vingtaine de volumes (les cinq premiers sont parus)<sup>2</sup>. Elles sont depuis 1931 en relations étroites avec *Magyar Katonai Szemle (Revue militaire hongroise)*, éditée par le ministère de la Défense nationale, comme suite à *Magyar Katonai Közlemények (Bulletin militaire hongrois)*, qui a cessé de paraître en 1930. Cette revue a entrepris la publication des documents les plus importants conservés aux Archives d'histoire militaire. Le nombre des autorisations de recherches a été en 1930 de 195, sans compter les militaires de haut rang<sup>3</sup>.

L'évolution de l'Université de Budapest a été conditionnée, outre la nouvelle situation politique de la nation, par le nouveau règlement sur la formation des professeurs et par l'accroissement rapide du nombre des élèves. En vue d'assurer une meilleure formation des professeurs de l'enseignement secondaire, ce nouveau règlement limite la liberté des étudiants dans le choix de l'ordre de leurs études et dirige chaque année de nombreux candidats sur les « séminaires ». La répercussion de ces dispositions était d'autant plus forte que le nombre des étudiants a doublé, en grande partie du fait de l'admission des jeunes filles. Dans l'année scolaire 1922-1923, il y avait dans les Facultés des lettres de nos quatre Universités 49 % de femmes; en 1933-1934, 47,9 %<sup>4</sup>. Ces transformations ont entraîné la confusion de la formation scientifique avec la formation professionnelle.

1. Géza THURNER, *A magyar kir. Hadtörténelmi Múzeum, 1918-1928 (Le Musée royal hongrois d'histoire militaire, 1918-1928)*. Honvédelem (Défense nationale), 1928.

2. Budapest, 1928-1932, 239, 562, 666, 413 et 712 p.

3. Pour la formation de ces Archives, voir *L'histoire militaire de la guerre mondiale en Hongrie. Revue d'histoire de la guerre mondiale*, 1935, t. XIII, p. 313; pour la documentation, *A magyar kir. Hadtörténelmi Levéltár iratanyagának áttekintése (Répertoire des fonds des Archives royales hongroises d'histoire militaire)*. Budapest, 1930, 308 p.; pour l'activité : *A m. kir. Hadtörténelmi Levéltár évkönyvei (Les annuaires des Archives r. hongroises d'histoire militaire)*. Budapest, depuis 1924.

4. Le ministère de l'Instruction publique fait établir, depuis 1930, par le Bureau central de statistique, une statistique annuelle des étudiants des Universités et des grandes écoles. Les résultats en sont aussi publiés en français. Le nombre total des étudiants dans les Facultés des lettres était en 1920-1930 de 1,959; en 1930-1931, 2,457; en 1931-1932, 2,502; en 1932-1933, 2,466; en 1933-1934, 2,430. Pour le nombre des femmes, les Universités hongroises viennent dans les statistiques universitaires européennes au second rang, après la Pologne; la proportion au nombre total des étudiants était, à l'Université de Budapest, de 19 %; à l'Université de Szeged, de 14 %; à celles de Debrecen et de Pécs, respectivement de 11 % et de 9 %. Le pourcentage des Juifs dans les Universités hongroises était, en 1931, de 10,5, ce qui est presque le double de leur proportion dans la population.

A l'Université de Budapest, on fut amené assez tôt à modifier le système de travail en créant de nouvelles chaires, en réorganisant les séminaires et en établissant des rapports plus intimes avec les institutions historiques spécialisées. La création d'une chaire pour l'histoire de l'Europe orientale et la transformation de l'ancienne chaire de langue et de littérature serbo-croates en une chaire d'histoire sont dans la ligne de la tradition et en sont pour ainsi dire le couronnement. Signalons encore « l'archéologie du sol hongrois » et « l'archéologie chrétienne et l'histoire de l'art », dotées chacune d'une chaire par création ou par transformation. Invoquant l'existence à la Sorbonne d'une chaire spéciale d'histoire de la Révolution française, le comte Klebelsberg projetait d'en établir une pour l'époque turque — xiv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles — qui se rattache de très près à l'histoire générale<sup>1</sup>. Plus récemment, on a parlé de la création d'une chaire pour l'étude des minorités hongroises<sup>2</sup> et d'une autre consacrée à l'anthropologie<sup>3</sup>. Au même ordre d'idées appartient la mesure qui associe plus organiquement les privat-docents au corps enseignant. Auparavant surtout distinction scientifique, ce titre comporte désormais des obligations strictes dont la plus importante est toujours le cours de deux leçons par semaine à périodicité de trois semestres.

La question la plus pressante fut la réorganisation du système des séminaires, car les méthodes bonnes pour former trois à cinq élèves faisaient complètement faillite en présence d'un séminaire de quarante à cinquante membres. On procéda donc en premier lieu à la création de nouveaux séminaires : Institut d'archéologie chrétienne et d'histoire de l'art, 1926 ; Institut d'histoire hongroise, 1929 ; Institut de philologie turque et d'histoire primitive hongroise, 1929 ; Institut d'histoire littéraire hongroise ; Institut de linguistique et d'histoire littéraire allemande ; Institut de linguistique hongroise ; Institut français de l'Université ; les quatre derniers créés en 1924-1925, par le démembrement de l'ancien séminaire de philologie moderne<sup>4</sup>. Chacun de nos séminaires d'histoire possède une bibliothèque d'entre 1,000 et 3,000 ou 3,000 et 7,000 volumes, suivant qu'ils sont de création récente ou ancienne ; *Történeti Seminarium* (Séminaire d'histoire, le plus ancien, 1887)

1. CUNO KLEBELSBERG, *Elnöki megnyitóbeszéd* (Discours présidentiel d'ouverture, 14 mai 1920). *Századok*, 1920, t. LIV, p. 321.

2. Cf. comte Paul TELEKI, *Nemzeti eszellel — nemzeti kultúra* (Esprit national — civilisation nationale). *Budapesti Szemle*, avril 1928, surtout p. 130.

3. Au cours des fouilles de ces dernières années, le Musée ethnographique hongrois a réussi à constituer une collection anthropologique remarquable, comprenant environ 2,000 crânes et 800 squelettes authentiques. Elle donne des renseignements sur tous les peuples qui ont vécu, depuis l'âge de la pierre taillée, dans l'arène des Carpathes, et constitue une des sources les plus importantes de l'histoire primitive des Hongrois. LOUIS BARTUCZ, *Antropológia és a magyar őstörténetírás* (L'anthropologie et l'histoire hongroise primitive). *Ethnographia*, 1932, t. XLIII-XLIV, p. 69.

4. Pour l'activité de ces séminaires, voir Antoine HEKLER, *L'Université de Budapest*. Bâle, Fritz Lindner Verlag, 1935, p. 76.

en a 17,350 volumes. Le rôle des bibliothèques des séminaires, comme d'ailleurs celui des grandes bibliothèques publiques, devient de plus en plus important au fur et à mesure qu'augmente le coût de la vie. Une autre disposition partage les séminaires en deux groupes ou, plus exactement, les complète, suivant le besoin, par un ou plusieurs « proséminaires » comprenant, chacun, une douzaine d'élèves. Dirigés par de jeunes savants recrutés, dans la plupart des cas, dans les grandes institutions historiques, particulièrement au Musée national hongrois, les proséminaires ont pour mission d'initier, au moyen d'une leçon par semaine, les jeunes étudiants de l'Université à la pensée scientifique par la lecture d'ouvrages instructifs au point de vue de la méthode, et par la solution de certains problèmes simples reliés à leurs sujets d'études. La partie la plus importante du travail de l'étudiant consiste dans une épreuve écrite ou un exposé oral, faits à l'aide des notes<sup>1</sup>. Pour que l'esprit du professeur puisse pénétrer les séminaires ainsi divisés, on aura de plus en plus besoin de collections de textes recueillis uniquement pour servir à l'enseignement. M. Emeric SZENTPÉTERY, titulaire de la chaire de sciences auxiliaires, en a donné le modèle en publiant sans aucun commentaire — et c'est ce qui importe — le texte intégral de soixante-seize chartes de nature différente<sup>2</sup>. C'est sur ces textes que l'étudiant apprend la critique diplomatique précise. La division supérieure du séminaire continue à être dirigée par le professeur lui-même et reste le foyer de la formation purement scientifique. L'efficacité de ces réformes est suffisamment prouvée par les séries de thèses dirigées, pour n'en citer que deux, par M. Alexandre DOMANOVSKY, *Tanulmányok a magyar mezőgazdaság történetéhez* (Études sur l'histoire de l'agriculture hongroise), et par M. Antoine HEKLER, *A Magyar Művészettörténeti Intézet dolgozatai* (Travaux de l'Institut d'histoire de l'art hongrois).

L'activité historique de la province, plus importante qu'elle n'était à l'époque du Compromis, se concentre sur les trois villes universitaires de Szeged, Pécs et Debrecen<sup>3</sup>. Chacune de ces villes représente, au point de vue de l'histoire, une couleur originale. L'Université de Szeged, continuatrice de la plus ancienne Université provinciale, celle de Kolozsvár, a le système de séminaires historiques le plus nuancé<sup>4</sup>. Son domaine de recherches préféré

1. *A Bölcsészeti Kar kötelező szemináriumi oktatási szabályzata* (Règlement officiel obligatoire de l'enseignement de séminaire à la Faculté des lettres), publié, avec les décisions supplémentaires, dans *A Bölcsészeti Kar Naptára 1934* (Almanach de la Faculté des lettres pour 1934), p. 162.

2. *Középkori oklevélszövegek* (Textes de chartes médiévales). Budapest, Egyetemi Nyomda, 1927, 123 p.

3. Voir à la fin de ce bulletin les indications sur la production historique hongroise des territoires détachés.

4. Il y a neuf séminaires historiques : Institut d'Archéologie, Institut d'Histoire générale, Institut d'Histoire littéraire hongroise nos I et II, Institut d'Histoire de la civilisation hongroise, Institut d'Histoire hongroise, Institut d'Histoire de l'art, Institut d'Histoire de l'antiquité et Collection de la Science journalistique.

est la Transylvanie, l'ethnographie hongroise et — plus récemment — l'histoire de la presse hongroise. C'est à Szeged que sont publiés *Széphalom*, *Szegedi Füzetek* (*Cahiers de Szeged*) et *Népünk és Nyelvünk* (*Notre peuple et notre langue*), tous périodiques généraux de la science de l'esprit, et *Dolgozatok* (*Travaux*), série d'études consacrées à l'archéologie. La ville de Pécs fut, au début des années de 1920, le lieu de rendez-vous des jeunes historiens de l'esprit, c'est là que se forma, en 1921, *Minerva-Társaság* (*Société Minerve*), avec son périodique *Minerva*, qui porta le mouvement de la *Geistesgeschichte* jusque dans l'Université de Budapest, point final de ses victoires. C'est également de Pécs que partit, plus récemment, le mouvement historique qui se proposait de découvrir le visage de l'humanisme hongrois et que se forma *Janus Pannonius-Társaság* (*Société Janus Pannonius*, 1933). Pécs encore s'efforce de prendre en mains la direction des recherches relatives à l'histoire de la Pannonie, ancienne province de l'Empire romain, à l'aide d'un périodique trimestriel, *Pannónia*, créé en 1935. A Debrecen, qui se distingue par la vie de son *Debreceni Déri-Muzeum* (*Musée Déri de Debrecen*), le plus grand de nos musées de province (section ethnographique importante), installé dans son nouvel édifice en 1930<sup>1</sup>, se publie *Debreceni Szemle* (*Revue de Debrecen*), dont cinq numéros par an sont consacrés à l'ensemble des sciences de l'esprit, et fonctionne un cours de vacances de langues occidentales au programme historique d'une grande richesse.

Une activité historique vivante, mais plus modeste, se déroule dans les villes de grand passé, comme Győr, Esztergom et Sopron. Vers l'Ouest, Győr était, à l'époque turque, la plus grande forteresse hongroise. *Győri Szemle* (*Revue de Győr*, 1930, cinq fascicules par an) se consacre principalement à l'histoire de cette ville. *Esztergom Évtapjai* (*Annales d'Esztergom*) s'occupe de l'ancienne capitale du royaume de Hongrie, citadelle du catholicisme hongrois. La ville de Sopron publie, dans de forts volumes, toutes ses archives médiévales. *Történelmi és Régészeti Közlemények Miskolc város és Borsod vármegye multjából* (*Bulletin d'histoire et d'archéologie de la ville de Miskolc et du département de Borsod*) et *Váci Muzeum-Egyesület* (*Association du Musée de Vác*), etc., n'ont qu'une importance locale.

L'ensemble de l'organisation historique hongroise, où l'enseignement, la recherche et la conservation s'unissent en une harmonie intime, assure une position à deux cents savants environ. Une telle augmentation du nombre des postes a placé la profession de savant parmi les véritables carrières. En jetant ainsi les ponts qui mènent des bancs de l'Université jusqu'aux chaires professorales, le comte Cuno Klebelsberg a eu le mérite impérissable d'achever l'œuvre laborieuse de la réorganisation. S'il lui avait été donné de vivre plus longtemps, il aurait certainement réalisé le système des congrès nationaux, où se serait traduite par excellence l'idée fondamentale de sa poli-

1. Ses *Évi jelentés* (*Rapports annuels*), depuis 1907.



tique : rendre à la Hongrie indépendante une vie scientifique également indépendante.

e) *Les sciences auxiliaires.* — L'importance des *bibliographies historiques* s'est particulièrement accrue dans l'après-guerre, vu l'immense élargissement des sciences historiques qui s'identifient presque avec les sciences de l'esprit. L'historiographie hongroise s'est donc efforcée d'obtenir des résultats satisfaisants dans la bibliographie tant rétrospective que courante, et dans celle des sources et des spécialités historiques. MM. Árpád HELLEBRANT et Emeric LUKINICH sont en train d'achever une bibliographie historique générale qui paraîtra aux éditions de l'Académie<sup>1</sup>. En attendant, on peut consulter la nouvelle *Histoire de Hongrie* (*Magyar történet*) de MM. Valentin HÓMAN et Jules SZEKFŰ, dont chaque volume donne une bibliographie abondante, classée par périodes et par problèmes<sup>2</sup>. Faisant suite à l'œuvre de nos grands bibliographes de l'époque du Compromis, une *Bibliographie générale de la science hongroise, 1901-1925* (*A magyar tudományos irodalom bibliográfiája, 1901-1925*), est en cours de préparation dans les éditions du Bureau central bibliographique des bibliothèques publiques de Hongrie. La partie proprement historique de la série — 5<sup>e</sup> section : sciences auxiliaires de l'histoire, histoire générale, histoire de Hongrie, archéologie, histoire de l'art, histoire de la musique — n'a pas encore été publiée, mais, dans les sections de philosophie, de mathématiques et de philologie classique, on trouve une documentation abondante pour l'histoire de ces disciplines ; la dernière de ces sections comprend toute l'histoire de la Pannonie et de la Dacie romaines et celle de l'humanisme hongrois. Nous n'avons pas, à l'heure actuelle, de bibliographie historique courante, mais seulement une bibliographie générale courante, qui nous en dispense, *Corvina*, perfectionnée dernièrement et publiée désormais sous le titre de *Magyar Könyvészet* (*Bibliographie hongroise*), à périodicité bimensuelle. La production historique hongroise ayant une importance au point de vue international est assez bien enregistrée trimestriellement par *Ungarische Jahrbücher* et, annuellement, depuis 1926, avec mention des plus importants des comptes-rendus, dans la *Bibliographie internationale des Sciences historiques*<sup>3</sup>. La bibliographie des sources historiques publiées a, elle aussi, sensiblement progressé. *Magyar történeti forráskiadványok* (*Les éditions des sources de l'histoire de la Hongrie*)

1. Voir la communication de M. Emeric LUKINICH, dans *Levéltári Közlemények*, 1925, t. III, p. 321. Cf. *Enquête sur la bibliographie historique : Hongrie. Bulletin du Comité international des sciences historiques*, 1927, t. I, p. 236, où le même auteur fait état des résultats acquis jusqu'en 1926.

2. Budapest, Egyetemi Nyomda, [1928-1934], 7 vol. Bibliographie : vol. I, p. 423-442 ; vol. II, p. 353-367 ; vol. III, p. 447-482 ; vol. IV, p. 397-437 ; vol. V, p. 395-427 ; vol. VI, p. 461-494 ; vol. VII, p. 417-450, et vol. VIII, *Tárgy-és névmutató* (*Index analytique et index des noms*), p. 1-151.

3. Voir mon compte-rendu critique dans *Századok*, 1935, t. LXIX, p. 231.

d'Emma BARTONIEK<sup>1</sup> et *Les éditions de sources de l'histoire hongroise, 1854-1930*, d'Emeric LUKINICH<sup>2</sup> sont des instruments indispensables. Ce dernier travail donne, en plus de l'indication bibliographique complète, y compris celle de la langue des textes, une analyse de quinze à vingt lignes de chaque ouvrage. *A magyar történet bizánci forrásai* (*Les sources byzantines de l'histoire hongroise* [XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles]), dû à M. Jules MORAVCSIK<sup>3</sup>, est d'une haute perfection (indication des manuscrits, des éditions, des traductions, des bibliographies et appareil philologique complet). Suivant son critique allemand, « es handelt sich um einen ganz wichtigen Arbeitsbehelf für alle Völker Südosteuropas und der nordpontischen Ebenen bis zum Kaukasus und Kapischen Meer »<sup>4</sup>. Citons encore *Magyar genealógiai és heraldikai forrásmunkák, 1561-1932* (*Les sources hongroises de généalogie et d'héraldique*), de Coloman BAÁN<sup>5</sup> et *A magyar történeti statisztika forrásai* (*Les sources de la statistique historique hongroise*) d'Hélène H. PÁLFY<sup>6</sup>. Nous sommes encore plus riches en bibliographies historiques spécialisées. *Hungarica. Ungarn betreffende im Ausland gedruckte Bücher*, dû à Alexandre APPONYI<sup>7</sup>, comprend les ouvrages parus aux XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles (jusqu'en 1720) sur la Hongrie en autres langues que le hongrois (« Apponyiana »). *Bibliographia Hungariae. Verzeichnis der 1861-1921 erschienenen, Ungarn betreffenden Schriften in nichtungarischer Sprache*<sup>8</sup> en est la suite. Notre période a vu la publication des suppléments à l'ouvrage d'Ignace KONT<sup>9</sup>, d'A. LEVAL, *La Révolution française, Napoléon I<sup>er</sup> et la Hongrie. Essai de bibliographie, 1790-1822*<sup>10</sup>, et de Marguerite JEZERNICZKY, *Les impressions en français de Hongrie, 1707-1848*<sup>11</sup>. Pour les relations germano-hongroises, consulter *Arbeiten zur deutschen Geschichte in ungarischer Sprache* de Konrad SCHÜNEMANN, dans *Jahresberichte für deutsche Geschichte*; pour les relations polono-hongroises, *Hungaria et Polonia* de Jean KERTÉSZ<sup>12</sup>; pour les relations hungaro-rou-

1. Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1929, 203 p.

2. Budapest, Académie, 1931, 168 p.

3. Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1934, 256 p.

4. (Schb.), dans *Ungarische Jahrbücher*, 1934, t. XIV, p. 414. Cf. les vues analogues du critique hongrois (Jules Németh), dans *Századok*, 1935, t. LXIX, p. 110.

5. Budapest, Törekvés-ny., 1932, 84 p. Pour les essais précédents, voir *Levéltári Közlemények*, 1932, t. X, p. 155.

6. *Magyar Statisztikai Szemle* (*Revue de statistique hongroise*), 1934, t. XII, p. 956.

7. Budapest-München, 1903-1927, 4 vol.

8. *Zusammengestellt vom Ungarischen Institut an der Universität Berlin*. Berlin, Walter de Gruyter et Co., 1923-1929, 4 vol. I : *Historica*; II : *Geographica. Politico-economica*; III : *Philologica. Periodica*; IV : *Register*; LI p., 954 colonnes et (IV. vol.) 140 p.

9. *Bibliographie française de la Hongrie, 1521-1910. Avec un inventaire sommaire des documents manuscrits*. Paris, E. Leroux, 1913, xvi-323 p.

10. Budapest, Franklin Társulat, 1921, 67 p.

11. Szeged, 1933, 104 p. — Voir encore les suppléments de moindre importance établis par Béla Zolnai et Zoltán Baranyai dans *Magyar Könyvszemle* de 1914, 1918 et de 1922. La *Revue des Études hongroises* a également publié une contribution en 1933.

12. Budapest, 1934, *Bibliotheca hungarica-polonica*, n° 2, 21 p.

maines, *Bibliographia románâ-ungarâ* [1473-1838] d'Andrei VERESS<sup>1</sup>. Citons encore Jules MORAVCSIK, *Ungarische Bibliographie der Turkologie und der orientalisches-ungarischen Beziehungen* [production de 1914-1925]<sup>2</sup>, et *Bulletin hongrois* sur la production hongroise de la byzantinologie de 1922 à 1931<sup>3</sup>; Étienne LAJTI, *Bulletin des travaux de philologie classique en Hongrie pendant la décade de 1914 à 1924*<sup>4</sup>, complété plus tard par le même auteur jusqu'en 1929<sup>5</sup>; Emeric LUKINICH, *Bibliographie hongroise d'Étienne Báthory*<sup>6</sup>; Jean KERTÉSZ, *A Habsburg-irodalom bibliográfiája, 1218-1934* (*Bibliographie de la littérature sur les Habsbourg*)<sup>7</sup>; E. DÓCZY, E. WELLMANN, St. BAKÁCS, *Bibliographia oeconomica Hungariae* [t. I : 1505-1805]<sup>8</sup>; *Table décennale du Journal de la Société hongroise de Statistique* [1923-1932]; Eugène PINTÉR, *Magyar irodalomtörténet* (*Histoire de la littérature hongroise*)<sup>9</sup>; Alexandre KOZOCSA, *Irodalomtörténeti repertórium* (*Bibliographie annuelle de l'histoire littéraire hongroise*)<sup>10</sup>.

Parmi nos guides historiques, c'est *Magyar Minerva* (*Minerve de Hongrie*)<sup>11</sup>, accompagné d'un copieux extrait allemand (p. 693-826), qui rend le maximum de service. Outre les grandes archives centrales du pays (Archives nationales, Archives d'histoire militaire, Archives du Parlement, Archives de l'Université), *Magyar Minerva* énumère les archives départementales (22), municipales (11), ecclésiastiques (92), etc., en tout 151 dépôts, dont il fait l'historique. Sur les archives hongroises, nous trouvons une vue d'ensemble succincte, rédigée en français et munie d'une bibliographie sommaire, dans le *Guide international des Archives. Europe* (p. 143-160)<sup>12</sup>. M. Emeric LUKINICH a donné *A Magyar Tudományos Akadémia történettudományi bizottsága másolat- és kéziratgyűjteményének ismertetése* (*Catalogue raisonné de la collection de manuscrits et de copies conservés à la section historique de l'Académie hongroise des Sciences*)<sup>13</sup>; Didier CSÁNKI, une *Liste bibliographique des rapports imprimés sur les documents ayant trait à la Hongrie renfermés dans les archives et*

1. Bucuresti, Cartea Rom., 1931, 2 vol.

2. *Kőrösi Csoma-Archivum*, 1926, t. II, p. 199.

3. *Byzantion*, 1931, t. VI, fasc. 2.

4. *Revue des Études hongroises*, 1925, t. III, p. 92.

5. *Revue des Études latines*, 1929, p. 34.

6. *Étienne Báthory, roi de Pologne, prince de Transylvanie*. Cracovie, Académie des sciences hongroises-Académie polonaise des sciences et des lettres, 1935, p. 513.

7. Budapest, Gergely R., 1934, VIII p., 192 colonnes.

8. Budapest, 1934, *Bibliotheca Musei Oeconomiae ruralis regni Hungariae*, 350 p.

9. Budapest, Magyar Irodalomtörténeti Társaság, 1930-1935, in-4°, 7 vol., 770, 576, 636, 356, 940, 952, 864 p. Cet ouvrage peut être considéré comme une bibliographie rétrospective complète de l'histoire littéraire hongroise, accompagnée de longues analyses.

10. Établie par *Irodalomtörténeti Közlemények*.

11. Budapest, Országos Könyvtartalmi és Bibliográfiai Központ, 1932, 976 p.

12. Paris-Rome, Institut international de Coopération intellectuelle-Biblioteca d'Arte Editrice, [1935], VIII-393 p.

13. Budapest, Akadémia, 1935, 121 p., avec index analytique et index des noms.

dans les départements des manuscrits des bibliothèques de l'étranger<sup>1</sup>; M. Coloman EPERJESY, *A bécsi Hadilevéltár magyar vonatkozású térképeinek jegyzéke* (Liste des cartes géographiques se rapportant à la Hongrie conservées aux archives de la Guerre à Vienne)<sup>2</sup>; M. Ludwig GLASER, *Ungarn betreffende Karten und Pläne in den Karlsruher Sammlungen*<sup>3</sup>; les rapports et bulletins publiés dans *Levéltári Közlemények* (Bulletin d'archives) entre 1923-1935 et, enfin, *A magyar közönyotárak gyarapodásának központi címjegyzéke* (Catalogue central des acquisitions des bibliothèques publiques hongroises) paraît mensuellement depuis 1926 aux éditions du Bureau central bibliographique des bibliothèques publiques de Hongrie.

La plupart de nos recueils de documents, dont on trouve de longs comptes-rendus dans *Levéltári Közlemények*, se rapportent à l'époque moderne et contemporaine afin de combler les lacunes de la période du Compromis. Aussi les éditions de sources importantes relatives au Moyen-Age ne sont-elles que l'achèvement ou la revision des séries anciennes. Telles sont : *Monumenta Ecclesiae Strigoniensis*, commencés en 1874<sup>4</sup>; *Codex diplomaticus hungaricus Andegavensis*, entrepris en 1878<sup>5</sup>; *Monumenta Vaticana*, de 1881<sup>6</sup>; *Codex diplomaticus domus senioris comitum Zichy de Zich et Vásonkeő*, de 1871<sup>7</sup>; *A Tomaj nemzetségbeli Losonczi Bánffy család története* (L'histoire de la famille Bánffy de Losoncz de la lignée de Tomaj)<sup>8</sup>; etc. De même nature est *Az Árpád-házi királyok okleveleinek kritikai jegyzéke* (Liste critique des chartes émanant des rois de la maison d'Árpád, t. I, 1001-1270) d'Emerie SZENTPÉTERY<sup>9</sup>, chef-d'œuvre de l'école diplomatique de Budapest, de portée internationale, qui réalise l'ancien rêve des historiens de l'époque arpadienne. Parmi les recueils de documents relatifs à l'époque moderne et contemporaine, nommons en premier lieu *Fontes historiae hungaricae aevi recentioris*,

1. Bulletin du Comité international des sciences historiques, 1932, t. IV, p. 234.

2. Szeged, Városi Nyomda és Könyvkiadó RT., 1929, VIII-172 p. Contient 2,676 titres se rapportant principalement aux XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. Important pour toute l'Europe danubienne, aussi bien du point de vue de l'histoire militaire que de l'histoire économique.

3. Budapest, Térképészeti Közlöny, 1933, 136 p., 3 pl. Publication modèle, remarquable par sa méthode, avec 670 titres se rapportant principalement aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles de l'Europe danubienne.

4. III<sup>e</sup> vol. (1321-1349), Strigonii, Typis G. Buzárovits, 1924, in-4<sup>o</sup>, VIII-XXII-779 p. cum XII tabulis. Colligū et edidit Ludovicus Crescens Dedek.

5. VII<sup>e</sup> vol. (1358-1359), Budapest, Akadémia, 1920, VIII-704 p., par les soins de Jules NAGY DE TASNÁD. C'est l'édition hongroise la plus parfaite d'un recueil de documents.

6. Continuation sous le titre *Olaszországi Magyar Oklevéltár* (Recueil de documents hongrois d'Italie). Budapest, Akadémia, 1931, vol. I (1417-1431), IV-317 p., par les soins de Paul LUKCSICS.

7. XII<sup>e</sup> vol. (supplément aux vol. I-XI), Budapest, 1931, XVIII-462 p., par les soins de Paul LUKCSICS. A l'heure actuelle, c'est le recueil de documents de famille le plus complet que la Hongrie possède.

8. II<sup>e</sup> vol. (1458-1526), Budapest, 1928, in-4<sup>o</sup>, VIII-807 p., par les soins de Béla IVÁNYI.

9. Budapest, Akadémia, 1923-1930, in-4<sup>o</sup>, 576 p.

déjà citées, de la Société d'histoire, dont les volumes les plus importants sont *Gróf Széchenyi István összes művei* (*Œuvres complètes du comte Étienne Széchenyi* [1825-1860])<sup>1</sup>; *A szatmári béke története és okirattára* (*Histoire de la paix de Szatmár et recueil de documents sur ce traité* [1711])<sup>2</sup>; *Sándor Lipót főherceg nádor iratai, 1790-1795* (*Papiers de l'archiduc Alexandre Léopold, palatin de Hongrie, 1790-1795*)<sup>3</sup>; *József nádor iratai* (*Papiers de l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie* [1792-1809])<sup>4</sup>; *Iratok a magyar államnyelv kérdésének történetéhez, 1790-1848* (*Documents se rapportant à la question du hongrois comme langue officielle du pays, 1790-1848*)<sup>5</sup>; *A horvát kérdés története és irományai a rendi állam korában* (*Histoire de la question croate aux temps des Ordres et documents sur la question* [jusqu'en 1848])<sup>6</sup>; *A magyarországi 1848-1849-i szerb felkelés története* (*Histoire du soulèvement serbe de 1848-1849 en Hongrie*)<sup>7</sup>; *Beniczky Lajos bányavidéki kormánybiztos és honvédezzredes visszaemlékezései és jelentései az 1848/49. szabadságharcról és a tót mozgalomról* (*Souvenirs et rapports de Louis Beniczky, commissaire du gouvernement dans les régions minières et colonel de l'armée nationale, sur la guerre de l'Indépendance de 1848/49 et sur le mouvement slovaque*)<sup>8</sup>; *Németujvári gróf Batthyány Lajos főbenjáró pöre* (*Le procès de haute trahison du comte Louis Batthyány de Németujvár [président du Conseil hongrois en 1849]*)<sup>9</sup>; *A Kossuth-emigráció Törökországban* (*L'émigration kossuthiste en Turquie* [après 1849])<sup>10</sup>.

La production hongroise en encyclopédies et en dictionnaires a été singulièrement riche et témoigne de tous les résultats acquis durant les trente ou quarante dernières années. Cette richesse extraordinaire correspond d'ailleurs à des besoins réels, car, depuis le déclin du naturalisme et la victoire des nouveaux courants spirituels qui ont fait disparaître du texte — parfois même des notes — les données historiques réelles, il est devenu indispensable que celles-ci soient mises à la disposition des historiens sous cette autre forme, plus convenable aux désirs de notre époque. Elles le sont dans *Magyar*

1. Vol. I, V-XIII, Budapest, 1923-1934, vol. I, 737 p.; vol. V, 784 p.; vol. VI, CLXXVIII-846 et CDLX-1,211 p.; vol. VII, XII-712 p.; vol. VIII, 712 p.; vol. IX, XII-933 p.; vol. X, CLX-927 p.; vol. XI, CL-823 p.; vol. XII, 888 p.; vol. XIII, 826 p., par les soins de MM. Béla IVÁNYI-GRÜNWARD, Zoltán FERENCZI, Jules VISZOTA, Árpád KÁROLYI, Guillaume TOLNAI. L'énumération est faite d'après Emeric LUKINICH, *Les éditions des sources, etc.*, p. 98.

2. Budapest, 1925, VII-633 p., par les soins d'Emeric LUKINICH.

3. Budapest, 1926, XII-939 p., par les soins d'Elemér MÁLYUSZ.

4. Budapest, 1925-1935, 3 vol., VIII-769, 888, 960 p., par les soins d'Alexandre DOMA-NOVSZKY.

5. Budapest, 1926, VIII-664 p., par les soins de Jules SZÉKFI.

6. Budapest, 1927, 2 vol., 640, 576 p., par les soins de Jules MISKOLCZY.

7. Budapest, 1930-1935, le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> vol., xv-686, 984 p., par les soins de Joseph THIM.

8. Budapest, 1924, ix-786 p., par les soins de Louis STEIER.

9. Budapest, 1932, 2 vol., xvi-658, VIII-691 p., par le soins d'Árpád KÁROLYI. Voir dans *Revue des Études hongroises*, 1933, t. XI, p. 164, le compte-rendu détaillé de Paul TÖRÖK.

10. Budapest, 1927, 929 p., par les soins d'Étienne HAJNAL.

irodalmi lexikon (*Encyclopédie littéraire hongroise*)<sup>1</sup>; Világirodalmi lexikon (*Encyclopédie littéraire générale*)<sup>2</sup>; Zenei lexikon. A zenetörténet és a zenetudomány enciklopédiája (*Encyclopédie de l'histoire et de la science musicales*)<sup>3</sup>; Művészeti lexikon (*Encyclopédie de l'art*)<sup>4</sup>; Közgazdasági enciklopédia (*Encyclopédie de l'économie publique*)<sup>5</sup>; Katolikus lexikon (*Encyclopédie catholique*)<sup>6</sup>; Színészeti lexikon (*Encyclopédie du théâtre*)<sup>7</sup>; Magyar életrajzi lexikon (*Encyclopédie biographique hongroise*)<sup>8</sup>; Magyar pedagógiai lexikon (*Encyclopédie pédagogique hongroise*)<sup>9</sup>; etc.; dans une petite encyclopédie générale, *A Napkelet lexikona* (*Encyclopédie de Napkelet* [revue de tendance chrétienne-nationale])<sup>10</sup>, et une grande, *Révai nagy lexikona* (*La grande encyclopédie de Révai*)<sup>11</sup>. Le nouveau *Dictionnaire étymologique de la langue hongroise* (*Magyar etymologiai szótár*) est parvenu au mot *faristár*<sup>12</sup>; nos grands dictionnaires hongrois-français et français-hongrois<sup>13</sup>, allemand-hongrois et hongrois-allemand<sup>14</sup>, ont subi des refontes, et une série d'autres dictionnaires de moindre envergure ont vu le jour, mais qui rendent également de grands services aux historiens, comme par exemple le dictionnaire hongrois-turc<sup>15</sup>.

L'après-guerre a été en Hongrie l'époque de *grandes synthèses historiques*. Sur ce terrain, c'est l'histoire monumentale de MM. Valentin HÓMAN et Jules SZEKFÜ, *Magyar történet* (*Histoire de Hongrie*)<sup>16</sup>, qui est l'œuvre repré-

1. Budapest, Studium, [1926], vi-880 p., réd. par François VÁNYI.

2. Budapest, Studium, 1930-1933, 3 vol., viii-1,760 p., réd. par Louis DÉZSI.

3. Budapest, Győző A., 1930-1931, 2 vol., 587 p., 47 pl.; 765 p., réd. par B. SZABOLCSI et A. TÓTH.

4. Budapest, Győző A., 1935, 2 vol., 608, 635 p., réd. par Ladislav ÉBER.

5. Budapest, Athenaeum, [1929-1933], 4 vol. in-4°, 852, 972, 1,238, 1,530 colonnes.

6. Budapest, Magyar Kultura, 1931, 2 vol., xiv-528, viii-532 p., réd. par Béla BANGHA.

7. Budapest, Győző A., 1930, 2 vol., 1,099 p., réd. par Antoine NÉMETH.

8. Budapest, Lantos, 1925-1927, fasc. I-V, réd. par Paul GULYÁS. Cette série fait suite à *Magyar írók élete és munkái* (*La vie et les œuvres des écrivains hongrois*) de Joseph SZINNYEI. Budapest, Hornyánszky-ny., 1890-1914, 14 vol.

9. Budapest, Révai Irodalmi Intézet, 1930, viii-964 p., réd. par François KEMÉNY.

10. Budapest, Magyar Irodalmi Társaság, 1927, 2 vol., vii-740, 738 p.

11. Budapest, Révai Testvérek, 1911-1927, 20 vol., chaque vol. 800 p. environ.

12. Budapest, Akadémia, 1914-1934, 1<sup>er</sup> vol. et 1<sup>er</sup> fasc. du II<sup>e</sup> vol., in-4°, 1600, 160 colonnes. Réd. par Zoltán GOMBOSZ et Jean MELICH. « Par sa disposition typographique » — dit Aurélien Sauvageot — « autant que par la science avec laquelle il est rédigé, ce dictionnaire reste le meilleur du genre. » *Revue des Études hongroises*, 1933, t. XI, p. 104.

13. Alexandre ECKHARDT, *Magyar-francia szótára* (*Dictionnaire hongrois-français*). Budapest, Eggenberger-féle könyvkereskedés, 1935, 952 p. — Aurélien SAUVAGEOT, *Dictionnaire général français-hongrois et hongrois-français*; I : *Français-hongrois*. Budapest, Dante, 1932, xii-1,178 p.

14. Béla KELEMEN, *Nagy kéziszótár* (*Grand dictionnaire [hongrois-allemand et allemand-hongrois]*). Budapest, Athenaeum, 2 vol., 1929, viii-948, viii-976 p.

15. Jean PASTINSZKY, *Gyakorlati magyar-török szótár* (*Dictionnaire pratique hongrois-turc*). Budapest, Auteur, 1922, 1,377 p.

16. Budapest, Egyetemi Nyomda, [1928-1934], 8 vol. Vol. I : *Östörténet. Törzsszervezet. Ke-*



sentative, synthétisant les résultats des recherches de plus d'une génération d'historiens. C'est la première grande synthèse de langue hongroise qui intègre organiquement les problèmes économiques et sociaux dans l'ensemble de l'évolution hongroise et qui, tout en se fondant sur des recherches originales, tient largement compte des résultats d'ordre historique acquis par les sciences contiguës à l'histoire. Par son esprit et par sa méthode, elle est le produit des courants les plus récents qui se sont manifestés dans la science historique hongroise. Pourvue d'une bibliographie abondante et munie d'index parfaits, elle est l'ouvrage de référence de notre littérature historique contemporaine. Tirée à 5,000 exemplaires, la première édition en était épuisée en 1934. De la seconde, remaniée et mise à jour, le premier volume est sorti en 1935. Comme l'indiquent et ce chiffre de vente singulièrement élevé et d'autres signes, cette nouvelle *Histoire* a conquis l'opinion publique et fait disparaître ou relégué au second plan toutes les conceptions antérieures de l'histoire de Hongrie. C'est inspirés de cet ouvrage monumental que Nicolas ASZTALOS et Alexandre PETHŐ ont publié *A magyar nemzet története ősidőktől napjainkig* (*Histoire de la nation hongroise des origines jusqu'à nos jours*)<sup>1</sup>. Citons aussi les petits précis de François ECKHART, *Magyar történet* (*Histoire de Hongrie*)<sup>2</sup>, et de Ladislav ERDÉLYI, *Magyar történelem új rendszere* (*Nouvelle histoire de la Hongrie*)<sup>3</sup>, le premier essentiellement politique, le second fidèle à l'ancienne méthode de l'« histoire de la civilisation ».

L'histoire de Hongrie compte un assez grand nombre de synthèses en langues occidentales, mais aucune qui permette au lecteur de s'orienter de façon détaillée sur notre passé national. En attendant donc la traduction anglaise de HÓMAN-SZEKFŰ, qui est en cours, on se sert des précis suivants : François ECKHART, *Histoire de la Hongrie*<sup>4</sup>, *Storia della nazione ungherese*<sup>5</sup> et *A short History of the Hungarian People*<sup>6</sup>; Georges BALANYI, *Histoire de la nation hongroise*<sup>7</sup>, *The History of Hungary*<sup>8</sup> et *Storia della nazione unghere-*

*resztény kirdlyság* (*Histoire primitive. Organisation en tribus. Royauté chrétienne*), 442 p.; vol. II : *A rendiség kialakulásának kora* (*L'époque de la formation des Ordres*), 368 p.; vol. III : *A magyar nagyhatalom. A magyar renaissance. Mohács* (*La Hongrie grande puissance. La Renaissance hongroise. Mohács*), 483 p.; vol. IV : *A tizenhatodik század* (*Le seizième siècle*), 437 p.; vol. V : *A tizenhetedik század* (*Le dix-septième siècle*), 427 p.; vol. VI : *A tizennyolcadik század* (*Le dix-huitième siècle*), 495 p.; vol. VII : *A tizenkilencedik és huszadik század* (*Le dix-neuvième et le vingtième siècle [jusqu'en 1914]*), 451 p.; vol. VIII : *Tartalom. Név- és tárgymutató* (*Table des matières. Index analytique et index des noms*), 155 p., avec de nombreuses illustrations et des cartes géographiques.

1. Budapest, Lantos, 1933, xiv-559 p.

2. Budapest, Káldor, 1933 (du 10<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> mille), 324 p.

3. Budapest, Franklin, 1931.

4. Paris, Les Œuvres représentatives, 1932, 209 p.

5. Milan, Corbaccio, 1929.

6. Londres, 1931.

7. Budapest, 1930, Stephaneum, 87 p.

8. Budapest, 1930, Stephaneum, 95 p.

rese<sup>1</sup>; comte Paul TELEKI, *The evolution of Hungary and its place in European history*<sup>2</sup>; Arthur YOLLAND, *The History of Hungary*<sup>3</sup>; Julius SZEKFÜ, *Der Staat Ungarn*<sup>4</sup>, et Alexander DOMANOVSKY, *Die Geschichte Ungarns*<sup>5</sup>. Les trois volumes des *Négociations de la paix hongroise* rendent également de grands services, surtout par leurs multiples tableaux statistiques, cartes ethnographiques, économiques et politiques, de même que par leurs brèves synthèses de certains aspects de l'histoire de la Hongrie<sup>6</sup>.

L'imperfection de notre organisation fait que nous sommes moins riches en synthèses d'histoire générale. En dehors de petites synthèses parues aux éditions de *Magyar Szemle Társaság* (*Société de la Revue hongroise*) et dans la série *Világtörténelem a háboru után* (*Histoire universelle de l'après-guerre*), il n'y a presque pas d'ouvrages notables. Aussi se sert-on toujours des synthèses de la période d'avant-guerre et surtout de celles qui ont paru dans des langues étrangères, principalement l'allemand et le français. C'est pourquoi la publication de *Egyetemes történet* (*Histoire générale*), qui comprendra plusieurs volumes, actuellement en préparation aux éditions de *Magyar Szemle Társaság*, marquera une date dans notre littérature historique. Pour les temps les plus récents, nous avons une synthèse originale, qui bénéficie d'une érudition fort étendue et mérite, par conséquent, d'être signalée, *A legújabb kor világtörténete. Az utolsó hatvan esztendő világpolitikai eseményei* (*Histoire générale de l'époque contemporaine. Les événements politiques des soixante dernières années*)<sup>7</sup>, due à M. Antoine BALLA. Les principales divisions en sont les suivantes : Époque de l'impérialisme, Les précédents de la guerre mondiale, La grande guerre, L'après-guerre.

Pour certaines périodes de l'histoire hongroise, quelques synthèses méritent d'être indiquées<sup>8</sup> : Étienne MISKOLCZY, *Magyarország az Anjouk korában* (*La Hongrie à l'époque des princes d'Anjou [1308-1386]*)<sup>9</sup>; *Mohácsi emlékkönyv* (*Le mémorial de Mohács [mélanges relatifs au début du XVI<sup>e</sup> siècle hongrois]*)<sup>10</sup>; Étienne BÁTHORY, *roi de Pologne, prince de Transylvanie [XVI<sup>e</sup> siècle]*<sup>11</sup>; *Rákóczi-emlékkönyv* (*Mémorial de Rákóczi [époque de 1703-*

1. Budapest, Stephaneum, 1930, 85 p.

2. New-York, The Macmillan Co., 1923, 34-312 p., 42 fig. et 1 carte.

3. Budapest, 1928.

4. Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1922 (éd. I<sup>re</sup> en 1918), 224 p.

5. München, Bibliothek der Weltgeschichte, 1923.

6. Budapest, ministère hongrois des Affaires étrangères, 1920-1921, 3 vol., in-4°, XII-662, VIII-583, VI-419 p., avec un *Tableau synoptique de la position légale des nationalités en Europe avant la guerre*, et 1 vol. de cartes.

7. Budapest, Könyvtárak Szövetsége, 1932, 363 p. Compte-rendu de Georges BALANYI dans *Századok*, 1932, t. LXVI, p. 345.

8. Nous ne parlons pas ici des synthèses d'histoire spéciale (économique, littéraire, etc.); voir notre chapitre III.

9. Budapest, Szent István Társulat, 1923.

10. Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1926, dirigé par M. Emerik LUKINICH, 367 p.

11. Cracovie, éd. commune de l'Académie hongroise des sciences et de l'Académie polonaise des sciences et des lettres, 1935, IV-591 p.

1711))<sup>1</sup>; Eugène HORVÁTH, *Modern Hungary, 1660-1920*<sup>2</sup>; Albert DE BEREZEVICZY, *Az abszolútizmus kora Magyarországon, 1849-1865* (L'époque de l'absolutisme en Hongrie, 1849-1865)<sup>3</sup>; Gustave GRATZ, *A dualizmus kora. Magyarország története 1867-1918* (L'époque du Compromis. Histoire de la Hongrie, 1867-1918)<sup>4</sup>, et *A forradalmak kora* (La période des révolutions [1918-1920])<sup>5</sup>; Jules SZEKFÜ, *Három nemzedék és ami utána következik* (Histoire de trois générations et de ce qui les suit [1825-1934])<sup>6</sup>. Ajoutons encore la belle monographie de M. Joseph HOLUB, *Zala megye története a középkorban* (L'histoire médiévale du département de Zala)<sup>7</sup>, la plus célèbre des publications d'histoire régionale, et *Történelmi atlasz* (Atlas historique) d'I. BARTOS ALBISI et G. KURUCZ<sup>8</sup>, avec cent vingt-huit cartes, dont soixante-quinze inédites, établies d'après les résultats historiques des trente-deux dernières années.

L'organisation de la science historique hongroise est donc, certaines réserves faites, relativement plus développée que celle de quelques autres pays européens de grande culture. Ce fait tient certainement au nouvel idéal de civilisation déjà expliqué et aussi à ce que l'histoire de la nation hongroise se déroule, dès le II<sup>e</sup> siècle après J.-C., sur un terrain particulièrement varié, dans l'organisation politique ou à proximité de peuples aujourd'hui en partie disparus, et que sa reconstruction nécessite, par conséquent, un plus grand nombre de spécialistes. Il faut aussi tenir compte du fait qu'au cours de leur histoire les Hongrois ont été les guides politiques de plusieurs peuples, c'est-à-dire qu'ils ont joué, dans l'histoire générale, un rôle relativement très grand. L'exploration de ces circonstances particulières nécessite encore d'autres spécialistes. Et, enfin, notre langue étant isolée et de petite diffusion, il nous faut produire de nous-mêmes nos critiques, c'est-à-dire avoir toujours plusieurs spécialistes dans le même domaine de recherches. Cette expansion de notre vie intellectuelle d'après-guerre a attiré à bon droit l'attention des milieux scientifiques allemands, dont l'un des représentants les plus illustres, C. H. Becker, ministre prussien de l'Instruction publique, a dit après des études faites sur place : « Les dirigeants de la Hongrie actuelle,

1. Budapest, Franklin Társulat, 1935, 2 vol., 412, 519 p., dirigé par M. Emeric LUKINICH.

2. Budapest, Magyar Külügyi Társaság, 1922, 231 p.

3. Budapest, Franklin Társulat, 1922-1932, 3 vol., 456, 566, 443 p. C'est l'unique synthèse complète de l'histoire concrète de la période 1849-1865; son auteur suit la conception naturaliste de l'histoire.

4. Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1934, 2 vol., 413, 420 p. Au point de vue de l'histoire politique, c'est le seul travail complet pour cette période.

5. Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1935, 450 p.

6. Budapest, Egyetemi Nyomda, 1935 (4<sup>e</sup> éd.), 514 p. Traite l'histoire de la *Weltanschauung* hongroise de cette période jugée au point de vue « chrétien-national ».

7. Pécs, 1929, x-xiii-488 p.

8. Budapest, Magyar Állami Térképészeti Intézet, s. d., 4 fasc., 89 p. Compte-rendu d'Edmond MÁLNÁSI, *Századok*, 1926, t. LX, p. 864; 1927, t. LXI, p. 308; 1928, t. LXII, p. 901; 1930, t. LXIV, p. 537.

fidèles aux traditions du passé, posent les fondements de la grandeur nationale future<sup>1</sup>. »

## II. LE DÉVELOPPEMENT DES THÉORIES ET DES MÉTHODES DE L'HISTOIRE. —

a) *L'histoire spirituelle*. — La thèse métaphysique de l'histoire spirituelle est que l'essence du devenir historique (*Geschehen*) n'est pas dans les données de l'expérience (guerres, économie, etc.), mais bien dans l'ensemble des sentiments et des idées, la « conscience », située au delà des données de l'expérience. Le but suprême de l'histoire (*Geschichte*) est donc de saisir non pas le groupe infini de faits concrets, mais bien ce facteur intérieur, ce moteur puissant, régulateur de tout. En d'autres termes, l'histoire concrète, ce « système de symptômes », est de second ordre ; elle a pour mission de renvoyer à la conscience, son noyau créateur.

Dans l'histoire spirituelle, les catégories de l'entendement créées pour l'histoire traditionnelle, en particulier la causalité, l'analyse, l'explication, la quantification et le principe de contradiction, ne jouent aucun rôle. Ici, le phénomène historique se conçoit dans un système de relations psycho-intellectuelles (*Weltanschauung*), moyennant des notions de « motifs », « but », « structure », « liaison », etc. Ce qui revient à dire que le critère décisif de la notion de vérité historique est, au point de vue de l'histoire spirituelle, la « valeur » inhérente à chaque phénomène<sup>2</sup>.

Les termes de « conscience » et de « valeur » désignent, mais uniquement au point de vue formel, tout ce qui est commun à tous les historiens de l'esprit dans la théorie actuelle de l'histoire spirituelle hongroise. Aussi la définition philosophique précise s'arrête-t-elle à ce point et l'incertitude commence. En parcourant *A magyar történetírás új útjai* (*Les nouvelles méthodes de l'historiographie hongroise*)<sup>3</sup>, sorte de bréviaire de la nouvelle école, et les dernières années de *Századok* et de *Budapesti Szemle*, on trouve sur l'essence concrète de l'histoire spirituelle les vues suivantes : « elle est uniquement une notion afférente à la méthode », « elle désigne une tendance », « une façon de voir », « un reclassement des valeurs » (*Umwertung*), « une synthèse », « elle est l'histoire de la *Weltanschauung* », « elle produit des résultats valables dans le

1. Porosz-német kulturpolitika a világháború után (*La politique scientifique germano-prussienne de l'époque d'après-guerre*). Minerva, 1926, t. V, p. 307.

2. Cf. J. BARTHA, *Szellem, szellemtudomány, szellemtörténet* (*Esprit, science de l'esprit, histoire spirituelle*). Athenaeum, 1931, t. XVII, surtout p. 187, 188, 192, l'étude la plus importante de celles consacrées dans la littérature hongroise aux problèmes théoriques du nouveau courant d'esprit. — L'article d'Étienne DÉKÁNY, *A szellemtörténet történetelméleti alapon* (*L'histoire spirituelle au point de vue de la théorie de l'histoire*). Századok, 1931, t. LXV, p. 337, indique nettement l'unique méthode de solution des problèmes de la *Geistesgeschichte*, qui est de se placer au point de vue de la théorie de la connaissance. — Nous nous dispensons de citer d'autres études relatives à cette question qui seraient plutôt propres à embrouiller qu'à aider le lecteur.

3. Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1931, 464 p., dirigé par M. Valentin HÓMAN

domaine entier de l'histoire », « elle est indéfinissable », etc. La confusion est donc grande. Aussi les études du genre : « ce que c'est que l'histoire spirituelle », ont-elles non pas apporté plus de clarté, mais fait de la *Geistesgeschichte* un mot de ralliement<sup>1</sup>. Ainsi le philosophe Georges Bartók s'est vu obligé de constater, encore en 1934, que « la notion même de l'histoire spirituelle n'est pas aussi claire et précise qu'il serait à souhaiter dans l'intérêt précisément de cette discipline<sup>2</sup> ». Cependant, les ouvrages inspirés des doctrines de l'histoire spirituelle se comptent par centaines.

En hongrois, les mots *âme* et *esprit* sont souvent interchangeables et désignent à peu près tous les deux le domaine complexe de la conscience<sup>3</sup>. Il vaut mieux, cependant, distinguer entre eux et entendre par esprit surtout « la substance pensante », par âme « la substance sensitive ». Il est alors aisé de préciser les deux rameaux principaux de l'histoire spirituelle hongroise : le *spiritualisme* et l'*idéalisme*. Pour les adeptes du spiritualisme historique, c'est dans le domaine de l'âme que réside le moteur de l'histoire ; pour ceux de l'idéalisme historique, dans celui de l'esprit.

La première tendance de l'histoire spirituelle est représentée surtout par MM. Jules Szekfű et Tibor Gerevich. D'après M. SZEKFŰ, « l'histoire humaine n'est autre chose que l'histoire de l'âme humaine — c'est ainsi que nous l'enseigne la science historique contemporaine. En conséquence, l'histoire de Hongrie n'est autre chose que l'histoire de l'âme hongroise, c'est-à-dire la suite des formes revêtues, durant un millénaire, par l'âme hongroise, la suite des influences réalisées par l'activité des Hongrois, qui donnent toutes à notre nation une couleur particulière et une forme originale dans l'histoire de l'humanité... Ce sont les choses de l'âme qui, dans leur état primitif, dirigent tout et servent de mesure à tout<sup>4</sup>... L'histoire spirituelle est l'étude historique s'occupant de l'influence des facteurs psychiques<sup>5</sup> ». Suivant M. T. GE-

1. Étienne Dékány, remarquable, dans l'article cité, la singulière ampleur de la discussion, relève que l'on se sert quotidiennement de la fascinante expression « histoire spirituelle » non seulement dans la presse, mais aussi au Parlement, et qu'elle semble être arrivée à faire partie intégrante de la phraséologie politique.

2. *A szellem filozófiai vizsgálata (L'examen de l'esprit au point de vue de la philosophie)*. Budapest, Akadémia, 1934, p. 3. — Cf. les constatations analogues d'Elemér Mályusz et d'Étienne Dékány. *Századok*, 1931, t. LXV, p. 339, 409. — Paul Kecskés remarque, dans *A bölcsélet története (Histoire de la philosophie)*. Budapest, Stephaneum, 1933, p. 609, que la littérature hongroise n'est pas très riche en travaux relatifs à la critique de la raison historique. On peut s'en convaincre en feuilletant *A magyar tudományos irodalom bibliográfiája, 1901-1925 ; 1 : Filozófia (Bibliographie de la littérature scientifique hongroise de 1901-1925 ; 1 : Philosophie)*. Budapest, Országos Könyvtorgalmi és Bibliográfiai Központ, 1929.

3. Ákos PAULER, *A szellemtörténet kategóriái (Les catégories de l'histoire spirituelle)*. Minerva, 1923, t. II, p. 1.

4. Valentin HÓMAN-Jules SZEKFŰ, *Magyar történet (Histoire de Hongrie)*. T. I. Introduction.

5. *A magyar börttermelő lelki alkata (La constitution psychique du viticulteur hongrois)*. Budapest, Eggenberger, 1922, p. 14. — M. Szekfű entend par « âme » la substance sensitive ;

REVICH, l'historien contemporain voit dans les monuments de l'art « l'expression de l'âme et du sort d'une nation, taillée dans la pierre, ciselée dans le marbre ou peinte avec le pinceau<sup>1</sup> ». Cette historiographie présente donc les phénomènes historiques plutôt comme émanant d'un monde subconscient (individuel ou collectif) qu'en fonction de leur milieu réel. En conséquence, elle s'oriente plutôt vers la totalité que vers les éléments qui la composent ; elle met en relief la personnalité historique agissante<sup>2</sup> et accorde plus de liberté artistique à son auteur. Pour mieux faire ressortir les caractéristiques du spiritualisme historique, exagérons-les un peu, en citant la critique d'A lélek embere. *Értekezés Prohászka Ottokárról* (*L'homme de l'âme. A la mémoire d'O. Prohászka*), par Ladislav RAVASZ<sup>3</sup>. « Ce n'est pas par notions que l'auteur se fait comprendre, mais par un tableau intime et saisissant, tracé à l'aide de l'intuition, qui résume les traits essentiels. Cela est vraiment une vision intérieure... et il serait inutile de poser la question de savoir si ce tableau est vrai. Ici, la critique, surtout la critique vétilleuse, doit se taire, si elle ne veut pas ravaler la vision sublime aux souillures de la terre<sup>4</sup>. »

L'autre branche de l'histoire spirituelle, l'idéalisme historique, est représentée en Hongrie par M. Théodore THIENEMANN, historien de la littérature. Pour lui, l'essence de l'histoire consiste, en opposition aux thèses de la branche spiritualiste, dans une rationalisation successive. « L'histoire spirituelle » — dit-il — « s'efforce de construire la synthèse des recherches de détail dans le domaine intellectuel, et non pas dans celui des sentiments. C'est-à-dire qu'elle veut voir dans l'histoire de la littérature une science objective, que l'on peut enseigner et faire comprendre à d'autres, et non pas un genre mixte qui flotte entre science et art d'écrire<sup>5</sup>. » Ce genre d'histoire présente les personnages historiques plutôt dans leur milieu et en tant que porteurs d'idées que de façon autonome et comme producteurs d'idées. Aussi est-elle plus près de ce que nous appelons histoire au sens classique du mot.

Une première division de l'histoire spirituelle tient donc à la théorie du devenir historique (*Geschehen*) : l'essence ou le substratum permanent en

*Három nemzedék* (*Trois générations*), ouvrage typique du spiritualisme historique, ne laisse aucun doute là-dessus.

1. *A régi magyar művészet európai helyzete* (*La position européenne de l'ancien art hongrois*). *Minerva*, 1924, t. III, p. 98.

2. Cf. *Zrinyi és a barokk* (*Zrinyi et le baroque*) de Tibor Joó, où un poète hongrois, qui passe, à beaucoup d'égards, pour un compilateur habile, est présenté, à la suite des méthodes expliquées plus haut, comme un personnage original. « Ce n'est pas » — dit l'auteur — « dans les éléments [d'une œuvre littéraire] que l'on doit chercher l'originalité — on l'y trouve rarement — mais plutôt dans la synthèse individuelle de ces éléments. » *Századok*, 1932, t. LXVI, p. 270.

3. Budapest, Studium, 1931, 39 p.

4. *Minerva*, 1931, t. X, p. 83. — Traduction un peu libre.

5. *Irodalomtörténet* (*Histoire littéraire*), dans *A magyar történetírás új utjai* (*Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*), p. 71.



est-elle l'âme ou l'esprit? Une seconde, sur un autre plan, vient de la réponse positive que les historiens donnent au problème de la valeur. L'élément déterminant est la position de l'historien par rapport aux catégories du Temps et du Lieu. Cette position peut être : 1<sup>o</sup> indépendante du Temps ; 2<sup>o</sup> dépendante uniquement du Temps ; 3<sup>o</sup> dépendante à la fois du Temps et du Lieu, etc.<sup>1</sup>. Dans le premier cas, l'historien apprécie les phénomènes historiques d'un point de vue étranger à l'époque. Le matérialiste cherchera, par exemple au Moyen-Age, les formes de la lutte des classes, le catholique réclamera au siècle des Lumières de la morale religieuse, et ainsi de suite. Cette manière d'écrire l'histoire, qui touche de près à la littérature politique, trouvera dans le passé des « périodes de décadence » et des « points brillants » ; elle incline à transformer la science historique en une pathologie et à détruire même la notion d'histoire<sup>2</sup>. Si l'historien envisage, par contre, le passé en se plaçant dans le système d'idées de la période étudiée, par exemple s'il envisage le Moyen-Age au point de vue chrétien, le XVIII<sup>e</sup> siècle au point de vue intellectuel, il procède à une évaluation immanente, mettant toujours en relief le trait vraiment caractéristique de l'époque. Dans ce cas-là, le sens de l'histoire ne sera pas, schématiquement, une ligne ondulée reliant des sommets et des dépressions, mais la suite ininterrompue de « formes de civilisation », une suite d'époques également précieuses. « Conformément à l'idée de l'évolution » — dit M. V. HÓMAN — « nous examinons et apprécions chaque personnage historique, chaque événement et chaque phénomène dans son propre milieu, en laissant de côté tous les éléments anachroniques provenant de la *Weltanschauung*, des théories et de la conception historique des périodes postérieures »<sup>3</sup>. C'est de cette définition de l'évaluation que suit l'importance de l'époque, comme catégorie de l'histoire, et la haute portée de l'ensemble des problèmes philosophiques y afférents, surtout le problème de la détermination des périodes de l'histoire. Quels sont les traits caractéristiques d'une époque? Le goût de la foule? Ou le goût des privilégiés? Qu'est-ce qu'une *Weltanschauung*? Qu'est-ce que l'esprit de l'époque (*Zeitgeist*)? Où se termine une époque? Et quand se survit-elle? Quelle sera l'attitude de l'historien, au point de vue de l'évaluation, si une époque a déjà usé de ses formes, mais si la nouvelle ne commence pas encore à poindre à l'horizon? — Autant

1. D'autres nuances se créent en combinant les cas énoncés ci-dessus avec le spiritualisme historique et l'idéalisme historique.

2. Le comte Klebelsberg, qui n'était cependant pas historien de carrière, voulait nous recommander ce genre d'histoire, comme cela ressort d'un de ses discours d'ouverture prononcés à la Société d'histoire. Pour lui, homme d'État, sa « valeur » était, naturellement, une valeur politique (l'indépendance du pays). Il proposait aux historiens de constater, par la méthode de la « pathologie » et de l'« anatomie », les « époques décadentes ». — Notons le sous-titre, *Histoire d'une période décadente*, d'un des ouvrages de M. SZÉKFI, où il examine les trois générations du libéralisme hongrois à la lumière de l'idée chrétienne-nationale du romantisme, reprise après 1919.

3. Valentin HÓMAN, *A történelem útja* (L'évolution de l'histoire), dans *Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*, p. 50.

de réponses, autant de genres d'« histoire spirituelle »<sup>1</sup>. Pour en finir, comme cela s'est révélé dans ces derniers temps, une conception est conditionnée non seulement par le Temps, mais par le Lieu aussi, qui voit, même à l'intérieur d'une même sphère de civilisation, des différences capitales. C'est ainsi que sont nés, à côté du problème des périodes, celui de la localisation et les nombreuses dénominations régionales y afférentes, telles que : Occident, Europe orientale, Europe centrale, Europe danubienne, Europe centro-orientale, etc. Il n'est donc pas indifférent que l'historien porte son choix, à l'intérieur d'une période, sur un système de pensées qui soit, par exemple, propriété occidentale et non propriété de l'Europe danubienne. Les historiens hongrois occidentalistes et touranistes étaient sujets à une telle erreur de méthode. L'essence du problème de la localisation consiste donc à rechercher des régions historiques ayant le même rythme d'évolution et qui présentent, par conséquent, une même unité de sens (*Sinneinheit*) et une même échelle de valeurs. Ici encore, cependant, se posent les mêmes questions ardues, auxquelles l'historien doit répondre à propos de la périodisation et dont la plus importante est celle de savoir où sont les limites des régions historiques<sup>2</sup>. — Une fois de plus, autant de réponses, autant d'« histoires spirituelles ».

En conclusion, donc : l'histoire spirituelle n'est qu'une notion collective, qui a pour ainsi dire autant de sens concrets qu'il y a d'individualités d'historien.

b) *Les conséquences de cette théorie.* — La nouvelle théorie relative au processus historique, d'après laquelle les faits d'expérience sont l'expression d'une conscience (individuelle ou collective) quelconque, a complètement changé la notion de source historique. Comme, par définition, il existe entre le monde de l'expérience (au point de vue de l'histoire : système de symptômes ou d'indices) et celui de la conscience (saisir cette conscience, c'est le but de l'histoire) une liaison intime, toute donnée concrète — et non pas

1. Puisque c'est la *Weltanschauung* qui apparaît d'après cette conception comme l'essence de l'histoire, Elemér Mályusz avait raison à son point de vue de recommander le terme de *világnézettörténet* (histoire de la *Weltanschauung*) au lieu de *szellemi történet* (histoire spirituelle). *Századok*, 1931, t. LXV, p. 414. — D'après Emeric Madzsar, « l'âme de l'époque vit, en réalité, seulement dans une minorité [d'hommes]... Ce que nous désignons par esprit de l'époque n'est pas une moyenne statistique quelconque, ni la simple somme des éléments psychiques communs existant indéniablement, en dépit de toute différence ». *A világtörténelem korszakai* (Les périodes de l'histoire universelle). Budapest, Akadémia, 1932, p. 16. — Cf. T. Joó, *A korszellem mint történetfilozófiai kérdés* (L'esprit de l'époque en tant que problème de la philosophie de l'histoire). Athenaeum, 1933, t. XIX, p. 1.

2. M. M. LHERITIER a essayé de déterminer la place de l'histoire de la Hongrie d'abord dans le cadre de l'« Europe orientale », ensuite dans celui de l'« Europe centrale et orientale ». *L'évolution des régions historiques, l'Europe orientale et la Hongrie*. Paris, les Presses universitaires de France, 1935, 40 p., et *L'histoire de la Hongrie, en fonction de l'Europe centrale et orientale*. *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, 1935, t. XXXIII, p. 103-105.

seulement un texte — est propre à dévoiler à l'historien quelque chose du passé. C'est pourquoi on entend aujourd'hui par source « toute chose conservée, datant du passé et permettant de reconstruire la vie passée<sup>1</sup> ».

Puisque, d'autre part, les spécialités de l'histoire tendent vers le même but et travaillent sur la même matière, les cloisons qui les séparaient auparavant ont perdu leur signification et les différentes disciplines historiques se sont rapprochées. L'Histoire n'est donc plus un simple cadre appelé à réunir des choses disparates, mais une science extrêmement étendue, qui affirme de plus en plus son homogénéité. Ayant ainsi multiplié ses forces, elle a acquis une nouvelle position dans le système général des sciences. Les « sciences auxiliaires », les « spécialités esthétisantes », les « sciences limitrophes » de l'histoire montrent toutes le nouveau sens de l'évolution.

La tâche des disciplines historiques dites « auxiliaires » consistait auparavant à préparer les différentes sortes de sources, notamment les chartes, pour être utilisées par l'histoire proprement dite, en précisant leur valeur documentaire. Sous l'influence bienfaisante de l'histoire spirituelle, ces disciplines sont sorties de leur minorité ; ne se contentant plus du travail de préparation, elles aspirent à prendre activement part à la mise en œuvre elle-même. Le point de départ des « sciences auxiliaires » n'est donc plus la charte, mais le développement général, en particulier l'organisation administrative. Leur méthode n'est plus « diplomatique », mais « historique ». Par exemple, on ne traite plus désormais les chartes uniquement d'après la chronologie, le territoire ou la nature juridique, mais on les étudie maintenant dans leurs groupes naturels, formés d'après leurs auteurs. Les nouvelles sciences auxiliaires sont en rapports étroits avec l'archéologie, la géographie historique et surtout l'histoire constitutionnelle et administrative. Elles contribuent à découvrir la civilisation des périodes passées et, au nom de *res diplomatica*, préfèrent celui de *historia diplomatica*<sup>2</sup>.

Les « spécialités esthétisantes », notamment l'histoire de l'art et l'histoire littéraire, qui adhèrent aux nouvelles tendances, conçoivent maintenant leur objectif comme « produit d'une émotion éprouvée ». Ainsi le style est « la forme visible de l'idée », « l'évolution de la littérature n'est qu'un aspect de la vie générale d'une nation », « les catégories de l'art, si primitivement employées qu'elles soient, signifient pour l'homme une sorte de moyen d'ex-

1. Étienne DÉKÁNY, *A történettudomány módszertana* (La méthodologie de la science historique). Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1925, p. 11. M. Dékány insiste avec raison sur l'importance historique des documents figurés. « Il y a des gens — dit-il notamment — « qui, médiocres, voire muets en mots, ne savent exprimer leur vie psychique riche et colorée que par des moyens artistiques. » *Ibid.*, p. 29.

2. Cf. *Történelmi segédtudományok* (Les sciences auxiliaires de l'histoire) d'Eméric SZENTPÉTERY, dans *Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*, p. 321 ; *Magyar oklevéltan* (Diplomatique hongroise), du même auteur. Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1930, 262 p., 12 pl., et un saisissant compte-rendu dans *Századok*, 1921, t. LV, p. 262. Voir également l'important compte-rendu de Roland SZILÁGYI, dans *Századok*, 1932, t. LXVI, p. 88.

pression » et, en général, « de la réciprocité existant entre forme et contenu il suit qu'un changement opéré dans l'un d'eux provoque des réactions variées dans l'autre. Les formes de goût et les formes d'idées se sont soudées dans des profondeurs métaphysiques et, à l'instar de deux dialectes d'une seule langue, elles sont identiques dans leurs racines ». C'est surtout la nouvelle orientation de ces disciplines qui permet à l'histoire de pousser son champ d'investigation plus avant, jusque dans le domaine irrationnel du processus historique, et de saisir les aspects jusqu'alors inexplorés de la vie affective<sup>1</sup>.

Les disciplines historiques qui s'occupent des documents artistiques sont, suivant leurs rapports avec le Temps et avec le Lieu, fort diverses. Celles qui affirment que « chaque œuvre littéraire et chaque forme artistique renferme un contenu idéologique » ne sont guère en rapports qu'avec le facteur Temps. Mais ce seul changement a suffi à corriger l'exclusivité pratiquée jusque-là du goût en faveur des chefs-d'œuvre. Encore plus proche de l'esprit historique classique, et plus important au point de vue hongrois, est la tendance récente qui tâche de s'accommoder, outre le Temps, au Lieu. Le caractère de « fonction sociale » de l'histoire de l'art et de la littérature y ressort avec beaucoup de force et, à travers les catégories de « région », de « race » de « génération », de « religion », etc., se fait énergiquement entendre, ce qui est d'origine populaire<sup>2</sup>. Il est curieux de remarquer que la conception esthétique de l'histoire de l'art et de la littérature, qui fait abstraction du moment Temps et Lieu, se place elle-même au point de vue de la nouvelle théorie de l'histoire. Pour elle, « une œuvre d'art n'est pas seulement un message du passé, un élément uniquement médiateur, mais elle est le passé même qui est demeuré jusqu'à nos jours<sup>3</sup> ». C'est-à-dire que la vue et la lecture de ces œuvres d'art provoquent en nous qui vivons une certaine réaction, que ces documents peuvent nous dire autre chose que ce que leurs créateurs leur avaient insufflé. Les œuvres d'art, principalement les chefs-d'œuvre, ont

1. Cf. Tibor GEREVICH, *Művészettörténet (Histoire de l'art)*, et Théodor THIENEMANN, *Irodalomtörténet (Histoire littéraire)*, dans *Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*, p. 87 et 53; T. BARÁTH, *A történeti képkutatás kialakulása, jelen állása és magyar feladatai (La formation de l'iconographie historique, son état présent et ses tâches en Hongrie)*. Paris, Centre d'études hongroises, 1935, 45 p.; C. KLEBELSBERG, *Elnöki megnyitóbeszéd (Discours présidentiel inaugural)*, 27 décembre 1923). *Századok*, 1923, t. LVII, p. 232.

2. Cf. l'activité de Jules Farkas, qui est le représentant hongrois de cette tendance dans l'histoire littéraire, et l'étude de Virgil Bierbauer, *A magyar építészet történetének módszertanához (Contribution à la méthodologie de l'histoire de l'art hongrois)*. *Magyarságtudomány (Hungarologie)*, 1935, t. I, p. 77. Selon ce dernier auteur, les historiens hongrois de l'art « doivent chercher l'esprit qui s'est manifesté dans l'ensemble des travaux de construction hongrois [construction des maisons urbaines, villageoises, etc.] et qui les a animés durant un millénaire » (p. 81).

3. Antoine HEKLER, *A magyar művészettörténelem feladatai (Les tâches de l'histoire de l'art hongroise)*. *Századok*, 1921, t. LV, p. 162.

donc une valeur autonome (*Eigenwert*), indépendante de l'époque de leur création, et qui se prête, par conséquent, à l'analyse esthétique.

Un trait commun à l'ensemble de ces spécialités historiques est que la crise qui s'y était manifestée sous l'influence des sciences de la nature est pour ainsi dire complètement passée et que toute cette branche d'études, reconnaissant son caractère original, s'est réintégrée dans l'ensemble des sciences historiques<sup>1</sup>.

Parmi les sciences limitrophes, ce sont surtout les philologies qui ont subi le plus fortement l'influence du nouveau courant de l'histoire. Leur champ d'investigation s'est particulièrement élargi, leur mission a changé, de sorte qu'il est difficile de parler, aujourd'hui, de philologies au sens ancien du mot. Le terme de philologie lui-même a subi une double modification : une extension, car il ne signifie plus qu'un ensemble de sciences (linguistique, critique des textes, histoire littéraire, etc.), une restriction, car il ne signifie plus que l'explication et le rétablissement des monuments linguistiques<sup>2</sup>. Aussi les nouvelles philologies se désignent-elles par des néologismes, « germanistique », « romanistique », « roméologie », « hellénologie », etc., et la philologie classique se nomme-t-elle de plus en plus couramment « science de l'Antiquité ». La période actuelle n'a fait que réaliser complètement ainsi une direction de l'évolution suivie déjà à la fin de l'époque du Compromis. Ce qui doit être marqué comme nouveauté est donc moins l'établissement d'une collaboration plus intime entre les différentes philologies et l'histoire que l'annexion à celle-ci des disciplines inspirées auparavant par les sciences de la nature, comme la géographie, la psychologie, et avant tout l'archéologie, l'anthropologie et l'ethnographie. L'examen historique d'un groupe humain quelconque en fonction du climat et du relief du sol a fait naître l'histoire du peuplement (*Siedlungsgeschichte*) ; en fonction de la géographie politique, la géopolitique (*Geopolitik*), autre facteur important de l'explication historique. Une fois libérée des entraves des sciences de la nature, la psychologie — particulièrement la psychologie structurelle et la psychologie des peuples — s'est également rapprochée de l'histoire, lui offrant tout son vocabulaire, à l'instar de la sociologie en Occident. L'archéologie ne voit pas sa tâche épuisée par de pures classifications ou analyses schématiques de certains problèmes d'art ; elle veut maintenant fournir des renseignements d'ordre général sur

1. Jean Horváth, voulant rendre indépendante la science qui s'occupe de l'histoire de la littérature, la « connaissance littéraire », a défini la littérature comme « relation des écrivains et des lecteurs par l'intermédiaire des œuvres écrites ». *Magyar irodalomismeret* (Connaissance littéraire hongroise). *Minerva*, 1922, t. I, p. 196. Mais cette conception n'a pas été développée. Dans son état présent, elle n'embrasse pas non plus la totalité de l'histoire littéraire, mais n'en saisit que l'un des aspects. Elle ne fait pas de place, par exemple, à la poésie populaire et est embarrassée quand il s'agit des œuvres restées en manuscrit.

2. Cf. Jules KORNIS, *Bevezetés a tudományos gondolkodásba* (Introduction à la pensée scientifique). Budapest, Széchenyi-ki., 1922, p. 190.

le passé<sup>1</sup>. L'anthropologie joue également un rôle important<sup>2</sup>. Encore plus grande est l'importance de l'ethnographie qui « examine, dans sa formation historique, l'effectif de civilisation qu'on peut trouver chez un peuple, les caractéristiques intérieures de sa vie, en en cherchant les éléments, leur lieu et leur temps d'origine<sup>3</sup> ». Par le fait que des sciences entières se sont « historisées » ou mises en rapports étroits avec l'histoire, des perspectives nouvelles, d'une grande importance, se sont ouvertes devant celle-ci.

Le regroupement des sciences autour du noyau historique assure à l'histoire la prépondérance parmi les sciences de l'esprit et une position privilégiée dans le système général des sciences. Cela explique encore plus la faveur accordée à l'histoire par la nouvelle politique scientifique hongroise.

c) *Appréciation de l'histoire spirituelle.* — C'est à l'histoire spirituelle que l'historiographie hongroise doit sa faculté de dominer la mer infinie des faits, de construire de grandes synthèses et de tracer des tableaux saisissants du processus historique. C'est elle qui a posé chez nous le problème du genre historique, de la division en périodes et de la localisation, pour ne citer que ceux qui ont contribué dans une large mesure à la précision de nos observations historiques. C'est également un grand progrès d'avoir découvert l'insuffisance de l'explication causale, introduit la notion de valeur et, enfin, reculé les frontières de l'histoire jusqu'aux domaines éloignés auparavant insoupçonnés.

Les réserves à faire ont également un caractère général, vu les nuances multiples du nouveau courant. Au point de vue classique, qu'il n'y a aucune raison d'abandonner, on peut affirmer formellement que l'avenir appartiendra surtout à celles des ramifications de l'histoire spirituelle qui sauront le plus scrupuleusement respecter les catégories de Temps et de Lieu, fondamentales dans nos études. Il est certain aussi que la vie psychique et intellectuelle, visée en premier lieu par l'histoire spirituelle, n'est qu'un seul aspect du grand processus de l'histoire. Ce serait donc naïveté d'affirmer que l'histoire spirituelle peut épuiser la totalité du passé. Au contraire, et c'est là son point le plus vulnérable, tout en nous découvrant beaucoup de choses nouvelles, elle fait faillite quand on l'applique aux phénomènes économiques et sociaux<sup>4</sup>. Mais il serait sans doute prématuré de porter un jugement définitif

1. La nouvelle archéologie a, cependant, quelques difficultés pour prendre entièrement racine en Hongrie. Cf. François TOMPA, *Régészet (Archéologie)*, dans *Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*, p. 353.

2. Louis BARTUCZ, *Antropológia és a magyar történetírás (L'Anthropologie et l'histoire de Hongrie)*. *Ethnographia*, 1932, t. XLIII-XLIV, p. 69.

3. *A magyarság néprajza (L'Ethnographie des Hongrois)*. Budapest, vol. I, Egyetemi Nyomda, s. d., p. 14. Cf. Alexandre SOLYMOSY, *Az ethnologia tárgyköre és módszere (Le champ d'investigation et la méthode de l'ethnographie)*. *Ethnographia*, 1926, t. XXXVII, p. 1.

4. « L'histoire conçue par Dilthey et Max Weber » — écrit Étienne Hajnal — « conduite par des idées immanentes, par l'esprit, ne satisfait pas les exigences de l'histoire et de la sociologie



sur ce nouveau courant d'idées, alors qu'il n'a même pas exposé plusieurs de ses problèmes fondamentaux et qu'il est loin d'avoir soumis tout son système à une critique pénétrante.

d) *La doctrine du criticisme historique.* — Le groupe d'historiens hongrois dont les idées se rattachent à celles de Jules Hornyánszky dirige actuellement nos grandes institutions historiques : Société d'histoire (MM. V. HÓMAN, AL. DOMANOVSKY, EM. LUKINICH), section historique de l'Académie (M. EM. LUKINICH), Musée national hongrois (M. V. HÓMAN) et *Századok* (MM. AL. DOMANOVSKY, ÉT. HAJNAL, EL. MÁLYUSZ). Leur conception de l'histoire s'est accommodée à l'évolution récente avec une souplesse remarquable, et elle en a absorbé tous les éléments utiles. Elle a accepté la division des sciences en sciences de l'esprit et sciences de la nature, admis l'insuffisance de l'explication causale et, en général, s'est rapprochée du groupe intellectualiste de l'histoire spirituelle. C'est d'ailleurs une évolution déjà commencée dans la période du Compromis. Aujourd'hui, la conception la plus avancée du criticisme historique et la conception la plus modérée de l'histoire spirituelle s'identifient, et il y a une continuité ininterrompue de l'histoire spirituelle la plus radicale à la conception la plus orthodoxe du criticisme historique. « Aujourd'hui » — disait en 1932 M. Elemér MÁLYUSZ — « on parlerait d'une tendance spirituelle de l'histoire ; en 1923, nous parlions encore d'un courant sociologique, pour avoir pensé aux œuvres de Fueter et de Troeltsch<sup>1</sup>. » La différence qui subsiste pourtant entre elles est dans la doctrine sur l'essence du processus historique et sur le but final de l'historiographie. Les historiens de l'esprit concentrent toute leur attention sur le

conçues comme des sciences de la réalité. » *Le rôle social de l'écriture et l'évolution européenne.* Bruxelles (extrait de la *Revue de l'Institut de sociologie*, 1934, p. 63). Cf. Elemér MÁLYUSZ, *A helytörténeti kutatás feladatai* (Les tâches de l'histoire régionale). *Századok*, 1924, t. LVIII, p. 557 et suiv. « Toute conception de l'histoire » — écrit Étienne DÉKÁNY — « qui s'appuie uniquement sur un seul facteur et veut toutefois saisir le tout, la totalité de l'histoire, conduit au monisme, c'est-à-dire à l'unilatéralisme. » *A szellemtörténet történetelméleti alapon* (L'histoire spirituelle au point de vue de la connaissance historique). *Századok*, 1931, t. LXV, p. 355. Voir encore le compte-rendu d'Ambroise PLEIDELL dans *Századok*, 1931, t. LXV, p. 423, et le discours de Didier CSÁNKI à la Société d'histoire. *Századok*, 1931, t. LXV, p. 113.

1. *Századok*, 1932, t. LXVI, p. 109. — Rappelons en quoi consiste la thèse de Troeltsch : « dass der sozial-ökonomische Unterbau in der Tat dem ganzen historischen Leben als festeste und dauerndste, am schwersten sich wandelnde und mit seinem Wandel alles andere umwälzende Unterschicht zugrunde liegt. » *Ueber den historischen Entwicklungsbegriff und die Universalgeschichte. Gesammelte Schriften*, t. III, p. 349 — ce qui revient à dire que M. Mályusz, avec une terminologie allemande, exprime son attachement à l'école hongroise du criticisme historique. Pour son attitude, voir encore *A helytörténeti kutatás feladatai* (Les tâches de l'histoire régionale). *Századok*, 1924, t. LVIII, p. 538, où il met bien en relief l'importance, au point de vue de l'histoire, des phénomènes économiques et sociaux. — Voir également la critique du grand ouvrage de M. MÁLYUSZ, *Sándor Lipót főherceg nádor iratai 1790-1795* (Les écrits de l'archiduc Alexandre Léopold, palatin de Hongrie, 1790-1795). Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1926, XII-939 p., par M. SZEKÉNYI, dans *Magyar történet* (Histoire de Hongrie), t. VI, p. 489.

monde abstrait, sur les phénomènes psychiques et intellectuels ; les adeptes du criticisme historique par contre, sur le monde concret, sur les phénomènes économiques et sociaux. Comme ces deux conceptions se complètent mutuellement, les deux types de l'historiographie hongroise contemporaine ont également leur raison d'être<sup>1</sup>.

e) *La méthode et la langue.* — Dans le domaine de la méthode, le vieux principe qu'il faut forger une méthode plus ou moins spéciale pour traiter les différents groupes de sources a été appliqué avec suite. Les historiens de la musique par exemple, comme M. Zoltán KODÁLY l'explique clairement, s'efforcent de reconstruire l'ancienne musique hongroise en tenant compte de la tradition populaire<sup>2</sup> ; les préhistoriens et protohistoriens s'aident de la toponomastique ; l'histoire du peuplement emploie l'étude des lieux-dits (*Flurnamenforschung*)<sup>3</sup> ; l'ethnographie, usant de la méthode inverse de celle de l'histoire, enquête en remontant dans le temps. Pour l'édition des textes, on applique des règlements spéciaux suivant les époques (Moyen-Age, époque turque, époque moderne), etc.<sup>4</sup>.

1. M. Étienne Hajnal a esquissé une conception qui est un rejeton original du criticisme historique hongrois. L'essence de l'histoire demeure pour lui aussi l'ensemble des phénomènes économiques et sociaux, mais il veut la saisir non pas par des catégories de causalité ou de « valeurs », mais par des catégories fonctionnelles ; il conçoit le développement historique en rapport avec la raison humaine se rationalisant sans cesse et avec la routine ou technicité de notre raisonnement. Il n'a encore développé que quelques traits de cette intéressante conception dans *Le rôle social de l'écriture et l'évolution européenne*. Bruxelles (extrait de la *Revue de l'Institut de sociologie*, 1934, 64 p.) ; *Schriftlichkeit und Intelligenzschrift als Wegbereiter der Neuzeit*, publié dans *Résumés des communications présentées au Congrès de Varsovie, 1933*. Varsovie, 1933, vol. II, p. 173. — Parmi les anciennes écoles, seuls le naturalisme et l'aile théologique de l'idéalisme exercent quelque activité dans l'historiographie hongroise d'après-guerre. Le représentant le plus éminent du naturalisme est M. Albert Berzeviczy, ancien président de l'Académie, dont *Az abszolútizmus kora Magyarországon, 1849-1865* (*L'époque de l'absolutisme en Hongrie, 1849-1865*). Budapest, Franklin, 1922-1932, 3 vol. (4<sup>e</sup> en préparation), est un ouvrage fondamental, et M. Eugène Pintér, dont *Magyar irodalomtörténet* (*Histoire littéraire hongroise*). Budapest, Magyar Irodalomtörténeti Társaság, 1930-1934, 7 vol., marque la fin de cette école. — Antoine Schütz est, par contre, le champion de la conception théologique. Son ouvrage, *Isten a történelemben* (*Dieu dans l'histoire*). Budapest, Szent István Társulat, 1934, 319 p., n'a cependant pas trouvé grand écho dans les milieux historiques proprement dits.

2. *Néprajz és zenetörténet* (*Ethnographie et histoire de la musique*). *Ethnographia*, 1933, t. XLIV.

3. Cette méthode est bien définie par Elemér MÁLYUSZ, *A népiség története* (*Histoire de la vie subconsciente du peuple*), dans *Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*, p. 237 ; Elemér SCHWARTZ, *Dűlőnév és településtörténet* (*Noms de lieux-dits et histoire du peuplement*). *Egyetemes Philológiai Közlöny* (*Bulletin général de Philologie*), 1933, t. LVII ; Jean WEIDLEIN, *A dűlőnévkutatás történeti vonatkozásai* (*L'étude des noms des lieux-dits et l'histoire*). *Századok*, 1935, t. LXIX, p. 665 ; Elemér SCHWARTZ, *A patrocnium a helynévfejtés és településtörténet szolgálatában* (*Noms d'églises au service de la toponomastique et de l'histoire du peuplement*). *Századok*, 1933, t. LXVII, p. 185.

4. *A Magyar Történelmi Társulat forráskiadási szabályzatai* (*Règles de la Société d'histoire hongroise pour l'édition des sources*). Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1920, 24 p.

Si nous acceptons comme critère que « l'art d'écrire consiste plutôt à fixer une vision subjective en des termes objectifs invariables, avec une marge infinie de flottement », il faut signaler un double courant dans la science historique hongroise, l'un ascendant, l'autre descendant. Dans le style de M. Valentin HÓMAN, la prose historique hongroise est arrivée à une perfection jusqu'alors inconnue, tant au point de vue de la précision qu'à celui du purisme. Par contre, nombre d'adeptes trop zélés de l'histoire spirituelle, qui empruntent à l'allemand beaucoup de notions nouvelles, recourent à des mots composés, parfois parfaitement inutiles et incompatibles avec l'esprit de la langue hongroise, tels *egymásmellethaladás* (*Nebenaneinandergehen*), *megismeréstörekvés* (*Erkennungsbestrebung*), *játékszenvedélyes* (*spielsüchtig*), *csakszkeptikus-pessimista* (*Nur-skeptisch-pessimistisch*), *abszolút nem-tanult-öszönös-volta* (*abszolút Nichtgeschult-instinktiv-Wesen*)<sup>1</sup>. L'entassement des mots latins, dont ne sont pas non plus exempts certains de nos grands historiens, est également déplaisant pour un lecteur qui sait apprécier le pur style hongrois. Encore plus choquante est la combinaison d'un mot étranger avec un mot hongrois, comme *tudatcentrum* (*Wissenszentrum*), *kordissonáns*, *korharmonikus*, *kortranscendens* (qui seraient en allemand *Zeitdissonant*, *Zeitharmonisch*, *Zeittranszendent*). Certaines expressions causent une véritable souffrance : *jelenbekapcsolás objektív vágya* (à peu près : désir objectif d'attacher quelque chose au présent), *szunnyadó stílus lehetőség* (possibilité stylistique sommeillante) ou encore *műelvezésen tuljekvő lelki egybeolvadás* (union psychique située au delà de la jouissance esthétique). Des auteurs, heureusement rares, offensent à la fois la logique et le style : tel un article intitulé *Történetírás és történetfilozófia* (*L'histoire et la philosophie de l'histoire*)<sup>2</sup>, le seul que j'ai eu beaucoup de peine à comprendre. Pour la défense de la langue hongroise, plusieurs de nos historiens sont entré en lice, entre autres T. GEREVICH, qui a remarqué avec ironie : « Sur l'art baroque, il ne faut pas nécessairement écrire en style baroque. » Inspirée des mêmes soucis, l'Académie hongroise a créé, de son côté, un périodique, *Magyarosan* (*A la hongroise*), consacré uniquement à la sauvegarde du purisme linguistique.

Le plus grand défaut de la langue de l'historiographie hongroise est le manque d'unité de sa terminologie ; défaut commun, d'ailleurs, à la science historique tout entière, qui vient du divorce des sciences de l'esprit d'avec les sciences de la nature, ou plus exactement de ce que les sciences historiques se sont affranchies de la tutelle des sciences étrangères. Ce problème se complique chez nous, comme dans la plupart des nations non occidentales, du fait que les notions communément admises, par exemple féodalité, protestantisme, n'ont pas le même contenu qu'en Occident. M. HÓMAN, qui a été l'un des premiers à saisir aussi bien le regroupement opéré dans l'ensemble

1. Les exemples sont tirés de l'article de Charles MARÓT, *Hornyánszky Gyula* (Jules Hornyánszky). *Egyetemes Philológiai Közlöny*, 1934, t. LVIII, p. 45, 147.

2. *Budapesti Szemle*, 1929, n° 619-620.

des sciences que la particularité hongroise, a très heureusement émis le vœu qu'un dictionnaire historique hongrois spécial fût établi<sup>1</sup>.

### III. LES PRINCIPAUX RÉSULTATS ACQUIS. — 1. HISTOIRE NATIONALE.

a) *Histoire primitive*. Cette période va jusqu'en 895, date de l'établissement des Hongrois dans l'arène des Karpathes, leur patrie actuelle. Les recherches s'y concentrent sur quatre grands problèmes : habitat primitif et migration, nom, composition anthropologique et, enfin, civilisation des Hongrois.

Plusieurs milliers d'années avant J.-C., un peuple « ouralien » vivait dans la région centrale des monts Oural, sur leur versant européen (*Jugria*), d'où au cours des temps sortirent plusieurs peuples, parmi lesquels les ancêtres des Samoyèdes actuels. Ces derniers une fois partis vers les régions situées au Nord, le groupe de peuples ouraliens qui est demeuré sur le lieu, connus sous le nom de peuples finno-ougriens, se composait, d'une part, des ancêtres des Finnois, Estoniens, Lapons, Mordvines, Tchérémisses, Syriènes et Votiaks actuels (rameau « finnois »), d'autre part des ancêtres des Ostiaks, des Vogouls et des Hongrois actuels (rameau « ougriens »). De là cette première conclusion, que l'habitat primitif des Hongrois était en Europe.

Du double bloc de ces peuples se détachèrent tout d'abord les « Ougriens » (*man'si*) — donc aussi les Hongrois primitifs, *Prémagyars*, suivant la terminologie de M. HÓMAN — qui se mirent en marche vers l'Orient. Arrivé en Sibérie occidentale, le peuple le plus oriental du groupe, les *Prémagyars*, établit des rapports avec un peuple turc, les Bulgares — « Bulgaro-Turcs » suivant la terminologie admise. Cette prise de contact — dont on ne sait pas la date exacte — se place dans les premiers siècles de notre ère. Ce qui est certain, c'est que, entre 461 et 465, ces deux peuples se mirent en marche ensemble, dans la même organisation politique, pour trouver une nouvelle patrie. Ils se fixèrent à l'est de la mer d'Azov, dans la région du fleuve Kouban (*Onogorie*), par conséquent de nouveau en Europe. Leur séjour en ce lieu (jusqu'en 800 ou 830) est attesté par un écrivain arabe, Al-Bakri. De la région du Kouban, les Hongrois, toujours partie de l'organisation politique des peuples turcs, émigrèrent dans la région située entre le Don et le Dniepr (*Levedia*). Leur présence entre ces fleuves (de 830 à 889) est signalée par Constantin Porphyrogénète et attestée par un certain nombre d'autres documents. Après la dissolution de l'organisation politique turque, les Hongrois quittent cette région pour se fixer provisoirement sur la terre arrosée par les multiples bras du Bas-Danube (*Etelköz*). Là, sous la direction de la tribu Megyer (*Magyar*), s'achève leur organisation politique autonome (élection d'un chef suprême, etc.), en cours depuis un demi-siècle. Cette évolution à peine achevée, les Hongrois, attaqués simultanément par les Bulgares et par les Pet-

1. Valentin HÓMAN, *Társadalomtörténeti terminológia* (La terminologie de l'histoire sociale). *Társadalomtudomány*, 1921, t. I, p. 531. — Cf. Joseph HENZOG, *Magyar levéltári terminológia* (La terminologie hongroise des archives). *Levéltári Közlemények*, 1932, t. X, p. 1, et les résultats de notre chapitre III.

chénègues (en 895), se voient obligés de remonter les pentes des Karpathes et de se mettre sur la défensive dans la magnifique arène qu'ils connaissaient depuis 862 et qui est devenue leur patrie définitive. La seconde conclusion qui s'impose est donc que les Hongrois, après avoir quitté leur habitat primitif, vécurent, pendant plus de cinq cents ans, jusqu'à la fin du ix<sup>e</sup> siècle, dans l'organisation politique des peuples turcs, d'origine asiatique.

Les noms par lesquels les étrangers désignèrent, au cours des temps primitifs, les Hongrois — *Savardis, Turcs, Khazars* — sont les noms des peuples turcs avec qui les Hongrois vécurent successivement ensemble. Les noms, par contre, qui servent à les désigner de nos jours — *Hongrois, Ungarn*, etc. — rappellent leur organisation politique lors de leur séjour dans la région du Kouban : *Hongrois-Ungarn* < *Hungar-Ungr* < *Ongour* < *Onogour* = dix tribus. Les Hongrois s'appellent jusqu'à nos jours en leur propre langue *Magyars* (*magy-ar* < *mogy-eri*), nom qui date des premiers siècles de notre ère, où les Premagyars venaient d'entrer dans la fédération onogoure des Bulgaro-Turcs. La première syllabe du nom, *mogy* < *man'si*, signifie, dans le vocabulaire des langues ougriennes — de même que dans celui des Vogouls de nos jours, les plus proches parents des Hongrois — *homme*; la seconde syllabe, *eri*, signifie également *homme*, mais en langue turque (cf. *türk-eri* = hommes turcs). *Magyar*, le nom des Hongrois, garde donc, lui aussi, le souvenir des relations ougro-turques.

Pour l'imagination romantique du xix<sup>e</sup> siècle, les Hongrois étaient tantôt de race finnoise, tantôt de race turque, mais le plus souvent de race hunnique et, suivant les théories, la teinte de leur peau variait du blanc au jaune. Les recherches d'après-guerre ont réduit, dans ce domaine aussi, le champ des hypothèses et mis à leur place des constatations historiques réelles<sup>1</sup>. Pour connaître l'anthropologie des Hongrois, il importe de savoir : 1<sup>o</sup> ce qu'ils ont apporté avec eux ; 2<sup>o</sup> ce qu'ils ont trouvé dans leur patrie définitive, et 3<sup>o</sup>, enfin, ce dont ils se sont accrus après leur établissement.

La majeure partie des Hongrois du ix<sup>e</sup> siècle, l'élément d'origine ougrienne, portait les marques de la race balto-orientale. Le reste — fragments de peuples turcs d'origine altaïque — présentait un type spécial, produit millénaire d'un mélange des races mongole et caucasienne. Une partie infime, manifestement des fragments de tribus conquises<sup>2</sup>, appartenait aux races nordique, méditerranéenne et alpine. Cette proportion, constatée à la lumière des documents anthropologiques, est mieux mise en lumière, d'un

1. L'anthropologie hongroise rejette les classifications trop personnelles. Pour désigner les races des peuples européens, elle se sert des cinq termes suivants : 1. Race nord-européenne (*homo nordicus* ou *teutonicus*) ; 2. Race alpine ou de l'Europe centrale (*homo alpinus*) ; 3. Race méditerranéenne ou occidentale (*homo mediterraneus*) ; 4. Race balkanique ou dinarique (*homo dinaricus*) ; 5. Race orientale ou balto-orientale (*homo balticus*). Ces cinq races se retrouvent dans chaque peuple de l'Europe ; la différence entre ces peuples consiste, au point de vue de la race, uniquement dans la proportion différente de ces cinq éléments.

2. Il s'agit des squelettes trouvés dans des tombeaux particulièrement pauvres.



autre point de vue, par l'analyse des noms de tribus. Ceux des huit tribus d'Árpád, notés par Constantin Porphyrogénète et attestés par beaucoup de noms de lieu hongrois, sont : *Megyer*, *Nyék*, *Kavar*, *Keszi*, *Kürt-Gyarmat*, *Tarján*, *Jenő*, *Kér*. La première de ces tribus, la plus nombreuse, est d'origine finno-ougrienne. C'est elle qui a donné à la fédération son nom (*Magyar*) et sa langue. Les autres — sauf *Nyék* = « obstacle défendant la frontière », — d'origine également finno-ougrienne, toutes d'origine turque, portent des noms turcs : *Kavar* = « qui marche en tête » ; *Keszi* = « fragment, partie<sup>1</sup> » ; *Kürt-Gyarmat* = « avalanche, barrière de neige — infatigable » ; *Tarján* = « vice-roi », c'est-à-dire tribu du vice-roi ; *Jenő* = « ministre », c'est-à-dire tribu du ministre ; *Kér* = « géant ».

Le peuple « hongrois » auquel nous avons affaire à la fin du ix<sup>e</sup> siècle est donc issu d'un croisement plusieurs fois séculaire entre Prémagyars et Turcs et porte, à ce moment, certains traits mongoliques, de sorte qu'il est permis de le qualifier de race balto-orientale mongolisante, ou plus brièvement de race « mongoloïde<sup>2</sup> ».

Ce peuple hongrois « mongoloïde » de la fin du ix<sup>e</sup> siècle s'assimila les fragments de peuples trouvés entre le Danube et la Tisza, sa nouvelle patrie. A quelles races appartenaient ces fragments ? Suivant le témoignage des cimetières découverts en Hongrie dans les localités Lengyel, Kőkénydomb, Lebő, Bodrogheresztur, Gödöllő, Pusztastvánháza, Kiskőrös, etc., c'est une race méditerranéenne pure, probablement autochtone, qui vivait, en grandes masses, sur ce territoire aux âges de pierre et de bronze. Le premier changement important fut au cours de l'âge de bronze l'invasion des races alpine et balto-orientale, qui exterminèrent, assimilèrent ou expulsèrent cette population autochtone. Ce croisement de races, commencé à l'âge du bronze, continua à celui de fer et prit des proportions encore plus grandes dans la période des grandes migrations, où les flots des peuples celtiques canalisèrent

1. Les trois tribus de *Nyék*, *Kavar* et *Keszi* s'ajoutèrent aux Prémagyars avant le v<sup>e</sup> siècle de notre ère ; les suivantes au cours des v<sup>e</sup>-ix<sup>e</sup> siècles.

2. La thèse assez courante, d'après laquelle le peuple hongrois aurait été constitué de deux couches, l'une dominante, turque, l'autre finno-ougrienne, de rang inférieur, ne peut invoquer aucun argument historique et ne peut pas être maintenue même comme hypothèse, puisque certains faits la contredisent. Par exemple, les premiers princes hongrois — Levedi, Almos, Árpád — portaient des noms finno-ougriens. — La parenté des peuples hongrois et hunniques, dont les chroniqueurs font mention, est sans doute un fait historique : les Prémagyars vécurent durant plusieurs siècles en fédération avec des peuples qui avaient appartenu à la même famille que les Huns, en particulier le peuple bulgaro-turc. Cf. Valentin HÔMAN, *A magyar hunhagyomány és hunmonda* (La tradition et la légende hunniques des Hongrois). Budapest, Studium, 1925, 106 p. — A noter que les Prémagyars d'origine ougrienne n'ont pas été entièrement intégrés au peuple « hongrois » formé historiquement : certains fragments se sont, en effet, détachés du tronc, le plus important au moment de la migration vers Lévédie. Ce fragment vécut longtemps sur le territoire habité actuellement par les Bachkirs et appelé *Magna Hungaria*. Un moine hongrois du nom de Julien avait établi, au xiii<sup>e</sup> siècle, des relations avec lui. Le souvenir de ces Hongrois, balayés par les flots tatars, vit aujourd'hui encore parmi les Bachkirs sous la forme de deux noms de tribus, *Jenei* et *Jurmati*.



en masses vers cette région les éléments des races alpine et nordique. Ces derniers disparurent cependant très tôt — émigrés ou anéantis, on ne sait — et leur place fut prise par les Jazyges, de race caucasienne pure. La période des Huns et des Avars est celle de la pénétration intensive des races mongole et mongoloïde. On peut se faire une idée des dimensions énormes de ce matériel humain de races asiatiques d'après les cimetières, renfermant chacun plusieurs centaines de tombes, mis au jour dans les localités de Mosonszentjános, Mosonszentpéter, Mosonmagyaróvár, Győr, Nemesvölgy, Csány, Bágyog, Öskü, Bakonykoppány, Pápa, Keszthely, Szegedöthalom, Arad, Szentes, Mágócs, Gátér, Üllő, Ondód, etc. Ces races asiatiques une fois mélangées aux races européennes établies se transformèrent, en produisant une race mongolisante ou mongoloïde, analogue à celle des Hongrois. Ce qui était resté, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, de cette population de race mélangée fut assimilé par les Hongrois, race formée aussi historiquement.

Si nous ajoutons à ce mélange les fragments de peuples surtout altaïques, Ouz, Cumans et Petchénègues, immigrés en Hongrie jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, nous avons la formule raciale définitive des Hongrois, qui, calculée pour la fin de l'époque arpadienne (1301), présente les proportions numériques suivantes : 35 % d'*homo balticus* ; 20 % d'*homo dinaricus* ; 15 % d'*homo alpinus* ; 4,5 % d'*homo nordicus* ; 1 % d'*homo mediterraneus*, au total 75,5 % d'éléments « européens » ; 15 à 20 % d'*homo caucasicus* et 4 à 5 % d'*homo mongolicus*, soit 24,5 % d'éléments « asiatiques ». Cette composition anthropologique rattache les Hongrois aux grandes races à la fois de l'Europe et de l'Asie, en même temps qu'elle leur assure un caractère ethnique entièrement indépendant<sup>1</sup>.

La civilisation primitive des Hongrois, comme leur nom et leur *ethnos*, est le résultat de la synthèse d'un double héritage : ougrien et turc. De l'apport des Premagyars, cavaliers nombreux, vivant sous la tente et menant une vie improductive de pêcheurs et de chasseurs, s'est formée la langue hongroise, après la dissolution de l'unité de langue des Ougriens. Au cours de sa vie séparée, menée, durant près de mille ans, dans des organisations politiques turques, elle s'est enrichie de tous les éléments turcs qui avaient manqué à son vocabulaire ougrien, sans toutefois porter atteinte à sa structure finno-ougrienne primitive. Les fragments de peuples ralliés aux Premagyars au cours de leur migration ont perdu leur idiome, excepté les Kavars. Ces derniers, tout en apprenant le hongrois, gardèrent, pendant un certain temps, leur langue turque originale jusque dans la patrie définitive. Mais elle tomba bientôt en désuétude et tous parlèrent le hongrois. De l'apport turc à la civi-

1. Si les interminables guerres des XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles et le repeuplement de la Hongrie consécutif à ces guerres ont pu apporter quelques changements dans la composition anthropologique des Hongrois au détriment des types *caucasicus* et *mongolicus* et en faveur du *dinaricus*, elles n'ont pu, à beaucoup près, faire entièrement disparaître l'élément asiatique. — Nous croyons inutile d'insister davantage sur la fausseté des théories relatives à l'origine asiatique, en particulier à la peau « jaune » des Hongrois.

lisation primitive des Hongrois, les éléments les plus précieux sont — outre la religion (une sorte de chamanisme), la musique, l'agriculture, l'élevage du bétail et certaines professions industrielles — l'écriture et l'organisation politico-militaire. L'écriture, dont nous avons de nombreux spécimens, était, comme il est apparu à la suite de longues discussions passionnées, une sorte d'écriture runique, dont huit lettres et le *ductus* sont d'origine turque. L'organisation politique, comme celle des peuples de steppes en général, était très développée. Ce fut elle qui permit aux Hongrois de déployer, dans leur nouvelle patrie, une activité politique autonome et de se faire respecter d'autres peuples. Dans leur art de la guerre, l'arc et la flèche, cette arme parfaite dans des mains habiles et tout à fait inconnue dans l'Europe du ix<sup>e</sup> siècle, jouaient un rôle éminent. En somme, ce fut cette civilisation turquissante d'un niveau élevé, originaire en sa plus grande partie de la Haute-Asie et contenant des éléments iraniens, dont la moitié de l'Europe sentit durant un siècle et demi le poids redoutable, qui permit à nos ancêtres de quitter à jamais l'état primitif où vivent encore aujourd'hui leurs frères Ostiaks et Vogouls et de subsister.

Parmi les questions de détail, la plus discutée est, sans doute, celle de l'origine des Sicules (*Székely*), ce groupe de Hongrois qui habite les bordures occidentale et septentrionale du pays et surtout la Transylvanie. A-t-il de tout temps partagé les destinées des Hongrois ou s'est-il rallié à eux ultérieurement, comme tant d'autres? La plupart des historiens ont admis la seconde thèse, mais avec grandes divergences sur l'époque de ce ralliement. Différentes opinions émises à ce sujet ont été réunies dans l'étude *A székelyek eredetéhez nyelvjárásaink alapján* (*Contribution à l'origine des Sicules d'après nos dialectes*) de Louis ERDÉLYI<sup>1</sup>. Depuis cette mise au point, M. Louis KARDOSS DE SZÁDECZKY a repris la discussion dans *A székely nemzet története és alkotmánya* (*L'histoire et la Constitution de la nation sicule*)<sup>2</sup>. D'après lui, ce peuple, d'origine hunnique, aurait émigré de la mère patrie pour se fixer en Transylvanie au cours du x<sup>e</sup> et du xi<sup>e</sup> siècle, mais il reconnaît que dans l'état actuel de la science la solution définitive est impossible. Cependant, M. Jules NÉMETH, dans *A székelyek eredetének kérdése* (*La question de l'origine des Sicules*)<sup>3</sup>, prétend la résoudre, l'ayant placée dans l'ensemble des relations hungaro-turques, en faveur du ralliement. Les Sicules, dit-il, comme les autres peuples ralliés, marchaient en tête dans la guerre; ils habitaient les champs, *csylya*, « place de la barrière », remplissant le rôle de l'avant-garde, et ils habitent aujourd'hui encore aux confins de l'agglomération hongroise. Le ralliement se serait fait à l'époque païenne, car les Sicules se servaient de l'écriture runique, et il avait bien fallu qu'ils l'apprirent des Hongrois avant leur conversion au christianisme, puisque après ceux-ci ne la pratiquaient plus. Les Sicules seraient un peuple turc, parce que : 1<sup>o</sup> leur nom de *Székely*

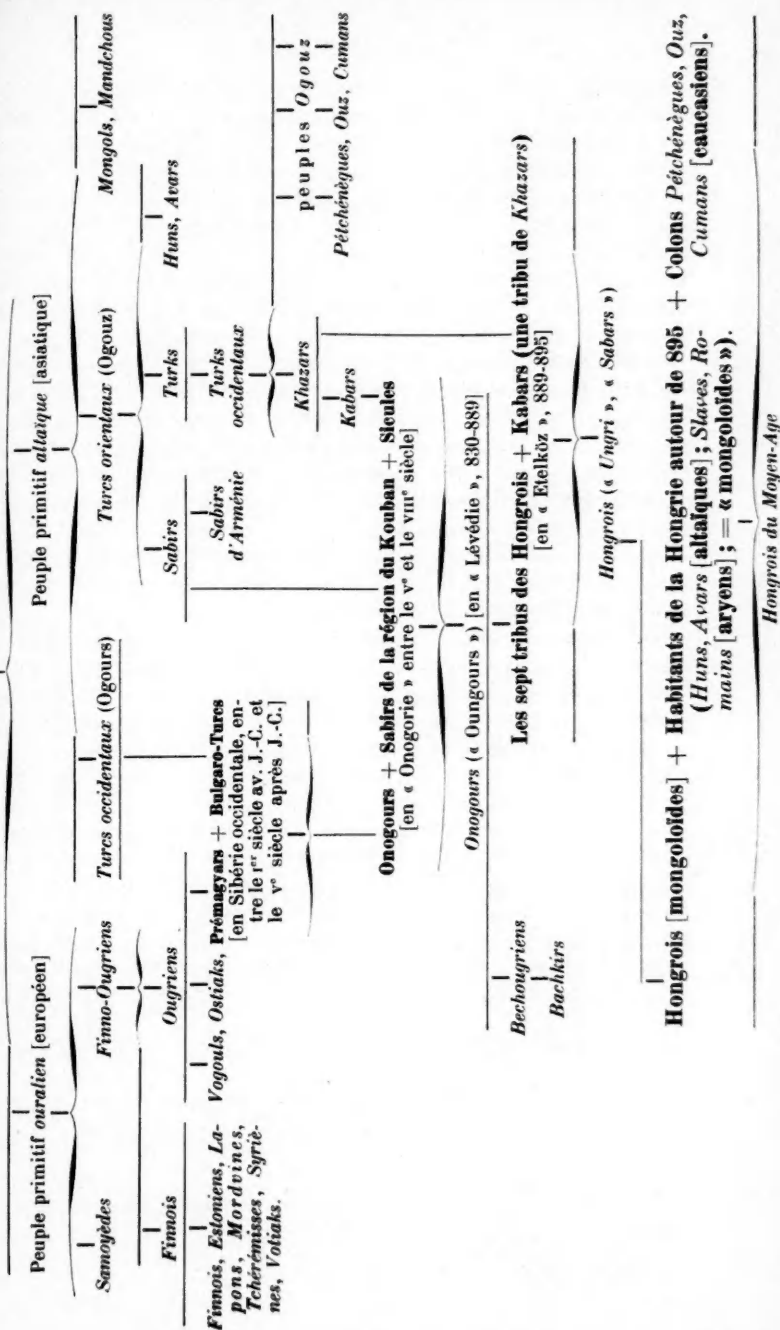
1. Budapest, 1928.

2. Budapest, Franklin, 1927, iv-400 p.

3. *Századok*, 1935, t. LXIX, p. 129.

## D'APRÈS LES RÉCENTES RECHERCHES

?) PEUPLE PRIMITIF *OURALO-ALTAÏQUE*



vient du turc *sikil*, « prince », donc « la tribu du prince », « le peuple du prince », comme nous avons vu « tribu du ministre » ou « tribu du vice-roi » ; 2° ils jouissaient d'une organisation politique, caractéristique pour les peuples turcs ; 3° leur habitat *čilya* a également une signification turque. Ils seraient un peuple Kabar, puisque le ralliement s'effectua dans la Russie méridionale, aux temps des rapports politiques avec les Khazars. Ayant appris le hongrois à l'époque de ce séjour dans la Russie méridionale, les Sicules faisaient partie de la communauté hongroise à l'époque de son établissement en Europe centrale aussi organiquement que n'importe quelle autre tribu ralliée.

Ce débrouillage des fils de l'histoire primitive des Hongrois, résultat le plus représentatif de l'historiographie hongroise d'après-guerre, est dû à la conviction générale que les problèmes de l'histoire primitive des Hongrois sont du ressort non pas d'une seule science, mais d'études très différentes, capables de recherches qui intéressent l'histoire, et à une collaboration étroite entre historiens, d'une part, linguistes, archéologues, anthropologues, ethnographes, géographes, sociologues et historiens de l'art de l'autre. C'est uniquement cette division de travail qui a permis l'interprétation directe de tous les documents relatifs aux Hongrois présentement accessibles, à l'exclusion de toute hypothèse déplacée.

Les résultats des recherches relatives à l'origine du peuple hongrois ont été recueillis, et les arguments de la thèse finno-ougrienne réunis en un système clair, par Joseph SZINNYEI, *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur*<sup>1</sup>. Cet ouvrage, aujourd'hui un peu vieilli, a été complété par des travaux dont les principaux résultats sont exposés par M. Valentin HÓMAN dans *Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois*<sup>2</sup>. Parmi ces études, on relève en particulier : Zoltán GOMBÓCZ, *A magyar őshaza és a nemzeti hagyomány (L'habitat primitif et la tradition nationale)*<sup>3</sup> ; Géza FEHÉR, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V-XI Jahrhunderten*<sup>4</sup> ; H. SCHÖNEBAUM, *Die Kenntnis der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme*<sup>5</sup>. Les études succinctes de C. TAGLIAVINI, *La lingua ungherese e il problema delle origini dei Magiari*<sup>6</sup>, et de Zoltán JÓKAY, *Die Herkunft der Ungarn*<sup>7</sup>, sont des résumés plus récents. Sur l'art militaire des Hongrois primitifs, on consultera : Charles

1. Berlin, Walter de Gruyter, 1920. *Ungarische Bibliothek für das Ungarische Institut an der Universität Berlin*.

2. *Revue des Études hongroises*, 1924, t. II, p. 156.

3. *Nyelvtudományi Közlemények (Bulletin linguistique)*, 1918-1923, t. XLV-XLVI. Cf. *Un grand savant disparait* [Zoltán Gombóc], d'Alexandre ECKHARDT. *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1935, t. LIII, p. 29.

4. Budapest, Kőrösi Csoma-Gesellschaft, 1921.

5. Berlin, Walter de Gruyter, 1922, *Ungarische Bibliothek für das Ungarische Institut an der Universität Berlin*.

6. *Corvina*, 1931-1932, p. 92.

7. München, Süd-Ost Verlag A. Dresler, 1934, 21 p.

SEBESTYÉN, *A magyarok ijja és nyila (L'arc et la flèche des Hongrois)*<sup>1</sup>, extrait en français<sup>2</sup>, et la grande reconstitution philologique d'Eugène DARKÓ, *Az ősmagyar hadművészet fejlődése és hatása Nyugateurópára (L'évolution de l'art militaire des Hongrois primitifs et son influence sur l'Europe occidentale)*<sup>3</sup>. Pour la vie psycho-intellectuelle : Alexandre SOLYMOSSY, *A magyar ősvallás (La religion primitive des Hongrois)*<sup>4</sup> et *Éléments orientaux des contes populaires hongrois*<sup>5</sup>. *A magyar rovásírás (L'écriture runique des Hongrois)* de Jules NÉMETH<sup>6</sup>, mise au point impartiale, liquide une discussion de dix ans, en montrant l'origine de cet alphabet. Le même auteur a réussi à épeler l'inscription du « Trésor de Nagyszentmiklós », où avait échoué même la science d'un THOMSEN, *Die Inschriften des Schatzes von Nagyszentmiklós. Mit zwei Anhängen* : 1. *Die Sprache der Petschenegen und Komanen* ; 2. *Die ungarische Kerbschrift*<sup>7</sup>. Pour l'art des Hongrois primitifs : Ferdinand FERTICH, *A honfoglaló magyarság művészete (L'art des Hongrois conquérants)*<sup>8</sup>, et Joseph HUSZKA, *A magyar turáni ornamentika története (Histoire de l'ornementation touranienne en Hongrie)*<sup>9</sup>. Dans sa biographie d'Otto Hermann<sup>10</sup>, M. Coloman LAMBRECHT résume les résultats obtenus par ce grand savant (1836-1914), qui, dans la période antérieure, avait reconstitué la vie des Hongrois chasseurs et pêcheurs. Sur la tente des Hongrois, M. François VÁMOS a publié une étude, *Nomadenzelt und Magyarán*<sup>11</sup>, qui réfute la théorie développée par Charles SEBESTYÉN dans *Milyen házban laktak a magyarok? (Quelle maison habitaient les Hongrois?)*<sup>12</sup>. Sur l'ensemble de la civilisation primitive, l'ouvrage collectif *A magyarság néprajza, (L'ethnographie des Hongrois)*<sup>13</sup>, de Sigismund BÁTKY, Étienne GYÖRFFY Charles VISKY et autres, donne des renseignements utiles. La composition anthropologique des Hongrois a été établie sur la base des grandes collec-

1. Szeged, Somogyi Könyvtár és Városi Múzeum, 1934, 62-29 p., avec 20 pl. (*Deutscher Auszug*).

2. *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1934, t. LI, p. 147.

3. Budapest, Danubia, 1934, 162 p., 25 fig. Compte-rendu de Z. TÓTH, dans *Hadtörténelmi Közlemények*, 1935, t. XXXV, p. 286.

4. *Magyar Szemle*, 1932, t. XV, p. 105. L'auteur énumère sept contes hongrois qui sont introuvables chez les peuples occidentaux, mais communs à tous les peuples ougriens.

5. *Revue des Études hongroises*, 1928, t. VI, p. 311.

6. Budapest, Akadémia, 1934. *A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve*.

7. Budapest, Körösi Csoma-Gesellschaft, 1934, 84 p. *Bibliotheca Orientalis Hungarica*. La première partie de l'étude a été publiée aussi dans la *Revue des Études hongroises*, 1933, t. XI, p. 5, et 1934, t. XII, p. 126.

8. Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum, 1935, 34 p., 32 ill. *Ars Hungarica*.

9. Budapest, Pátria, 1930, 178 p.

10. *Hermann Ottó*. Budapest, Magyar Könyvtárak Szövetsége, 1934, 264 p.

11. *Ungarische Jahrbücher*, 1933, t. XIII, p. 229.

12. *Napkelet (Aurore)*, 1926, A. IV, p. 691.

13. Budapest, Egyetemi Nyomda, s. d., 3 vol. (le 4<sup>e</sup> en préparation), 435 p., 1,235 fig., 1 carte ; 443 p., 1,519 fig. ; 472 p., 59 pl., 9 cartes. — C'est la première synthèse des recherches ethnographiques hongroises. Cf. Charles VISKY, *Die ethnographische Tätigkeit in Ungarn*. Kraków, 1931.

tions anthropologiques du Musée national hongrois, grâce à l'activité inlassable de Louis BARTUCZ. Ce savant a reconnu le premier, il y a trente-trois ans, l'importance particulière qui revient au sol hongrois au point de vue de l'histoire des races eurasiennes. Il a publié, en plus de ses travaux de détail, des essais de synthèse, parmi lesquels : *La composition anthropologique du peuple hongrois*<sup>1</sup>; *Anthropológia és a magyar őstörténetirás (L'anthropologie et l'histoire primitive des Hongrois)*<sup>2</sup>; *L'histoire des races en Hongrie*<sup>3</sup>; *L'anthropologie et les recherches sur les origines hongroises*<sup>4</sup>. On consultera également la synthèse de M. Nicolas ASZTALOS, *La biologie du peuple hongrois*<sup>5</sup>.

La première synthèse de l'histoire primitive des Hongrois a été établie par le comte Étienne ZICHY, *A magyarság őstörténete és műveltsége a honfoglalásig (L'histoire et la civilisation primitives des Hongrois jusqu'à la conquête)*<sup>6</sup>. La plus récente a été donnée par M. Jules NÉMETH, *A honfoglaló magyarság kialakulása (La formation du peuple hongrois jusqu'à la conquête du pays)*<sup>7</sup>. Très détaillé, traitant à fond des rapports prémagyars-turcs et fondé sur des recherches originales, ce travail, fondamental à tous points de vue, peut être considéré comme le couronnement de nos recherches relatives à l'histoire primitive. Leur état présent a été résumé par le même auteur, à deux reprises, d'abord dans *Akadémiánk és a keleti filológia (Notre Académie et la philologie orientale)*<sup>8</sup>, ensuite dans *Nyelvtudományunk és a történetírás (Notre linguistique et l'historiographie)*<sup>9</sup>. Les résultats des différentes sciences qui collaborent dans le domaine de l'histoire primitive ont été intégrés pour la première fois dans l'histoire générale des Hongrois par M. Valentin HÓMAN, en 1928<sup>10</sup>.

T. BARATH.

(Sera continué.)

1. *Revue des Études hongroises*, 1927, t. V, p. 209.

2. *Ethnographia*, 1932, t. XLIII-XLIV, p. 69.

3. *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1932, t. XLVII, p. 345.

4. *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1932, t. XLVII, p. 130.

5. *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1933, t. XLIX, p. 802.

6. Budapest, Akadémia, 1923, 82 p. *A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve*.

7. Budapest, Akadémia, 1930, 350 p. La traduction en langue occidentale est en cours de préparation. Les principaux résultats ont été exposés en français, *La préhistoire hongroise. Nouvelle Revue de Hongrie*, 1932, t. XLVI, p. 460.

8. Budapest, Akadémia, 1926, 18 p.

9. Dans *Les nouvelles méthodes de l'histoire hongroise*, p. 365.

10. Valentin HÓMAN-Jules SZEKŰ, *Magyar történet (Histoire de Hongrie)*; t. I: V. HÓMAN, *Őstörténet. Törzsszervezet. Keresztény királyság (Histoire primitive. Organisation de tribus. Royauté chrétienne)*. Budapest, Egyetemi Nyomda, [1928], 442 p.



## COMPTE-RENDUS CRITIQUES

Hans SCHAEFER. *Staatsform und Politik. Untersuchungen zur griechischen Geschichte des 6. und 5. Jahrhunderts.* Leipzig, Dieterich, 1932. In-8°, VIII-283 pages. Prix : 11 m.

M. Schaefer publie une savante et pénétrante étude sur les institutions grâce auxquelles les États grecs ont exercé une action internationale. Il montre d'abord ce qu'elles étaient à l'origine ; puis, il analyse les changements que leur ont fait subir les événements, les projets et les conceptions des différentes cités.

La forme la plus ancienne des relations internationales fut l'hospitalité, qui, après avoir été longtemps une institution strictement privée, offrit un aspect politique. L'histoire de la proxénie est marquée par une transformation analogue : à dater d'une certaine époque, le proxène, qui avait soutenu primitivement des intérêts particuliers, défendit ceux des États qu'il représentait. Lacédémone donna l'exemple à cet égard, et Athènes l'imita quand elle verra décliner sa puissance. L'*euergésia*, elle aussi, fut employée à des fins politiques : le traité des *Revenus* montre quels profits pouvaient en tirer les Athéniens. Les décrets d'éloge, qui avaient été à l'origine de simples témoignages de reconnaissance, faciliteront plus tard l'action de la diplomatie.

Du vieil usage de la « supplication » (*iketeia*) est issue la *métoikia*, qui prendra peu à peu un caractère politique : Athènes, par exemple, se renforcera en réservant un large accueil aux étrangers. Les *spondai*, également, se transformèrent et cessèrent d'être uniquement une institution religieuse pour revêtir à maintes reprises un aspect « purement politique ». La *symmachia* ne fut pendant longtemps qu'une association conclue pour la durée d'une guerre (il en a été ainsi, dans une large mesure, de la coalition antiperse de 481) ; mais un jour viendra où elle changera de nature : l'alliance athéno-argienne de 461 fut essentiellement un acte politique, dont les effets ne devaient pas se manifester sans délai. A la fin du v<sup>e</sup> et au cours du iv<sup>e</sup> siècle, ces alliances politiques iront se multipliant ; on verra même parfois l'un des alliés soumis aux volontés de l'autre : c'est ainsi qu'en 404 Athènes deviendra l'alliée-vassale de Lacédémone ; ou bien la coalition garantira le maintien du régime établi dans chacune des cités alliées.

Les ligues groupées autour d'États puissants offrent également de remarquables différences : si la confédération athénienne du v<sup>e</sup> siècle présente un aspect nettement politique, la ligue du Péloponnèse garde les caractères des temps archaïques. La seconde ligue athénienne, où les délégués des villes alliées délibèrent séparément, porte les traces de la *symmachia* originelle ; mais l'existence d'un décret voté à Athènes, renfermant les noms de toutes ces villes et proclamant ainsi une sorte d'unité politique, constitue une notable innovation.

Puis, M. Schaefer étudie l'histoire de divers régimes. Il montre d'abord que le syncrisme, primitivement institué contre un danger extérieur, est devenu un moyen d'organisation politique ; il examine ensuite le mouvement qui mena à la victoire de l'*isonomia*, établie en Ionie à la fin du VII<sup>e</sup> siècle ; au commencement du siècle suivant, la *politeia* n'est plus en Attique le monopole de l'aristocratie, mais de tous les possédants. S'il mit fin à la crise agraire, Solon n'accorda pas aux thètes la *politeia*, pour l'acquisition de laquelle il exigea une fortune minima de 200 mesures ; sa réforme n'était pas démocratique, comme l'attestent : 1<sup>o</sup> l'inégalité entre les trois classes possédantes devant l'accès aux fonctions ; 2<sup>o</sup> la prépondérance de l'Aréopage ; 3<sup>o</sup> le maintien des thètes à l'écart du corps civique. Il n'avait pas voulu transformer à fond la constitution, mais, surtout, adapter l'organisation politique aux nécessités économiques de son temps.

La distinction entre les citoyens et les thètes s'effaça peu à peu sous la tyrannie : ainsi fut préparée l'œuvre de Clisthènes, qui étendit la *politeia* aux thètes et fonda l'*isonomia*. Ce régime, du reste, n'était pas la démocratie, domination unilatérale d'une classe, que l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* du Pseudo-Xénophon sera la première à signaler, et contre laquelle les oligarques invoqueront précisément la constitution clisthénienne. L'*isonomia* ne fut pas seule à s'altérer : l'ostracisme, institué pour assurer l'égalité, devint une arme aux mains des démagogues, soumis eux-mêmes aux volontés populaires. La démocratie radicale brisa également l'*isègoria*, au bénéfice des orateurs professionnels.

La politique contribua fortement aussi à l'admission de nombreux étrangers parmi les citoyens : quand le déclin de sa puissance eut commencé, Athènes put gagner la faveur de chefs d'État et de démocrates influents et remédier, dans une large mesure, aux pertes que lui avait infligées la guerre, en pratiquant une véritable « politique du droit de cité ».

La deuxième partie de l'ouvrage a pour objet le rôle joué dans les relations internationales par les institutions communes à l'ensemble des Grecs. D'abord, par le *nomos* : la notion d'*eunomia* agit ainsi, non seulement à l'intérieur des cités, contre les perturbateurs, mais à l'extérieur, contre les tyrans. Quand l'ère de la tyrannie eut pris fin, l'idée d'*isonomia* exerça une influence décisive sur la politique internationale : de nombreuses cités imitèrent l'exemple donné par Athènes à la fin du VI<sup>e</sup> siècle (cf. *supra*), et cette ville propagea ses institutions à l'intérieur de sa ligue pour fortifier le loyalisme des alliés ; en même temps, dans le Péloponnèse, la victoire de l'oligarchie consolidait les rapports d'amitié entre Sparte et nombre d'États. Bref, le rapprochement fondé sur la similitude des institutions se manifesta fréquemment au V<sup>e</sup> siècle ; après avoir contribué à la division de l'Hellade en deux vastes groupements (446/5), il joua un rôle capital pendant la guerre du Péloponnèse.

A la notion d'*isonomia* s'opposait le principe d'*autonomia*, que défendit et mit à profit la diplomatie lacédémonienne (en particulier, à l'époque de Brasidas) ; sa victoire se confondit avec celle de l'oligarchie. Il fut également invoqué durant la guerre de Corinthe par les ennemis de Sparte, qui devait l'exploiter à nouveau en 386-379, et il servira de fondement à la deuxième confédération d'Athènes et aux traités de 374 et de 371.

L'idée d'*agôn* exerça, elle aussi, une action prépondérante dans la politique hellénique. C'est l'aspect d'un *agôn* que prend généralement la guerre aux temps

archaïques : on ne voit pas dans l'adversaire un « ennemi », mais un « antagoniste ». L'usage d'envoyer des hérauts dérive d'une telle conception ; on la retrouve dans un passage d'Hérodote, qui nous montre les Grecs et les Barbares regardant les îles et l'Hellespont comme « le prix destiné au vainqueur » (IX, 101). A cette notion de la guerre se rattachent celles que désignent les mots d'*aristeuein* et de *prôteuein* : un État s'efforce d'être « le meilleur », soit dans un conflit, soit dans une coalition ; ou bien il essaye de conquérir la « primauté ». Or, depuis le milieu du <sup>ve</sup> siècle environ, ces termes prennent un sens nettement politique et s'appliquent moins au mérite des combattants qu'à la valeur des résultats obtenus. La conception archaïque des luttes internationales, il est vrai, ne périra pas absolument, comme l'attestent certaines expressions de Périclès et d'Isocrate.

L'auteur montre ensuite l'institution de la *diallagé* subissant de notables changements dans le domaine des rapports internationaux ; il en analyse le développement au <sup>ve</sup> et au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, rappelle différents exemples de médiation (intervention de Pausanias dans les luttes civiles d'Athènes en 403, etc.) et conclut que la *diallagé* s'est éloignée peu à peu de la notion de *diké* pour devenir strictement politique.

La conception de l'hégémonie s'est également beaucoup transformée. A l'origine, elle fut essentiellement personnelle et militaire : l'*hégémôn* dirigeait les armées d'une coalition, et sa fonction cessait avec la lutte même. L'hégémonie ne perdra pas entièrement ce caractère personnel quand une cité la détiendra ou la revendiquera : à la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle et au début du <sup>v</sup><sup>e</sup>, l'hégémonie de Sparte se confondra parfois avec celle de Cléomène. Au temps des guerres médiques, cette institution reste avant tout militaire : invité à s'allier aux Hellènes, Gélon de Syracuse n'exige pas la suprématie politique, mais seulement la direction de la guerre, comme *stratègos kai hégémôn* ; la même conception dominera l'histoire de la *tageia* thessalienne jusqu'à Jason. L'hégémonie lacédémonienne demeurera longtemps bornée aux opérations militaires, ainsi qu'en témoigne l'attitude indépendante de Corinthiens en 440/39, 433/2 et 421.

Mais peu à peu (surtout à partir de la guerre du Péloponnèse), l'hégémonie prendra un aspect politique : la diplomatie et les décisions les plus importantes de certaines villes seront de plus en plus soumises à un contrôle étranger ; on verra même des États vaincus s'engager à « avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis » que les vainqueurs et à suivre ces derniers « partout où ils le voudront sur terre et sur mer » : l'hégémonie politique sera ainsi pleinement constituée. C'est que la guerre du Péloponnèse, loin d'être un simple *agôn* (cf. *supra*), avait eu une importance vitale pour les cités helléniques ; du même coup, la solidarité entre les divers États avait grandi. La violence, du reste, n'accompagna pas toujours l'exercice de l'hégémonie : en respectant l'autonomie des membres de sa deuxième confédération, Athènes affermit sérieusement son influence.

Les conflits pour la suprématie, il est vrai, devaient épuiser les Grecs et frayer les voies à l'écrasante victoire de Philippe. L'autorité dont ce souverain sera investi en 337 rappellera à différents égards la vieille hégémonie personnelle et militaire ; mais ce sera aussi un moyen très efficace d'assurer pour longtemps l'organisation de l'Hellade.

M. Schaefer examine, enfin, l'histoire de la notion de *prostasia*. Elle était d'origine « agonale » : dès l'époque archaïque, Élis eut la *prostasia* du sanctuaire et des jeux olympiques. Puis, cette conception passa dans le domaine politique : Lacédé-

mone fut la première cité qui, avec l'appui de l'oracle de Delphes, reçut la « *prostasia* de la Grèce ». Elle en acquitta les obligations contre les tyrans et les Barbares ; mais, en 479/8, son refus de poursuivre la guerre contre le grand Roi porta un coup sérieux à cette prépondérance : bientôt on allait repousser sa proposition de fermer l'Amphictyonie aux partisans des Perses ; puis, elle se vit infliger de nouveaux échecs, quand elle voulut empêcher les Athéniens de relever leurs murailles, quand elle intervint en Béotie (457) et à Delphes (447) ; enfin, quand elle dut accepter la restriction du domaine de sa suprématie (446/5). Sa victoire de 404 lui rendit la *prostasia*, dont elle usa pour sauver Athènes de l'anéantissement et pour aider les Ioniens contre les Barbares ; mais, après 387/6, cette *prostasia* s'exercera contre ceux que les Lacédémoniens avaient eu jadis la mission de défendre ; ils ne tarderont guère à y renoncer, d'ailleurs, en reconnaissant la deuxième confédération d'Athènes ; puis viendront les désastres et l'isolement de 371, de 362 et de 338. De leur côté, les Athéniens avaient aspiré durant un temps à la *prostasia*, qu'ils souhaitaient recevoir du libre assentiment des Hellènes ; mais la tentative de Périclès à cet égard devait rester sans succès.

Telles sont les conclusions essentielles de cette étude solidement documentée et remplie d'observations fort ingénieuses et personnelles. Mais il est permis de reprocher à l'auteur d'avoir abusé quelque peu des répétitions et formulé un certain nombre d'appréciations très discutables. Il a raison, sans doute, d'estimer que les réformes de Solon et de Clisthènes n'ont pas institué pleinement la démocratie : elles ont laissé à l'Aréopage des pouvoirs considérables, et elles n'ont établi ni les *misthoi* pour les assemblées politiques et l'Héliée, ni l'égalité d'accès aux magistratures. Mais elles n'en ont pas moins l'une et l'autre grandement favorisé les progrès de la démocratie. Ce n'est pas uniquement aux Athéniens des trois premières classes, en effet, mais aussi aux thètes, que Solon ouvrit l'Ecclèsia et les tribunaux (cf. Aristote, 'Aθ. Πολ., VII, 3) ; de plus, comme l'indique formellement Aristote (*ibid.*, IX, 1), il a renforcé l'autorité du *plêthos* en instituant le droit d'appel aux héliastes. L'œuvre accomplie par Clisthènes fut plus démocratique encore : il conféra la *politeia* aux masses populaires (*ἀποδοῦναι τῷ πλήθει τὴν πολιτείαν*), battit l'oligarchie grâce au concours de leurs armes et fut « le guide et le chef du Dèmos » devenu maître du pouvoir (*ibid.*, XX, 1, 3-4).

Le jugement porté par M. Schäfer sur les démagogues, plutôt assujettis aux caprices du peuple que véritables inspireurs de ses votes (cf. *supra*), paraît également des plus contestables : il ne semble pas, en particulier, que Cléon ait toujours docilement obéi aux volontés de l'Ecclèsia ; il a même dû parfois user d'une grande énergie pour faire prévaloir ses propres conceptions, et il a d'ailleurs subi plus d'un échec (notamment en 427 et en 423)<sup>1</sup>.

Paul CLOCHÉ.

1. M. Schäfer date de 405 le décret I. G., II<sup>2</sup>, 40, et pense qu'il gratifiait les métèques de la *politeia* afin de combler les vides creusés par la guerre dans la population civique (p. 139, n. 3). En réalité, ce décret fut voté en 401-400 ; il faisait entrer dans la cité quelques centaines de métèques au maximum, et son auteur s'inspirait avant tout de considérations politiques (cf. *Revue des Études grecques*, 1917, p. 404-408 ; *ibid.*, 1927, p. 93-94).

J. LAURENT. *Essais d'histoire sociale. T. I : La Grèce antique (Annales de l'Est, publiées par la Faculté des lettres de l'Université de Nancy)*. Paris, Les Belles-Lettres, 1933. In-8°, 214 pages. Prix : 20 fr.

M. Laurent apporte une précieuse contribution à l'histoire sociale de l'ancienne Hellade. Il présente d'abord diverses considérations d'ensemble sur l'instabilité des sociétés humaines et l'insuffisance des remèdes employés à l'abolir ou à l'atténuer ; puis, il indique les principaux groupes de sources littéraires et épigraphiques permettant d'étudier le sujet : sources très nombreuses, la Grèce ayant été le théâtre d'une foule de conflits sociaux, provoqués par la jalousie et les passions plus encore que par le besoin. Afin d'apaiser ces conflits, les Grecs ont institué des États ; mais ces derniers, à l'image des particuliers, se sont âprement déchirés ; les confédérations formées pour assurer la paix n'y ont nullement réussi, et c'est en vain que les cités s'efforcèrent de réprimer la violence des partis et des classes. L'absence d'une claire notion du devoir et la flagrante imperfection de l'éducation publique et privée laissaient la voie libre au fléau, que les divers systèmes philosophiques, une religion démunie de croyances précises et l'usage très répandu du serment restèrent également impuissants à conjurer ; l'État, il est vrai, pratiqua quelquefois « la solidarité des intérêts » ; mais elle ne put garantir la stabilité sociale, faute de donner satisfaction aux besoins matériels.

On est ainsi conduit à examiner les « conditions économiques de la vie sociale ». Dans la Grèce antique, l'activité agricole possédait une importance capitale, même là où l'industrie et le commerce étaient florissants : la plupart des Hellènes vivaient de la terre ou désiraient en vivre. D'où les mesures destinées à entraver la concentration des biens fonciers, à prévenir ou à détruire le paupérisme et à réglementer les naissances. Sauf exceptions, on n'usa pas du communisme : Lacédémone et la Crète ont pratiqué la communauté du genre d'existence plutôt que celle des propriétés ; à Athènes, où les pauvres profitaient largement des distributions publiques, on ne mit jamais les biens en commun. Quant au négoce, dont les métèques étaient, du reste, les principaux artisans et bénéficiaires, il n'améliora que médiocrement la situation matérielle des Grecs ; il contribua même aux bouleversements sociaux en attirant dans les ports de nombreux journaliers et en fournissant ainsi aux politiciens une abondante clientèle. Modestement outillée et subissant la concurrence fort tenace de la production familiale, l'industrie ne provoqua pas davantage, en dépit de l'habileté de la main-d'œuvre, une sérieuse atténuation du paupérisme ; de plus, en groupant une foule de petites gens, elle facilita l'éclosion des troubles. Ajoutons que l'on honorait beaucoup moins le travail d'un salarié que celui d'un propriétaire foncier ou d'un patron ; méprisé et misérablement nourri, vêtu et logé, le prolétaire était, pour ainsi dire, un « hors la loi économique ». Sa funeste condition, qu'expliquent, en grande partie, les progrès du labeur servile, n'était d'ailleurs pas sans remèdes : c'est ainsi que la colonisation, issue principalement du besoin de terres, et le mercenariat diminuèrent dans une mesure appréciable l'instabilité des sociétés grecques ; il est vrai qu'à leur tour les mercenaires semailent le désordre et l'insécurité.

Les « conditions politiques de la vie sociale » étaient également fâcheuses. Le régime aristocratique, né de l'effondrement de la royauté, aboutit à la concentra-

tion des fortunes et précipita dans la misère la plupart des citoyens ; dans les États où les industriels et les trafiquants arrachèrent à l'aristocratie une part du pouvoir et où se constitua finalement une démocratie avide de profits, la santé du corps social ne fut pas mieux préservée. L'équilibre et la justice ne régnèrent, en somme, que lorsque l'autorité fut aux mains de la classe moyenne ; or, l'exemple de Sparte et celui d'Athènes montrent que cette classe n'a pu jouer un rôle vraiment efficace et durable. A Lacédémone, la stabilité des temps archaïques devait être ébranlée par l'impérialisme : il y eut des rébellions d'hilotes et de périèques ; l'inégalité des fortunes augmenta et la propriété devint le monopole de quelques privilégiés ; enfin, ce fut l'avènement des tyrans, bientôt suivi de la conquête romaine. A Athènes, les tributs des alliés, les droits sur l'exploitation des mines, les prélèvements sur les gains des métèques et les liturgies permirent longtemps d'entretenir les deux tiers des citoyens environ, comme soldats, juges et politiques ; mais l'écroulement de l'empire fut une catastrophe ; pour en atténuer les effets, on stimula l'industrie minière et, surtout, on accrut les charges pesant sur les riches, incapables de résister légalement aux volontés des pauvres, qui formaient la majorité : d'où la révolution, accompagnée de l'appel à l'étranger. Au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, presque tous les Athéniens redoutent la guerre : les riches, à cause des frais qu'elle entraîne, les pauvres, en raison de ses fatigues et de ses dangers ; les uns et les autres sont d'accord pour employer largement les mercenaires. Cet égoïsme et cette mollesse insignes livreront Athènes presque désarmée aux coups du Macédonien, qui la soumettra sans peine en bernant ses « politiques à courte vue » et ses pacifistes : du moins, grâce au patriotisme et à l'éloquence d'un Démosthène, la défaite de la glorieuse cité sera-t-elle honorable. En résumé, elle a succombé parce que sa démocratie n'a plus « obéi à la loi », parce qu'une majorité dénuée de tout scrupule a tyrannisé la minorité et parce qu'en l'absence d'une nombreuse et puissante classe moyenne, les violences des partis extrêmes se sont librement déchaînées.

L'ouvrage de M. Laurent mérite pleinement la gratitude de ses lecteurs : le tableau qu'il dresse de la vie sociale chez les anciens Grecs est à la fois bien informé et très coloré, et ses conclusions sont présentées avec une clarté des plus séduisantes. Nous croyons devoir, néanmoins, formuler certaines réserves et modifier ou compléter quelques-unes des explications proposées par l'auteur. Peut-être eût-il convenu de signaler les services rendus par ces ligues dont M. Laurent nie l'efficacité (p. 38-39) : les deux confédérations présidées par Athènes n'ont-elles pas garanti la paix et la sécurité dans un vaste domaine et pour un temps assez prolongé ? Pendant une douzaine d'années (377-365), l'histoire de la deuxième de ces ligues ne fut d'ailleurs marquée par aucune entreprise athénienne contre les libertés helléniques. — Les affirmations du Pseudo-Xénophon ('Αθ. Πολ., I, 6) et d'Aristote ('Αθ. Πολ., 24) sur les excès de la démocratie (p. 183-184) doivent-elles être acceptées sans discussion ? — Il est certain que, dans un grand nombre d'États grecs, la classe maîtresse du pouvoir abusa de sa force et exila ou livra au bourreau une foule de ses adversaires (p. 187) ; mais il n'en fut pas ainsi dans l'Athènes démocratique du <sup>v</sup><sup>e</sup> et du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècles, même au lendemain de l'atroce domination des Trente. — L'auteur est parfaitement fondé à rappeler que le *phoros* et diverses autres ressources permettaient l'entretien de nombreux citoyens pauvres (p. 196-197) ; mais les indemnités, les soldes et les salaires qui leur étaient alloués récom-



pensaient souvent un précieux labeur : les constructions de navires et de monuments, le service des trières, par exemple, contribuaient largement à la sécurité, à la puissance et au prestige de la cité ; de plus, sans les *misthoi* versés aux héliastes, aux bouleutes et, plus tard, aux membres de l'Ecclèsia<sup>1</sup>, la justice et le gouvernement auraient pu rester, en fait, à peu près le monopole des possédants. — L'aversion que l'on ressent en Attique, au IV<sup>e</sup> siècle, pour le service militaire (p. 207) n'a-t-elle pas été plus profonde encore chez les riches que chez les pauvres ? Certains passages de Lysias, de Xénophon et de Démosthène nous montrent précisément de nombreux Athéniens des classes aisées se déroband de leur mieux aux rudes et périlleuses obligations de l'infanterie lourde (comme au versement des *eisphorai*) ou refusant d'obéir à leurs chefs, tandis qu'une foule de citoyens pauvres se pliaient sans murmure aux exigences de la discipline et, tout en assurant leur propre subsistance, défendaient vaillamment les intérêts nationaux sur les trières ou dans les clérouchies. Enfin, les orateurs patriotes n'ont-ils pas obtenu des assemblées en 346-339 plus d'un vote important et significatif contre les menaces ou les avances intéressées de Philippe ? Et n'ont-ils pas réussi à faire adopter différentes mesures qui préparaient (bien imparfaitement encore, il est vrai) le relèvement de la puissance athénienne<sup>2</sup> ?

On voit, par cette trop brève analyse, combien de problèmes essentiels soulève le brillant exposé de M. Laurent et quel profit les historiens trouveront à en méditer les conclusions.

Paul CLOCHÉ.

---

**Calendar of State papers and manuscripts relating to English affairs existing in the archives and collections of Venice and in other libraries of Northern Italy.** Vol. XXXV : 1666-1668. Edited by Allen B. HINDS. Londres, H. M's Stationery Office. LVI-433 pages. Prix : 1 £ 10 s.

Le présent volume contient les renseignements fournis au Doge et au Sénat de Venise par leurs représentants à l'étranger. A une exception près<sup>3</sup>, ils ont été plus ou moins résumés par un érudit qualifié, M. Hinds, auquel on doit déjà les six premiers volumes du présent recueil<sup>4</sup>. Disons tout de suite que le traducteur a cru devoir conserver les noms propres de personne tels qu'on les trouve dans le texte original, ce qui ne laisse pas de jeter parfois le trouble dans l'esprit du lecteur, condamné à recourir sans cesse à la table pour connaître l'identité des personnes<sup>5</sup>.

1. Ces *misthoi* étaient, d'ailleurs, d'un montant fort modeste : cf. Glotz, *La cité grecque*, p. 282, 295-296.

2. Sur la diminution du théorique au bénéfice du fonds militaire, voir l'excellente étude de Glotz, *Démosthène et les finances athéniennes de 346 à 339* (*Rev. histor.*, t. CLXX, 1932, p. 3-15).

3. Le seul document qui, dans le présent volume, soit intégralement reproduit et qui soit en latin, est une Réponse faite, le 17-27 août 1666, par les Commissaires de la reine de Grande-Bretagne aux légats suédois.

4. Voir *Rev. histor.*, t. CLXVII, CLXVIII, CLXXIII.

5. Exemple : le duc de Beaufort, dont le nom revient souvent dans le texte, est systématiquement affublé sous un déguisement tel que *Beufort* et *Beffor*. A la table, on le trouve au mot « Vendome, François duke of », qui est correct. — On ne s'étonnera pas si, à la table, on

Les sources utilisées par M. Hinds sont nombreuses. Tout d'abord, ce sont les lettres et dépêches envoyées par deux ambassadeurs : d'abord, Marc-Antoine Giustinian, qui représenta la République de Venise en France pendant le temps où furent interrompus les rapports officiels de l'Angleterre et de la France ; puis Petro (ou Piero) Mocenigo, ambassadeur en titre à Londres à partir du 26 juin 1666. Vient ensuite les agents établis à l'étranger : Zorzi et Belegno, ambassadeurs en Espagne ; Vincenti et Cornaro<sup>1</sup>, en Allemagne ; Leslie, à la Porte Ottomane ; Rudio, à Florence ; Lippomano, provéditeur de Venise à Céphalonie, îles Ioniennes ; Marchesini, sous-secrétaire d'État à La Haye. On trouve même par exception (p. 158) une découpeure de la *Gazette* d'Ancône envoyée à Paris le 12 avril 1667.

Dans une assez longue préface (p. v-Lvi), M. Hinds a donné un résumé rapide, mais clair et substantiel, des matières contenues dans le volume. Ici, on se propose d'attirer l'attention d'abord sur ce qui intéresse la France, Louis XIV et Charles II, leurs rapports personnels et, par surcroît, leur politique, puis sur les faits concernant plus spécialement l'histoire de l'Angleterre.

Les deux souverains étaient, comme on sait, unis par d'étroits liens de famille. Charles II était fils d'Henriette-Marie de France ; son fils Jacques, le futur roi Jacques II, épousa Henriette-Anne, fille de Gaston, duc d'Orléans, frère cadet de Louis XIV. Henriette-Marie était couramment appelée la *Reine mère* et Henriette-Anne *Madame*. Dans une lettre du 6 juillet 1666, Giustinian nous apprend que Madame fut invitée, avec son mari, à un somptueux repas offert par Louis XIV pour fêter la victoire que Ruyter venait de remporter sur la flotte anglaise aux Downs (1<sup>er</sup>-4 juin). Le roi proposa de boire à la félicité des États généraux de Hollande et à la santé du vainqueur. Madame, « les yeux à moitié clos en témoignage de désapprobation », s'excusa, disant « qu'elle aurait toujours grand plaisir à entendre parler de la félicité de la France, mais qu'elle devait préférer l'Angleterre à la Hollande ». En fait, elle écrivait beaucoup et colportait volontiers les lettres qu'elle recevait. Louis XIV s'en plaignit, faisant entendre « que sa sœur ferait mieux de se retirer à Saint-Cloud que de remplir la cour de mensonges » (p. 27). Avec Madame Mère, les choses tournèrent tout autrement. A son mariage, on lui avait constitué un douaire de 60,000 livres, payable une moitié par le Parlement et l'autre par le roi. Or, elle avait quitté l'Angleterre pour n'y plus revenir (24 juin 1665) et vécut désormais retirée d'abord en son « château » de Colombes<sup>2</sup>, puis à

trouve les Français mentionnés sous le nom de *Henri* et les Anglais sous celui de *Henry*. On reconnaît tout de suite leur nationalité.

1. A la date du 11 juillet 1666, Giovanni Cornaro, ambassadeur de Venise en Allemagne, annonce l'envoi d'une lettre adressée par l'ambassadeur de France, *Estrades*, au chevalier *Gremouille*. Il y raconte que les Anglais venaient d'être traités « d'une manière qui devrait les rendre sages », puisqu'ils venaient de perdre quatorze de leurs vaisseaux et trois mille prisonniers. Le nom de *Gremouille* (p. 31) doit être corrigé en *Gremoville*, nom d'une terre de Normandie qui fut érigée en marquisat en faveur de Nicolas Bretel, qui fut ambassadeur de France à Rome et à Venise. Voir Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*.

2. Le 5 septembre 1666, Giustinian, ambassadeur de Venise en France, annonce que les députés hollandais ont fait savoir qu'une flotte hollandaise va mettre à la voile « to meet Boffort ». D'autre part, le roi de France ne veut pas renoncer à la négociation. « Il a été plus d'une fois voir la reine d'Angleterre qui vivait alors « at Colombe », localité qui, à la table, est indiquée comme étant « Colombes, Colombe, Seine, France. » L'indication est en partie

Chaillot, plus près de Paris<sup>1</sup>. Là, elle fonda un couvent, où elle passa les dernières années de sa vie, dans la gêne. Elle avait à son service, comme « majordome », un dévoué serviteur, Henry Jermyn (*Germen*), qui fut chargé à plusieurs reprises, mais toujours sans succès, d'aller à Londres pour réclamer la rente due à Madame Mère. Charles II déclara qu'il ne donnerait rien, tant qu'elle s'obstinerait à vivre hors du royaume.

Édouard Hyde, qui, à la Restauration, avait été créé comte de Clarendon et Lord chancelier, était, comme on sait, apparenté à la famille royale par le mariage de sa fille Anne avec le duc d'York<sup>2</sup>, le futur Jacques II. Conseiller très écouté de

exacte : Colombes est bien dans le département de la Seine. Mais le fait que la reine d'Angleterre, la « Reine mère », vivait alors à Colombes mérite qu'on s'y arrête.

Prenons pour guide l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, surtout la plus récente édition, celle de 1885, par M. Augier, avec de précieuses rectifications et additions par Fernand Bournon (1890). On y lira que la reine Henriette de France, fille de Henri IV et veuve de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, mourut à Colombes (10 septembre 1669), à l'âge de soixante ans. Elle venait chaque année dans un « château » acquis par elle, après la Révolution d'Angleterre, et où elle passait d'ordinaire l'été. Ce « château » n'était en réalité qu'une maison de campagne, qui passa ensuite à l'autre Henriette, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un nom de rue. Louis XIV faisait à la reine en exil volontaire de fréquentes visites, rapporte Giustinian, « parce qu'il connaissait ses inclinations vers la paix, parce qu'elle était utile en matière de négociations » (p. 63). Or, on préparait alors le traité de Bréda. Au surplus, on relit aujourd'hui avec fruit l'oraison funèbre de la reine par Bossuet, témoin d'un autre genre, mais très bien informé.

1. Le nom de cette localité a été maintes fois altéré dans le texte et même dans les notes. C'est ainsi que, le 12 novembre 1666, Giustinian apprend que la Reine mère, presque réduite à l'indigence, allait se retirer au monastère de *Salio*, fondé par elle près de Paris (voir le texte, p. 101), où se trouvait un couvent sous l'invocation de la Vierge ; elle y était encore à la date du 21 décembre (p. 114). Trois mois plus tard, son fidèle serviteur, Lord Jermyn (nom qui est toujours déformé en *Germen*), était auprès d'elle à *Scialto*. En note, M. Hinds écrit que c'est *Chaliot*, maintenant incorporé à Paris. Non seulement l'orthographe du nom est incorrecte (il faut lire *Chaillot*), mais il faut savoir que le village de ce nom a été incorporé à la grande ville en 1860, où il est un peu perdu dans le xvi<sup>e</sup> arrondissement. Pour plus de détails, on doit recourir une fois de plus à l'inévitable Lebeuf et à son continuateur Bournon. Par eux, nous apprenons que Chaillot, sous l'Ancien Régime, ne fut d'abord « qu'un village, comme tous les autres du plat pays », que la vie économique consistait essentiellement en blanchissage de linge et en labourage des terres. Mais il s'y trouvait trois communautés religieuses qui y occupaient beaucoup de terrain : celle dite de Nijon, « nom primitif de toute la côte » ; celle des Minimes, fondée par Anne de Bretagne ; enfin celle de la Visitation, qui, après plusieurs transformations, fut fondée par la Reine mère d'Angleterre, et qui avait une annexe à Colombes C'est dans le couvent des Visitandines que fut conservé le cœur de la reine défunte, avant d'être transférée à Saint-Denis, parmi les tombes des rois de France. — Il n'y a pas lieu de parler ici de l'église paroissiale qui a été récemment reconstruite à l'imitation d'une basilique de grand style.

2. Ce nom a pris, sous la plume de Mocenigo, des formes singulières : *Hiorch*, *Jorch*. Jacques, duc d'York, le futur Jacques II, eut de sa femme, Anne Hyde Clarendon, huit enfants, dont deux fils : l'aîné, Jacques, né en 1663 mais mort aussitôt après sa naissance, et le cadet, Edgar (et non Edward, comme l'écrivit Giustinian, dans une lettre du 11 octobre, p. 187). Dans cette même lettre, Giustinian nomme le « duc de Roclaure », nom qui devrait être corrigé en Roquelaure, seigneurie d'Armagnac.

Charles II, il ne tarda pas à devenir la bête noire du Parlement, si bien que, craignant pour sa liberté et pour sa vie, il résolut de s'expatrier. Il trouva un accueil empressé à la cour de France. « Le roi Louis XIV lui écrivit une longue lettre conçue en termes courtois, sans faire la moindre allusion à son infortune. Il l'appela *Mon Cousin*, titre réservé d'ordinaire aux personnages du plus haut rang. Le roi, qui était alors à Versailles, le reçut seul à seul et eut avec lui de longues conversations, où le chancelier lui révéla les plus secrètes affaires du royaume » (p. 204). Cependant, Lord Jermyn alla trouver Lionne « et l'on croit que S. M. Britannique ordonna l'expulsion du traître ». Le malheureux trouva un asile sûr à Liège. Laissons-le là et retournons en arrière, aux temps maudits de l'incendie de Londres et de l'invasion de l'Angleterre par la flotte hollandaise, jusqu'au traité réparateur de Bréda.

Dans une longue dépêche datée de Paris, le 22 septembre 1666, Giustinian raconte tout au long le fléau qui venait de dévaster Londres. Il dura cinq jours et cinq nuits, « consumant et détruisant la Cité de toute part <sup>1</sup> ». On arrêta d'abord un Français, Robert (ou Hubert) de Rouen, qui, après avoir mis le feu, se rétracta ensuite ; il fut pendu le 25 octobre. Le roi de France, après avoir tout d'abord dit qu'un pareil sinistre c'était pour lui « un coup de bonne fortune, parce que c'était le salut pour sa flotte dans la Manche », s'empessa de déclarer publiquement qu'il ne pouvait se réjouir d'un événement qui frappait tant de gens innocents et, le jour suivant, il alla faire visite à la Reine mère pour lui exprimer ses regrets. Il offrit d'envoyer des provisions de toute nature pour soulager des malheureux, avec le passeport nécessaire pour les faire entrer dans le royaume. La misère du peuple étant « incroyable », Charles II décida que les pauvres seraient répartis dans les villes voisines et logés de la manière suivante : les nobles chez les nobles, les marchands chez les marchands, les artisans chez les ouvriers, chacun selon son métier. Le Parlement décida de reconstruire la ville d'après un modèle uniforme, mais que les églises « seraient laissées à la piété du peuple » (p. 86) ; enfin, des quêtes devaient être faites dans tout le royaume ; mais Giustinian exprime la crainte qu'une partie des aumônes ne soit aussi employée pour le service de la guerre et de la flotte (p. 87). Néanmoins, ce témoignage, venant de France, montre qu'on ne perdit pas trop de temps pour réparer les énormes dégâts causés par le sinistre.

Dix mois plus tard environ, un autre coup, non moins brutal, vint frapper la région comprise entre Londres et la mer. Pendant que l'on discutait âprement les conditions de la future paix, le gouvernement hollandais ordonna d'envahir le pays par la Medway, affluent de la Tamise. L'attaque fut menée par Ruyter avec tant de célérité et d'audace que, du premier coup, les Hollandais prirent deux frégates et en brûlèrent sept autres (juin 1667) ; pendant plusieurs mois encore, le butin ne fit que croître. Les Hollandais s'avancèrent jusqu'à Gravesend, puis se retirèrent chargés de butin, mais ils avaient préparé les voies qui aboutirent à la paix de Bréda (21 juillet 1667). Un an plus tard arrivèrent à Londres l'ambassadeur de France, Colbert de Croissy, et celui de Venise, Mocenigo, avec la mission d'agir de concert.

A peine arrivé, Mocenigo dut constater que la vie à Londres avait enchéri dans des proportions considérables ; sur ses instances, le Sénat lui alloua un traitement annuel qui lui permit de vivre honnêtement, comme son collègue Colbert. On ne

1. Voir à la table, sous la rubrique : « Fire the great, of London. »

lira pas sans intérêt les démarches faites par l'un et l'autre pour obtenir d'être reçus le plus tôt possible dans la ville et à la cour. Leur réception donna lieu à de grandes réjouissances, qui firent peut-être oublier l'horreur des mauvais jours<sup>1</sup>.

Transportons-nous maintenant dans la Méditerranée. Louis XIV avait été plusieurs fois sollicité par Venise de lui aider à chasser les Turcs de la forteresse de Candie en Crète<sup>2</sup>. En septembre 1668, cette affaire était arrivée à un moment critique ; elle est, dans le *Calendar*, l'objet d'une active correspondance de Mocenigo avec le Doge et le Sénat. On peut y suivre les tergiversations de Charles II qui avait, il est vrai, d'autres soucis dans son royaume, alors que la cabale ministérielle voulait se débarrasser de Clarendon. Quant à Louis XIV, il finit par se décider à prendre une part active à cette nouvelle croisade (p. 227) ; mais les secours qu'il envoya dans l'île furent expédiés seulement en 1669, et c'est alors qu'on voit reparaître Beaufort, déjà nommé dans le *Calendar* pour les expéditions maritimes de l'année 1666. En Afrique, Mocenigo signale l'importance d'un traité de paix conclu avec les corsaires d'Alger (p. 327) par Sir Thomas Allen, qui réussit à délivrer des esclaves sujets, croit-on, de Sa Majesté ; mais, dans le même temps, un certain Taffiel se faisait proclamer empereur d'Afrique après avoir occupé les royaumes de Fez et du Maroc (p. 327, 330). Finissons par Saint-Kitts, ou San-Cristofolo (Saint-Christophe), île des Petites-Antilles, que les Anglais et les Français se disputèrent les armes à la main et que le traité de Bréda fit attribuer à l'Angleterre (p. 300, 306, 314)<sup>3</sup>.

CH. BÉMONT.

Arthur GARDNER. *A handbook of english medieval sculpture*. Cambridge, at the University Press, 1935. xxii-392 pages, 490 illustrations. Prix : 15 s.

F. H. CROSSLEY. *The english abbey, its life and work in the Middle Ages*. Londres, Batsford, 1935. xiv-144 pages, illustrations. Prix : 7 s. 6 d.

1. Voir, à la date du 7 septembre 1668 (p. 260), les doléances adressées par Mocenigo à son gouvernement : « Considérant les grands changements survenus depuis le temps où l'ambassade vénitienne avait dû quitter l'Angleterre, laissant les locaux sans entretien, et l'augmentation du prix des loyers causée par le grand incendie ; enfin, pour fournir à l'ambassadeur et à ses successeurs le moyen de supporter ces charges », Mocenigo prie le Sénat de lui voter 800 ducats par an, en bonne monnaie, pour le loyer de l'hôtel de l'Ambassade ; ce qui, écrivait-il, le 24 août, « ne manquerait pas de rétablir le crédit de l'ambassadeur et de lui permettre de mieux servir leur Sérénité » (p. 250-251). Le 7 septembre, il a la joie d'apprendre qu'il recevra désormais le même traitement que les ambassadeurs d'Allemagne et de France (p. 263). Notons, en passant, un tout petit fait : Mocenigo écrit (p. 273), avec une satisfaction un peu naïve, que, le jour de sa réception officielle, il a été reçu par un comte, alors que son prédécesseur l'avait été seulement par un baron.

2. Voir, dans l'*Histoire de la marine française*, de M. Ch. de La Roncière, tome V, un récit détaillé de cette affaire, appuyé par une documentation considérable, où d'ailleurs l'on ne trouve pas les documents vénitiens.

3. Page 300, Mocenigo parle de certains ouvriers français qui ont été arrêtés parce qu'ils avaient cherché à débaucher des Anglais, habiles dans l'art de tisser des bas de soie. Récemment, écrit-il, la Flandre avait été également frustrée de son talent à fabriquer des

Ralph DUFFON. *The english country house*. Ibid. VIII-220 pages. Prix : 7 s. 6 d.

M. Gardner nous apprend qu'il y a vingt-deux ans il a publié, avec le professeur Edward S. Prior, un livre intitulé : *Medieval figure sculpture in England*<sup>1</sup>. Il en donne maintenant une nouvelle édition abrégée et revue de près, à l'usage des étudiants. Une introduction fait connaître les sujets des sculptures, dont la variété est extraordinaire, et les sculpteurs, le plus souvent ignorés durant tout le Moyen Age. Viennent ensuite les chapitres consacrés à la sculpture antérieure à la conquête normande : Croix de l'âge primitif, œuvres de l'école anglo-saxonne de la Mercie, sculpture propre à la région du Wessex). A la période anglo-normande appartient un style qui lui est propre. Le XIII<sup>e</sup> siècle produit une sculpture appliquée aux monuments d'architecture, et notamment les tombeaux décorés d'effigies de grands personnages, surtout de ceux qui appartenaient au monde religieux. Viennent, enfin, le chapitre V, qui est l'âge du style décoratif au XV<sup>e</sup> siècle, et le chapitre VI, où sont décrits les statues, les fonts baptismaux, la sculpture sur bois, les objets en bronze et en albâtre, très nombreux pendant les années 1360-1540. On a réservé pour la fin les effigies des souverains : les Édouard, 1350-1420 ; les Lancastre, 1440-1485 ; les Tudor, 1485-1540. Le texte, rapide et précis, est pour ainsi dire accompagné et illuminé par l'extrême abondance des sujets, choisis par le meilleur des guides.

Si M. Gardner s'adresse à un public de choix, les deux volumes publiés par la maison Batsford, en une collection bien connue sous le titre général de « The heritage series », seront lus par toute personne désireuse de s'instruire. Le volume de M. Crossley, consacré aux abbayes anglaises, permet de se représenter un monde confiné dans le Moyen Age et qui a disparu au temps de la Réforme. Alors les abbayes ne furent plus guère que des ruines ; les illustrations et deux plans permettent de suivre les additions, restaurations ou destructions subies par deux de ces monuments choisis dans le nombre des mutilés, sans espoir de restauration. Le volume de M. Duffon sur les maisons de campagne procure, au contraire, un plaisir extrêmement varié depuis l'époque primitive jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Un chapitre, le dernier, est réservé à l'art des jardins, dont s'entouraient la plupart des grands domaines.

Ch. BÉMONT.

**The deposition books of Bristol.** Vol. I : 1643-1647. Publ. par Miss H. C. NOTT, archives clerk to the Corporation. With an introduction par Josiah GREEN, town clerk. Bristol record Society, 1935. XIII-307 pages.

La « Corporation » de la cité de Bristol a entrepris, comme on sait<sup>2</sup>, de publier

tapisseries appelées des Arras (*panni razzi*), où les Parisiens étaient maintenant devenus maîtres. C'est, selon M. Hinds, une allusion manifeste à l'établissement par Colbert de la manufacture des Gobelins, où le peintre Lebrun, installé en qualité de directeur, appliqua les procédés que lui avait enseignés un certain Jean de Bruges (p. 300, note).

1. On lui doit encore un traité sur la *Medieval sculpture in France*.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CLXXVI, p. 318.



les plus importants documents conservés dans ses archives. Le volume que nous annonçons aujourd'hui est à la fois le tome VI de l'œuvre considérée dans son ensemble et le tome I d'une série particulière comprenant six manuscrits, où se trouvent des documents appelés *depositions*. Ce sont des déclarations faites devant le maire et un ou plusieurs des aldermen, pour fournir la preuve de torts ou dommages causés à des bourgeois de la ville dans une assez grande variété de cas : perte de vaisseaux et de marchandises à la mer, oubli ou refus d'acquitter des dettes, querelles de ménage et, dans le cas du tome I, dégâts causés par la guerre civile pendant la double occupation de Bristol par les troupes royales.

Le tome I est divisé en trois parties : la première est une introduction par M. Josiah Green, archiviste de la ville. La deuxième contient le texte du manuscrit reproduit par Miss Nott. Le volume se termine par les tables des noms de lieux, de personnes et de choses. C'est ce même ordre que suivra le présent compte-rendu.

Le tribunal municipal ou cour de justice porte un nom dont l'origine est incertaine, celui de Tolzey, mais dont on sait qu'il a désigné, selon les temps, une douane (*toll*) ou une banque (*exchange*). Son rôle consistait essentiellement à recueillir les faits certains (*evidence*) qui lui étaient soumis, procédure très ancienne usitée depuis au moins le XIII<sup>e</sup> siècle, à laquelle vint se joindre par la suite la preuve fournie par des témoins assermentés<sup>1</sup>.

M. Green commence naturellement par la description du manuscrit utilisé, qui contient la transcription de cent quatre-vingt-neuf dépositions. Il constate qu'on peut les répartir en trois groupes : quatre-vingts se rapportent à des faits concernant la marine et vingt-neuf aux troubles de la guerre civile entre le roi et le Parlement, à la peste qui sévit alors à Bristol. Le reste concerne des contestations d'un caractère assez mal défini. On s'étonne que M. Green n'ait rien dit de la langue employée par le ou par les scribes. A quelques exceptions près, c'est l'anglais ; mais, çà et là, on rencontre soit des termes latins de la basoche, soit des phrases d'une incorrection significative<sup>2</sup> : évidemment, ces scribes ignoraient la langue de Cicéron ou de Justinien.

Le texte a été établi par Miss Nott, conformément à une règle imposée à tous les collaborateurs de la Société des archives, et qui consiste à reproduire exactement, et j'oserais dire servilement, le manuscrit original, avec toutes ses singularités : absence presque complète de ponctuation, emploi fantaisiste des lettres majuscules, qui rend parfois difficile l'intelligence du texte. Il y a lieu de croire que Miss Nott s'est acquittée de sa tâche avec toute l'exactitude exigée ; mais je n'ai aucun moyen de contrôle.

L'appendice contient des notices biographiques sur des personnages notables de Bristol ; un tableau des droits de quai et autres sommes payables à la Société des marchands à l'aventure ; une liste des maires, aldermen et conseillers et autres, des fonctionnaires au service de la Corporation municipale, avec l'indication de leurs gages ; enfin, des notes sur l'organisation de la guilde des aubergistes, avec l'indication de leurs prix, de leurs droits et devoirs envers leur clientèle. L'auteur de ces appendices n'est pas nommé.

1. Voir Pollock et Maitland, *The history of the English law*, t. II, p. 625-627, et Thayer, *A preliminary treatise on evidence at the Common law*, p. 484-507.

2. P. 6, un acte notarié se termine par les mots « et inde cognoscit se fore satisfaciatur ».  
— P. 91, on lit : « Acta fuerit hac omnia ut preterture die et anno predicti. »

Les tables de la fin valent qu'on s'y arrête ; à côté d'utiles renseignements sur l'histoire générale, il faut, ici encore, critiquer une méthode imposée par le Comité directeur. En ce qui concerne les noms de lieu, on est surpris de constater la manière insolite employée pour les renvois. S'il s'agit, par exemple, de l'île bien connue de Wight, il faut se reporter soit à « Ile of Weight » ou à « Isle of the Wight » ; de même, l'île de Lewis, dans les Hébrides, est marquée à « Islands of Lewis » ; l'île de « St. Eustalius », identifiée, p. 193, avec une petite île située au nord de Saint-Christophe, dans les Indes occidentales, doit être cherchée à « Island of Stalia ». Parfois, mais trop rarement, les noms ont été identifiés. On n'aura pas de peine à reconnaître Bordeaux sous les formes de *Bourdeaux*, *Bourdiaux* ou *Burdeaux*<sup>1</sup> ; mais certains hésiteront peut-être à retrouver la Rochelle sous *Rotchell*, ou même *Rochell en France*. « Barry in Appwlia », qui est Bari, n'a pas été identifié, non plus qu'Appwlia, qui est la Pouille. *Mallego*, *Mallaga in Spayne* (p. 159) sont évidemment Malaga. Parmi les noms de personnes, on trouve celui du prince Robert, qui joua, comme on sait, un grand rôle dans la « guerre civile » en 1646 ; on trouvera ce nom à *Prince*, sous prétexte qu'il est ainsi dans le texte !

Ch. BÉMONT.

Jean DESTREZ. La « pecia » dans les manuscrits universitaires du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle. Paris, éditions Jacques Vautrain, 16, avenue de Breteuil. In-4<sup>o</sup> Jésus, 104 pages et un album de 36 planches en phototypie. Prix : 275 fr.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la création des Universités posa d'urgence la question de la publication des livres sous ses deux aspects principaux : mise au jour d'un plus grand nombre de sommes ou traités et multiplication des exemplaires d'un même ouvrage.

Des grandes abbayes, où elle s'était réfugiée jusqu'alors, la vie intellectuelle ayant été transférée dans les grands centres urbains, il s'agissait de substituer aux *scriptoria* monastiques un mécanisme de production de manuscrits plus actif, adapté aux besoins nouveaux. Ainsi « s'élabore peu à peu, dans le milieu scolaire parisien..., une institution qui arrivera à sa pleine perfection dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, et qui durera jusqu'à la mise en circulation des premiers livres imprimés », la *pecia*. De l'œuvre à publier, une copie officielle (*exemplar*) était établie, consistant en une série de « binions » ou cahiers de quatre feuillets de parchemin (*peciae*), non reliés. Vérifié quant à l'intégrité et à la correction du texte par une commission universitaire, l'*exemplar* était déposé chez le *stationarius* et, là, tenu à la disposition du copiste (maître, étudiant ou professionnel), qui louait successivement chaque pièce au tarif fixé par des listes de taxation, dont quelques-unes nous sont parvenues. De la sorte, nombre de scribes opéraient simultanément autant de transcriptions d'un même ouvrage d'après le même *exemplar*. Ce qui assurait à la fois la multiplication et la correction des manuscrits.

1. P. 192, il est question d'un certain William Dighton, marchand, embarqué « in the Burdeaux of Flushin » ; il s'agit ici non de la ville de Bordeaux, mais d'un bateau qui portait ce nom. *Flushin*, qui est Flessingue, n'est pas identifié.

L'ouvrage de M. l'abbé Destrez, imprimé en caractères spéciaux, sur papier de luxe de format in-4°, est l'étude la plus poussée jusqu'à ce jour de l'institution de la *pecia*, chapitre important de l'histoire du livre, puisqu'elle régit l'édition pendant plus de deux siècles. Il se recommande donc tout ensemble aux érudits et aux bibliophiles.

Fruit d'une vaste enquête — l'auteur déclare avoir examiné, dans les bibliothèques de France et de l'étranger, plus de 7.000 manuscrits des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, relatifs à toutes les disciplines enseignées dans toutes les Universités médiévales, dont une trentaine d'*exemplaria* et un millier de copies portant des indications de travail « aux pièces » — il offre le premier aperçu d'ensemble du système : description et fonctionnement de la *pecia*, ses rapports avec la paléographie des manuscrits universitaires et son incidence sur la critique textuelle. Le sujet excède donc notablement la technique de l'histoire du livre.

Le premier chapitre, poussé jusqu'à l'extrême détail, fait figure de révélation, tant il l'emporte en richesse documentaire et en précision sur les données antérieures, à glaner dans l'*Histoire du droit romain* de Savigny, l'*Histoire de la Vulgate* de Samuel Berger, la Préface de l'édition Léonine des *Œuvres de saint Thomas d'Aquin*, ou le célèbre *Schriftwesen im Mittelalter* de Wattenbach. Même, les pages plus récentes publiées par Mgr Pelzer à propos des manuscrits des disputes quodlibétiques de Godefroi de Fontaines (*Revue néo-scholastique*, 1913), par le P. Suermondt aux tomes XII et XIII des *Œuvres de saint Thomas*, par Mgr Grabmann touchant une nouvelle édition de la *Summa contra Gentiles* d'après l'autographe (*Theolog. Revue*, 1920), ne constituaient guère que les amorces de recherches exhaustives. M. Destrez s'y appliqua avec une curiosité et une méthode exemplaires. Dès 1923, il était en mesure d'en publier les premiers résultats (*Revue des sc. phil. et théol.*, XIII). Voici, aujourd'hui, l'exposé définitif.

On ne saurait souhaiter rien de plus complet. Le regret exprimé par l'auteur de n'avoir pu visiter un plus grand nombre de bibliothèques fait assurément honneur à sa conscience. J'irai pourtant jusqu'à dire que l'examen minutieux de 7.000 manuscrits me paraît presque disproportionné à la mesure du sujet traité.

Il s'agit seulement de manuscrits universitaires, dont la copie dérivait d'un *exemplar* figurant sur l'officielle liste de taxation d'une Université. Mais cette institution de la *pecia*, M. Destrez en convient, n'est pas, en soi, une innovation du XIII<sup>e</sup> siècle, pas plus qu'à partir de cette époque elle n'appartient en propre aux Universités. Au vrai, il ne fut d'autre moyen de multiplier les manuscrits que de dicter un texte à plusieurs scribes ou de leur répartir les divers cahiers de l'archétype. Le premier procédé, exigeant un groupement de copistes disciplinés, convenait aux *scriptoria* monastiques, et longtemps l'on admit qu'il y fut en honneur. L'objection de Knittel, que des calligraphes eussent difficilement opéré sous la dictée, n'est point péremptoire, s'il est vrai qu'un manuscrit n'est pas nécessairement calligraphique, ni l'allure de la dictée nécessairement rapide. Wattenbach a, d'ailleurs, relevé des témoignages établissant que ce mode de publication ne fut pas inconnu du bas Moyen Âge. A défaut de preuves analogues pour l'époque antérieure, la méthode serait efficace qui consiste à observer sur les passages corrompus s'il s'agit de fautes imputables à l'oreille (j'en connais d'évidentes) ou à l'œil. Quoi qu'il en soit, le procédé le plus usuel fut toujours la répartition des cahiers d'un *exemplar* — qui se révèle, avant les premières indications de pièces portées en plein texte ou en marge, par la variation des encres ou des écritures. Tel est le cas de

certain manuscrit du ix<sup>e</sup> siècle, le commentaire de Raban Maur sur les épîtres de saint Paul (Cambridge, Pembroke College, 308), sur quoi se fonde M. Destrez pour affirmer que la distribution de pièces d'un même ouvrage à différents copistes était déjà en usage à cette époque. Un autre manuscrit, bien connu des paléographes, le Codex 490 de la Bibliothèque capitulaire de Lucques, dont la variété d'écritures a permis à Schiaparelli de ressusciter avec une admirable maîtrise un *scriptorium* du viii<sup>e</sup> siècle (*Studi e testi*, fasc. 36), témoigne que le *terminus a quo* peut être hardiment reculé de cent ans.

Touchant l'apparition des indications de pièces, en revanche, je ne suis pas sûr que la date proposée par M. Destrez soit à accepter sans réserve. Les plus anciennes de ces mentions par lui rencontrées figurent en un manuscrit des *Quaestiones* de Philippe le Chancelier (Bibl. nat., 16387), qu'il tient pour écrit vers 1225-1235, sur la foi d'indices qui ne me semblent pas justifier une telle précision, tandis que l'examen de la morphologie et des *compendia* inclinerait à lui assigner une date un peu plus récente.

L'ensemble du premier chapitre, consacré au « fonctionnement de la *pecia* » dans chaque centre universitaire, offre une abondance de renseignements si variés qu'il défie toute analyse sommaire. Il épuise sans doute le sujet dans les limites que l'auteur s'est assignées. Je rappellerai seulement que le système de l'*exemplar* florissait, dès le xiii<sup>e</sup> siècle, en dehors des *scriptoria* et du monde universitaire : les Comptes du royaume de Sicile au temps de Charles d'Anjou renferment à cet égard quelques documents d'un rare intérêt.

L'étude paléographique des manuscrits universitaires du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècle (chap. II), où se trouvent caractérisés les manuscrits des quatre principales Universités de l'époque, Paris, Bologne, Oxford et Naples, encore qu'elle ne soit pas en relation directe avec l'institution de la *pecia*, sera bien accueillie des érudits, dont elle enrichit singulièrement l'appareil. Les conclusions de M. Destrez paraîtront trop absolues (« il y a autant de minuscules gothiques différentes qu'il y a de centres universitaires »), et les paléographes n'y reconnaîtront pas toujours leur terminologie. Mais c'est, en l'espèce, un très heureux résultat que de susciter de nouvelles discussions.

Le troisième chapitre, enfin (Introduction à la critique textuelle médiévale), s'impose à l'attention par la finesse de l'analyse et la nouveauté du point de vue. Il sera d'un grand prix pour les éditeurs d'ouvrages philosophiques, théologiques, juridiques et médicaux qui virent le jour dans les Universités du Moyen Age, et dont il explique mainte anomalie : espaces demeurés en blanc en plein texte, additions marginales, leçons divergentes d'un manuscrit à un autre, transpositions de texte résultant d'interversions de pièces, etc... Cette méthode, l'auteur lui-même l'a mise récemment à l'épreuve dans ses études sur la *Question « de veritate »* et sur le *Commentaire sur Isaïe* (*Études critiques sur les œuvres de saint Thomas d'Aquin*, I, 1933). Il n'est que de se souvenir qu'elle complète, sans les abolir, les précédentes méthodes (cf. E. Axters, dans *Angelicum*, 1935, p. 295) et convient exclusivement aux manuscrits universitaires édités d'après un *exemplar*. Mais ils sont le grand nombre. C'est-à-dire que ce bel ouvrage portera bien des fruits.

A. DE BOÜARD.

Robert H. MURRAY. *Edmund Burke, a biography*. Oxford University Press, 1931. x-423 pages. Prix : 15 s.

À notre époque, et même après l'excellent petit volume de Newman paru en 1927, on ressentait le besoin d'une nouvelle biographie de Burke. De bons juges ont été sévères pour le livre du Révérend R. H. Murray, non sans raisons de fond. Mais, dès l'abord, la forme risque d'indisposer par le verbiage sentimental et l'abus des commentaires insignifiants, par l'abondance des digressions, par la recherche laborieuse des transitions dans une composition lâche et papillotante. Que de délayages pour une formule concise, parlante et pittoresque, comme celle-ci : Burke « peinait sur les pages de l'*Annual Register* pour la maigre somme que Fox perdait au jeu en quelques secondes » (p. 222).

Le mot est digne d'un G. M. Trevelyan ; mais ce modèle est dangereux à suivre de tous points. La liberté d'allures, les commentaires jetés chemin faisant, les digressions nourries, concourent à la réussite du séduisant biographe de Fox, parce qu'il dispose d'un grand espace. Un biographe de Burke en un volume doit adopter une optique différente et ne pas s'encombrer de morceaux d'encyclopédie sur Julie de Lespinasse, Beccaria, etc. De plus, le souci de vie et de vérité qui astreint l'auteur à suivre un ordre chronologique rigoureux ne le dispensait pas de grouper et condenser sa matière, de systématiser et d'abstraire çà et là beaucoup plus qu'il ne l'a fait. Des tonnes de verre pilé ne valent pas le moindre miroir de poche : faute de nerf dans l'exécution, le portrait qu'il trace de Burke est décousu, indistinct ; les mêmes questions sont trop souvent effleurées à plusieurs reprises, sans être nulle part étreintes ; on voudrait plus de vues d'ensemble, de cohésion psychologique et logique. Burke est plein de contradictions qu'il ne suffit pas de constater : il faut tenter de les définir et d'en doser les éléments. L'auteur a-t-il cherché à comprendre comment et dans quelle mesure l'opportunisme instinctif et doctrinal de Burke se concilie avec son tour d'esprit généralisateur ? de quelle façon coexistent en lui un romantique et un utilitaire ? L'attitude religieuse de Burke n'est pas non plus discutée à fond.

Ce manque de rigueur dans les discussions d'idées devient parfois inexactitude dans la présentation des faits, ou leur déformation, par prétérition ou par un usage maladroit des sources. Faut-il citer des exemples ?

Wilkes regagna la France en 1766 moyennant finance ; ce fut une espèce de chantage ; pourquoi ne pas le dire ? Pourquoi ne pas rappeler aussi (p. 147) que Wilkes se comporta bravement dans les émeutes antipapistes de 1780 ? L'idée que le roi fut *continuellement* « un ennemi déloyal du gouvernement Rockingham » (p. 145) est peut-être exagérée, elle n'est pas « sans fondement ». Aucun témoignage, à notre connaissance, ne prouve — comme on semble l'avancer p. 249-250 — que des démarches sérieuses aient jamais été tentées pour faire nommer Burke chambellan de la Cité, ni qu'il ait échoué faute de caution suffisante. Où trouve-t-on que Burke et Mirabeau se quittèrent en 1785 « avec des protestations d'éternelle obligation et d'amitié dévouée » ? On nous dit, p. 113, que Burke confiait, en 1764, à un ami combien peu il concevait « une carrière de luttes » et que, « malgré cela, il décida de conserver son indépendance, fût-ce au prix d'une telle ligne de conduite » ; reportez-vous à la source ; Burke y écrit de son frère, parti pour les Antilles : « La Providence n'a jamais réservé à la grande majorité des humains

une vie entière d'aise et de calme. Une fin d'existence paisible, honorable, aisée, doit se payer d'une jeunesse laborieuse ou aventureuse, et je trouve chaque jour davantage que l'enjeu en vaut le prix. Pauvreté et vieillesse font très mauvais ménage ; et une carrière de lutte est misérable, en vérité, quand la force est ruinée et l'espoir disparu. *Turpe senex miles.* » Mieux encore : contrairement aux faits connus, on nous informe (p. 239) que Burke « fit visite à ses électeurs une fois par an, de 1774 à 1780 » ; affirmation capitale, que la référence fournie n'était en rien. Signalons, enfin, à l'auteur que les voyages de Burke en France avant 1773 sont attestés par Burke lui-même dans la *Fitzwilliam Correspondence*, vol. I, p. 32.

Malgré tant d'incertitudes, le livre a ses mérites. L'auteur a fait bon et fréquent usage de plusieurs sources, peu ou point consultées jusqu'à présent : les manuscrits du British Museum (déjà utilisés par d'autres, mais plus modestement), le *Narrative* de Newcastle, la série des *Historical MSS.* Il a puisé dans plusieurs collections d'archives privées et pris la peine d'aller travailler en Amérique. Il émet plusieurs jugements justes, fins et même profonds (notamment p. 119-120, 154, 250, 285, 292). Il a de bons et même d'excellents morceaux sur les questions irlandaises (p. 95-112, 187), sur la portée des services rendus par Burke à ses amis (Crabbe, p. 260 ; Keppel, p. 267), sur le sens de sa carrière (p. 290-300). Bien qu'il n'ait pas fait assez ressortir l'élément impur et caduc des œuvres de Burke, lesquelles sont, à l'origine et par leur nature, des actes de partisan, il a relevé les passages douteux de sa vie ou les petits côtés de son caractère et montré leur importance (par exemple, p. 204-205, 218-221, 222-223) : il faut, en Angleterre, un réel courage pour l'oser.

Il faut aussi beaucoup de courage pour s'attaquer à un sujet aussi vaste et aussi compliqué. Ceux qui s'y essaieront après le Révérend R. H. Murray devront tenir compte de son travail, tout comme il s'inspire souvent des biographes qui l'ont précédé. N'importe qui ne réussirait pas mieux que lui.

J. VALLETTE.



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

**France.** — Ph. LAUER, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale. *Nouvelles acquisitions, latines et françaises, du département des manuscrits* (1932-1935). *Inventaire sommaire* (1936, 47 p.). — Cet inventaire, qui est le cinquième d'une série commencée en 1891, est un tirage à part de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (juillet-décembre 1935). On y trouve la description sommaire des manuscrits latins et français, grand et petit format. Ils proviennent de récentes acquisitions et dons. On y trouve des chartes de Cluny retrouvées en Angleterre, des lettres autographes de Catherine II de Russie et de Napoléon I<sup>er</sup> à Marie-Louise, 1810-1814, une belle collection d'autographes provenant du baron Henri de Rothschild, le journal et la correspondance de Marie Bashkirtseff, une importante collection de lettres de Voltaire et de ses correspondants, etc., enfin une série de chartes et documents relatifs à l'Anjou, la Bretagne, l'Île-de-France et la Normandie.

— *Bulletin de la Société d'études historiques, géographiques et scientifiques de la région parisienne* (paraît quatre fois par an). — Cette petite revue, qui commence sa dixième année, est dirigée par M. Demangeon, professeur à la Sorbonne. Elle publie des articles et des documents d'histoire locale concernant la région parisienne (au sens large : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, Eure-et-Loir, Loiret), et une chronique des livres et articles par M. F. Évrard, qui, par ailleurs, illustre la revue avec des documents bien choisis.

Voici les principaux articles publiés en 1935 :

N° 32. Une enquête sur la vie populaire (A. Demangeon). — Étude démographique de la commune de Chesnay (G. Gandon). — Histoire de l'École normale de Versailles (E. Lefèvre).

N° 33. La vigne aux environs de Paris (F. Évrard). — Répercussion des journées de février 1848 à Beauvais et dans l'Oise (Ch. Fauqueux). — Une enquête sur la vie populaire : la forge du village (A. Demangeon). — Les anciennes coutumes du village de Grougis (E. Lefèvre).

N° 34. Sartrouville (M.-T. Laureilhe). — Le château de Marly (F. Évrard). — Robert de Gallardon, la légende et l'histoire (M. Houdin).

N° 35. Quelques résultats de la grande enquête agricole de 1929-1930 (G. Mauco). — Contribution à l'enquête sur l'évolution de la vie populaire (R. Vasse).

Henri CALVET.

— Docteur CABANÈS. *Mœurs intimes du passé*. 10<sup>e</sup> série : *La vie thermale au temps passé* (Paris, Albin Michel, [1934], in-16, 381 p. ; prix : 20 fr.). — Comme tous les livres du docteur Cabanès, celui-ci nous promène agréablement à travers le passé de nos stations thermales de France et des pays voisins depuis l'Antiquité jusque vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Qu'on ne demande à l'auteur ni beaucoup de cri-

tique ni grand effort de composition : il se laisse aller au gré des textes et des légendes, de ville en ville, de siècle en siècle, et joint à ses anecdotes des illustrations de valeur variable, empruntées souvent à de vieilles estampes d'époques postérieures à celles qu'il évoque. Rien de tout cela n'est bien scientifique, mais le ton est aimable et le livre se lit aisément.

Louis HALPHEN.

— Christophe NYROP. *Linguistique et histoire des mœurs. Mélanges posthumes*, traduction par E. Philipot (Paris, E. Droz, 1934, in-16, 297 p.). — Dans ce petit volume revivent quelques-uns des traits les plus séduisants du beau talent de Nyrop. L'illustre philologue danois savait comme pas un illuminer le passé par l'histoire d'un mot, d'une formule, de particularités linguistiques. Les historiens de la société et des mœurs ne seront pas les derniers à tirer parti de ce recueil posthume, que M. Philipot a composé avec un goût très sûr. Des articles comme le premier, si révélateur et si plaisant, sur *La politesse, ses formes et ses formules*, ou comme le suivant, sur la notion de *Gentleman*, ou comme ceux qui sont intitulés : *Les dénominations des enfants illégitimes*, *Le tabac et son usage*, *De l'influence des mots sur les croyances*, *Histoire d'un terme de dénigrement : huguenot*, sont tout à fait caractéristiques de la manière vivante et suggestive de l'auteur. En quelques pages, il pose les problèmes et les résout, et, quand on a commencé le livre, on va jusqu'au bout, tant Nyrop savait être entraînant et convaincant. — Louis HALPHEN.

— Dans une brochure de 86 pages, M. Adrien BLANCHET, membre de l'Institut, a dressé une bibliographie très précise et aussi complète qu'il est possible des travaux sur *L'archéologie gallo-romaine*. Après une vue générale sur le développement de cette branche de l'érudition en France depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur indique les publications entreprises par les sociétés savantes des départements, les musées où sont conservés les monuments anciens. Il énumère tout ce qu'il importe de savoir sur les voies antiques et les monuments encore debout, les enceintes du III<sup>e</sup> siècle, les stations thermales, les peintures et les mosaïques, les divinités, les inscriptions, si intéressantes pour ce qui concerne la vie publique, les nécropoles. On reconnaît à chaque page l'impeccable érudition du savant, auquel incombe la lourde charge de dresser la *Carte archéologique de la Gaule romaine*.

— Nous ne pouvons en ce moment qu'annoncer la suite de l'ouvrage monumental pour l'histoire de l'ancienne Université de Paris : *Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis, sub auspiciis ejusdem Studii Parisiensis ab Henrico Denifle et Aemili Chatelain inceptum*. Le tome III a pour titre : *Liber procuratorum nationis Alemanniae, 1466-1492* (l'ouvrage est en vente à la librairie Didier, Paris).

— M. OLIVIER-MARTIN a fait tirer à part un très intéressant article sur un document dont Antoine Thomas lui avait signalé l'importance pour l'histoire du droit français au début du XIV<sup>e</sup> siècle : on y trouve un limpide exposé de *La procédure accusatoire dans la châtellenie de Bellac au XIV<sup>e</sup> siècle*. C'est le *vidimus* et confirmation, par le roi Charles IV, d'une sentence criminelle d'absolution prononcée, le 1<sup>er</sup> avril 1325, par Bertrand de la Vergne, lieutenant de Robert de Préaux, gouverneur, pour Marie de Saint-Pol, comtesse de Pembroke, des châtellenies de Bellac, Rancon et Champagnac, en faveur de Gui de Mons et de son fils (librairie du Recueil Sirey, 1935, p. 707-732 de la *Revue historique de droit*).

— E. JOUON DES LONGRAIS. *Survivances françaises en Amérique : Canada et Antilles* (extrait de la *Réforme sociale*, t. V, 1935, 33 p.). — Ces survivances ont

été constatées sur les lieux mêmes par notre collaborateur, initié à l'observation scientifique, ancien élève de l'École des chartes et de la Faculté de droit, aujourd'hui directeur d'histoire étrangère à l'École pratique des Hautes-Études. Au Canada, il a relevé les traces nombreuses de la langue et de la prononciation françaises, telles qu'elles étaient encore usitées au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle dans les régions voisines de la mer au nord et à l'ouest de notre pays. Aux Antilles, à côté du français, toujours employé, le créole est un dialecte à base française que les noirs ont appris de leurs anciens maîtres. En Haïti, l'île n'a subi à aucun degré la contagion de l'anglais. Quant à la religion, aux Antilles, le catholicisme est enseigné et pratiqué en langue créole. A la Martinique et à la Guadeloupe, la population de couleur, très religieuse, est soumise à la puissante influence de nos congrégations religieuses. Le folklore, enfin, a subi la marque française. Tout cela valait la peine d'être scientifiquement constaté.

Ch. B.

— *Correspondance du duc de Lorraine, Charles III, avec la ville de Metz*, publiée par Émile DUVERNOY (Metz, P. Even, 1935, in-8°, 295 p. ; extrait de l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, 1934). — Les pièces de ce recueil sont extraites, dans leur immense majorité, de quelques liasses des archives municipales de Metz. Elles ne traitent guère que d'insipides affaires contentieuses entre la ville de Metz et ses voisins lorrains. Très espacées au début de la période, pour les années 1560 à 1570, elles sont particulièrement abondantes pour l'époque de la Ligue, avec une courte interruption pendant les quelques mois de 1590 où Metz se trouva mêlée à la guerre entre le Lorrain, champion de la cause catholique, et le Béarnais. Grâce à un index, la publication pourra rendre certains services. Encore est-ce trop exclusivement, à l'ancienne manière, une table des noms propres. L'*index rerum*, timidement amorcé, est incomplet. C'est ainsi que les objets principaux d'échanges entre Metz et Lorraine — vin, sel, blé — n'y figurent pas. L'étude des relations économiques est pourtant de celles qui ont chance de trouver ici quelque chose à glaner.

G. ZELLER.

— La Société d'histoire du droit a entrepris une magnifique et lourde tâche en annonçant la publication du *Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France, des origines à la Révolution*. Le premier volume de ce Recueil a été préparé par notre confrère et ami M. Georges ESPINAS, et, sans doute, celui-ci énumère les collaborations bénévoles qui ont bien voulu l'aider dans sa tâche, mais on reconnaît bien, dans la détermination juridique et historique des textes — car il fallait choisir — et dans le mode de présentation critique de ces textes, les habitudes mentales de l'excellent historien de Douai et de la draperie flamande. Ce volume est consacré à l'Artois (Paris, Recueil Sirey, 1934, in-8°, xix-605 p.), l'Artois féodal, correspondant au département du Pas-de-Calais, en dehors des arrondissements de Montreuil et de Boulogne-sur-Mer. Il renferme 247 documents, dont 93 publiés pour la première fois, et s'applique à huit localités. C'est dire qu'il correspond aux localités dont le nom commence par la première lettre de l'alphabet. A ce point, en proclamant mon admiration, je suis bien forcé d'exprimer mon inquiétude : qui, en effet, verra la fin de ce *Recueil*, si largement conçu et pour l'établissement duquel il faudra des générations d'érudits et des fonds considérables? A vivre au jour le jour, contentons-nous d'apprécier la valeur de ce groupe de textes, établis de la façon la plus scientifiquement critique, et dont cer-

tains concernent le développement municipal de centres comme Arras : de 1180, où Philippe d'Alsace, sans doute, concéda aux bourgeois une loi criminelle, à 1760, où Louis XV maintint le chapitre de la cathédrale contre le magistrat de sa juridiction dans le cloître, s'échelonnent 120 actes où s'enregistrent les vicissitudes de la ville, en ce qui concerne l'administration échevinale, les privilèges urbains, l'application des règlements judiciaires, les émeutes de 1356, la procédure d'extradition précisée avec la ville de Douai, la révolte de 1379, l'attitude de Louis XI vis-à-vis des revendications des bourgeois, la situation des marchands et ouvriers immigrés au début du règne de Charles VIII, le recrutement « bourgeois » de l'échevinage au temps de Charles-Quint, le rattachement, opéré seulement par Louis XV, de la cité à la ville — et cette énumération suffit pour faire comprendre le sens économique et social des documents publiés par M. G. Espinas.

Georges BOURGIN.

— Albert CROQUEZ. *Histoire de Lille. I : La constitution urbaine, des origines à 1800* (Lille, Raoust, 1935, xviii-307 p., illustr.). — M. Croquez se propose d'écrire une *Histoire de Lille* qui comprendra des études successives sur la constitution de la ville, son droit privé et son aspect extérieur, son rôle politique. Il y aurait mauvaise grâce à discuter ce plan, où la chronologie ne trouvera sa place qu'en dernier lieu : l'auteur a droit au crédit jusqu'à l'achèvement de son œuvre.

Le premier volume contient bien des faits importants, et l'on ne pourra pas le négliger. Mais, à vrai dire, il est déconcertant. Les institutions urbaines, du XI<sup>e</sup> siècle à la Révolution, sont traitées en 139 pages, où l'on trouve, après une étude des origines de la ville même et de la commune, une analyse des divers éléments de l'administration et une présentation, sommaire et arbitraire, de certaines familles qui furent titulaires de certaines charges. Après une conclusion, des annexes, intitulées : *La vénalité, la réforme de 1764, les pairies de Lille, droit comparé : les villes voisines, la halle échevinale, les Apaiseurs et les gard'orphènes*, apparaissent en hors-d'œuvre, alors qu'elles auraient dû être incorporées dans un développement d'ensemble. L'histoire de la Révolution (p. 227-287) vient ensuite, mais ce chapitre ne déborde-t-il pas le cadre de la « constitution » ?

Comme le plan d'ensemble, les différents paragraphes ne donnent pas d'une façon assez nette le sentiment de la suite, de la continuité des faits. La conclusion même est-elle bien de caractère historique ? Que nous importe, de ce point de vue, que « le système » politique lillois fût, ou non, « animé de l'esprit démocratique » (qu'est-ce que « l'esprit démocratique » ?). Et nous n'avons pas trouvé d'allusion à des règles électorales obligeant, sous le régime espagnol, à ne choisir les échevins que « parmi les gentilshommes, rentiers, gens qualifiés ou personnes titrées », à qui ne pouvaient être adjoints qu'un ou deux marchands<sup>1</sup>.

Bien des questions, cependant, sont posées ou reposées par l'auteur (par exemple, sur les origines urbaines, où l'on pourrait souhaiter encore plus de nuances) et l'analyse des institutions est d'une consultation facile. C'est là le mérite de ce travail qui ne prendra sa valeur qu'encadré dans une œuvre d'ensemble.

E. COORNAERT.

1. M. Croquez s'est servi d'une édition de 1613 de L. Guicciardini — à ne pas confondre avec Fr. Guichardin : ce n'est pas une raison suffisante pour dire que cet auteur, dont la première édition est de 1567, « écrit, en 1613, qu'on voit encore [à Lille] les ruines et reliques de l'ancien château de Buq... ».

— L'Association des chartes du Forez, que publie la maison Protat, de Mâcon, vient de faire distribuer le tome V des *Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle*. Il contient les pièces numérotées 601-720, allant de 1212 à 1286. Deux de ces pièces dépassent les dimensions ordinaires ; ainsi, le n° 656, qui est un testament, remplit douze pages ; le n° 668, qui est un acte de vente, en remplit vingt-cinq. Nous avons déjà dit (t. CLXXV, p. 578) avec quelle minutie ce travail est exécuté, à quel point il intéresse l'histoire des familles fortement attachées au sol héréditaire. Rappelons que l'ouvrage, exécuté sous la direction de MM. Georges Guichard, de Neuchbourg, Édouard Perroy et J.-E. Dufour, a déjà été couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est fort à souhaiter qu'il soit bientôt terminé avec les tables annoncées déjà tout au long des volumes parus et qui en rendront l'emploi plus facile.

— Samuel MOURS. *Le Haut-Vivaraïs protestant* (Alboussières, Ardèche). « Le trait d'union », 1935, in-16, 275 p., 28 fig., 3 cartes ; prix : 10 fr.). — Ceci est, par excellence, le pays des Cévenols : Lamastre, Gilhoc, le Cheylard, Saint-Péray, etc. Dans ce cadre, que nous rend présent une très bonne illustration, M. Mours, pasteur de Gilhoc, fait revivre ses ancêtres. Il utilise Eug. Arnaud, Albin Mazon, Ch. Bosc ; il les a rajeunis par des recherches aux archives de l'Ardèche et aussi dans la série T des Archives nationales. Il passe, d'ailleurs, rapidement sur les débuts, XVII<sup>e</sup> et premiers temps du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est avec les préludes de la Révocation, les Dragonnades et le Désert que le récit devient plus nourri. Malgré la tendance constante à l'édification évangélique, le tout reste d'un historien. De gros chapitres, évidemment intéressants pour les coreligionnaires et compatriotes de l'auteur, sont consacrés à la vie ecclésiastique et religieuse, de la Révolution à nos jours. Des appendices passent en revue les diverses églises du pays, ce qui entraîne quelques répétitions peu graves.

Henri HAUSER.

— M. Jean HANOTEAU, qui est d'origine nivernaise, a trouvé, dans les archives notariales de son département, d'intéressants documents sur *Les ascendances nivernaises de Saint-Just* (extr. du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*. Nevers, impr. de la Nièvre, 1935, in-8°, 74 p.). La mère de Saint-Just est une Robinot, descendante d'une suite de boulangers qui, s'enrichissant progressivement, ont, au XVIII<sup>e</sup> siècle, donné naissance à des fonctionnaires, juges et notaires de toute espèce. Née en 1734, elle s'éprit, vers la trentaine, d'un militaire de près de vingt ans plus âgé qu'elle, Louis-Jean de Saint-Just de Richebourg — un roturier, au reste, d'ailleurs honorable et point dénué de ressources ; elle ne put se marier que sur sommations respectueuses à son père, et le mariage fut célébré le 30 mai 1766. Quinze mois après, le 25 août 1767, le grand révolutionnaire naissait, très vraisemblablement à Decize. L'étude de M. Hanoteau, qui conduit jusqu'à leur mort la biographie des parents de Saint-Just, est remarquable par sa précision érudite, qui fait un sort définitif à diverses légendes trop longtemps accréditées.

Georges BOURGIN.

— Comte Pierre de ZÜRICH. *Les voyages en Suisse de M<sup>me</sup> de La Briche en 1785 et 1788* (Paris, Attinger, 1935, in-16, 194 p.). — *Une femme heureuse : M<sup>me</sup> de La Briche, 1755-1844* (Paris, de Boccard, 1934, in-8°, 589 p.). — Publication de parties des mémoires ou des lettres de M<sup>me</sup> de La Briche relatifs à deux voyages faits par elle en Suisse, le premier, de quelques semaines, interrompu par la mort de son mari ; le second, plus considérable, dans la Suisse du Nord, puis sur trois courts

séjours en 1806, 1822 et 1832. M<sup>me</sup> de La Briche n'a guère de talent, sa langue est plate, son vocabulaire impropre, sa faculté descriptive médiocre. Ses observations peuvent avoir quelque intérêt du point de vue de l'étude du sentiment de la nature, mais il est difficile de rien tirer de ses observations qui portent sur des détails de la vie matérielle courante et de ses jugements inspirés d'un parti pris d'optimisme moral qui s'efforce de justifier Rousseau et les hommes de la nature.

Le second ouvrage n'est pas une histoire en réalité, mais la publication de morceaux de mémoires laissés par M<sup>me</sup> de La Briche, raccordés par des résumés et expliqués quant aux faits ou personnages cités, puis une sorte de chronique constituée par les lettres de M<sup>me</sup> de La Briche ou par les faits contenus dans les lettres qu'elle a reçues. La partie qui concerne l'Ancien Régime est la plus intéressante et la plus importante, car elle présente une peinture de la société de la haute finance et de la demi-noblesse, d'ample fortune, de vie agréable et dans un décor de splendeur ; l'âme sensible de M<sup>me</sup> de La Briche nous montre ce qu'il a pu passer dans la formation des idées de ce monde, des théories de Rousseau et des philosophes, de « vertu », de sensiblerie, d'optimisme, de fausse simplicité ; le personnage est agaçant, d'ailleurs, à force de bienveillance, de vanité satisfaite et d'affectation littéraire, bien que sans talent. Quelques indications curieuses sur les préoccupations de la société mondaine pendant la Terreur et la permanence des habitudes au milieu de l'orage. La troisième partie de cette biographie devient, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, de moins en moins remplie, malgré ce que nous pouvions espérer des alliances ou des relations de M<sup>me</sup> de La Briche (Molé son gendre, Barante, etc.) ; tout est absorbé par les détails de vie mondaine ou familiale.

Au total, livre aimable, un peu longuet, bien illustré, avec un appareil critique, des index développés, mais il n'est pas indispensable. Ch.-H. P.

— La thèse de droit, tout à fait remarquable, de M. Maurice REBOLIER, sur *Les participations bancaires à l'industrie* (Paris, librairie du Recueil Sirey, 1935, in-8°, 264 p.), relève, en partie, de notre discipline en raison des chapitres qu'y a consacré l'auteur à l'historique et à l'évolution des banques d'affaires en France, et, d'une façon générale, à la formation de cette espèce d'organismes dans le développement du capitalisme dans notre pays. G. BN.

— Charles JAILLET. *Les origines de la presse à Vienne, Isère* (Vienne, Blanchard frères, 1932, in-16, 159 p.). — Consciencieuse monographie, pour laquelle ont été utilisées de nombreuses sources inédites, mais qui n'a guère qu'un intérêt local et biographique.

M. Jailliet étudie le passé du doyen des journaux dauphinois, le *Moniteur viennois*, qui fut fondé en 1791 sous le titre d'*Affiches patriotiques du district de Vienne*. Son propriétaire et directeur fut un imprimeur de Vienne, Joseph Labbe ; le journal tomba ensuite entre les mains de son gendre, Jean-Charles Timon, puis des fils de celui-ci ; ce fut surtout Joseph Timon, homme intelligent et instruit, qui s'en occupa pendant de nombreuses années, de 1831 à 1884. Le principal mérite de ce journal hebdomadaire fut la longévité : on n'y trouve guère de nouvelles ou informations, même locales, ni de données sur la vie politique ou sociale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, d'autres journaux, de caractère plutôt littéraire, virent le jour à Vienne ; plusieurs d'entre eux, fondés par Joseph Timon, semblaient devoir présenter un certain intérêt, mais leur existence ne fut qu'éphémère. H. S.



— Explorateur de tant de bibliothèques et d'archives, en vue de déterminer l'état général des sources de l'histoire italienne, M. Ersilio MICHEL, qui a longtemps fréquenté et continue de fréquenter nos Archives nationales, a établi une sorte de catalogue des dossiers, registres ou pièces concernant la Corse qui sont conservés dans les fonds de dépôts (*I manoscritti dell' Archivio nazionale di Parigi relativi alla storia di Corsica*; extr. de l'*Archivio storico di Corsica*, oct.-déc. 1935. Livourne, 1935, in-8°, 40 p.). S'il est un peu rapide sur certaines séries ou sous-séries, particulièrement sur F et BB, qu'il estime suffisamment ordonnées pour que les recherches y soient faciles, il développe heureusement certaines de ses analyses et, par là, sera directement utile aux historiens. G. Bn.

— René BARBIN. *L'autonomisme breton, 1815-1930* (Poitiers, 1934, in-16, ill., 161 p.). — Ouvrage de propagande, écrit dans un français douteux et où il ne faudrait pas chercher une étude méthodique et sûre du mouvement régionaliste breton. L'auteur a été incapable de donner idée de l'importance et de l'intérêt de l'œuvre réalisée depuis un siècle en Bretagne par les historiens, les linguistes, les archéologues et les folkloristes. Son livre témoigne surtout de la pauvreté de pensée et de culture dans les milieux autonomistes. A. REBILLON.

— Le *Crapouillot* publie, sous la direction de GALTIER-BOISSIÈRE et avec la collaboration de René LEFEBVRE, Michel VAUCAIRE et Pierre NORIEY (mai 1935 et octobre 1935), une histoire de la Troisième République (in-fol., 160 p.). Le premier fascicule traite : la Commune, le Drapeau blanc, l'Ordre moral, le Boulangerisme. Le second : l'Anarchie, Panama, l'Alliance russe, l'Affaire Dreyfus.

Le principal intérêt de la publication provient des nombreux documents, illustrations et caricatures qu'elle reproduit. On s'amuse et on s'instruit à parcourir le texte alerte et frondeur qui, naturellement, se place aux antipodes politiques de l'histoire de feu Jacques Bainville. M. B.

— Marie MAURON. *Mount-Peacock and progress in Provence*, translated by F. L. Lucas (Cambridge University Press, 1934, in-16, xvi-181 p.; prix : 6 s.). — Ce petit volume a été traduit directement en anglais sans avoir été publié en français. Il décrit avec *humour* les expériences administratives faites par une maîtresse d'école, qui est en même temps secrétaire de mairie, dans un village de Provence, au nom imaginaire, Mont-Paon. Bien des traits de mœurs administratives et autres, qui caractérisent à merveille la France du Midi, feront sans doute de ce volume un intéressant document pour l'avenir. H. S.

— *Documents diplomatiques français, 1878-1914*. 3<sup>e</sup> série : 1911-1914. T. IX : 1<sup>er</sup> janvier-16 mars 1914 (Paris, A. Costes et l'Europe nouvelle, 1936, xxxi-639 p.). — Nous ne pouvons actuellement que présenter les parties essentielles de la Table méthodique, qui comprend six grandes divisions : I. Affaires balkaniques : politique de la Triple Alliance en Roumanie et dans les pays balkaniques ; les avantages et les emprunts de la Grèce, de la Serbie, de la Bulgarie ; l'union de la Serbie et du Monténégro, l'Albanie, le conflit entre la Grèce et la Turquie, les chemins de fer orientaux. II. L'Empire ottoman et les Puissances : emprunt ottoman, affaire Liman von Sanders, ambitions italiennes dans le Levant. III. Afrique : colonies portugaises. Congo belge et Maroc. IV. Triple Entente et Triple Alliance : rapports franco-anglais, anglo-russes et franco-allemands. V. Neutralité de la Belgique et du Luxembourg. VI. Proposition de M. Bryan, parlant au nom du Gou-

vernement américain, pour diminuer le nombre des guerres ; envoi d'une note rédigée par M. Bryan en réponse à des observations françaises. — Vaste champ, où il n'y a plus qu'à faire glane ; mais on n'a pas encore l'impression que la guerre soit si proche.

**Grande-Bretagne.** — *Widsith*, edited by Kemp MALONE (Londres, Methuen, 1936, xiv-202 p. ; prix : 10 s. 6 d.). — L'éditeur de ce poème, l'un des deux plus anciens de la littérature anglo-saxonne, a transcrit lui-même le texte de l'*Exeter Book* et a comparé son travail à toutes les éditions du texte, jusqu'à la plus récente, qui date de 1934. Ses interprétations sont discutées dans des notes abondantes portant mention des leçons diverses : les 143 vers du poème, avec les notes, occupent à eux seuls une quarantaine de pages. Le reste du livre comprend une longue introduction (description générale du poème, étude de la composition, des interpolations, des proportions de l'œuvre ; analyse de celle-ci, discussion de l'identité possible de l'auteur et de la date de composition du *Widsith*, que la langue et le mètre conduisent l'éditeur à placer, comme on le fait en général, dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle) ; une bibliographie minutieuse, un glossaire et quatre-vingts pages de commentaire explicatif des noms propres. Bref, édition savante et scrupuleuse, qui, grâce aux rappels qu'elle contient des précédentes, est celle que les curieux du *Widsith* devront désormais consulter en premier lieu. — J. VALLETTE.

— *Oxford Essays in medieval history, presented to Herbert Edward Salter* (Oxford, at the Clarendon Press, 1934, vi-264 p.). — Ce volume de *Mélanges*, nous apprend M. Powicke, a pour objet de commémorer la 70<sup>e</sup> année de M. SALTER, un des plus considérés parmi les professeurs d'Oxford, spécialisé dans l'étude de l'histoire monastique et municipale. Il contient les contributions suivantes : I. J. E. A. JOLIFFE. The era of the folk in English history (montre les éléments qui sont entrés dans la formation du peuple anglais au Prémoyen Age). — II. Miss Evelyn JAMISON. The abbess Bethlem of S. Maria di Porta Somma, and the barons of the Cerra Beneventana (cette abbesse, fille du comte Gerard de Greci, fut élue en 1121 ; histoire très mouvementée de cette abbaye, fondée en 1073. En appendice, liste des documents qui la concernent et tableau généalogique de sa famille au XII<sup>e</sup> siècle). — III. N. DENHOLM-YOUNG. The *Cursus* in England (en appendice, liste des auteurs de traités sur les *Artes dictaminis*). — IV. Miss E. S. PROCTOR. The Castilian chancery during the reign of Alfonso X, 1252-1284 (avec une liste des notaires employés par ce souverain). — V. M. D. LOBEL. The ecclesiastical banleuca in England. — VI. J. G. EDWARD. The *plena potestas* of english parliamentary representatives. — VII. Mrs. A. M. LEYS. The forfeiture of the lands of the Templars in England, 1309-1313. — VIII. M. V. CLARKE. The origin of impeachment (cette institution remonte au temps d'Édouard II ; la mise hors la loi fut pratiquée jusqu'au temps de Charles I<sup>er</sup>). — IX. J. N. L. MYRES. Notes on the history of Butley priory, Suffolk (prieuré fondé par Ranulf Glanvill, « justicier » de Henri II). — X. Miss B. J. H. ROWE. The « Grand Conseil » under the duke of Bedford, 1422-1435 (en appendice : liste des conseillers ; sa composition en 1430-1432 ; lettres en français de Bedford aux conseillers normands). — XI. Strickland GIBSON. A neglected Oxford historian (Richard Rawlinson, évêque « non-jureur », est la principale autorité pour beaucoup de faits racontés par John Ayliffe ; biographie d'Ayliffe et liste de ses ouvrages, 1717-1735). — Le chapitre XII contient la liste des publications du jubilaire, Herbert Edward Salter, de 1905 à 1933, par T. A. M. BISHOP.

— A côté de la collection bien connue des *Ancient monuments*, en voici une autre, tout récemment commencée sur un plan différent et s'adressant à un tout autre public : celui des amateurs, des touristes. Elle a pour directeur M. W. Ormsby GORE (qualifié R. Hon. et membre du Parlement) et paraît, elle aussi, au « Stationery Office », sous le titre : *Illustrated regional guide to ancient monuments* ; la région à laquelle se rapporte le présent guide est celle du Nord (*Northern England*). Dans l'introduction, il est dit expressément qu'on décrit les monuments tels qu'ils se trouvent aujourd'hui et sans aucune intention de les restaurer. Un gardien est chargé de conduire les visiteurs et de leur fournir au besoin des renseignements utiles à la fois pour l'accès à la ruine et pour en donner une description sommaire. L'intérêt scientifique n'est, d'ailleurs, pas exclu du livre, puisqu'il débute par un rapide exposé sur la période préhistorique, où la pierre seule porte témoignage. On passe ensuite à la période romaine, où le mur d'Adrien, par exemple, est décrit avec un soin particulier jusqu'à sa destruction finale exécutée par le général Wade, lors du soulèvement jacobite en 1745. La période médiévale remplit le reste du Guide. Les monuments y sont étudiés en deux chapitres, consacrés, l'un, aux édifices monastiques, abbayes et prieurés, si nombreux dans la région du Nord, qu'ont édifiés les Prémontrés, les Augustins, les Cisterciens, etc. La peste noire du XIV<sup>e</sup> siècle et surtout les destructions opérées sous Henri VIII ont mis fin à cette floraison séculaire. Le second chapitre est réservé aux châteaux de l'époque féodale, dont les principaux ont été édifiés par les comtes de la maison de Lancastre. — Résumons cet opuscule en reproduisant les dernières lignes : « Ce que le mur d'Adrien fut pour l'occupation romaine, les forteresses de Carlisle, de Norham, de Work et la ville forte de Berwick sur le Tweed l'ont été pendant tout le Moyen Age. » — Quelques belles reproductions photographiques, des notes bibliographiques très sommaires, enfin une carte terminent ce livre, qui compte cinquante-deux pages et coûte un shilling. A ce prix, on peut faire un beau voyage dans son fauteuil.

Ch. B.

— Pour commémorer le douzième centenaire de la mort de Bède le Vénérable, un groupe de neuf savants, assemblés par M. A. Hamilton Thompson, professeur d'histoire à l'Université de Leeds, et sous le patronage de Mgr Herbert, évêque de Durham, ont composé un recueil de neuf « essays », dont voici les titres : I. La vie de Bède, par le Rév. C. E. WHITTING, professeur d'histoire à l'Université de Durham. — II. Le temps où il vécut, par le Rév. E. W. WATSON, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Oxford. — III. Le monachisme en Northumbrie, par le directeur de l'entreprise, A. Hamilton Thompson. — IV. Monkwearmouth et Jarrow, par Sir Charles PEERS, inspecteur général des anciens documents. — V. Bède historien, par Wilhelm LEVISON, professeur d'histoire du Moyen Age et des temps modernes à l'Université de Bonn. — VI. Bède, étudié comme exégète et théologien, par le Rév. Claude JENKINS, bibliothécaire du palais archiepiscopal de Lambeth. — VII. Bède et les miracles, par M. Bertram COLGRAVE, lecteur d'anglais à l'Université de Durham. — VIII. Les manuscrits de Bède, par Montagu Rhodes JAMES, prévôt du collège d'Eton. — IX. La bibliothèque du Vénérable Bède, par L. W. LAISTNER, professeur d'histoire ancienne à l'Université Cornell aux États-Unis. — Ajoutons qu'en tête on a placé une liste choisie parmi les travaux modernes concernant la vie et l'œuvre de Bède. Sept parmi les collaborateurs du volume ont ajouté au bas des pages une bibliographie spéciale pour

l'objet de leur étude. Ce volume de *Mélanges* est donc un livre de haute érudition. — Il a été édité par le Clarendon Press, 1935, xvi-277 p. ; prix : 15 s.

— Mary Dormer HARRIS. *The register of the Guild of the Holy Trinity, St. Mary, St. John the Baptist and St. Catherine of Coventry*. T. XIII des publications de la Dugdale Society (Londres, H. Milford, 1935, xxv-144 p., 9 portraits). — En 1920 fut fondée, sous le patronage du grand érudit William Dugdale (1605-1686), une Société savante chargée de publier les documents inédits concernant la vie, l'organisation administrative et civile, la religion et l'histoire dans les comtés de Warwick, où naquit Dugdale, et de Coventry, où il fit ses études, et qui avait été très anciennement détaché de Warwick. Treize volumes ont déjà paru ; celui que nous annonçons intéresse la confrérie de Coventry, d'après les documents possédés actuellement par sa « Corporation ». On y reproduit intégralement la liste contenue dans le registre de la guilde, lequel, après avoir été longtemps considéré comme perdu, fut retrouvé en 1923 et acheté alors par la ville : il contient les noms des membres de la guilde depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du xv<sup>e</sup>. Ces noms sont rangés d'après l'ordre strictement alphabétique ; mais on a donné en note toutes les indications connues et utiles sur ces personnages, ecclésiastiques et laïcs. On y a joint une liste supplémentaire des « frères » de la guilde, d'après un manuscrit exécuté par un certain Thomas Sharp. Viennent, enfin, un index des surnoms, puis deux tables des noms de lieu et des termes désignant les occupations et commerces des « frères » de la guilde.

Ces listes, qui remplissent la plus grande partie du volume, ont assurément leur intérêt ; mais l'historien s'empressera de lire l'introduction qui traite de la guilde elle-même, de son organisation, des membres établis hors ville, dans les « towns » et les « villages » établis dans les régions où l'on travaillait la laine ; les habitants de la ville et la classe des marchands ; les chevaliers et écuyers (*squires*), les nobles, les clercs de la basoche ecclésiastique ; tous ceux, enfin, qui appartenaient à l'histoire de la ville et qui lui donnèrent une physionomie spéciale et presque exclusivement propre au Moyen Age.

Ch. B.

— Gottfried MICHAELIS. *Richard Hooker als politischer Denker. Beitrag zur Geschichte der naturrechtlichen Staatstheorien in England im 16. und 17. Jahrhundert* (Berlin, Emil Ebering, 1933, in-8°, 167 p. ; « Historische Studien », heft 225).

— On lira avec grand intérêt l'étude si consciencieuse que M. G. Michaelis a consacrée à l'un des plus grands penseurs politiques de l'Angleterre des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. Richard Hooker, sans doute, doit bien des choses aux penseurs qui l'ont précédé ; ainsi, par sa conception et sa classification des lois, il se rattache, on nous le montre clairement, à saint Thomas d'Aquin. Mais, d'autre part, par bien des traits, il annonce les idées modernes, notamment par sa doctrine du contrat social. L'auteur insiste sur les théories de Hooker en matière de droit constitutionnel, dans quelle mesure elles se sont modelées sur l'organisation de l'État monarchique, tel qu'il se constitue dans la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle et les débuts du xvii<sup>e</sup>, avec les Tudor et les Stuart. Signalons, aussi, un chapitre très instructif sur les rapports de l'État et de l'Église, sur la question de la constitution ecclésiastique. M. Michaelis estime que Hooker, comme penseur politique, peut être mis sur le rang de Machiavel et de Jean Bodin. Mais, tandis que ceux-ci ont exercé surtout de l'influence sur la pratique des hommes d'État, Hooker a marqué son action sur les théories de droit naturel qui se sont développées en Angleterre

au xviii<sup>e</sup> siècle, notamment sur les défenseurs de la Grande Révolution (Prynne, Rutherford, Milton), sur Hobbes, Sidney et surtout John Locke ; et, comme ce dernier domine une bonne partie de la pensée du xviii<sup>e</sup> siècle, on ne saurait surestimer la portée de sa pensée politique ; M. Michaelis le démontre avec une grande force.

Henri SÉE.

— La librairie Humphrey Milford (Londres) a mis en vente des tirages à part d'ouvrages insérés dans les *Proceedings* de la British Academy : *The literacy of the medieval english kings*, par V. H. GALBRAITH (2 s. 6 d.) ; *On the painting of english landscape*, par Kenneth CLARK (2 s. 6 d.) ; *The theme of revenge in Elizabethan tragedy*, par Percy SIMPSON (2 s. 6 d.), et une notice nécrologique sur *Gerard Baldwin Brown, 1849-1932*, auteur réputé d'ouvrages sur l'histoire de l'art : *A study of early christian architecture and its relation to the life of the Church* (1886) ; *The arts in early England* (cinq volumes et la première partie d'un tome VI, 1903-1930), par George MACDONALD (prix : 1 s.).

— C'est avec un vif intérêt qu'on lit les deux brochures suivantes éditées par la librairie G. Bell et fils, de Londres, pour la collection bien connue sous le titre : « Historical Association pamphlet » : *Tudor policy in Wales*, par J. F. REES, professeur à l'Université du comté de Monmouth en Galles (1935, 18 p. ; prix : 1 s. 1 d.), et *British foreign policy since the war*, par G. P. GOOCH. M. Gooch est bien connu, étant un des mieux informés sur les documents officiels et autres, publiés sur la Grande Guerre (1936, 29 p.). Une brève bibliographie signale les plus importants parmi les ouvrages de ce genre publiés en Angleterre.

— George J. UNDRAINER. *Robert Wingfield. Erster standiger englischer Gesandter am deutschen Hofe, 1464-1539* (Fribourg en Suisse, 1932, in-8°, 125 p.). — Avec les Tudors commence l'activité diplomatique de l'Angleterre. En 1509, Henri VIII, inaugurant une politique antifrançaise, trouve insuffisant d'être représenté auprès de Marguerite d'Autriche. Wolsey envoie donc auprès de Maximilien un membre d'une famille déjà employée dans les services extérieurs. Robert Wingfield jouera son rôle à la cour impériale jusqu'en 1517, c'est-à-dire jusqu'au moment où son roi préparera un premier rapprochement avec François I<sup>er</sup>. Il sera de nouveau envoyé auprès de Charles-Quint en 1522, puis de Marguerite (1525-1526). Le travail de M. Undreiner, appuyé sur les documents publiés par Brewer Gindner et Brown et sur des recherches au P. R. O. et au British Museum, est donc un très utile complément des publications de Büchi sur Schiner. Il constituerait une commode contribution à l'histoire de la politique continentale anglaise si, par une aberration inexplicable, l'auteur (élève américain de l'Université de Fribourg) n'avait découpé son travail en deux parties : d'abord, une biographie de son personnage ; ensuite, une étude spéciale de l'activité diplomatique de Wingfield de 1510 à 1517, la seconde section répétant constamment et développant la première. Cette bizarre composition rend très malaisée la consultation de cette estimable thèse de doctorat.

H. HAUSER.

— La crise orientale de 1875 à 1878 fait, aux États-Unis, l'objet de consciencieux et importants travaux, qui renouvellent l'histoire de cette période. Walter G. WIRTHWEIN<sup>1</sup> étudie le rôle de l'Angleterre dans cette crise, dont il expose les

1. *Britain and the Balkan crisis, 1875-1878*. New-York, Columbia University Press, 1935, in-8° 434 p.



principales phases. Il analyse avec soin les grands courants de la presse anglaise : c'est la partie la plus originale de son travail. La « campagne des atrocités », la tension des rapports avec la Russie donnent matière à des chapitres intéressants.

Plus limité, le sujet qu'aborde Dwight E. LEE<sup>1</sup> : la convention de Chypre de 1878, a pu être plus fouillé. Les notes sont très nombreuses et très détaillées, les annexes importantes.

Ce furent surtout des raisons de prestige politique qui amenèrent l'occupation de Chypre. Lord Beaconsfield, ayant fait reculer les Russes, voulait frapper les esprits par un avantage matériel, démontrant la supériorité de sa politique. « Les actes plus que les discours persuadent les hommes », déclarera Salisbury. La presse voyait dans l'acquisition de Chypre un coup de génie. Le *Times* y découvrait le point de départ pour l'établissement d'un protectorat anglais sur la Turquie d'Asie. Il fallait rendre à l'influence britannique la prépondérance en Egypte et en Syrie. En face des côtes syriennes, un nouveau chapitre s'ouvrait dans les annales impériales de l'Angleterre. L'île merveilleusement placée pour l'expansion britannique dans la Méditerranée orientale allait devenir un « emporium of trade » ; elle dominerait le canal de Suez, clef de la route des Indes.

Au contraire, les radicaux tournaient en ridicule l'acquisition d'un territoire désolé par la malaria et battu par des ouragans.

M. Michel DENDIAS<sup>2</sup>, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Salonique, donne une idée de l'évolution qu'a suivie la question de l'île de Chypre depuis l'occupation anglaise.

Les Anglais ont organisé l'île. La substitution de l'administration britannique à l'administration ottomane marque la fin d'une période malheureuse pour Chypre. Néanmoins, un mouvement d'irrédentisme nationaliste anime les Grecs de l'île. La population, qui était, en 1881, de 186,000 habitants, est, en 1928, de 344,000, dont 274,000 Grecs. Pays essentiellement grec, Chypre entend conserver intact son caractère national. C'est ce que les Cypriotes s'assureront le jour où l'île sera cédée à la Grèce. Tant que cet événement ne se réalise pas, ils veulent jouir de toutes les libertés nationales. Voir reconnaître franchement les aspirations grecques de Chypre, c'est la plus modeste de leurs réclamations.

Chacun de ces livres sur la question d'Orient apporte une bibliographie qui donne une idée précise des plus récents travaux.

Maurice BAUMONT.

— André MAUROIS. *Les Anglais* (Paris, Flammarion, 1935, 64 p., 174 illustrations ; prix : 5 fr. 50). — Ce livre, qui a paru au moment des étrennes, sera lu avec profit par les grandes personnes. L'auteur, qui connaît depuis longtemps le pays et ses habitants, a su, dans un cadre illustré avec beaucoup de discernement, présenter ce que toute personne, désireuse de s'instruire sans effort, doit savoir sur le caractère des Anglais et de leurs institutions, notamment sur le parlement, les cours de justice, la politique, surtout la politique extérieure, si décevante parfois pour les Français, parce qu'elle est dirigée « par des instincts plutôt que par des principes » ; la religion, aujourd'hui tolérante, parce qu'elle ne connaît plus de conflit entre science et religion. La plupart des hommes politiques anglais, lit-on

1. *Great Britain and the Cyprus convention policy of 1878*. Cambridge, Harvard University Press, 1934, in-8°, 230 p.

2. *La question cyprite aux points de vue historique et du droit international*. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1934, in-8°, 242 p.



p. 47, « sont des croyants : M. Ramsay Macdonald et M. Lloyd George lisent parfois, le dimanche, l'évangile du jour dans leur église ». Le système de l'instruction, publique et privée, est, on ne l'ignore pas, aussi éloignée de la nôtre qu'il est possible de l'imaginer. Sans parler des collèges qui fonctionnent dans les universités, il faut se rappeler que les « public schools », comme celles de Winchester, de Harrow, d'Eton, de Saint-Paul de Londres, sont de véritables institutions nationales, mais dirigées dans un sens très différent des nôtres, surtout par l'esprit qui les anime. Vue par M. Maurois, l'Angleterre nous apparaît comme un pays nouveau qu'il nous importe, plus que jamais, de connaître sur toutes ses faces. — Ch. B.

**Hongrie.** — Pierre COSTIL. *André Dudith, humaniste hongrois, 1533-1589. Sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs* (Paris, « Belles-Lettres », 1935, in-8°, xii-482 p., 5 pl.). — « Humaniste hongrois, de père croate, de mère italienne, qui s'est formé l'esprit en Italie et en France, a visité les Flandres, séjourné en Angleterre, rempli plusieurs missions en Pologne et s'est finalement retiré en Allemagne », ce Dudith (qu'on appelle souvent du nom de sa mère, Sbardellat) est bien un représentant de ce cosmopolitisme littéraire qui caractérise la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle.

Ce citoyen de la république des esprits s'estimait surtout comme helléniste. M. Costil l'étudie sous cet angle. Heureusement, il nous apporte autre chose : un Dudith qui a été touché par la grâce de l'érasmanisme hongrois, qui a suivi les cours de l'averroïste Padoue. Secrétaire de Pole dans sa légation d'Angleterre, évêque de Peçs — évêque marié, excommunié même — il reste cependant une sorte d'ambassadeur de l'empereur, l'ancien avocat du calice et du mariage sacerdotal, à la cour de Cracovie, où il combattrait la candidature du Valois. Puis, malgré ses relations épistolaires avec Bèze, le voilà, dans ce milieu bouillonnant d'idées hardies qu'était la Pologne, qui fréquente les milieux ariens et se rapproche, avec timidité, de Fauste Socin. Sa veuve (sa seconde femme), une noble polonaise (née Zborowska, veuve d'un Tarnow), se jettera à corps perdu dans le socinianisme. Lui-même, malgré sa prudence et ses rétractations finales, méritera l'accusation posthume d'impiété lancée contre lui par Voët, le dénonciateur de Descartes. Ainsi, le livre de M. Costil rejoint les belles études de M. Stanislas Kot et celles de M. Gustave Cohen. Au reste, Dudith n'avait-il pas le crime d'écrire, lui aussi, ses « pensées sur la comète » — celle de 1577 — un livre déjà tout infecté de rationalisme?

On voit donc que bien des pages du livre de M. Costil sont gibier d'historien. Une riche étude critique des sources (quarante pages au début), une abondante bibliographie (p. 392-412) rendront service à tous les curieux d'humanisme. On regrettera seulement que le plan, un peu lourd, traitant à part la vie et les œuvres, morcelle parfois le sujet qui nous intéresse le plus, et que le style sente un peu l'huile, à moins que ce ne soit la fleur<sup>1</sup>.

Henri HAUSER.

**Irlande.** — Roger CHAUVIRÉ. *L'Irlande* (Henri Didier, 1936, 234 p., 120 photos). — Les lecteurs de la *Revue historique* connaissent bien le nom de M. Chauviré, qui

1. P. 57 : « La guerre s'appelait Soliman, le fanatisme religieux Luther, et la sagesse Érasme. » — Le Lasicius, tant de fois nommé, n'est-il pas tout bonnement Jean Laski? — Signalons un superbe mépris, malheureusement fréquent de nos jours, pour l'accent circonflexe.

nous a donné un si savant mémoire sur les *Lettres de la Casette*. On sait, d'autre part, que, professeur à l'Université de Dublin, il possède une connaissance étendue de la Verte Erin, le pays et son histoire. Il en a d'ailleurs donné la preuve en publiant, pour le grand public des lettrés, une histoire de l'Irlande. Une introduction résume cette histoire depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours ; puis l'auteur nous conduit successivement dans chacune des quatre grandes provinces : Leinster, Munster, Connaught et Ulster, chacune avec une carte. Un dernier chapitre est consacré à la vallée de la Boyne, où se trouve la plus ancienne capitale du pays ; avec Tara et saint Patrick, les huguenots réfugiés et la victoire de Guillaume d'Orange sur Jacques II et les papistes (1<sup>er</sup> juillet 1690). En appendice, l'auteur expose rapidement, mais avec toute la précision désirable, la situation économique du pays, sa démographie, son industrie et ses finances actuelles. Aucune prétention, d'ailleurs, à l'érudition et aucune trace de bibliographie ; mais, de cette lecture, on tire beaucoup de notions utiles et une grande sympathie pour le pays et ses habitants.

Ch. B.

**Italie.** — Herman HEFELE. *Niccolo Machiavelli* (Lübeck, Ch. Coleman, 14<sup>e</sup> cah. des *Kleine Biographien* dirigées par Fritz Enders, in-16, 48 p.). — En quelques pages, le professeur Hefele a réussi à dessiner un portrait de Machiavel, à le replacer dans son milieu florentin, à nous faire pénétrer dans sa pensée politique. Quatre petits chapitres : Sa figure dans l'histoire, Le fonctionnaire et le diplomate, Le créateur du devoir militaire, Le penseur politique. Le premier empiète un peu sur les autres, d'où quelques répétitions, mais l'ensemble est d'une louable vigueur. — Notons que, sur la liste des biographies qui clôt le petit volume, l'une d'elles a été recouverte d'encre noire, avec la mention *Vergriffen* : celle de Karl Marx par le professeur S. Landshut.

H. H.

— Angiolo BIANCOTTI. *Emanuele Filiberto, Testa di Ferro* (Turin, G. B. Paravia, s. d. [1935], collection *I Condottieri*, pet. in-8<sup>e</sup>, 282 p., 8 fig.). — Je croyais que la biographie romancée était un *mal francese*. Hélas ! elle sévit aussi au delà des Alpes. M. Biancotti a été en tiers dans les entretiens entre Charles-Quint et le duc de Savoie. Il a également assisté, avant la bataille de Saint-Quentin, à une entrevue entre Henri II et Philibert ; il a entendu de ses oreilles le roi dire au futur vainqueur : « Je regrette, et toute la cour, que vous ayez refusé d'accepter le commandement de mes armées... » Et il sait ce qui se disait dans une auberge sur la route de Milan... — P. 275, un certain « Maresciallo Davila » est sans doute Montmorency-Damville. Les illustrations, sauf une, ne sont pas romancées.

H. H.

— Egidio REALE. *L'Italie* (Paris, Delagrave, 1934, in-16, 158 p. ; prix : 12 fr. « Bibliothèque d'histoire et de politique »). — En ce petit volume, fort bien informé et écrit d'une plume alerte, on trouvera condensé tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'Italie du xx<sup>e</sup> siècle. L'auteur insiste surtout sur le régime fasciste et marque d'abord les causes essentielles de son avènement, en insistant sur l'insuffisance des institutions démocratiques et parlementaires, sur les lacunes que présentait encore l'unification du royaume et qu'expliquaient surtout des raisons géographiques. Mais le fascisme a été surtout le produit de la guerre mondiale.

M. Egidio Reale explique très nettement la formation du mouvement fasciste, qui triomphe à la suite de la marche sur Rome (octobre 1922). Mais il montre très bien que l'État fasciste ne s'est définitivement constitué qu'après une série de mesures, qui achèvent de déposséder le Parlement de toute autorité, au profit du

Grand Conseil fasciste, c'est-à-dire en fait du *Duce*, M. Mussolini. Après le Grand Conseil et le *Duce*, la première place dans la vie du pays appartient au « parti national fasciste », le seul parti dont l'existence soit admise, et dont la *milice* constitue la vraie force dont dispose l'État fasciste. Celui-ci est donc *totalitaire* dans toute la force du terme ; il repose sur une autorité en fait absolue, que rien ne vient limiter, et qui abolit toute liberté individuelle. La loi du 25 novembre 1926 a institué un *Tribunal spécial*, appelé à juger les « crimes politiques », et qui a toutes les allures d'un Conseil de guerre. La Chambre et le Sénat cependant ont été conservés, mais ils n'exercent plus aucun contrôle sur le pouvoir exécutif ; ils sont entièrement entre les mains du *Duce*. M. E. Reale consacre ensuite un chapitre à la réforme syndicale et corporative ; il montre que les syndicats, sous le régime fasciste, sont entièrement entre les mains de l'État, et qu'il en est de même des *corporations*, dont l'organisation a été récemment fixée. En fait, les anciens syndicats ouvriers ont complètement disparu. Le régime fasciste se vante d'avoir supprimé toute lutte entre le capital et le travail, toute lutte de classes. L'auteur n'a guère étudié la question qu'au point de vue juridique ; il a laissé de côté les réalités économiques, dont d'autres observateurs ont tenté l'étude.

La deuxième partie de l'ouvrage contient un certain nombre de textes importants relatifs à la conquête du pouvoir par les fascistes et à l'organisation du régime fasciste ; ce recueil rendra service.

Henri SÉE.

**Pays balkaniques.** — A. P. PAPANASTASSIOU. *Vers l'Union balkanique : les conférences balkaniques* (Paris, Publications de la Conciliation internationale, 1934, in-16, 284 p.). — Pendant quatre années, à partir de 1930, se tinrent des conférences en vue de former une Union balkanique, conférences purement officieuses, dans lesquelles les États ne se firent pas représenter, mais qui comprenaient des délégués de la Grèce, de la Yougoslavie, de la Bulgarie, de la Turquie, de la Roumanie et de l'Albanie. A Athènes (5-12 octobre 1930), à Istanbul et Ankara (19-26 octobre 1931), à Bucarest (22-27 octobre 1932), à Salonique (5-11 novembre 1933) ; il se fit du bon travail aux points de vue politique, administratif, économique, dont M. Papanastassiou nous donne une idée précise dans une série d'articles qui ont été réunis en ce volume. L'aboutissement, ce fut la conclusion du pacte de l'entente balkanique, qui fut conclu le 9 février 1934, mais dont se tiennent encore à l'écart la Bulgarie et l'Albanie. M. Papanastassiou insiste à plusieurs reprises sur l'intérêt que présente cette formation nouvelle pour la consolidation de la paix et comme pierre d'attente de cette future union européenne, qu'Aristide Briand avait espéré pouvoir réaliser. En attendant, l'entente balkanique semble avoir mis fin aux discordes qui marquèrent si fâcheusement l'histoire des États balkaniques et qui ont mis le feu à toute l'Europe, pas plus tard qu'en 1914.

H. S.

— *La Yougoslavie d'aujourd'hui*. Publié par la Section de la presse au ministère des Affaires étrangères (Belgrade, 1935, in-8°, 442 p.). — Sérieusement documenté, cet ouvrage de propagande fournit une série d'informations détaillées sur la Yougoslavie, sa population, ses lois, son armée, sa politique, ainsi que sur l'instruction publique et les cultes, les beaux-arts, les ressources naturelles, les voies de communication, l'agriculture, le commerce et l'industrie, les finances publiques. Il est complété par une bibliographie et une carte du royaume à l'échelle de 1/500,000<sup>e</sup>.

Ce livre peut être utile, mais on n'y cherchera pas une histoire des Yougoslaves,

car tout se borne presque à quelques données sur la dynastie des Karageorgévitch. Une allusion discrète est faite à la dynastie des Obrenovitch, « qui s'est éteinte au début de notre siècle », et « au retour en Serbie » du roi Pierre. M. B.

**Pays-Bas.** — M. VAN EMPEL et H. PIETERS. *Zeeland door de eeuwen heen* (Middelburg, G. W. de Boer, 1935, in-8°, fasc. 9, 10, 11). — Nous avons déjà signalé ce travail de très bonne vulgarisation, dont le plan apparaît clairement. Comme il est parfaitement légitime pour une province, dont la création, plus que pour aucune autre des Pays-Bas, fut laissée par Dieu au soin des hommes, la majeure partie de cette publication a été consacrée jusqu'ici à la formation physique du pays : le morcellement du sol se prêtait à une étude détaillée, qui intéressera les géographes au moins autant que les historiens. Les deux dernières livraisons ont commencé une histoire d'ensemble du pays : après le peuplement, elles exposent les événements politiques jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle. Il y aura lieu d'y revenir quand sera terminée l'étude politique, économique et sociale annoncée. — E. COORNAERT.

— Dr M. Simon THOMAS. *Onze Ijslandsvaarders in de 17<sup>de</sup> en 18<sup>de</sup> eeuw. Bijdrage tot de geschiedenis van de Nederlandsche handel en visscherij* (Amsterdam, N. Y. Uitgevers-maatschappij en Um, 1935, xxxvi-320 p., illustr.). — Cette histoire des rapports des Provinces-Unies avec l'Islande étudie un aspect particulier de leur apogée maritime aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles.

Avant 1602, l'Islande avait eu des rapports économiques avec la Norvège, puis avec l'Union scandinave sous la domination danoise (1397) ; mais, dès le x<sup>e</sup> siècle, les Anglais y avaient pris une place importante et, au xvi<sup>e</sup>, des rapports habituels s'étaient établis entre l'île du Nord et les ports des Pays-Bas, en particulier Amsterdam et aussi Anvers, où, dès 1521, Albert Dürer dessinait les pittoresques costumes des insulaires en voyage.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, le trafic avec l'Islande est soumis aux vicissitudes classiques du commerce maritime. Le monopole danois, de 1602 à 1785, se prête à des procédés divers : l'action individuelle des marchands de Copenhague, Malmö et Helsingør, fait place à une Compagnie (1620-1662), bientôt combattue par des commerçants avec lesquels elle compose, et dont le plus important s'établit à Amsterdam. Puis, c'est l'affermage par le roi des ports islandais et le partage de l'Islande en secteurs commerciaux. Au xviii<sup>e</sup> siècle, on revient au commerce par des Compagnies, une de 1733 à 1743, une autre de 1743 à 1758, une autre de 1764 à 1773, ou par des organisations d'État, d'abord de 1759 à 1763, puis de 1774 à 1787. Enfin, la liberté fut rétablie en 1787-1788.

Les objets du trafic furent d'abord la chasse aux faucons, fréquemment réglementée, dont le monopole fut longtemps rémunérateur, la pêche de la baleine, de la morue, dont l'auteur étudie aussi les instructives modalités au xix<sup>e</sup> siècle.

Le livre touche à l'histoire générale par un chapitre intitulé : *La lutte au sujet du « Dominium Maris »*. Le roi de Danemark aurait voulu que les marins des Pays-Bas lui demandassent son autorisation pour se livrer à la pêche à la baleine dans le nord de l'Atlantique. Certaines contestations s'étaient produites au xvii<sup>e</sup> siècle ; elles recommencèrent au xviii<sup>e</sup> pour s'élargir, de 1740 à 1742, en des négociations internationales, où furent mêlés les gouvernements des grands États européens.

L'ouvrage est appuyé sur une documentation très riche, d'archives et d'imprimés. Des tables de noms et de matières en rendent la consultation facile. Sur une matière neuve, c'est un très bon livre. E. COORNAERT.

— J. HUIZINGA. *Burg en kerspel in Walcheren*. Mededeelingen der koninglijke Akademie van Wetenschappen, afd. Letterkunde, d. 80, s<sup>1</sup>e B, n<sup>o</sup> 2 (Amsterdam, N. W. Noord. Hollandsche Uitgevers-Maatschappij, 1935, 36 p., illustr.). — Cette étude sur *Bourg et paroisse en Walcheren* est consacrée aux origines urbaines. M. Huizinga estime que l'exemple des villes de Walcheren confirme la théorie de Pirenne et que ces villes ont suivi la même évolution que les villes flamandes. Il n'y a pas eu, comme en Hollande, transformation d'un hameau en « burg » ou « poort ». Il y a eu, à l'origine, un « burg » comtal, sans doute fortifié — sans doute aussi contre les Normands — lieu de refuge pour les populations environnantes. Sans doute, au x<sup>e</sup> siècle, un établissement de caractère commercial se serait adjoint au *castrum*. La discussion, très judicieuse, ne paraît pas ne pas pouvoir emporter l'adhésion.

E. COORNAERT.

— Cornelis Jan GUIBAL. *Democratie en oligarchie in Friesland tijdens de Republiek* (Assen, Van Gorcum & C<sup>ie</sup>, 1934, in-8<sup>o</sup>, 244 p.). — Cet ouvrage analyse pour une province des Pays-Bas le conflit connu de l'aristocratie bourgeoise et de la démocratie orangiste de tendance autoritaire sous la République.

L'auteur analyse d'abord la constitution de la Frise et le fonctionnement de ses institutions. A la base du système est le droit de suffrage, exercé avec zèle, à en juger par les tableaux statistiques dont nous disposons, mais qui, au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, fut réservé à un nombre plus restreint de citoyens ; en fait, cette démocratie devint peu à peu une oligarchie. Une série d'efforts eurent lieu pour la transformer en 1601, en 1627 ; des troubles se produisirent en 1672 ; en 1748, un mouvement plus puissant aboutit à un changement de régime, qui accrût l'autorité du stathouder et inaugura une période nouvelle, au bout de laquelle un esprit nouveau devait se manifester dès 1786-1787 et surtout en 1795. Le livre, bien documenté, renferme bon nombre d'indications précises sur l'état politique et sur l'état social du pays.

E. COORNAERT.

**Pays scandinaves.** — *La saga de Grettir*, traduit de l'islandais avec une introduction et des notes par Fernand Mossé (Paris, Éditions Montaigne, 1933, in-16, LXXVI-271 p., de la *Collection des textes rares ou inédits* ; prix : 30 fr.). — Nous sommes bien en retard pour signaler aux historiens cette excellente traduction d'une des plus frappantes, sinon des plus pures sagas islandaises. Elle ne date dans sa forme actuelle que du xiv<sup>e</sup> siècle et porte la trace de nombreuses additions et interpolations ; mais, dans sa préface, M. Mossé s'est appliqué à démêler avec beaucoup de précision les éléments dont elle se compose, à expliquer les ressemblances qu'offrent certaines parties du récit, soit avec le poème anglais de *Beowulf*, soit avec notre roman de *Tristan et Iseut* ; il a aussi fort bien dégagé les données historiques qu'elle combine et n'a pas manqué d'insister sur ce que les sagas en général peuvent fournir d'utile à l'histoire de la société islandaise aux x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles. Dans le cas de *Grettir*, malheureusement, nous sommes, de toute évidence, beaucoup trop loin de l'époque où le drame se situe : d'un texte aussi altéré, on ne saurait dire avec sécurité ce qu'il a conservé du récit oral primitif. Mais, du point de vue littéraire, on le lira avec un vif intérêt et la fidèle traduction de M. Mossé sera très goûtée.

LOUIS HALPHEN.

**Pologne.** — Pierre DAVID. *Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts, 963-1386* (Paris, Les Belles-Lettres, 1934, in-16, xxvi-301 p.). — Voilà un



guide extrêmement précieux et comme on souhaiterait en posséder beaucoup pour l'histoire de notre Europe du Moyen Age. Successivement, l'auteur passe en revue les recueils annalistiques, les chroniques, les vies de saints, les sources de l'histoire des divers évêchés, monastères ou ordres religieux, les épitaphes, inscriptions et poèmes historiques, donnant sur chaque catégorie de documents les renseignements les plus précis, en indiquant la valeur et, bien entendu, les éditions, renvoyant aux études critiques dont ils ont été l'objet et ajoutant le fruit de sa propre expérience. D'excellentes tables permettent de s'orienter rapidement. Remercions l'auteur du service qu'il rend ainsi à tous les historiens, même à ceux qui ne sont pas spécialistes d'histoire polonaise.

Louis HALPHEN.

**Proche-Orient.** — M. Paul KRAUS a publié dans *Orientalia* (*Comment. period. Pont. Inst. Bib.*, t. IV, p. 300 à 334. Roma, 1935) le texte arabe et la traduction française d'un petit traité d'Al Râzi sur la « conduite du philosophe ». Ce médecin célèbre, qui a écrit aussi des ouvrages philosophiques, y expose, sur le plaisir et la douleur, sur l'attitude moyenne qu'il convient d'adopter entre l'ascétisme et la débauche, sur le traitement des animaux, etc., des idées qui sont, par leur date, particulièrement intéressantes pour l'histoire de la pensée musulmane. Mort en 923, Al Râzi se place chronologiquement entre Mahâsibi et Ghazâbi.

M. GAUDEFRY-DEMOMBYNES.

— La Faculté des lettres d'Alger a publié deux recueils de textes, qu'il convient de signaler ici, bien que ce soient des textes arabes. — Les *Extraits des principaux géographes arabes du Moyen Age*, de M. BLACHÈRE (1932), sont bien choisis pour donner une idée juste des aspects très divers que la géographie a pris chez les écrivains arabes : le texte arabe n'est point sans défaut, mais la lecture des notices, en français, sur les géographes est à recommander aux non-spécialistes. — Le *Recueil de textes relatifs à l'émir Saïf ad dawla h Hamdanide*, composé par M. CANARD (1934), renferme de nombreux textes en prose et en vers sur la période très intéressante de l'histoire de la Djeziret et de la Syrie septentrionale cent cinquante ans avant les Croisades (x<sup>e</sup> siècle). Ici, c'est l'annotation, en français, très copieuse et excellente qu'il faut signaler aux historiens.

M. G.-D.

**Roumanie.** — N. GRĂMĂDĂ. *Cancelăria domnească în Moldova până la domnia lui Constantin Mavrocordat* (La chancellerie moldave jusqu'au règne de Constantin Mavrocordat) (Cernăuți, Cedrul Cosminului, t. IX, 1935, p. 129-231). — Étude sur les origines, les habitudes et le recrutement de la chancellerie princière du x<sup>v</sup><sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle. Après avoir relevé la triple influence qui préside à son développement, influence des chancelleries polonaise (la plus marquée) et slavo-byzantine et des traditions locales, l'auteur passe en revue le personnel de ce département. Le *logothète* (*logofăt*), dont les documents nous révèlent pour la première fois l'existence en 1403 et qui porte le nom de « grand » (*veliki*) à partir du règne d'Alexandre Lăpușneanu, est le chancelier, nommé par le prince, révocable par lui, mais en gardant le titre de cette fonction, précédé de « ancien » (*biv*), à partir de 1450 : il dirige la correspondance et garde les sceaux ; il vient au deuxième rang des grands boyards (après le Vornic) jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, puis passe au premier. Il lui est adjoint, au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, un « deuxième logothète » (cité pour la première fois en 1458), puis un troisième au xvi<sup>e</sup>, sorte de secrétaire qui va peu à peu prendre la direction effective de la chancellerie, laissant le grand logothète présider les conseils et contresigner les documents princiers. — Le personnel inférieur se com-



pose de secrétaires, simples copistes d'abord (*dieci*, au sing. *diac*), mais qui sont souvent d'habiles calligraphes et qu'on voit parfois chargés de missions diplomatiques ; ce sont des laïques, d'abord au nombre de deux, puis de six sous Pierre Aron. Il s'y ajoute, au xvi<sup>e</sup> siècle, des notaires (*uricari*), chargés spécialement de la rédaction des chartes. *Dieci* et *uricari* forment l'élément stable des bureaux ; ils sont choisis parmi les boyards, et certains savent des langues étrangères et servent de traducteurs : il y a ainsi, à côté de la chancellerie slavone officielle, dès le début une chancellerie latine, permanente dès le règne d'Étienne le Grand ; puis des chancelleries grecque, turque, tatare, polonaise, hongroise, allemande. — Les formules suivent un modèle-type ; elles se simplifient à partir de 1549. L'étude s'achève par la liste des logothètes et des membres du personnel de 1399 à 1733.

P. HENRY.

— Général RUDEANU. *Albert Thomas*. Préface de Mario Roques (Bucarest, 1934, in-8°, xvi-223 p.). — Le général Rudeanu, qui fut attaché militaire de Roumanie à Paris pendant la guerre et chargé de la délicate mission d'assurer l'approvisionnement de son pays en armes et en munitions, a écrit un volume pieusement ému à la mémoire de l'ancien ministre de l'Armement, avec lequel il s'est trouvé en contact journalier. Après un premier chapitre consacré à tracer un portrait très sympathique de l'homme d'État et à rappeler sa carrière intellectuelle et politique, le général Rudeanu s'attache, comme il est naturel, à décrire l'aide positive — et parfois morale — que l'armée roumaine a trouvée en Albert Thomas. De nombreux documents, reproduits souvent en fac-similé, intéresseront l'historien à plus d'un point de vue : ils retracent non seulement certaines des négociations engagées entre Paris, Londres et Bucarest pendant les années 1915 et 1916, mais la préparation effective de l'armée roumaine à la guerre, notamment ses achats de matériel en vue des prochaines hostilités ; ils éclairent un aspect de l'action de la France en faveur de ses alliés ; ils soulignent les incroyables difficultés que dut vaincre le ravitaillement de la Roumanie, non seulement pour le transport, mais même pour l'obtention du matériel d'artillerie nécessaire, et ils révèlent par place de curieux dessous sur les agissements des intermédiaires en fabrications de guerre (voir, par exemple, p. 158-163). — En annexe : intéressants tableaux de tout le matériel envoyé des pays alliés en Roumanie entre 1915 et 1917. En somme, une précieuse contribution à l'histoire de la guerre et un hommage mérité d'un ami compétent à la prodigieuse activité et aux qualités techniques de ce grand idéaliste.

P. HENRY.

**Histoire économique.** — Émile SAVOY. *L'agriculture à travers les âges*. T. I : *Quelques problèmes d'économie sociologique*. T. II : *De Hammourabi à la fin de l'Empire romain* (Paris, de Boccard, 1935, gr. in-8°, xvi-667 et xiii-478 p.). — La nouveauté de ce genre d'ouvrage lui confère un certain intérêt. L'abondance des renseignements qu'il rapproche en fera un répertoire utile à consulter.

Nous ne discuterons pas ici le t. I. C'est un exposé, très développé, des questions de sociologie qui se posent non seulement à propos de l'histoire de l'agriculture, mais à propos de l'activité agricole de tous les temps, spécialement d'aujourd'hui. Elle rendra service aux juristes et pourra guider les historiens. Ce volume contient aussi la bibliographie du sujet, répartie suivant les divisions sociologiques qui la précèdent.

Le t. II, moins copieux, embrasse cependant une matière immense. Il ne pouvait être qu'un résumé. Traitant, d'après un ordre systématique, des questions comme *Les échanges et les moyens de communication* ou *Les instruments d'échange*. La monnaie, il rassemble des faits extrêmement divers, sans grand souci d'ailleurs de leurs rapports : nous sommes en pleine érudition. Érudition qui ne peut pas se suffire même comme telle : car tels ouvrages fréquemment cités sont sujets à caution, alors que des travaux essentiels, comme ceux de Rostovtzev, sont complètement ignorés. Encore une fois, il y a là une foule de choses. Mais l'ouvrage devra être consulté avec prudence, d'autant plus que beaucoup de noms d'auteurs, dans la bibliographie et, plus encore, dans les notes, sont estropiés. — E. COORNAERT.

— Roger H. SOLTAN. *An outline of European economic development* (Londres, Longmans, Green et C<sup>ie</sup>, 1935, in-8°, xiv-307 p., 22 fig. ; prix : 7 s. 6 d.). — L'auteur, professeur à l'Université américaine de Beyrouth, se proclame non-spécialiste de l'histoire économique. C'est précisément ce qui fait l'intérêt de son *outline*, regard jeté par un historien intelligent sur l'aspect économique de l'histoire européenne depuis le temps de l'Empire romain jusqu'à hier. Cette esquisse rendra des services à ceux auxquels il est spécialement destiné, à savoir les élèves des « classes intermédiaires » des Universités. C'est un élément de culture générale mis à leur disposition.

Lui reprocherons-nous, en attribuant la décadence de l'Empire au manque d'imagination des Romains, d'avoir attribué trop peu d'importance à l'institution servile et à ses rapports avec le retard des inventions techniques ? M. Soltan ne signale ni le livre de M. Barbagallo ni les études de M. Lefebvre des Noëttes, et il n'attache peut-être pas toute l'importance nécessaire à celles de M. Rostovtzev. Il passe d'un bond du IV<sup>e</sup> siècle au XI<sup>e</sup>, sans faire la moindre allusion à la thèse retentissante de Henri Pirenne, dont il connaît, d'ailleurs, *Les villes du Moyen Âge*. On cherchera chicane à des formules simplistes, fausses à force de simplicité, comme celle-ci (p. 92) : « Un certain nombre de banques françaises apparurent à Lyon », avec cette date d'une précision inquiétante : « 1543. » P. 104, il est inexact que le canal de la Seine à la Loire (celui de Briare) n'ait pas été construit (et ouvert) avant celui des Deux-Mers.

Mais ces taches n'empêchent ce léger et commode volume de représenter une louable et utile tentative.

Henri HAUSER.

— Angelo MAURI. *La cattedra di Cesare Beccaria* (Firenze, L. S. Olschki, 1934, in-8°, 66 p. ; extr. de l'*Archivio Storico Italiano*). — Beccaria s'était acquis une grande réputation en Europe par son traité : *Des délits et des peines*. Catherine de Russie, à l'affût de toutes les célébrités, voulut l'attirer à sa cour ; mais ce projet, pour diverses raisons, n'aboutit pas. Et, finalement, ce fut la rivale de Catherine, Marie-Thérèse d'Autriche, qui récompensa le jeune publiciste, en créant pour lui, à Milan, une chaire d'économie politique, en 1768. Dans quelles conditions cette création eut lieu, c'est ce que nous décrit avec précision M. Angelo Mauri au moyen d'assez nombreux documents — surtout des lettres — jusqu'ici inédits, et dont il donne, dans son étude, de larges extraits. Beccaria avait dressé tout un programme assez détaillé du cours, conçu dans un esprit vraiment scientifique, comme nous pouvons en juger. Ce programme fut bien accueilli par le gouvernement, qui, cependant, se préoccupait surtout d'un enseignement pratique. Le nouveau cours fut inauguré solennellement en janvier 1769.

H. S.

— Louis BAUDIN. *Le crédit* (Paris, Éditions Montaigne, 1934, in-16, 264 p. ; prix : 15 fr.). — Dans cet intéressant petit volume, M. Louis Baudin, professeur à la Faculté de droit de Dijon, s'est appliqué à mettre en lumière le rôle du crédit dans la vie économique contemporaine, rôle qui s'est accru de plus en plus, à mesure que le capitalisme tenait une plus grande place. Dans une première partie, il insiste sur la théorie du crédit, en explique le mécanisme, montre les relations du crédit et de la monnaie, expose les caractéristiques des diverses sortes de banques. Il en vient naturellement assez vite à suivre un ordre plus chronologique, à faire l'histoire du crédit ; dans sa seconde partie, il décrit l'essor progressif du crédit au XIX<sup>e</sup> siècle, examinant successivement la monnaie, le crédit à court terme et le crédit à long terme, la constitution des marchés nationaux, le développement du crédit international et du crédit public. Pendant le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il y a eu, en somme, un perfectionnement progressif du crédit, dont les conditions d'existence semblent avoir été assez saines. Toutes les opérations se faisaient régulièrement et il semblait, par exemple, que le temps des troubles monétaires fût à jamais passé. M. Baudin montre ensuite, dans sa troisième partie, comment le crédit devait subir un profond ébranlement, par suite de la guerre mondiale. Il distingue deux facteurs essentiels de destruction du crédit : l'inflation et les réparations.

C'est que, pendant ces quatre ans de guerre, il y avait eu tant d'énormes dépenses, tant de destructions de richesses ! Enfin, une dernière partie du volume est consacrée à la crise actuelle, qui a commencé en octobre 1929, et qui a le caractère d'une dépression de longue durée, plutôt que d'une crise cyclique. Sur cette question, il eût été bon, pensons-nous, d'insister davantage. M. Baudin décrit avec soin les diverses manifestations de la crise et notamment ce qu'il appelle « la dislocation du crédit international », qu'il attribue en grande partie au recul de la loyauté en ce domaine. Mais il n'aborde guère l'étude des causes profondes. Son volume, d'ailleurs, sera consulté avec profit par les historiens ; il leur serait plus utile encore, s'il contenait une bibliographie, même sommaire.

Henri SÉE.

**Histoire religieuse.** — Lors de la publication, par la librairie G. Beauchesne, du premier fascicule du *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, dirigé par les R. P. jésuites Marcel VILLER, F. CAVALLERA et J. DE GUIBERT, et auquel collaborent des prêtres et des religieux de tous ordres, nous avons caractérisé la méthode des auteurs et montré combien cette publication était appelée à rendre de services aux historiens (*Rev. histor.*, t. CLXXI, p. 278). Depuis 1933, quatre fascicules nouveaux ont paru qui présentent les mêmes qualités et offrent la même richesse d'information que le précédent. Parmi les très nombreux articles qu'ils contiennent, nous signalerons tout particulièrement ceux qui sont consacrés à *Saint Alphonse de Liguori* (33 colonnes) ; *R. P. d'Alzon* (le fondateur des Assomptionnistes) ; *L'américanisme* ; *Les anges* (leur rôle, la dévotion aux anges : 45 colonnes) ; *La spiritualité anglaise et anglicane* ; *L. Aquaviva* ; *Marguerite d'Arbouze* ; *La spiritualité arménienne* ; *Les Arnauld* (Agnès, Angélique, Antoine) ; *L'ascétisme* (longue étude de 74 colonnes) ; *Les autobiographies spirituelles* (avec la liste des principales) ; *L'Ave Maria* ; *Saint Basile* ; *Bautain* ; *Bède le Vénérable* ; *Les Bégards hétérodoxes* ; *Les Béguines et les béguinages* ; *Saint Benoît et les Bénédictins* (68 colonnes) ; *Saint Bernard* (45 colonnes) ; *Le cardinal Pierre de Bérulle* (42 colonnes) ; etc. — Souhaitons que l'éditeur puisse accélérer cette utile publication et ne nous fasse pas trop attendre les quinze fascicules qui restent à paraître.

— FR. M. MELLET, O. P. *L'itinéraire et l'idéal monastique de saint Augustin* (Paris, Desclée de Brouwer, 1934, in-12, 150 p. ; prix : 10 fr.). — Recueil de conférences qui avaient surtout un but d'édification, mais qui peuvent intéresser les historiens ; car l'auteur a travaillé directement sur les romans, qu'il connaît bien ; il a retracé les étapes de la carrière monastique d'Augustin, Cassiciacum, Thagaste, Hippone, et analysé avec une sympathie intelligente une conception de la vie cléricale qui a eu une sérieuse influence au Moyen Age. E. JORDAN.

— Dom Ildefonse HERWEGEN. *Saint Benoît*, traduit par A. Alibertin et U. de Varey (Paris, Desclée de Brouwer, s. d., in-12, 251 p., 3 planches). — Ouvrage écrit sur le ton de l'édification plutôt que de l'historique ; mais, d'ailleurs, l'auteur connaît bien la règle de saint Benoît, les ouvrages qui la commentent, et il l'expose d'une façon intéressante. Il nous paraît exagérer l'importance que saint Benoît aurait attachée aux études. Il nous semble que sur ce point il y a lieu de maintenir la différence avec Cassiodore. On s'étonne un peu qu'ayant dit, avec beaucoup de raison, dans sa préface, qu'il faut « utiliser avec beaucoup de précaution » les *Dialogues* de saint Grégoire, Dom Ildefonse ait, dans son livre, quelque peu oublié cette recommandation. — P. 165, les « innombrables Byzantins de l'Italie du Sud » étaient-ils donc, au VI<sup>e</sup> siècle, des ariens ? E. J.

— Hugues BEYLARD, S. J. *Histoire du monastère des Augustines de Vals-près-le-Puy, 1313-1792* (Le Puy, impr. Jeanne d'Arc, 1934, in-8°, 239 p.). — Travail soigné sur un sujet un peu mince, le monastère de Vals n'ayant guère fait parler de lui. L'histoire en est à peu près celle de beaucoup d'établissements de ce genre : difficultés et décadence par suite des guerres des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, regain de prospérité au temps de la Réforme catholique, vie au ralenti au XVIII<sup>e</sup> siècle, dissolution à la Révolution. E. J.

— Dr Eugénie THEISSING. *Over klopjes en kwesels* (Utrecht-Nimègue, Dekker & Van de Vegt, 1935, in-8°, VIII-241 p., illustr. ; prix : fl. 3,50). — Les *klopjes* ou *kwesels* furent des groupements religieux de femmes, qui, « de leur temps, n'étaient considérées tout à fait ni comme des béguines, ni comme des religieuses, ni comme des laïques ». L'origine de leurs noms prête à discussion, aussi bien que leur sens précis. Elles apparurent au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et leurs institutions prirent un assez grand développement au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où les catholiques eurent aux Pays-Bas une situation inférieure : maintes fois tracassées, elles subsistèrent jusqu'au moment où leurs coreligionnaires jouirent du droit commun. En dehors de leurs exercices religieux, elles se consacraient à des œuvres de bienfaisance, à l'entretien des églises, dirigeaient des écoles et, même après que ce dernier mode d'activité leur eut été interdit, continuèrent à enseigner jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'ouvrage qui leur est consacré est une étude très sobre sur leur genre de vie, leurs idées, leurs rapports avec la société de leur temps. C'est une contribution curieuse à l'histoire de ces formes originales de vie religieuse collective dont les pays du Nord ont donné maints exemples. La bibliographie, très copieuse, est un répertoire utile pour maintes recherches d'histoire ecclésiastique. — E. COORNAERT.

— D. SARGENT. *Thomas More* (Londres, Sheed et Ward, 1934, in-8°, 299 p. ; prix : 7 s. 6). — A l'occasion de la canonisation de l'évêque humaniste Fisher et du chancelier Thomas More en mai dernier, la Bodléienne fit, jusqu'en juillet, une

exposition de leurs œuvres, de nombreux articles parurent en des revues, même dans le *Times* (*Literary Supplement*, 30 mai), et plus d'un ouvrage a été publié depuis une année<sup>1</sup>. Celui-ci a été traduit en français (Paris, 1935). Il le mérite, car, s'il est dépourvu de références, de bibliographie et de table, il est conforme à l'histoire, bien composé et il se lit avec agrément. Nous suivons More du berceau à l'échafaud, dans son éducation, sa vie familiale (chap. iv), ses charges diverses. L'humaniste n'est point négligé : ses relations avec Érasme prennent un chapitre, le troisième, et il y a quelques bonnes pages sur l'*Utopie* (p. 209 et suiv.)<sup>2</sup>. More n'estimait-il point que la science préparait à la vertu (p. 113)? Mais c'est surtout la conduite du chancelier à l'égard de l'Église et de l'État qui est le plus longuement et le mieux analysée (chap. v : *More and the Temporelty* ; chap. vi : *More and Spirituality* ; chap. vii : *The Church's champion* ; chap. ix : *The King's chancellor*). L'auteur a bien montré l'obstination royale dans l'affaire du divorce (chap. viii) et la double politique d'Henri qui, toujours très opposé à la Réforme, la favorise parfois à demi, tant qu'il ne la croit pas dangereuse pour le royaume, pour faire pression sur le clergé ou le pape (p. 204 et suiv.). Les derniers chapitres sur la retraite du chancelier, son emprisonnement et son exécution sont les plus émouvants.

G. CONSTANT.

— Fred. FABRE. *The settling of the English Benedictines at Douai, as seen chiefly through unpublished documents of the Vatican Archives, 1607-1611* (extrait de *The Downside Review*, t. LII, 1934). — Des documents inédits du fonds Borghèse (archives Vaticanes), dont le texte se trouve en appendice, rendent mieux compte des difficultés qu'éprouvèrent les Bénédictins anglais à fonder leur établissement de Douai et des moyens employés pour les surmonter. On avait cru même à une ruse de Jacques I<sup>er</sup> pour faire pièce au collège florissant des Jésuites de cette ville et ruiner leurs missions en Grande-Bretagne. On soupçonnait les Bénédictins d'accomplice avec le gouvernement persécuteur d'Angleterre. Un de leurs principaux protecteurs à Rome, après le cardinal d'Ossat, fut le cardinal de Givré, évêque de Metz (mort en 1612), bénédictin lui-même. Au moment où, sur l'ordre de Rome, ils s'apprétaient à quitter Douai, une lettre du secrétaire d'État au nonce de Bruxelles (22 septembre 1607) fit surseoir à leur départ. Leur cause fut examinée de plus près, et, en décembre 1608, des *Regulae*, imposées par Paul IV aux Jésuites comme aux Bénédictins de Douai, rétablirent la bonne harmonie entre eux, pour le plus grand bien de la cause catholique en Angleterre. — G. CONSTANT.

1. Outre le *Sir Thomas More* de Christopher Hollis, dont il a été rendu compte ici (juillet 1935, p. 137), on peut signaler le *Sir Thomas More* de J. Clayton ; *Thomas More*, de R. W. Chambers (1935) ; *Saint Thomas More*, par Sir John R. O'Connell, et le *Sir Thomas More*, de Claude Jenkins (n° 5 des « Canterbury Papers », édités par les « Friends of Canterbury Cathedral »). En Suisse, Edm. Privat a écrit : *Le chancelier décapité. Saint Thomas More, Henri VIII et la République des Utopiens*.

2. Pour la première fois, H. Stanley Jevons (*Contemporary models of Sir Thomas More Utopia and the socialist Inca Empire*, dans *The Times. Literary Supplement*, 2 novembre 1935) a suggéré et tenté de prouver que le système social de l'*Utopie* correspond en nombre de points à celui des Incas, sur lequel Vasco Núñez de Balboa s'était renseigné en 1513, dans son voyage pour la découverte du Pacifique. Deux ans plus tard, More est en ambassade à Anvers, où, par quelque ami ou marin, il a pu entendre parler de la civilisation américaine. Or, cette année même (1515), il écrit l'*Utopie*.

— Fra Paolo SARPI. *Istoria del Concilio Tridentino*, publ. par Giovanni GAMBARIN (Bari, Laterza (collection *Scrittori d'Italia*, 3<sup>e</sup> partie des *Opere* de Sarpi), 1935, 3 vol. in-8°, 439, 469 et 519 p.; prix des 3 volumes : 100 lire). — Le livre fameux de Pietro Soave Polano, si largement utilisé par la polémique protestante, était assez difficilement accessible. La dernière édition du texte italien était, croyons-nous, celle de 1858. Le voilà mis à notre disposition. L'édition ne comporte ni introduction ni notes.

Henri HAUSER.

— Louis PASTOR. *Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age*, traduit par Alfred Poizat et W. Berteval, t. XVI et XVII (Paris, Plon, s. d. [1934 et 1935], 2 vol. in-8°, 420 et 366 p.; prix de chaque volume : 40 fr.). — Le premier de ces deux volumes contient la fin du pontificat de Pie IV; il va de 1562-1563 environ à la mort de ce pape (9 décembre 1565), c'est-à-dire qu'il expose les suites immédiates du Concile de Trente : l'exécution des décisions disciplinaires, l'attitude des États (ici se place l'affaire du Calice) et aussi les progrès de « l'hérésie » en France, en Angleterre, en Écosse, en Pologne. En somme, c'est une histoire de la crise religieuse européenne vue de Rome. Un chapitre est consacré à la science et aux arts, aux embellissements de Rome sous Pie IV, à la mort de Michel-Ange. Nombreux documents, en appendice, sur la chute des Carafa. — P. 103, l'abbaye de Vézelay est à tort qualifiée de cathédrale.

Le t. XVII, consacré à Pie V (auquel sera aussi consacré le t. XVIII), va de 1566 à 1571. Il est consacré en partie aux démêlés du pape Ghislieri avec Philippe II et à l'activité de l'Inquisition, notamment à la lutte contre les Juifs.

Pourquoi écrire constamment Borromée? Toujours des inexactitudes dans les noms des auteurs cités.

Henri HAUSER.

— Louis BAUDIMENT. *François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions étrangères, 1626-1684* (Paris, G. Beauchesne, 1934, in-8°, 500 p., 22 grav., 4 cartes; prix : 50 fr.). — *Un mémoire anonyme sur François Pallu, principal fondateur des Missions étrangères* (sic, avec omission du mot *Société*) (Tours, R. et P. Deslis, 1934, in-8°, 102 p., 2 grav.). — François Pallu est un théologien tourangeau qui rêva de bonne heure de prendre, sur les traces du P. Alexandre de Rhodes, le chemin de l'Extrême-Orient. Nommé en 1659 vicaire apostolique du Tonkin, un premier voyage, à travers la Perse et l'Inde, le mena au Siam (1661-1664); il y retourna en 1670-1674; enfin, en 1681-1684, il s'en alla jusqu'en Chine. Il y arriva au moment où la dynastie des Ming et la célèbre « Coxinga » tenaient encore dans les provinces méridionales. Il y mourut et fut inhumé à Mo-yang, dans le Fo-kien, sous le titre d'évêque d'Héliopolis.

M. Louis Baudiment a eu la chance de pouvoir étudier la vie de son héros dans les archives de la Société des Missions étrangères. Mais il lui est arrivé, malgré des recherches aux Archives nationales, aux Affaires étrangères, etc., la mésaventure habituelle aux biographes qui s'enferment trop vite dans un dépôt riche et peu accessible. On a pu lui reprocher avec raison d'avoir négligé, au Quai d'Orsay, la correspondance *Hollande* et, ce qui est plus grave, d'avoir oublié le Cabinet des Titres, les *Mélanges Colbert*, les *Cinq-Cents Colbert* et de nombreux manuscrits du fonds français. Un dépouillement plus minutieux d'un instrument de travail aussi indispensable que les *Sources* de MM. André et Bourgeois lui aurait évité l'erreur de présenter trop souvent comme de l'inédit, ou comme apparaissant avec son personnage, des faits connus ou anciens. Il ne s'est prononcé que d'une façon



insuffisante, et avec une timidité qui s'arrête au bord des questions brûlantes, sur les points les plus intéressants de son sujet : le rôle, dans l'organisation des missions en général et de celles de Pallu, de la Compagnie du Saint-Sacrement ; l'hostilité, pour ne pas dire plus, que les Portugais, et particulièrement les Jésuites portugais, témoignaient aux missionnaires d'autres ordres et d'autres nationalités qui venaient les troubler dans la possession de leurs chasses gardées ; sur les « cérémonies chinoises » et sur la position des missionnaires au moment de la conquête mandchoue, etc. L'éloge ému des vertus de son compatriote tourangeau est fort touchant<sup>1</sup> ; on voudrait que l'auteur eût embrassé un horizon plus vaste<sup>2</sup>.

H. HR.

— J. M. CREED and J. S. BOYSSMITH. *Religious Thought in the eighteenth century, illustrated from writers of the period* (Cambridge University press, 1934, in-8°, xi-301 p.). — Il s'agit d'un choix de textes groupés sous six rubriques : 1° Religion naturelle et révélation ; 2° A l'appui de la révélation ; 3° Les fondements et la valeur de la religion naturelle ; 4° La fin de l'âge de la raison ; 5° L'étude de la Bible ; 6° Les rapports de l'Eglise et de l'Etat. L'objet du recueil est surtout de montrer comment, dans la seconde partie du siècle, une renaissance du sentiment religieux succède à l'empire des tendances rationalistes de l'époque précédente. Mais alors, Wesley mis à part, ce ne sont plus des Anglais qui représentent le mouvement de la pensée religieuse, et c'est à Rousseau, à Lessing et à Kant que sont empruntés les textes cités dans la quatrième partie. De même, dans la cinquième, un seul auteur anglais, Robert Lawth, est mis à contribution auprès de Spinoza, Richard Simon, Jean Astruc et Herder. Mais les textes des quatre autres parties sont tous empruntés à des Anglais. Une introduction et des notices biographiques accompagnent ce recueil commode, mais qui répond imparfaitement à son titre et ne donne guère idée de ce que fut la pensée religieuse dans les pays catholiques au XVIII<sup>e</sup> siècle.

A. REBILLON.

1. La tendance hagiographique s'accuse dans l'édition que M. Baudiment a donnée de la biographie, inachevée d'ailleurs, de Pallu par une carmélite. Il a reproduit ce texte avec une fidélité qui fait le bonheur des linguistes, mais qui laisse sceptiques les historiens : est-on bien sûr que la graphie toujours compliquée des cuisinières et des blanchisseuses semi-illettrées reproduise fidèlement la prononciation d'une époque?

2. M. Baudiment n'a pas consulté les sinologues. P. 272, il n'a pas vu l'importance d'une phrase : « ils [les jeunes Annamites] pouvaient se servir de nos caractères pour écrire en leur langue », où il faut voir l'origine de l'écriture *quoc ngu*.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

### FRANCE

**Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise.** 1935. — Louis BIGARD. Le comte Réal, ancien jacobin (issu d'une famille habitant Chatou ; le père et le grand-père y exerçaient les fonctions de lieutenant aux chasses royales dans le canton de Saint-Germain ; le futur comte fit ses études au collège Sainte-Barbe ; après avoir acheté une charge de procureur au Châtelet, il devint, en 1789, électeur pour les États généraux ; dès la fin de juillet 1789, il fut employé pour le ravitaillement de Paris et nommé, enfin, un des treize membres de la Commune chargés d'assurer le ravitaillement de Paris et des villes et villages de son arrondissement, septembre 1789. C'est le début de sa carrière politique. A suivre). — G. BOUDAN. Les cimetières de Versailles. I : Cimetière Notre-Dame (outre les Français, il contient un grand nombre de familles protestantes anglaises. Biographies, par ordre alphabétique, des personnages dont les noms ou les sépultures sont particulièrement remarquables : nous citerons seulement Antoine Anquetil, 1809-1895, professeur au lycée, puis inspecteur d'Académie, traducteur alors très réputé d'Horace et des Ennéades, et Edme Cougny, 1818-1889, éditeur d'*Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*. A suivre). — H.-L. BOUDAN. Un village disparu : Choisy-aux-Boeufs, 1163-1686 (il fut démoli à partir de 1685 pour faire place au château). = **Compte-rendu.** *Fernand Evrard*. Versailles, ville du roi, 1770-1789 (remarquable).

**Revue des Deux Mondes.** 1935, 15 décembre. — Maréchal PÉTAÏN. Le paysan français (discours prononcé à l'inauguration du monument aux morts de Capoulet-Junac). — Robert d'HARCOURT. Le mécontentement allemand (causes multiples de cet état d'esprit). — G. LENOTRE. La vie à Paris pendant la Révolution. I : 1789. — Albert BUISSON. La protection de l'épargne. — Daniel OLIVIER. Lettres d'un père et de sa fille : Liszt et ses enfants (enfants que lui donna la comtesse d'Agout : Blandine, 1835 ; Cosima, 1837, et Daniel, 1839. Vient le texte des lettres, qui vont de 1849 à 1856. Suite le 1<sup>er</sup> janvier : 1857-1862). — René JEANNE. Quarante ans de cinéma (depuis 1895, où le cinéma fut, pour la première fois, présenté au public parisien). — Albert CHAMON. Noël bouddhique, 23 mai-24 décembre (dans le monastère bouddhiste perché sur la montagne de Kou-Chan, près de Foucheou, à 1,200 mètres d'altitude ; monastère composé d'une dizaine de temples et de bâtiments divers qui entourent un lac sacré. Cérémonies en l'honneur de Çakya-Mouni). — Paul BOURGET. A Chantilly (rapport annuel sur la bibliothèque, les archives et le musée). — PASTEUR-VALLERY-RADOT. Charles Richet (notice nécrologique). — Discours prononcés au quinzième dîner de la *Revue*. = 1936, 1<sup>er</sup> janvier. PASTEUR-VALLERY-RADOT. Le splendide effort de l'Afrique occidentale française, I. —

G. LENOTRE. La vie à Paris pendant la Révolution. II : 1789-1791 (Louis-Marie Prudhomme, un des principaux jacobins acharnés à tromper le peuple en lui dénonçant la valetaille des Tuileries et la famine imminente. Les obsèques de Mira-beau). — Maurice PERNOT. L'affaire éthiopienne : l'Égypte et la Méditerranée (décembre 1935). — René DE NARBONNE. La question aérienne, problème national. — LA FORCE. Lucrèce Borgia, drame en trois actes... et en vers de Victor Hugo (pastiche composé de centons tirés du drame de Victor Hugo). — Louis GILLET. A Londres. Trois mille ans d'art chinois. — Lucien PLANTEFOL. Où en est l'anesthésie? (son histoire et ses dangers. Une Société française d'anesthésie et d'analgésie vient de se constituer à Paris). = 15 janvier. Louis BERTRAND. Jardins d'Espagne. I : De Madrid à Tolède (notes de voyage : Madrid, Tolède); suite. — G. LENOTRE. La vie à Paris pendant la Révolution. III : 1791-1792 (le retour de Varennes, les journées du 20 juin et du 10 août : la famille royale au Temple). — Président T. G. MASARYK. Souvenirs du temps de guerre, recueillis par Karel CAPEK (Karel Capek, célèbre écrivain tchèque, eut, dans ces dernières années, de fréquents entretiens avec le Président; et chaque jour il en a pris note. C'est donc bien le Président qui rappelle les souvenirs de son enfance et de sa vie politique. 1<sup>re</sup> partie : jusqu'en mars 1918 quand il partit pour l'Amérique, alors que les soldats tchèques, pour combattre à côté des Français, allaient partir par Arkhangelsk et la Sibérie). — PASTEUR-VAL-LERY-RADOT. Le splendide effort de l'Afrique occidentale française. II : Dans le domaine sanitaire. — Georges GAUDY. Le 9 novembre à Munich (où Hitler, le nouveau chancelier, vient pour la première fois, en 1935, rappeler officiellement l'attentat manqué de 1932). — René DOUMIC. Paul Bourget (mort à la fin de décembre 1935. Il était né à Amiens le 2 septembre 1852. « C'est la plus haute figure des lettres françaises qui disparaît »). — Victor GIRAUD. L'œuvre de Paul Bourget. — René PINON. La politique extérieure de la France. = 1<sup>er</sup> février. Général SERRIGNY. Le réarmement allemand. Poids lourds et autostrades (avec une carte). — René BAZIN. Notes intimes (littérature et voyages, 1886-1894). — VERAX. Silhouettes étrangères. Le baron Aloisi. — Louis BERTRAND. Jardins d'Espagne. II : Sous les platanes d'Aranjuez (et les Bourbons d'Espagne. « Aujourd'hui encore, nous subissons les conséquences du drame d'Aranjuez où la populace de Madrid envahit l'esplanade du château, 17 mars 1808, et imposa l'abdication au débonnaire Charles IV). — MASARYK. Souvenirs de ma présidence; recueillis par Karel CAPEK; suite (comment il devint président et comment il y apprit son métier). — René LA BRUYÈRE. L'échec de la Conférence navale (le problème des limitations qualitatives est définitivement abandonné en 1935). — G. LENOTRE. La vie à Paris pendant la Révolution. IV : Septembre 1792 et l'année rouge de 1793 (le rôle joué par Santerre; mise en vente de Notre-Dame, etc. Le tribunal installé au lieu et place de la ci-devant Chambre du Parlement et les victimes de la guillotine). — Charles DELVERT. Djibouti (depuis la guerre abyssine). — Louis GILLET. Rudyard Kipling. — René PINON. La mort du roi George V et l'avènement d'Édouard VIII (janvier 1936). = 15 février. Albert DE POUVOURVILLE. Le Japon et la maîtrise de l'Asie (et l'attitude des Puissances). — René BAZIN. Notes intimes; suite (chez M<sup>me</sup> Auberon, 1898-1914; son élection à l'Académie française en remplacement de Legouvé, juin 1903; il étudie les cravates de ses confrères : Brunetière, Faguet, Vandal, etc. Genèse des *Oberlé*. Le roman et la morale. Elections du 12 février 1914; au lieu d'attendre le résultat, Pierre de La Gorce était allé visiter les pauvres). — Frédéric CÉCARD. Le tricentenaire des Antilles françaises. — VERAX. Le chancelier Schusch-

nigg (et l'« Autriche éternelle »). — Louis BERTRAND. Jardins d'Espagne. III : Les grandes eaux de Saint-Ildefonse. — Général NIESEL. Les lois militaires allemandes. — Victor FORBIN. Le raffinage du pétrole. — Pierre DEFFONTAINES. Les personnages-types du Brésil. — C. M. SAVARIT. Les académies de province au travail (celles d'Amiens, de Besançon, de Dijon, de Dax : « Société de Borda », de Toulouse, Aix, Montauban, Alpes-Maritimes. Ce sont de trop rapides visites). = 1<sup>er</sup> mars. André SIEGFRIED. Y a-t-il des perspectives de reprise aux États-Unis (la politique actuelle cherche à encourager le retour à la prospérité par le moyen d'une « démagogie dépensière, moins efficace contre le chômage et la mévente que ne le serait un programme d'abstention officielle »). — Fernand PAYEN. Trois aspects de Raymond Poincaré (refus obstiné du pouvoir, philosophie et patriotisme, sensibilité. « Il méritait d'être aimé ; sa froideur, sa sécheresse n'étaient que le refoulement de ses émotions »). — Général MANGIN. Lettres du Congo (du 21 août 1908 au 2 décembre). — André DE LORDE. Mounet-Sully intime. — Claude EYLAN. Choses vues en Italie et en Libye (à noter ce que cette dame a vu à Pontinia, lors de l'inauguration de la ville dite maintenant des « Marais Pontins », la grande opération de Mussolini, qui donnera au pays un milliard de lires sans qu'il soit nécessaire d'exiger des paysans la moindre rente. « La lourde tâche d'un trésor à peu près vide en serait-elle allégée ? » Colonisation de la Libye ; « le problème financier a été facilement résolu, grâce à la loi musulmane qui ne reconnaît propriété privée que les terrains exploités. L'État s'approprie les terres en friche ou confisquées aux rebelles »). — Henry BORDEAUX. Un grand éducateur : M. de Lagarde (qui entra dans la Société de Marie et ensuite au collège Stanislas sous la direction de l'abbé Lalanne ; son rôle pendant le siège de Paris et la Commune. Mort en 1884. Il était « de la race des saints »). — E. DE LILLERS. La Croix-Rouge française et ses œuvres sociales. = 15 mars. Général DEBENEY. La motorisation des armées modernes. — Francis DE CROISSET. Traversée du Japon. — Prince ORLOFF. Lettres à la princesse Orloff (lettres de 1863 à 1873, adressées par le prince à sa nièce. Bismarck y paraît aussi en 1870). — André CORTHIS. Du couvent aux Cortez. I : Ouvrières des mines et politiciennes (depuis 1934). — Edmond PILON. Au pays de Joubert et de Mme de Beaumont (en 1797). — Paul AZAN. Les problèmes de la Tunisie actuelle (les problèmes financier, économique et politique). — Pierre DELARUNE. Le Sphinx (c'est de Hitler qu'il s'agit). — Julien CAIN. A la Bibliothèque nationale : autour du Catalogue (Mérimee et Léopold Delisle). — Albert PINGAUD. Les mémoires du comte Kokovtsoff, 1914-1918. — René PINON. Au Japon, une démonstration militaire et le coup de théâtre du 7 mars.

**Revue des études anciennes.** T. XXXVII, octobre-décembre 1935. — Claire PRÉAUX et Roger GOOSSENS. Le papyrus Cumont (transcription nouvelle des fragments des *Idolotri* de Kratinos ; avec de nombreux fragments). — Roger GOOSSENS. Les *Idolotri* de Kratinos (ce que contient le texte ; remarques sur plusieurs fragments et commentaire. Quant à la date, ils doivent avoir été écrits entre 439 pour être représentés aux dionysies de 436). — Léon HERRMANN. Le prodige du Rubicon (le dieu qui est apparu alors et auquel César dédie des chevaux est un dieu de la guerre, un dieu hippique, protecteur de Jules César et surtout d'Auguste. L'œuvre a dû se trouver pour la première fois dans l'histoire d'Asinius Pollion, qui fut terminée après Actium). — R. THOUVENOT. Trois têtes de marbre de Volubilis (on en publie un fac-similé). = Chronique gallo-romaine (archéologie arlésienne, narbon-

naise ; le Musée lapidaire en Avignon). — Ch. PICARD. Méthodes et débuts de l'icographie classique. = *Comptes-rendus*. H. D. Westlake. Thessaly in the fourth century. — Michel Folman. Introduction à l'étude de la sculpture archaïsante, grecque et gréco-romaine. — Thomas Allan Brady. The reception of the egyptian cults by the Greeks, 330 B. C. — Albrecht Götze. Klein-Asien (œuvre importante sur les civilisations préhelléniques de l'Asie Mineure). — *Xénophon*. La République des Lacédémoniens (texte, traduction et commentaire, par Fr. Ollier ; rendra les meilleurs services). — Commandant Lefebvre des Noëttes. De la marine antique à la marine moderne (révolution opérée par l'emploi du gouvernail). — G. T. Griffith. The mercenaries of the hellenistic world (riche en discussions précises et judicieuses). — Kurt Bittel. Die Kelten im Württemberg. — Rudolf Laur-Belart. Vindonissa, Lager und Vicus (histoire primitive de Vindonissa, aujourd'hui Windisch, près de Brugg en Suisse ; on y a trouvé les ruines d'un grand camp pour légionnaires et d'un amphithéâtre ; l'un et l'autre datent du milieu du 1<sup>er</sup> siècle). — Gantscho-Tzenoff. Geschichte der Bulgaren und der anderen Südslaven (de la conquête romaine à la fin du 1<sup>er</sup> siècle). — A. Lods. Des Prophètes à Jésus (c'est l'œuvre d'un maître). — Abbé Albert Vogt. Constantin VII Porphyrogénète : le Livre des Cérémonies, t. I (nouvelle édition, avec une bonne traduction française). — P. Damas. La prononciation « française » du latin depuis le 16<sup>e</sup> siècle. — H. F. Tozer. A history of ancient geography ; 2<sup>e</sup> éd. par Max Cary (incomplet). — Johannes Haussleiter. Der Vegetarismus in der Antike (contribution à l'histoire des relations entre l'éthique grecque et une tradition religieuse qui, ébauchée par l'orphisme, ne prit fin que six siècles plus tard avec la victoire définitive du christianisme). — N. Lewis. L'industrie du papyrus dans l'Égypte gréco-romaine. — L. Mariès (prouve que les deux écrits d'Hippolyte de Rome : *Bénédictions d'Isaac* et de *Jacob* et *Bénédictions de Moïse*, forment un seul écrit en deux livres. Quant à *La Sagesse*, elle a été composée en grec deux cents ans avant notre ère, par un Juif hellénisant d'Alexandrie). = 1936, janvier-mars. Louis ROBERT. Recherches épigraphiques. II : Smyrne et les Sôteria de Delphes. Le calendrier de Smyrne. — André BOUTEMY. Quelques allusions historiques dans le *Stichus* de Plaute (cette pièce a été représentée en 200 av. J.-C. Elle renferme des passages qui cadrent mieux avec les événements contemporains de la fin de la carrière de Plaute). — André BERTHELOT. Les éléphants d'Annibal au Mont-Cenis (Hannibal a franchi la crête des Alpes au col Clapier, le seul qui permette de voir la plaine du Pô ; quant aux éléphants, ils venaient de l'Inde. Une carte montre la marche suivie par Hannibal de Modane à Jaillon-Suse). — Albert GRENIER. Chronique gallo-romaine (cités gallo-romaines et diocèses. A Gervois et au pied des Vosges. Répertoire bibliographique de l'histoire de France, 1928 et 1929, par MM. Caron et Stein, etc.). — Albert DAUZAT. Chronique de toponymie : travaux d'ensemble et travaux régionaux. — Ph.-E. LEGRAND. A propos de l'énigme de Salamine (objections à la solution présentée par M. Grégoire). — A. W. GOMME. A propos de la population de l'Attique ancienne (et de la conclusion, formulée par Glotz). — R. JUMEAU. Tite-Live et l'historiographie hellénistique (critique du livre d'Erich Burck sur Tite-Live). — A. CUNY. Évolution préhistorique de l'Indo-européen (à propos des *Études européennes* de J. Kurylowicz, qui a fait de belles découvertes sur le domaine des questions phonétiques et morphologiques). = *Comptes-rendus*. Diès. Platon (sur le texte du *Politique* ; traduction remarquable). — L.-A. CONSTANS. Cicéron. Correspondance, t. I et II (remarquable).

— *R. Mandra*. The time element in the Aeneid of Vergil (minutieuses recherches menant à des conclusions admissibles). — *A. Momigliano*. Filippo il Macedone (minutieuse analyse de ce livre par Paul Cloché). — *M<sup>lle</sup> Paola Zancan*. Il monarcato ellenistico nei suoi elementi federativi (très contestable). — *H. de Genouillac*. Fouilles de Tello. T. I : Époques présargoniques (remarquable). — *J. Macdonald Cobban*. Senate and provinces, 78-49 B. C. (tendance favorable à Rome et à sa politique ; distinctions parfois subtiles). — *S. A. Cook, F. E. Adcock et M. P. Charlesworth*. The Augustan empire (tome X de la Cambridge ancient history, qui embrasse une longue période de 125 ans. Très remarquable). — *C. T. Seltman*. The Cambridge ancient history (volume composé de planches qui complètent les tomes IX et X de cette belle collection). — *F. Chapoutier*. Les Dioscures au service d'une déesse (autant d'érudition que de charme littéraire). — *L. Robert*. Villes d'Asie Mineure (important pour la géographie historique). — *G. Méautis*. Plutarque : Des délais de la justice divine (traduction et commentaire que l'on voudrait moins sommaire). — *Denys L. Page*. Actors' interpolations in Greek tragedy (dans l'Iphigénie à Aulis d'Euripide). — *Philip Whaley Harsh*. Studies in dramatic « preparations in Roman comedy ». — *P. Touillieux*. L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle (estime que l'Apocalypse a été écrite par l'apôtre Jean dans la région d'Éphèse à la fin du règne de Domitien ; thèse inadmissible). — *Josefus Martin*. Tertulliani Apologeticum (travail très minutieux et utile). — *Germanus Morin*, O. S. B. Firmini Materni Consultationes Zacchaei et Apollonii (texte fondé sur une étude personnelle des manuscrits). — *Ferdinand Lot*. Les invasions germaniques (cette histoire donne au plus haut degré l'impression du vrai). — *C. E. Esperandieu*. Les mosaïques romaines de Nîmes. = Chronique des études anciennes et Bibliographie des livres nouveaux.

**Revue des Études napoléoniennes.** 1935, octobre. — *E. DRIAULT*. Les monuments d'Austerlitz à Paris (la colonne de la Grande-Armée, l'arc du Carrousel). — *G. MAUGUIN*. Trois lettres du lieutenant Fourès, le mari de « Bellilote » (mari trompé par Bonaparte en Égypte, il parle avec un certain détachement du « très petit accident » qui lui est arrivé). — *Ch.-Em. BROUSSE*. Un document inédit : le Livre des dotations de l'Empereur. — *F. KIRCHEISEN*. Bonaparte et le canal de Suez (les études qu'il y fit faire par deux ingénieurs, Lepère et Saint-Génis, en janvier 1799). — *H. HEUSE*. L'exil à Liège d'un officier aide de camp du maréchal Ney (Bory de Saint-Vincent). = **Comptes-rendus.** *Jean-R. de Salis*. Sismondi, 1773-1842 (excellent ouvrage). — *Édouard Chapuisat*. Le général Dufour (neuf et solide). — *Lorenzi de Bradi*. Misères de Napoléon. — *Maurice Besson*. Vieux papiers du temps des Isles. = Novembre. *J. GARSOU*. La carrière militaire du général Belliard (résumé très rapide, extrait d'un ouvrage consacré à sa mission en Belgique après 1830, qui paraîtra prochainement). — *F. BARTHOLI-SABAD*. Une députation d'Ajaccio au roi de Naples (en 1806, pour féliciter Joseph). — *Pierre-Émile KIFFER*. Chansons et textes en prose de la Sarre relatifs à Napoléon I<sup>er</sup> ; suite. — *Spyridion PAPPAS*. Souvenirs napoléoniens d'Athènes. = Décembre. *Georges MAUGUIN*. A la mémoire de Muiron (l'aide de camp qui fut tué au moment où Bonaparte s'avancait vers le pont d'Arcole). — *Jean VINOT-PRÉFONTAINE*. Le passage à Beauvais du Premier Consul et de M<sup>me</sup> Bonaparte (novembre 1802). — *Joseph DURIEX*. Napoléon à Stenay en 1804. — *Henri ALLORGE*. Le général-baron Victor-Urbain Rémond, 1773-1859. — *G. MAUGUIN*. Un écho de la guerre de Vendée à l'armée d'Ita-



lie. — H. HEUSE. Des conscrits wallons se battent sur mer en 1806. — G. MAUGUIN. Autour de la bataille d'Auerstaedt. — ID. Alexandre-Charles Rousselin-Corbeau de Saint-Albin (collectionneur d'autographes et de documents de la Révolution et de l'Empire, auteur de chants patriotiques). = **Comptes-rendus.** *Auguste de Montfalcon.* Le général-comte Michel-Marie Pacthod, 1764-1830. — *Édouard Chapuisat.* L'auberge de Sécheron au temps des princesses et des berlines. — *Henri Dehérain.* L'Égypte turque. L'expédition du général Bonaparte. — *Henri Perrochon.* Une romancière nyonnaise d'autrefois, Marie Agier, 1742-1820. — *C. S. Buckland.* Friedrich von Gentz, Relations with the British Government during the Marquis of Wellesley's foreign secretaryship of state 1809-1812. — *Robert Sencourt.* Napoléon III, un précurseur. — *A. Augustin-Thierry.* Le prince impérial.

**Revue des Questions historiques.** 1935, novembre. — J. DECLAREUIL. Aux origines conjuguées de l'Évangile et de l'État allemand (prétend retrouver au IX<sup>e</sup> siècle les « deux formules essentielles » de l'Évangile allemand ; « l'indifférence pratique touchant la moralité des actes humains » et « l'omnipotence incontestée et incontrôlable de l'État »). — P. SAINTE-CLAIRE DEVILLE. La Commune de l'an II ; suite. Une insurrection bien montée : le 31 mai et le 2 juin 1793. Le Comité central révolutionnaire. — R. DE MARIGNAN. Les sept sacrements « convertis en sept autres histoires » par Nicolas Poussin (il s'agit de sept tableaux de la collection de Bence qui furent les premières études du maître pour les tableaux des Sacrements peints par M. de Chantelou). — Souvenirs d'enfance du général de Ségur, rédigés par sa fille la comtesse d'Armaillé. = **Comptes-rendus.** *Robert Boutruche.* Les courants de peuplement dans l'Entre-deux-Mers. — *Jean Guiraud.* Histoire de l'Inquisition au Moyen Age, t. I. = 1936, janvier. *André SÉGUIN.* Recherches sur le pétrole dans l'antiquité (situation géographique des gisements de naphte et de bitume connus des anciens, à peu près tous ceux que nous connaissons aujourd'hui ; leur exploitation). — *Joseph ROUAULT.* L'humanisme de Joachim du Bellay, Angevin, et le regret de la patrie. — *Comte Serge FLEURY.* Les événements de fructidor racontés par M. de Talleyrand (publie le texte du récit envoyé par le ministre des Relations extérieures au ministre de France près le Landgrave de Hesse-Cassel). — *Abbé LEGROS.* Le « Trésor de l'Eglise parrochiale Notre-Dame d'Alenczon » à la fin de l'occupation anglaise de janvier 1444 à janvier 1446 (résumé de ce document concernant les comptes et recettes des deux trésoriers de cette église) ; suite au numéro suivant. = **Comptes-rendus.** *Franz Schnabel.* Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. 3<sup>ter</sup> Band : Erfahrungswissenschaften und Technik. — *Heinrich Bauer.* Oliver Cromwell, ein Kampf um Freiheit und Diktatur. — *Franz Doelger.* Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches. 3 Teil : Regesten von 1204-1282. — *Alexander Cartellieri.* Die Weltstellung des Deutschen Reiches. — Briefe des Staatskanzlers Fürsten Metternich-Winneburg an den Österreichischen Minister Grafen Buol-Schauenstein aus den Jahren, 1852-1859 ; publié par *Carl J. Burckhardt.* — *A. de Saint-Léger et Philippe Sagnac.* La prépondérance française. Louis XIV. — Studies in anglo-french history during the eighteenth, nineteenth and twentieth centuries ; publié par *Alfred Coville et Harold Temperley.* — *Émile Linckeheld.* La nécropole barbare d'Imling-Xouaxange et ses rites funéraires. — *Georges Lizerand.* Le duc de Beauvilliers, 1648-1714. — *John Law.* Œuvres complètes ; publiées par *Paul Harsin.* — *Stefan Zweig.* Marie-Antoinette. — La vie carmélitaine. — *Ernest Perrot.* Les institutions publiques et privées de l'ancienne

France jusqu'en 1789. = Mars. Pierre DE VAISSIÈRE. Le « divorce satyrique » ou les amours de la reine Marguerite (attribue la composition de ce pamphlet à Charles de Valois, comte d'Auvergne, puis duc d'Angoulême). — Général BOICHUT. Sur la deuxième conquête de la Franche-Comté par Louis XIV en 1674 (étude la manœuvre qui aboutit à la prise de Gray). — A. DU BOISROUVRAY. Un exemple de l'esprit commercial des Français sous l'Ancien Régime ; la nation française de Cadix au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Maurice DE LA FUYE. Rostoptchine et Koutousov à Moscou en 1812. — Nicolas BRIAN-CHANINOV. De certaines particularités de l'histoire russe. = **Comptes-rendus.** Paul Deschamps. Les châteaux des Croisés en Terre-Sainte : le Crac des chevaliers. — Léon Van der Essen. Alexandre Farnèse, t. I. — Louis Ogès. L'instruction primaire dans le Finistère sous le régime de la loi Guizot — Comte de Gibon. Un archipel normand : les îles Chausey et leur histoire. — J. Declareuil. Les curies municipales et le clergé du Bas-Empire. — Ch. de La Roncière. Au fil du Mississipi avec le Père Marquette.

**Revue d'histoire de l'Eglise de France.** 1935, avril-juin. — Léon LEVILLAIN. La conversion et le baptême de Clovis (nouvelle étude de la question où l'auteur, examinant les travaux récents, maintient que la conversion fut bien le fruit du vœu fait sur le champ de bataille et que le baptême eut bien lieu à Reims, mais en 498 ou 499 et non en 496). — Paul DESLANDRES. Les sources manuscrites de l'histoire ecclésiastique gallicane dans les bibliothèques publiques de France (la Nationale exceptée) (utile liste des manuscrits qui intéressent d'autres régions que celles des bibliothèques où ils sont consacrés). = **Comptes-rendus.** Fernand Vercauteren. Étude sur les Civitates de la Belgique seconde. Contribution à l'histoire urbaine du nord de la France, de la fin du III<sup>e</sup> siècle à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. — Jurgis Baltrušaitis. Art sumérien et art roman. — Édouard Perroy. L'Angleterre et le Grand Schisme d'Occident. Étude sur la politique religieuse de l'Angleterre sous Richard II, 1378-1399. — Funck-Brentano. Luther. — Chanoine P. Fiel. Le chapitre du Latran et la France. — Albert Mathiez. Le Directoire. — Johannes Ramackers. Papsturkunden in den Niederlanden. — Louis Rouvier. Les chanceliers et gardes des sceaux de France (insuffisant). = Chronique d'histoire régionale : Ile-de-France, Orléanais, Maine, Touraine, Anjou, Normandie, Bretagne, Poitou, Angoumois. = Juillet-septembre. Léon CRISTIANI. Les causes de la Réforme (examen critique des thèses protestantes des causes de la Réforme et de la thèse catholique ; méthode proprement historique à suivre ; envisage trois causes principales : la déchéance de Rome parallèle à la croissance de la monarchie absolue, le développement de la mystique augustinienne et du paganisme mondain, la décadence de la scolastique se produisant au moment où renaissent les études bibliques). — Edmond PRÉCLIN. Les conséquences sociales du jansénisme (en tant que morale sévère et rigoriste, le jansénisme a joué un rôle social important par le développement des idées démocratiques dans le clergé, la participation des laïcs dans la célébration des offices, les progrès d'une pédagogie janséniste, la lutte contre le prêt à intérêt. Montre d'ailleurs que la doctrine a été beaucoup moins figée qu'on le dit ; sur la plupart de ces points, les jansénistes furent loin d'être d'accord et leurs points de vue varièrent selon les époques). = **Comptes-rendus.** M.-M. Gorcé. Clovis, 465-511. — Élie Griffe. Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude. T. I : Des origines chrétiennes à la fin de l'époque carolingienne. — Jean Guiraud. Histoire de l'Inquisition au Moyen Age, t. I (intéressant compte-rendu de É. Jordan). — Ewald Müller.

Das Konzil von Vienne, 1311-1312. — Noël Dupire. Jean-Molinet. La vie, les œuvres. — Edwin Booth. Luther. — René Fülöp-Miller. Les Jésuites et le secret de leur puissance (réserves à faire sur la méthode et l'esprit historique). — Louis Pastor. Histoire des Papes. T. XVI : Pie IV, 1559-1565 ; traduit par Alfred Poizat et W. Berteval (« ... la traduction semble devenir de plus en plus mauvaise... », relève en plusieurs pages quelques-uns des contresens des traducteurs, souligne que la traduction est incomplète, met les lecteurs français en garde contre elle). — A. de Saint-Léger et Ph. Sagnac. La prépondérance française, Louis XIV, 1661-1715. — Louis André. Les sources de l'histoire de France, xvii<sup>e</sup> siècle. T. VII : Histoire économique et histoire administrative. — Theodor Schieffer. Die päpstlichen Legaten in Frankreich vom Verträge von Meerssen, 870, bis zum Schisma von 1130. — Frantz Funck-Brentano. La Renaissance. — Heinrich Schaller. Die Reformation. — A. J. Grant. The Huguenots. — Robert David. La Troisième République. Soixante années de politique et d'histoire. — Chanoine Chenesseau. L'abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire. — Louis Réau. L'art primitif. L'art médiéval. — Th. Quoniam. Érasme. — Mgr J.-M. Vidal. Antoine Charlas, directeur du séminaire et vicaire général de Pamiers, 1634-1698. — Chanoine Louis Mahieu. Mgr Louis Belmas, 1757-1841. — Une mystique du xx<sup>e</sup> siècle, Mère Térése-Emmanuel, cofondatrice des religieuses de l'Assomption. — André Mater. Les Jésuites. — Abbé Heurtevent. Les origines de la Visitation de Caen. — Émile Altette. Le livre des treize curés de Beauvais. Étude sur les communautés de curés. — Charles-H. Pouthas. Une famille de bourgeoisie française de Louis XIV à Napoléon. — Élizabéth M. Fraser. Le renouveau religieux d'après le roman français. — Abbé J.-M. Main de Boissière. Notre-Dame de Niort en Poitou des origines à la Révolution. — Arsène Mellat. Histoire de Léré. — Frédéric Lachèvre. Courménénil pendant la Révolution, 1789-1795. — Chanoine Le Sueur. Le clergé picard et le Concordat, 1801-1904. — Filippo Meli. Giacomo Serpotta, vita ed opere. = Chronique d'histoire régionale : Berri, Limousin, Marche, Auvergne, Bourbonnais, Nivernais, Lyonnais, Dauphiné, Savoie, Provence, comté de Nice, Corse. = Octobre-décembre. Jean-Rémy PALANQUE. Les dissensions des Églises des Gaules à la fin du iv<sup>e</sup> siècle et à la date du concile de Turin (établit que la date de ce concile est 398 ; c'est un synode italien réuni pour régler les affaires gauloises, en particulier le schisme félicien et l'affaire de Brice, évêque de Tours, accusé d'immoralité). — Jules BAISNÉE. La France et l'établissement de la hiérarchie catholique aux États-Unis. La légende de l'ingérence française (résumé de l'ouvrage publié en langue anglaise par l'auteur sur cette question). — Gabriel LE BRAS. Paul Fournier et l'histoire de l'Église de France. = Comptes-rendus. Dom Grégoire M. Suñol. Introduction à la paléographie musicale grégorienne (utile, mais partial). — H.-X. Arquillière. Saint Grégoire VII. Essai sur sa conception du pouvoir pontifical. — René Grousset. Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem. T. I : L'anarchie musulmane et la monarchie franque (vigoureuse synthèse). — G. Paré, A. Brunet et P. Tremblay. La Renaissance du xii<sup>e</sup> siècle. Les écoles et l'enseignement (refonte complète de l'ouvrage de G. Robert, 1909). — Albert de Meyer. Le procès de l'attentat commis contre Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, 18 mars 1582. — Gonzague Truc. Bossuet et le classicisme religieux. — Bernard Fay. La franc-maçonnerie et la révolution intellectuelle du xviii<sup>e</sup> siècle. — Hippolyte Delehaye. Cinq leçons sur la méthode hagiographique. — Charles Wittmer. L'obituaire des Dominicains de

Colmar. — *Marie de l'Incarnation*. Écrits spirituels et historiques, t. III. — G. Constant. The Reformation in England. The English schism, Henry VIII, 1509. 1547. — Charles Dartigue-Peyrou. La vicomté de Béarn sous le règne d'Henri d'Albret, 1517-1555. — Jean Héritier. Marie Stuart et le meurtre de Darnley. — Miss Ruth Clark. Strangers and Sojourners at Port-Royal, being an account of the connections between the British Isles and the Jansenists of France and Holland. — Frédéric Méjéaze. L'âme d'un saint laïque. Frédéric Ozanam. — G. Rouchon. Notre-Dame de Clermont, son chapitre cathédral, son quartier. = Chronique d'histoire régionale : Guienne et Gascogne, Languedoc, Béarn et Pays basque, comté de Foix et Couserans, Roussillon.

**La Révolution de 1848.** 1935, mars-avril-mai. — A.-M. Gossez. La Société de 1848 au donjon de Vincennes (le souvenir de Raspail). — Mme KAHAN-RABECQ. Les théories sociales du philanthrope alsacien Daniel Legrand (il fut le vrai précurseur de la législation internationale du travail). — Félix PONTEIL. Les chansons interdites sous le Second Empire. = Juin-juillet-août. M.-L. PUECH. Une supercherie littéraire. Le véritable rédacteur de la Gazette des femmes, 1836-1838 (c'est Frédéric Herbinot). — J.-L. PUECH. Chansons de Béranger poursuivies en Cours d'assises en 1821 (citations nombreuses). — Charles SAUNIER. Un caricaturiste républicain fonctionnaire des Postes sous le Second Empire, Jules Baric. — Georges ROUGERON. La résistance au coup d'État dans le département de l'Allier (intéressant et précis). = Septembre-octobre-novembre. A.-M. Gossez. Souvenirs du colonel Vergnaud, officier d'artillerie, 1791-1885 (intéressants extraits se rapportant à la période 1814-1833, en particulier la fâcheuse impression produite sur les soldats par le duc de Berry en 1814 ; la fuite du duc d'Orléans au moment du retour de l'île d'Elbe, et surtout la révolution de 1830 à Strasbourg) ; à suivre. — François DUTACQ. La réaction royaliste à Lyon, 1815-1816 (nombreux exemples des manifestations d'adulation en 1815) ; à suivre. = **Comptes-rendus.** Georges Delamare. L'empire oublié : l'aventure mexicaine (vulgarisation sérieuse de qualité rare). — Gonzague Truc. Scènes et tableaux du règne de Louis-Philippe et de la II<sup>e</sup> République (ignorance et mauvaise foi). = Décembre 1935-janvier-février 1936. François DUTACQ. La réaction royaliste à Lyon, 1815-1816 ; fin (la conspiration de Didier à Grenoble découverte en janvier 1816). — A.-M. Gossez. Souvenirs du colonel Vergnaud (fin de ces extraits consacrés au duc d'Orléans, l'affaire de la rue Transnonain, à Magnan, au maréchal Vallée, à la disette de 1847 en Bretagne, à la révolution de 1848 à Rennes et en Bretagne. = **Compte-rendu.** Maurice Dommanget. Blanqui à Belle-Ile (complet et documenté).

**Revue de Synthèse.** 1935, octobre. — Fascicule consacré aux sciences de la nature et à la synthèse générale. — Sigismond ZAWIRSKI. Les tendances actuelles de la philosophie polonaise. — Gustave MERCIER. Le transformisme et les lois de la biologie. — Maurice PRADINES. La notion d'affectivité en psychologie. — E. PINEL. L'expérimentation en médecine. — D. PARODI. La pensée et le mouvant selon Bergson. — D. DUBARLE. Structure de la pensée et définitions expérimentales. — A. DIÈS. La pensée grecque, Platon et l'art, d'après P.-M. Schuhl. = Décembre. Georges ESPINAS. Pour une histoire urbaine comparée. Villes italiennes et villes flamandes (à propos de l'ouvrage de Johan Plesner. L'émigration de la campagne à la ville libre de Florence au XIII<sup>e</sup> siècle). — Georges VADIA. L'état actuel des

recherches sur les origines de l'Islam (intéressante mise au point). — Communications pour servir au vocabulaire : Louis PHILIPPART. Essai sur le mot et la notion d'humanisme ; fin. — J. MONICAT. Projet d'article de vocabulaire : Actes. — A. VARAGNAC. Commission des recherches collectives : chronique du secrétariat. — Lucien FEBVRE. L'histoire au jour le jour. Notes de critique positive (comptes-rendus de *Calmette*. Le monde féodal et L'élaboration du monde moderne (deux bons volumes). — H. Sée et A. Rébillon. Le XVI<sup>e</sup> siècle (trop sommaire). — A. Mabilhe de Poncheville. Histoire d'Artois (superficiel). — Ch.-Edmond Perrin. Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine (neuf). — René Grousset. Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem (excellent). — V. Pouzyna. La Chine, l'Italie et les débuts de la Renaissance (utile et intéressant). — *Quoniam*. Érasme (faible). — Marc BLOCH. Histoire des idées et réalités humaines (rend compte de *Georges de Lagarde*. La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Âge. — H.-X. Arquillière. L'augustinisme politique). — P. VAN TIEGHEM. Histoire littéraire générale et comparée : dix-neuvième compte-rendu annuel. — A. VARAGNAC. Contributions diverses à l'ethnographie populaire. — Lucien FEBVRE. Paysages d'hommes en France (à propos du livre de *Daniel Halévy*. Visites aux paysans du Centre, 1907-1934). — V. FELDMAN. Une histoire de la littérature roumaine (par Petre-V. Hanes).

**Revue historique de Bordeaux.** 1935, n° 4. — Pierre BUFFAULT. Notes sur quelques anciennes forêts ecclésiastiques de la Guienne. — Théodore RICAUD. Le Musée de peinture et de sculpture de Bordeaux de 1830 à 1870 ; suite. — René DUBOS. Une société populaire bordelaise : les Surveillants de la Constitution ; suite (1792-1793). — A.-A. M. De quand datent les premières raffineries de sucre bordelaises (d'après les pièces d'une enquête menée par les jurats le 17 avril 1579)? = Comptes-rendus. *Camille Aymonier*. Ausone et ses amis (livre à la fois solide et charmant). — *Marcel Gouron*. Les chartes de franchises de Guienne et Gascogne (cf. *Rev. histor.*, t. CLXXV, p. 580). — *Robert Boutruche*. Les courants de peuple ment dans l'Entre-deux-Mers ; étude sur le brassage de la population rurale, XI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles (très bon travail, absolument neuf). — Abbé R.-M. Mauriac. Un réformateur catholique : Thomas Illyricus, frère mineur de l'Observance (ses voyages, avant 1515-1518, à Compostelle, Raguse, Grenoble, Montauban, Bordeaux, etc. Analyse de ses sermons d'après l'exemplaire de Toulouse, 1521). — *Émile de Perceval*. Montesquieu et la vigne. — *Robert Boutruche*. Bordeaux et le commerce des Antilles françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle (d'après des documents inédits tirés du fonds de la Chambre de commerce ; étude sur le fonctionnement de cette Chambre et son activité depuis 1705). = N° 5. Pierre BUFFAULT. Notes sur quelques anciennes forêts ecclésiastiques de la Guienne ; suite et fin (en appendice, une note du professeur René Cruchet sur les possessions des Feuillants à Bordeaux). — Théodore RICAUD. Le Musée de peinture et de sculpture de Bordeaux, de 1830 à 1870 ; suite. — René DUBOS. Une Société populaire bordelaise : Les Surveillants de la Constitution. 3<sup>e</sup> partie : Dissolution de la Société ; ch. I : Les représentants en mission et les Sociétés populaires bordelaises.

**Revue historique de droit français et étranger.** 1935, octobre-décembre. — P. LEMERCIER. Quelques remarques sur les origines du fideicommiss et sur le fideicommiss d'hérédité à l'époque classique ; suite et fin (le sénatus-consulte Trébellion,



56 ap. J.-C. ; le sénatus-consulte Pégasien, voté sous le règne de Vespasien). — F. VALLS-TABERNER. La cour comtale barcelonaise (de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle à la fin du IX<sup>e</sup>, au temps de la Marche d'Espagne). — E. LOUSSA. Parlementarisme ou corporatisme? Les origines des assemblées d'États (elles procèdent de deux conceptions différentes : la conception parlementaire et celle de l'école française ou anglo-française ; depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la conception corporatiste de l'école allemande, celle des Dahlmann, Wattenbach, Waitz, etc. Par là, on apprend à mieux connaître l'origine et l'organisation de l'État corporatif au Moyen Âge). — A.-E. GIFFARD. Un document inédit sur la procédure accusatoire dans la châtellenie de Bellac au XIV<sup>e</sup> siècle (confirmation par le roi Charles IV d'une sentence criminelle d'absolution prononcée le 1<sup>er</sup> avril 1325 en faveur de Marie de Saint-Pol, comtesse de Pembroke ; elle fut signalée par feu Antoine Thomas). — ID. Note sur la date d'apparition des *executores litium* dans les textes législatifs du Bas-Empire. — Robert BERNIER. Le régime des tenures en droit canadien-français (depuis la prise de possession du sol par Jacques Cartier, 1534). = **Comptes-rendus.** Fritz Schulz. Prinzipien des römischen Rechts. — M<sup>lle</sup> Ghislaine De Boom. Les ministres plénipotentiaires dans les Pays-Bas autrichiens ; principalement Cobenzl (intéressant, mais insuffisant). — Henri Jassemijn. La Chambre des comptes de Paris au XV<sup>e</sup> siècle. — Le mémorial de Robert II, duc de Bourgogne, 1273-1275. — Miss Helen Crump. Colonial admiralty jurisdiction in the XVIII<sup>th</sup> century (étude sur l'origine et le développement de la juridiction de l'Amirauté dans les colonies anglaises). — Louis Froget. La « fides facta » aux époques mérovingienne et carolingienne (remarquable et neuf). — Emilio Nasalli Rocca di Corneliano. Studi storici sull' « Ospedale grande » di Piacenza (important). — Henri Lévy-Bruhl. Quelques problèmes du très ancien droit romain (essai de solutions sociologiques ; recueil substantiel de neuf études inédites ou déjà publiées). — Barone Giorgio Enrico Levi. Il duello giudiziario (ample bibliographie, mais trop impersonnelle). = Chronique. La Semaine d'histoire du droit normand. — La formation des tribunaux du ressort de Rouen en l'an VIII. — Le consentement seigneurial au mariage des vassaux et particulièrement des vassaux dans les textes normands. — Les origines de la réaction féodale dans la région d'Argentan. — Les emprunts de la ville de Rouen au XVI<sup>e</sup> siècle. — Les plus anciens registres de plaids de la haute justice et vicomté d'Elbeuf. — Les communes ou biens communaux dans les cahiers de doléances de la Haute-Normandie en 1789. — Le bailli vicomtal et le bailli de Caux, au sujet de la police des métiers de Bolbec et de Lillebonne, 1520-1603. — La communauté conjugale en Normandie. = Nécrologie : Henri Pirenne, par Georges ESPINAS.

**Revue maritime.** 1934, janvier. — Capitaine de vaisseau CADART. La situation en Chine en 1931 et 1932. = Février. Capitaine de frégate LEMONNIER. La course à mer et la défense des Flandres en 1914 (si les forces fraîches disponibles de part et d'autre de la Manche en octobre 1914 avaient été transportées par mer dans le nord de la Belgique, on aurait devancé les armées ennemies à qui ces transports étaient interdits par la supériorité maritime des Alliés et l'on aurait sauvé, sinon Anvers, du moins Ostende et Zeebrugge, qui devaient rendre plus tard tant de services aux sous-marins allemands). — A. SPINDLER. A l'école de sous-marins d'Eckernförde, les débuts de la révolution en Allemagne. = Mars. Amiral CASTEX. Le blocus (synthèse remarquablement suggestive de l'évolution du blocus maritime depuis la guerre de Sept ans. L'apparition des engins sous-marins et aériens condamne le



blocus à n'être plus qu'une « surveillance », généralement éloignée et assez lâche). — Lieutenant de vaisseau BARJOT. Les raids aéro-navals anglais de 1915 et de 1916 en Baie allemande. = Avril. C. AUTRAN. Le mystère de la mort de Lord Kitchener. — G. GUESDON. Les flotilles austro-hongroises du Danube (elles ont rendu des services précieux aux armées austro-allemandes dans toutes les circonstances qui exigeaient la libre utilisation du Danube pour les mouvements de troupes ou les ravitaillements : opérations contre Belgrade, manœuvres de l'armée Mackensen en Roumanie, etc...). — A. SPINDLER. La révolution en Allemagne et le rétablissement de l'ordre (ces souvenirs d'un ancien officier de la marine impériale allemande n'apportent aucune contribution importante à l'histoire de la révolution, mais ils enrichissent d'une foule de détails curieux notre connaissance de l'atmosphère de cette période troublée). = Mai. C. FARRÈRE. Abraham Duquesne à la bataille de Solebay. — Capitaine de vaisseau ROUCH. Deux figures d'explorateurs. Amundsen et Scott. — S. TERESTCHENKO. La flotte russe de la mer Baltique pendant la Grande Guerre ; fin en juin. = Juin. Amiral DE MAROLLES. Les papiers de l'amiral Page. — S. TERESTCHENKO. La flotte russe de la mer Baltique pendant la Grande Guerre (on a reproché à la Russie de n'avoir pas fait un effort suffisant pendant la guerre pour acquérir la maîtrise de la Baltique et interdire le commerce scandinave à destination de l'ennemi. Selon l'auteur, la responsabilité des mécomptes éprouvés ne serait pas imputable à la marine, au contraire supérieurement entraînée par l'amiral Essen, mais à la faiblesse de la diplomatie vis-à-vis de la Suède et à la pusillanimité du commandement terrestre qui confinait la flotte placée sous ses ordres dans la défense passive du golfe de Finlande). — Juillet. Amiral CASTEX. Devait-on attaquer les Dardanelles (discussion des arguments présentés depuis 1914 pour ou contre cette attaque ; il ne fallait pas, conclut l'auteur, prendre l'offensive contre la Turquie à ce moment de la guerre : la faiblesse du front occidental ne justifiait pas cette dispersion des forces ; il ne fallait surtout pas attaquer les Détroits, où la Turquie pouvait accumuler le plus de moyens de résistance, et dont l'occupation par les Alliés devait porter ombrage à la Russie. Ni la France ni l'Angleterre n'auraient d'ailleurs été en état de ravitailler le front russe par les Dardanelles en 1915, si celles-ci avaient été forcées). — R. DE LOTURE. Le siège de Louisbourg en 1758. = Août. Le forçement des passes du Tage, souvenirs de l'amiral de la Susse. — M.-A. HÉRUBEL. Bordeaux et les ports de la Gironde au Moyen Age ; fin en septembre. = Septembre. H. LE MARQUAND. Le contre-amiral Amable-Gilles Troude, l'Horace français. — G. DE RAULIN. La marine à Madagascar, souvenirs d'un témoin ; fin en novembre. — M.-A. HÉRUBEL. Bordeaux et les portes de la Gironde au Moyen Age (la prospérité de Bordeaux au Moyen Age résidait tout entière dans les relations du Sud-Ouest avec l'Angleterre — vins à la sortie, blés, laines et salaisons à l'entrée — assurées par le cabotage britannique : la ville n'avait elle-même ni armateurs ni flotte marchande. Quand le roi de France victorieux eut fermé le port aux Anglais, Bordeaux dépérit faute d'une activité commerciale, maritime, industrielle qui lui fût propre). = Octobre. Capitaine de corvette COSTET. La stratégie britannique de 1739 à 1748 (d'abord mollement conduite par les Anglais, la guerre navale ne devint vigoureuse que le jour où l'amiral Auson eut fait entrer dans la pratique un système de croisières maintenues, hiver comme été, à proximité immédiate de nos côtes. Les convois ne passèrent plus et nos colonies souffrirent cruellement). — Lieutenant de vaisseau LEPOTIER. Les derniers corsaires (les cor-

saïres sudistes en 1861, d'après des documents originaux). = Novembre. Amiral CASTEX. La campagne de Salonique ; fin en décembre. — G. DE RAULIN. La marine à Madagascar (évocation par un témoin oculaire des déconvenues essuyées à Madagascar en 1895 : elles sont imputables en grande partie à l'indifférence témoignée par les autorités politiques et militaires aux conseils de la Marine, à sa connaissance du climat, des lieux et des hommes, à son expérience séculaire des campagnes coloniales). = Décembre. LA DIRECTION. Le vice-amiral François-Ernest Fournier. — Amiral CASTEX. La campagne de Salonique (autant l'auteur s'est montré sévère pour l'expédition des Dardanelles, autant les circonstances politiques et militaires lui paraissent justifier celle de Salonique : pression sur les neutres des Balkans, sécurité de la Russie en Bessarabie, fermeture des ports grecs aux sous-marins austro-allemands qui auraient fait peser une menace insupportable sur les communications alliées s'ils avaient disposé de bases à Navarin et dans l'Archipel). — Lieutenant de vaisseau BARJOT. L'aviation embarquée dans la Grande-Flotte britannique (le rôle joué par l'aviation navale pendant la guerre est trop souvent méconnu : sous la forme aujourd'hui classique dans la flotte anglaise des appareils terrestres embarqués, elle rendit des services appréciables en mer du Nord contre les Zeppelins). = 1935, janvier. H. BORJANE. Napoléon à bord du *Northumberland* ; fin en mars. = Février. Contrôleur de la marine BOUILLIER. M. Mollien « l'explorateur » commis de Marine (biographie de l'explorateur, d'après son dossier personnel conservé au Service historique de la Marine : Mollien ne compléta pas seulement la carte de l'Afrique occidentale sur plusieurs points essentiels, le Fouta-Djalon, les sources de la Gambie et du Niger ; sa relation du naufrage de la *Méduse* est un des témoignages les plus circonstanciés et les plus impartiaux qui aient été produits sur cette affaire célèbre). = Mars. H. LE MASSON. Les croiseurs cuirassés du type « Ansaldo ». — H. BORJANE. Napoléon à bord du *Northumberland* (traduction du journal de John R. Glover, qui fut à bord du *Northumberland* le secrétaire de l'amiral Cockburn, chargé de conduire Napoléon à Sainte-Hélène. Les officiers britanniques avaient reçu l'ordre de ne pas rendre à l'empereur les honneurs souverains, mais ceux seulement qui étaient dus à un général anglais sans emploi. Napoléon s'accommoda sans trop de peine de cette déchéance ; ses propos à la table de l'amiral, généralement abondants et enjoués, annoncent le Mémorial dont ils ont le caractère apologétique et de version officielle imposée à l'histoire). = Avril. Lieutenant de vaisseau BARJOT. Rétrospective aéro-navale des opérations en mer du Nord de 1914 à 1918 (montre comment la guerre des flottes de surface s'est peu à peu muée à partir de 1916 en une guerre aéronavale : la supériorité des Zeppelins en 1916 fut à l'origine des plans stratégiques allemands qui aboutirent au Jutland et à la sortie du 19 août ; mais à partir de 1917 la recrudescence de la guerre sous-marine, et par contre-coup de la guerre de mines anglaise, entraîna un développement énorme de l'aviation britannique, chargée de surveiller les dragages, d'éclairer les convois, etc.). Les flying-boats dans les eaux méridionales de la mer du Nord, l'aviation de chasse embarquée dans la partie centrale prirent un net ascendant sur l'aéronautique allemande). = Mai. Commissaire principal JULLIEN. L'habillement et le costume des matelots. — C. AUTRAN. L'art nautique en Chaldée. = Juin. Lieutenant de vaisseau BARJOT. Les aviations de torpillage britannique et allemande pendant la guerre. — G. GUESDON. Quelques lettres de l'amiral Tegetthoff (ces lettres intimes, adressées de 1864 à 1867 à la baronne de Luttheroth,

n'ont d'autre intérêt historique que de nous faire connaître combien les lenteurs et l'incompréhension de la bureaucratie autrichienne agaçaient l'entreprenant ami-ral).

**Romania.** T. LXI, 1934, janvier-avril. — H. CHEFNEUX. Les fables dans la Tapisserie de Bayeux. — HÖFFNER. Pour la chronologie des Lais de Marie de France. — H. LEBÈGUE. La Passion d'Arnoul Gréban. — L.-F. FLUTRE. Une traduction portugaise des *Faits des Romains*. = 1935, janvier. [En tête de cette livraison, une note annonce que ce *Périodique*, fondé en 1872, appartient désormais à une Société dite Romania; elle seule en est responsable et la fera vivre par ses propres moyens.] Élie LAMBERT. Roncevaux et ses monuments (description des constructions qui subsistent encore, de ce qui fut l'hôpital des pèlerins de Saint-Jacques, « important ensemble d'architecture religieuse et monastique où toutes les époques ont imprimé leur marque depuis le XII<sup>e</sup> jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle ». Carte de la région de Roncevaux; étude critique du *Guide du pèlerin* de saint Jacques, rédigé vers 1040. Poème de la *Preciosa*, qui en était « l'attrayant prospectus », et plan des monuments de Roncevaux. Description de la collégiale de Notre-Dame et de la chapelle Saint-Jacques, qui est aujourd'hui encore presque intacte. L'ensemble de ces monuments, qui devaient d'abord servir seulement aux pèlerinages, « a été, par la suite, de plus en plus rattaché au souvenir de la bataille livrée par Charlemagne et ses preux ». — Alexandre Haggerty KRAPPE. Tristan de Nanteuil (d'après un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle). — Arthur PIAGET. Otton de Granson, amoureux de la reine (cette « reine », que le rimeur dépeint comme « la non-pareille de France » et qui s'appelait Isabelle, était probablement la reine Isabel ou Isabeau de Bavière, femme de Charles VI). — J.-E. DUFOUR. *Vieral, virail* (expressions qui désignent une redevance de voirie en Forez; le mot, sous une autre forme : *vigeral*, est un dérivé de « vicarius »). = **Comptes-rendus.** L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet. Glossaire des patois de la Suisse romande, t. I. — Lauge Kowal. Das altfranzösische Epos vom Charroi de Nîmes. = Avril. Joseph MORAWSKI. Mélanges de littérature pieuse. I : Les *Miracles de Notre-Dame* en vers français; suite en juillet. = **Comptes-rendus.** Oscar Bloch. Dictionnaire étymologique de la langue française. — Gustav Greier. Geschichte der mittelfranzösischen Literatur. — Élie Golenitscheff-Koutousoff. L'histoire de Griseldis en France, au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle (la plus ancienne des deux traductions en prose française de la version latine par Pétrarque a été écrite par Philippe de Mézières pour son *Livre de la vertu du sacrement de mariage et reconfort des dames mariées*). — Maurice Grammont. Traité de phonétique, avec 179 figures dans le texte (admirable manuel qui est « une invention continue »). = Juillet. Notice nécrologique sur Antoine Thomas, 29 novembre 1857-17 mai 1935, par Mario ROQUES. = **Comptes-rendus.** Aimon von Varennes. Florimont (Aimon est l'auteur d'un roman d'aventure en vieux français dont l'édition, préparée par Alfred Risop, a été exécutée par Alfons Hilka). — Italo Siciliano. François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Âge (apporte beaucoup de neuf, attachant). — A. Jeanroy. Les études sur la littérature française du Moyen Âge. — A. Jeanroy et Albert Dauzat. Les études sur la langue française. — Lucienne Meyer. Les légendes des matières de Rome, de France et de Bretagne dans le *Pan-théon* de Godefroi de Viterbe (bien gros livre et un bien grand titre pour une matière assez mince). — Alfred Coville. Évrart de Trémangon et le Songe du Verger (conclusions intéressantes, mais non pas assurées).

## BELGIQUE

**Académie royale de Belgique.** *Bulletin de la classe des lettres.* 1935, nos 8-9. — H. DELEHAYE. Henrici VI, Angliae regis, miracula postuma (publ. par Paul Grosjean). — Jules VANNERUS. Trois villes d'origine romaine dans l'ancien pays de Luxembourg, Arlon, Bitbourg et Yvois; suite: Bitbourg et Yvois (leur histoire d'après les documents surtout du Moyen Age et une carte). — J. BIDEZ. Les couleurs des planètes dans le mythe d'Er, au livre X de la *République* de Platon (avec de nombreuses références aux textes de l'Antiquité). = Nos 10-11. **Comptes-rendus.** Marcel Laloire. Nouvelle Allemagne: réformes sociales-économiques. — Émile Suys, S. J. La sagesse d'Asie (l'auteur a réussi à trouver un sens à plusieurs des maximes écrites sur le papyrus). = Lectures. Jean CAPART. Les grands maîtres de la littérature égyptienne (sur l'admirable édition que le Dr Alan Gardiner vient de donner de documents administratifs et littéraires de l'Ancien Empire). = Bulletin bibliographique. Article nécrologique sur Henri Pirenne, par L. LECLÈRE. — Note bibliographique. M. DE WULF. Paul Nève de Mévergies: Jean-Baptiste van Helmont, philosophe par le feu (c'est-à-dire d'un philosophe qui s'est adonné à la transmutation des métaux). = *Bulletin de la classe des beaux-arts.* 1935, nos 6-9. V. HORTA. Étude objective sur les auteurs des serres du Jardin botanique de Bruxelles (on ne connaît guère sûrement d'autres noms que ceux de Suys et de Peterskem avec son collaborateur Meeus; à Suys même, on ne peut attribuer avec certitude qu'un projet prouvant le talent très réel de son auteur).

**Académie royale de langue et de littérature françaises.** Bulletin. T. XIV, n° 4. — LOUIS DEMONT-WILDEN. Le bicentenaire du prince de Ligne (brillante biographie d'un grand seigneur qui fut « l'incarnation de la civilisation française de son temps et qui demeure le type du bon Européen ». Il mourut à Vienne en décembre 1814). = N° 6, décembre 1935. Réception de MM. Lucien-Paul Thomas et Charles Bernard (discours prononcés par M. Georges DOUTREPONT, Lucien-Paul THOMAS, Georges VANZYPE et Charles BERNARD). = T. XV, n° 1. Henri DAVIGNON. Paul Bourget et la Belgique. — Georges DOUTREPONT. Rapport sur le grand prix de littérature (le lyrisme d'Albert Mockel).

**Revue belge de philologie et d'histoire.** 1935, octobre-décembre. — A. CHARLES. La recension B' du roman d'Alexandre. — Ét. SABBE. L'importation des tissus orientaux en Europe centrale au haut Moyen Age. ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles; suite. — Baron Jean DE BÉTHUNE. Les premiers jours de la Révolution brabançonne dans le Courtrais, 2 novembre-19 décembre 1789. — Léon HERRMANN. Notes critiques sur Horace. — J. DE STURLER. Une démarche politique inconnue de Jean III, duc de Brabant, 1337-1338. — Albert Douglas MENUT. Latin ms. of the *Nicomachean Ethics* at the Bibliothèque nationale (avec un fac-similé du « Liber ethicorum » du fonds latin 12954). — H. NELIS. Style d'Utrecht aux Quatre-Métiers à la fin du Moyen Age (les Quatre-Métiers étaient au Moyen Age une province administrative de la province d'Utrecht à juridiction propre. Il était donc utile de fixer le début de l'année ecclésiastique et civile; vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, le style de Noël, qui était celui de Noël ou d'Utrecht). = **Comptes-rendus.** Lorrimer. Aristotelis qui fertur *Libellus de Mundo* (l'étude minutieuse des variantes ne permet pas de donner

des conclusions certaines). — *J.-R. Vieillefond*. Jules Africain. Fragments des *cestes* (ou talismans), provenant de la collection des tacticiens grecs. — *Alfred Kapelmacher et Mauriz Schuster*. Die Literatur der Römer bis zur Karolingerzeit (très remarquable). — *Sénèque*. L'Apocoloquintose du Divin Claude ; texte établi et traduit par *R. Waltz* (remarquable). — *K. Svoboda*. L'esthétique de saint Augustin et ses sources (remarquable). — *Alfred Jeanroy*. La poésie lyrique des Troubadours (excellent). — *Edmond Egli et Pierre Martino*. Le débat romantique en France : 1813-1830 (tome I, qui compte près de 500 pages d'une composition compacte). — *Élizabeth Grier*. Accounting in the Zenon papyri (bonne étude sur l'histoire de la comptabilité grecque et romaine). — *Gholam-Reza Kian*. Introduction à l'histoire de la monnaie et histoire monétaire de la Perse, des origines à la fin de l'époque parthe (beaucoup d'érudition, mais aussi de fautes typographiques et de coquilles). — *Pierre Waltz*. Le monde égéen avant les Grecs (on y trouvera plaisir et profit). — *Jean Audiat*. Le Trésor des Athéniens. — *C. Bradford Welles*. A study in greek epigraphy (avec douze planches). — *Ferdinand Lot, Christian Pfister, Fr.-L. Ganshof*. Les destinées de l'Empire en Occident, 395-888. — *Joseph Calmette*. Le monde féodal (Charles Verlinden note bon nombre d'ouvrages qui manquent à la bibliographie). — *Johannes Ramackers*. Papsturkunden in der Nederlanden, I (dépouillement minutieux, mais avec des lacunes). — *Léon-E. Halkin et Georges Dansaert*. Charles de Lannoy, vice-roi de Naples (biographie solidement documentée). — *L. van der Essen*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545-1592. — *J. Denucé*. Inventaire des Affaitadi, banquiers italiens à Anvers, de l'année 1568 (beaucoup d'utiles documents). — *Henri Brocher*. Le rang et l'étiquette sous l'Ancien Régime (agréable et instructif). — *Victor-L. Tapié*. La politique étrangère de la France, 1616-1621 (abondante information). — *Joh. Haussleitner*. Der Vegetarismus in der Antike (bonne étude sur une question embrouillée et difficile). — *H. Wiessner*. Sachinhalt und wirtschaftliche Bedeutung der Weistümer in deutschen Kulturgebiet (bon livre sur un sujet important). — *Ludwig Beutin*. Der deutsche Seehandel im Mittelmeergebiet bis zu den Napoleonischen Kriegen (important et très méthodique). — *Guillaume de Jerphanion*. Une nouvelle province de l'art byzantin : les églises rupestres de Cappadoce (ouvrage magistral). = Bibliographie (troisième partie, qui traite des sciences auxiliaires de l'histoire) et Ouvrages belges nouveaux. = Périodiques. = Chronique (compte-rendu de la seizième session annuelle du Comité de l'Union académique internationale). Le sixième Congrès international de l'histoire des religions qui s'est tenu à Bruxelles en septembre 1935. Commission des « Codices latini antiquiores ». — Roncevaux et ses monuments. — Bibliographie de la papyrologie. — Commissions des « Monumenta musicae Byzantinae » et de la « Forma orbis romani ». La tachygraphie grecque. — Le volume se termine, comme il convenait, par une étude nécrologique sur Henri Pirenne, avec un portrait, par F. QUICKE.

## ÉTATS-UNIS

**The American historical Review**. 1935, octobre. — Ralph Volney HARLOW. The rise and fall of the Kansas Aid movement (les sociétés d'aide aux émigrants de Nouvelle-Angleterre, de New-York, de l'Ohio, n'ont guère contribué à faire du Kansas un État libre. Mais, en excitant les haines, elles furent une des causes pro-



chaines de la guerre civile). — Jeannette Paddock NICHOLS. The politics and personalities of silver repeal in the United States senate (expose l'histoire de l'abrogation du Sherman Silver Purchase Act de 1890, marquée par l'échec de l'obstruction des « silverites », de la clôture voulue par les partisans de Cleveland, et l'action finale de Sherman). — Thomas A. BAILEY. The sinking of the *Lusitania* (l'auteur analyse les conditions dans lesquelles eut lieu le torpillage du *Lusitania*. Il suggère que l'intense chaleur dégagée par la torpille fit exploser les onze tonnes de poudre contenues dans les cartouches transportées. Il montre l'imprudence des Américains, qui, pour gagner quelques heures, préférèrent un paquebot allié à un vaisseau neutre, et dénonce les fautes du capitaine du *Lusitania*). — Charles A. BEARD. That noble dream (à l'encontre de M. J. H. Robinson, croit que la conception économique de l'histoire, bien loin de menacer la vitalité de l'American Historical Association, marque un bienfaisant élargissement des préoccupations des historiens. Quelques renseignements autobiographiques). — Randolph G. ADAMS. An effort to identify John White (il s'agit d'un colon de Roanoke qui vécut au XVI<sup>e</sup> siècle, auteur de soixante-cinq aquarelles consacrées à l'Amérique). — Lawrence KINNAIRD. Clark Leyba letters (reproduction et commentaire de vingt-cinq lettres échangées entre Leyba, lieutenant gouverneur de Saint-Louis, et George Rogers Clark ou à son sujet, 6 juin 1778-25 octobre 1779). = **Comptes-rendus.** Edwin R. A. Seligman, Alvin Johnson. Encyclopaedia of Social Sciences, vol. XIV-XV (énumère et définit les sciences sociales ; excellent index). — Carl L. Becker. Everyman his own historian (l'auteur, qui doute de la valeur de la liberté intellectuelle, donne une bonne étude psychologique de Jeremiah Wynkoop, Diderot, M<sup>me</sup> Roland. Une très bonne dissertation sur le Kansas). — R. W. Seton-Watson. A history of the Roumanians from roman times to the completion of unity (c'est la meilleure histoire du peuple roumain qu'il y ait en langue anglaise. Elle critique à l'occasion la politique britannique). — Robert Harbold Mac Dowell. Stamped and inscribed objects from Seleucia (très utile). — Alfred Doren. Italienische Wirtschaftsgeschichte (œuvre posthume de grand mérite, bibliographie de trente pages). — Eugen von Frauenholz. Das Heerwesen der germanischen Frühzeit, des Frankenreiches, und des ritterlichen Zeitalters (sous l'apparence d'une histoire, ce livre est de la propagande de guerre allemande). — René Grousset. Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem, t. I, II (l'auteur s'est trop servi d'ouvrages de seconde main, comme ceux de Chalandon). — P. S. Allen, H. M. Allen, H. W. Garrod. Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami (publication de lettres écrites de janvier 1529 à juillet 1530 et relatives à Henri VIII, aux Anabaptistes, à la Diète d'Augsbourg). — Harcourt Brown. Scientific organizations in seventeenth-century France (donne beaucoup de détails sur les associations et assemblées qui précéderent l'Académie des sciences, ainsi que sur certains savants gassendistes comme Petit, Thévenot, Auzout, ou d'importance internationale comme Mersenne, Oldenburg, Justel). — William Haller. Tracts on Liberty in the Puritan Revolution, t. I, II, III (édition savante de dix-neuf tracts puritains propres à illustrer l'évolution vers la tolérance religieuse et la démocratie politique). — William A. Shaw. Calendar of Treasury Books, preserved in the Public Record Office, Introduction to Volumes XI-XVII, covering the years 1695-1702 (brillante étude des finances publiques à une époque critique qui fut marquée par la séparation de la liste civile, des dépenses militaires et navales, qui firent dès lors l'objet de votes annuels). —



*Paul Harsin.* John Law. Œuvres complètes (après une longue introduction et de bonnes remarques critiques, l'auteur publie des textes inédits). — *J. G. Van Dillen.* History of the principal banks accompanied by extensive bibliographies of the history of banking and credit in eleven European countries (le volume, qui compte 480 pages, est écrit en français, en allemand, en anglais. Particulièrement neuves sont les dissertations de Heckscher sur la Banque de Suède, du Dr Richard sur les cinquante premières années de la Banque d'Angleterre). — *Alma Söderhjelm.* Marie-Antoinette et Barnave. Correspondance secrète, juillet 1791-janvier 1792 (les quatre-vingt-dix-neuf lettres qui constituent cette correspondance sont authentiques, mais l'interprétation donnée par Heidenstamm est inadmissible). — *Reginald Somerset Ward.* Maximilien Robespierre : a study in deterioration (M. Ward voit mieux Robespierre à l'aide de sa théologie chrétienne que M. Mathiez le vit jamais avec son marxisme dit Crane Brinton). — *Sabry.* L'empire égyptien sous Ismaïl et l'ingérence anglo-française, 1863-1879 (en réaction contre Lord Cromer, qui attribua la crise égyptienne à la prodigalité du khédive Ismaïl, M. Sabry réhabilite le souverain et trace des portraits peu flattés de Lesseps et de plusieurs hommes d'affaires anglais). — *David Edward Owen* (à ce livre remarquable et documenté font défaut une étude de la phase indoue du commerce de l'opium et de la politique chinoise à l'égard du poison). — *Dr Herbert Michaëlis.* Die auswärtige Politik Preussens, 1858-1871. Band VIII : August 1866 bis Mai 1867 (ce recueil de 624 documents, dont 432 inédits, ajoute du nouveau à l'étude des rapports austro-allemands. Malheureusement, les textes italiens et russes qui n'ont pas été utilisés pourront modifier la perspective). — *H. Ritter von Srbik.* Quellen zur deutschen Politik Oesterreichs, 1859-1866. Band I : Juli 1859 bis November 1861 (ce recueil de 546 documents, dont 9 seulement ne sont pas inédits, tirés des dépôts d'archives de Vienne et des collections particulières des familles Rechberg, Esterhazy, Mensdorff, Biegeleben, précise la politique prussienne de l'empereur François-Joseph). — *C. R. M. F. Cruttwell.* A history of the Great War, 1914-1918 (l'auteur a publié la meilleure histoire courte de la guerre qui soit écrite en anglais). — *Liddell Hart.* A history of the World war (M. Liddell Hart, trompette-major des adversaires des militaires, excommunique l'État-major des armées de 1914). — *Mary Countess Minto.* India, Minto and Morley, 1905-1910 (ce tableau vivant et intéressant, généralement équitable, sous-estime les difficultés de Lord Morley). — *Joint Committee on Indian Reform,* Session 1933-1935, vol. I (ce rapport, admirablement condensé, a depuis constitué la base du Government of India Bill). — *Samuel Eliot Morison.* The founding of Harvard College (dans ce livre important, de lecture agréable, et à propos des quinze premières années de l'histoire du collège de Harvard, l'auteur insiste sur l'influence d'Emmanuel College de Cambridge. Important compte-rendu de M. Anson Phelps-Stokes). — *Isabel Mac Beath Calder.* The New Haven Colony (en dépit d'une certaine monotonie et d'une insuffisante clarté, le livre est utile et précis). — *Allen French.* The first year of the American Revolution (ce livre solide, important, qui étudie bien les opérations militaires, apporte un démenti aux déterministes de l'histoire économique). — *Josef Stulz.* Die Vereinigten Staaten von Amerika (précis, assez impartial, insuffisant pour les années 1850-1864). — *Dr Friedrich Luckwaldt.* Der Aufstieg der Vereinigten Staaten zur Weltmacht (interprétation judicieuse et équilibrée). — *Carlton Savage.* Policy of the United States toward maritime Commerce in War (ce recueil de

166 documents bien choisis étudié sous toutes ses faces les droits des neutres ; pas d'index). — *Gilbert H. Barnes, Dwight L. Dumond*. Letters of Theodore Dwight Weld, Angelina Grimké Weldt, and Sarah Grimké, 2 volumes (capital pour l'histoire du mouvement abolitionniste ; T. D. Weld ne doit pas rester une figure de second plan dans l'histoire nationale). — *Douglas Southall Freeman*. R. E. Lee : a Biography, vol. III, IV (biographie exhaustive particulièrement neuve dans ses exposés de la situation de l'armée sudiste avant Gettysburg, de la vie du héros à Washington College). — *Reginald C. Mac. Grane*. Foreign bond holders and American state debts (après la crise de 1837, six États ne payèrent qu'une partie de leur dette, après la reconstruction huit États, dont sept sudistes, firent de même). — *Harold Francis Williamson*. Edward Atkinson : the biography of an American liberal, 1827-1925 (biographie érudite insuffisamment vivante et humaine d'un inventeur yankee, libre-échangiste convaincu, auteur de 300 brochures polémiques). — *George Frederick Howe*. Chester A. Arthur : a quarter century of machine Politics (faute d'avoir pu trouver des documents personnels, l'auteur a écrit une biographie dépourvue de vie). — *International Bibliography of Historical Sciences*, vol. V, VII. — *Arnaldo Momigliano*. Claudius : the Emperor and his achievement (marque une réaction contre Tacite). — *Johan Plesner*. L'émigration de la campagne à la ville libre de Florence au XIII<sup>e</sup> siècle (dans ce livre admirablement documenté, composé d'après les textes de deux communautés rurales, M. Plesner rejette l'idée d'une bourgeoisie florentine sans terres et hostile aux propriétaires de la campagne). — *Eleanor C. Lodge*. English constitutional documents, 1307-1485 (recueil de 400 textes choisis destinés à combler les lacunes entre les Select Charters de Stubbs et les Tudor Constitutional Documents de Tanner. Destiné aux étudiants). — *G. Constant*. The Reformation in England (excellent). — *M. M. Knappen*. Two Elizabethan puritan diaries, by Richard Rogers and Samuel Ward. — *Franklin C. Palm*. Europe since Napoleon (excellent, vivant). — *Dwight E. Lee*. Great Britain and the Cyprus convention policy of 1878 (utile, bonne bibliographie, quarante pages de documents). — *Saar Atlas* (bon). — *Lyon Sharman*. Sun yat Sen, his life and its meaning : a critical biography (c'est la première biographie critique qu'il y ait du père de la République chinoise). — *Rufus Kay Wyllys*. Pioneer Padre : the life and times of Eusebio Francisco Kino (biographie élémentaire d'un missionnaire jésuite qui vécut en Arizona et au Sonora). — *Edward S. Corwin*. The twilight of the Supreme Court : a history of our constitutional theory (excellent). — *Nathan G. Goodman* (suite d'excellentes esquisses, plus qu'une biographie complète, étude trop courte de son action antialcoolique). — *Claude Moore Fuess*. Amherst, the story of a New England College. — *William Norwood Brigrance*. Jeremiah Sullivan Black : a defender of the Constitution and the ten commandments (donne un bon exposé de la période troublée, novembre 1860-mars 1861, d'après les documents laissés par l'Attorney-General de Buchanan). — *The Economic Literature of Latin America* : a tentative bibliography, vol. I (liste de 6,244 ouvrages, bien classés. Bonne introduction). = **Chronique**. Le septième Congrès historique scandinave s'est réuni à Upsal, du 9 au 12 août, en présence de 400 personnes, dont plusieurs Américains. Il a étudié l'époque de Charles XII, l'histoire paysanne et militaire. — M. T. Adams vient de publier *Outline of Town City Planning* (Russell Sage Foundation), qui ne manquera pas d'intéresser les urbanistes. — Dans la *Catholic Historical Review*, M. Ernest Stein a écrit un article intitulé La période

byzantine de la papauté (juillet 1935). = 1936, janvier. M. I. ROSTOVITZ. The Hellenistic world and its economic development (la prospérité économique de la Grèce, compromise au IV<sup>e</sup> siècle, renouée sous Alexandre, en déclin sous les premiers Lagides et Séleucides, ne reprit son essor qu'à l'ère romaine, quand le monde méditerranéen constitua une unité commerciale vivante). — Stanley PARGELLIS. Braddocks defeat (d'après l'analyse d'un document récemment trouvé à Windsor et du témoignage de témoins oculaires, l'auteur montre que la défaite de Braddock, loin de prouver l'insuffisance dans le Nouveau Monde des méthodes tactiques de l'Ancien, s'explique par les erreurs techniques des chefs de la colonne, d'ailleurs connues à l'époque même par le duc de Cumberland). — J. G. RANDALL. Has the Lincoln theme been exhausted (nonobstant le grand nombre des publications consacrées à Lincoln, beaucoup de documents ont été peu ou mal utilisés : des milliers de lettres contenues dans 126 caisses conservées à la *Library of Congress*, des textes de discours, de Diaries. M. Randall propose aux historiens un certain nombre de problèmes critiques et historiques). — J. B. LOCKEY. A neglected aspect of Isthmian Diplomacy (la Nouvelle-Grenade ne consentit à signer avec les États-Unis le traité du 12 décembre 1846 que par peur des intrigues anglaises). — William M. ROBINSON JR. The second Congress of the Confederate States : Enactments at its Second and Last Session (157 lois furent votées en session publique, 20 en session secrète, 12 mesures particulières furent aussi adoptées). = **Comptes-rendus.** H. A. L. FISHER. A History of Europe. Vol. I : Ancient and medieval (le tiers de cette brillante interprétation est consacré à l'antiquité grecque et romaine). — William Lynn WESTERMANN et Elisabeth Sayre HASENÄHRL. Zenon Papyri : Business papers of the third century B. C. dealing with Palestine and Egypt, vol. I (recueil de cinquante-huit papyrus, dont quarante-neuf inédits, tirés des archives de Zenon, agent d'Apolonius, ministre de Ptolémée Philadelphie). — Erwin R. GOODENOUGH. By light ; light : the mystic gospel of hellenistic judaism (dans cette étude extrêmement originale, l'auteur fait de Philon le porte-parole d'une secte juive ésotérique). — J. DENUÉ. Inventaire des Affaitadi, banquiers italiens à Anvers de l'année 1568 (l'inventaire, préparé en 1568 par J. B. Affaitadi, comparable à celui des Fuggers, fournit d'importants renseignements sur l'activité internationale d'une grande maison de banque au XVI<sup>e</sup> siècle). — J. Y. LE BRANCHU. Écrits notables sur la monnaie : XVI<sup>e</sup> siècle, de Copernic à Davanzati (excellente introduction ; il était inutile de reproduire la *Réponse de Bodin* (édition Hauser). — *Discourse of the Common Weal* (édition Lamond). — Edward HUGHES. Studies in administration and finance 1588-1825, with special reference to the history of salt taxation in England (précis, utile, austère). — Walter SIMONDS, C. H., W. A. Oldfather. De jure naturae et gentium libri octo, by Samuel Pufendorf (bonne introduction ; traduction précise). — Dr Otfried NIPPOLD et Joseph H. DRAKE. Jus gentium methodo scientifica pertractum, by Christian Wolff (le traducteur a saisi l'esprit de l'original. L'introduction du Dr O. Nippold explique l'importance de l'œuvre de C. Wolff, même en dehors du droit international). — A. de Saint-Léger et Philippe SAGNAC. La prépondérance française. Louis XIV, 1661-1715 (excellente interprétation digne d'A. Sorel, surtout au livre III : La rénovation intellectuelle de l'Europe). — P. LAZARD. Vauban, 1633-1707 (livre riche de substance, particulièrement sur l'histoire du génie et les idées politiques du maréchal ; « plus une autopsie qu'une synthèse »). — Winston CHURCHILL. Marlborough : his life and times, vol. III-IV (biographie précise, vivante).

— *L. G. Wickham Legg*. British diplomatic instructions, 1689-1789. Part IV : France, 1745-1789 (bon choix de documents dont la moitié intéressent les missions d'Albemarle, Stormont, Dorset). — *Norman Sykes*. Church and State in England in the XVIIIth century (intéressant ; l'exposé n'est pas assez chronologique). — *Mary Dorothy George*. Catalogue of political and personal satires preserved in the Departments of Prints and Drawings in the British Museum. Vol. V : 1771-1783 (important ; 200 brochures au moins furent publiées sur l'Amérique et furent généralement favorables aux colons). — The history of « the Times ». Vol. I : The thunderer in the making, 1785-1841 (excellent et nuancé ; le livre comprend trois parties qui correspondent aux trois phases de l'histoire du journal : sa fondation, par James Walter I, pour lancer un système breveté d'impression ; son sauvetage, par John Walter II, qui donna au *Times* une base économique solide ; la conquête d'une influence politique grâce à Thomas Barnes). — *William M. Clyde*. The struggle for the freedom of the Press from Caxton to Cromwell (bien que ne tenant pas toutes les promesses de son titre, l'ouvrage constitue un excellent complément à l'History of English Journalism to the foundation of the Gazette de *J. B. Williams*). — *J. Daniel Chamier*. Fabulous monster (c'est une quasi-réhabilitation de Guillaume II). — *William Henry Chamberlin*. The Russian Revolution 1917-1921, 2 vol. (œuvre habile et utile, insuffisante sur la période du communisme de guerre, excellente pour la seconde campagne du Kouban). — *Dumas Malone*. Dictionary of American Biography. Vol. XV-XVI : Platt Seward (ces deux volumes donnent 1,362 biographies écrites par 716 collaborateurs. Les articles sont souvent remarquables. Pourquoi Dred Scott, Sacco et Vanzetti ou le dément Daniel Pratt ont-ils été honorés d'un article? (A. M. Schlesinger). — *Percy A. Scholes*. The Puritans and Music in England and New England : a contribution to the cultural history of two nations (l'auteur de cet ouvrage polémique prouve que les Puritains ne furent point hostiles à la musique séculière). — *Roland Dennis Hussey*. The Caracas Company, 1728-1784 ; a study in the history of Spanish monopolistic trade (bonne histoire d'une compagnie, qui, nonobstant l'appui de la couronne, ne put tirer profit de son monopole ; un très bon chapitre sur les origines du libre-échange). — *Andrew C. Mac Laughlin*. A constitutional history of the United States (exposé définitif du conflit constitutionnel au moment de la Sécession ; l'auteur, un State Rights Federalist, accepte la doctrine qu'il y a un champ d'action absolument réservé aux États ; l'ouvrage est très riche de faits et d'idées). — *Clarence Edwin Carter*. The Territorial papers of the United States. Vol. I : General ; II, III : The Territory Northwest of the River Ohio, 1787-1803 (très bon choix de documents bien annotés : les notes relatives aux campagnes de Saint-Clair et de Wayne sont de véritables bibliographies ; le Journal of Executive Proceedings, récemment découvert et ici publié, constitue un très précieux document). — *Frederick Jackson Turner*. The United States, 1830-1850 : the Nation and its Sections (« testament spirituel » inachevé de l'historien de la frontière ; excellente interprétation). — *Archer Butler Hulbert* and *Dorothy Printup Hulbert*. The Oregon crusade : a cross land and sea to Oregon (recueil de textes inédits, dont quelques-uns sans intérêt, sur les rapports entre l'Orégon et les îles Hawaï). — *Philip Ashton Rollins*. The Discovery of the Oregon Trail : Robert Stuart's narratives (bonne édition d'un texte important, mais qui laisse sans solution un certain nombre de problèmes). — *Donald Barr Chidsey*. The Gentleman from New York : a life of Roscoe Conkling (bon exemple

de biographie anecdotique, mais qui n'apprend rien d'essentiel). — *Walter Millis*. Road to war : America 1914-1917 (« une œuvre de propagande pacifiste bien déguisée, une histoire diplomatique partielle, une bonne introduction à l'étude de l'opinion publique et, surtout, une preuve fort opportune des risques que comporte la neutralité ». R. J. Sontag). — *Frank H. Simonds*. American Foreign Policy in the post-war years (analyse pénétrante). — *A. Lods*. Des prophètes à Jésus. I : Les prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme (vivante étude psychologique des prophètes ; date le livre d'Ézéchiel du VI<sup>e</sup> siècle). — *C. Guignebert*. II : Le monde juif au temps de Jésus (œuvre magistrale). — *Joseph Calmette*. L'élaboration du monde moderne (les horizons de l'auteur sont plus vastes que dans les ouvrages similaires). — *Elgin Groseclose*. Money : the human conflict : a survey of monetary experience (étude des crises monétaires ; l'auteur préconise de fixer la valeur de l'once d'or à \$ 150). — *Arturo Castiglioni*. The Renaissance of medicine in Italy (ce n'est point une simple étude de progrès techniques ; l'auteur montre le lien entre le développement des études médicales et la renaissance intellectuelle). — *Léon van der Essen*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545-1592. T. IV : Le siège d'Anvers, 1584-1585 (l'auteur de ce remarquable volume se place à un point de vue trop étroit). — *Ernest J. Simmons*. English literature and culture in Russia, 1553-1840 (utile pour l'histoire de la littérature et des journaux de 1750 à 1840). — *Percy Millican*. The register of the Freemen of Norwich, 1548-1713 (l'auteur de cette excellente édition fournit d'intéressants renseignements sur l'histoire économique). — *Charles-H. Pouthas*. Une famille de bourgeoisie française de Louis XIV à Napoléon (l'auteur a eu le double mérite de préciser les origines de Guizot et de lier l'histoire de sa famille à l'histoire générale). — *B. Maurel*. Cahiers de doléances de la colonie de Saint-Domingue pour les États généraux de 1789 (excellent). — *Robert Demoulin*. Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province : étude critique d'après les sources (précis, utile). — *Stephen Graham*. The tsar of freedom : the life and reign of Alexander II (bon ouvrage de vulgarisation ; excellents chapitres consacrés aux rapports anglo-russes et à la guerre de 1877-1878). — *Pearl Boring Mitchell*. The Bismarckian policy of conciliation with France 1875-1885 (intéressant ; documentation incomplète, faute d'avoir utilisé Schweintz, Waldersee, Ballhausen et les revues). — Lord Riddell's intimate diary of the Peace conference and after : 1918-1923 (ici Lord Riddell se cantonne dans le rôle d'un « Boswell » de Lloyd George : il confirme le fait que l'information de cet homme d'État était purement journalistique). — *Curtis Putnam Neels*. The money supply of the American colonies before 1720 (l'auteur donne une excellente analyse des exportations invisibles du commerce avec l'Amérique du Sud). — *W. Stewart Wallace*. Documents relating to the North West Company (recueil de trente-deux documents, 1772-1827, suivis d'un excellent dictionnaire biographique). — *George Rutledge Gibson*. Journal of a soldier under Kearny and Doniphan 1846-1847 (bonne édition). — *Gaston Nerval*. Autopsy of the Monroe Doctrine : the strange story of Inter American Relations (exposé vivant d'une thèse discutable). — **Chronique**. La quatrième Conférence historique anglo-américaine aura lieu à Londres du 6 au 11 juillet 1936. — On annonce la mort de Louis O'Brien, auteur de *Innocent XI and the Revocation of the Edict of Nantes*, 1930 ; de James Field Willard, spécialiste des institutions anglaises du XIV<sup>e</sup> siècle et de l'histoire du Colorado. — Une bonne bibliographie de l'histoire de l'Égypte gréco-romaine a paru en sep-



tembre 1934 dans le *Journal of Egyptian Archeology*. — M. Robert Dudley Edwards vient de publier *Church and State in Tudor Ireland*, et M. Hasso von Wedel, *Die estlandische Ritterschaft, vornehmlich zwischen 1710-1783*. E. PRÉCLIN.

**The national geographic Magazine.** 1936, mars. — Frederick SIMPICH. Northern California at work (avec une carte montrant, en un détail saisissant, l'œuvre accomplie en Californie par l'être chétif qu'on appelle un homme ; la récolte des fruits et des fleurs et leur distribution dans le monde pendant le siècle qui a suivi la « ruée sur l'or »). — Bridges, from grapevine to steel (histoire de la construction des ponts depuis le temps où Xerxès fit jeter un pont sur l'Hellespont, jusqu'à l'emploi moderne de l'acier). — W. Langton KINN. A palette from Spain (un voyage en Espagne est plein de contrastes, surtout en ce qui concerne la richesse et la diversité des couleurs dans les principales villes). — J. Ortiz ECHAGÜE. Flashing fashions of old Spain (la mode dans les régions de l'Espagne où survivent les usages des temps anciens).

**The Journal of modern history.** 1936, mars. — Arthur P. WHITAKER. Louisiana in the treaty of Basel (utilise les documents conservés aux Archives historiques de Madrid, qui permettent de mieux connaître les travaux préparatifs du traité de Bâle en 1795). — Lawrence D. STEEFEL. The Rothschilds and the Austrian loan of 1865. — Carl F. BRAND. British labor and the international during the great war (abondante bibliographie). — Louis GOTTSCHLER et James L. MACDONALD. Letters on the management of an estate during the Old Regime (publient les douze lettres qui nous restent de la correspondance de Jean Gérard, qui fut chargé de gérer les biens du marquis de La Fayette pendant sa minorité, 1774-1775). — Henry Bertram HILL. The constitutions of continental Europe 1789-1813 (abondante bibliographie). = **Comptes-rendus.** Oliver J. G. Welch, C. J. Pennethorne Welch, Hughes, Howard et Walker. A modern history of Europe, 1046-1918. — A. Clarence Flick. Modern world history since 1775 (origines et développement de la civilisation contemporaine). — T. W. Riker. A short history of modern Europe. — Philip P. Jessup et Francis Deak. Neutrality ; its history, economics and law, vol. I (origines, depuis le x<sup>ve</sup> siècle jusqu'au milieu du xvi<sup>ie</sup>. Documentation considérable). — H. A. Windham. The Atlantic and slavery (apprend beaucoup de nouveau). — R. W. Chambers. Thomas More (insuffisant). — Louis B. Wright. Middle class culture in Elizabethan England (beaucoup d'utiles renseignements bibliographiques). — Carlo Morandi. Relazioni di ambasciatori sabaudi, genovesi e veneti, 1693-1713, vol. I (admirable compilation). — A. Mervyn Davies. A biography of Warren Hastings (biographie intéressante, mais un peu superficielle). — Samuel F. Bemis. The diplomacy of the American Revolution (information considérable ; mais beaucoup d'erreurs typographiques). — John Rydjord. Foreign interest in the independence of New Spain (bonne introduction à l'histoire de la guerre pour l'indépendance, 1789-1810). — Frank Ongley Darvall. Popular disturbances and public order in Regency England 1811-1817 (histoire des émeutes ouvrières provoquées par les Luddites, ou partisans du capitaine Ludd, autrement dit le « roi Lud », qui voulaient détruire les machines). — Robert Demoulin. Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province (étude critique d'après les sources. Remarquable). — Vernon J. Puryear. International economics and diplomacy in the Near East (étude sur la politique commerciale de l'Angleterre dans le Levant, 1834-1853 ; en particulier sur



la convention de 1838 ; mais l'auteur n'a pas utilisé les documents turcs). — *Hans Rosenberg*. Die nationalpolitische Publizistik Deutschlands, bis zum Ausbruch des deutschen Krieges (modèle de bibliographie critique). — *R. W. Seton-Watson*. Disraeli, Gladstone and the Eastern question (étude minutieuse sur le conflit entre Gladstone et Disraeli). — *Walter G. Wirthwein*. Britain and the Balkan crisis 1875-1878 (important ; corrige certains passages de Seton-Watson). — *Albert K. Weinberg*. A study of nationalist expansion in American history. — *Walter Millis*. Road to war. America 1914-1917 (remarquable). — *Merle Painsod*. International socialism and the World War. — *Nina Almond et Ralph Haswell Lutz*. The treaty of St-Germain (étude critique sur les documents concernant le Grand Conseil de la conférence de Paris sur la paix, 1919).

*Speculum*. 1936, janvier. — *A. A. VASILIEV*. The foundation of the empire of Trebizond, 1204-1222 (minutieux exposé, appuyé par une imposante documentation). — *Charles Holt TAYLOR*. Some new texts on the Assembly of 1302 (publie les lettres royales adressées au sénéchal de Carcassonne pour la convocation aux États généraux, les ordres du sénéchal au viguier de Béziers et la réponse de Pézenas). — *John R. REINHARD et Vernam E. HULL*. Bran and Sceolang (Bran et Sceolang étaient deux chiens de chasse de Finn MacCumail ; leur légende est tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale d'Irlande ; place qu'ils occupent dans la littérature de l'Irlande ancienne). — *Henry S. LUCAS*. Diplomatic relations between England and Flanders, 1329-1336 (d'après un acte de notaire dressé à Bruges en août 1334 ; histoire des négociations engagées entre le roi Édouard III et le comte Louis de Crécy, comte de Flandre. Publie un très long texte latin de 1334, conservé au P. Record Office ; pages 73-87). — *Ruth CROSBY*. Oral delivery in the Middle ages (étude sur les procédés employés au Moyen Age pour transmettre les textes littéraires provenant de la tradition orale. Bibliographie des textes français du Moyen Age examinés à ce point de vue par l'auteur, avec citations à l'appui). — *Urban T. HOLMES*. Gerald the naturalist (étude sur la manière dont le chroniqueur gallois Géraud de Barri décrit la faune si variée de l'Irlande). — *J. S. P. TATLOCK*. The origin of Geoffrey of Monmouth's Estrildis (ce personnage, qui paraît dans une pièce faussement attribuée à Shakespeare, tire son origine non pas de Geofroi de Monmouth, mais des *Gesta Pontificum* de Guillaume de Malmesbury, 1125). — *Robert WITHINGTON*. Braggart, Devil and Vice (note sur certains personnages comiques tels que le Fanfaron, le Diable et le Vice, qui paraissent dans le drame anglais au Moyen Age. Le Vice est proche parent du Diable). — *Clark H. SLOVER*. A note on the names of Glastonbury. — *Lynn THORNDIKE*. Peter of Abano and the Inquisition (quelques menus faits nouveaux sur le procès fait par l'Inquisition à Pierre d'Abano, le célèbre médecin et professeur de Padoue, qui, vers 1502, niait l'existence réelle du Diable). = *Comptes-rendus*. *W. Andreas*. Deutschland vor der Reformation (œuvre singulière dont les idées générales sont inadmissibles pour les historiens). — *Umberto Dorini*. Statuti dell'Arte di Por S. Maria del tempo della Repubblica (tome II des Sources relatives à l'histoire des corps de métier à Florence). — *George Lee Haskins*. The statute of York and the interest of the Commons (bonne étude sur le statut d'York en 1322 ; mais qui ne résout pas tout le problème). — *Halldor Hermannsson*. Icelandic illuminated mss. of the Middle Ages (contient quatre-vingts beaux fac-similés de manuscrits sur vélin). — *Abbé Victor Leroquais*. Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France (cinq

volumes très remarquables). — *Eleonor C. Lodge et Gladys A. Thornton*. English constitutional documents, 1307-1485 (compilation qui rendra un grand service aux étudiants). — *Lucienne Meyer*. Les légendes des matières de Rome, de France et de Bretagne, dans le *Panthéon* de Godefroi de Viterbe (utile commentaire, mais incomplet). — *Ramón Menéndez Pidal*. The Cid and his Spain (admirable biographie du héros de l'épopée espagnole). — *Monumenta musicae Byzantinae*. I : *Sticherarium*. — *H. J. W. Tillyard*. Handbook of the middle Byzantine musical notation. — *Arthur G. Ruston et Denis Witney*. Hooton Pagnell; the agricultural evolution of a Yorkshire village (bonne étude sur les transformations agricoles par les procédés de l'« inclosure » et de la rotation). — *P. Viktor Schurr*. Die Trinitätslehre des Boethius im Lichte der « Skythischen Kontroversen ». — *Dom A. Wilmarit*. Auteurs spirituels et textes dévots du Moyen Age (très remarquable).

## GRANDE-BRETAGNE

**Bulletin of the Institute of historical Research**. 1936, février. — *H. G. Richardson et G. O. Sayles*. Early coronation records (ces documents, qui, dans leur forme officielle, remontent au XIII<sup>e</sup> siècle, se classent en deux séries, l'une pour les cérémonies officielles ou laïques du couronnement, l'autre pour la partie liturgique. L'historien tient à savoir en quoi consistait le serment qu'il doit prêter et le sens que les contemporains lui attribuaient ; le liturgiste veut connaître le détail du couronnement des rois. De là une double série de documents dont la première est exposée dans le présent article. Le plus ancien document officiel sur le sujet remonte au couronnement d'Aliénor de Provence et de Henri III en 1236. Les sources sont indiquées avec une grande précision à la page 133). — *Marjorie Blatcher*. Distress infinite and the contumacions sheriff (origine et application de l'assignation en justice dite « distringas », qui permettait de retarder à l'infini l'époque où le jugement devait être rendu. Fortescue expliquait cette pratique déplorable parce que les juges ne pouvaient trop s'entourer de toutes les preuves nécessaires pour tranquilliser leur conscience. Il se rencontra que les plaideurs pouvaient ainsi attendre dix, vingt ou même quarante ans la fin d'un procès. Rôle joué dans ces cas par le shériff et sur le recours qu'on pouvait avoir contre lui considéré comme contumace). — *Margaret Sharp*. France, England and Navarre, 1359-1364 (publie deux lettres de Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui le montrent sous le jour le plus défavorable ; elles sont écrites à Édouard III en français). — *Id.* A fragmentary household account of John of Gaunt (texte en français adressé « de par le roy de Castille et de Leon, duc de Lancastre » le 27 septembre de l'an 1382). = **Comptes-rendus**. *George Lee Haskins*. The statute of York and the interest of the Commons. — *James Field Willard*. Parliamentary taxes on personal property 1290-1334 (étude remarquable d'un érudit qui connaissait à fond l'administration financière de l'Angleterre). — *Alfred von Wegerer*. Bibliographie zur Vorgeschichte des Weltkrieges (huit cents articles tirés du *Berliner Monatshäfte*). = Sommaire des thèses : *Hazel Mews*. Étude sur les livres qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, enseignaient aux enfants des classes moyennes les devoirs envers les enfants et leurs parents, ceux des serviteurs envers les maîtres, etc. — *T. W. Moody*. La colonisation de Londonderry et les rapports entre la ville et la Couronne, 1609-1641. — *R. R. Goodison*. L'Angleterre et le parti oran-

giste, 1665-1672. — V. H. SIMMS. Organisation du parti whig pendant la crise de l'exclusion, 1678-1681. — John Thomas. Le développement économique de la fabrication des poteries dans le comté de Stafford depuis 1730. = On rappelle que ces thèses sont présentées comme les « Positions » de l'École des chartes. = Additions et corrections au Dictionnaire de biographie nationale. — Acquisitions, classement et migration des manuscrits historiques.

**Bulletin of the John Rylands Library.** Vol. XX, n° 1. — C. H. ROBERTS. An unpublished fragment of the fourth Gospel (on y peut lire une cinquantaine de mots sur deux fragments de papyrus). — C. H. DODD. A new Gospel (minutieux commentaire de quatre assez longs fragments de papyrus récemment entrés au British Museum ; ils se rapprochent plus de Mathieu, de Marc et de Jean que de Luc, sans toutefois représenter une tradition réellement différente de tous les autres). — Rapide biographie d'Horace (pour son deuxième millénaire ; Horace naquit, en effet, en 65 av. J.-C. à Venusia en Apulie, et mourut le 27 novembre de l'an 8, dans sa cinquante-septième année). — C. R. CHENEY. Norwich cathedral priory in the fourteenth century (ce prieuré fut sans doute construit par l'évêque William Bate-man en 1346 ou 1347 ; le texte de ses mandements est donné à la suite). — T. FISH. Aspects of Sumerian civilization during the third dynasty of Ur ; suite. — Edward ROBERTSON. The disruption of Israel's monarchy before and after (avec une abondante bibliographie en appendice). — James Lowry CLIFFORD. The printing of mss. Mrs. Piozzi's anecdotes of Dr. Johnson (ces Anecdotes ont été annoncées le 23 mars 1786 et mises en vente deux jours après).

**The English historical Review.** 1936, janvier. — H. G. RICHARDSON. Heresy and the lay power under Richard II (avec une minutieuse bibliographie ; en appendice, trois lettres inédites, l'une sous le sceau privé du 9 mars 1392 et deux autres en français. L'une est adressée au chancelier et au Conseil du roi par la ville de Northampton, 28 avril 1392, pour dénoncer le maire, qui a « malement gouverné la ville par mayntenance de lollardy ». L'autre, du 27 mars 1397, demandant l'envoi de lettres du grand sceau pour traduire devant le Conseil deux lollards prisonniers). — Anthony STEEL. English government finance, 1377-1413 (avec des tableaux des recettes et des emprunts). — A. J. P. TAYLOR. European mediation, and the agreement of Villafranca, 1859 (perplexités du gouvernement anglais en face de la victoire française et de ses conséquences). — F. M. POWICKE. Henri Pirenne (dix pages bien remplies). — Philip GRIERSON. A visit of earl Harold to Flanders in 1056 (la date de cette visite, qui a été fortement contestée, est cependant très vraisemblable). — Miss Florence E. HARMER. Three Westminster writs of king Edward the Confessor (texte de ces trois documents, qui sont rédigés en anglo-saxon ; avec un long commentaire). — Charles JOHNSON. Waldric, the chancellor of Henry I (publie trois chartes de Guillaume II et de Henri I<sup>er</sup> adressées « Hugoni lardario » et « Haymoni dapifero »). — Reginald LENNARD. An unidentified twelfth-century customal of Lawshall, Suffolk (prouve que ce coutumier a bien été rédigé au temps de l'abbé Walter, abbé de Ramsey de 1133 à 1161). — F. M. POWICKE. The archbishop of Rouen, John de Harcourt, and Simon de Montfort in 1260 (produit plusieurs documents nouveaux ou mal interprétés sur le procès intenté par le roi Henri III à Simon de Montfort devant le Parlement. Simon était à cette époque un trop gros personnage pour être traité comme un ennemi du roi). — Seiriol J. A. EVANS. The

purchase and mortification of Mepal by the prior and convent of Ely, 1361 (documents concernant l'acquisition et l'amortissement du manoir de Mepal par le prieur et le monastère d'Ely; ils sont conservés dans les archives du doyen et du chapitre d'Ely). = **Comptes-rendus.** Comte *L. de Voinovitch*. Histoire de Dalmatie (remarquable). — *Ivan Dujčev*. Avvisi de Ragusa; documenti sull'Impero turco nel sec. XVII e sulla guerra di Candia (important recueil de documents concernant la diplomatie de Raguse de 1606 à 1663). — *Olga Dobiache-Rojdestvensky*. Histoire de l'atelier graphique de Corbie, de 651 à 830, reflétée dans les manuscrits de Lenigrad. — *H. Mitteis*. Lehnrecht und Staatsgewalt (bonne étude sur l'origine, le développement et le sens de la féodalité). — *Mrs D. Lobel*. The borough of Bury St. Edmunds (étude instructive sur l'origine et l'organisation d'une ville soumise à un seigneur ecclésiastique). — *J. F. Willard*. Parliamentary taxes on personal property, 1390-1534 (bonne étude sur l'administration financière au Moyen Age anglais). — *Leonardo Smith*. Epistolario di Pier Paolo Vergerio (important pour l'histoire de l'humanisme; Vergerio est l'auteur d'un traité *De ingenuis moribus* écrit entre 1400 et 1402, puis publié à Venise en 1472; il mourut à Budapest en 1444). — *Dom Alberto Caviglia*. Claudio di Seyssel. — *Vera Lewin*. Claude de Seyssel (traite surtout des œuvres politiques de Seyssel, tandis que dom Caviglia étudie surtout son activité diplomatique). — *Kenneth Pickthorn*. Early Tudor government (deux volumes très fouillés sur Henry VII et Henry VIII). — *Henri Mercier*. Un secret d'État sous Louis XIV et Louis XV : la double vie de Jérôme d'Erlach (intéressant pour l'histoire de la politique et des institutions de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle. Erlach, connu pour une assez vilaine histoire, naquit en 1667 et mourut en 1718; il fut enseveli en grande pompe comme étant « le père de sa patrie »). — *Alfred Coville* et *D. Harold Temperley*. Studies in anglo-french history, XVIII-XX<sup>th</sup> centuries (curieux, mais négligé dans le détail). — *Mary Dorothy George*. Catalogue of political and personal satires preserved in the Department of prints and drawings in the British Museum. Vol. V : 1771-1783. — The history of *The Times* : the « Thunderer » in the making, 1785-1841. — *Benedetto Croce*. History of Europe in the XIX<sup>th</sup> century (c'est en fait une étude sur l'origine et le triomphe de l'esprit libéral en Europe). — Early Victorian England 1830-1865. — *L. J. Burckhardt*. Briefe des Staatskanzlers Metternich-Winneburg an Grafen Buol-Schauenstein, 1852-1859 (important). — *G. P. Gooch* et *Harold Temperley*. British documents on the origins of the war, vol. X (très instructif). — *J. Allen*, Sir *T. Wolseley Haig*, *H. Dodwell*. The Cambridge shorter history of India. — *Robert Harbold McDowell*. Stamped and inscribed objects from Seleucia on the Tigris. — *Werner Jaeger*. Bedas metrische Vita sancti Cuthberti (édition définitive). — *G. B. Charle*. Old Norse relations with Wales. — *Chalfant Robinson*. The Memoranda roll of the King's Remembrance for Michelmas 1230-1231. — *J. Calmette*. L'élaboration du monde moderne (remarquable surtout en ce qui concerne le tableau de la vie sociale, artistique et intellectuelle). — *W. H. Waters*. The Edwardian settlement of North Wales in the administrative and legal aspects, 1284-1343 (remarquable). — *Bernard De Meester*. Le Saint-Siège et les troubles des Pays-Bas, 1566-1579. — *Philip P. Argenti*. The expedition of the Florentines to Chios, 1599 (d'après les documents diplomatiques et les dépêches militaires). — *H. Wilkinson*. The adventurers of Bermuda (apprend peu de nouveau). — *Le P. Marion Habig*. Critical biography of father Zénobe Membré, O. F. M., La Salle's chaplain and missionary

companion 1645-1689 (important surtout à cause des cartes concernant la découverte de l'estuaire du Mississippi, 9 avril 1682). — *H. Brocher*. Le rang et l'étiquette sous l'Ancien Régime. — *Cyrus H. Karraker*. The Hispaniola treasure (confus ; utiles renseignements fournis en appendice). — *Eberhard Rütter*. Politik und Kriegsführung, ihrer Beherrschung durch Prinz Eugen, 1704. — *Alistair et Henrietta Taylor*. Jacobites of Aberdeenshire and Banffshire in the rising of 1715. — *J. B. Salmon*. Wade in Scotland (intéressant pour l'histoire d'Écosse au XVIII<sup>e</sup> siècle ; le général George Wade a rédigé un instructif rapport sur les Highlands, 1724). — *D. E. Owen*. British opium policy in China and India. — *William Menzies Whitelaw*. The maritimes and Canada before Confederation (d'après les documents anglais et canadiens). — *W. E. William*. The rise of Gladstone to the leadership of the liberal party, 1859-1868 (bon résumé). — *C. W. Clark*. Franz Joseph and Bismarck : the diplomacy of Austria before the war of 1866. — *Henry L. Hall*. Australia and England ; a study of imperial relations (d'après les archives coloniales et les débats parlementaires). — *Mario Toscano*. Il patto di Londra. Storia diplomatica dell'intervento italiano (d'après les documents officiels de 1917 à 1924). — *J. H. Baxter et Charles Johnson*. Medieval latin wordlist from british and irish sources (très bon travail, mais qu'il faut utiliser avec discrétion). — *C. B. Malone*. The history of the Peking summer palaces under the Ch'ing dynasty (beaucoup de faits, mais peu de critique).

**The Times. Literary Supplement.** N° 1766. Letters between Samuel Butler and miss E. M. A. Savage (pour le centenaire de Butler, né le 4 décembre 1835 ; très curieuse correspondance). — *Sidney et Beatrice Webb*. Soviet communism. A new civilization? (conclusion : le communisme des Soviets finira par l'emporter, mais comment, quand et où?). — *March Hare*. The autobiography of Elsa Smithers (les souvenirs d'Elsa Smithers, qui vécut au Transvaal dans les dures années de la lutte contre l'Angleterre, ont été recueillis de sa bouche même par deux de ses intimes amies). — Les Mémoires de Caulaincourt (traduits en anglais par *Hamish Miles*). — *R. Karsten*. The origins of religion. — *V. Brelsford*. Primitive philosophy. — *Sigmund Freud*. An autobiographical study ; trad. par *James Strachey*. — The way of the Cross ; an Interpretation by *Frank Brangwyn* (la Crucifixion, gravures de Frank Brangwyn, avec un commentaire par *Gilbert Keith Chesterton*). — *A. Revusky*. Jews in Palestine (beaucoup d'erreurs de détail). — *Nea Walker*. Through a Stranger's hands (Miss Walker, secrétaire de Sir Oliver Lodge, a fait connaître à fond la doctrine de Sir Oliver sur la survivance de l'âme après la mort ; elle a tiré un excellent parti de sa correspondance avec l'éminent illuminé). — *Pierre Cabritès*. Ibrahim of Egypt (présente sous un jour nouveau la carrière d'Ibrahim après Navarin). — *Paul Hazard*. La crise de la conscience européenne, 1680-1715 (remarquable ; une abondante bibliographie remplit le tome III). — *G. H. Gater et Walter H. Godfrey*. London county council Survey of London, vol. XVI. — *Lord Gerald Wellesley et John Steegmann*. The iconography of the first duke of Wellington. — *Mrs H. A. L. Fisher*. An introductory history of England and Europe. — *Hazel Van Dyke Roberts*. Boisguilbert, economist of the reign of Louis XIV. — *R. H. Stanley Baldwin*. This torch of freedom ; speeches and addresses. — *Clara Marburg*. Mr. Pepys and Mr. Evelyn. — *Rudolf Kirk*. Mr. Pepys upon the state of Christ's hospital. — *M. Whitting Spilhaus*. The background of geography. — *Cumberland Clark*. Shakespeare and home life. — *Donald Attwater*.



The catholic eastern churches. = N° 1767. *Walter Mills*. Road to war. America, 1914-1917. — *C. G. Oakes*. Sir Samuel Romilly (bonne biographie, 1757-1818, mais mal écrite, d'un grand jurisconsulte). — *Miss Olive M. Griffiths*. Religion and learning. A study in english Presbyterian thought to the foundation of the Unitarian movement. — *Sir William Foster*. The voyage of Thomas Best to the East Indies, 1612-1614. — *Robert Strathern Lindsay*. A history of the Mason lodge of Holyroad House (d'après les archives de la Loge maçonnique d'Écosse, 1734-1934). — *Mrs. Stevart Erskine*. Palestine of the Arabs (concernant les ressources financières des Sionistes de Palestine). — *R. B. Mowat*. Diplomacy and peace. — *A. C. Haddon*. Reports of the Cambridge anthropological expedition to Torres straits, vol. I. — The history of Herodotus of Halicarnassus (trad. par *C. Rawlinson*, avec notes par *A. W. Lawrence* et des cartes). — *R. H. Nichols* et *F. A. Wray*. The history of the founding hospital, vol. I (hospice des enfants trouvés fondé par le capitaine Thomas Croram à l'exemple de saint Vincent de Paul, sous l'inspiration du socialisme moderne). — *H. V. Marrot*. The life and letters of John Galsworthy. — *William T. Davies*. Thomas Tanner and his Bibliotheca (hésitations et difficultés rencontrées par Tanner dans l'élaboration de sa *Bibliotheca Britannia*, qui parut en 1748, treize ans après la mort de l'auteur). — *Jean Destrez*. La Pecia dans les manuscrits universitaires du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle. — *J. Whitaker*. The reference catalogue of current literature. — *Mary Isabella O'Sullivan*. Firumbras and Otuel and Roland (publ. par la Société anglaise des Anciens textes). — *Joseph C. Lincoln*. Cape Cod yesterdays. = N° 1768. *Jacques Bainville*. Les dictateurs. — *Gerald Heard*. The source of civilization. — *Bertram W. Maxwell*. The Soviet State (étude sur le gouvernement bolchevique). — *Sydney Perks*. The water line of the city of London after the Great Fire. — *A. T. Cadoux*. The sources of the second Gospel (le second Évangile est une fusion de trois évangiles distincts). — *Capitaine Malcolm D. Kennedy*. The problem of Japan (le Japon doit mettre en pratique la doctrine de Monroe appliquée à l'Asie orientale). — *Francis W. Hirst*. Economic freedom and private property. — *Arthur M. Hind*. An introduction to a history of woodcut (bonne histoire de la gravure sur bois et sa technique au XV<sup>e</sup> siècle). — *Angus Holden*. Elegant modes in the XIXth century. — *Richard L. Greene*. The early english carols (du XIII<sup>e</sup> siècle au milieu du XVI<sup>e</sup>). — *W. A. Shaw*. Select tracks and documents illustrative of English monetary history, 1626-1730. — The Australian and New Zealand Society of international law, t. I. — *J. A. Hadfield*. The origins of love and hate. = N° 1769. Le centenaire de Dickens (le 31 mai prochain, on célébrera le premier numéro des « Posthumous papers » du Pickwick club, qui est une date importante dans l'histoire littéraire de l'Angleterre. Avec un portrait de « Boz » par Cruikshank). = Documents diplomatiques français, 1871-1914. T. VIII : 11 août 1913. — *Otto Dietrich*. Die philosophischen Grundlagen des National-Sozialismus. — *Preston William Slosson*. Europe since 1870 (intéressante opinion d'un Américain sur les causes et les conséquences de la guerre). — *J. R. dela H. Maret*. Race, sex and environnement. — *W. Bryn Thomas*. The psychology of conversion. — *Thomas Alfred Walker*. Peterhouse (notes sur la vie au collège de Peterhouse). — *A. S. Diamend*. Primitive law. — *Gustav Erényi*. Graf Stefan Tisza; ein Staatsmann und Märtyrer (22 avril 1861-18 octobre 1918). — *Donald Greer*. The incidences of the Terror during the french Revolution. — *George E. Sokolsky*. We Jews (la question juive en Amérique). — *Laurenz M. Larson*. The



earliest Norwegian laws (texte et traduction en anglais). — *F. H. Crossley*. The english abbey (rapide description des abbayes anglaises ; vaut surtout par l'illustration). — *Major R. S. Wauchope*. Buddhist cave temples of India (guide utile, abondamment illustré). — *C. Shearer*. The renaissance of architecture in Southern Italy. — *Wolfram von Eschenbach*. The story of Parzival and the Graal (interprétation et discussion par Margaret Fitzgerald Richey). — *Denis Saurat*. Blake and Milton (très contestable). — *G. B. Harrison*. The background of *king Lear*. — *James A. B. Scherer*. Pilot and shogun ; a story of the old Japan (beaucoup de faits empruntés et de fantaisie). — *Walter Gray Hart*. The register of Tonbridge school 1553-1820. — *Basil Lubbock*. Coolie ships and oil sailors (intéressant pour l'histoire maritime aux Indes). — *Pauline Holmes*. The tercentenary history of the Boston public latin school, 1635-1935. — *Valérie Pirie*. The triple crown (récit des conciles tenus par les papes depuis le xve siècle). — *Ian Cox*. A plan declination of the ancient borough of Cambridge. = N° 1770. *Benedetto Croce*. Vite di avventura di fede e di passione (la vie, le caractère et les tragiques aventures de Philippe de Flandre, qui suivit Charles d'Anjou à Naples, puis prit la plus grande part à la défaite des Français à la bataille des Éperons d'or ; de Castruccio Castracane, du comte de Campobasso, de Charles le Téméraire, du marquis de Vico, etc., tous personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire napolitaine). — *Harry G. Greenwall*. The strange life of Willie Clarkson (biographie d'un fabricant de perruques qui eut au xviii<sup>e</sup> siècle une clientèle nombreuse et variée ; c'est l'histoire de cette clientèle qui fait le principal intérêt du livre). — *James Weber Linn*. Jane Addams (curieuse biographie d'une des femmes les plus remarquables que les États-Unis aient jamais produites. Elle est morte en mai 1934 et sa biographie a été écrite par son neveu). — *Arthur Berriedale Keith*. The governments of the British empire (ouvrage de haute valeur). — *Frederic C. Kenyon*. The Chester Beatty biblical papyri (description et texte de douze manuscrits sur papyrus de la Bible grecque. Cinq fascicules). — *Henry A. Sanders*. A third-century papyrus codex of the epistles of Paul. — *F. J. Harvey Darton*. English fabric : a study of village life (instruc-tive monographie d'un village de Dorset). — *Pearl Boring Mutchell*. The Bismarckian policy of conciliation with France, 1875-1885. — *George Philip Baker*. A book of battles (essai tendant à montrer les progrès accomplis dans l'art de la guerre). — *Edgar Prestage*. Chapters in anglo-portuguese relations. — *Eli F. Heckscher*. Mercantilism (étude approfondie sur la doctrine et l'application du *laissez faire*. L'auteur, qui est Suédois, a publié son livre en 1931 ; il l'a traduit en allemand en 1932, et c'est d'après cette traduction que M. Mendel Shapiri a fait la traduction anglaise. L'index, qui est très copieux, a été exécuté par M. Heckscher). — *George Gordon Dawson*. Healing, pagan and christian (dissertation sur les remèdes que les paysans et les chrétiens tels que Boèce ont proposés pour rendre la vie tolérable). — *H. M. D. Parker*. A history of the roman world, 138-337 (bonne étude sur les empereurs romains Sévère, Gallien, Aurélien, Dioclétien et Constantin). — *Soame Jenyns*. A background to Chinese painting. — *Wilfrid H. Wells*. Perspective in early Chinese painting. — Catalogue of books printed in the xvth. century, now in the British Museum. Part VII. — *M. Cary*. A history of Rome (bon manuel). — *Walter Howard Frere*. Studies in early roman liturgy. III : The roman epistle-lectionary. = N° 1771. *Richard B. Morris*. Select cases of the Mayor's court of New York city, 1674-1784. — *Arnold J. Toynbee*. Survey of

intervention affairs, 1934. — *W. M. Hughes*. Australia and war to day. — *R. B. Mowat*. Americans in England (impressions sur Londres recueillies par des Américains depuis Pocahontas jusqu'à Woodrow Wilson). — *A. Hamilton Thompson*. Bede, his life, times and writings (pour le douzième centenaire de sa mort). — *Douglas Jerrold*. They that take the sword (avenir de la Société des Nations, qui est fortement ébranlée). — *A. S. Rappoport*. The psalms in life, legend and literature (beaucoup d'érudition, mais conclusions trop souvent incertaines). — *Walter Skeat*. Milton's lament for Damon, and his other latin poems (traduction anglaise, avec une introduction par *E. H. Visick*). — *C. T. Clay*. Early Yorkshire charters. Vol. IV : The honour of Richmond. — *H. C. M. Austen*. Sea fights and corsairs of the Indian ocean (histoire de Port-Louis dans l'île Maurice, qui fut jadis la base navale des escadres françaises, 1715-1810). — *L'opera del genio italiano all'estero* (les artistes italiens en Russie, t. II). — *Madeleine Hope Dodds*. A history of Northumberland, vol. XIV. — *W. G. Hiscock*. The war of the scientists (nouveaux renseignements sur Newton et sur David Gregory, qui fut un des premiers à faire connaître la valeur scientifique de son maître ; il était professeur à Oxford depuis 1691). — *Samuel Flagg Bemis*. The diplomacy of the American Revolution (bases de la diplomatie américaine, 1775-1823). = N° 1772. *Ray Stannard Baker*. Woodrow Wilson, vol. V (étude sur la neutralité des États-Unis, d'après la vie et la correspondance du président Wilson, 1914-1915). — *Social planning for Canada*. — *J. Coatman*. Magna Britannia (sur la politique économique de la Grande-Bretagne, y compris les Dominions). — *Pierre Coste*. The life and labours of Saint Vincent de Paul (traduction anglaise). — *David M. Ross et J. Garrison*. Art in the Western World. — *Miss Marjorie Bowen*. A study of Emma, Lady Hamilton, and the Neapolitan Revolution of 1799 (portrait satyrique de Lady Hamilton et du rôle de l'amiral Nelson à Naples). — *Edmund B. d'Auvergne*. The story of Emma, Lady Hamilton, her husband and her lovers (n'est guère plus charitable que Miss Bowen pour la « chère Emma » et pour ses amants). — *David Salomon Sassoon*. Diwan of Shemuel Hannalghid (Samuel le Nagid, né à Cordoue et mort à la veille de la conquête de l'Angleterre, fut nommé en 1027 grand vizir du roi Habbûs. Un manuscrit qui contient toute l'œuvre poétique de Nagid en langue hébraïque fut acheté par M. Sassoon, qui le traduisit). — *H. W. Dickinson*. James Watt, craftsman and engineer (importance de son œuvre dans l'histoire des machines à vapeur). — *Miss Mary Dormer Harris*. The register of the guild of the Holy Trinity, Coventry (texte d'un manuscrit où sont mentionnés les membres de la guilde de Coventry, fondée en 1340 ; la liste se continue jusqu'en 1450. Importante publication de la Société Dugdale). = N° 1773. *Robert de Traz*. The spirit of Geneva. — *Theodor Wolff*. The eve of 1914 (l'auteur, qui fut pendant trente ans directeur du *Berliner Tageblatt*, est maintenant exilé de sa patrie, sans doute parce qu'il fait retomber sur l'Allemagne la responsabilité de la Grande Guerre). — *Comte de Saint-Aulaire*. Talleyrand (l'auteur exagère le rôle de Talleyrand au congrès de Vienne). — *A. Lozovsky*. Marx and the Trade Unions. — *Emile Burns*. A handbook of Marxism. — *Harvey W. Peck*. Economic thought, and its institutional background. — *Rudyard Kipling*, sa place dans la littérature anglaise : Kipling et Maurice Barrès. — *Ronald Fuller*. The beggars'brotherhood (curieuse étude sur la mendicité, mère des crimes, et la peine de mort ; graves erreurs de chronologie). — *Watkin Williams*. Saint Bernard of Clairvaux (remarquable). — *H. B. Thomas et R. Scott*.

Uganda (remarquable étude sur l'Uganda et l'œuvre accomplie par le Service civil du Protectorat). — *Essays in honour of Gilbert Murray* (admirable recueil de Mélanges pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de l'éminent érudit et sa mise à la retraite). — *Lawrence J. Henderson*. Pareto's general sociology; a physiologist's interpretation. — *R. H. Nichols* et *F. A. Wray*. The history of foundling hospital (l'hospice des enfants trouvés à Londres au XVIII<sup>e</sup> siècle; intéressant pour l'histoire sociale). — *Paul Frischauer*. Beaumarchais; an adventurer in a century of women (intéressant, mais mal écrit). — *Lucien Lévy-Bruhl*. Primitives and the supernatural. — *Paul Rotha*. Documentary film. — *Franklin D. Scott*. Bernadotte and the fall of Napoleon. — *Count d'Ornano*. Life and loves of Marie Walewska (biographie qu'on peut tenir pour définitive). = N° 1774. A land made for poetry: New India's hopes and fears (influence puissante exercée par les grands poètes de l'Inde moderne sur son entente avec la domination anglaise). — *Basil Maine*. Our ambassador king (le roi Édouard VIII est particulièrement qualifié pour gouverner des Dominions et des Colonies dans un esprit démocratique). — *G. P. Gooch*. Before the war; Studies in diplomacy (important et qui fait réfléchir). — *Paul Knaplund*. Gladstone's foreign policy (ouvrage très bien informé, mais dont les jugements sont contestables). — *Prof. C. H. Dodd*. The parables of the Kingdom (comment il importe de bien entendre le sens de paraboles de Jésus). — *Baronne Orczy*. The turbulente duchess (il s'agit de la duchesse de Berri, la prisonnière de Bugeaud dans la forteresse de Blaye). — *Charles Angell Bradford*. Helena, marchioness of Northampton (vie romantique d'une grande dame du temps d'Élisabeth, qui eut l'honneur d'être placée au premier rang des dames aux funérailles de la reine). — *M. L. Edwards*. After Wesley (étude sur l'influence sociale et politique exercée par le méthodisme au temps qui suivit la mort de Wesley). — *Sir Frederic Kenyon*. The story of the Bible (rapide exposé de la manière dont ont été écrits les livres du Nouveau Testament). — *Herbert van Thal*. Ernest Augustus, duke of Cumberland and king of Hanover (apologie de ce souverain, qui régna en Hanovre de 1837 à 1851; mais l'auteur est souvent mal renseigné sur son héros). — *G. McN. Rushforth*. Medieval christian imagery, as illustrated by the painted windows of Great Malvern priory Church (excellente étude richement illustrée). — *Thomas Martin*. Faraday's diary (vol. VII et index, avec un portrait). — *Jim Dom Hill*. Sea dogs of the sixties: Ferragut and seven contemporaries. — *H. G. Richardson* et *George Sayles*. Rotuli parliamentorum Anglie hactenus inedita, 1279-1374 (le texte et le commentaire sont d'une grande importance). — *Edward C. Rasleigh*. Among the Waterfalls of the world. — *Richard C. Thurnwald*. Black and White in East Africa. — *A. S. Harvey*. Ballads, songs and rhymes of East Anglia. — *F. D. Klingender*. Coleridge on Robinson Crusoe. — *Eric Burrows*. Ur excavations. Archaic texts. — *Dumas Malone*. Dictionary of american biography. Vol. XVII: Sewell-Stevenson (trois volumes viendront encore pour terminer cette grande œuvre). — *R. Flinley* et *W. N. Weech*. Word history. The growth of western civilization. — *Laurence O. Piblado*. The roman invasions; a saga of the Caledonian race (très contestable en général). — *Henry Hartopp*. Roll of the mayors of the borough and lords mayors of the city of Leicester, 1209-1936. — *Edward M. Hinton*. Ireland through Tudor eyes (ne mérite aucune confiance). — *Wallace Thoday*. Imprisonment by Justices for non-payment of money, 1935. = N° 1775. *John Middleton Murry*. Shakespeare (l'auteur s'applique à montrer en Shakespeare une force de

la nature, à qui manquait « la spontanéité poétique ». — *Lin Yutang*. My country and my people (c'est la Chine vue par un Chinois). — *Alfred Zimmern*. The league of nations and the rule of law, 1918-1935. — *Carleton S. Coon*. Measuring Ethiopia and flight into Arabia (renseignements précis et nouveaux sur l'Éthiopie, par un Américain qui a parcouru le pays en 1933-1934). — *Ursula Low*. Fifty years with John Company (d'après la correspondance du général Sir John Low of Clatto, 1822-1858). — *Letters from India, 1829-1832* (choix de lettres de Jacquemont, traduites par *Catherine Alison Phillips*; 1829-1832). — *Christopher Hollis*. The two nations. A financial study of English history (ces deux nations sont celles qu'étudiait Disraeli dans *Sybil*: les riches et les pauvres sous le règne de Victoria; étude critique sur le système financier de l'Angleterre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle). — Général *J. H. Marshall-Cornwall*. Geographic disarmament (étude d'un caractère surtout scientifique, mais qui doit être lue avec la plus grande attention). — *Luemuel Hopkin-James*. The celtic gospels (histoire, migrations et texte des évangiles dits de saint Chad; transcription accompagnée de photographies. Très beau livre). — *F. D. S. Darwin*. Louis d'Orléans; a necessary prologue to the tragedy of La Pucelle d'Orléans (étude sur les idées politiques de Louis d'Orléans, 1372-1407; sur les cours de France et de Bourgogne à cette époque). — *H. H. Houben*. Christopher Columbus; the tragedy of a discoverer. — *Chandler Rathfon Post*. A history of the Spanish painting, t. VI, parties I et II (décrit les œuvres des peintres originaires du pays de Valence en Espagne au XV<sup>e</sup> siècle; beaucoup de belles illustrations). — *Giovanni Ferretti*. I due tempi della composizione della Divina Commedia (veut prouver que Boccace a fourni à Dante l'idée première de son chef-d'œuvre). — *Alexander Shewan*. Homeric essays (très instructif). — *Francis Clement Kelly*. Blood-drenched altars; Mexican study and comment (étude sur les rapports de l'Église et de l'État au Mexique). = Correspondance: Les manuscrits de l'« Ancien Testament », étudiés de très près par Hope Emily Allen, professeur à l'Université de Michigan, Ann Arbor). — *Alfred Schirokamer*. Paiva, queen of love (biographie d'une des « grandes cocottes » de l'époque impériale; elle était fille d'un petit marchand juif de Silésie). = N° 1776. *Edward Eyre*. European civilization. T. III: The Middle Ages (œuvre de deux auteurs: D. C. Douglas et Jean Guiraud; seule la première partie mérite d'être signalée). — *G. R. Barnes* et *J. H. Owen*. The Sandwich papers, 1771-1782, vol. III. — *J. G. Bullocke*. The Tomlinson papers (publications de la Navy records Society, t. LXXV et LXXVI). — Greek poetry and life (recueil de mémoires offerts à M. Gilbert Murray pour fêter sa soixante-dixième année, 2 janvier 1936). — Abbé *A. Joly*. Un converti de Bossuet: James Drummond, duc de Perth. — Sir *Frederick Pollock*. Spinosa. — *A. W. Clapman*. Romanesque architecture in Western Europe. — *Elena Varneck*. The testimony of Kolchak, and other Siberian materials (contient l'interrogatoire de l'amiral Kolchak, le chef de l'Armée blanche, à la veille de son exécution à Irkutsk, 1920). — *Alfred G. Pundt*. Arndt and the nationalist awakening of Germany (utile à consulter pour comprendre l'état actuel des esprits en Allemagne). — *Hermann Wendel*. Danton. — *E. Newton Curtis*. Saint-Just, colleague of Robespierre. — The twelfth volume of the Wien Society (ce tome XII contient tous les dessins du célèbre architecte contenus dans la collection d'All Souls). — *R. B. Mowat*. Gibbon (remarquable biographie, mais où manque même une brève bibliographie). — Miss *Edith Sitwell*. Victoria of England (intelligent et très discuté). — *E. H. W. Meyerstein*. Daniel, the Pope and the Devil. A cara-

caturist portrait of the true Defoe. — *James Stanley*, bishop of Ely, 1514-1515. The earliest statutes of Jesus College, Cambridge. — *F. D. Klingender*. The condition of clerical labour in Britain (en face du système capitaliste en pleine décadence, les membres du clergé anglican n'ont plus que le choix entre le socialisme et le fascisme). — *Alwyn Solmes*. The english policeman 871-1935. = N° 1777. *Joseph Freeman*. Proletarian literature in the United States. — *F. R. Flournoy*. British policy towards Morocco, 1830-1865. — *Roger B. Lloyd*. Christianity, history and civilization. — *Allan G. B. Fisher*. The clash of progress and security (les économistes du siècle dernier ont négligé d'assurer la sécurité ; aujourd'hui, au contraire, il faut tenir grand compte des désirs et des aspirations des individus vers un avenir meilleur). — *Mrs. Sarah Gertrude Millin*. General Smuts (superficiel ; le portrait du général Smuts est seulement esquissé). — *Sir George Dunbar*. A history of India (ce n'est qu'une esquisse, mais agréable à lire). — *Mrs. Cecil Chesterton*. I lived in a slum (les ouvriers et la vie dans les taudis ; les chômeurs dans les grandes villes). — *Hilaire Belloc*. The battle ground (le grand champ de bataille est la Syrie, dont H. Belloc suit les péripéties depuis les plus anciens temps, jusqu'au temps des Croisades et du sionisme). — *Colonel Henri Carré*. The kings darling : Adelaïde of Savoy and mother of Louis XIV, 1685-1712 (trad. par *George Slocombe*). — *Maurice Collis*. Siamese White (rôle joué par Samuel White au Siam en 1685 ; son retentissement en Angleterre lors du procès porté devant le Parlement sur la conduite de White). — Unemployment ; an international problem (analyse d'un rapport fait au nom d'un groupe d'études par les membres de l'Institut royal des affaires internationales). — The memoirs of Count Kokovtsov (publiés par *H. H. Fisher* et traduits par *Laura Matveer*). — *Stephen Henry Roberts*. The squatting age in Australia, 1835-1847 (c'est l'époque où les colons, jusqu'alors obligés de maintenir leurs troupeaux dans la zone maritime, obtinrent le droit de les envoyer dans l'intérieur des terres. Ce fut pour eux le début de la richesse). — *Geoffrey Murray*. The life of admiral Collingwood, 1750-1810 (il fut aux côtés de Nelson pour frapper le grand coup de Trafalgar). — *G. E. Hubbard*. Eastern industrialization and its effects on the West (traite surtout des rapports de la Grande-Bretagne avec le Japon). — *Philip G. Wright*. Trade and trade barriers in the Pacific, 1927-1934. — The Hon. *Ruaraidh Erskine of Marr*. King Edward VII and some other figures (beaucoup de portraits de grands personnages : les plus représentatifs étant John Redmond, Asquith, Gladstone, Parnell, Lord Granville, Balfour et Lord Roseberg, etc.). — *Francis Meynell*, *A. J. A. Symons* et *Desmond Flower*. The Nonesuch century (histoire d'une célèbre imprimerie depuis un siècle). — *Édouard Herriot*. The life and times of Beethoven ; trad. par *M. Mitchell*. — *Ernest Closson*. The Fleming in Beethoven ; trad. par *Muriel Fuller*. — *Richard Oke*. The boy from Apulia (brillante étude de cet enfant des Pouilles, qui fut « le mieux doué de tous les enfants des hommes »). — *James Parkes*. Jesus, Paul and the Jews (remarquable étude qui fait suite à « l'œuvre monumentale » du même auteur sur le conflit entre l'Église et la synagogue). — *H. R. Williams*. Comrades of the Great Adventure (histoire de la division australienne d'infanterie pendant la Grande Guerre). — *Daniele Varè*. The last of the empress, and the passing from the Old China to the new (avec son portrait). — *John Edwin Wells*. Sixth supplement to a manual of the writings in Middle english, 1050-1400 (ce sixième supplément a autant de valeur que les précédents). = N° 1778. *R. C. K. Ensor*. England, 1870-



1914 (c'est le dernier des volumes qui composent la « Oxford history of England »). — *N. Mikhaylov*. The new industrial and economic distributions of the USSR (écrit dans un esprit résolument bolchéviste, mais très instructif. D'après la géographie des Soviets, il ressort que la Russie est loin d'avoir déjà produit ce dont elle est capable). — *Paul Schebesta*. My Pygmy and Negro hosts; trad. par *Gerald Griffin*. — *Arthur Bryand*. George V. — *Major A. F. Becke*. Napoléon and Waterloo (nouvelle édition, mais qui, plus condensée, n'omet rien d'essentiel). — *Kaj Birket-Smith*. The Eskimos; trad. par *C. Daryll Forde* (fait mieux connaître les Esquimaux). — *Grace Lawless Lee*. The Huguenot settlements in Ireland. — *Douglas McKie*. Antoine Lavoisier, the father of modern chemistry. — *W. F. Crick et J. E. Wadsworth*. A hundred years of print stock Banking. — *W. M. Macmillan*. Warning from the West Indies. — *Count Corti*. Elizabeth, empress of Austria; trad. par *C. A. Phillips*. — *Arthur Burkhard*. Mathias Grünewald (avec un portrait de saint Sébastien). — *Thomas Ashby*. The aqueducts of ancient Rome (cette œuvre, inachevée à la mort de l'auteur, 1918, a été terminée et complétée par *I. A. Richmond*. Remarquable). — *Oril William Long*. Early american explorers of european culture. — *R. B. Haselden*. Scientific aids for the study of manuscripts. = N° 1779. The private Journal of Henri Frederic Amiel. Introduction par *Bernard Bouvier*. Nouvelle édition, revue et augmentée (le « Penseur universel; sa force et sa faiblesse »). — *R. M. Dawkins*. The monks of Athos (très intéressant). — *Everett Martin*. Farewell to Revolution (décrit et condamne trois révolutions : celle des Gracques, celle qui se termina par la guerre de Trente ans, et la crise de la liberté politique du temps présent). — *Major R. E. Cheesman*. Lake Tana and the Blue Nil; an Abyssinian Quest (notes d'un témoin qui fut nommé consul en 1925 dans l'Éthiopie occidentale). — *T. S. Eliot*. Essays ancient and modern (sur le christianisme). — *Maurice Parmelee*. Farewell to poverty (tend à prouver que le paupérisme peut être vaincu à la manière de l'Amérique et du président Roosevelt). — *Tor Andrae*. Mohammed; the man and his faith; trad. par *Theophil Menzel* (mérite d'être examiné de près). — *Reginald Blunt*. Thomas, Lord Lyttelton (portrait d'un libertin, avec une rapide esquisse par sa sœur, Lucy Valentia. Ce libertin appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle; il est mort en novembre 1779). — *Sir Leonard Woolley*. Abraham (découvertes récentes sur le personnage et les origines de la religion hébraïque; reconstitution d'Ur). — *T. S. Millan*. River navigation in England, 1600-1750. — *M. L. Laistner*. A history of the greek world from 479 to 323 B. C. (bonne mise au point). — *Thomas Thorneley*. Cambridge memories (sera lu avec plaisir par les étudiants de Cambridge). — *G. G. Coulton*. Five centuries of religion, vol. III (sur l'histoire des études monastiques en Angleterre aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles). — *Miss Coryn*. House of Orleans (c'est un peu de l'histoire romancée). — *William Harvey*. Church of the holy sepulchre Jerusalem. Structural survey (dernier rapport sur cette reconstitution). — *E. G. R. Taylor*. The original writings and correspondence of the two Richard Hakluyts (excellente étude sur ces deux éminents géographes). — *Donald*. Lord Finllyson. Michelangelo; the man. — *H. Powers*. The art of Michelangelo. — *Gilbert Chinard*. Diderot. Supplément au voyage de Bougainville (publié d'après le manuscrit de Leningrad). — *Sir John E. Lloyd*. A history of Carmarthenshire (tome I allant des temps préhistoriques au traité d'Union en 1536). — *Jane Oliver*. The ancient roads of England. — *Calendar of inquisitions post mortem*. Vol. XI : Edward III. — *R. P. Wirnington*.



*Ingram*. Mode in ancient greek music. — *Theodore Bestermann*. Barns documents. = N° 1780. *Harold Temperley*. England and the Near-East : the Crimea (admirable compilation fondée sur des documents officiels). — *Konrad Heiden*. Hitler (singulier mélange de futile, de fanatique et de sanguinaire). — *E. Basil Redlich*. The Student's introduction to the synoptic gospels. — *Norman J. Padelford*. Peace in the Balkans (à la recherche d'un organisme international). — *John Maynard Keynes*. The general theory of employment, interest and money (théorie qui s'adresse moins aux économistes de profession qu'au grand public). — *Ralph Fox*. Gengis Khan (récit clair, mais mal écrit). — *Roland G. Bainton*. Concerning heretius (œuvre anonyme attribuée à Sébastien Castello, relatif à la liberté religieuse au temps de Calvin et de Michel Servet). — *Richard Evelyn Byrd*. Antarctic discovery (histoire de la seconde expédition de Byrd dans la région de la mer Glaciale). — *Robert Gale Noyes*. Ben Johnson on the English stage, 1660-1776. — *George Oprescu*. Roumanian art from 1800 to our days. — *Armando Cortesão*. Cartografia e cartógrafos Portugueses dos seculos xv e xvi (très remarquable). — *Fairer Smith*. War finance and its consequences. — *John Lisle*. Warwickshire. = N° 1781. *R. J. Truitt*. British banks and the London money market. — *C. P. Wright*. The St Lawrence deep waterway (Saint-Laurent considéré comme une des grandes voies commerciales du monde). — *M<sup>me</sup> G. R. Tabouis*. The private life of Solomon (biographie vivante, mais superficielle). — *Paul Rice Doolin*. The Fronde (bien documenté). — *J. M. Machover*. Governing Palestine ; the case against a Parliament. — *Angus Holden*. Uncle Leopold (portrait superficiel du premier roi des Belges). — *J. D. Griffith Davies*. George III (intéressant, mais très contestable). — *John Mooney*. St. Magnus, earl of Orkney (biographie qui donne trop de place à l'hagiographie). — *Theodore Watt*. University of Aberdeen roll of graduates, 1901-1925.

## ITALIE

**Archivio storico italiano**. 1935, vol. II, n° 2. — *Nicola RUBINSTEIN*. La lotta contro magnati a Firenze (étude sur la portée d'une loi promulguée en 1281 et qui avait pour but de mettre les simples citoyens à l'abri des violences exercées par l'aristocratie florentine). — *Giovanni SFORZA*. Riflessi della Controriforma nella Repubblica di Venezia ; suite et fin (mesures prises en 1557 par le pape et le Saint-Office pour condamner la lecture des livres favorables à la Réforme. Procès du libraire Vincenzo Valgrisi, 1565). — *Ernesto PONTIERI*. Carlo Felice al governo della Sardegna, 1799-1806 ; suite et fin (restauration et défense de l'État ; politique réactionnaire du roi Charles-Félix). — *Niccolò RODOLICO*. Un disegno di Lega italiana del 1833 (projet d'une ligue formée par Ferdinand II de Naples avec l'appui des souverains italiens ; elle échoua sans que le roi en ait eu beaucoup de regret). — *Giulio BATTELLI*. La « Pecia » e la critica del testo dei manoscritti universitari medievali (d'après le mémoire déjà bien connu de Jean Destrez ; exemples empruntés à l'Italie). — Pour servir à l'histoire de l'*Archivio storico italiano* (d'après les lettres adressées par Gino Capponi à Niccolò Tommasea, 1841). = **Comptes-rendus**. *Edmund G. Gardner*. Italy ; a companion to italian studies. — *Enrico Besta*. Le successioni nella storia del diritto italiano. — *Johannes Ramackers*. Papsturkunden in den Niederländer. — *Domenico Fava*. Per l'inaugurazione della nuova biblioteca nazionale centrale di Firenze. — *Emil Göller*. Papsttum und Bussgewalt in Spät-

römischer und frühmittelalterlicher Zeit (bonne étude sur l'histoire de la Pénitence depuis le IV<sup>e</sup> siècle). — *A. van De Vyver*. Les œuvres inédites d'Abbon de Fleury. — *C. A. Vianello*. Il senato di Milano, organo della dominazione straniera. — *Gian Piero Bognetti*. Note per la storia del passaporto e del salvocondotto (d'après des documents génois du XII<sup>e</sup> siècle). — *Walter Gross*. Die Revolutionen in der Stadt Rom, 1219-1254. — *Robert Lopez*. L'attività economica di Genova nel marzo 1253 (d'après les archives notariales). — *Maria Clotilde Daviso*. Filippo senza terra (son soulèvement en 1462 ; ses rapports avec François Sforza et Louis XI). — *Rosario Russo*. La politica agraria dell'ufficio di S. Giorgio nella Corsica, 1490-1553. — *Heinrich Kretschmayr*. Geschichte von Venedig. T. III : Der Niedergang (important exposé de l'histoire de Venise). — *Charles Gilliard*. La conquête du Pays de Vaud par les Bernois (utilise beaucoup de documents inédits). — *Alfred C. Wood*. A history of the Levant Company (importante contribution à l'histoire des relations commerciales entre l'Angleterre et l'Empire ottoman, 1581-1825). — *Raffaele Ciasca*. Relazioni diplomatiche fra la Repubblica ligure e la cisalpina nel 1797-1798. — *Carlo Conti Rossini*. Italia ed Etiopia dal trattato d'Uccialli alla battaglia di Adua. — *Carlo Rocca*. Vittorio Veneto (exposé impartial).

**Historia.** 1933, I. — 1) P. 3-45, G. LUGHI, *Les murs de Servius Tullius et les prétendus murs serviens*, revendique à la période royale une partie au moins des vestiges de la première enceinte romaine, admet une réfection d'ensemble dans les années qui suivirent l'invasion gauloise du début du IV<sup>e</sup> siècle, abaisse certaines sections (sur l'Aventin, sur le Viminal) au temps des guerres puniques. — 2) P. 46-54, Margherita GUARDUCCI, *Un Romain dévot à l'Asclépium de Lebena (Crète)*, publie une inscription grecque récemment découverte, un ex-voto où, vers le début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., un Romain du nom de P. Granius Rufus exprime sa reconnaissance envers Asklépios pour les prescriptions thérapeutiques par lesquelles le dieu avait soulagé ses maux. — 3) P. 55-64, P. E. ARIAS étudie le théâtre de Thoricos en Afrique. — 4) P. 65-70, A. GRANATA, *La stèle archaïque de Hamchra*, édite une stèle étrusque du musée de Viterbe qui représente un guerrier, debout, de profil à gauche, une hache dans les mains, et l'attribue à la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. — 5) P. 71-74, Marigia MARELLA, *Butrium*, cherche à localiser les anciennes villes de ce nom : sur la rive droite de l'Idice ; au sud-ouest de la Vénétie et du côté des lagunes de Comacchio, entre Ravenne et S. Alberto. — 6) P. 75-123, Luigia Achillea STELLA, *Platon et la tragédie*, continue ses recherches sur les influences de la poésie et de l'art grecs dans l'œuvre du philosophe. — 7) P. 124-146, Aldo NEPPI MODONA, *Revue d'étruscologie*. — 8) P. 161-165, Carolina LANZANI, sous le titre *Visions et synthèses* et le sous-titre *Les dettes de Rome*, exerce son ironie aux dépens de la thèse de Jérôme Carcopino, *Ce que Rome et l'empire romain doivent à la Gaule*, mais ne la réfute pas. — 9) P. 124-160, divers comptes-rendus. = II. 1) P. 173-184, Silvio FERRI publie une leçon d'ouverture sur *Les aspirations de la science archéologique dans le moment présent*. — 2) P. 185-198, Giacomo CAPUTO réunit et commente les textes et monuments relatifs à l'antique jeu du toton. — 3) P. 199-205, Margherita GUARDUCCI s'efforce, par l'épigraphie, de définir l'*economia* crétoise. — 4) P. 206-208, Mario SEGRÉ rapporte à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. une *épigramme de Cos*, publiée par Maiuri. — 5) P. 209-218, Carlo ALBIZZATI range parmi les copies modernes le *Lysimaque de Pavie*. — 6) P. 219-269, G. M. COLUMBA analyse divers manuscrits liviens inexploités ou perdus. — 7) P. 270-289, Épami-

nondas CRIVELLI suit l'histoire du fer dans les poèmes d'Homère ou d'Hésiode. — 8) P. 290-307, différents comptes-rendus. — 9) P. 308-324, Aldo NEPPI MODONA achève sa chronique annuelle d'étruscologie. — 10) P. 325-330, Valentino PICCOLI résume la philosophie de l'histoire de Giuseppe Zuccante. — 11) P. 331-337, Carmen SCANO, sous le titre *Sur un historien carthaginois*, oppose la conception de Pais à celle que Piero Tüver a développée des origines de la deuxième guerre punique. = III. 1) P. 343-362, Carolina LANZANI étudie *Sylla et Pompée : l'expédition de Sicile et l'Afrique*, sans apporter rien de nouveau et sans tenir compte de la chronologie proposée par Jérôme Carcopino dans son *Sylla ou la monarchie manquée*. — 2) P. 363-373, Margherita GUARDUCCI, dans ses *Nouvelles contributions à la topographie de la Crète ancienne*, place Apollonia à Harmyro, Rhizenia à Prinias et Herabileion à l'ouest de l'embouchure du Kairatos. — 3) P. 374-401, Vittorio CALESTANI, s'appuyant sur la tradition et la toponymie, voit dans *Aborigènes et Sabins* des peuples ligures. — 4) P. 402-415, Gennaro PERCE prend prétexte de la publication de la gemme Palieri pour réexaminer tous les monuments où figure la comète de César, le *Sidus Iulium*. — P. 416-478, Nora TOSTI suit l'évolution du trépied votif dans l'art grec. — 5) P. 479-502, chronique d'épigraphie romaine d'Aldo NEPPI MODENA. — 6) P. 503-516, divers comptes-rendus. = IV. 1) P. 517-537, Giuseppe CARDINALI donne un exposé magistral des phases essentielles de la législation agraire dans la période gracchienne, où le plus large compte est tenu des recherches récentes de Terruzzi, Saumagne et Jérôme Carcopino. — 2) P. 538-569, Salvatore AURIGEMMA publie *Une stèle étrusque de Rimini* qu'il rapporte au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et dont il tire d'importantes conséquences pour l'extension des Étrusques sur l'Adriatique. — 3) P. 570-576, Carlo ALBIZZATI édite, avec compétence, différents ouvrages de toreutique celtique de la région des Cénomans cisalpins : ce sont de petits disques d'argent qui ont appartenu à des *phalerae* et que garnissent, au repoussé, des séries de têtes humaines rangées autour d'un *umbo* ou d'une bosse au centre : apparentés par le style aux objets de la deuxième période de la Tène, ils ont dû servir à l'ornement des harnachements et datent vraisemblablement de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. — 4) P. 577-588, Mario SEGRÈ publie différentes inscriptions de [l'île de] *Skarpautos*. — 5) P. 589-599, Lucia MORPURGO rapproche deux passages de Suétone concernant la « religio » de *Nemi* : le premier (*Divus Iulius*, 46) est éclairé par la lettre de Cicéron, de février 50 av. J.-C., *Ad Attic.*, VI, 1, 25, et atteste que, pour des raisons religieuses, un César qui n'est pas le dictateur dut déplacer la *villa* qu'il avait voulu construire en bordure du bois sacré. Le second, souvent cité (*Calig.*, 34-35), témoigne de la persistance de l'atmosphère religieuse qui enveloppait le *nemus Asicinum*. — 6) P. 600-614, Lodovico LAFFRANCHI conteste l'authenticité des deux médaillons d'or de l'empereur Auguste récemment entrés aux musées de Madrid et d'Este. — 7) P. 615-622, Remigio SABBADINI examine les leçons des manuscrits de *Valerius Probus*. — 8) P. 623-640, divers comptes-rendus. — 9) P. 641-673, chronique d'épigraphie grecque de Mario SEGRÈ. = 1934, I. 1) P. 3-16, Ettore PAIS confronte, dans leurs traces durables d'action sur le monde, *hellénisme et romanité*. — 2) P. 17-51, Giovanni PATRONI, en argumentant sur les copies de sculptures, revendique à l'antiquité le buste de Lysimaque de Pavie. — 3) P. 52-63, Filippo Stella MARANCA, dans un mémoire sur les poètes des Pouilles et le droit romain, soutient que Livius Andronicus, Grec de Tarente, Ennius, Messapien de Rudiae, Pacuvius, Osque de Brindes,

sont inséparables non seulement de l'histoire de la littérature latine, mais du développement dans le sens le plus largement humain du droit de Rome. — 4) P. 64-78, Margherita GUARDUCCI croit que l'intervention de Magnésie du Méandre [dans le conflit] entre Gortyne et Cnossos se place aux environs de 219 av. J.-C. et sépare radicalement les suscriptions de Gortyne S G D I, 5015 et 5016, et les inscriptions de Magnésie 65 a-75 et 65 b-76. — 5) P. 79-89, Carolina LANZANI défend contre De Sanctis une gloire deux fois millénaire : celle de Salluste. — P. 90-116, Alda LEVI résume les fouilles de Lombardie de 1929 à 1933 et commente deux épitaphes latines trouvées à Milan en 1933. — 6) P. 119-137, comptes-rendus. — 7) P. 138-166, chronique d'étruscologie d'Aldo NEPPI MODENA. = II. 1) P. 179-203, L. A. STELLA considère les mythes, images et figures platoniciennes à la lumière de l'art. — 2) P. 209-236, Augusto GARGANA décrit la maison étrusque. — 3) P. 237-269, P. G. GOIDANICH détermine certains rapports culturels et linguistiques entre Rome et les Italiques, en particulier d'après la notion de *templum augurale* dans l'Italie ancienne, telle qu'elle résulte des Tables Eugubines. — 4) P. 270-278, Filippo Stella MARANCA élève à 120 le nombre des juriconsultes dont les citations du Corpus Juris Iustiniani doivent contribuer aux *études palingénésiques de droit romain*. — 5) P. 279-289, Angiolo DELL'ORSO recherche les précédents au principe de l'unité du monde, dans Parménide. — 7) P. 290-364, comptes-rendus. — 8) P. 315-345, chronique d'épigraphie humaine d'Aldo NEPPI MODENA. — 9) P. 346-353, Giovanni PATRONI soutient ses conceptions de la préhistoire italique contre Devoto, Terracini et Bellini. — 10) P. 354-372, Matteo DELLA CORTE tire de certains graffites de Pompéi, dont il renouvelle la lecture, cette double conclusion qu'il y avait des chrétiens à Pompéi et que peu après la catastrophe certains d'entre eux revinrent fouiller la ville ensevelie. Ce sont eux qui auraient écrit sur les murs le *graffito* « *sodoma gemora* » (C. I. L., IV, 4976) et flétri Poppaca par ce distique retrouvé sur sa maison :

*Sic, Cotini voto, post fata novissima, podium  
Quo tibat pollex saxa cinisque tegunt.*

= III. 1) P. 387-409, Giuseppe LUGLI définit les règles qui doivent présider à l'examen critique du monument dans les études de topographie romaine. — 2) P. 410-428, Margherita GUARDUCCI rapporte, d'après les inscriptions locales, les miracles d'Asclépios à Lebena, c'est-à-dire les guérisons dont bénéficièrent à Lebena, port de Gortyne, les malades venus implorer en son temple crétois la faveur du dieu. — 3) P. 429-452, Mario SEGRÈ publie les inscriptions de Cos trouvées en 1929 dans les fouilles de l'Odéon : deux de l'époque hellénistique, dont un décret de proxénie, et dix-neuf de l'époque romaine, dont plusieurs honorent, d'ordre de la *gérontia*, le fameux médecin de Claude, C. Stertinius Xenophon. — 4) P. 453-473, Silvio FERRI dégage, à l'aide d'un choix de monuments de Sparte, de Ionie, de Volo, quelques aspects de l'art romain en terre grecque. — 5) P. 474-490, Gabriella BATTAGLIA part de l'image d'Auguste sculptée par Dioscuridès, qui, au dire de Suétone, servit de cachet à l'empereur, pour montrer que, pendant tout l'Empire, s'est prolongée l'influence d'une image où le fondateur du régime devait être représenté sous une forme idéalisée d'apothéose. — 6) P. 491-526, Luigia Achillea STELLA termine son enquête sur les influences exercées par la poésie et l'art des grecs dans l'œuvre de Platon. — P. 527-538, Remigio SABBADINI, qui devait mourir avant l'impression de ce

suprême travail, donne des notes critiques au texte de Virgile. — 7) P. 539-550, Carlo ALBIZ-ZATI expose cinq gloses à Juvénal : a) 1, 70 ; cf. III, 44 ; VI, 659 : sur le venin de grenouille ; b) V, 48 : sur la réparation du verre brisé ; c) VI, 415 : lire *exturbata* ; d) VI, 544-545 : interprétation de *magna sacerdos arboris* ; e) VII, 40 : lire *recitet*, ce qui change l'interprétation de tout le passage, redevenue aussitôt cohérente. — 8) P. 551-568, chronique d'étruscologie d'Aldo Neppi MODENA. — 9) P. 569-576, comptes-rendus. = IV. 1) P. 579-593, P. G. GOIDANICH, revenant sur la question du temple augural dans l'Italie antique, compare la description des Tables Eugubines avec celles incluses dans Varron, *L. L.*, VII, 8, et dans T. Live, et met en relief les traits communs au *templum* ombrien et au *templum* romain. — 2) P. 594-626, Giovanni PATRONI recherche les origines du naos hellénique. — 3) P. 627-630, Margherita GUARDUCCI démontre qu'en Crète la plaine de l'Omphaléen doit être cherchée, à la suite de Callimaque (H. à Zeus, 42), de Diodore (V, 70, 4) et d'Étienne de Byzance, s. v<sup>o</sup>, dont les allusions sont éclairées par celles de la vie de saint Myrus, évêque de Raukos (*AA. SS.*, Aug., II, p. 342), dans la basse vallée du Platypèrama. — 4) P. 631-639, Palma BUCARELLI s'ingénie à retrouver l'influence sur l'art vénitien de la renaissance des trônes des dieux, dont les fragments antiques sont dispersés entre Ravenne et divers musées archéologiques. — 5) P. 640-659, F. Stella MARANCA discute après tant d'autres la définition de la jurisprudence. — 6) P. 660-685, comptes-rendus. — 7) P. 686-707, chronique d'épigraphie romaine d'Aldo Neppi MODENA. — 8) P. 708-718, Serafino RICCI prend prétexte de l'aveu de Guecchi que son recueil magnifique des médaillons impériaux romains renferme encore plus d'une imperfection : 1<sup>o</sup> pour montrer l'intérêt que présentent ces émissions, leur importance documentaire pour l'identification des empereurs, la religion, l'histoire même des faits que tel ou tel revers de médaille a eu pour but de commémorer ; 2<sup>o</sup> pour solliciter la collaboration des numismates à l'appendice que réclame le recueil de Guecchi.

**Nuova Rivista storica.** 1935, fasc. IV-V. — Ettore CICCOTTI. Il crollo dell'Impero e della civiltà antica (explique pourquoi et comment s'écroula l'empire romain et, avec lui, la civilisation de l'Antiquité). — Alfonso RICOLFI. Guittone, i cavalieri della Vergine ed il servizio d'Amore (les chevaliers de la Vierge ; leur origine toulousaine et leurs ennemis ; leur établissement en 1261 à Bologne avec sa cour d'Amour. Après avoir produit un grand nombre de sonnets dans cette cour, Guittone, en 1261, échangea la cithare pour le psautier et le catéchisme et entra au « service d'Amour » dans l'« Ordre de la Vierge »). — Roberto MICHELS. Il dilemma storico di Heinrich von Treitschke (ce que pensa Treitschke de Napoléon III et de Bismarck). — Antonio CORSANO. Il Pomponazzi nella storia religiosa del Rinascimento (Pierre Pomponazzi, connu en France sous le nom de Pomponace, 1462-1576 ; philosophe péripatéticien, que ses ouvrages firent accuser d'irréligion. C'est une page de l'histoire religieuse au temps de la Renaissance). = **Comptes-rendus.** *Leandro Zancan.* Ager publicus (étude sur l'histoire et le droit romain). — *Aldo Ferrabino.* L'Italia romana (ouvrage marqué au double point de vue de l'histoire et de la vulgarisation). — *F. G. Lo Bianco.* Storia dei collegi artigiani dell'Impero (bonne mise au point, sans originalité). — *G. Pacchioni.* Breve storia dell'Impero romano (bon abrégé pour l'histoire de Rome, depuis les origines jusqu'à Justinien). = Novembre-décembre. Nino VALERI. Lo Stato Visconteo alla morte di Giangaleazzo (les deux testaments des fameux condottieri en 1388 et le 25 août 1402, huit



jours avant sa mort). — Piero TREVES. La « Preghiera » di Ernesto Renan (étude très minutieuse sur la *Prière sur l'Acropole* de Renan et l'*Avenir de la science*. La *Prière* n'est ni poésie ni histoire, mais un mélange des deux influences). — Alfonso RICOLFI. Guittone, i Cavalieri della Vergine, ed il servizio d'Amore ; suite (le « service d'amour » en Italie au XIII<sup>e</sup> siècle et sa métamorphose. La femme chez les rimeurs de Pise). — Luigi CANDIDA (documents et discussions sur l'économie des Soviets, le Plan quinquennal, l'industrie et l'agriculture en Russie). = **Notes d'historien et comptes-rendus.** Corrado Barbagallo. Il medio evo 476-1453 (tome III de son *Histoire universelle*, un des plus remarquables parmi les livres d'histoire). — Ugo Lerchenfeld. Erinnerungen und Denkwürdigkeiten 1843-1925 (intéressants souvenirs recueillis par un neveu, qui fut après la guerre président du Conseil des ministres de Bavière ; le comte Ugo avait été, lui aussi, ministre de Bavière pendant trente-huit ans. Importante contribution à l'histoire politique et diplomatique de l'Allemagne de 1880 à 1918). — A. Omodeo. Momenti della vita di guerra (très intéressants souvenirs où sont passés au crible beaucoup d'ouvrages allemands sur la Grande Guerre). — Carlo Pellegrini. G. C. L. Sismondi, epistolario, raccolto e note, 1799-1823 (recueil très intéressant de lettres de Sismondi avec M<sup>me</sup> de Staël et autres notables personnages du temps). = Nécrologie : Henri Pirenne et Gabriele Cornaggia Medici (ce dernier, auteur d'un bon livre : *Una pagina di politica ecclesiastica del Regno italiano*). = **Comptes-rendus.** Edgar Quinet. Le Rivoluzioni d'Italia ; trad. par C. Muscetto. — V. Vitale. Diplomatici e consoli della Repubblica di Genova (important pour la période de 1494 à 1814). — Giandomenico Serra. Contributo toponomastico alla teoria della continuità, nel Medio Evo, delle comunità rurali romane e preromane dell'Italia superiore (très important). — A. Bosio. Origini del Comune di Milano (bon livre écrit en bon italien). — S. Rattu. La chiesa di San Saturnino di Cagliari. — Carlo Morandi. Relazioni di ambasciatori Sabaudi, Genovesi e Veneti, 1693-1713. — Andrea Genoino. Le Sicilie al tempo di Francesco I, 1777-1830. — Florence Edler. Glossary of medieval terms of business.

**Rivista storica italiana.** Série IV, vol. VI, fasc. 1-2. — Rosario Russo. La politica agraria dell'Ufficio di San Giorgio nella Corsica ; suite (culture et fortification des terres de Calvi et de la zone côtière de Porto-Vecchio ; protestation des habitants d'Ajaccio contre la distribution des terres). — Eugenio PASSAMONTI. La questione Tunisina. Il demani del trattato del Bardo, e la politica europea contemporanea (impression produite en Italie par le traité du 12 mai 1881 : Cairoli est renversé ; entrée de l'Italie dans la Triplice). — Maria Clotilde DAVISO. Filippo Senza terra ; la sua ribellione nel 1462, et le sue relazioni con Francesco Sforza e Luigi XI (en appendice, documents inédits de 1462-1463). — Leonello VINCENTI. Aby Warburg (brève étude sur le peintre qui entreprit de renouveler l'art de l'Antiquité payenne). F. VALSECCHI. Alfred Doren, 1869-1934. = **Comptes-rendus.** A. Solari. La crisi dell'Impero romano, 2 vol. (parus en 1933). — Jérôme Carcopino. Points de vue sur l'impérialisme romain. — Benedetto Blasi. Strodario romano (beaucoup de hors-d'œuvre et d'erreurs). — Alexandre Eck. Le Moyen Age russe (remarquable). — Guido Libertini, Giuseppe Paladino. Storia della Sicilia dai tempi più antichi ai nostri giorni (instructif). — Helene Wieruszowski. Von Imperium zum nationalen Königtum (examen des ouvrages concernant les luttes de l'empereur Frédéric II et le roi Philippe le Bel avec la Cour de Rome ; bon travail, dont le ton est plutôt



favorable aux deux souverains). — *E. Sthamer*. Bruchstücke mittelalterlicher Enqueten aus Unteritalien (utile étude sur l'histoire des Hohenstaufen, en particulier sur l'Inquisition et son caractère politique, judiciaire et fiscal). — *E. G. Leonardo*. Histoire de Jeanne I<sup>re</sup>, reine de Naples, comtesse de Provence (deux gros volumes qui traitent seulement de sa jeunesse). — *P. Lazard*. Vauban, 1633-1707 (remarquable). — *Langer Werner*. Friedrich der Grosse und die geistige Welt Frankreichs. — *Arno Dorn*. Robert Heinrich, Graf von Goltz : ein hervorragender Diplomat im Zeitalter Bismarcks (remarquable). — *P. Kirck*. Krieg und Verwaltung in Serbien und Mazedonien, 1916-1918 (importante étude publiée en 1928 par un colonel à la retraite). — *Alexandre Mahan*. Marie-Thérèse d'Autriche. — Istituto di studi romani. Gli studi romani nel mondo, t. I. — *M. Oberziner*. La leggenda di S. Giuliano il Parricida (étude critique sur une légende rapportée par Vincent de Beauvais). — *G. Ferrante*. Lombardo Della Seta, umanista Padovano.

## PAYS-BAS

**Tijdschrift voor Geschiedenis**. 1935, 4<sup>e</sup> livraison. — *J. A. van Arkel*. George Canning en zijn verhouding tot sir Robert Peel (George Canning et ses rapports avec Robert Peel). — *K. J. Frederiks*. De Napoleontische onderwijs-bouw (l'enseignement à l'époque napoléonienne). — *C. K. Kesler*. Hoe de eerste Herrnhutters naar Suriname kwamen (les premiers établissements des Frères moraves près de Surinam). — **Comptes-rendus**. *F. H. Fischer*. Schets eener kultuurgeschiedenis van West-Europa (esquisse d'une histoire de la civilisation de l'Europe occidentale. Amsterdam, 1934). — *J. J. van Schmid*. Groote denkers over Staat en Recht (les grands penseurs sur l'État et le Droit, de Platon à Kant. Harlem, 1934). — *E. J. Jonkers*. Economische en sociale toestanden in het Romeinsche rijk, blijkende uit het *Corpus juris* (thèse d'Utrecht, 1933). — *S. P. Haak*. Beschriden betreffende zijn staatkundig beleid en zijn familie (documents sur Oldenbarnevelt et sa famille. I : 1570-1601. La Haye, 1934 (publications historiques du royaume). — *J. W. Wijn*. Het krijgswezen in den tijd van Prins Maurits (l'art militaire au temps du prince Maurice. Utrecht, 1934). — *Joh. E. Elias*. De Vlootbouw in Nederland in de eerste helft der 17<sup>e</sup> eeuw, 1596-1655. Amsterdam, 1933. — *J. C. M. Warnsinck*. De Vloot van den Koning-Stathouder, 1689-1690. Amsterdam, 1934 (la flotte des Pays-Bas au XVII<sup>e</sup> siècle). — *G. J. van Grol*. De grondpolitiek in de West-Indische domein der Generaliteit ; een historische studie. I : Algemeen historische in leiding. La Haye, 1934 (l'histoire des Indes hollandaises occidentales). — *P. Milioukov*. La politique extérieure des Soviets. Paris, 1934.

## PAYS SCANDINAVES

**Historisk Tidsskrift** (Oslo). 30<sup>e</sup> vol. (5<sup>e</sup> série, 9<sup>e</sup> vol.), 5<sup>e</sup> fasc. — *Fr. Macody Lund*. Une inscription historique de la cathédrale de Nidaros (elle serait relative à Laurentius Kalfsson, qui, de 1324 à 1331, fut évêque de Holar, en Islande). — *Johan Schreiner*. La Norvège et l'union des royaumes au XIV<sup>e</sup> siècle (elle prit fin en 1343 par la volonté des Norvégiens, contrairement à ce qui a été soutenu récemment par le professeur Gottfrid Carlsson). — *Halvdan Koht*. Le journal de l'amiral J. S. Fabricius relatant les deux séances de la Diète en 1814. — *G. Stoltz*. Les souvenirs de J. E. Sars sur l'école de la cathédrale de Bergen (corrige les inexactitudes).

— Helge REFSUM. (L'Edda de) Snorre, lecture des paysans à Romerike (au XVIII<sup>e</sup> siècle). — R. Buset. Une des sources légendaires de Snorre Sturlason (celle relative au Valldal). — Arne Odd JOHNSSEN. Le Règlement de la Société économique de la paroisse de Vågâ (13 janvier 1809).

**Historisk Tidsskrift** (Köbenhavn). 10<sup>e</sup> Række, 3<sup>e</sup> Bind 3<sup>e</sup> Hefte, 1936. — Georg NORREGAARD. L'achat par l'Angleterre des possessions danoises des Indes orientales [Trankebar, Frederiksnagore et Balasore] et de l'Afrique [Accra et la côte voisine en Guinée] en 1845 et 1850 (la vente eut lieu parce que les droits du Danemark étaient contestables, le voisinage des Anglais gênant, les possessions indiennes trop petites, celles de Guinée malsaines). — Holger HJELHOLT. La proclamation du roi aux Schlesvigois du 27 août 1849 (un certain nombre de magistrats refusèrent de la publier). — Johan PLESNER. Réfutation des critiques de K. Fabricius sur son livre : « L'émigration de la campagne à la ville libre de Florence au XIII<sup>e</sup> siècle » ; réplique de FABRICIUS. — Aksel E. CHRISTENSEN. Les recherches sur la Hanse après la Guerre mondiale.

## ROUMANIE

**Académie roumaine. Mémoires de la section historique.** Série III, t. XV, 1934. — R. V. BOSSY. Agenția diplomatică a României în Belgrad și legăturile politice româno-sârbe sub Cuza Vodă (L'agence diplomatique de Moldavie à Belgrade et les relations politiques roumano-serbes sous le prince Couza. — Correspondance entre le cabinet de Bucarest et son agent à Belgrade, Callimaki, du 24 mars 1863 au 24 février 1866. Essai de coordination entre les efforts des gouvernements roumain et serbe en vue d'obtenir une certaine autonomie dans la discussion des conventions économiques internationales ; aide donnée par Bucarest à la réorganisation de l'armée serbe ; cordialité de la coopération diplomatique ; en annexe, quarante-deux documents tirés en majeure partie des papiers inédits du prince Couza). — P. P. PANAITESCU. Contribuții la istoria lui Ștefan cel Mare (Contributions à l'histoire d'Étienne le Grand. — Documents de l'époque : récit de la bataille de Baia contre Mathias Corvin en 1468 ; sauf-conduit donné à Olena, fille d'Étienne, fiancée à Ivan, fils d'Ivan III ; récit de la mort d'Étienne, en 1504, d'où il résulterait que parmi les boyards qui conspiraient pour arracher le trône à l'héritier Bogdan se trouvait aussi le burgrave Luca Arbore : ce qui nous permettrait peut-être d'entrevoir les dessous de son énigmatique condamnation à mort sous Ștefăniță en 1523). — Général R. ROSETTI. Granițele Moldovei pe vremea lui Ștefan cel Mare (Les frontières de la Moldavie au temps d'Étienne le Grand. — Ce sont le Dniestr, la mer Noire, le Danube, le Siret, la Putna, le Milcov, la crête des Carpathes, le Ceremuș et une ligne conventionnelle allant rejoindre le Dniestr au village de Babin). — Id. Un document inedit asupra mișcării dela 3 August 1865 (Un document inédit sur l'éméute du 3/15 août 1865. — Lettre du ministre des Affaires étrangères N. Rosetti-Bălănescu, fin août, exposant à Couza les mécontentements accumulés chez les propriétaires et les paysans par suite de la loi agraire et des mauvaises récoltes, et mis à profit par les ennemis du régime ; les responsabilités de l'opposition, et aussi de la police et des agents provocateurs ; l'impossibilité de réunir des preuves convaincantes à la charge des personnes arrêtées, et le danger d'en faire des martyrs ; et concluant à la nécessité d'une « amnistie dédaigneuse » — conseil qui fut suivi. En annexe, photographie de l'acte célèbre par lequel les oppositions de droite

et de gauche s'engageaient à s'unir pour faire proclamer un prince étranger). — ID. Despre unele precizări recente a locurilor bătăliilor dela Doljești, Vaslui și Scheia (Sur quelques identifications récentes des champs de bataille de Doljești, Vaslui et Scheia). — L'endroit exact de la bataille de Doljești de 1457 est inconnu ; celle de Vaslui de 1475 a eu lieu près du confluent de la Racova et du Bârlad ; celle de Scheia, en 1486, très probablement près du village de ce nom dans le département de Roman). — AUREL V. SAVA. Vornicul de Vrancea (résultats détaillés d'une enquête faite sur l'administration du vornic de Vrancea en 1827 à la demande des habitants). — AL. LĂPEDATU. Doi misionari scoțieni în țările române acum o sută de ani (Deux missionnaires écossais dans les Principautés il y a cent ans. — Notes de voyage d'Andrew A. Bonar et de Robert Mc Cheyne, envoyés en Orient pour la conversion des Juifs). — ID. Evreii în țările noastre acum o sută de ani (Les Juifs dans nos pays il y a cent ans. — Renseignements très précis recueillis par les deux missionnaires précités). — N. IORGA. Wilhelm de Kotzebue și momentul de prefacerea modernă a societății moldovenești (W. de Kotzebue et l'époque de modernisation de la société moldave. — Renseignements que l'on peut tirer du roman « Laskar Vioresku », publié à Leipzig en 1862 par W. de Kotzebue, fils du poète assassiné par K. L. Sand et agent diplomatique de Russie en Moldavie ; comparaison entre les descriptions de Kotzebue et les indications que l'on trouve dans les documents de l'époque sur les exploitations agricoles, les tziganes, les mœurs judiciaires, etc.). — ID. Memoriile unui vechiu dascăl (Les Mémoires d'un vieux maître. — La vie en Roumanie au milieu du siècle dernier d'après « Le bouquet », collection de souvenirs publiée par I. D. Petrescu à Târgoviște en 1889). — GÉNÉRAL R. ROSETTI. Problema militară românească : alaltăieri, ieri, azi (Le problème militaire roumain : avant-hier, hier, aujourd'hui. — Considérations sur la situation internationale de la Roumanie et la nécessité pour ce pays de se tenir prêt à tout événement).

P. H.

**Codrul Cosminului.** T. IX, 1935. — I. CORFUS. Corespondență inedită asupra relațiilor între Mihai Viteazul și Polonia (Correspondance inédite relative aux relations entre Michel le Brave et la Pologne. — Étude sur la rivalité de la Turquie, de la Pologne et de l'Empire au sujet de la Transylvanie et des Principautés au début du XVII<sup>e</sup> siècle ; la diplomatie polonaise paraît avoir été particulièrement active et visé ouvertement l'annexion de la Moldavie). — I. NISTOR. Die Polenlegion im Krimkriege (organisée dès 1853 avec l'appui de la Turquie par des Polonais ayant adopté des noms turcs, comme Czaikowski = Zadik Paşa, Pulawski = Ahmed Terfik, etc., cette Légion occupait Bucarest au nom du sultan quand arrivèrent les Autrichiens, qui s'empressèrent de demander l'éloignement de Zadik Paşa. Les Polonais participèrent aux combats de Dobrogea ; leur action conspiratrice s'étendit à toute la Moldavie ; ils finirent par être rappelés en Turquie sur les instances de plus en plus vives de l'Autriche. Ce corps se composait de deux régiments de Cosaques polonais commandés par Czaikowski et Zamoyski, et formés d'émigrés revenus de France et d'Angleterre, ainsi que de légionnaires et de déserteurs russes ou autres. Ils faisaient partie de l'armée ottomane du Danube et jouissaient de la faveur des Sardes, des Français, des Anglais et même des Prussiens ; en quittant les Principautés, le 1<sup>er</sup> régiment fut incorporé avec Czaikowski dans l'armée turque et le 2<sup>e</sup> avec Zamoyski dans l'armée anglaise). — V. GRECU. O ediție critică a cărții de pictură bisericească bizantină (Une édition critique du manuel

byzantin de peinture religieuse. — Recherches faites par l'auteur au Mont-Athos : les manuscrits ne modifient pas essentiellement ce que nous savons déjà ; le manuel autographe de Denys ne s'y trouve pas. Denys a peint saint Jean-Baptiste près du Protaton en 1701. M. Grecu est convaincu que le peintre a copié des manuels antérieurs pour les parties techniques ; les descriptions de représentations de l'Ancien et du Nouveau Testament constituent peut-être une contribution plus personnelle ; la langue, dans tous les manuels consultés, est un mélange inextricable de grec littéraire et de grec vulgaire. Une édition critique sera dans ces conditions extrêmement difficile à établir). — N. GRĂMĂDĂ. Cămăra domnească în Moldova până la domnia lui Constantin Mavrocordat (La chancellerie princière en Moldavie jusqu'au règne de Constantin Mavrocordat. — Les formules de chancellerie du xv<sup>e</sup> siècle ont une triple origine : polonaise surtout, byzantino-slave et locale ; la langue officielle est le slavon. L'organisation de cette chancellerie commence sous Alexandre le Bon, au début du xv<sup>e</sup> siècle ; étude des services : logothètes et secrétaires). — V. GRECU. Influențe sârbești în vechia iconografie bisericască în Moldova (Influences serbes dans l'iconographie religieuse ancienne de Moldavie. — Le siège de Constantinople se trouve peint dans des églises serbes, associé comme en Roumanie à l'Hymne akathiste ; le mariage de Pierre Rareș et de la princesse serbe Hélène explique sans doute l'apparition de ce thème en Moldavie précisément sous le règne de ce prince). — E. PAUNEL. Stampele bucovinene din cartea contelui Fedor Karaczay, 1817 (Les estampes, relatives à la Bukovine, du livre du comte Fedor Karaczay, 1817. — Planches accompagnant un récit de voyage de cet officier autrichien). — V. MORĂRIU. Horia, tragedie de Ghiță Pop și Wilhelm Tell de Schiller (pièce de jeunesse, parue en 1891, et où se révèle en maint endroit l'influence et parfois l'inspiration du drame allemand). — Th. BALAN. Hotarul de la Ceremuș (La frontière du Ceremuș. — Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, la frontière entre la Moldavie et la Pologne était le Ceremuș Noir et non le Ceremuș Blanc).

P. H.

**Mélanges de l'École roumaine en France.** 1934, t. XII, 1<sup>re</sup> partie. — Elvire GEORGESCU. Le séjour d'un prince moldave à la cour de Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre (Ștefan Bogdan, fils de Iancu Sasul). — Minodora IGNAT. Les manuscrits inédits d'Asfagart et du comte de Caylus. — Al. CIOBĂNESCU. Les imitations de l'Arioste de Philippe Desportes.

P. H.

**Revue de Transylvanie.** 1935, t. II, fasc. 1, août-septembre. — V. NISTOR. Les cultes minoritaires et l'Église orthodoxe dans le nouveau budget de la Roumanie (pose en principe que les ressources de l'Église orthodoxe de Transylvanie sont inférieures à celles des autres cultes et cherche à établir qu'elle a encore été défavorisée par la loi de finances de 1922 à 1935). — V. ROMAN. La protection du travail national en Roumanie (la loi du 16 juin 1934 aurait pour but de mettre fin à la « colonisation » de la Roumanie par le capital étranger). — Dr P. RAMNEANȚU. Origine ethnique des Szekler de Roumanie (invoque les résultats de la réaction d'isohémagglutination pour prouver que ce sont des Roumains). — O. BEU. La révolution de Horia dans l'art de l'époque (étude iconographique). — Fasc. 2, décembre. N. BĂNESCU. Les Mémoires de S. M. la reine Marie de Roumanie. — G. SOFRONIE. Considérations sur le caractère international du problème des Habsbourgs (raisons de l'opposition de la Petite-Entente). — N. CORIVAN. Cavour et la

Transylvanie à l'époque de la guerre de 1859 (négociations entre la France, Cavour et Kossuth en vue d'une action insurrectionnelle sur les derrières de l'Autriche ; attitude du prince Cuza, bienveillant, mais préoccupé du sort des Roumains de Transylvanie ; cette question va peu à peu devenir la pierre d'achoppement de la collaboration projetée entre les Hongrois et les Principautés, elle est rendue finalement sans objet par l'armistice de Villafranca). — L. SOMESAN. La Transylvanie et l'œuvre géographique de Georges Vâlsan (article nécrologique, suivi du résumé d'une étude du regretté géographe roumain, parue dans l'ouvrage jubilaire *Transilvania*, Bucarest, 1930). — AL. OLTEANU. Le mouvement politique hongrois en Roumanie (discussion de revendications autonomistes). — I. CHINEZU. Une littérature de haine (à propos de deux romans de Mozes Székely). P. H.

## HISTOIRE RELIGIEUSE

**Revue bénédictine.** 1935, juillet. — G. MORIN. Maximien, évêque de Trèves, dans une lettre d'Avit de Vienne? (Oui.) — ID. L'oratoire primitif du Mont-Cassin et ce qu'il en reste aujourd'hui (combat l'opinion de Arturo Alinari qu'il n'existe plus aucune trace de l'oratoire primitif). — F. S. SCHMITT. Eine dreifache Gestalt der « Epistola de Sacrificio azimi et fermentati » des hl. Anselm von Canterbury. — A. FOERSTER. Notice sur un manuscrit contenant le petit *Contemptus mundi*. — A. WILMART. Le grand poème bonaventurien sur les paroles du Christ en croix (notice et texte). — ID. Une formule de confirmation employée par la chancellerie apostolique au XIII<sup>e</sup> siècle. = Octobre. D. DE BRUYNE, E. A. LOWE, R. J. DEAN. Nouvelle liste de *Membra disiecta* (suite de la liste commencée au tome XLIII). — C. LAMBOT. Texte complété et amendé du *Psalmus contra partem Donati* de saint Augustin. — A. STOLZ. Das *Prologion* des hl. Anselm. — G. MORIN. Le cistercien Ralph de Coggeshall et l'auteur des *Distinctiones monasticae*, utilisées par dom Pitra (Ralph est cet auteur). — G. BARDY. Éditions et rééditions d'ouvrages patristiques (l'antiquité n'a pas ignoré ces rééditions d'ouvrages plus ou moins revues soit par l'auteur, soit par le copiste). = **Comptes-rendus.** *Martin de La Torre* et *Pedro Longas*. Catálogo de Códices latinos. Tomo I : Biblicos (manuscripts de la Biblioteca nacional de Madrid). — Lusseau et Collomb. Manuel d'études bibliques, t. III. — J. Lagrange. Histoire ancienne du canon du Nouveau Testament. — A. Lods. Les prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme. — J. Bonsirven. Le judaïsme palestinien au temps de J.-C. — Fr. Stummer. Monumenta historiam et geographiam Terrae sanctae illustrantia. — P. F. Kehr. Italia Pontificia. Vol. III : Regnum Normannorum. Campania. — Paul Dudon. Saint Ignace de Loyola.

**Revue de l'histoire des religions.** 1935, septembre-décembre. — J. W. JECK. La situation religieuse d'Israël au temps d'Achab (montre le rôle si important d'Élie, impuissant à libérer le territoire d'un culte corrompu). — E. BICKERMANN. Utilitas crucis. Observations sur les récits des procès de Jésus dans les Évangiles canoniques (étude minutieuse des récits évangéliques de la Passion). — E. AEGERTER. L'affaire du *De periculis novissimorum temporum* (étude sur Guillaume de Saint-Amour et son traité). = **Comptes-rendus.** *Giuseppe Furlani*. Il poema della creazione (enuma elish). — Otto Eissfeldt. Einleitung in das Alte Testament (rendra des services inappréciables). — D. Johannes Hempel. Althebraische Literatur und ihr hellenistisch-jüdisches Nachleben (livre original, très documenté et vigoureuse-



ment pensé). — *G. Méautis*. Les mystères d'Éleusis (important compte-rendu par Ch. Picard de cet excellent livre). — *J. Lebreton et Jacques Zeiller*. L'Église primitive (de grosses réserves à faire). — *Arthur Weigall*. Survivances païennes dans le monde chrétien ; trad. par *Ariane Flournoy* (« les affirmations douteuses ou erronées pullulent », dit Ch. Guignebert). — *M. Bulard*. Le Scorpion, symbole du peuple juif dans l'art religieux des <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles (excellent). — *John Viénot*. Histoire de la Réforme française de l'Édit de Nantes à sa révocation. — *Pierre Guérin*. Pensée constructive et réalités spirituelles. Essai de psychologie formelle à propos de l'ascétisme religieux. — *James Frazer*. La crainte des morts. — *V. Gordon Childe*. L'Orient préhistorique. — *Georges Dumézil*. Ouranos-Varuna. — Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 1932 et 1<sup>er</sup> fascicule de 1933. — *Rodolfo Mondolfo*. L'infinito nel pensiero dei Greci. — *L. J. Elferink*. Lekythos (le lécythe dérive du rhyton égéen). — La Prise de Jérusalem de Josèphe le Juif (texte avec la traduction de *Pierre Pascal*). — *G. Bardy*. L'Église à la fin du 1<sup>er</sup> siècle (réserves capitales à faire). — *A. Siouville*. Les Homélies clémentines (très bon). — *A. Bachelier*. Le jansénisme à Nantes. — *Id.* Essai sur l'Oratoire à Nantes au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. — *G. W. Leibniz*. Lettres et fragments inédits sur les problèmes philosophiques, théologiques, politiques et la réconciliation des doctrines protestantes, 1669-1704. — *R. Mac Nair Wilson*. M<sup>me</sup> de Staël et ses amis, 1766-1817. — *Paul Chapuy*. Les miracles.

**Revue d'histoire ecclésiastique**, 1936, janvier. — *G. BARDY*. Faux et fraudes littéraires dans l'antiquité chrétienne ; à suivre (étudie les apocalypses et les Évangiles apocryphes, et les nombreux pseudépigraphes d'origine hérétique ou chrétienne). — *G. CONSTANT*. Le changement doctrinal dans l'Église anglicane sous Édouard VI, 1547-1553 ; suite et fin (en appendice, les quarante-deux Articles d'Édouard VI de 1553 et les trente-neuf Articles d'Élisabeth de 1563, comparés point par point). — *W. von Pölnitz*. A propos des synodes apocryphes du pape Symmaque. Les prétendus évêchés de Linternum et de Gravisca (Linternum est en réalité Nocera dei Pagani, Gravisca n'a jamais existé). — *L. van der Essen*. Henri Pirenne et l'histoire ecclésiastique. — *B. CAPELLE*. Dom Donatien de Bruyne (mort le 5 août 1935). = **Comptes-rendus**. Répertoire de bibliographie française, 1501-1930, fasc. I. — *Benedikt Kraft*. Die Handschriften der bischöfl. Ordinariatsbibliothek in Augsburg. — Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek zu Leipzig. IV<sup>e</sup> section : Die lateinischen und deutschen Handschriften. T. I : Die theologischen Handschriften. — *M. Manitius*. Handschriften antiken Autoren in mittelalterlichen Bibliothekskatalogen. — *A. Steinmann*. Die Briefe an die Thessalonicher und Galater. — *G. Rohlf*s. Scavi linguistici nella Magna Grecia. — *Joseph Thomas*. Le mouvement baptiste en Palestine et en Syrie (150 avant J.-C.-300 après J.-C.). — *Karl Schmidt*. Manichäische Handschriften der staatlichen Museen Berlin. T. I : Kephalaia. — *Jos. Gummersbach*. Unsündlichkeit und Befestigung in der Gnade. — *Max de Fraipont*. Orphée aux Catacombes. — *Gantscho Tzenoff*. Geschichte der Bulgaren und der anderen Südslaven von der römischen Eroberung der Balkanhalbinsel an bis zum Ende des neunten Jahrhunderts (long compte-rendu de plus de neuf pages : beaucoup de talent au service d'une thèse indéfendable). — *N. Jorga*. Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation (ouvrage à manier avec prudence et affirmations à contrôler soigneusement). — *Papàs Marco Mandala*. La protesi della liturgia nel rito bizantino-greco. — *H. J. W. Tillyard*. Handbook of



the middle Byzantine musical notation (guide bref, mais sûr et fondamental). — *Carsten Häg*. La notation euphonétique. — *M. M. Gorce*. Clovis (aucune étude des sources). — *L. Ueding*. Geschichte der Klöstergründungen der frühen Merowingerzeit (excellent). — *Ernst Winheller*. Die Lebensbeschreibungen der vorkarolingischen Bischöfe von Trier (vrai sens critique et historique). — *Paul Egon Hübinger*. Die weltlichen Beziehungen der Kirche von Verdun zu der Rheinlanden (sérieux). — *Ch.-Edmond Perrin*. Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine d'après les plus anciens censiers, ix<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles (remarquable). — *J. Virey*. Les églises romanes de l'ancien diocèse de Mâcon. Cluny et sa région. — *M. D. Anderson*. The medieval carver (important). — *Jean Guiraud*. Histoire de l'Inquisition au Moyen Age. Origines de l'Inquisition dans le midi de la France. Cathares et Vaudois (signale « quelques lacunes et défaillances »). — *J.-M. Canivez*. Statuta capitulorum generalium ordinis Cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786, t. II et III. — *O. Sengpiel*. Die Bedeutung der Prozessionen für das geistliche Spiel des Mittelalters in Deutschland (étude soignée). — *Geoffrey Barraclough*. Papal provisions. Aspects of Church history, constitutional, legal and administrative in the later middle ages (modèle de recherche consciencieuse et impartiale). — *G. de Lagarde*. La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age (« vrai modèle de critique et de synthèse »). — *J. Laenen*. Geschiedenis van Mechelen tot op het einde der Middeleeuwen (deuxième édition d'un excellent ouvrage paru en 1926, pas d'additions). — *G. Van Doorslaer*. La corporation et les ouvrages des orfèvres malinois (solide). — *Floris Prims*. Geschiedenis van Antwerpen, t. VII-XII (couvre la période de 1312 à 1405). — *P. Fiel*. Le chapitre de Latran et la France (clair). — *J. Lefèvre*. La secrétairerie d'État et de guerre sous le régime espagnol 1594-1711 (important). — *J.-M. Vidal*. Saint-Denis-aux-Quatre-Fontaines à Rome. — *Gordon Albion*. Charles I and the Court of Rome. — *D. Nauta*. Samuel Maresius. — *Paul Lesprand*. Le clergé de la Moselle pendant la Révolution, t. I et II (précieux).

---

## CHRONIQUE

---

### HENRI SÉE

La science historique a fait une grande perte dans la personne d'Henri Sée, professeur honoraire à l'Université de Rennes, décédé dans cette ville le 10 mars dernier. Près d'un demi-siècle d'un labeur sans trêve et singulièrement fécond, accompli modestement, avec un tranquille dédain de toute distinction, sans autre souci que d'aider à l'avancement de la science, non seulement par ses propres études, mais aussi par le concours qu'il était toujours prêt à accorder, avec une inlassable bienveillance, à ceux qu'il pouvait aider de son expérience, avaient valu à Henri Sée, à l'étranger comme en France, une autorité sans conteste et une estime souvent doublée d'un affectueux attachement. Né en 1864, à Saint-Brice (Seine-et-Oise), il avait fait ses études supérieures à la Sorbonne où il fut l'élève d'Achille Luchaire, de Lavisse, de G. Monod et de Fustel de Coulanges. Reçu agrégé d'histoire en 1887, il fit, aux lycées de Poitiers, de Nevers et de Chartres, quatre années d'enseignement, interrompues par les deux années pendant lesquelles il put, comme boursier d'études, travailler à la préparation de ses thèses. Il soutint celles-ci en 1891 et il fut, en octobre 1893, chargé du cours d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des lettres de Rennes, dans la chaire où il fut titularisé en 1897. Les suites d'une cruelle maladie l'obligèrent à prendre prématurément sa retraite dès 1920. Mais, s'il avait dû renoncer aux fatigues de l'enseignement, sa vigueur intellectuelle restait intacte et il allait passer les seize dernières années de sa vie dans la plus studieuse des retraites. C'est à cette période qu'appartiennent ses plus nombreuses œuvres ; il a travaillé jusqu'au dernier jour.

Le nom d'Henri Sée survivra comme celui de l'un des maîtres de l'histoire économique et sociale et de l'histoire des idées. Cette orientation de ces études tenait à sa conception de l'histoire. C'était une conception rigoureusement objective. Il n'admettait pas que l'histoire s'assignât d'autre but que la recherche de la vérité. Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur la relativité des résultats à attendre d'une science aussi conjecturale. Il ne croyait pas que l'historien pût établir des lois et il considérait comme révolu l'âge de la philosophie de l'histoire telle que l'avait conçue des esprits moins préoccupés des contingences que de la découverte d'explications générales. Mais il mesurait la vanité d'une érudition dont les données, de plus en plus dispersées dans le compartimentage de spécialités innombrables, ne seraient plus un apport facilement utilisable pour la culture de l'esprit et le progrès des idées. Il croyait à la nécessité des synthèses qui peuvent permettre des vues d'ensemble, à celle des explications au moins provisoires, ainsi qu'à la fécondité des hypothèses fondées sur un examen scientifique des faits. Pour tout dire, il croyait l'étude de l'histoire utile à l'intelligence des problèmes actuels et à la préparation de l'avenir. Comme Fustel de Coulanges, il voyait dans l'histoire la

« science des sociétés humaines », et c'est pourquoi, comme il le rapporte encore de Fustel, ce qui lui paraissait mériter l'attention ce n'étaient pas « les événements superficiels, les faits militaires et diplomatiques », mais « les phénomènes permanents et profonds », et, s'il ne méconnaissait ni « l'importance de l'accident », ni l'action des individus, il s'intéressait surtout aux « êtres collectifs et aux institutions ». Sa thèse sur *Louis XI et les villes* (1891) annonçait déjà ses préoccupations par la manière dont il avait compris le sujet. Dès la même époque, il avait entamé les études qui aboutirent, en 1901, à la publication de son grand ouvrage sur *Les classes rurales et le régime domanial en France au Moyen Age*. La Bretagne lui offrit, dans le même domaine, un champ d'investigations particulièrement intéressant. Il donna, en 1896, son *Étude sur les classes rurales en Bretagne au Moyen Age*, suivie, en 1906, de ses *Classes rurales en Bretagne du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution*. Il acquit ainsi la somme de connaissances qui lui permit d'enrichir sa monumentale publication des *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Rennes pour les États-Généraux de 1789* (1909-1912, en collaboration avec M. A. Lesort), des commentaires critiques qui en ont fait le modèle des éditions de cahiers. Parallèlement, il consacrait ses cours publics aux idées politiques en France au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, au régime agraire en Europe au xviii<sup>e</sup> et au xix<sup>e</sup> siècle, à l'histoire du commerce et de l'industrie en France sous l'Ancien Régime, réunissant ainsi la matière des premiers ouvrages qu'il allait publier après la guerre, dans les loisirs de sa retraite. Parurent alors *Les idées politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1920, choix de textes), *Les idées politiques en France au XVII<sup>e</sup> siècle* (1923), *L'évolution de la pensée politique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1925), *L'esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* (1921), *L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien Régime* (1925), *La France économique et sociale au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1925, coll. A. Colin), *La vie économique et les classes sociales en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1924), *La vie économique et sociale de la France sous la monarchie censitaire* (1927), *Les origines du capitalisme moderne* (1927, coll. A. Colin), *L'évolution économique de l'Angleterre* (traduction de six conférences de W. Ashley, 1925), *Les voyages en France d'Arthur Young* (première traduction complète et critique, 1931). Depuis la fin de la guerre, il s'était chargé du Bulletin d'histoire économique et sociale de la *Revue historique*; le dernier, pour 1932 et 1933, a paru dans les derniers numéros de 1935. En articles et comptes-rendus, il fournissait en même temps une collaboration assidue à plusieurs revues françaises et étrangères. La *Französische Wirtschaftsgeschichte* (1930 et 1936), qu'il écrivit pour le *Handbuch der Wirtschaftsgeschichte* de G. Brodnitz et dont il a eu la satisfaction de voir le second volume paraître quelques semaines avant sa mort, nous apparaît maintenant comme le couronnement de la partie principale de son œuvre. Il est à souhaiter qu'un éditeur se trouve pour publier la version française d'un ouvrage dont nous n'avons pas encore l'équivalent dans notre langue. *L'Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*, qu'Henri Sée a lui-même donnée en 1929, n'en est qu'un résumé trop sommaire. Mais l'histoire des idées politiques et l'histoire économique n'absorbaient pas toute l'activité d'Henri Sée. Chez lui, l'historien était inséparable du philosophe, toujours préoccupé des buts et des méthodes de la science qu'il cultivait. Cela nous a valu les études réunies dans *Science et philosophie de l'histoire* (1928), dans *Évolution et Révolution* (1929); puis son exposé des idées de Meyerson,

par le côté où elles l'intéressaient particulièrement (*Science et philosophie d'après E. Meyerson*, 1932). Son attachement à l'idéal socialiste ne l'aveuglait pas sur l'insuffisance des idées historiques de Marx ; son expérience et l'importance qu'il attribuait lui-même aux faits économiques confèrent une valeur toute particulière à sa substantielle esquisse : *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire* ; les traductions qui ont été faites de ce petit livre dans de nombreux pays témoignent de l'intérêt avec lequel on l'a accueilli.

La production scientifique d'Henri Sée ne doit pas faire oublier ce qu'il fut comme professeur, le goût qu'il avait de former des élèves pour lesquels il fut toujours le plus dévoué et le plus encourageant des maîtres. Grâce à lui, la Faculté des lettres de Rennes devint un foyer d'études historiques auquel nous devons un remarquable ensemble d'œuvres sur la vie économique et les anciennes institutions de la Bretagne. Par les ouvrages de ses élèves comme par les siens, il aura imprimé fortement sa marque sur le mouvement des études historiques dans la province où sa carrière l'avait fixé. Sa perte y sera profondément ressentie comme elle le sera, du reste, par tous ceux qui avaient pu apprécier, au delà de nos frontières comme chez nous, la sûreté et l'étendue de son érudition, la rectitude de son jugement, et, avec cela, un parfait désintéressement et un généreux dévouement aux plus nobles causes.

A. REBILLON.

Les *Annales de Bretagne* donneront, dans leur numéro de juin 1936, une bibliographie des travaux d'Henri Sée.

— M. Henry LEMONNIER est mort le 18 mai 1836, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il était né le 8 août 1842. Il avait épousé la fille de M. Lesage, directeur de l'Institution Massin, jadis célèbre au Marais. Élève de l'École des chartes, il en était sorti, classé second, en 1865, avec une thèse sur la *Lex romana Wisigothorum et l'administration romaine sous la domination des Visigoths* ; puis il devint docteur en droit (*Essais sur le serment judiciaire*) et docteur ès lettres (*Étude historique sur la condition privée des affranchis pendant les trois premiers siècles de l'Empire*). Il enseigna d'abord dans divers lycées de Paris et à l'École normale de Sèvres. Chargé de cours à la Sorbonne, il publia dans la grande *Histoire de France* de son ami Lavissee plusieurs chapitres sur les *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles ; puis il abandonna l'histoire de France pour celle des beaux-arts, d'abord celle du *xvii<sup>e</sup>* siècle, puis l'art moderne, 1500-1800. Ajoutons une étude sur *Le collège Mazarin et le palais de l'Institut*, où il ne tarda pas à être élu en qualité de membre libre (1913). Nommé ensuite un des trois conservateurs du musée Condé à Chantilly, il fut chargé de diriger la publication des *Procès-verbaux* de l'ancienne Académie d'architecture qui compte huit volumes. Mais le surmenage d'une vie de travail et de fonctions administratives finit par altérer sa santé, demeurée longtemps robuste. Devenu tout à fait sourd, il se retira du monde savant où il avait occupé une place des plus honorables.

Ch. B.

#### CONGRÈS

Les 13 et 14 mars dernier s'est réuni à Berlin, au Harnack-Haus, un congrès organisé par la section allemande de l'*Office des échanges bibliographiques internationaux*, fondé en 1931 par MM. R. Holtzmann (Berlin), Ganshof (Gand) et L. Ei-

senmann (Paris), assistés de MM. St. Sproemberg et P. Benaerts, en vue d'améliorer les échanges de publications scientifiques entre l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique et la France. L'objet de ce congrès était l'examen des moyens de développer ces échanges bibliographiques et de les étendre aux pays scandinaves et aux Pays-Bas. Les pays invités étaient représentés par MM. N. B. Tenhaeff (La Haye), N. Ahnlund (Stockholm), A. O. Johnsen (Oslo), K. Fabricius (Copenhague), Vercauteren (Anvers); E. Coornaert, R. Latouche et M. Crouzet constituaient la délégation française. Aux séances du matin, tenues sous la présidence de M. R. Holtzmann, prirent part, en outre, des représentants de la Bibliothèque nationale, dont M. Krüss, directeur général, et des Archives de l'État prussien, dont le directeur général, M. Brackmann, ainsi que des représentants du Syndicat des éditeurs et de la grande maison d'éditions Oldenbourg. Les moyens pratiques de développer les résultats déjà obtenus et d'élargir l'Office ont été étudiés, les statuts de l'organisation adoptés à l'unanimité et un projet de catalogue des revues savantes a été examiné.

Les séances de l'après-midi ont été réservées à plusieurs exposés se rapportant à des questions d'histoire économique et d'histoire des institutions du Moyen Age. C'est ainsi que les congressistes ont entendu M. Johnsen (Oslo) leur parler des *Bases économiques de l'État norvégien primitif*; M. Latouche (Grenoble) de l'*Organisation rurale dans l'Ouest de la France pendant le haut Moyen Age*; M. Johannes Paul (Greifswald) des *Effets de la domination suédoise sur le peuplement de la Poméranie et des provinces baltes*; M. Mayer (Fribourg) de l'*Origine de l'État moderne au Moyen Age en Allemagne*; M. Tenhaeff (La Haye) des *Débuts des États généraux des Pays-Bas du Nord (1576-1585)* et M. H. Sproemberg (Berlin) de *Résidence et territoire dans la région des Pays-Bas*. D'intéressantes discussions auxquelles prirent part les assistants, ainsi que de nombreux professeurs allemands, ont suivi chacun de ces exposés.

Les congressistes, qui ont emporté le meilleur souvenir de l'accueil que leur ont réservé leurs collègues allemands, tout particulièrement M<sup>me</sup> et M. R. Holtzmann, seront l'an prochain les hôtes de la section française, à Paris.

*Les journées anglo-françaises d'Oxford, 16-18 avril 1936.*

La réunion annuelle organisée par les Comités nationaux historiques de France et d'Angleterre s'est tenue à Oxford les 16 et 17 avril, au moment même où le Comité international se tenait à Bucarest. Elle a été préparée, du côté français, par M. Pierre Renouvin, professeur à la Sorbonne, et, du côté anglais, par M. R. Pares, fellow d'All Souls College.

Comme d'habitude, les communications, qui ont été faites devant un auditoire peu nombreux d'historiens spécialistes, ont eu moins pour but de traiter une question que de poser des problèmes, de confronter des points de vue, de comparer des méthodes.

Les réunions se sont ouvertes le 16 avril à dix heures du matin, dans le cadre magnifique d'Oriel College, où vécurent jadis Whately, J. H. Newman, T. Arnold, Wilberforce et Pusey. Très courte et dépourvue de toute vaine solennité, la séance inaugurale fut consacrée à deux discours. Tour à tour, M. le professeur Webster et M. Elie Halévy souhaitèrent la bienvenue aux historiens présents, s'unirent pour

exprimer à l'éminent M. Powicke, éloigné des réunions par un deuil cruel et subit, un témoignage de sympathie. Avec sa finesse, son éloquence coutumières, M. E. Halévy montra l'intérêt des Conférences d'historiens anglo-français, véritable « décaméron de la paix », qui par leur recherche sincère et désintéressée de la vérité contrastent heureusement avec les propagandes intéressées et menteuses qui enchaînent l'opinion.

Puis les deux sections, se séparant, gagnèrent leurs salles de séances respectives. Les communications faites à la Section du Moyen Age furent les suivantes :

M. F. M. STENTON, professeur d'histoire à l'Université de Reading, parla du facteur personnel dans les rapports des barons anglais avec la couronne. En produisant quelques chartes inédites d'Henry 1<sup>er</sup>, il montra combien les relations de famille ou de reconnaissance personnelle prennent dans certains cas d'importance dans la féodalité.

M. JOÛN DES LONGRAIS, directeur à l'École des Hautes-Études, exposa les conditions dans lesquelles s'introduisit dans l'État anglo-normand la distinction du double procès possessoire et pétitoire. Il exposa les origines de cette réforme et dans quelle mesure elle se rattache à la politique générale d'Henry II.

Miss E. M. JAMISON, professeur au Lady Margaret Hall d'Oxford, discuta la date et la portée d'un rôle des fiefs du royaume normand de Sicile et d'Apulie qu'elle se propose d'éditer. Ce texte permet d'intéressantes comparaisons avec les textes similaires anglais ou normands de 1166 et 1172.

M. R. FAWTIER, professeur à l'Université de Bordeaux, traita de la fixité du gouvernement central en France et en Angleterre à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Il insista sur l'importance historique du lieu de la résidence royale, qui semble choisi en France et en Angleterre à la même époque suivant des données différentes.

M. LECACHEUX, archiviste de la Seine-Inférieure, exposa d'après des textes nouveaux la situation de l'Échiquier, du Conseil et de la sénéchaussée en Normandie pendant la domination anglaise de 1419 à 1450. La politique de l'Angleterre semble avoir été, tout en se réservant un contrôle étroit, de faire revivre certaines institutions passées de la Normandie quelque peu tombées en désuétude.

M. T. F. T. PLUCKNETT, professeur d'histoire du droit de l'Université de Londres, procéda à une intéressante comparaison du rôle de la jurisprudence en France et en Angleterre au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle. Il montra notamment pourquoi, sur les questions de rédaction de coutumiers, de compilation d'arrêts, d'enseignement de la pratique juridique, il existait alors des différences notables entre la France et l'Angleterre.

Les séances de la section d'histoire moderne, se sont tenues dans une autre salle d'All Souls College. Le sujet à l'étude : Les rapports franco-anglais de 1763 à 1848, a donné lieu à sept communications de trente-cinq à quarante-cinq minutes. Les historiens anglais ont porté l'accent sur les problèmes politiques. M. BUTTERFIELD (Cambridge), en un exposé très fouillé intitulé *Fox et la Révolution française*, mit en relief la versatilité des vues du grand politicien, sensible à toutes les influences intérieures et extérieures. Ce fut un modèle d'analyse fine et délicate. M. BROGAN (Oxford) évoqua la vie de Louis Blanc exilé en Angleterre. L'esprit pénétrant, compréhensif, apte à saisir dans ses nuances la langue et la pensée anglaise, il exprime dans sa correspondance, dans ses articles, des juge-



ments clairvoyants, de réelle valeur documentaire. Sous le titre : *Des rois et du premier ministre dans le système parlementaire*, M. NAMIER (Manchester) sut, en un exposé vivant et brillant, brosser une comparaison entre le régime parlementaire français au temps de Louis-Philippe et après 1870 et le régime parlementaire anglais avant 1783, et sembla suggérer à ses auditeurs que la conception française du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas su dépasser le stade inorganique des factions, caractéristique des premières années de George III. Tout naturellement, la communication de M. Namier fut suivie d'une très vive discussion à laquelle MM. Webster, Brogan, Sumner, Butterfield prirent une grande part.

Moins préoccupés de questions purement politiques, les historiens français ont apporté des préoccupations plus variées. M. Y.-M. GOBLET (secrétaire général du Comité français de géographie historique) eut la délicate pensée de décrire et de commenter un manuscrit inédit de la Bibliothèque nationale intitulé : La description avec cartes manuscrites du Northamptonshire, par G. Norden (1591). En un exposé aussi solide que vivant, il montra les enseignements que comporte ce texte pour la géographie politique et économique de l'Angleterre à la fin du règne d'Élisabeth. Sous le titre : *Introduction à l'étude des rapports religieux entre la France et l'Angleterre de 1763 à 1848*, M. PRÉCLIN (Besançon) s'est moins attaché à traiter ce vaste sujet qu'à en signaler les difficultés, surtout bibliographiques, et à en faire connaître les premiers résultats. Alors que les écrivains catholiques ont, de façon satisfaisante, étudié l'influence exercée par les prêtres français réfugiés en Angleterre pendant la Révolution, que l'auteur a évoqué l'odyssée de certains réfugiés religieux comme Luke et le P. Le Courayer, tout est à peu près à faire pour connaître l'étendue des infiltrations protestantes anglaises en France avant 1830, et la nature exacte des influences réciproques au temps du mouvement d'Oxford. Les historiens anglais, répondant à l'attente de M. Préclin, lui ont indiqué des sources précieuses et fourni d'utiles suggestions. M. REUSSNER (École de guerre navale) a parlé de la *Maîtrise anglaise de la Manche pendant la guerre de l'Indépendance américaine*. Il en a étudié les causes précises et insisté sur les conséquences fâcheuses pour la France d'une situation dont les obstacles n'ont pu être vaincus que par des moyens de fortune, en particulier pour les bois du Nord. Comme la précédente, la communication de M. G. LEFEBVRE sur *Les conséquences économiques du blocus* fut de tous points magistrale. Donnant une ampleur nouvelle aux pages que, dans son *Napoléon*, il a consacrées à la finance internationale au temps du blocus, il mit en relief l'action à Londres, à Amsterdam, à Francfort et jusqu'en Espagne des Parish, des Baring, des Labouchère. Aux questions qu'il a posées, les historiens présents ont répondu en apportant quelques utiles suggestions.

Une fois terminées les communications, un déjeuner réunit les congressistes dans le magnifique Hall de All Souls College. A l'heure des toast, le Warden, le professeur Adams, marqua en termes très heureux l'intérêt des journées franco-britanniques, pendant que M. Pierre Renouvin sut avec tout son cœur rendre hommage à la délicate hospitalité de nos amis britanniques, évoquer l'amitié franco-anglaise ! Puis nos hôtes nous firent visiter les salles, les halls, les bibliothèques, les chapelles de All Souls, New et Merton College, nous firent admirer quelques beautés de la Bodléienne. La journée du 18 avril fut consacrée à une excursion à Winchester, à une visite de sa magnifique cathédrale, de son collège réputé, de son curieux hôpital de Saint-Cross.

Par l'intérêt des communications, par le charme des entretiens particuliers dans

une atmosphère confiante, les journées d'Oxford ont été aussi agréables que fécondes.

JOÛON DE LONGRAIS et É. PRÉCLIN.

— Un Congrès international des études byzantines doit se tenir à Rome du 20 au 27 septembre.

**France.** — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné la première médaille des Antiquités de la France à MM. F. et C. DICKSON : *Les églises romanes de l'ancien diocèse de Chalon*, et la deuxième à M. J. DÉNIAU : *La commune de Lyon et la guerre bourguignonne, 1427-1435*.

Elle a partagé le prix Bordin d'abord en deux prix de 1,000 francs chacun, qui ont été attribués à M. Alain DE BOÜARD pour ses *Documents en français des archives angevines sous le règne de Charles 1<sup>er</sup> d'Anjou, roi de Sicile*; le second à M. GOURON pour son *Catalogue des chartes de franchise de Guyenne et Gascogne*. En outre, deux récompenses de 500 francs chacune à M. J.-B. MESTRE pour son étude critique sur *Guillaume de Flacy n'a pas trahi Jeanne d'Arc* et à M. LOUKAWISKI pour son étude sur les *San-Galls*. Enfin, deux mentions honorables ont été accordées au D<sup>r</sup> LOMIER : *Les biens hollandais de Saint-Valéry-sur-Mer*, et à l'abbé MESNARD : *La basilique de Saint-Chrysogone à Rome*.

Elle a décerné le premier prix Gobert à M. Ch.-Edmond PERRIN, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg : *Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine d'après les plus anciens censiers, IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle*, et le second prix à M<sup>lle</sup> Germaine LE BEL : *Histoire administrative et financière de l'abbaye de Saint-Denis, étudiée spécialement dans la province ecclésiastique de Sens, de 1151 à 1346*.

Le prix Ambatielos a été décerné à M. CHAPOUTHIER : *Les dioscures au service d'une déesse*, et à M. P.-M. SCHUL, *Essai sur la formation de la pensée grecque. Platon et l'art de son temps*.

— M. Herriot a inauguré, le 26 avril, à la Faculté des lettres de Lyon, dont il est professeur honoraire, l'installation de la bibliothèque léguée à l'Université de cette ville par la veuve de Salomon Reinach. Ce fonds nouveau est riche d'environ 15,000 volumes concernant principalement l'archéologie grecque, accessoirement la philosophie classique, l'histoire générale de l'art et l'histoire de l'Orient.

MM. Bollaert, préfet du Rhône, et Lirondelle, recteur de l'Académie, assistaient à la cérémonie. Répondant à M. Kleinsclausz, doyen de la Faculté des lettres, M. Herriot a évoqué la personnalité de Salomon Reinach dont l'immense culture, dit-il, était tout ensemble d'un spécialiste et d'un encyclopédiste.

— Le n<sup>o</sup> 63 de la *Revue de l'alliance française* contient deux articles qu'il est utile de signaler : *L'Ardenne, étude de géographie historique*, par M. Jean-Paul VAILLANT, et *L'alliance française en Éthiopie*, qui, lit-on page 74, entretenait dans ce pays un « Comité des plus actifs ». Quel sort lui est maintenant réservé?

— Les amis de François Simiand ont fondé une *Association François Simiand*, dont les présidents d'honneur sont MM. Joseph Bédier, Henri Bergson et Louis Lévy-Bruhl, et dont le président du Conseil d'administration est M. Mario Roques. L'Association a pour objet de perpétuer la mémoire, de diffuser et de poursuivre l'œuvre de l'éminent économiste si prématurément disparu. Le secrétariat, confié à M. Adolphe Hodée, membre ouvrier du Conseil supérieur du travail, a son siège 123, rue de Grenelle, VII<sup>e</sup>.

L'Association publiera, sous le titre *Travail*, des cahiers trimestriels dont le premier est paru en avril 1936 ; il contient de nombreux articles consacrés à la mémoire de Simiand et aussi d'intéressantes pages publiées par lui-même il y a plus de trente ans dans diverses revues.

— M. OLIVIER-MARTIN, professeur à la Faculté de droit de Paris, a été élu, le 26 mars, membre titulaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement d'Antoine Thomas.

— La fondation Fould à cette Académie a été attribuée à M. BULARD pour son livre : *Emblème du scorpion aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, et à M. PAYEN pour *Les miniatures et les reliures de la bibliothèque de Troyes*.

— M. Septime GORCEIX, professeur au lycée Chaptal, a publié le mémoire sur *Bonneval-Pacha et ses curieuses sources*, qui fait partie du tome XVI des *Annales du prince de Ligne* (1935, 16 p.).

— Voici que l'on revient à proposer la *Réforme du calendrier*, cette fois, paraît-il, avec l'appui de la *Société des Nations*. On ne peut à la *Revue historique* que reproduire le titre d'une plaquette de quatre pages intitulée *Les progrès en [sic] la Société des Nations* par le D<sup>r</sup> Alfredo DE CASTRO, ministre plénipotentiaire, vice-président du [sic] Commission consultative et technique de la Société des Nations.

**Allemagne.** — Le 153<sup>e</sup> volume de la *Historische Zeitschrift*, le premier sous la nouvelle direction (cf. *Revue historique*, t. CLXXVI, p. 678), vient de s'achever. Ce n'est pas sans quelque curiosité que les lecteurs assidus du grand périodique allemand attendaient de pouvoir juger des modifications d'orientation et de tenue qu'impliquerait la nécessité où il était mis de s'accommoder aux idées qui dominent actuellement en Allemagne et se demandaient s'il garderait son ancienne valeur pour les historiens qui ne veulent être qu'historiens. A l'expérience, il semble que, sauf quelques innovations qui paraissent singulières, telle l'introduction d'une rubrique permanente sur l'histoire de la question juive — non pas l'histoire des Juifs — et sauf, de temps en temps, quelques affirmations un peu appuyées de la valeur universelle des nouvelles conceptions allemandes, le revue de Sybel, de Treitschke et de M. Meinecke conserve son prix et, dans une large mesure, sa dignité. La plupart des articles sont, dans l'ensemble, à l'ancien niveau, et les comptes-rendus ont gardé presque partout leur liberté. C'est dans les deux articles-programmes, placés en tête du premier numéro, l'introduction du nouveau directeur, M. K. A. von Müller, et le discours prononcé par M. Walter Frank à l'inauguration de l'Institut du *Reich* pour l'histoire de la nouvelle Allemagne, dont il est le président, qu'il faut chercher les manifestations doctrinales de l'esprit nouveau. Abstraction faite des formules plus ou moins philosophiques ou rhétoriques, il se ramène à une idée fondamentale : l'historien ne peut pas vivre dans une tour d'ivoire, il est lié à son peuple, il se doit à son service. Y a-t-il, n'importe où, beaucoup d'historiens pour en douter ? Le tout est de savoir comment il faut entendre ce mot de « peuple » et quelle est pour l'historien la meilleure manière de servir son peuple au poste où il se trouve lui-même placé. Voici environ un demi-siècle qu'a été lancée par le plus grand des historiens allemands d'alors, au cours d'une polémique politique, la formule de la *voraussetzungslose Wissenschaft*, la science sans hypothèses admises d'avance comme article de foi. La nouvelle école historique allemande

paraît bien en juger autrement et accepter joyeusement une idéologie préconçue. Sous cette réserve, ses chefs professent et conservent le respect des anciennes méthodes d'exactitude scientifique ; mais peut-être certains de leurs disciples, par enthousiasme juvénile, commencent-ils à s'en écarter déjà un peu. Peut-on remarquer, d'autre part, qu'à mesure que la rhétorique a perdu du terrain chez nous elle en a gagné chez nos voisins, et que le nouveau style allemand, mélange de terribles abstractions et d'images échevelées, surprend et déroute quelque peu le lecteur qui n'est pas dans l'ambiance ? Dans quel sens ira l'évolution de ces jeunes, et que donnera-t-elle pour notre science ? Il serait prématuré de prétendre en juger sur trois livraisons d'une revue, eût-elle le passé et l'autorité acquise de la *Historische Zeitschrift*. Mais cette incertitude même n'est qu'une raison de plus de suivre la production historique de là-bas avec attention, sans préjugés, d'un esprit libre et en pleine impartialité scientifique.

**Belgique.** — Parmi les nombreux hommages qui ont été rendus à la mémoire de Henri Pirenne, on remarquera le court article consacré au grand historien belge par notre collaborateur Robert LATOUCHE, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, dans la *Revue des cours et conférences* (15 mars 1936, p. 577-592). C'est à la fois un résumé de la biographie de Pirenne et une étude de l'œuvre où les idées pénétrantes et suggestives abondent.

— L'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique* (1936) contient deux importantes notices nécrologiques sur le baron Édouard Descamps et le baron de Beyens. M. Descamps, né à Belœil le 27 août 1847, décédé à Bruxelles le 19 janvier 1933, professeur de sciences politiques et de droit à l'Université de Louvain, est l'auteur d'une étude sur *L'Afrique nouvelle* (1903), d'un traité sur *Le droit international nouveau* (1929), d'un *Recueil international des traités du XIX<sup>e</sup> siècle*, etc. — Le baron de Beyens, né à Paris le 24 mars 1855, décédé à Bruxelles le 3 janvier 1934, s'est fait un nom dans l'histoire par ses souvenirs sur *Léopold II et la cour de Belgique* (1932), sur les années qu'il passa comme ambassadeur de Belgique à Rome et à Berlin, mais surtout par les renseignements qu'il fournit à son gouvernement, d'une source absolument sûre et directe, sur les préparatifs allemands à la Grande Guerre dès l'année 1912.

**Grande-Bretagne.** — La direction du « Stationary office » annonce la publication d'une *History of Parliament* comprenant la biographie de chacun des membres de la Chambre des Communes ; le tome I, qui paraîtra l'automne prochain, sera consacré à la période 1439 à 1509. On estime que l'ouvrage occupera au moins quarante volumes, distribués en dix-sept ou dix-huit périodes, et il s'arrêtera en 1918, année où fut promulguée la dernière loi organisant la représentation nationale. Les biographies des membres de la Chambre des Communes seront classées selon l'ordre alphabétique, avec un commentaire détaillé du travail parlementaire. On espère qu'on pourra joindre à cette série six volumes complémentaires pour les parlements d'Écosse et d'Irlande avant leur union avec l'Angleterre. — Chaque volume sera mis en vente au prix très probable de 2 £ 2 s.

Dans un prospectus qui a été largement distribué et qu'a reçu la *Revue historique*, on trouvera, en attendant, une liste complète des membres de Parlement pour l'année 1461-1462.

— Le Comité international des sciences historiques, dont le président est M. H. Temperley (de Cambridge) et le secrétaire général est M. Lhéritier (de Dijon), a décidé de publier un *Répertoire des représentants diplomatiques de tous les pays depuis les traités de Westphalie (1648)*. Il est édité d'après la documentation fournie par les collaborateurs des divers pays, Ludwig BITTNER et Lothar GROSS. 1<sup>er</sup> volume : 1648-1715 (Gerhard Stalling Verlag, Oldenburg I. O. Berlin, 1936).

**Hongrie.** — Président pendant trente ans (1905-1935) de l'Académie hongroise des sciences, Albert BERZEVICZY DE BERZEVICZE ET DE KAKASLOMNIC (1853-1936) vient de mourir. Il était un de ces dirigeants de la vie intellectuelle hongroise dans l'époque du Compromis qui, ayant rompu avec les traditions nobiliaires de leur classe sociale, avaient fait de plus belles carrières. Professeur d'économie politique et d'histoire du droit, plus tard appelé à un emploi au ministère de l'Instruction publique, il était de ces fonctionnaires de François-Joseph I<sup>er</sup> qui, caractérisés par l'exactitude et par la fidélité, étaient prédestinés à remplir de très hautes fonctions publiques. Aussi avait-il revêtu les plus grandes dignités : président de la Chambre des députés et ministre de l'Instruction publique. Mais, plutôt savant qu'homme d'État, il cultivait avec ardeur la science historique. Devenu au cours de ses longs voyages d'études en Italie un admirateur sincère de la Renaissance, il a consacré de nombreuses études à Mathias Corvin et à son entourage, dont la plus belle, publiée aussi en français, est *Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie* (2 vol. Paris, Bibliothèque hongroise, 1911-1912). Il a été autorisé le premier, déjà avant la guerre mondiale, par un décret royal-impérial, à utiliser les archives de la Monarchie postérieures à 1847. De ces recherches est sorti son chef-d'œuvre, *Az abszolútizmus kora Magyarországon, 1849-1865* (*L'époque de l'absolutisme en Hongrie, 1849-1865*, 3 vol. Budapest, Franklin, 1922-1932), l'histoire politique la plus détaillée de cette période. Dans la personne de ce savant, la Hongrie d'après-guerre pleure un des maîtres de la politique scientifique, qui a réorganisé et adapté aux nouvelles conditions l'Académie hongroise des sciences, sous la double devise « ordre et liberté », qui unit les principes fondamentaux de toute son activité.

**Pays scandinaves.** — Au tome CLXXV (janvier-février 1935), la *Revue historique* annonçait l'hommage rendu à notre éminent collaborateur Johannes STEENSTRUP, par ses anciens élèves, ses collègues et amis, à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de sa naissance. Cet hommage avait pris la forme d'une élégante brochure, où était racontée la vie de l'éminent professeur de l'Université de Copenhague, avec une bibliographie détaillée de ses œuvres. Né le 5 décembre 1844, cet admirable érudit vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il était depuis 1909 membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : le président en exercice de l'Académie lui a consacré une notice détaillée, qui a été lue le 9 mai.

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Acsády (Ignace)*. Histoire de l'empire hongrois, 92.
- Histoire des serfs en Hongrie, 116.
- Adam le Bossu*. Le jeu de Robin et Marion ; publ. par *Gustave Cohen* et *Jacques Chailley*, 402.
- Alexander (B.)*. Littérature universelle, 127.
- Allen (P. S.)*. Erasmus. Lectures and wayfarings sketches, 472.
- Alloa (Luis)*. La prédécouverte de l'Amérique par Colomb et son origine catalane, 478.
- Analecta Hibernica*, 186.
- Andrássy fils (Jules)*. Les causes de la conservation de l'État hongrois et de ses libertés constitutionnelles, 139.
- Anglade (Alain d')*. Voir *Petit (D.)*.
- Angyal (Dávid)*. Ladislav Szalay, 95.
- *Mika (Alexandre)* et *Marczali (Henri)*. Enchiridion fontium historiae Hungariae, 106.
- Apponyi (Alexandre)*. Hungarica. Ungarn betreffende im Ausland gedruckte Bücher, 616.
- Asztalos (Nicolas)*. La biologie du peuple hongrois, 644.
- et *Pethő (Alexandre)*. Histoire de la nation hongroise, 621.
- Auriac (Jules d')*. Voir *Prou (Maurice)*.
- Bán (Coloman)*. Les sources hongroises de généalogie et d'héraldique, 616.
- Bainville (Jacques)*. Les dictatures, 469.
- Balanyi (Georges)*. Histoire de la nation hongroise, 621.
- Balla (Antoine)*. Les événements politiques des soixante dernières années, 622.
- Ballan (J.)* et *Rey (G.)*. La région bazaradse, 420.
- Bar (Gaston de)*. Tables générales des Bulletins du Comité des travaux historiques et scientifiques, 243.
- Baráth (T.)*. Les Hongrois de France, 120.
- Barlin (René)*. L'autonomisme breton, 1815-1830, 669.
- Bartal (Antoine)*. Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Hungariae, 91.
- Bartha (Emeric)*. Voir *Petrik (Geysa)*.
- Bartonicz (Emma)*. Manuel d'histoire de Hongrie, 92.
- Bartucz (Louis)*. La composition anthropologique du peuple hongrois, 644.
- L'anthropologie et l'histoire hongroise primitive, 612.
- L'histoire des races en Hongrie, 644.
- Bátky (Sigismond)*. L'ethnographie des Hongrois, 643.
- Baudiment (Louis)*. François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions étrangères, 1626-1684, 686.
- Un mémoire anonyme sur François Pallu, principal fondateur des Missions étrangères, 686.
- Baudin (Louis)*. Le crédit, 683.
- Békefi (Remi)*. Histoire de l'enseignement primaire en Hongrie jusqu'en 1540, 94.
- Histoire des écoles capitulaires en Hongrie jusqu'en 1540, 94.
- Belgrano (Mario)*. La Francia y la monarquía en el Plata, 1818-1820, 474.
- Bémont (Charles)*. La Guyenne pendant la domination anglaise, 1152-1453, 415.
- La mairie et la jurade dans les villes de la Guyenne anglaise : La Réole, 428.
- Bérinus*, roman en prose du xiv<sup>e</sup> siècle ; publ. par *Robert Bossuat*, 401.
- Berve (H.)*. Griechische Geschichte, t. II, 451.
- Berzevicky (Albert)*. Fraknoi Vilmos, 93.
- L'époque de l'absolutisme en Hongrie, 1849-1865, 95.
- Beunier (Robert)*. La coutume de Normandie. Histoire externe, 397.
- Béteau (Dr J.-P.)*. La peste d'Athènes, 430-426 av. J.-C., 176.
- Beylard (Hugues)*. Histoire du monastère des Augustines de Vals-près-le-Puy, 1313-1792, 684.
- Biancotti (Angiolo)*. Emanuele Filiberto, Testa di Ferro, 676.
- Bickley (Francis)*. Guide to the reports of the royal commission on historical manuscripts, 1870-1911, 2<sup>e</sup> partie, 459.
- Biron (Dom Reginald)*. L'ancien diocèse de Bazas, 443.



- Bittner (L.)*. Áspád von Károlyi als archivar, 90.
- Blachère (M.)*. Extraits des principaux géographes arabes du Moyen Age, 680.
- Blanchet (Adrien)*. L'archéologie gallo-romaine, 664.
- Bleyer (Jacob)*. Ungarn und die deutschen philologischen Bestrebungen, 143.
- Blum (André)*. Les origines du papier, de l'imprimerie et de la gravure, 145.
- Bond (Beverley W.)*. The civilization of the Old Northwest : a study of political, social and economic development, 1788-1812, 162.
- Bondoïs (Paul)*. L'exportation du sucre au XVIII<sup>e</sup> siècle, 440.
- Bonenfant (Paul)*. Le problème du paupérisme en Belgique à la fin de l'Ancien Régime, 161.
- Bonnat (René)*. La franc-maçonnerie agenaise au XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, 432.
- Bord (Georges)*. Un vignoble bordelais aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> siècles. Monographie du domaine de Rondillon, à Loupiac, 435.
- Bossuat (Robert)*. Voir Bérinus.
- Botelho (général José Justino Teixeira)*. Historia militar e política dos Portugueses em Moçambique da descoberta a 1833, 190.
- Bougouin (E.)*. Une disette en Guyenne à la fin de l'Ancien Régime, 1777-1778, 436.
- Bouloiseau (Marc)*. Le Comité de Salut public du Havre-Marat, 182.
- Bourgin (Georges)*. Essai sur la presse française, 183.
- Boutruche (Robert)*. Bordeaux et le commerce des Antilles au XVIII<sup>e</sup> siècle, 439.
- Les courants de peuplement dans l'Entre-Deux-Mers. Étude sur le brassage de la population rurale, XI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, 425.
- Boysmith (J. S.)*. Voir Creed (J. M.).
- Bruel (Andrée)*. Romans français du Moyen Age, 410.
- Brunet (A.)*. Voir Paré (G.).
- Brutails (J.)*. Geoffroi du Louroux, archevêque de Bordeaux de 1136 à 1158, et ses constructions, 444.
- Inventaire des registres du Parlement de Bordeaux, de 1451 à 1790, 417.
- Buchner (Rudolf)*. Die Provence in merowingischer Zeit. Verfassung, Wirtschaft, Kultur, 378.
- Buffault (Pierre)*. La forêt de la contau de Blaye, 435.
- Notice historique sur la forêt du Mas d'Agenais, 435.
- Cabanès (docteur)*. Mœurs intimes du passé ; 10<sup>e</sup> série : La vie thermale au temps passé, 663.
- Calendar of State papers and manuscripts relating to English affairs existing in the archives and collections of Venice and in other libraries of Northern Italy ; vol. XXXV : 1666-1668 ; edited by Allen B. Hinds, 651.
- Cambon (Ch.)*. La justice révolutionnaire à Agen, 1793-1794, 430.
- Canard (M.)*. Recueil de textes relatifs à l'émir Saïf ad dawla h. Hamdanide, 680.
- Caron (Pierre)*. Les massacres de Septembre, 460.
- Cartulaire des comtes de la Marche et d'Angoulême ; publ. par Georges Thomas, 392.
- Castro e Almeida (Virginie)*. Vie de Camoëns, 190.
- Cavaignac (Eugène)*. Histoire du monde ; t. X et XI : Introduction : Politique mondiale, 1492-1557, 471.
- Cavaillès (Henri)*. La transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne, 422.
- Célestin (Pierre)*. Les appellations d'origine bordelaise, 435.
- Chailley (Jacques)*. Voir Adam le Bossu.
- Chanson de Roland (la). Reproduction photographique du manuscrit Digby 23 de la Bodleian Library d'Oxford ; étude par Ch. Samaran, 401.
- Charrier (Charlotte)*. Héloïse dans l'histoire et dans la légende, 405.
- Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle ; publ. sous la direction de Georges Guichard, 391.
- Chartes du prieuré de Longueville de l'ordre de Cluny, au diocèse de Rouen, antérieures à 1204 ; publ. par Paul Le Cacheux, 391.
- Chaumié (Jacqueline)*. De quelques commanderies de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en Agenais, 443.
- Chauviré (Roger)*. L'Irlande, 675.
- Cicéron*. Lettres publiées par Constans, 176.
- Cirot (Georges)*. Les Juifs à Bordeaux ; leur situation morale et sociale de 1550 à la Révolution, 426.
- Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux, 427.
- Cobban (Alfred)*. Rousseau and the modern State, 158.
- Codex quartus sancti Jacobi de expedito et conversione Yspanie et Gallicie, editus a beato Turpino archiepiscopo, 401.
- Cohen (Gustave)*. Voir Adam le Bossu et Réau (Louis).
- Correspondance du maréchal de Gramont et de Hugues de Lionne ; publ. par H. Courteault, 429.

- Costil (Pierre)*. André Dudith, humaniste hongrois, 1533-1589, 675.
- Courteault (Henri)*. Voir Correspondance du maréchal de Gramont.
- (*Paul*). Blaise de Monluc, historien, 428.
- Blaise de Monluc devant la légende et devant l'histoire, 429.
- Bordeaux, cité classique, 446.
- La cathédrale de Bordeaux, 444.
- La Révolution et les théâtres à Bordeaux, 431.
- La vie économique à Bordeaux pendant la guerre, 441.
- Notes sur l'arrière-port de Bordeaux, 448.
- Creed (J. M.) et Boyssmith (J. S.)*. Religious thought in the eighteenth century, 687.
- Croquez (Albert)*. Histoire de Lille ; t. I : La constitution urbaine, des origines à 1800, 666.
- Crossley (F. H.)*. The english abbey, its life and work in the Middle Ages, 655.
- Csánki (Didier)*. Géographie historique de la Hongrie, 91.
- Császár (E.)*. Cent ans d'évolution de l'histoire littéraire en Hongrie, 136.
- Zsolt Beóthy, historien de la littérature, 136.
- Csekey (Stefan von)*. Die finnische-ugrischen Völker und die turanische Bewegung, 125.
- Dainville (Maurice de)*. L'enfance des églises du diocèse de Montpellier, 180.
- Dal Pane (Luigi)*. Antonio Labriola. La vita e il pensiero, 174.
- Darkó (Eugène)*. L'authenticité historique de la Tactique de Léon le Sage, 143.
- David (Pierre)*. Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts, 963-1386, 679.
- Davy (M.-M.)*. Un traité de l'amour du xii<sup>e</sup> siècle. Pierre de Blois, 400.
- Deffontaines (Pierre)*. Les hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne-Garonne (Agenais, Bas-Quercy), 420.
- Dekány (Étienne)*. La méthodologie de la science historique, 629.
- Delcambre (Étienne)*. Une institution municipale languedocienne. Le consulat du Puy-en-Velay, des origines à 1610, 397.
- Dendias (Michel)*. La question cypriste aux points de vue historique et du droit international, 674.
- Deposition books of Bristol (The)* ; vol. I : 1643-1647 ; edited by Miss H. C. Nott, 656.
- Deschamps (Paul)*. Les châteaux des croisés en Terre sainte ; I : Le Crac des Chevaliers, 413.
- Destrez (Jean)*. La « pecia » dans les manuscrits universitaires du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> s., 658.
- Dézi (Louis)*. Encyclopédie littéraire générale, 620.
- Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, fascicules 2 à 5, 683.
- Diner-Dénes (Joseph)*. La Hongrie : Oligarchie-Nation-Peuple, 92.
- Documents diplomatiques français, 1878-1914 ; 3<sup>e</sup> série : 1911-1914 ; t. IX : 1<sup>er</sup> janvier-16 mars 1914, 669.
- Domanovszky (Alexandre)*. Geschichte Ungarns, 93.
- Le droit d'étape des villes de la Scépusie, 1358-1570, 115.
- L'organisation des historiens en Hongrie, 84.
- L'origine du droit de douane du trentième, 115.
- Dommanget (Maurice)*. Auguste Blanqui à Belle-Ile, 1850-1857, 168.
- Donis (A.)*. La Bastide à travers les siècles, 448.
- Donnadieu (Dr)*. Fréjus, le port militaire de Forum Julii, 176.
- Drioux (M.)*. Les Lingons, 177.
- Duffon (Ralph)*. The english country house, 656.
- Dumont (François)*. Une session des États de Bourgogne. La « tenue » de 1718, 181.
- Durengues (A.)*. Le protestantisme en Agenais, 444.
- Dutot*. Réflexions politiques sur les finances et le commerce ; publ. par Paul Harsin, 157.
- Duvernoy (Émile)*. Correspondance du duc de Lorraine, Charles III, avec la ville de Metz, 665.
- Eckhart (François)*. Die glaubwürdigen Orte Ungarns im Mittelalter, 104.
- Histoire de la Hongrie, 621.
- Histoire du droit et de la constitution, 141.
- Edélyi (Louis)*. Contribution à l'origine des Sicules d'après nos dialectes, 640.
- Engels (Friedrich)*. Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande, 175.
- Révolution et contre-révolution en Allemagne, 175.
- Ephemeris daco-romana*, 1935, t. VI, 178.
- Escudey (J.)*. La contau de Landiras, 435.
- Espinas (Georges)*. Les origines du capitalisme ; I : Sire Jean de Boinebroke, patricien et drapier douaisien, ?-1286 environ, 389.
- Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France, des origines à la Révolution. Artois, I, 395, 665.

- État sommaire des versements faits aux Archives nationales par les ministères et les administrations qui en dépendent, t. II, fasc. 2, 467.
- Étienne Bathory, roi de Pologne, prince de Transylvanie, 622.
- Eulenberg (H.). Cicéron, 106-43 av. J.-C., 51.
- Ewert (Alfred). Voir « Gui de Warewic ».
- Fabre (Fred.). The setting of the english Benedictines at Douai, 685.
- Faral (Edmond). La Chanson de Roland. Étude et analyse, 407.
- Fawtier (Robert). La Chanson de Roland. Étude historique, 408.
- Fehér (Geysa). Die bulgarisch-hungarischen Beziehungen im v-xii Jahrhundert, 142.
- La patrie primitive des Hongrois et la tradition nationale, 142.
- Fekete (Louis). Türkische Schriften aus dem Archive des Palatins Nicolaus Esterhazy, 1606-1645, 607.
- Ferenzi (Zoltán). Biographie de Petöfi, 107.
- Ferrières (Loup de). Correspondance; t. II : 847-862; publ. par Léon Levillain, 376.
- Ferrus (Maurice). Histoire de Talence, 449.
- Loupiac-de-Cadillac, 449.
- Madame Tallien à Bordeaux pendant la Terreur, 432.
- Ferry (Magdeleine). Les portes romanes des églises du Lot-et-Garonne, 443.
- Fetich (Ferdinand). L'art des Hongrois conquérants, 643.
- Fisher (H. A. L.). A history of Europe; t. I : Ancient and mediaeval, 471.
- Fraknoi (Guillaume). Les rapports ecclésiastiques et politiques entre la Hongrie et le Saint-Siège, 94.
- Gagé (J.). Res gestae divi Augusti, 177.
- Gallet (Léon). Les traités de pariage dans la France féodale, 386.
- Galtier-Boissière (M.). Histoire de la Troisième République, 669.
- Ganshof (François-L.). Recherches sur les tribunaux de châtellenie en Flandre avant le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, 396.
- Gardner (Arthur). A handbook of english medieval sculpture, 655.
- Gaston-Martin. La doctrine coloniale de la France en 1789, 184.
- Garry (Rév. Gerald J.). The secularization of the California missions, 1810-1846, 165.
- Gelchich (J.). Diplomatarium relationum reipublicae Ragusanae cum regno Hungariae, 117.
- Gerevitch (T.). La position européenne de l'ancien art hongrois, 135.
- Gérolde (Théodore). La musique au Moyen Age, 411.
- Ginisty (abbé A.). Histoire d'Entraigues-sur-Truyère, 179.
- Gobineau (comte de). Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle, 470.
- Gombocz (Zoltán). Le problème bulgare et la tradition hunnique des Hongrois, 142.
- Les mots d'emprunt turcs dans la langue hongroise avant l'établissement dans le pays, 142.
- L'habitat primitif et la tradition nationale, 642.
- Goodman (Nathan G.). Benjamin Rush, physician and citizen, 164.
- Gorce (M.). Clovis, 465-511, 377.
- Voir Lorris (G. de).
- Gore (W. Ormsby). Illustrated regional guide to ancient monuments. Northern England, 671.
- Gouron (Marcel). Catalogue des chartes de franchises de la France; II : Les chartes de franchises de Guienne et Gascogne, 394, 415.
- Essai de reconstitution du trésor des chartes du château de Bordeaux et de son mobilier au Moyen Age, 415.
- Gragger (R.). Die turanische Bewegung in Ungarn, 125.
- Gramada (N.). La chancellerie moldave jusqu'au règne de Constantin Mavrocordat, 680.
- Grenard (Fernand). Gengis-Khan, 474.
- Griffe (Élie). Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude, t. I, 399.
- Guesde (Jules). Le collectivisme par la Révolution, 175.
- Guibal (Cornelis Jan). Democratie en oligarchie in Friesland tijdens de Republiek, 679.
- Guicciardini (Francesco). Diario del viaggio in Spagna, 478.
- Guichard (Georges). Chartes du Forez antérieures au xiv<sup>e</sup> siècle, t. V, 667.
- « Gui de Warewic », roman du xiii<sup>e</sup> siècle; publ. par Albert Ewert, 402.
- Guiraud (Jean). Histoire de l'Inquisition au Moyen Age, t. I, 381.
- Gulyás (Paul). Encyclopédie biographique hongroise, 620.
- Gusman (Pierre). Rome, 146.
- Hadengue (Antoine). Bouvines, victoire créatrice, 381.
- Hajnal (Étienne). Documents de la diète avortée de 1652, 607.
- L'émigration kossuthiste en Turquie après 1849, 619.
- Le rôle social de l'écriture et l'évolution européenne, 468.

- Hajnik (Emeric)*. La constitution et le droit hongrois à l'époque des Arpád, 139.  
 — L'organisation judiciaire et la procédure juridique en Hongrie jusqu'en 1526, 139.  
*Hanoteau (Jean)*. Les ascendances niver-naises de Saint-Just, 667.  
*Hantos (Elemer)*. Das mitteleuropäische Agrarproblem und seine Lösung, 175.  
*Harris (Mary Dormer)*. The register of the Guild of the Holy Trinity, S<sup>t</sup> Mary, S<sup>t</sup> John the Baptist and S<sup>t</sup> Catherine of Co-ventry, 672.  
*Harsin (Paul)*. Voir Dutot et Law (John).  
*Hejtele (Hermann)*. Niccolo Machiavelli, 676.  
*Hekler (Antoine)*. Les tâches de l'histoire de l'art en Hongrie, 134, 630.  
 — L'Université de Budapest, 608.  
*Heller (B.)*. Bibliographie des œuvres d'Ignace Goldziher, 144.  
*Hérubel (Marcel)*. Les origines des ports de la Gironde et de la Garonne maritimes, 419.  
*Herwegen (Dom Hildefonse)*. Saint Benoît, 684.  
*Hinds (Allen B.)*. Voir Calendar of State papers.  
*Hœpfner (Ernest)*. Les lais de Marie de France, 410.  
*Holub (Joseph)*. L'histoire médiévale du département de Zala, 623.  
*Hôman (Valentin)*. Histoire de la monnaie hongroise, 1000-1325, 115.  
 — Histoire de l'étude et de la critique des sources en Hongrie, 104.  
 — La tradition et la légende hunniques des Hongrois, 638.  
 — Les finances et la politique économique du royaume de Hongrie à l'époque de Charles-Robert d'Anjou, 115.  
 — Les nouvelles méthodes de l'historiographie hongroise, 141, 624.  
 — Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois, 642.  
 — L'établissement des Hongrois dans leur patrie actuelle, 103.  
 — et Szeffü (J.). Histoire de la Hongrie, 121, 620.  
*Homo (Léon)*. Auguste, 152.  
*Hornyánsky (Jules)*. Idées et institutions démocratiques chez les Grecs, du point de vue de l'origine de l'opinion publique, 143.  
 — La philologie classique en tant qu'histoire, 111.  
 — La psychologie des foules et l'histoire grecque, 111.  
 — La sociologie nationale et la sociologie a-nationale, 113.  
 — L'attitude romantique dans les recherches historiques, 111.  
*Hornyánsky (Jules)*. Le rôle de l'histoire dans la conscience des peuples, 111.  
 — L'état présent de la sociologie, 113.  
 — L'histoire et la philosophie, 111.  
 — Nationalismus und Szupranationalismus, 113.  
 — Radicalisme et réalisme historique, 111.  
 — Sociographie grecque, 113.  
*Horváth (Eugène)*. Modern Hungary, 1660-1920, 623.  
 — (Lehel). L'histoire littéraire hongroise de Paul Gyulal, 138.  
 — (Michel). Histoire de la Hongrie, 92.  
*Huizinga (J.)*. Burg en Kerspel in Walche-ren, 679.  
*Hunfalvy (P.)*. Histoire des Valaques, 117.  
*Hunt (H.-J.)*. Le socialisme et le roman-tisme en France. Étude sur la presse socia-liste de 1830 à 1848, 167.  
*Huszká (Joseph)*. Histoire de l'ornementa-tion touranienne en Hongrie, 643.  
*Illés (J.)*. Introduction à l'histoire du droit hongrois, 139.  
 Influence espagnole sur le progrès de la science médicale (L'), 479.  
*Irsay (Stephen)*. Histoire des Universités françaises et étrangères, des origines à nos jours, t. I, 404.  
*Jaillet (Charles)*. Les origines de la presse à Vienne (Isère), 668.  
*Jassemín (Henri)*. Un document financier du XIII<sup>e</sup> siècle : Le mémorial de Robert II, duc de Bourgogne, 1273-1285, 393.  
*Jeanroy (Alfred)*. La poésie lyrique des troubadours, 409.  
*Jessup (Philip C.)*. International security : the American role in collective action for peace, 169.  
*Jezernicky (Marguerite)*. Les impressions en français de Hongrie, 1707-1848, 616.  
*Joinville (Pierre de)*. Les armateurs de Bor-deaux et l'Indo-Chine sous la Restaura-tion, 440.  
*Jókay (Zoltán)*. Die Herkunft der Ungarn, 642.  
*Jones (David J.)*. La tenson provençale, 410.  
*Joseph (archiduc)*. La guerre mondiale comme je l'ai vue, 608.  
*Joüon des Longrais (E.)*. Survivances fran-çaises en Amérique : Canada et Antilles, 664.  
 Journées d'histoire régionale de la Société d'histoire du droit des pays flamands, pi-cards et wallons, 1935, 183.  
*Judah (Charles Burnet)*. The North Ameri-can fisheries and British policy to 1713, 477.  
*Kállay (B.)*. Histoire des Serbes de 1780 à 1815, 117.

- Kampers (Franz)*. Carlo Magno, 379.
- Kämpf (Hellmut)*. Pierre Duhois und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalbewusstseins um 1300, 383.
- Karákson (E.)*. Recueil de documents turco-hongrois, 1573-1789, 117.
- Kardoss de Szádeczky (Louis)*. L'histoire et la Constitution de la nation sicule, 640.
- Károlyi (Árpád)*. Quelques études historiques, 97.
- Kerbiriou (L.)*. Les missions bretonnes; histoire de leurs origines mystiques, 154.
- Kertész (Jean)*. Hungaria et Polonia, 616.
- Kienast (Walter)*. Der französische Staat im dreizehnten Jahrhundert, 382.
- Kiszingen (Alexandre)*. Voir *Petrik (Geysa)*.
- Klebsberg (comte Cuno)*. Les fondements de la coopération intellectuelle polono-hongroise, 602.
- Kleinclausz (A.)*. Charlemagne, 380.
- Kollanyi (François)*. Nécrologie de Fernand Knauz, 85.
- Krofta (Kamil)*. Das Deutschtum in der tschechoslovakischen Geschichte, 73.
- L'évolution des nationalités dans les pays tchécoslovaques, 73.
- Laflamme (J.-L.)*. Le centenaire Cartier, 1814-1914, 477.
- Lajti (Étienne)*. Bulletin des travaux de philologie classique en Hongrie pendant la décade de 1914 à 1924, 617.
- Lakhovski (Georges)*. Le racisme et l'orchestre universel, 468.
- Lamartini (E.-M.)*. Une abbaye bénédictine. Saint-Ferme, en Bazadais, 442.
- Lambrecht (Coloman)*. Otto Hermann, 1836-1914, 643.
- Lambruschini (cardinal Luigi)*. La mia nunziatura di Francia; publ. par *P. Pirri*, 185.
- Landry (Adolphe)*. La démographie de l'ancien Paris, 180.
- Lane (Frédéric C.)*. Colbert et le commerce de Bordeaux, 439.
- Langer (William L.)*. European alliances and alignments, 1871-1890, 170.
- Lanoire (Maurice)*. Le Bordelais, 419.
- Latouche (Robert)*. La vie en Bas-Quercy du xiv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, 433.
- Lauer (Ph.)*. Nouvelles acquisitions latines et françaises du département des manuscrits (1932-1935). Inventaire sommaire, 663.
- Laurent (J.)*. Essais d'histoire sociale; t. I : La Grèce antique, 649.
- Lavedan (Pierre)*. Histoire de l'architecture urbaine. Antiquité, Moyen Age, 445.
- Law (John)*. Œuvres complètes; publ. par *Paul Harsin*, 156.
- Lázár (Béla)*. L'avenir de l'art hongrois, 135.
- Lazard (Max)*. François Simiand, 1873-1935. L'homme, l'œuvre, 245.
- Leblanc (Yvonne)*. Essai sur l'industrie textile à la Ferté-Macé, 182.
- Le Branchu (Jean-Yves)*. Les origines du capitalisme en Angleterre, 186.
- Le Cacheux (Paul)*. Voir *Chartes du prieuré de Longueville*.
- Lechner (J.)*. L'art des peuples touraniens, 125.
- Lee (Dwight E.)*. Great Britain and the Cyprus convention policy of 1878, 674.
- Lefranc (E.)*. Des Pharaons à Le Corbusier. Esquisse d'une histoire de l'architecture, 173.
- Vingt ans d'histoire allemande, 1914-1934, 173.
- Legendre (R.)*. Les céréales, 174.
- Lejeune-Dehousse (Rita)*. L'œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au Moyen Age, 411.
- Lemberg (Eugen)*. Wege und Wandlungen des Nationalbewusstseins : Studien zur Geschichte der Volkwerdung in den Niederland und in Böhmen, 469.
- Lénine*. Du matérialisme historique, 175.
- Friedrich Engels. Les éléments du communisme, 175.
- Léonard (Émile-G.)*. Catalogue des actes des comtes de Toulouse; III : Raymond V, 1149-1194, 392.
- Leroux (Alfred)*. Étude critique sur le xviii<sup>e</sup> siècle à Bordeaux, 434.
- Les religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802, 444.
- Leroy (Maxime)*. Introduction à l'art de gouverner, 174.
- Leval (A.)*. Napoléon I<sup>er</sup> et la Hongrie. Essai de bibliographie, 1790-1822, 616.
- Levillain (Léon)*. Voir *Ferrières (Loup de)*.
- Lhéritier (Michel)*. Les débuts de la Révolution à Bordeaux, d'après les tablettes manuscrites de Pierre Bernadau, 430.
- L'évolution des régions historiques. L'Europe orientale et la Hongrie, 628.
- L'histoire de la Hongrie en fonction de l'Europe centrale et orientale, 628.
- Lichtervelde (comte Louis de)*. Léopold II, 477.
- Lippich de Korongh (A.)*. La formation de l'esprit artistique en Hongrie, 135.
- Livre Roisin*, coutumier lillois de la fin du xiii<sup>e</sup> siècle (Le); publ. par *Raymond Monier*, 325.
- Lodge (Miss E. C.)*. Gascony under English rule, 427.
- The constables of Bordeaux in the reign of Edward III, 428.

- Loirette (Gabriel)*. Arnaud-Amanieu d'Albret et ses rapports avec la monarchie française pendant le règne de Charles V, 1364-1380, 445.
- La cour prévôtale de la Gironde et son fonctionnement, 1816-1818, 431.
- (*M.*). Inventaire sommaire des archives civiles de la Gironde. Série C, 417.
- Loisy (André)*. Le rôle économique du port de Bordeaux, 441.
- Lorris (G. de) et Meun (J. de)*. Le Roman de la rose; traduit par M. Gorce, 403.
- Lovejoy (A. O.)*. Primitivism and related ideas in Antiquity, 148.
- Lowes (Mac Cord)*. Les premières relations commerciales entre Bordeaux et les États-Unis d'Amérique, 1775-1789, 440.
- Lukinich (Emeric)*. Bibliographie hongroise d'Étienne Bathory, 617.
- Journal de Jean-Ferdinand Auer, noble bourgeois de Presbourg, écrit pendant sa captivité aux Sept-Tours, 1664, 607.
- Le Mémorial de Mohacs, 622.
- Les éditions des sources de l'histoire hongroise, 1854-1930, 142, 610.
- Macdonald (A. J.)*. Authority and reason in the early Middle Ages, 405.
- Magyar Minerva*, 617.
- Magyar (G.)*. Les cent premières années de l'Académie hongroise des sciences, 140.
- (*Zoltán*). Die Entstehung einer internationalen Wissenschaftspolitik. Die Lagen der ungarischen Wissenschaftspolitik, 133.
- Makkai (Ernest)*. La politique nationale de Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, 130.
- Malone (Kemp)*. Widsith, 670.
- Malvezin (Frantz)*. Histoire de la vigne et du vin en Aquitaine depuis les origines jusqu'à nos jours, 434.
- Map of Britain in the Dark ages. South sheet, 153.
- Marczali (Henri)*. Histoire de la Hongrie, 92.
- Les sources historiques hongroises à l'époque des Árpád, 105.
- L'évolution historique de la société hongroise sur la base de l'économie, 115.
- L'idéalisme au xx<sup>e</sup> siècle, 119.
- Ungarische Verfassungsgeschichte, 141.
- Ungarns Geschichtsquellen im Zeitalter der Árpáden, 106.
- Margalits (E.)*. Répertoire de l'histoire serbe, 117.
- Márki (Alexandre)*. L'histoire des peuples touraniens, 125.
- Martin (Williard E.)*. A Chaucer bibliography, 1925-1933, 247.
- Massip (Lucien)*. L'origine et la signification des noms de lieu en Agenais, 437.
- Maul (J.)*. La mission civilisatrice historique de l'Autriche en Europe centrale, 109.
- Maublanc (René)*. La philosophie du marxisme et l'enseignement officiel, 175.
- Maupassant (J. de)*. Un grand armateur de Bordeaux: Abraham Gradis, 1699?-1780, 427.
- Mauri (Angelo)*. La cattedra di Cesare Beccaria, 682.
- Maurois (André)*. Les Anglais, 674.
- Mauron (Marie)*. Mount-Peacock and progress in Provence, 669.
- Mazze (Lady Mary)*. The story of Fittleworth, 455.
- Méaudre de La Pouyade (M.)*. Les Dirouard, bourgeois et marchands de Bordeaux, 1475?-1825, 441.
- Mellet (Fr.-M.)*. L'itinéraire et l'idéal monastique de saint Augustin, 684.
- Mémoires de la Société pour l'histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands, fascicule 2 (1935), 181.
- Memoirs of the American Academy in Rome (1935), t. XII, 178.
- Meun (J. de)*. Voir *Lorris (G. de)*.
- Meunier (J.-M.)*. Voir La vie de saint Alexis.
- Meyer (Lucienne)*. Les légendes des matières de France, de Rome et de Bretagne dans le « Panthéon » de Godefroy de Viterbe, 380.
- Michaelis (Gottfried)*. Richard Hooker als politischer Denker, 672.
- Michel (Ersilio)*. I manoscritti dell' Archivio nazionale di Parighi relativi alla storia di Corsica, 669.
- La fortune immobilière en France depuis le début du xix<sup>e</sup> siècle, 183.
- (*Louis*). Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremerse, 380.
- Mirot (Léon et Albert)*. Fragments d'un cartulaire de la chartreuse de Basseville, 180.
- Mis Kolczy (Étienne)*. La Hongrie à l'époque des princes d'Anjou, 1308-1386, 622.
- Mitteis (Heinrich)*. Lehnrecht und Staatsgewalt, 384.
- Monier (Raymond)*. Voir Livre Roisin.
- Moravesik (Jules)*. Les sources byzantines de l'histoire hongroise, xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles, 616.
- Ungarische Bibliographie der Turkologie, 617.
- Morel (O.)*. Les assises ou grands jours dans les justices seigneuriales de Bresse, à la fin de l'Ancien Régime, 1768-1788, 181.



- Mossé (Fernand). La saga de Grettir, 679.
- Mours (Samuel). Le Haut-Vivarais protestant, 667.
- Murray (Robert H.). Edmund Burke, a biography, 661.
- Muto (Toshio). La recezione e gli studi di diritto romano in Giappone, 475.
- Nagy (J.). Les débuts du positivisme, 100.
- Németh (Jules). La formation de la nation des Hongrois primitifs, 142.
- La formation du peuple hongrois jusqu'à la conquête du pays, 644.
- La question de l'origine des Sicules, 640.
- L'écriture runique des Hongrois, 643.
- Niemcy i Polska, Dyskusja z powodu Książki. Deutschland und Polen, 189.
- Nott (Miss H. C.). Voir Depositions books of Bristol.
- Nottin (Léopold). Recherches sur les variations des prix dans le Gâtinais du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, 182.
- Nyrop (Christophe). Linguistique et histoire des mœurs. Mélanges posthumes, 664.
- Ogle (Marbury B.). Voir Radulfi Tortarii carmina.
- Olivier-Martin (M.). La procédure accusatoire dans la châtellenie de Bellac au XIV<sup>e</sup> siècle, 664.
- Oxford essays in medieval history, presented to Herbert Edward Salter, 670.
- Paikert (Alois). Les rapports politiques de l'idée touranienne, 125.
- L'idée touranienne, 124.
- Paillot (Pierre). La représentation successorale dans les coutumes du nord de la France, 396.
- Pálffy (Hélène H.). Les sources de la statistique historique hongroise, 616.
- Papanastassiou (A.-P.). Vers l'Union balkanique : les conférences balkaniques, 677.
- Papp (François). Biographie de Paul Gyulai, 138.
- Papy (Louis). Les Landes, terres d'expérience au temps du Premier Empire, 423.
- Paré (G.), Brunet (A.), Tremblay (P.). La renaissance du XIII<sup>e</sup> siècle. Les écoles et l'enseignement ; rev. par G. Robert, 404.
- Pastor (Louis). Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age, t. XVI et XVII, 686.
- Pauler (Jules). Histoire de la nation hongroise sous la dynastie des Árpád, 105.
- L'histoire de la nation hongroise sous les Árpadiens, 107.
- Voir Szilágyi (Alexandre).
- Pauphilet (Albert). Sur la Chanson de Roland, 408.
- Perrin (Ch.-Edmond). Essai sur la fortune immobilière de l'abbaye alsacienne de Marmoutier aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, 388.
- Perrin (Ch.-Edmond). Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine d'après les plus anciens censiers, IX-XI<sup>e</sup> siècles, 386.
- Perrot (Ernest). Les institutions publiques et privées de l'ancienne France jusqu'en 1789, 383.
- Pethő (Alexandre). Voir Asztalos (Nicolas).
- Petit (D.) et Anglade (Alain d'). La seigneurie de Portets, Castre et Arbanats, 436.
- Petrik (Geyza), Kiszlingen (Alexandre) et Bartha (Emeric). Bibliographie générale de la Hongrie, 92.
- Peyneau (Bertrand). Découvertes archéologiques dans le pays de Buch, 418.
- Pieters (H.). Voir Van Empel (M.).
- Pirenne (Henri). Un grand commerce d'exportation au Moyen Age : les vins de France, 437.
- Polner (E.). Ein ungarische Staatsrecht, 141.
- Pongrácz (C.). Un nouveau paganisme, 126.
- Position des thèses soutenues par les élèves de la promotion 1936 (à l'École des chartes), 243.
- Posta (B.). Les vestiges de l'influence de l'art islamique en Transylvanie, 125.
- Poux (Joseph). La cité de Carcassonne, 398.
- Price (Ernest Batson). The russo-japanese treaties of 1907-1916 concerning Manchuria and Mongolia, 475.
- Prims (Floris). Antwerpensia, 1934, 476.
- Campinia sacra, t. I à IV, 476.
- Geschiedenis van Antwerpen ; V : Onder Vlaanderen, 1356-1405, 179.
- Prohaska (Dragutin). Une visite à E. Denis, 108.
- Prou (Maurice) et Auriac (Jules d'). Actes et comptes de la commune de Provins, de l'an 1271 à l'an 1330, 393.
- Quatrième centenaire de la naissance de Montaigne, 1533-1933, 429.
- Radulfi Tortarii carmina ; édité par Marbury B. Ogle et Dorothy M. Schullian, 400.
- Rahn (Otto). La croisade contre le Graal (grandeur et chute des Albigeois), 381.
- Ravasz (Ladislav). L'homme de l'âme. A la mémoire d'O. Prohászka, 626.
- Reale (Egidio). L'Italie, 676.
- Reaney (P. H.). The place-names of Essex, 453.
- Réau (Louis) et Cohen (Gustave). L'art du Moyen Age et la civilisation française, 406.
- Rebollier (Maurice). Les participations bancaires à l'industrie, 668.
- Rech (Pierre). Les Belges à la recherche du passage Nord-Est au XVI<sup>e</sup> siècle, 476.
- Rees (J. F.). Tudor policy in Wales, 673.

- Réhy (Ladislas)*. Corpus nummorum Hungariae, 106.
- Rey (G.)*. Voir *Ballan (J.)*.
- Ribáry (François)*. Histoire universelle, 116.
- Robert (G.)*. Voir *Paré (G.)*.
- Robinson (David M.)*. The third campaign at Olynthos, 472.
- Rose (J. Holland)*. Man and the sea, 173.
- Roussier (Paul)*. L'application des lois de la Révolution aux colonies françaises, 1789-1802, 184.
- L'établissement d'Issiny, 1687-1702, 184.
- Rouvier (Louis)*. Les chanceliers et les gardes des sceaux de France, 181.
- Royer (Jean)*. Libourne, étude d'évolution de ville, 448.
- Rudeanu (général)*. Albert Thomas, 681.
- Rudolph (Hans)*. Stadt und Staat im römischen Italien, 149.
- Rutebeuf*. Le miracle de Théophile, 402.
- Ryckmans (G.)*. Répertoire d'épigraphie sémitique, t. VI, 2<sup>e</sup> livraison, 467.
- Saeculi noni auctoris in Boetii Consolationem philosophiae commentarius; publ. par *Edmund Taite Silk*, 400.
- Saint-Jours (Bernard)*. Le littoral gascon, 418.
- Salzman (L. F.)*. A history of Sussex, vol. III, 455.
- Samaran (Ch.)*. Voir *Chanson de Roland*.
- Sargent (D.)*. Thomas More, 684.
- Sarpi (Fra Paolo)*. Istoria del Concilio Tridentino, 686.
- Savoie (Émile)*. L'agriculture à travers les âges, t. I et II, 681.
- Schaefer (Hans)*. Staatsform und Politik. Untersuchungen zur Griechischen Geschichte des 6 und 5 Jahrhunderts, 645.
- Schilperoord (G.)*. Le commerçant dans la littérature française du Moyen Age, 390.
- Schullian (Dorothy M.)*. Voir *Radulfū Tortarii carmina*.
- Schünemann (Konrad)*. Arbeiten zur deutschen Geschichte im ungarischer Sprache, 616.
- Sebestyén (Charles)*. L'arc et la flèche des Hongrois, 643.
- Sée (Henri)*. Le commerce de Bordeaux à l'époque napoléonienne, d'après la correspondance d'Honorat Lainé, 440.
- Le trafic d'un négociant armateur de Bordeaux aux Antilles, 1751-1758, 439.
- Silk (Edmund Taite)*. Voir *Saeculi noni auctoris Boetii Consolationem philosophiae commentarius*.
- Simon (Yves)*. Introduction à l'ontologie du connaître, 468.
- Simpson (Margaret E. B.)*. The cathedral of Dunkeld, Perthshire, 185.
- Sirven (Paul)*. Vittorio Alfieri, 159.
- Sol (E.)*. La Révolution en Quercy, 430.
- Soltau (Roger H.)*. An outline of european economic development, 682.
- Solymossy (Alexandre)*. La religion primitive des Hongrois, 643.
- Somogyi (Jules)*. Les grands orientalistes hongrois, 141.
- Steinen (Wolfram von den)*. Chlodwigs Taufe : Tours 507? 378.
- Theodorich und Chlodwig, 378.
- Steyens (C. E.)*. Sidonius Apollinaris and his age, 377.
- Stokman (Siegfried)*. Les congrégations et la politique du gouvernement des Pays-Bas en matière d'enseignement, 189.
- Storz (Hermann)*. Staat und katholische Kirche in Deutschland im Lichte der Würzburger Bischofsdenkschrift vom 1848, 178.
- Strayer (Joseph Reese)*. The administration of Normandy under Saint-Louis, 385.
- Strieder (Jakob)*. Levantinische Handelsfahrten deutscher Kaufleuten des 17 Jahrhunderts, 473.
- Strowski (Fortunat)*. La grande ville au bord du fleuve, 447.
- Szabó (E.)*. Le vrai visage d'Ady, 122.
- Luttés sociales et luttés de partis dans la révolution hongroise de 1848-1849, 119.
- Szechenyi (comte Étienne)*. Œuvres complètes, 619.
- Szekfü (Jules)*. Contributions à la critique des œuvres historiques d'Étienne Szamosközy, 105, 131.
- Der Staat Ungarn, 93.
- Historiographes turcs, 142.
- La constitution psychique du vigneron hongrois, 129.
- Rákóczi en exil, 1715-1735, 130.
- Trois générations et ce qui les suit, 126, 128.
- Voir *Hóman (Valentin)*.
- Szentpétery (Emeric)*. Liste critique des chartes émanant de la maison d'Árpád, t. I, 618.
- (Étienne). Les chartes de saint Étienne relatives à la fondation des abbayes de Pécs et de Pécsvárad, 105.
- Szildgyi (Alexandre)*. Histoire de la nation hongroise, 92.
- et *Pauler (Jules)*. Les sources de l'installation des Hongrois dans la patrie, 106.
- Szinnyei (Joseph)*. Die Herkunft des Ungarn, ihre Sprache und Urkultur, 642.
- La vie et les œuvres des écrivains hongrois, 91.

- Szinnyei (Joseph)*. L'origine des Hongrois, 142.
- Tagányi (Charles)*. Esquisses de l'histoire sociale de l'époque primitive des Árpád, 115.
- Les noms hongrois de la frontière, indagine, 115.
- L'histoire de la propriété foncière collective en Hongrie, 115.
- Monographie du comitat de Szolnok-Doboka, 115.
- Teleki (comte Paul)*. The evolution of Hungary and its place in European history, 622.
- Thallóczy (L.)*. Die niederslavonischen Komitate, 117.
- Études sur les origines du Banat de Bosnie, 117.
- Theissing (Eugénie)*. Over Klopjes en kweels, 684.
- Thienemann (T.)*. A pozitivismus és a magyar történetudományok, 102.
- Thomas (Georges)*. Voir Cartulaire des comtes de la Marche et d'Angoulême.
- (*M. Simon*). Onze Ijslandvaarders in de 17de en 18de eeuw. Bijdrage tot de geschiedenis van de Nederlandsche handel en visscherij, 678.
- Thompson (A. Hamilton)*. Venerable Bede and his time, 671.
- (*Gladys Scott*). Two centuries of family history : a study in social development, 438.
- Timon (Ákos)*. Histoire de la constitution et du droit hongrois, 141.
- Toscan (Raoul)*. La curieuse histoire de Nevers, 170.
- Tremblay (P.)*. Voir *Paré (G.)*.
- Toussaint (Maurice)*. Biographie de Camille Julian, 246.
- Tozer (H. F.)*. A history of ancient geography, 149.
- Trócsányi (Z.)*. Ungarische Kultureinflüsse auf das Rumänentum im XVI und XVII Jahrhundert, 117.
- Undreiner (George J.)*. Robert Wingfield. Erster ständiger englischer Gesandter am deutschen Hofe, 1464-1539, 673.
- Váczy (Peter von)*. Die erste Epoche des Ungarischen Königtums, 187.
- Van Empel (M.) et Pieters (H.)*. Zeeland toor de eeuwen heen, 678.
- Ványi (François)*. Encyclopédie littéraire hongroise, 620.
- Varano (Francesco Saverio)*. Il problema della storia in Xenopol, 467.
- Vercauteren (Fernand)*. Étude sur les « civitates » de la Belgique seconde. Contribution à l'histoire urbaine du nord de la France de la fin du III<sup>e</sup> à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, 388.
- Veress (Andrée)*. Bibliografia româna-ungară, 1473-1838, 617.
- Verlinden (Charles)*. Robert I<sup>er</sup> le Frison, comte de Flandre, 396.
- Viard (Jules)*. Les Grandes Chroniques de France ; t. VII : Louis VIII et saint Louis, 374.
- Vie de saint Alexis (La) ; édité par *J.-M. Meunier*, 402.
- Vlekke (B. H. M.)*. La vie de saint Servais, le premier évêque hollandais, 188.
- Volpi (Giacchino)*. L'archivio storico di Corsica. Un decennio di attività, 1825-1934, 183.
- Wahl (Rudolph)*. Karl der Grosse. Eine Historie, 379.
- Weimar au chaos (De) : Journal politique d'un général de la Reichswehr, 473.
- Werstadt (J.)*. E. Denis, historien des Tchèques, 101.
- Wilgus (A. Curtis)*. Argentina, Brazil and Chile since the Independence, 474.
- Wilmotte (Maurice)*. Le roman du Gral, d'après les versions les plus anciennes, 403.
- Wirthwein (G.)*. Britain and the Balkan crisis, 1875-1878, 673.
- Wolkowitsch (David)*. Le canal des Deux-Mers, 423.
- Yolland (Arthur)*. The history of Hungary, 622.
- Yougoslavie d'aujourd'hui (La), 677.
- Zajti (François)*. Nos relations avec les Indes, 125.
- Zichy (comte Étienne)*. L'histoire et la civilisation primitive des Hongrois jusqu'à la conquête, 644.
- Zürich (comte Pierre de)*. Les voyages en Suisse de M<sup>me</sup> de La Briche en 1785 et 1788, 667.
- Une femme heureuse, M<sup>me</sup> de La Briche, 1755-1844, 667.

## TABLE DES MATIÈRES

### ARTICLES DE FOND

	Pages
DOPSCH (A.). La naissance et la formation de l'État autrichien . . . . .	34
HALLGARTEN (Wolfgang). L'essor et l'échec de la politique boer de l'Allemagne, 1890-1898. . . . .	505
LANDRY (Adolphe). Quelques aperçus concernant la dépopulation dans l'antiquité gréco-romaine . . . . .	1
TARLÉ (E.). La grande coalition des mineurs de Rive-de-Gier en 1844. . . .	249

### MÉLANGES

COORNAERT (E.). Notes sur les corporations parisiennes au temps de saint Louis. . . . .	343
DUPRONT (A.). Jules Ferry opposant à l'Empire. Quelques traits de son idéologie républicaine. . . . .	352
FARAL (Edmond). Geoffroy de Villehardouin. La question de sa sincérité. .	530
GAGÉ (Jean). De César à Auguste. Où en est le problème des origines du Principat . . . . .	279
MARROU (Henri). Défense de Cicéron. . . . .	51
TAPIÉ (Victor-L.). Une esquisse de l'évolution historique de la Tchécoslovaquie. . . . .	73

### BULLETIN HISTORIQUE

<b>L'Assyriologie et les études hittites depuis 1928</b> , par G. CONTENAU. . . . .	583
<b>Histoire de France. Le Moyen Age jusqu'aux Valois</b> , par Louis HALPHEN. .	375
<b>Histoire de France. Bordelais, Bazadais, Agenais, Bas-Quercy, 1919 à 1935</b> , par Robert BOUTRUCHE . . . . .	414
<b>Histoire de Hongrie</b> , par T. BARATH (1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> parties). . . . .	84, 595

### COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BERVE (H.). Griechische Geschichte. T. II (P. Cloché). . . . .	451
BICKLEY (Francis). Guide to the reports of the Royal Commission on historical manuscripts, 1870-1911. 2 <sup>e</sup> partie (Ch. Bémont). . . . .	459
BLUM (André). Les origines du papier, de l'imprimerie et de la gravure (Ch. Samaran) . . . . .	145

## TABLE DES MATIÈRES

757

Pages

BOND (Beverley W.). The civilization of the Old Northwest ( <b>E. Prœclin</b> ) . . .	162
BONENFANT (Paul). Le problème du paupérisme en Belgique à la fin de l'An- cien Régime ( <b>E. Coornaert</b> ) . . . . .	161
Calendar of State papers and manuscripts relating to English affairs existing in the archives and collections of Venice, publié par Allen B. HINDS ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	651
CARON (Pierre). Les massacres de Septembre ( <b>L. Lévy-Schneider</b> ) . . . . .	460
COBBAN (Alfred). Rousseau and the modern state ( <b>H. Sée</b> ) . . . . .	158
CROSSLEY (F. H.). The english abbey, its life and work in the middle Ages ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	655
Deposition (The) books of Bristol. Vol. I : 1643-1647, édité par Miss H. C. NOTT ( <b>Id.</b> ) . . . . .	656
DESTREZ (Jean). La « pecia » dans les manuscrits universitaires du XIII <sup>e</sup> et du XIV <sup>e</sup> siècle ( <b>A. de Botiard</b> ) . . . . .	658
DOMMANGET (Maurice). Auguste Blanqui à Belle-Ile, 1850-1857 ( <b>H. Sée</b> ) . . .	168
DUFFON (Ralph). The english country house ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	656
DUTOT. Réflexions politiques sur les finances et le commerce, publié par Paul HARSIN ( <b>E. Coornaert</b> ) . . . . .	157
GARDNER (Arthur). A handbook of english medieval sculpture ( <b>Ch. Bémont</b> ) .	655
GEARY (Rev. Gerald J.). The secularization of the California Missions, 1810- 1846 ( <b>E. Prœclin</b> ) . . . . .	165
GOODMAN (Nathan G.). Benjamin Rush, physician and citizen ( <b>Id.</b> ) . . . . .	164
GUSMAN (Pierre). Rome ( <b>Robert Latouche</b> ) . . . . .	146
HOMO (Léon). Auguste ( <b>A. Piganiol</b> ) . . . . .	152
HUNT (H.-J.). Le socialisme et le romantisme en France. Étude sur la presse socialiste de 1830 à 1858 ( <b>G. Bourgin</b> ) . . . . .	167
JESSUP (Philip C.). International security ; the American role in collective action for peace ( <b>H. Sée</b> ) . . . . .	169
KERBIRIOU (L.). Les missions bretonnes ; histoire de leurs origines mystiques ( <b>E. Prœclin</b> ) . . . . .	154
LANGER (William L.). European alliances and alignments, 1871-1890 ( <b>Pierre Renouvin</b> ) . . . . .	170
LAURENT (J.). Essais d'histoire sociale. T. I : La Grèce antique ( <b>P. Cloché</b> ) . .	649
LAW (John). Œuvres complètes, publiées par Paul HARSIN ( <b>E. Coornaert</b> ) . .	156
LOVEJOY (A. O.). Primitivism and related ideas in Antiquity ( <b>A. Piganiol</b> ) . .	148
Map of Britain in the Dark ages, South sheet ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	153
MAXSE (Lady Mary). The story of Fittleworth ( <b>Id.</b> ) . . . . .	455
MURRAY (Robert H.). Edmund Burke ( <b>J. Vallette</b> ) . . . . .	661
REANEY (P. H.). The place-names of Essex ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	453
RUDOLPH (Hans). Stadt und Staat im römischen Italien ( <b>A. Piganiol</b> ) . . . .	149
SALZMAN (L. F.). A history of Sussex. Vol. III ( <b>Ch. Bémont</b> ) . . . . .	455
SCHAEFER (Hans). Staatsform und Politik ( <b>P. Cloché</b> ) . . . . .	645
SIRVEN (Paul). Vittorio Alfieri ( <b>G. Bourgin</b> ) . . . . .	159
TOZER (H. F.). A history of ancient geography ( <b>A. Piganiol</b> ) . . . . .	149

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Histoire générale, 173, 467 ; Antiquité, 176, 472 ; Alle-  
magne, 178, 473 ; Amérique latine, 474 ; Asie, 474 ; Belgique, 179, 475 ;  
Canada, 477 ; Espagne, 478 ; France, 179, 663 ; Grande-Bretagne, 185, 670 ;

Hongrie, 187, 675 ; Irlande, 186, 675 ; Italie, 676 ; Pays balkaniques, 677 ; Pays-Bas, 188, 678 ; Pays scandinaves, 679 ; Pologne, 189, 679 ; Portugal, 190 ; Proche-Orient, 680 ; Roumanie, 680 ; Histoire économique, 681 ; Histoire religieuse, 683.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

**France.** Académie des inscriptions et belles-lettres, 191, 480. Annales de Bourgogne, 192. Annales de Bretagne, 481. Annales d'histoire économique et sociale, 481. Annales de l'Université de Paris, 193. Annales de l'Est, 241. Annales du Midi, 483. Annales historiques de la Révolution française, 484. Année politique française et étrangère, 193. Archives et bibliothèques, 194. Bibliothèque de l'École des chartes, 485. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris, 195. Bulletin hispanique, 195. Bulletin philologique et historique (jusqu'en 1715) du Comité des travaux historiques et scientifiques, 197. Bulletin de la Société d'études historiques, géographiques et scientifiques de la région parisienne, 662. Carnet de la Sabretache, 487. Études, 488. La Grande Revue, 198, 489. Humanisme et Renaissance, 490. Journal des Savants, 199, 491. Mémoires de la Société éduenne, 491. Mercure de France, 201, 492. Polybiblion, 495. La Révolution de 1848, 696. La Révolution française, 202. Revue archéologique, 203, 496. Revue d'Alsace, 203, 495. Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise, 205, 688. Revue de l'histoire des religions, 205, 733. Revue de Paris, 205, 497. Revue de Saintonge et d'Aunis, 207. Revue des Deux Mondes, 207, 688. Revue des Études anciennes, 690. Revue des Études napoléoniennes, 209, 692. Revue des Questions historiques, 209, 693. Revue de l'histoire de l'Église de France, 695. Revue des sciences politiques, 210. Revue d'histoire économique et sociale, 211. Revue d'histoire moderne, 211. Revue de synthèse, 696. Revue historique de Bordeaux, 212, 697. Revue historique de droit français et étranger, 212, 697. Revue maritime, 698. Romania, 701.

**Belgique.** Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres, 702. Académie royale de langue et de littérature françaises, 702. Revue belge de philologie et d'histoire, 221, 702.

**États-Unis.** The American historical Review, 703. The journal of modern history, 710. The national geographic Magazine, 710. Speculum, 711.

**Grande-Bretagne.** Bulletin of the Institute of historical research, 712. Bulletin of the John Rylands library, 713. The english historical review, 224, 713. History, 223. The Times. Literary supplement, 225, 715.

**Italie.** Archivio storico italiano, 230, 732. Archivio storico lombardo, 231. Historia, 725. Nuova rivista storica, 727. Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei, 232. Rivista storica italiana, 728.

**Pays-Bas.** Tijdschrift voor Geschiedenis, 729.

**Pays scandinaves.** Historisk Tidsskrift (Oslo), 729. Historisk Tidsskrift (København), 730.



**République argentine.** Boledín del Instituto de investigaciones históricas, 213.

**Roumanie.** Académie roumaine. Mémoires de la section historique, 730. Codrul Cosminului, 731. Mélanges de l'École roumaine en France, 732. Revue de Transylvanie, 732.

**Histoire générale.** L'Esprit international, 232.

**Histoire religieuse.** Analecta Bollandiana, 232. Revue bénédictine, 733. Revue d'histoire ecclésiastique, 734.

**NÉCROLOGIE.** Sylvain Lévy, historien, par Jean PRZYLUKI, 234 ; Jacques Bainville, par J.-R. PALANQUE, 500 ; Sir Theodore Morison, par Ch. PETIT-DUTAILLIS, 501 ; Henri Sée, par A. RÉBILLON, 736.

**CHRONIQUE.** Congrès, 237, 503, 738 ; France, 241, 503, 742 ; Allemagne, 743 ; Danemark, 246 ; États-Unis, 246 ; Grande-Bretagne, 246 ; Hongrie, 745 ; Italie, 248 ; Pays scandinaves, 745.

**INDEX BIBLIOGRAPHIQUE,** 746.

**TABLE DES MATIÈRES,** 756.

*Le gérant : R. LISBONNE.*